

ROME

PENDANT

LE CONCILE



ROME

PENDANT

LE CONCILE

PAR

LOUIS VEUILLOT

> Sicut semper extrinsecus hostium perfectionibus dilatatur, sic intestinis falsorum fratrum tentationibus magis magisque purgatur. Purgabitur ergo, non inficietur, auxilio divini Spiritus, Ecclesia; cum illud quod ab adversa parte opponitur, studiosius discutietur, perfectius invenietur, robustius defensabitur.
>
> *Petrus Vener.*

TOME SECOND







PARIS
LIBRAIRIE DE VICTOR PALMÉ
Editeur des Bollandistes
25, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN

1872

ROME PENDANT LE CONCILE

LXXXIII

Jeudi de Pâques.

Je vous contais hier le feu d'artifice de lundi. Je croyais avoir vu un peuple en joie, donnant les marques de son attachement au prince qui le gouverne. Il me semble à présent que je ne connaissais pas encore ce peuple et que j'ignorais la profondeur du sentiment que Pie IX lui inspire. Je ne m'étais pas encore trouvé à la commémoration populaire du retour de Gaëte et de l'accident de Sainte-Agnès. J'en ai joui, j'ai pris ma part de cette fête propre au règne de Pie IX, non moins remarquable par les fêtes illustres que par l'éclat et le miracle des catastrophes politiques. Je peux dire maintenant que je connais la bonne et consolante figure de la juste popularité. Elle

est ici, comme tant d'autres bonnes et belles choses dont il a été question parmi les hommes et que l'on serait tenté de croire absolument chimériques ; mais elles sont ici.

Il y a dans le monde un souverain qui, durant un quart de siècle, a su garder inviolablemment le principe de la souveraineté, qui l'a défendu contre l'erreur du monde, contre la trahison et l'abandon des autres souverains, qui l'a sauvé, qui l'a maintenu en dépit de la défaite, et qui reste populaire parce qu'il a voulu et su rester roi. Il y a dans le monde un peuple qui est demeuré inviolablement fidèle à son roi vaincu et dépouillé, qui lui a voué plus d'amour à mesure que l'iniquité européenne lui infligeait plus de désastres, qui a connu la justice et la majesté de sa cause et ne l'a point trahie, qui, par son noble dédain, a déconcerté les séducteurs, et, par la constance de ses acclamations, a vaincu le mensonge persévérant de la presse, de la tribune et de la diplomatie. Ce souverain, c'est Pie IX, le souverain-prêtre ; ce peuple, c'est le sage, pieux et véritablement auguste peuple romain, dont la foi, toujours vivifiée par celle de Pierre, ne peut défaillir.

Je le dis avec une conviction profonde, parce que je le vois et parce que je le sens. Il y a ici un mystère de construction politique qui n'existe point ailleurs, et ce peuple de l'Eglise a reçu de Dieu quelque chose de particulier, une vertu que n'ont pas les autres.

Certes, il est facile d'aimer Pie IX, et ce régime politique de l'État papal, si libéral, si doux et si vraiment paternel. Mais, ce qui est étrange et miraculeux en tous les temps, et l'est davantage au temps où nous sommes, c'est qu'un peuple soit en majorité patient, juste, reconnaissant, sache se souvenir, sache attendre, sache espérer, connaisse en un mot le bienfait de Dieu. Or, ce sont là les rares mérites, et, pour bien dire, les grâces spéciales du peuple romain. Il possède à un point très-élevé le sentiment et l'intelligence de l'honneur que Dieu lui a fait en lui donnant la garde domestique de la papauté. Il n'ignore pas la grandeur de ce rôle, il veut n'en être pas indigne. Sans doute, si vous interrogez un Trastéverin ou un petit marchand de la place Navone, il ne vous fera pas une théorie objective et subjective sur la fonction du peuple romain à l'égard de la Papauté, mais vous sentirez en lui l'impérissable instinct de ce glorieux office. L'esprit romain va par là, il monte vers cette hauteur et ne consent pas à descendre. Je trouve une expression de ma pensée dans ces spirales de combattants que la vieille Rome sculptait sur ses colonnes triomphales. Ils montent, ils montent. A travers tous les obstacles, ils tendent au sommet où ils veulent installer un dominateur du genre humain. Ainsi le peuple de Rome chrétienne, le petit et indomptable peuple de l'Église, véritable figure du *pusillus grex*, monte et s'obstine à monter et ne désespère pas. Mais in-

struit à combattre par la prière et par la constance, celui qu'il veut installer au faîte de l'humanité n'est pas le soldat, mais le pasteur, n'est pas César, mais Pierre.

Je me nourrissais et je peux dire que je m'enivrais de ces pensées dans la soirée d'hier, au milieu de la foule la plus nombreuse, la plus épaisse et la plus tranquille que j'aie jamais vue. Quant au spectacle, il est difficile d'en donner une idée à qui ne l'a pas eu sous les yeux. Figurez-vous cette immense ville en feu de joie, en arcs de triomphe lumineux, en jardins lumineux, en pétards, en feux de Bengale, en musique, en inscriptions pleines de tendresse, de grâce, et la plupart du style le plus noble et le plus savant; quantité d'édifices admirablement décorés, les obélisques changés en colonnes de lumière, des rues entières transformées en palais des fées, dans les airs des fusées et des ballons chargés d'artifices; des lanternes de couleur partout, dans les rues les plus pauvres et aux plus pauvres fenêtres; et tout cela varié, ingénieux, aimable et d'une bonne grâce exquise! Mais la foule était encore plus belle. C'était la foule qui faisait la grande surprise et le vrai charme des étrangers. Elle formait le spectacle qu'on ne saurait retrouver ailleurs et que Rome elle-même ne reverra plus. Non-seulement les écoles, le clergé séculier et régulier, mais aussi le Concile, faisaient partie de la foule. Les voitures entraient et circulaient là dedans, sans

autre force de police que quelques dragons pontificaux pour guider les files à certains affluents. Point de police et point de heurt; pas un juron, pas une poussée. Tout le monde jouissait paisiblement de la fête dont chacun avait fait les frais, et chacun montrait à chacun la déférence et la complaisance qui doivent régner entre les invités d'une fête. Les enfants, les jeunes filles, les femmes, les familles d'artisans et de bourgeois, les écoles, par groupes émerveillés, les grands seigneurs romains descendus de leurs voitures, les prêtres, les religieux, les évêques étaient pêle-mêle sur ce pavé que le pas de la sédition ne fait jamais tressaillir, et rien ne froissait aucune faiblesse, n'alarmait aucune dignité, ne blessait aucune pudeur. La plupart des motifs de décoration étaient religieux : ils représentaient des oratoires, des chapelles. La croix de Jésus et la croix de Pierre, la palme, la tiare étaient partout; les lignes de feu figuraient des calices, des ciboires, des ostensoirs grandioses, encadraient le portrait de Pie IX ou l'image de la Madone.

Une belle inscription parut au Capitole pour le premier anniversaire de la préservation du Pape à Sainte-Agnès, anniversaire aussi du retour de Gaëte. Elle exprime bien la double occasion de la fête, et vous la trouverez digne également de Rome, du Capitole et de Pie IX.

PIO IX P. M.
TUM REDUCI, TUM SOSPITI
ROMA MEMOR.

Il s'est passé seize ans, et que d'événements dans ce « grand espace » de la vie d'un homme et d'un peuple! Mais le souverain et le peuple, fidèles à eux-mêmes et à leur loi sacrée, se sont restés fidèles l'un à l'autre, et le roi magnanime a enchaîné l'amour du peuple au pied de son trône, assiégé d'une si longue tempête. Par leur constance réciproque, le droit a prévalu contre l'iniquité victorieuse. L'iniquité n'a pu suborner que la victoire, et c'est le droit qui triomphera.

Jamais la foi du peuple romain n'en a donné une plus large et plus fière assurance qu'en cette heure d'étonnement où la Papauté rencontre une force de contradiction doublement inattendue par son origine et par son caractère. Pie IX ne s'était pas trouvé en face de ce fantôme armé de brochures, de sophismes et d'erreurs ; l'on n'eût jamais pensé qu'une attaque contre ce qu'il a surtout le devoir de défendre et d'affirmer lui viendrait de ce côté. Dieu n'a voulu lui éviter aucun combat. Cette fois encore il ne veut pas qu'aucun combat le voie fuir, et celui-ci non plus ne peut déconcerter la fermeté du peuple romain. On a vu, hier, à plus d'un trait significatif, que le peuple romain ne se désintéresse pas des questions agitées

dans le Concile, et qu'il croit à l'infaillibilité de Pierre comme le peuple d'Éphèse croyait à la maternité divine de Marie.

Le Pape s'est rendu, suivant l'usage, à Sainte-Agnès-hors-les-Murs. Il y va remercier Dieu de l'avoir préservé en 1854. Il est rentré tard, pour se donner aussi le plaisir de la *luminara*. Je n'ai pu me trouver sur son passage. Je sais qu'il a reçu l'ovation accoutumée. On ne laisse point passer Pie IX sans le saluer et sans lui souhaiter de longs jours. D'ailleurs, toute cette soirée n'a été qu'une ovation. Les murailles criaient encore vers lui et vers Dieu pour lui, là où sa présence ne faisait pas crier les cœurs. Gloire au roi béni de son peuple, gloire au peuple qui bénit son roi ! Il y aura une nuit sur le monde, quand cet astre royal se couchera. On pourra dire, plus à propos que de Louis XIV : Le roi est mort. Mais si le peuple romain venait un jour à disparaître, s'il était envahi et supprimé, ce serait un événement plus grand et un désastre plus irréparable. Alors il faudra dire : Le peuple est mort ! Et cette parole sera lugubre entre toutes celles que le monde a entendues.

LXXXIV

Vendredi.

Je crois qu'enfin, dimanche prochain, un acte décisif introduira la discussion de l'infaillibilité dans un ordre qui permettra de la terminer avant le mois de juin. C'est l'opinion, et je dirais volontiers la conviction générale.

Beaucoup de personnes vont jusqu'à dire que la discussion sera courte. Leur opinion se fonde sur le caractère des nouvelles brochures qui ne contiennent rien de nouveau, rien même de spécieux. Ce sont de petites escouades de théologiens connus, embusquées dans des recoins connus, et qui ont déjà brûlé toute leur poudre. Il n'y a plus rien à tirer de l'histoire d'Honorius, ni des Fausses Décrétales, ni de tous les arguments que Mgr Maret a empruntés à Bossuet. La critique a passé et repassé par là. C'est classé, c'est éclairé, c'est vidé. On commence à trouver qu'il eût été plus sage de ne point lâcher le P. Gratry. Il a imprudemment tâté le Concile et donné l'éveil sur les arguments de la dernière heure. Mine éventée, camouflets! Pauvre père Gratry, il ne savait pas de

quelle façon il allait se rendre utile! Un jour, il s'en réjouira parce qu'il est bonhomme. Il aimera mieux avoir fait le bien sans le prévoir absolument que d'avoir fait le mal faute d'y regarder suffisamment. Quelqu'un, dit-on, a publié un article intitulé : *Gesta Dei per gallicanos ;* ce seul titre vaut tout un livre de la future histoire du Concile. Dans ce livre le Père Gratry aura son paragraphe amusant. Quel malheur, quelles longueurs si ce qu'il a dit chez Douniol avait été dit au Concile!

Plusieurs voudraient savoir pourquoi le P. Gratry ne continue pas. Il devait fournir sept brochures, il s'arrête à la troisième. Les uns expliquent cette interruption par l'intervention de Mgr l'évêque de Strasbourg, qui, en vérité, a lancé un terrible : « On ne passe pas » et qui a fait sortir la garde. Là-dessus, ils louent la prudence du pamphlétaire. D'autres, qui se prétendent mieux informés, disent que le P. Gratry n'est point prudent, mais malade. D'autres affirment qu'il n'est point prudent, point malade, mais qu'un excellent médecin, qu'il a pris pour un ange, lui a dit : Reposez-vous pendant quinze jours. Sur quoi le P. Gratry, subitement éclairé, se serait écrié : — Quinze jours! y pensez-vous? Je me sens fatigué pour trois mois. Et l'ange aurait répliqué : — En effet! Les Romains s'amusent de cette historiette. Ils disent que les Français ne savent pas tous l'histoire ecclésiastique, ni le droit canon, ni la litur-

gie, mais qu'ils savent presque tous et presque toujours se tirer d'affaire sans tout cela. Et voilà le P. Gratry presque réhabilité de ses escapades. Quand il aura eu l'esprit de demander pardon, il sera réhabilité tout à fait. Mais hélas! l'esprit de demander pardon n'est pas précisément l'esprit français.

Enfin, on arrive, voilà l'essentiel. *On*, qui *on ?* demande l'esprit de notre petit *Français*, qui n'est pas non plus l'esprit français. *On*, c'est celui qui vient à la fin dans les affaires de l'Eglise, quand l'esprit mauvais est expulsé, quand l'esprit médiocre, qui est l'esprit de l'homme, est fortifié par la méditation et la prière. Alors *on* décide au ciel que le moment est venu de terminer les angoisses de la pensée humaine; et la lumière descend et la vérité prend son poste éternel sur la route du genre humain.

LXXXV

23 avril.

Permettez-moi de tirer du plébiscite le seul profit bien certain qu'il semble m'offrir, un argument en faveur de l'infaillibilité. Pendant que je raisonne ici pour démontrer la convenance et la certitude de l'in-

faillibilité pontificale, on me déclare moi-même infaillible, et ceux qui ne veulent pas m'accorder l'infaillibilité du Pape reconnaissent très-bien la mienne et la leur.

La France, Sorbonne comprise, est devenue une nation d'infaillibles politiques et constituants. Elle a été fabriquée infaillible, à son insu, contre sa volonté, par un certain nombre d'hommes qui soutiennent que l'infaillibilité du Pape est le péril de la liberté, la ruine de la civilisation, le scandale de la raison. Vive l'infaillibilité parisienne, à bas l'infaillibilité romaine! Vérité en deçà des monts, erreur au delà! Vérité et erreur à rebours.

Si Bossuet et Jurieu revenaient en ce monde, comme Bossuet serait battu et bafoué par Jurieu! Niant l'infaillibilité du Pape, Bossuet allait droit à l'infaillibilité du peuple, et donnait l'avenir à ce qu'il appelait « la folie de M. Jurieu. »

C'est une grande pauvreté que l'éloquence et même le génie, lorsque les principes ne sont pas gardés. Bossuet, achevant d'exposer les conditions nécessaires de la souveraineté du peuple : « Loin, dit-il, que le peuple soit souverain en cet état, il n'y a pas même de peuple en cet état. » Mais lui-même, récusant l'infaillibilité du chef de l'Église, ôtait de partout la souveraineté; il ouvrait l'anarchie sociale, qui devait, en moins de deux siècles, amener le monde au seuil de l'Eden de Proudhon. En cet

état, chaque individu est souverain et infaillible. Seulement, il n'y a plus de souveraineté ni de société en cet état.

Quel spectacle de la raison humaine à la raison chrétienne! quelle tragique bouffonnerie! Infaillibilité de M. Gratry, infaillibilité de M. Gambetta, infaillibilité de M. Ollivier, infaillibilité de l'Empereur, infaillibilité du peuple, où se trouvent comprises l'infaillibilité de M. de Rochefort et mon infaillibilité à moi, qui souhaite en vain de n'être pas infaillible! Je demande que le Pape soit infaillible, je le demande en vertu de mon droit de citoyen et de ma foi de chrétien : pas du tout! Moi, je suis infaillible, mais le Pape ne peut pas l'être. Et ce sont les successeurs des ministres de Louis XIV, les théologiens successeurs de Bossuet qui me disent cela, aujourd'hui que Louis XIV et Bossuet voudraient mourir pour racheter leur erreur! Des théologiens libéraux me contestent même le droit de solliciter la proclamation de l'infaillibilité du Pape; des politiques encore plus libéraux me signifient que, si l'infaillibilité du Concile vient à décréter l'infaillibilité du Pape, et que si mon infaillibilité personnelle et constitutionnelle adhère à ce décret, alors on devra prendre « des mesures » afin que je n'aille pas blesser l'infaillible constitution de mon pays!

Mais ce n'est pas encore le triomphe de la déraison. Cette Constitution infaillible et sacrée de mon pays,

que l'on protégera contre mon obéissance religieuse, également infaillible et sacrée, j'ai néanmoins tout droit sur elle par mon infaillibilité politique pareillement infaillible et sacrée. Je peux la décapiter, la dépecer, l'anéantir. Bien plus, je suis invité à le faire. J'y suis invité par mon Empereur infaillible, approuvé du Concile infaillible de mes représentants que je n'ai point nommés pour cela, que même je n'ai point nommés du tout, et qui, la plupart, se sentent beaucoup moins infaillibles que contraints. Tout à l'heure, ces infaillibles discordants vont réunir toutes leurs infaillibilités pour les soumettre à la mienne, non moins discordante. Ils me mettront en main un chiffon imprimé (car je suis en même temps sacré infaillible, et supposé ne savoir point écrire), un journal infaillible guidera ma main, ma main déposera ce chiffon dans une boîte : et j'aurai dit *Oui* ou *Non*, infailliblement!

Oui ou non infailliblement, sur le présent, sur l'avenir, sur la politique, sur la législation, sur la famille, sur la propriété, sur la religion, sur les destinées de la France et du monde!

Mais je ne peux pas dire que le Pape est infaillible, et le Concile ne peut pas le dire. Si je le dis, le docteur *** me condamne en Sorbonne et le docteur Loyson m'extermine en *Concorde*. Si le Concile le dit et si je le crois, alors la Constitution est lésée, et M. Daru ou quelque autre monsieur qui sera

ministre prendra « des mesures » pour réprimer ma parole séditieuse, aux applaudissements du docteur *** et du docteur Loyson !

Ma foi ! M. Loyson aura beau battre des ailes, et M. *** aura beau pousser ses *cuic-cuic* étranglés de colère (1) ; ils pourront bien me faire expulser de l'infaillibilité et de la société, je les défie de me contraindre à admirer ce gâchis incomparable. J'aime mieux me tenir à l'infaillibilité ultramontaine. J'aime mieux sortir de la société politique et rester dans l'Église. L'Église ne me dit pas que je suis infaillible, mais elle respecte ma raison et mon âme ; elle ne joue pas aux dés ma destinée en cette vie et en l'autre.

L'humanité a présentement sous les yeux les deux cités, les deux sagesses, les deux forces de ce monde, agissant chacune à sa manière. De part et d'autre, le genre humain peut voir comment on le considère, comment on prépare ici et là les lois entre lesquelles il devra choisir. Il connaît de part et d'autre, l'esprit, les moyens, le but. D'un côté, la révélation divine, l'Église et le Pape dans leur unanimité légèrement agitée à la surface, mais certaine et invincible ; de l'autre, la cohue des prétendues révélations particu-

(1) Récemment M. Méric m'a écrit qu'il est obéissant à l'Église. Je n'en ai jamais douté. Il nie son discours en Sorbonne à mon endroit, attesté cependant par un journal non contredit et que dès lors je devais croire. Je le prie d'agréer toutes les réparations qu'il peut estimer que je lui dois.

lières dans leur fondamentale et perpétuelle contradiction. D'un côté, l'étude pieuse de la tradition, l'amour scrupuleux de la loi et de la règle, l'horreur de toute nouveauté, de toute violence et de tout hasard, le respect de tout droit, le zèle de tout bien; de l'autre, l'audace lâche ou impie de toute aventure, la lassitude de tout devoir, le mépris de toute certitude, les convoitises débridées de l'orgueil et des sens. Enfin, d'un côté la prière qui implore une manifestation de l'esprit de Dieu pour établir l'avenir dans la paix de la règle et de la lumière ; de l'autre, les empressements de la ruse, les arrogances de la force, le dédain de tout le reste.

Oh! que je me sens, pour mon compte, fixé à jamais! Oh! que ma raison est fière de s'incliner devant l'infaillibilité qui lui sera imposée à Rome, et de se révolter contre l'infaillibilité dont on prétend l'investir à Paris! Combien je me promets d'obéir inébranlablement à l'une, et de lui soumettre inébranlablement l'autre, quelque maître et docteur que cette autre me prétende donner!

Et j'espère qu'ainsi fera prochainement le peuple entier du Christ, saturé des longues injures qu'on lui fait subir. J'espère qu'il reportera au Christ et au vicaire du Christ toute sa mâle obéissance, depuis trop longtemps polluée par de stupides et injurieuses dominations. Domination de doctrines, de politiques et de coutumes corrompues; domination qu'il faut

secouer et abolir, au moins pour notre part, quoi qu'il en puisse coûter ! J'espère que ce sera là le prompt résultat du Concile : dans le monde entier, il hâtera cette Pâque, ce jour du Seigneur où enfin la conscience catholique, abreuvée de trahisons et de hontes, refusera d'en porter davantage. Alors, obéissant à Moïse, nous sortirons. Nous commencerons de tracer le chemin royal par où la croix et la liberté et la raison, ensemble bannies, ensemble rentreront dans le monde. Nous retrouverons notre honneur, cet honneur du baptême et de la foi qui fit ici des miracles encore subsistants. D'ici furent enfin chassés l'infaillible Brutus et l'infaillible César. Ici, le Vicaire du Christ vint à leur place, et tirant l'âme humaine de l'abjection où l'avait jetée le pouvoir de l'homme, il la mit sur un trône dans la lumière de Dieu. Nous sommes retombés à César et à Brutus, qui se disputent cette proie avilie. Il faut que Pierre recommence son travail, nous délivre encore une fois.

Pasce Agnos ! Elève ton sceptre, pasteur du monde, et qu'on le voie de loin ! C'est le moment de rassembler le troupeau pour un exode immense. Nous connaîtrons ta main, nous connaîtrons ta voix, et celui qui ne sera pas avec toi, nous ne le connaîtrons plus !

LXXXVI

25 avril.

Tout à l'heure seront lus et souscrits en session publique les premiers décrets du premier Concile du Vatican, dix-neuvième œcuménique.

Quand j'écris cette chose si simple, moi enfant du dix-neuvième siècle, me souvenant de la révolution de juillet que j'ai vue, de la révolution de février que j'ai vue, me souvenant de la révolution de 1789 que mon grand-père a vue (elle lui a même volé son moulin, le beau moulin de Noyers, au diocèse de Sens, et c'est pourquoi je suis journaliste) ; me souvenant aussi de Voltaire, et de M. de La Bédollière, et de M. About, que j'ai lus ; quand, dis-je, j'écris cette chose si simple, me souvenant de tout cela, je crois rêver. Mais je sais que je ne rêve pas, et je sais encore que je rends témoignage d'un miracle, et que Dieu plein de miséricorde continue à se jouer des desseins des hommes.

Lorsque Adam et Ève eurent mangé du fruit défendu, pour devenir comme des dieux et faire la première révolution démocratique, laquelle consis-

tait à mettre Dieu dans la condition de simple habitant du Paradis, sauf à l'exclure plus tard, Dieu se prit à railler. Voilà, dit-il, Adam devenu semblable à l'un de nous ! Puis il montra qu'il était le maître. Alors commença la tragédie humaine, et le combat s'ouvrit entre la liberté de l'homme et la puissance de Dieu, entre la liberté de la mort et la puissance de la vie. Que de fois la mort a cru vaincre, que de fois elle a crié : J'ai la connaissance du bien et du mal, j'ai vaincu l'amour, j'ai vaincu la vie, j'ai vaincu et expulsé Dieu, et je suis Dieu !

Il y a cent ans, ce cri retentit comme un coup de tonnerre. Voltaire était le roi et le prophète du monde. Tous les maîtres de la terre, devenus ses disciples, flagellaient le Christ et lui disaient : Prophétise qui t'a frappé ! Le monde, un jour, s'était réveillé arien ; à la voix de Voltaire, il y a cent ans, il se réveillait athée. La mort frappa où elle voulut, tant qu'elle voulut. D'un coup de faux, elle mettait à ras de terre plus d'églises, plus de demeures et plus d'hommes qu'un faucheur, en allongeant son bras, ne saurait raser de brins d'herbe. Et pour qu'il ne restât rien de cette antique floraison coupée, après la faux passait la charrue, pour en arracher jusqu'aux racines. Ainsi, dans le monde moderne, le bourreau fut suivi du législateur. Et tout le monde catholique ne parut plus bientôt que cet ossuaire aride qui fut montré à Ezechiel Dieu dit à son prophète : Fils de

l'homme, crois-tu que ces ossements puissent revivre? Il répondit : Seigneur, vous le savez ! Si Dieu avait fait aux vivants et aux croyants de notre époque, il y a quarante ans, il y a vingt ans, la même question, quelle autre parole leur foi eût-elle pu répondre? *Domine, tu nosti!* Qui eût prévu le Concile? Mais voilà que le Concile signifie ses décrets au monde, et le monde obéira.

En ce moment, Rome, c'est-à-dire un abrégé des peuples, remplit la basilique vaticane. Les portes de la salle conciliaire sont ouvertes ; le Concile est assis, présidé par le Pape entouré du Sacré Collége. Dans le Sacré Collége, il y a un homme, notre cardinal de Bordeaux, qui a reçu la bénédiction de Pie VI détrôné, prisonnier et mourant, et on lui disait : C'est le dernier pape ! Il est là, il voit Pie IX vivant, libre, sur son trône, roi de la vie et de la mort, ouvrant et fermant le ciel, proclamant la vérité qui est la vie et qui enfante la vie, jetant l'anathème et la foudre à l'erreur qui est la mort.

Qu'en dis-tu, Voltaire? qu'en dites-vous, Frédéric le Grand, Catherine la Grande, Napoléon le Grand, et toi aussi, Havin le Grand, dernier héritier de Voltaire ?

A la messe, aujourd'hui, l'Église chante la parole de saint Jean : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra. Quis est, qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei ?*

Quel accent prend en cette rencontre l'*Alleluia* de Pâques, qui retentit durant tout le cours du saint sacrifice ! Que ces choses sont solennelles et divines, mais inexprimables ! Il y a une lumière d'or, un air vif, une tranquillité de joie et un rayon d'allégresse partout. Qui pourrait peindre cette physionomie de Rome, cette douceur de la terre, du ciel et des âmes?

25 avril.

Une lettre du R. P. Newman, où je suis nommé injurieusement, et une publication posthume de M. de Montalembert (*le Testament du P. Lacordaire*), où je suis injurié furieusement, exigent que je leur oppose quelques souvenirs. En ce genre, j'ai beaucoup remis, beaucoup négligé, et je m'en suis bien trouvé. Néanmoins, il convient de se défendre parfois. C'est inutile devant la prévention et superflu devant la sympathie; mais plus respectueux pour la gloire. Newman, Montalembert, Lacordaire qui est impliqué et invoqué ici, sont de grands noms; une accusation qu'ils signent ne saurait passer comme une attaque des *gazetiers* et des *concordiers*. Avec ces derniers, ils m'imputent de faire « le plus grand tort à la religion. » De leur part, ce n'est plus tout à fait rien. J'ai répondu dans le temps; la prospérité

de l'*Univers* m'a donné raison. Les patrons et lecteurs de l'*Univers* ne sont point des insensés qui se méprennent sur les intérêts de l'Eglise ni des traîtres qui les veulent livrer. Mais enfin, voici des adversaires qui méritent considérablement, même lorsqu'ils s'abusent; et puisque l'accusation revient, il faut rafraîchir la réponse.

Je suis d'ailleurs en bonne passe pour réfléchir à mes torts de journaliste envers l'Église, envers la religion et envers la société. Je l'ai dit récemment : depuis trente-deux ans accomplis je me donne ces torts. Ce fut au temps de Pâques, en 1838, à Rome, que je résolus d'abandonner le service des idoles. Car j'avais alors des « idoles, » et elles me traitaient bien. Le vrai Dieu s'était montré, il fallut suivre. Comment ai-je suivi si mal, et me trouvé-je, après trente-deux ans, agenouillé devant une autre « idole » (1)? Je viens de méditer là-dessus.

J'y ai mis une bonne heure, le temps d'aller de la Trinité-des-Monts au Latran, à pied, posément, en homme qui sent le triple poids de l'âge, de l'horreur qu'il inspire au monde, et du soleil d'avril. Plus d'une fois en 1838, j'ai fait ce chemin-là. Ni les ans, ni le soleil d'avril, ni la réputation ne me pesaient alors; et en vérité je traînais un plus accablant fardeau : le fardeau d'une erreur chère que je croyais

(1) Dans la lettre de Montalembert, hélas! il était question de « l'idole du Vatican. »

être la liberté, et qu'il fallait quitter pour prendre une vérité rude, que je croyais être l'esclavage. J'étais un véritable enfant de ce siècle, discordant avec moi-même. J'aimais l'anarchie, et j'aspirais à la paix ; la vérité me commandait, et l'erreur me plaisait ; ma raison ne pouvait résister à la vérité, et ma faiblesse ne pouvait résister à l'erreur. Je reprochais à l'erreur de me séduire et à la vérité de me réduire. Si vous n'avez point été déchiré entre ces deux forces altières, vous avez ignoré les péripéties d'un terrible duel, ô Janicot! Mais si vous les avez mises d'accord, je vous plains.

Quant à moi, dans ce moment, je souhaitais une défaite totale ou de l'erreur ou de la vérité, pour arriver à la paix; et je faisais effort pour mettre ma volonté du côté de la vérité. Si j'y parvins, je l'ignore, tant j'étais en désarroi. J'aurais bien dit, comme M. Guizot : La paix partout, la paix toujours! J'avais horreur de la guerre, de toute guerre. Je voulais me dégager des mêlées politiques, n'y espérant de paix ni pour ma conscience ni pour ma raison. L'un des attraits de l'Église était qu'il n'y existe qu'un chef, et qu'on n'y récite qu'un *credo*, venu de Dieu. Je ne connaissais pas même de nom le gallicanisme. Enfant prodigue, ou plutôt enfant volé, rentrant à la maison paternelle, je ne pensais pas rencontrer là une branche cadette, des frères mariés à je ne sais quelles étrangères qui me diraient

que le père de famille a usurpé et que les enfants doivent le ramener au droit.

M'eût-on averti de cette monstruosité, ou je ne serais pas revenu, ou dès lors j'aurais pris la résolution de combattre les séditieux qui conjuraient pour réduire la puissance de la lumière et de l'amour. Mais la moitié de ma joie eût été perdue, puisque avant tout j'aspirais à la paix. Hélas! retrouver dans l'Église, retrouver par devoir l'esprit de dispute et de contradiction, quel écroulement de mon espérance! L'esprit de contradiction m'a toujours paru l'une des méchantes et sottes pestes de la vie.

Ne me sentant aucune pente aux choses héroïques, je me destinais à faire mon salut dans quelque emploi de petit homme de lettres, loin des journaux, loin des tribunes, loin des chaires, écrivant d'honnêtes petites choses au sein des pénombres où la polémique et la croix d'honneur ne tombent jamais. A vrai dire, je croyais m'ennuyer. La mystique gallicane m'avait fait entrevoir cet inconvénient. Avoir peur de Dieu et de ceux qui haïssent Dieu, supprimer Dieu et se supprimer soi-même autant que possible, se bien ennuyer dans le temps pour mériter peut-être de s'ennuyer dans l'éternité, c'est ce que la mystique gallicane, fille du jansénisme, promettait encore volontiers, en 1838, aux gens qui voulaient se convertir; et cette vue ne laissait pas de rendre le passage assez effrayant. Je passai néanmoins, attiré

par la vision de la paix. Non, jamais garçon de vingt-quatre ans ne s'est moins proposé d'irriter son époque! Pourtant l'irritation n'a pas manqué. Le chemin de Damas est un chemin de mécompte. Je pris le petit emploi, j'écrivis les honnêtes petites choses, et, en moins de trois années, j'arrivai, sans y penser, sur le fil de l'eau, tout droit à l'*Univers*. Plusieurs ont poussé ma barque et l'ont accrochée là, qui m'ont ensuite reproché amèrement d'avoir abordé. Pour moi, je m'en réjouis encore.

Il y avait en ce temps-là un homme jeune, pur, déjà célèbre, très-aimable, très-irritant aussi; écrivain irritant, orateur irritant; repris de justice à Paris et à Rome, pénitent à Rome, impénitent à Paris, comme pour irriter davantage. Il se nommait Montalembert. Quantité de pieuses gens et quantité d'autres le disaient né pour faire « le plus grand tort à la religion. » L'on serait étonné si je nommais les voix. Il allait son train, rendant plus que volontiers guerre pour guerre, cherchant la guerre. Dans ses écrits, il présentait la religion par le côté « irritant. » Il vantait le moyen âge, il croyait aux miracles, il comptait l'histoire d'une sainte qui avait soigné les lépreux et baisé leur lèpre, et fait cent autres choses scandaleuses. Dans ses discours politiques, il détachait la religion du drapeau blanc, ce qui la rattachait au drapeau tricolore; mais il avait un art d'irriter le drapeau tricolore autant que le

drapeau blanc. Les journaux légitimistes le détestaient, les journaux révolutionnaires l'exécraient, les journaux philippistes le détestaient, l'exécraient et le bafouaient. Il était l'horreur particulière du *Journal des Débats*, qui le traitait simultanément et furieusement de carliste, de jacobin et de néo-catholique. On décriait généralement ses idées, sa polémique, son ton, qui ne se ressentaient en rien d'une religion de paix et d'humilité. Le *Siècle* l'accusait de vouloir rallumer l'inquisition, le *Journal des Débats* le montrait à la tête des futures dragonnades, et l'*Ami de la Religion*, bien pensant, mais triste, laissait percer la crainte que ces excès ne finissent par faire saccager les « édifices religieux. » Bref, Montalembert possédait toute l'impopularité dont un catholique pouvait être orné vers l'an 1842. Je l'aimai de tout mon cœur, et je le pris pour chef.

Son impopularité ne me séduisit ni ne m'intimida. Lui-même, sans chercher follement à l'accroître, et sans s'occuper de la désarmer, il se bornait à n'en point tenir compte. Je lui savais gré de cette indifférence. J'ai toujours estimé que la conscience chrétienne devait se soustraire aux courants de la passion publique. Une popularité peut se rencontrer pour le juste. C'est un exemple très-rare, presque un miracle; Rome en a le beau spectacle présentement. Partout ailleurs dans le monde moderne, la popularité n'est guère qu'une sorte de couronne civi-

que décernée à quelque trahison. Je penche à faire peu de cas des hommes qui travaillent pour la conquérir ou pour la conserver ; je refuse de me prêter à leurs calculs. Comme citoyen, je retiens le droit de parler selon ma conscience, quoi que veuille me dicter ou m'interdire la bête populaire. Que la société en soit ou non troublée, ce n'est point mon affaire. Si j'ai gardé les lois, je ne reconnais plus à la société que le devoir de défendre ma liberté dans les limites où elle a voulu la circonscrire. Quant à la bête populaire, qu'elle se contente du pouvoir de m'écraser. Je me rangeai derrière Montalembert, parce qu'il avait ce fier sentiment de la dignité du chrétien et du citoyen. Défendant uniquement la liberté de l'Église et subordonnant tout à cette cause absolument juste, il faisait ce qu'il fallait faire pour sauver dans le monde ce qui n'a pas mérité de périr, et pour restaurer le seul principe social qui puisse réparer tout.

Ce but si nécessaire et si laborieux, auquel M. de Montalembert dévouait son avenir déjà brillant, les rédacteurs de l'*Univers* lui avaient dévoué leur obscurité. Lorsqu'ils me firent l'honneur de m'accueillir, ils étaient impopulaires aussi, quoique inconnus. L'*Univers* possédait son mauvais renom de journal « fanatique. » Le petit *Français* n'invente pas les enfances qu'il débite ; je connais la nourrice qui lui a présenté le biberon. En 1842, elle avait des élèves plus vieux que nous, qui marmottaient ces maximes

passionnées. Dans ce temps-là, le petit *Français* s'appelait l'*Ami de la Religion*. Seulement l'*Ami de la Religion* ne manquait ni de savoir-vivre ni de quoi vivre. Ce pauvre *Ami de la Religion* est mal mort, dans une antichambre de ministre; mais ce fut plus tard. En ce temps-là, son grand vice était de ne pas vouloir se faire d'affaires avec le monde extérieur. Pour l'*Univers*, il manquait d'autre chose encore que de popularité. M. de Montalembert, obligé de s'imposer une sorte d'exil, doutait de retrouver une feuille où il pût écrire. J'eus meilleure espérance. Je lui dis qu'en son absence nous tâcherions de former une escouade dont il prendrait la conduite. Dans ce dessein, je laissai ma petite place et mes petits livres; et M. Taconet, après le bon et généreux M. Bailly, à bout de forces, exposa ses fonds. Puisqu'il faut dire comment j'ai gagné l'horreur du monde, voilà le commencement.

Sans doute, les méfaits furent promptement multipliés. L'*Univers* ne s'occupait pas de faire couler le lait et le miel. En général, on se bat avec des armes; nous suivîmes cette coutume, étant gens de tradition. Montalembert revint, fort peu adouci. L'on attaqua le monopole de l'Université.

L'Université cria, ou plutôt hurla contre ses « diffamateurs. » Si quelqu'un croit qu'il y avait moyen d'attaquer l'Université sans la faire crier, moi je ne le crois pas. Elle possédait la presse, les tribunes, les

ministères; ses amis, ses enfants peuplaient toute l'administration. Elle cria et hurla partout terriblement, fit des procès, les gagna. Je fus authentiqué rebelle.

Il y eut en même temps la question du retour à l'unité liturgique, qui suscita contre nous bon nombre d'autres anathèmes. On nous reprochait d'agiter et d'ameuter le clergé par la reproduction constante des pièces et rescrits de Rome en faveur de l'orthodoxie liturgique et par l'affichage des ordonnances épiscopales qui ramenaient l'unité. Ce fut l'occasion de nous accuser de laïcisme et d'immixtion dans le gouvernement des églises. Cette guerre fut rude et dura longtemps.

Il y eut encore une troisième grande entreprise. Au moment où les journaux et la tribune réclamaient avec instance l'expulsion des Jésuites, Lacordaire s'avisa de réintroduire en France le froc de l'inquisition! Naturellement l'*Univers* soutint cette campagne téméraire. Il prêta main-forte à saint Dominique, comme il prêtait main-forte à saint Ignace, comme il prêtait main-forte à la liturgie romaine, comme il prêtait main-forte à la liberté d'enseignement. Mais quelles clameurs nouvelles, et comme il devint évident que Montalembert, dom Guéranger, Ravignan, Lacordaire et l'*Univers* avec eux voulaient rallumer les bûchers !

Tels sont, à ne compter qu'en gros, les crimes an-

ciens qui ont longuement et persévéramment fondé la montagne d'horreur. Je n'ai été ni le seul ni le principal auteur d'aucun, mais j'ai participé à tous. Que me servirait d'en refuser l'aveu.

La faute avouée, il faut m'accorder que ces grandes campagnes n'ont pas produit tout le mal que l'on redoutait. Des milliers d'églises se sont élevées, aucune n'a été saccagée. On a obtenu une certaine liberté d'enseignement, une certaine liberté des ordres religieux; aucun couvent ni aucun moine n'a subi les atteintes de la fureur populaire. La presse catholique, malgré son impopularité assez générale (excepté le petit *Français*), n'a pas laissé de prendre une certaine place, d'exercer une certaine influence. La liturgie romaine a gagné sa cause magnifiquement. Il ne lui reste, dans toute la France, qu'Orléans et Paris à emporter, et nous espérons bien que l'illustre abbé de Solesmes, qui ne fut jamais populaire, verra ce beau triomphe le plus complet de tous. Voilà des résultats assez consolants. Toutes les popularités n'ont pas donné de fruits aussi glorieux que la longue persévérance de l'impopularité catholique. Il y a eu même du superflu. Nous avons, par contre-coup, créé des catholiques populaires, et jusque dans l'Académie l'on en pourrait compter quelques-uns, dont le principal titre académique est d'avoir été des nôtres, — et d'avoir dit qu'ils n'en étaient pas.

Quant à ceux qui ont eu la conduite des vastes en-

treprises que je viens d'indiquer, ils n'ont pas seulement obtenu le triomphe, ils ont reçu encore le pardon, et encore, hélas ! la gloire. Si l'on demande pourquoi le sort du journal est si différent, pourquoi, quand les chefs sont glorifiés, la colère est restée chaude contre le soldat, je crois le savoir et je pourrais le dire en détail. Je veux me borner à quelques mots : Le journal ne se fatigue pas, ne se repose pas, ne vieillit pas, et quand la guerre est terminée sur un point, il la continue sur un autre. Voilà le mystère. C'est pourquoi l'inimitié ne se repose pas non plus contre le journaliste, et la guerre continue aussi contre lui.

Cette explication n'explique pas tout, mais elle est suffisante ; et quand même quelques journaux ne l'agréeraient point, il me plaît qu'elle suffise, parce qu'il ne me plaît pas d'expliquer tout. Ayant renoncé depuis longtemps, de dessein formé, à l'estime d'un certain nombre de mes confrères, je ne vois guère pourquoi je prendrais la peine de plaider devant eux. Il faut que le jeu, comme on dit, vaille au moins la chandelle, et je ne trouverais pas ici mon compte. Ils ont des amis qu'ils n'aiment pas. Ces amis qu'ils n'aiment pas sont pour moi des ennemis que j'aime, cela fait une très-grande différence dans nos situations et dans nos enjeux. Ils jettent volontiers sur le tapis ces personnages que je n'y vois pas sans douleur ; ils ne craignent

rien de tout perdre, et je crains fort de trop gagner.

Je donnerai néanmoins un éclaircissement de ma pensée au sujet du P. Newman, qui me tient moins au cœur.

Le P. Newman, homme de grand savoir, de grande sagesse et de grande vertu, a été du nombre de ces imprudents qui ont irrité le monde contre l'Église. Il s'est converti, il a passé au « romanisme. » L'Eglise anglicane n'a pu le perdre sans ressentir une vive colère contre la foi qui lui enlevait une telle parure. Il est devenu impopulaire au premier chef, lorsque la puissance du mouvement catholique a permis en Angleterre ce coup hardi et admirable qu'on appela le rétablissement de la hiérarchie. Alors, l'Angleterre protestante entra dans une véritable démence. Le vieil esprit de persécution parut au moment de se ranimer, l'on put croire que le dernier jour de l'Église catholique en Angleterre était venu. Le Parlement ne semblait pas moins exaspéré que la canaille qui traînait par les rues des mannequins représentant la sainte Vierge et le cardinal Wiseman. Cette colère tomba. Le merveilleux ascendant du juste et du vrai sur le bon sens anglais la fit avorter, mais le P. Newman en reçut une grave éclaboussure. Il fut traduit en justice par un apostat qu'il avait traité selon ses mérites, la justice donna raison à l'apostat. Le très-digne P. Newman,

convaincu d'avoir excédé dans la polémique, dut payer une lourde amende, surchargée de frais encore plus lourds. En passant, je n'eus jamais à soutenir aucun procès de ce genre, et je crois que j'en aurais pu faire et gagner beaucoup.

Nous avions défendu le P. Newman, nous quêtâmes pour acquitter sa note chez la justice. La souscription fournit une centaine de mille francs, plus l'appui de l'opinion française. Le respectable condamné accepta tout et s'en trouva bien. A la vérité, il se dispensa envers nous de toute forme de courtoisie, ce qui nous révéla qu'il avait une pointe d'esprit libéral, et nous fit comprendre qu'il craignait de se compromettre par une apparence de remerciement. Nous ne lui en sûmes pas gré et nous ne lui en voulûmes point. Dieu ne met pas tout du même côté. Il faut bien que les très-grands esprits aient leurs petites lacunes pour laisser quelque chose aux bons cœurs. D'ailleurs, le P. Newman était oratorien. Entre l'Oratoire et l'*Univers*, toujours quelque point demeure imparfait. Enfin, l'essentiel était que l'amende et les frais fussent payés, et que l illustre oratorien anglais pût rester tranquille dans son couvent. Il y resta, en effet, honoré de toute l'Angleterre, fort au-dessus de l'apostat qui le fit mettre à l'amende. Ainsi l'affaire se trouva terminée pour lui.

Pour nous, elle ne l'était pas. Nous continuâmes

de combattre et l'apostat toujours en haleine, et l'esprit d'apostasie toujours agissant, et les ennemis de toute sorte qui ne cessent de rôder autour du couvent du P. Newman et des autres. Des années passent ainsi. Beaucoup de couvents sont fondés, beaucoup d'affaires surviennent; beaucoup d'apostats, beaucoup de révolutionnaires, beaucoup de libéraux nous disent beaucoup d'injures. Un jour, les forts rédacteurs du *Français*, connus par le grand bien qu'ils font à la religion, assurent que l'*Univers* lui fait le plus grand mal, et soudain le P. Newman, se permettant d'accoler mon nom à celui du sieur Murphy, lequel est séditieux de profession, se met à crier que je veux faire brûler son couvent !

A coup sûr, c'est un ennui amer d'entendre un homme comme le P. Newman répéter les propos inconsidérés des gallicans, nourrissons de la vieille presse et de la vieille Sorbonne ; et encore, ces jouvencelets éternels ont-ils eu la décence de ne pas me comparer à ce Murphy, la honte du fanatisme protestant et la lèpre de la liberté anglaise. Il est certain que le P. Newman devrait faire plus d'attention à sa parole ; tout ce qu'il a de juste renom l'y oblige. Mais enfin, si sa passion libérale l'emporte et lui fait oublier ce qu'il me doit et se doit à lui-même, que lui répondre, sinon qu'il eût fait mieux de rester silencieusement ingrat, comme il avait si bien commencé? Je l'engage à se souvenir du temps où il

fournissait sa part de prétextes aux aboiements de la populace, aux iniquités de la justice, aux reniements de la lâche sagesse humaine, et à ne pas exiger que tout le monde dorme parce qu'il a pris le goût de dormir. La presse catholique n'abandonnera pas la garde de tous les couvents, sur l'unique raison que le P. Newman est maintenant tranquille dans le sien. On est fort bien à Birmingham et je m'en réjouis; mais tout à l'heure, à Cracovie, on était fort mal. La guerre cessera quand la liberté sera partout assurée, et la liberté commencera d'être partout assurée quand on ne dormira nulle part.

J'avoue que je ne suis plus l'homme de 1838, qui s'en allait du Pincio à Saint-Jean-de-Latran, rêvant la paix partout, la paix toujours, la paix tout de suite et à tout prix. Je me retrouve sur le même chemin, et je n'y retrouve plus cet homme-là, qui rêvait d'acheter cette paix-là. Je rêve au contraire une longue guerre, longue, ardente, inexorable, et qui changera la face du monde. Une guerre sans trêve au profit de la vie, inexorable contre la mort. Et la paix sera dans cette guerre, et cette guerre refera le monde pour la paix. Depuis trente ans je suis le soldat de cette guerre. Je crois pouvoir dire que parfois elle m'a été dure. Je l'ai trouvée bonne, fortifiante, féconde ; c'est elle qui porte et qui donne les fruits de la vraie paix.

Je veux m'arrêter ici, parce que ce discours s'al-

longe et parce que je ne saurais continuer sans toucher à des noms, un surtout, qui réveillent dans mon cœur un deuil trop grand. Je me refuse d'accoler ces noms-là aux noms de MM. Beslay, Bazin et Janicot : j'aurais peur qu'on ne sentît pas assez la différence d'accent. Et quant à ces derniers et à d'autres, fussent-ils de ceux qui paraissent en couronnes de perles sur l'opulente chevelure des théologiennes faillibilistes, je pense n'avoir plus guère à m'occuper de ce qu'ils signent. Je suis bien forcé de voir qu'ils m'ont fait plus fort qu'eux.

En somme, ces accusations, ces clameurs, ces exécrations et ces anathèmes, tout cela me paraît injuste, mais risible, plein du plus médiocre élément de l'humanité. Et tel est le résultat de mon examen de conscience après trente-deux ans de polémique. Je trouve que ceux qui nous accusent n'ont pas été parfaits avec nous ni contre nous, et qu'une bonne partie de leurs mérites est d'avoir eu jadis la plupart des torts qu'ils nous reprochent aigrement. Ils ont alors troublé la paix, irrité les ennemis de l'Église, effrayé ses amis timides, provoqué des fureurs, déterminé des apostasies. Ensuite, pris de l'amour du repos ou du plus mauvais amour de la popularité, s'étant tournés contre nous, on les a vus s'emporter à des colères qui n'ont pas, Dieu merci, trouvé d'écho en nous.

Je ne conclus qu'une chose : c'est que ni dans les hauteurs, ni dans l'état moyen, ni au-dessous, ni

dans le repos, ni dans l'impopularité, ni dans la popularité, soumis aux divergences des temps et des situations, aux trahisons du caractère et à celles de la sagesse humaine, nous ne pouvons nous passer d'un chef infaillible. L'*Univers* a toujours eu cette conviction salutaire. Il peut dire : *C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.* Et vraiment, il a valu et il vaut quelque chose par là. Il n'a point dévié, il ne s'est point aventuré, il n'a pas soutenu de cause condamnée ni même suspecte. Par là, sauf les infirmités de la nature humaine, qu'il passe à d'autres et qu'il faut bien lui passer, il a eu raison.

Je reconnais que c'est un grand défaut. Je ne nie pas que ce défaut, soutenu durant un quart de siècle, touche à l'impardonnable.

Il faut néanmoins s'attendre à nous voir persévérer. Un journal qui n'est ni celui d'un homme, ni celui d'un parti, mais celui d'une opinion, d'un sentiment, d'une attente, c'est la chose invincible entre toutes. C'est le fleuve ; il n'est pas composé d'hommes, il est composé de flots. Les flots marchent, suivent leur pente, viennent toujours. On peut en détourner quelques-uns, les employer à de vulgaires travaux, il en vient d'autres : le fleuve marche. On peut lui opposer des barrages, il les franchit, il suit son cours. Qu'on lui creuse un nouveau lit : s'il entre, ce ne sera pas pour dormir, mais pour aller à son but. Quelque large que puisse

être le lit, il n'y restera point, ce n'est pas encore la mer.

LXXXVII

26 avril.

Tandis que vous vous préparez au périlleux divertissement « plébiscitaire, » lequel, d'ici, me semble difficilement devoir être grave, devoir être clair et devoir être divertissant, je continue de suivre le cours des fêtes catholiques et romaines, pleines partout de lumière, de sécurité et de joie.

Je vous ai parlé de la bénédiction, de la coupole enflammée, du feu d'artifice représentant la Jérusalem céleste, de l'illumination prodigieuse allumée par tout le peuple avec le concours de tous les arts en l'honneur du souverain. J'ai sauté par-dessus d'autres fêtes, par exemple les grandes courses à l'instar de la civilisation moderne. Ces courses très-applaudies et très-populaires, et qui changent la physionomie de Rome, d'où elles enlèvent toutes les voitures, se font aux environs du tombeau de Cécilia Métella, ce qui ne laisse pas de donner à la civilisation moderne un certain *dessous*. Où Rome a des

monuments, la circulation moderne a des hangars.

On m'assure que les courses ont été brillantes, même au point de vue du cheval. Il y avait des *gentlemen-riders*, je l'ai lu sur l'affiche en propre anglais. Mon incompétence m'empêche de vous en décrire le mérite. Je n'ai vu en toute ma vie qu'une seule course. C'était à La Guerche-sur-l'Aubois, diocèse de Bourges. Des hommes en sac couraient pour gagner un canard d'honneur. Deux se cassèrent absolument le nez. Le vainqueur fut porté en triomphe. Mais ce souvenir déjà lointain, non plus que celui de quelques hommes très-distingués que j'ai vus courir pour entrer à l'Académie, ne saurait me mettre en état de juger les courses romaines, où d'ailleurs je n'assistais pas. Je me suis fait une idée de Cécilia Métella qui me gênerait au milieu des *gentlemen-riders*. Selon dom Gueranger, sainte Cécile, petite-fille des Cécilius, venait souvent dans ce quartier où se tenaient les pauvres chrétiens, pour indiquer aux fidèles la retraite du pape Urbain, errant aux environs. Voyant le tombeau pompeux de son aïeule, Cécile bénissait Dieu en son cœur,parce qu'elle espérait pour elle-même un *loculus* au fond des catacombes, parmi les martyrs du Christ.

Je reviens aux fêtes qui n'ont rien d'anglais ni rien d'étrusque. Car les Étrusques faisaient courir, et j'ai vu un vase de toute antiquité (à moins que le marquis Campana ne l'ait tiré de sa belle imagination pour le

mettre dans sa belle collection) dont la scène semble prise à Epsom ou au bois de Boulogne ; ce sont les mêmes hommes et les mêmes bêtes efflanqués. Je suis ici pour vous parler de quelque chose qui soit plus vraiment romain. Il y a des fêtes, il y en a sans relâche, qui sont absolument romaines. La science, l'art, le Concile, surtout le Pape, sont les fêtes de tous les jours dans une perpétuelle fête qui est le printemps. O terre de Dieu, douce pour l'homme, où toujours et partout quelque chose d'aimable et de grand chante aux yeux, à l'oreille, à l'intelligence, au cœur ! On y a ses tristesses, et parfois elles sont formidables. L'ennui même s'y fait sentir, cet « incurable ennui » dont parle Bossuet, tellement incurable qu'il se réveille jusque dans ces splendeurs et vient y tourmenter sa débile proie. Mais que de dictames pour le rendormir ! On le rendort, on le noie dans l'enchantement de la lumière, de l'art, de l'histoire, dans le flot large de la pensée.

La fête commence avec le jour. Le coq chante. — Est-ce parce que Rome est la ville de saint Pierre ? Mais dans cette grande Rome on entend chanter les coqs.— L'*Ave Maria* sonne très-noblement, sur un rhythme qui rappelle la *saltation* de David devant l'arche ; les marchands des rues jettent leur annonce chantée, et du ciel bleu il pleut de l'or. C'est le moment d'aller à la messe dans quelque belle grande église. On en a de belles et grandes partout ; les très-

grandes et très-belles sont fréquentes. J'ai, à deux pas, la Trinité des Monts, Sainte-Marie du Peuple, *Sant'-Andrea delle Fratte*, où vibre encore le miracle de Ratisbonne, Saint-Charles du Corso, vingt autres, dont chacune a son caractère plus austère ou plus joyeux, son histoire, ses tombeaux, ses peintures, ses statues, ses marbres, ses reliques, les unes très-visitées, les autres silencieuses, mais aucune n'est déserte absolument. Les cierges sont allumés, il y a des assistants au saint sacrifice. C'est là que l'on peut voir combien la vie religieuse est abondante et sérieuse dans Rome.

Entre ces maisons de Dieu, brillantes d'ordre, de richesse et d'éclat, antiques et rajeunies, je choisis, quand le travail y consent, la magnifique église de Saint-Ignace du Collége Romain. Je vais jusque-là, séduit par le plaisir d'être plus longtemps dans les rues où l'ombre et la lumière luttent si vigoureusement, toutes deux riches et se faisant réciproquement valoir, toutes deux victorieuses. L'église de Saint-Ignace est un chef-d'œuvre de proportions, de pompe et de gravité. Je la comparerais à une reine d'Espagne, du temps de l'Espagne et des reines. La décoration est une unité harmonieuse, d'une richesse immense, non pas outrée. D'admirables marbres, de beaux et graves tableaux, d'élégantes statues animent cette architecture faite pour eux. On en peut contester le style général, mais il a son caractère, son

mouvement et sa force qui sont à lui, et cette harmonie est précieuse. La lumière même qui entre dans l'édifice s'y trouve mesurée comme il convient à l'ensemble. Je crois qu'il ne serait pas difficile de *lire* Saint-Ignace. Un monument que l'on peut *lire* a déjà son mérite. Tâchez par exemple de lire nos nouvelles églises de Paris, vous sentirez les heurts, les lacunes, les cacophonies et les ignorances dont elles se composent.

Saint-Ignace du Collége Romain est le poëme de la Compagnie de Jésus. C'est un beau poëme, plein d'épisodes grandioses et variés, et parfaitement rattachés au plan général. Beaucoup de contrastes, point de discords ; un élan perpétuel dans une règle toujours gardée. On se plaît à ce repos qui ne cesse pas d'être un combat, à ce combat qui ne cesse pas d'être une victoire. Les messes sont nombreuses, les prêtres, presque tous professeurs de ce fameux Collége Romain que le pape Grégoire XIII institua pour le profit de la religion et de tous les arts.

Parmi ces professeurs, tous gens de mérite, il y a de très-savants hommes, en possession d'une grande et juste renommée. Il suffit de citer le P. Perrone, le P. Secchi. Il y a aussi des persécutés, des exilés, des missionnaires revenus par ordre des terres lointaines où les avait envoyés l'obéissance, prêts à repartir pour d'autres lointains et pour d'autres périls, au premier ordre qui leur sera donné. En les voyant cé-

lébrer la messe devant ces autels consacrés aux Saints de la Compagnie, apôtres, confesseurs, martyrs, en songeant à cette longue histoire pleine de lumière, de sang et de miracles, on s'explique pourquoi, malgré les rois, les bourreaux et les gens de lettres, il y a toujours des Jésuites. C'est une grande merveille que la ténacité du bon sens humain, et avec la ténacité du bon Dieu, elle fait de grandes merveilles.

Je ne veux pas vous décrire les fêtes qui suivent la fête de la messe dans une église de Rome. On ne peut pas tout prendre et tout dire en une fois. Mais, puisque je suis au Collége Romain, je n'en sortirai pas encore, et je ferai mention d'une fête de la science qu'on y a donnée l'autre jour. C'était sous forme de *conférence ;* — des courses et des conférences scientifiques, vous voyez que Rome est «au pas.» — Le conférencier était le P. Secchi. Il a invité quelques personnes, il en est venu mille; beaucoup de cardinaux, trois cents évêques, le reste de prêtres et laïques romains et étrangers. Auditoire qui me semble encore donner un *dessous* aux villes de la civilisation. Ce rare public étant rassemblé dans l'*aula grande* du Collége, le P. Secchi s'en est emparé, l'a enlevé, voilà bien le mot, et lui a fait faire un voyage d'environ deux heures dans le soleil. Je ne vous décrirai pas ce voyage. C'est ici que je suis souverainement incompétent. J'ai bien vu les courses de La Guerche-sur-l'Aubois, mais ce soleil, à présent que je viens de le parcourir, j'en suis aveuglé.

Ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a là dedans beaucoup de charbon et d'autres choses qui brûlent ensemble et donnent chacune leur couleur, laquelle pleut ici en poussière d'or le matin, en poussière d'or et de pourpre le soir. Que cela vous suffise pour le moment. Je n'ai pas tout entendu, je n'ai pas retenu tout ce que j'ai entendu, et je ne saurais pas répéter tout ce que j'ai retenu et compris, grâce à la parole nette et limpide du P. Secchi, accompagnée d'expériences charmantes. Après une seconde séance, qui aura lieu ce soir, l'éminent astronome donnera son travail aux *Etudes* des PP. Jésuites, où vous pourrez le lire en bon français. Malheureusement vous n'aurez pas ces ingénieuses expériences qui nous montraient à peu près (car il y a encore des obscurités) comment le soleil nous éclaire, et ce que sont les taches du soleil, et que Dieu est grand dans la fabrication du soleil comme dans la fabrication des insectes. Vous n'aurez pas non plus le spectacle véritablement émouvant de cet incomparable auditoire rassemblé de toutes les parties du monde, et si attentif et si charmé.

Autre fête : c'était hier soir, au Palatin, dans le palais de Néron. La science, l'art, le Concile, le printemps et le Pape y étaient. Le Pape chez Néron, le Vicaire du Christ chez le vicaire de Satan ! Mais je vois que ceci me mènerait loin. Je tâcherai demain, si rien ne vient à la traverse, ou plus tard, de vous dire l'impression et de vous décrire la scène, toute

simple d'ailleurs. Les antiquaires romains avaient fait leur dîner annuel pour célébrer *il natale* de Rome. A cette occasion, le Saint-Père, qui leur avait envoyé quelques bouteilles de son vin, est venu, en Médicis, leur dire bonjour et visiter les fouilles que dirige savamment le baron Visconti. Au dîner, l'un des savants convives a servi la troisième porte de *Roma quadrata*, tout nouvellement retrouvée. Vous savez que ces antiquaires se nomment Visconti, Rossi, Rosa. C'est déjà beaucoup, et plus que quantité de grosses académies ne pourraient fournir, et il y en a d'autres encore. Mais je veux seulement vous dire que j'ai vu Pie IX.

Après ces énormes fatigues de la Semaine-Sainte et des fêtes qui ont suivi, en dépit des audiences, vraiment formidables depuis l'ouverture du Concile, et plus lourdes durant cette quinzaine, le Saint-Père, Dieu soit béni, se porte très bien. Il a bon visage, sa démarche est vaillante comme sa voix, cette voix qui porte de la *loggia* de Saint-Pierre à l'extrémité de la place Rusticucci, passant sur cent mille têtes. Il y avait beaucoup d'évêques et quelques centaines de personnes. M. Visconti lui a adressé un discours, on lui a servi un sonnet qui venait d'éclore, il a pris une glace et s'est ensuite promené dans les fouilles. Là, chacun a pu l'aborder et lui baiser la main. *Vive Pie IX! Vive le Pape-Roi! Vive le Pape infaillible!* à pleine poitrine. C'est toujours la même scène. L'in-

faillibilité est ainsi proclamée dans les rues, au moins une fois chaque jour par la voix du peuple, en attendant la voix de Dieu. Je suis témoin qu'on y est parfaitement accoutumé, et que cela ne paraît en aucune sorte hérétique ni sentant l'hérésie.

Et la voix de Dieu, quand viendra-t-elle? Ah ! il faut savoir attendre, il faut surtout savoir prier. Samedi dernier, on comptait sur quelque chose pour dimanche. Le dimanche a passé, rien n'est venu. Sera-ce pour la semaine ? *Chi lo sa?* Il faut avouer que Pie IX ne montre aucune hâte. On me l'avait bien dit : il ne se hâtera point, Il ne reculera point. Il connaîtra le moment de Dieu, et il le prendra. On dit maintenant que ce sera pour la Saint-Pierre. Là-dessus quelques-uns s'écrient que tout est gagné, d'autres que tout est perdu. Je crois qu'il n'y aura rien de gagné, rien de perdu, et que tout simplement le fruit tombera lorsqu'il sera mûr; et j'ajoute que personne, mais personne, ne le croit loin de sa pleine et parfaite maturité.

Vous avez lu maintenant la Constitution proclamée dimanche en session publique. Vous avez lu les dix-huit anathèmes portés contre l'erreur, dans la vieille forme de la souveraineté de l'Église. Beaucoup de gens disaient qu'il n'y aurait plus d'anathèmes, quelques-uns disaient qu'il n'en fallait plus. Les voilà, les voilà pour l'éternité ; et, à mon avis, tout le travail de révolte qui s'est fait depuis cent ans,

tombe caduc. Plus d'une pauvre raison s'en indigne aujourd'hui qui demain sera éclairée, s'avouera vaincue, et en rendra des actions de grâces immortelles.

LXXXVIII

28 avril.

Le *Journal du Loiret* nous apporte d'excellentes nouvelles du Concile. Ne sachant pas si vous les aurez remarquées, et n'ayant rien de plus consolant à vous dire, je vous les renvoie. Vous apprécierez la grâce modeste de la rédaction.

D'après les plus récentes nouvelles du Concile, l'apaisement s'est fait à Rome, et l'on y rend particulièrement justice à l'attitude des deux personnalités les plus brillantes de l'épiscopat français, Mgr l'archevêque de Paris et Mgr l'évêque d'Orléans. On applaudit à l'esprit de conciliation dont ils sont tous deux animés. On subit l'influence de leur autorité morale, on reconnaît ce qu'il y a de sage et véritablement pratique dans leurs efforts pour écarter des décisions conciliaires qui pourraient troubler l'union de l'Église et de l'État, telle qu'elle existe en France. Enfin le Saint-Père, assure-t-on, est très-touché de la sincérité des convictions et des opinions développées soit au Concile même, soit en dehors des réunions officielles, par les

deux prélats que nous avons cités, et l'on espère que, grâce à leur courageuse persévérance, le Concile atteindra heureusement son but sans rencontrer ni produire les périls que l'on avait pu redouter. — H. Villa.

Jusqu'à ce jour, je n'avais rien entendu dire de tout cela. J'ignorais que « les deux personnalités les plus brillantes de l'épiscopat français » eussent enfin réussi à faire applaudir l'esprit de conciliation dont elles sont animées, et que l'*on* commençât à « subir leur influence morale » et tout ce qui est ensuite raconté.

Je le répète : C'est bien consolant! Mais il faut avouer que les correspondants orléanais ont leur manière particulière de tourner les choses.

A parler franchement, je ne crois pas que les choses elles-mêmes tournent comme ils les tournent. Mais l'*esprit de conciliation est là*, et s'il n'arrange pas tout d'un côté, il arrangera tout de l'autre. L'essentiel étant que tout soit arrangé, réjouissons-nous.

Pour le moment, voici où nous en sommes.

Il y a congrégation demain vendredi, pour reprendre et conclure sur le *schema* du catéchisme, et l'on s'attend à recevoir sous peu de jours le *schema* du Souverain Pontife, remanié par la Commission d'après les observations écrites des Pères. Ce travail a été considérable. On y a joint, comme appendice, toutes les observations dont le premier travail a été

l'objet. La collection forme presque un volume in-folio.

J'ai ouï qu'un certain très-petit nombre de critiques ou de propositions ont cependant été exclues. Il ne m'appartient pas d'en révéler la cause. D'ailleurs, s'il y a des réclamations, il en sera certainement tenu compte.

Il est infiniment probable que, cette communication une fois faite, la discussion ne tardera pas. Je vous ai déjà exposé les raisons qui me font croire qu'elle sera relativement assez courte.

P.-S. — Je crois pouvoir vous annoncer que le Saint-Père a daigné répondre à l'adresse des trois curés du diocèse d'Orléans, qui lui ont exprimé leur foi au sujet de l'infaillibilité, dont ils désirent la définition dogmatique.

LXXXIX

29 avril.

Le cardinal de Angelis a annoncé au Concile que le Saint-Père, prenant en considération les nombreuses et instantes demandes des évêques, avait ordonné

que le chapitre *De primatu* et celui *De infallibilitate* fussent mis en délibération avant tout le reste du *schema* de l'Église.

On a aussitôt distribué aux Pères le recueil des *animadversiones* déjà produites sur la première de ces deux questions. Celles qui regardent la seconde ne seront prêtes que demain. L'une et l'autre ont exigé un assez grand travail d'examen et d'impression. Les uns disent que le *schema* nouveau, *De primatu romani Pontificis et ejus infallibilitate*, y sera joint immédiatement ; d'autres, qu'il faudra attendre encore quelques jours. Mais, enfin, c'est fait.

La sensation a été grande, car on avait des doutes. Ce matin encore, et pendant la séance, beaucoup de bruits défavorables couraient la ville. On parlait de nouvelles démarches de la diplomatie, de nouvelles sollicitations des évêques opposants, d'hésitations autour du Saint-Père. Tout est tombé, et je suis témoin de l'immense soulagement qu'on éprouve partout. Je crois toujours, comme je vous l'ai dit maintes fois, que bon nombre de Pères engagés jusqu'à ce moment dans l'illusion de l'inopportunité ne seront pas les moins satisfaits de pouvoir en finir.

XC

30 avril.

Vous avez le détail de la congrégation d'hier, du moins ce que l'on peut savoir. Je n'y reviens pas et ne veux point empiéter sur la chronique. Mais tenez pour certain que l'effet n'a pas été médiocre et qu'il continue. On espère beaucoup et pour bientôt, parce que la question une fois posée semble résolue. L'argument de l'inopportunité étant écarté sans remède, il n'en reste guère d'autre qui puisse être écouté. L'auguste assemblée n'a pas à discuter sur une idée, mais à déclarer un fait : l'Église croit-elle ou ne croit-elle pas que son chef est inspiré directement de Dieu, c'est-à-dire infaillible dans ses décisions qui regardent la foi et les mœurs? Si elle ne le croit pas, elle ne l'a jamais pu croire et ne le croira jamais. Si elle le croit, elle l'a cru toujours et ne cessera jamais de le croire, et cela est aussi certain que l'existence de Dieu et la divinité du Christ.

On ne devine pas quelle longue discussion pourrait s'établir là-dessus dans un Concile. La question

n'est plus que de trouver la formule. Il est extrêmement probable qu'elle existe déjà.

Un trait de Rome : c'est par l'Océanie que la première nouvelle de la séance d'hier m'est arrivée. Je veux dire qu'un évêque de l'Océanie m'a appris ce grand événement.

Le vénérable évêque demeure au pied du Palatin, non loin de l'arc de Janus Quadrifrons. Si le figuier ruminal existait encore, il en aurait l'ombrage. Sa mission, où il a passé trente-cinq ans, le rappelle, et il voudrait retourner. Il y a trouvé la sauvagerie, il y a laissé des églises, des écoles, une grammaire, une imprimerie, un journal ; mais il a encore bien des choses à faire par là, quoique tous ses fidèles sachent lire, écrire et chanter. Ils chantent des cantiques que l'évêque a composés dans leur langue très-gracieuse. Je les ai *composés* deux fois, me disait-il en riant, comme auteur et comme imprimeur ; et, en cette dernière partie, je ne suis pas mauvais ouvrier.

Le doux évêque m'ayant donné la bonne nouvelle, et la porte toujours ouverte de César se trouvant près de la sienne, je suis entré chez César, pour savourer ma joie un peu à loisir. Je suis allé m'asseoir là où j'ai vu le Pape mardi dernier, au-dessus d'un ravin dans le fond duquel M. le baron Visconti déterre tout doucement quelque chose qui semble avoir été je ne sais quoi. Je crois que l'on m'a dit un théâtre. Oh ! certes, je ne m'y oppose pas. Ce qu'il y a de

bon, c'est qu'on est assis sur l'herbe, et qu'on entend le rossignol essayer sa voix.

J'ai songé à la constitution *De Fide*, proclamée l'autre jour par « Pie, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, *sacro approbante concilio, ad perpetuam rei memoriam.* » Il est agréable, en ce temps, de voir quelque part quelqu'un faire des choses qui dureront perpétuellement. Cela change.

Il est agréable aussi de méditer ce chapitre IV, où est divinement affirmée l'impossibilité d'un désaccord véritable entre la foi et la raison.

Il n'y a donc que des contradictions apparentes, soit parce que les dogmes ne sont pas entendus selon la pensée de l'Église, soit parce que la raison humaine se laisse piper à ses propres aberrations et cesse d'être la raison. C'est pourquoi l'Église déclare qu'avec la mission d'enseigner et le mandat de garder le dépôt de la foi, elle tient de Dieu le droit et la charge de proscrire la fausse science. Elle le proclamait au Ve concile de Latran, à la veille du protestantisme, contre l'erreur qui allait déchaîner tant de catastrophes sur le monde; elle le proclame aujourd'hui contre la même erreur, grosse des mêmes fléaux, et la vraie raison, appuyée sur la foi, échappera encore au naufrage, quoique peut-être le navire social y puisse sombrer.

Je me redisais les dix-huit anathèmes. Le Panthéisme y est condamné sous toutes les formes qu'il

a prises depuis Spinosa jusqu'à Hegel. « Si quelqu'un dit... que le monde n'a pas été créé pour la gloire de Dieu, qu'il soit anathème! » Soyez bénis, Evêques, d'avoir crié cela au monde : car tant que le monde n'a pas su et n'a pas cru cela, alors le monde a dû croire qu'il était créé pour le plaisir de Néron, où vint aboutir par tant de sang et de labeurs toute la sagesse du monde.

Du reste, ce canon est le fondement doctrinal de la subordination de l'ordre naturel tout entier à l'ordre surnaturel. Car tout dépend de la fin dernière, et c'est à elle que tout doit tendre. La philosophie grecque l'avoue, le bon sens nous oblige impérieusement à le dire, ce qui n'empêche aucun mouvement de la science et n'interdit aucune action libre de l'Etat dans ses limites propres. Il y a distinction très-nette, très-claire entre la science et la foi, entre l'Église et l'État : oui, mais de plus, union nécessaire, par la nature même des choses et par la volonté divine. Et comme l'a dit Euripide : « Il ne faut pas se fâcher « contre les choses, par la raison que cela ne leur « fait rien du tout. »

Ceci me rappelle M. Daru qui, sur une explication du cardinal Antonelli vingt fois faite, veut bien exprimer « une grande confiance dans les décisions du Saint-Père et du Concile. » Qu'il me permette de l'engager à persévérer dans cette confiance, et par conséquent à se tenir tranquille. Le Pape et le Concile

connaissent à fond la nature des choses; or, suivant le style de la constitution *Dei Filius*, « le vrai ne pouvant jamais contredire le vrai, » il s'ensuit que le vrai de la foi est d'accord avec le vrai de la raison, et le vrai de l'Église d'accord avec le vrai de l'État. Dès lors, pourquoi s'inquiéter et envoyer à Rome tant de vaines écritures?

Je me suis trompé, l'autre jour, à l'occasion de ces trois officiers qui sont restés si droits sur leurs jambes et si bien gardés sous leurs casques pendant la bénédiction du jour de Pâques. L'aigle dont étaient timbrés ces messieurs n'est pas celle d'Autriche, mais celle de Prusse. Je fais réparation à qui de droit, et puisque cette impolitesse a été commise, j'aime mieux que les officiers qui ont donné cette marque publique d'une civilisation peu avancée n'appartiennent pas à une armée catholique.

XCI

1er mai.

J'ai reçu un numéro du *Gaulois*, contenant la lettre de mon frère, qui me défend contre les dires malins

de M. l'ancien charivariste Taxile, aujourd'hui retiré dans les vieilles pantoufles de l'histoire. Puisque l'occasion se présente, je toucherai deux mots du charivariste, que je ne comptais pas rencontrer ici. Mon frère, avec toute sa force, ne me retirera jamais de dessous cette vieille dent. Je suis du petit nombre des morceaux dont M. l'ancien charivariste a coutume de vivre ; il ne peut se priver d'une nourriture qu'il ne saurait remplacer. La vieille cervelle de charivariste est une tôle absolument inféconde. Si donc M. l'ancien charivariste Taxile venait à me biffer de son répertoire très-indigent, la perte ne serait pas médiocre. Durant des années et des années, ses expéditions contre moi lui ont fait une rente de quelques centaines d'écus. A prendre le 1/2 0/0 des bénéfices que j'ai procurés aux journalistes, en ne percevant le droit que sur les injures et les calomnies, je pourrais fonder plusieurs lits d'hôpital pour les gens de lettres flottants qui n'auront pas la chance d'être amarrés au Sénat. Par ce juste impôt, M. l'ancien Taxile, à lui seul, m'aurait fourni de quoi le mettre en chambre.

Je ne prétends pas d'ailleurs qu'il se trompe à mon sujet autant qu'il le pense peut-être. Selon lui, je ne diffère point par nature des compères du *Charivari*, et un rien eût suffi pour que je leur devinsse semblable en tout. Cette opinion ne m'est pas favorable. Je n'oserais néanmoins la dire absolument in-

juste. Du pied dont j'étais parti, je pouvais tomber charivariste tout comme un autre, encore que j'y eusse quelque bonne répugnance, et dégringoler irréparablement. Mais Rome a été inventée pour prévenir ces malheurs. Oh! la belle invention! J'ai passé par Rome, et ce que je devais craindre ne m'est pas arrivé malgré les vents qui ont déraciné tant de chênes et fait un fumier de tant de roseaux à écrire. Je ne suis pas tombé *charivariste*. Voilà le fait certain, attesté par les sympathies de mes frères. Ces témoignages permanents me préservent assez des toxiques de Taxile et de beaucoup d'autres potions, lesquelles, étant préparées à l'eau bénite (libérale), sont plus dangereuses. *Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma.*

Ce retour du charivariste (et c'est pourquoi j'en parle) m'a ouvert inopinément une fenêtre sur Paris en me faisant lire le *Gaulois*. Ne rencontrant ici ni *Gaulois* ni *Figaro*, ni rien de cette sorte, j'avais perdu de vue depuis cinq mois la capitale de la civilisation, dont ces journaux sont la frappante photographie. Aux portes du Concile, je rêvais. Je rêvais du nouveau et du sérieux, de la grandeur dans le monde. J'ai été réveillé brutalement, j'ai vu la réalité brutale. Rien de nouveau, pas même leurs calembours! Je les avais laissés là, couvant ces larves immuables, remâchant ces perpétuelles fadaises, tirant la ficelle qui leur fait ce ricanement mécanique.

La ficelle seulement est plus éraillée et le mécanisme plus fatigué.

Un académicien a fait une « conférence » sur les mérites de la vieille Hermione et de la vieille Médée : déjà ce même académicien faisait cette même conférence sur ces mêmes vieilles, et déjà la conférence durait depuis longtemps. Un critique dissèque la conférence de l'académicien qui dissèque les deux vieilles : déjà ce critique disséquait. Il y a duel entre le *Gaulois* et le *Figaro :* déjà le duel était commencé, déjà les deux trognons de plume avaient perdu leur dernier brin de barbe. Il y a le jeune et intéressant poëte Coppée qui a fait des vers nouveaux : déjà le poëte Coppée était jeune et intéressant, et avait fait ses vers nouveaux. Il y a des railleries sur le plébiscite : en décembre 1869, on ne parlait pas du plébiscite, mais déjà les railleries avaient leur sempiternel cours. C'est bien lui, le voilà bien, le peuple « plébiscitaire. » Je les reconnais les vieux, si vieux qu'ils ne peuvent même plus vieillir!

Qu'ils sont vieux! qu'ils disent de vieilleries! qu'ils maquillent de cadavres! Vieux dans les conseils, vieux dans les théâtres, vieux dans les tavernes et dans les académies, vieux jusque sur le pavé et jusque dans les écoles! Ainsi Tertullien dépeignait la décrépitude païenne : le vide des lois, des institutions, des coutumes, le vide des cœurs, des pensées, des noms mêmes ; *cadavera nominum !*

Ils vivent morts, amants de la mort, et ils ont contracté l'horreur de la vraie vie. Quand quelque chose leur apparaît qui pourrait enfanter, quand quelque chose est né qui pourrait grandir, ils disent que c'est la mort. Ils ne se trompent pas tout à fait. Ce n'est pas la mort, mais c'est la sépulture. L'apostat Julien éprouvait cette terreur en face de la vie qu'il avait abjurée. Il affectait de la railler, il demandait de ses nouvelles. « Que fait maintenant le fils du charpentier? Que fait maintenant la vie? » Du même ton, regardant évanouir leurs vieux histrions qui les ont ennuyés, regardant venir leurs révolutions nouvelles qui ne les désennuieront pas, ils demandent en ricanant : Que fait le Concile? Le Concile fait un sillon large et profond comme la fosse d'un monde. Vous descendrez dans ce sillon, et vous n'y germerez pas.

Au revoir, peuple-roi ! Quand je voudrai me souvenir de ton dernier éclat, j'achèterai la photographie de M. de Villemessant-*Figaro !* et celle de M. Tarbé des Sablons-*Gaulois ;* je placerai les deux images au-dessus de la carte d'Europe en 1870, année du Concile, et j'écrirai autour : L'*opinione*, *regina del mondo !* Que le plébiscite, en attendant, te délasse une heure de tes vrais dieux, les histrions, et de tes vrais maîtres, les gens qui te persuadent qu'ils ont de l'esprit à te vendre. Mais tu t'ennuieras toujours! Ton Jean-Jacques disait : Il faut des romans

aux peuples corrompus. Il dirait maintenant : Il faut des élections aux peuples asservis. Et Jean-Jacques dirait vrai, parce que le peuple corrompu n'a pas voulu de morale, et le peuple qui n'a pas voulu de morale est devenu le peuple qui ne veut plus de liberté. Va au scrutin, va fonder un empire où Dieu n'aura plus de droits : tu t'ennuieras ce jour-là, et les jours suivants !

J'ai donc vu, l'autre jour, le Pape chez Néron. Cette partie du Palatin qui reste au Pape est celle où le fils d'Agrippine et l'élève de Sénèque habita, lorsqu'il faisait bâtir sa maison d'or. L'autre, vendue à l'empereur des Français par le roi de Naples, héritier des Farnèse, contient une plus grande étendue d'histoire romaine. La pioche de M. Rosa, emmanchée de la liste civile française, l'a très-savamment fouillée et en a fait un musée d'emplacements certains, mêlé d'hypothèses ingénieuses. On a là, si l'on veut, la cabane d'Amulius, le figuier ruminal, le mur de Romulus, la maison de Tarquin, la maison de Cicéron, la maison d'Auguste qui mangea la maison de Cicéron pour être à son tour mangée par le palais impérial. On est bien aise de voir ces reliques d'une histoire si sonore. Mais, hélas ! pour rétablir le palimpseste, qui n'est pas déchiffré partout, il a fallu effacer une peinture qui avait son prix. Sur les débris ensevelis de Romulus et d'Auguste, qui ne per-

çaient leur linceul de terre que par endroits, la nature avait jeté une robe de broussailles vertes et de fleurs sauvages. Tout a disparu. Je me demande bien un peu si le palimpseste valait cette écriture nouvelle, et si le savant professeur installé sur le Palatin remplace avec profit les oiseaux qu'il a fait envoler. Mais prenons ce qu'on nous donne. Voilà donc où s'éleva la maison de Tarquin, c'est de là que cette forte Caïa Tanaquil harangua les séditieux; et ceci est le mur de *Roma quadrata*, et sur ce pavé de marbre, le bon archer Domitien se promena maintes fois mourant de peur, ce qui ne l'empêcha pas d'être châtié par un esclave dont il s'était trop amusé. Plus loin, on reconnaît la salle où les empereurs tenaient académie. Le poëte Ovide y lut ses moralités aimées des princesses, le poëte Lucain y déclama quelques endroits choisis de sa *Pharsale* :

Destins, Néron gouverne et Rome est consolée !

Ainsi notre Hugo, avant d'être républicain, disait à Louis-Philippe : Sire, la Providence a besoin de vous.

Le sénateur Tacite, farouche, mais non irréconciliable, dut ici lâcher quelques allusions tolérées. Puisqu'il y avait académie chez César, il y venait des gens de lettres, et ils étaient doux. Que ces souvenirs nous tiennent lieu des bouquets chantants arrachés par l'archéologie. Si nous regrettons absolu-

ment les bouquets, ils reviendront. Le temps a les mains pleines de fleurs, il ramènera ici le brin d'herbe, il reconstruira ici les palais de verdure de la dynastie des passereaux.

La partie pontificale du Palatin, moins plantureuse pour l'histoire, est incomparablement plus aimable, ce qui lui vaut d'abord d'être moins fréquentée. L'archéologie n'y est entrée qu'à titre de servante. La porte restant ouverte, personne n'a l'idée de la franchir. C'est mauvais genre, d'aller là où il ne faut pas de permission ! La permission est encore une petite croix d'honneur, une médaille de Sainte-Hélène qui vous distingue du vulgaire ; l'homme est friand de cela partout. Liberté, fraternité, égalité ! Sur le Palatin du Pape, l'archéologie n'a pas encore d'empire, ne vous oppose pas ses grilles, ne vous impose pas ses notes, ne vous attache pas ses gardiens.

Coquelet, fils de 89, privé de toutes ces choses, manque d'air respirable. — Quelle incurie, dit-il, et se sauve pour jamais. Il vous laisse la joie d'errer seul dans ce pêle-mêle de débris gigantesques, de marbres rompus, d'arbustes verts, d'herbes épaisses, de bouquets éclatants. La végétation a grimpé où elle a voulu. Un cyprès s'élance de la pointe d'un pan de mur taillé en pyramide, un figuier s'est greffé sur la brique, les lauriers, les cytises et les myrtes jaillissent des pavés de marbre ; les fenouils et les

coquelicots ont enfoncé leurs racines dans le ciment romain et jettent leur sourire d'or et de pourpre sur ces parois césariennes où l'or et la pourpre ont fait couler tant de larmes et de sang. Là, l'*opus tumultuarium* se rencontre parfois et s'étonne de porter aussi des fleurs. Quel abandon, quels caprices charmants, quelles audaces de la vie! La campagne est au pied, pétillante d'allégresse ; les montagnes sont bleues, le ciel est d'azur, tout le voisinage chante la victoire de la croix. Des terrasses du palais, l'œil embrasse ce *Celius* et cet *Aventin* où tant de saints ont prié, où tant d'églises se sont épanouies, et leur parfum se répand toujours. Voici saint Grégoire, sainte Prisque, sainte Sabine, saint Jean et saint Paul, saint Etienne-le-Rond, les Quatre-Couronnés, et là-bas le Latran, et de l'autre côté Saint-Pierre. L'on touche presque le Colysée, la cuve de sang que les empereurs ont remplie, et la main de Dieu y noya l'empire.

On croit, sur de bonnes raisons, que l'architecte du Colysée était chrétien ; et il serait mort martyr dans cet amphithéâtre construit par lui pour les plaisirs du peuple romain. J'ai souvent pensé qu'une illumination de Dieu vint alors réjouir son cœur et lui dit : Console-toi, tu as bâti une église ! J'ai souvent pensé que bien des martyrs, sur la voie Sacrée, au milieu des insultes, traînés à la mort, reçurent cette vision du Forum tel que nous le voyons aujourd'hui, en rui-

nes, en poussière, abattus devant la croix triomphante au Capitole ; — et ils rendirent grâce à Dieu parce que le monde était délivré.

Ici, plus qu'ailleurs dans Rome, je viens chercher le souvenir des maîtres du monde. La figure de Néron domine les autres. Ce n'est pas qu'il soit partout le plus monstrueux. Il a pu être égalé, même presque surpassé dans tel ou tel jeu du mystère de la perversité humaine. On trouve çà et là, chez les autres, sur tel ou tel point, je ne sais quoi de plus abominablement impudent, de plus abominablement féroce, de plus abominablement impie. Mais Néron est le plus complet. Rien ne lui manque de cette bête de destruction et d'humiliation de l'homme, qu'on appela César, et qui pesa trois siècles sur le genre humain. Or, Néron est le résumé de la civilisation antique. Elle se résumait en lui, non par une décadence, mais par un progrès naturel. C'était là que devaient aboutir la philosophie, l'art, la politique du polythéisme. La tendance à l'unité, qui est le trait dominant de la nature humaine, devait donner au genre humain ce maître et ce Dieu, et pour le composer il avait suffi que le genre humain, destitué de la lumière divine, fût abandonné à son propre génie.

C'est Néron qui a crucifié Pierre. J'ose dire qu'il en devait être ainsi. A tuer le Vicaire du Christ, il fallait ce Vicaire distingué de Satan. Dieu mit tout de suite l'Église en présence de Néron, Néron ne

tarda pas à tuer le chef de l'Église. Comme Néron était l'expression de tout ce que l'Eglise est venue combattre, Pierre était l'expression de tout ce que Néron veut détruire. Peut-être, néanmoins, y eut-il quelques pourparlers dont l'histoire n'a pas été instruite. On a lieu de croire que Sénèque a vu saint Paul; leur rencontre a été possible d'après de certaines dates récemment fixées. Ou Sénèque ou quelque autre ministre de Néron a pu voir saint Pierre et en rendre compte à l'empereur, et qui sait si quelque *Non possumus* n'a pas offensé directement les sages oreilles de quelque seigneur Daru ou même la propre majesté impériale? Enfin le duel s'est engagé. Néron a combattu à sa manière, Pierre à la sienne. Néron a tué, Pierre a vaincu; la croix a été plantée dans Rome.

Et j'ai vu Pierre vivant parmi les ruines de Néron. Je l'ai vu portant le poids de dix-huit siècles, et plus jeune et plus doux que ce printemps qui riait autour de lui. On s'agenouillait sur son passage, on baisait sa main et la frange de son manteau, et son ombre laissait une vie d'amour dans les cœurs!

30 avril.

Je ne vois rien venir à notre adresse, de la part du gouvernement touchant le plébiscite. Cependant

les jours passent, et il est temps de donner notre sentiment sur une question à laquelle la lettre impériale imprime un caractère de plus en plus délicat.

C'est ce caractère, déterminé par l'Empereur et certifié par ses ministres, qui est le vrai, selon moi. Ce qui regarde la Constitution est assez peu sérieux, ce qui regarde la dynastie l'est beaucoup. L'Empereur nous demande en réalité de sacrer l'Empire. Voilà le fond de la chose.

Il sent que l'Empire n'a pas été jusqu'à présent suffisamment sacré par ses œuvres, et véritablement il y manque bien des choses ! Le plébiscite, comme tous les plébiscites passés et tous les plébiscites futurs, doit être un blanc-seing.

Or, que fera-t-on du blanc-seing pour ce qui nous regarde ? Nous n'avons qu'un papier bien authentique : c'est le *Mémorandum* de M. Daru.

Ce papier-là, qui contient en définitive une négation de la liberté de l'Église, ne suffit pas pour que nous nous mettions dans les mains de la dynastie.

Nous y sommes, mais sans engagement. Restons dans cette position, et laissons qui voudra courir l'aventure.

Pour moi, ne pouvant dire *non*, parce que je ne veux pas précipiter des malheurs qui viendront assez vite, je ne puis me résigner à dire *oui*, parce que je

ne veux pas me donner à perpétuité des princes qui refusent de prendre aucun engagement envers l'Église, même celui de respecter sa liberté.

XCII

2 mai.

Il est question de cinq ou six notes dans le goût de la note Daru. Elles ont été, dit-on, remises ces jours-ci au cardinal-secrétaire d'État par diverses puissances plus ou moins catholiques : France, Autriche, Prusse, Bavière, Portugal. L'Angleterre aurait daigné apostiller la note française. L'Angleterre se trouve en droit d'intervenir, sans doute, pour garder la religion de l'Irlande ! A ce titre, nous ne voyons pas pourquoi la Russie s'est abstenue ; n'a-t-elle pas à garder la foi de la Pologne, menacée par l'infaillibilité? Un évêque me disait : Je pense que le Saint-Père, réunissant toutes ces notes, leur donnera la bénédiction de l'encens : *Ab illo benedicaris in cujus honore cremaberis*. Non, les notes ne seront pas brûlées. Elles passeront aux archives, réunies à beaucoup d'autres du même genre, qui depuis un siècle attes-

tent la sagesse des gouvernements chrétiens de l'Europe, et leur servent de monuments mortuaires.

Il est plaisant de voir l'habile et politique gouvernement anglais s'occuper en même temps de corriger la législation de l'Église catholique et de nettoyer la plaine de Marathon, c'est-à-dire le royaume de Grèce, établi depuis cinquante ans avec tous les outils qui font la gloire, la moralité et la prospérité des peuples modernes : élections, tribune, presse, écoles, etc. J'oserais conseiller à M. Gladstone, qui est un homme intelligent, de demander à M. Odo Russell un rapport sur les moyens qu'ont employés certains hommes, ici présents, pour obtenir des résultats que la Grèce attend encore. Ces hommes furent envoyés par le Pape vers des contrées dont les habitants avaient la mauvaise habitude de se manger les uns les autres, quelquefois cuits, quelquefois crus. En trente ans, en vingt ans, ces envoyés du Pape ont amené ces sauvages à se vêtir, à prier, à lire, écrire et chanter, à bâtir des églises, à cultiver la terre et à se nourrir de ses fruits. Voilà des secrets qu'un gouvernement devrait étudier, ne fût-ce que pour procurer aux sujets anglais le plaisir de visiter Marathon, et aux sujets français celui de visiter Pantin.

Et je me permets encore d'avertir M. Ollivier que ces secrets, nécessaires à tous les peuples, ne se trouvent plus en Sorbonne. Il n'y a plus en Sorbonne que le secret de mal penser et de mal écrire ; mais, à cet

égard, le monde progresse tout seul. S'il aspire aux rares perfections de la Sorbonne, il y parviendra. Et déjà je vois plusieurs petits Français qui n'en sont pas si loin.

XCIII

2 mai.

La *Concorde* sorbonnique est outrageusement distribuée ici, et prouve avec éclat que le sorbonnisme est sans littérature... Je m'en réjouis, car c'est un signe de fin prochaine. En France, l'erreur qui ne sait plus écrire ne sait plus penser. Impossible de penser juste, dit Mirabeau, lorsqu'on écrit ridiculement. Or, ce qui ne peut plus penser ne peut plus vivre. Il ne faut pas objecter le joli talent du P. Gratry. Certainement le P. Gratry n'a pas l'inepte plume de Sorbonne, mais il obvie à cette glorieuse infirmité. Empêché par nature de tomber au style de taudis, il se rattrape et se fait de Sorbonne autant que les autres par le moyen des documents sur lesquels il « travaille. » Rien qu'en écrivant *Naziance* par un *c*, comme on écrit ignorance, le voilà *concordier*. C'est la mort.

Je lis dans la *Concorde* du 28 avril une prétendue

nouvelle de Rome qui va bien à mon dire. Je la transcris intégralement. Ceux qui possèdent la malheureuse faculté de déguster l'inepte, sentiront la vigueur du crû :

Des lettres de Rome *racontent* que *la société de la ville éternelle* s'intéresse vivement aux délibérations du Concile. La *question du dogme de l'infaillibilité* a eu le *don* de jeter la division dans une société qui jusqu'ici ne s'occupait *guère sérieusement* des questions dogmatiques. Le Cardinal-Vicaire *ne semble considérer ces symptômes qu'avec certaines appréhensions, car* il a fait *signifier* à la marquise Spinola, qui *aimait* à réunir dans ses salons les évêques de la minorité, qu'elle *s'exposait* à être *expulsée* de Rome si elle ne modérait pas son zèle en faveur des adversaires du dogme de l'infaillibilité. *Il va sans dire* qu'aucune *difficulté* de ce genre ne se *produit à l'égard* des réunions de la majorité *ni de ceux qui leur* offrent gracieusement l'hospitalité.

Et le degré de culture intellectuelle et morale dont témoigne ce morceau, paraît suffisant dans les communs de la Sorbonne, pour être admis à juger le Pape et le Concile (1) !

Quant à l'exactitude matérielle, il est vrai que rien de tout cela n'est vrai. La société romaine, comme le peuple romain, croit solidement à l'infaillibilité doctrinale du Pape, et personne n'a ouï dire qu'au-

(1) La *Concorde* était rédigée par le frère du P. Hyacinthe, M. l'abbé Loyson, vicaire de Sainte-Clotilde, devenu depuis professeur d'*éloquence sacrée* à la Sorbonne, et par M. l'abbé Bazin, ci-devant l'un des rédacteurs du misérable journal l'*Etendard*, et déjà secrétaire du doyen de la Sorbonne, Mgr Maret, évêque de Sura.

cun salon romain soit devenu un club où l'on combat cette croyance.

Le salon de madame la marquise Spinola, Génoise, est plus cosmopolite que romain. Les gens du monde européen qui le fréquentent, moins fixés que les Romains sur les questions dogmatiques, ont pu s'occuper avec plus d'empressement de l'infaillibilité, mais personne n'a dit que l'empressement se soit égaré jusqu'à l'irrévérence. La piété de la maîtresse de la maison y eût mis bon ordre, sans parler de ses hôtes épiscopaux, devant lesquels aucune contestation n'eût osé manquer de mesure. Lorsque le *concordier* parle de *zèle* en faveur des adversaires de l'infaillibilité, il laisse supposer des méséances invraisemblables et fait preuve d'une imagination déréglée. Les conversations d'un salon romain ne sauraient en rien se rapprocher des causeries que l'on peut se permettre en cabinet de Sorbonne ou en fumoir d'*Étendard.*

Une circonstance très-connue a signalé davantage le salon de madame la marquise Spinola. Les dames y venaient écouter les conférences dont Mgr Landriot a favorisé successivement ses diocésaines de La Rochelle et de Reims, et le public. Pendant un mois environ ce fut « très-bien porté.» Chacun peut se procurer ces œuvres délicates. Elles font le sujet des *Promenades dans mon jardin*, en vente chez Palmé, et la dogmatique n'y étouffe pas les fleurs. Ce sont des

amplifications aimables sur la morale et le cœur humain. Rome en causait assez dans les deux camps, mais sans ombre d'inquiétude nulle part. Le savant prélat se faisait interroger par son précieux auditoire. C'étaient ces questions qui couraient surtout la ville, probablement un peu peintes. Je garantirais bien que le Cardinal-Vicaire n'en a jamais pris la moindre alarme. Il n'y était d'ailleurs traité d'aucune autre opportunité que celle du devoir, et d'aucune autre infaillibilité que celle où doit aspirer la vertu en se munissant du bouclier de la vigilance et des béquilles de la fuite du monde.

Il va sans dire que le train de la conversation (quand l'orateur ne parlait pas) était aussi peu gêné dans le salon désigné que dans tout autre du même bord. A Rome, la police veille sur la rue, nullement sur le salon. Pourquoi se donnerait-elle ce souci, puisque tout le sérieux du salon doit venir au Concile? Et en effet, tout y est venu, *nullo dissentiente.*

Du reste, c'est fini. Il n'y a plus de salon. Le zèle anti-infaillibiliste n'a pas tenu contre l'appel du printemps. Les salons sont au bois, en robes de mai, et ne veulent plus entendre que les conférences de la fauvette et du rossignol.

Si l'infaillibilité a encore des ennemis, ces ennemis ont perdu leurs troupes légères. Elles se sont envolées sans que le Cardinal-Vicaire ait eu besoin de froncer le sourcil.

Je conclus que nos *concordiers*, dans cette rencontre, se sont montrés fort mal renseignés, et, en outre, très-mal appris. Il faut n'avoir pas le premier sentiment des convenances pour se décider, sur un caquet de correspondant, à faire croire dans le public que le salon d'une dame chrétienne, hôte de Rome, a pu inquiéter le gouvernement du Saint-Père jusqu'à l'obliger de donner un avis. Sans doute, l'intention était pure ; il s'agissait de persuader au monde que le gouvernement du Saint-Père est ombrageux et tyrannique ; mais cette arrière-vue *faillibiliste* n'excuse pas la balourdise violente du procédé et des expressions. Voyez-vous le Cardinal-Vicaire faisant *signifier* à une dame de condition qu'elle s'expose à être *expulsée ?*

Qu'en termes délicats ces choses-là sont mises !

Et qu'il est agréable d'avoir pour amis d'opinion M. Loyson et M. Bazin, gentilshommes de Sorbonne ! On me demandait ce que représente en France la Sorbonne ? Elle ne représente point le clergé : il parle ailleurs et parle tout autrement. Elle ne représente point le peuple qui se confesse : il ne se confesse point à elle, et elle n'a point le temps de confesser. Elle ne représente point le peuple qui ne se confesse pas : il dédaigne fort ce qu'elle peut dire, et il a d'autres plans que les siens. Elle ne représente pas la bourgeoisie : la bourgeoisie ne lit pas les journaux de la Sorbonne, en-

core moins ses livres, et surtout se refuse à les payer. Elle ne représente point la littérature : elle ignore la littérature, et en est, s'il se peut, encore plus ignorée. Elle ne représente rien de l'État et rien de l'Église : ceux de l'Église ou de l'État qui se servent d'elle ne l'avouent pas. Je ne sais ce qu'elle représente, si ce n'est, peut-être, dans l'État M. Daru, qui est un revenant, et dans l'Église M. X..., qui est un fantôme.

XCIV

3 mai.

Quelques-uns attendent le *schema* pour demain, d'autres plus nombreux pour lundi prochain. L'on pense aussi que l'attaque sera vive et le combat de peu de durée.

Ces prévisions naissent de la nature des objections. Elles dénotent plus de persévérance qu'elles n'exigent d'examen, et ne démontrent que la nécessité de les écarter par une décision dogmatique. *Quod inopportunum dixerunt, necessarium fecerunt.* C'est vraiment le mot du Concile ; la France l'a fourni comme elle fournit la force physique de l'Opposition. Dans la quantité des objections déjà rencontrées, quelques-unes ont excité l'étonnement, mais elles embarrassent moins que les autres. Enfin, pour

résumer les *Spéculatifs* les plus experts et les *Pratiques* les plus expérimentés, les infaillibilistes ont quelque chose à affirmer, mais ils n'ont plus rien à affermir, et ils peuvent abréger la discussion en laissant couler les discours. Certains arguments, s'ils se produisent, emporteront les dernières ombres qui peuvent embarrasser encore un petit nombre d'esprits. Il suffira de voir d'où viennent et où ils glissent ces arguments pour que la conviction prenne un autre chemin

La lettre de Mgr Dupanloup à Mgr Spalding ne constate pas l'ascendant que nous annonçait le *Journal du Loiret*. Cette nouveauté, d'ailleurs longue, serait déjà couverte de poussière sans l'intérêt que lui donne l'intervention inopinée des archevêques de Saint-Louis et de Cincinnati contre leur éminent collègue de Baltimore. Ce coup de tactique paraît devoir embarrasser Mgr l'archevêque de Baltimore lui-même, en lui faisant apparaître une scission personnelle avec quelques prélats des États-Unis. Mgr Spalding est l'homme, dit-on, qui craint le plus les divisions, et à qui le devoir de les affronter est plus dur. C'est pourquoi le coup lui va au cœur. Voilà l'intérêt. Le cours des choses n'en saurait être changé. Les choses ne prennent point souci des cœurs qu'elles peuvent broyer en passant, et les grands cœurs savent de reste qu'ils sont faits pour cela.

Au surplus, la pièce américaine, dont l'écrit de

Mgr Dupanloup n'est que la préface, ne rencontre aucune sympathie. On y trouve des choses qu'il eût mieux valu ne point dire, d'autres qui semblent trop peu méditées. Les hommes les plus sages ne pouvant guère s'entendre sans contester, ni contester que l'homme ne se fasse plus ou moins sentir, force est bien de subir l'infirmité de la contestation ; mais le sentiment général eût préféré que tout se passât portes closes, comme il était possible et ordonné. Mgr l'évêque d'Orléans n'en disconvient pas. Son écrit porte la date du 25 avril ; c'était justement le lendemain du jour de la grande paix. *Venit Jesus*, *januis clausis*..., *et dixit : Pax vobis*. Le Pape avait répété ces paroles, Mgr l'évêque d'Orléans les a ainsi deux fois entendues. Malheureusement l'arc était bandé. L'archer a redit : *Pax vobis*, et la flèche est partie. Après de tels exemples, on devrait être clément pour les journalistes et reconnaître que les promptitudes sont excusables dans ces degrés inférieurs de l'humanité. Mais ce qui est bien prouvé, c'est que le Pape a eu mille fois raison de ne pas laisser les imprimeries de Rome à la disposition des polémiques extra-conciliaires : le pavé serait jonché de brochures, car il suffit d'un esprit batailleur pour échauffer tous les autres, et la paix du Concile en eût été fort dérangée.

Toujours convaincu que j'ai le droit de donner mon avis sur les écrits que l'on me donne à lire, je ne veux cependant pas me permettre d'entrer dans

le débat entre Mgr l'archevêque de Baltimore et Mgr l'évêque d'Orléans assisté de NN. SS. les archevêques de Saint-Louis et de Cincinnati. Je me bornerai à quelques explications sur un fait qui nous met en scène.

Mgr Dupanloup reproche amèrement à Mgr Spalding d'avoir publié sa lettre dans l'*Univers*, comme si c'était un excès particulier de nous adresser une pièce où il est touché. Maintes fois il a laissé percer cette passion. Lui-même cependant ne se fait aucun scrupule d'employer les journaux hostiles à ses adversaires. Le *Français*, la *Gazette* et d'autres reçoivent habituellement ses écritures avant les personnes à qui elles sont infligées. Le fameux *Avertissement à M. Louis Veuillot* remplissait déjà les journaux et les librairies, lorsque m'arriva l'exemplaire que l'auteur avait bien voulu me destiner. Pourquoi serait-il moins décent à un évêque de communiquer avec l'*Univers*, qui est dans la communion de Rome, qu'avec la *Gazette* et le *Français*, qui sont davantage dans la communion de Sorbonne? Je l'ignore absolument. Quand on aura pris la peine de me l'apprendre, je le dirai.

Comme Mgr d'Orléans en fait la remarque, il est très-vrai que l'*Univers* avait critiqué le *Postulatum* rédigé par Mgr l'archevêque de Baltimore ; mais il me sera permis de remarquer à mon tour que cette raison serait légère pour nous excommunier. La cri-

tique était fondée ou elle ne l'était pas. Fondée, il ne serait pas honteux de s'y rendre ; non fondée, il ne serait point honteux de le pardonner. Tout évêque, je pense, a le droit de remettre un tort, et d'oublier une critique, même juste. Entre chrétiens, cette sorte de faiblesse s'appelle le pardon des injures.

En tout cas, la colère de Mgr Dupanloup se trompe et les épigrammes qu'elle aiguise tombent à faux. Mgr Spalding n'a rien communiqué à l'*Univers*. Sa lettre circulait depuis vingt-quatre heures, lorsque je l'ai envoyée à Paris. Je ne l'ai point reçue de l'archevêque, de qui je n'ai point l'honneur d'être connu ; le *Monde* l'a publiée avant l'*Univers*. Je m'étonne que Mgr l'évêque d'Orléans, si parfaitement au courant des journaux et qui ne dédaigne point ces sortes de détails, ait été cette fois si mal informé.

Je ne me justifie pas d'avoir applaudi à la lettre de Mgr Spalding. Il est certain que je l'ai admirée comme un chef-d'œuvre de polémique épiscopale, parce qu'elle était opportune, parce qu'elle est nette, parce qu'elle va au fait, parce qu'elle ne s'embarrasse pas de pastiches oratoires, de rhétorique, de feintes douceurs masquant d'âcres railleries. Quand la contestation publique devient nécessaire entre hommes qui doivent plus que d'autres en détester l'occasion, je tiens qu'il faut la mener dans ce style. J'ai dit mes raisons, j'ai regretté d'avoir à les dire et je n'y reviens pas.

Au même endroit Mgr l'évêque d'Orléans prononce un mot très-pénible pour nous. Rappelant notre critique du *Postulatum* américain, il prend ce tour « Voici ce qu'en disait l'*Univers*, *avec son respect habituel des évêques*. » La phrase qu'il cite n'a point le ton de l'idolâtrie, sans doute, et peut avoir été jetée trop vite; néanmoins, s'adressant à un écrit anonyme, elle ne dépasse point la mesure. Mgr l'évêque d'Orléans ajoute que d'autres phrases traitent ce *Postulatum* « avec le même mépris.» Si votre correspondant s'était servi d'expressions qui eussent ce caractère condamnable, vous en auriez marqué du regret. Dieu merci, nous avons le respect des évêques, non-seulement « habituel, » mais constant, et je ne laisserai pas affirmer, ni insinuer le contraire. Contester une doctrine, une expression, une tactique, ce n'est manquer de respect ni à la dignité ni à l'homme.

Dans ce siècle aventureux, organisé pour la polémique, j'ose dire qu'un certain nombre de nos adversaires catholiques, Mgr l'évêque d'Orléans tout le premier, nous ont donné des exemples fort différents de leurs théories sur le respect, et nous prétendons au mérite de ne les pas suivre. Nos plus vives attaques n'ont jamais fourni à personne le prétexte de nous appeler en justice pour défendre ou la dignité ou la mémoire d'un évêque. Je ne veux pas me donner le chagrin de relever ici tout ce que l'on trouve contre les évêques dans les journaux honorés de la protec-

tion de Mgr l'évêque d'Orléans, ni retourner au trop long persiflage que j'ai récemment signalé dans une brochure maintenant ensevelie. Un trait tout neuf me justifie plus que je ne voudrais. Dans l'appendice de la lettre à Mgr Spalding, je vois ce vénérable archevêque accusé d'avoir changé de sentiment sur l'infaillibilité « depuis qu'il s'est trouvé membre de deux « députations conciliaires. » Qu'un mot rude nous échappe quelquefois, c'est possible, et je le regrette; mais de telles irrévérences, j'ose dire que nous ne sommes pas même tentés de les commettre.

Une dernière observation. Vous savez si l'on nous a reproché de traiter des « questions irritantes.» Depuis que le journal existe, ce grief est élevé contre lui : il traite des questions irritantes! La liberté d'enseignement, la liturgie, les ordres religieux, les faits historiques qui intéressent l'honneur de l'Eglise, les classiques, questions irritantes ! Dans la nouvelle lettre de Mgr l'évêque d'Orléans, je trouve ce même grief élevé contre le Pape et le Concile : « Oh! la « Paix! la Paix ! Ce ne sont pas ceux qui ont demandé « et qui demandent encore qu'on écarte du Concile « les *questions irritantes*, ce ne sont pas eux qui l'ont « troublée cette paix, au sein du Concile et dans un « si grand nombre d'âmes aujourd'hui pleines d'an- « goisses.»

Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'il existe toujours dans le monde des « questions irritantes »

et que ce sont précisément les questions à traiter. En dehors des questions irritantes, on ne rencontre que des faits divers, et il ne serait pas bien nécessaire, pour s'en occuper, de fonder des journaux, encore moins de rassembler des conciles. L'objet de tous les conciles est une hérésie, c'est-à-dire une question irritante. Ou le Concile a été rassemblé pour trancher cette question, ou, par une disposition de la Providence, la question s'est imposée au Concile et a dominé tout ce qu'il s'était d'abord proposé d'examiner. C'est pourquoi les conciles font une œuvre de *pacification*, mais non pas, comme quelques-uns le disent, une œuvre de *conciliation*. Les canons conciliaires ne sont pas conciliants, n'ouvrent pas des portes à la libre circulation de toutes les doctrines. Ils sont au contraire des murs et des remparts; ils ne composent pas, ils tranchent. Je n'insiste pas. J'ai seulement voulu mettre le mot en lumière, afin que ceux de nos adversaires, et même de nos amis, qui voudraient nous opposer encore le chapitre des « questions irritantes, » puissent comprendre la valeur de l'expression et se décider à ne plus nous persécuter de ce lieu commun.

P.-S. — On a voté aujourd'hui sur le Catéchisme. Il y a eu 56 *Non placet* et 44 *Placet juxta modum*, c'est-à-dire moyennant modification. Parmi les Pères qui ont fait cette réserve, on compte beaucoup de

membres très-influents de la majorité. L'opposition proprement dite se compose donc aujourd'hui de cinquante-six membres. Ce résultat n'a produit aucune émotion. Il constate simplement une fois de plus la pleine liberté du Concile.

5 mai.

Le télégraphe de Paris a transmis à Rome un article du *Journal officiel* qui étonne beaucoup la plupart de nos évêques, sinon tous. On y raconte une dépêche de M. de Banneville, d'après laquelle un grand nombre d'évêques français se seraient présentés à l'ambassade, demandant comment ils pourraient voter le 8 mai. Vous connaissez cet article et la réponse du gouvernement français, lequel veut bien louer le patriotisme des évêques, tout en regrettant de ne pouvoir leur fournir les moyens de lui montrer leur confiance et leur amour. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ne savait rien de tout cela.

Si M. de Banneville ne nie pas la dépêche, je ne nierai pas que la démarche ait été faite, mais je nie le grand nombre, à moins que notre ambassadeur ne soit de l'école de M. Janicot, où deux font *plusieurs*, trois ou quatre *beaucoup*, cinq ou six un « grand nombre. » Depuis l'arrivée de cette nouvelle à sensation, je ne rencontre que des évêques qui n'ont

pas été à l'ambassade pour demander à voter. Jusqu'à présent on n'en nomme aucun qui l'ait fait.

Assurément, je ne me permets pas un jugement ni même une opinion sur les motifs qui auraient pu déterminer tels ou tels de nos évêques à voter dans un sens ou dans l'autre ou à s'abstenir. Ce sont des résolutions que chacun prend ou apprécie selon sa conscience. Il y a du pour et du contre de tous les côtés. Je dis seulement que si la démarche auprès de M. de Banneville a eu lieu, c'est probablement sans concert, très-certainement sans « grand nombre, » absolument sans pompe.

Je m'attendais à trouver dans le numéro du 3 mai, arrivé aujourd'hui, une lettre que je vous ai adressée le 29 avril. Vous en avez reçu d'autres de même date, ce qui me prouve que le courrier n'a point péri en route et que les paquets ne sont point restés sous les avalanches. Je voudrais savoir si ma lettre à moi ne vous est point parvenue, et pourquoi ? Ces sortes d'accidents sont rares, mais lorsqu'ils arrivent, on peut être sûr qu'ils tombent sur quelque chose d'intéressant. Les lettres qui se perdent sont toujours celles que l'on désire qui ne se perdent pas.

Je vous prie, si cette lettre vous arrive, de la publier, quand même « le tour serait fait. » C'est pour mon propre soulagement. Il y a des chemins où l'on ne respire plus et où il ne fait pas jour. Sortons-en, quand même nous devrions recevoir des pierres. Il

est plus prudent de risquer la lapidation quand l'asphyxie est sûre.

Une chose qui m'afflige, c'est le danger que court l'innocence de M. Ollivier. En peu de jours il est devenu premier ministre, académicien, quasi *darutiste;* il fait des passes diplomatiques. Comme cela va vite ! et qui l'empêchera d'être duruyste un de ces jours ? Que M. Ollivier me permette un conseil sincère : qu'il tâche d'enrayer. En vérité, j'étais sur le chemin de l'admirer à cause de sa droiture, de sa foi aux idées, de son effort pour monter toujours et pour voir d'en haut. Je lui savais gré de mettre sous mes yeux cet être rare, que je croyais et que je me reprends à croire chimérique : le vrai libéral. Hélas ! il se dissipe ! J'aurais souhaité que, voyant le péril, il sût se tirer du bocage politique, dût-il attendre longtemps une nouvelle occasion d'en charmer les échos.

XCV

6 mai.

L'on dit que Mgr l'archevêque de Baltimore ne veut point continuer la polémique contre Mgr l'évê-

que d'Orléans et ne voit nul inconvénient à lui laisser le dernier mot. Ce serait mon avis si l'on me demandait ce que je pense. Il me semble que ces intermèdes, lorsqu'ils se prolongent, n'apportent aucun éclaircissement, et que, pour nous en particulier, les lettres de Mgr l'évêque d'Orléans ont l'inconvénient de tenir beaucoup de place.

Je me suis informé du nombre des évêques américains montrés et voilés en même temps par la lettre de NN. SS. les archevêques de Saint-Louis et de Cincinnati. Toutes mes informations n'ont pu me conduire au-dessous de trois ni au-dessus de quatre. C'est donc, en tout, pour l'Amérique de langue anglaise, cinq ou six opposants. Les autres évêques partagent le sentiment de Mgr l'archevêque de Baltimore sur l'infaillibilité. Ainsi, sauf parmi les évêques de l'Allemagne, dont l'opinion échappe aux calculs précis qui se peuvent établir ailleurs, la doctrine de l'infaillibilité réunit partout ou la très-grande majorité, ou la quasi-unanimité, ou l'unanimité parfaite. La Belgique, les Napolitains, la langue espagnole tout entière, jouissent de ce bienfait et ont cet honneur.

La doctrine contraire a reçu son nom, et tout le monde le lui donne, excepté elle-même : c'est le *Gallicanisme*. Il aura vécu près de deux cents ans. Il a appuyé ses premiers pas au bras de Louis XIV, il mourra dans les bras civils de M. de Beust et de

M. Daru. Ces deux hommes d'État n'étaient pas nés, à ce qu'il paraît, pour faire vivre les choses.

N'ayant rien de plus intéressant à vous dire, je vous parlerai de moi pour donner à cette lettre une juste dimension. J'ai eu la fortune d'apprendre hier l'un des motifs de l'extrême irritation qui se manifeste en divers lieux contre moi personnellement. L'on m'accuse de regarder l'infaillibilité comme mon affaire propre, de l'appeler « *mon dogme*, » de dire tout haut que je ne veux pas rentrer en France sans mon dogme, et que je ne quitterai d'ici qu'après sa proclamation.

Vous ai-je écrit tout cela? Pour moi, je ne m'en souviens pas. J'ajoute que, quand même je l'aurais écrit, je n'y trouverais rien de tant criminel. Que je croie à l'infaillibilité, c'est permis; que j'en désire la proclamation, c'est permis; que je l'appelle « mon dogme, » ce serait un peu sot, mais, pourvu que je ne prétende point l'avoir inventé, c'est encore permis; et que je ne veuille point quitter Rome avant que le Concile ait décrété « mon dogme, » c'est toujours permis.

C'est même méritoire, car il commence à faire chaud, et tout mon amour pour Rome ne peut m'ôter le désir très-véhément de me retrouver parmi vous. Hélas! il y a tant de gens à qui Rome est moins chère, qui en goûtent moins la beauté, et qui se donnent le déplaisir de m'y voir en faisant mille ef-

forts pour s'y prolonger eux-mêmes! Vous entendez bien que je parle des correspondants de journaux, dont l'ardeur est si grande à retarder le dogme, lorsqu'ils ont déjà si complétement perdu l'espérance de l'écarter.

On me dit encore que ce qui me paraît innocent ne l'est point à leurs yeux, qu'ils s'*agacent* de m'entendre et de me voir, que l'infaillibilité leur serait moitié moins odieuse si je n'y espérais pas tant, qu'elle leur deviendrait supportable et même agréable si je la combattais. Pour cela, je ne le crois point et je ne les accuserai jamais d'un pareil enfantillage. Il faut que chacun s'arrange de la liberté de chacun, moi de la leur, eux de la mienne. S'ils n'aiment pas à m'entendre, qu'ils se bouchent les oreilles, et s'ils détestent de me voir, qu'ils ferment les yeux. Je ne fais rien à dessein de troubler leur repos; je ne leur sers pas l'*Univers* gratis, comme on sert le petit *Français* et la *Concorde* de Sorbonne.

Je les prie de me tolérer, et de se joindre aux vœux que je fais pour que nous puissions tous bientôt retourner dans nos Ithaques, où nous vivrons tous en paix, je l'espère, car alors « mon dogme » sera aussi le leur. Je ne le demande pas avec tant d'instance afin de le garder pour moi. Certainement c'est bien mon désir qu'ils en aient leur part et qu'ils en fassent leur profit.

XCVI

7 mai.

Je vous envoie les pièces officielles sur l'affaire des religieux Antoniens. Elles témoignent de la patience et de la miséricorde romaines; les Antoniens ont montré une fois de plus l'entêtement de l'esprit de révolte. Ils savaient bien ce que le visiteur apostolique trouverait dans leur couvent. Lorsqu'ils ont vu que la visite aurait lieu, et qu'il n'y avait plus moyen d'échapper, ayant épuisé toutes leurs intrigues, tous leurs moyens de résistance, et ne voulant pas se réformer, ils ont prononcé et exécuté eux-mêmes contre eux-mêmes la juste sentence qui devait punir leur obstination : ils se sont excommuniés.

En partant, ces religieux ont trouvé le moyen d'adresser au Saint-Père une dernière insulte. Ils ont mis sur leur maison le drapeau de la Turquie et celui de la France. *Plutôt le croissant que la tiare!* C'est le vieux propos des Grecs; c'était aussi celui de Luther. Le bâton a ses duretés, mais il permet des choses que la croix défend, et ainsi le choix du schisme et de l'hérésie est expliqué. Mais pourquoi le drapeau

de la France? Parce que la France est la protectrice des chrétiens orientaux! Elle les protége aujourd'hui contre le Pape, car nous sommes aujourd'hui la France de M. Bourrée. Hélas! comme nous continuons, aujourd'hui, les *gesta Dei per Francos!*

Pour finir sur ces Antoniens, ils ne laisseront dans Rome aucun vide. Ils étaient de ces lichens qui poussent sur la pierre, et qu'on y laisse... parce qu'ils y sont. Un certain droit de possession protége ici beaucoup de choses inutiles. On sait parfaitement bien qu'elles sont inutiles, mais on sait parfaitement bien aussi que le respect du droit ne l'est pas. Sauf qu'ils disaient la messe et élevaient quelques clercs pour leur nation, ils ne travaillaient pas, n'étudiaient pas, ne prêchaient pas. Ils étaient là, on les laissait là. On les eût laissés longtemps encore, s'ils n'avaient pas intrigué. Mais il faut bien s'occuper un peu, et ces bonnes gens s'occupaient d'intrigues orientales. Morts pour l'unité, ils vivaient pour le schisme, et n'étaient plus dans les conditions strictement nécessaires pour dire la messe et pour élever des clercs orientaux. On le voit à leur conduite. Les lichens ont la vie dure. Ils finissent pourtant par mourir. Leurs racines se détachent; le vent que leur folie ingrate appelle contre la pierre vient, souffle et les emporte.

Il y a de tristes détails dans cette histoire, des détails français. Je ne les rapporte pas, mais ils sont

enregistrés. Je crois, moi, qu'un grand vent ne tardera pas à se lever, et que beaucoup de lichens seront emportés. Les lichens et le vent ne savent pas qu'ils sont faits l'un pour l'autre, et rien de plus. Ils conspirent contre la pierre, ils croient qu'ils en verront la ruine. Ainsi l'un caresse son orgueil, l'autre se console de sa stérilité. Le vent fait rage et emporte la végétation stérile. Prends ce gain, tu n'en auras pas d'autre ; et si tu parviens à rouler la pierre, tu seras condamné à la ramener en son lieu.

Pour rester dans ma métaphore, un âpre et terrible vent s'exerce contre le *schema* de l'infaillibilité, l'éloigne, le ramène, le roule en tous sens... et le polit en tous sens. Sans doute, il faut qu'aucune végétation parasite n'y puisse enfoncer ses racines, et qu'aucune rouille n'y puisse mordre dans la suite des âges. Il aura subi tous les feux, il aura été gratté de toutes les limes, il aura supporté la percussion de tous les marteaux. Quand le verrons-nous? On me disait que ce matin la députation *De Fide* y avait mis la dernière main. On m'a dit à midi qu'il y aurait encore une délibération et une révision le soir. On assure qu'il sera présenté aux Pères du Concile, la semaine prochaine ou lundi, ou mercredi, ou jeudi... Il faut avouer que nous avons plus tôt fait de casser les œufs constituants, de les battre, de les jeter dans la poêle, et de servir chaudes les omelettes et les Constitutions. Mais nous avons plus tôt fait aussi de n'en laisser rien.

Pas d'autre nouvelle aujourd'hui. J'en tire cette conclusion qu'on ne se presse pas, qu'on ne veut pas se presser, qu'on ne se pressera pas; et à tous ces traits, ceux qui savent voir reconnaîtront le caractère des pensées qui ne reculent pas.

XCVII

9 mai.

J'ai la joie de vous donner des nouvelle du Saint-Père. J'en ai à moi d'hier soir, où il a bien voulu recevoir de mes mains cent mille francs provenant de la souscription. Tous les donateurs, et nous-mêmes, heureux intermédiaires, nous avons sa bénédiction très-tendre. Il lit souvent ces listes avec intérêt. Il en aime l'ardeur, l'ingénuité, le solide fond de foi et de science catholique.

Sa santé est parfaite. Il a bonne mine, il est robuste et souriant. Il cause avec autant de finesse que de bonté. Son œil reconnaît toujours ses amis dans la foule, il se souvient de les avoir aperçus en passant çà et là. Sa main, qui porte une si grande part du poids du monde, ne tremble pas. Son oreille entend le cœur ému de respect et d'amour qui lui parle à voix

basse. Il a l'esprit présent à tout, la mémoire de tout, sauf des injures. Il venait de parcourir un mauvais livre qui arrive de Paris : *Ce qui se passe au Concile.* Il a promptement vu ce que c'était. Dans le cours de la conversation, qui allait à travers le monde, il en a dit quelques mots : « Travailler à abaisser cette autorité-là... On ne l'abaisse pas. Mais ceux qui s'y exercent font de la peine. » Rien de plus. Cette « autorité-là, » c'est la sienne, l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ. Et il est insulté personnellement dans ce mauvais livre. Oh! oui, « cela fait de la peine. » Mais quand cela a fait de la peine, tout ce que cela peut faire est fait.

Il nous a dit aussi : « Voilà que je vais entrer dans ma 79e année. Je la commence le 13 de ce mois. Que peut un pauvre vieillard qui touche à quatre-vingts ans! » Nous l'écoutions sans alarmes. Nous le regardions comme nous venions de regarder le soleil romain qui, en ce moment, descendait à l'horizon, plein encore, majestueux et doux, inondant de clarté la vigueur du printemps nouveau, et l'indestructible beauté de tant de monuments que les siècles ont bâtis.

Nous avons été reçus dans la salle du Consistoire. Le Saint-Père, faisant quelques pas vers nous, pendant que nous étions agenouillés, s'était assis sur un banc de bois. Nous nous tenions en tas auprès de lui, le plus près possible, et nous écoutions sa parole

aimable. Voilà donc le Pape, voilà ce grand Pie IX, celui dont la voix, l'autre jour, en présence du monde, de l'Église et de Dieu, proclamait des choses éternelles! Il s'est dérangé pour une famille de la foule, pour un serviteur comme il en a tant, afin que cet homme et ses enfants eussent la joie de toucher la frange de son manteau. Et c'est ce qu'il fait tous les jours. Il y a la politique, il y a les grands, les ambassadeurs et les princes, il y a le Concile et le souci du monde présent et du monde à venir : il a pris une parcelle de son temps si partagé, il l'a prise sur son repos, il nous l'a donnée. *Nam et catelli edunt de micis quæ cadunt de mensa.*

En attendant qu'il vînt, seuls dans cette salle immense, magnifique de pauvreté et de noblesse comme tout l'appartement pontifical, nous admirions la splendeur tranquille de Rome, le silence auguste du lieu où nous étions. Nous songions à la majesté de l'homme que nous allions voir, et qui est toute la grandeur de notre âge. Et jouissant du contentement profond de nos cœurs, notre pensée se reportait vers Paris, si agité en ce moment-là. Paris à cette heure achevait de voter, et l'on commençait à dépouiller le scrutin populaire. *Dépouiller*, ce mot nous faisait rire. Dépouillez, *épouillez* le scrutin, ô Peuple et Empereur ! Mais le dépouillement et l'épouillement faits, vous ne dormirez pas mieux, et vous vous gratterez encore, simultanément et réciproquement. Le prin-

cipe de démangeaison sortira du scrutin et rentrera dans vos veines. Il n'est pas seulement à l'épiderme.

C'est au moins une belle légende et d'une application hautement politique, celle qui nous dit que Constantin était lépreux et ne put être guéri que par le baptême.

Or, le baptême qu'il faut aux peuples et aux rois, et qui seul les empêche de s'arracher la peau (et ensuite ils se grattent encore), c'est ici qu'on le prend ce baptême. Ici, et non ailleurs, est l'homme qui dit aux peuples et aux rois : *Pax vobis!* Et cet homme est en paix, et son peuple qu'il ne flatte point jouit de la paix, et nous qui sommes de son peuple, nous avons la paix.

J'ai laissé passer l'heure du courrier. Je profite du retard pour ajouter quelques mots sur les moines Antoniens. Je ne savais pas toute leur histoire.

Ils sont partis de nuit avec l'aide de la France. M. le marquis de Banneville leur a délivré des passeports, et de plus a payé leur voyage jusqu'à Constantinople. Quand les évêques orientaux sont venus au Concile, tout secours des consulats et de l'ambassade de Constantinople a été refusé à leur pauvreté. Mais l'assistance refusée aux évêques orthodoxes a été accordée, peut-être offerte aux prêtres schismatiques. Quel épisode — ou épilogue — des relations protectrices de la France avec les chrétiens du Levant!

Sans compter qu'il est bien glorieux en ce moment pour nous de déployer tant de fierté et tant de liberté envers le gouvernement du Saint-Père ! Cela rappelle les rigueurs de Nogaret et de Créquy. Diplomatiquement, nous nous faisons donc l'honneur de souffleter le gouvernement pontifical par la main de ces moines qui se sauvent de l'ombre du Vatican à l'ombre du Sérail. C'est le cas de rappeler ce qui m'était dit à l'occasion d'une œuvre gallicane où je vois, pour mon compte, une faute du même genre : *Cela fait de la peine !*

Et les voilà bien avancés, les uns et les autres ! Et ce sont des actes qui prouvent bien que le *super hanc petram* est décidément caduc, et que les portes gallicanes doivent enfin prévaloir!

Hier, sortant du Vatican, nous avons fait comme les gens constitués en dignité, qui, ayant été reçus par le Pape, vont aussitôt rendre grâces à Saint-Pierre. Rien ne troublait la tranquillité du portique, rien ne manquait à la sérénité du temple. A la chapelle du chapitre, on chantait ce que l'on a coutume d'y chanter à pareil jour depuis longtemps. Devant la chapelle du Saint-Sacrement, il y avait, comme toujours, des fidèles agenouillés. Les lampes brûlaient au tombeau des Apôtres. Un rayon de lumière d'or flamboyait sur le marbre : là nos pères ont vu ce rayon, là nos petits-fils le verront à cette date et à cette

heure. La statue du Pêcheur, immobile à la place où viennent la chercher les hommages des générations humaines, ne semblait nullement ébranlée, et nous n'éprouvâmes pas moins de joie en posant nos lèvres sur son pied de bronze. Enfin rien ne se ressentait du départ des Antoniens, ni du manifeste de M. Daru, ni des mesures monétaires de M. Buffet, ni du soufflet du beau roi Philippe, ni des hauteurs du beau roi Louis, ni des grandeurs de l'empereur Napoléon Ier, ni des conquêtes du roi Victor-Emmanuel Ier. Et, levant les yeux vers la voûte, nous lûmes encore une fois : *Non prævalebunt !*

Salut, Pierre premier ! Salut, Pierre deux cent cinquante-septième ! *Non prævalebunt !*

Nous nous retirâmes contents, ayant même oublié qu'à Paris, en ce moment, des doigts agités de fièvres humiliantes continuaient à « dépouiller » le scrutin.

En vérité, en vérité, il y a des moments, il y en a beaucoup, où l'on sent à merveille combien c'est une chose totalement vaine, basse et inepte de n'être pas catholique, quelque bon poste qu'on ait d'ailleurs su attraper ici-bas !

XCVIII

10 mai.

Je viens de parcourir le mauvais livre en question. Il n'en existe qu'une trentaine d'exemplaires à Rome, qui ont tous coulé de la même source ou du même réservoir, si connu que je n'ai pas besoin d'en dire autre chose. On se prête cette pauvreté, on la lit ou plutôt on la flaire, et on la passe à un autre. On ne veut pas garder cela pour soi, et l'on souhaiterait d'en pouvoir organiser des lectures publiques. C'est très-odieux assurément, mais c'est très-utile. Sans doute, l'on savait tout cela, mais c'était moins en ordre, moins complet, moins *signé. Habemus confitentem reum.*

Je dis signé, vous me comprenez. La signature, par là, c'est l'anonyme ou le pseudonyme. Sauf quelques exceptions, ils ne signent pas. L'abbé X... ne peut pas signer, surtout à présent qu'il est théologien du Concile. Sa signature décrierait son ouvrage, et son évêque dirait qu'il ne le connaît pas.

Tout abandonnés, tout misérables que les fasse le manque d'acte de naissance, il y a des enfants-trouvés

qui gagnent encore à ne point porter le nom de leur père.

Celui-ci pourtant ne se relève point par sa vertu, ni par son génie. Il a pour tout mérite l'audace. L'audace sous le masque, la seule qui lui soit permise devant les hommes. Sans masque, il ne serait pas audacieux, il ne serait qu'inutilement téméraire. A se montrer, il perdrait son dernier moyen de se faire écouter.

Et néanmoins, il a peur. Lorsqu'il se promène dans les rues de Rome, si quelqu'un regarde vers lui et le montre, il détourne la tête; son œil titubant va obstinément cogner le mur de l'autre côté. Pourtant, il n'a pas son livre sous le bras. Il ne sort pas avec son livre! Mais quelque chose lui dit qu'il a son livre écrit sur le front, et il ne se trompe pas, et cela le gène. Cette honte est plus forte que son audace. Vingt fois il en a fait l'épreuve, vingt fois il a été vaincu. Cela vient de lui arriver encore. On dit en passant, tout haut: C'est lui! Il n'entend pas. Son œil titubant se colle au mur. Hélas! que faut-il donc encore pour leur faire comprendre qu'un jour ils diront aux montagnes : Tombez sur nous!

Je crois du reste qu'il n'est pas seul. Ils ont assez l'habitude de travailler en compagnie, et ce livre porte la trace de plusieurs mains. On y voit des écritures plus agiles, d'autres plus lourdes: toutes enveloppent la même bassesse de pensée. Le dernier cha-

pitre est écrit avec aisance et d'un certain souffle; c'est là que se trahit davantage la bassesse de la pensée. On s'y efforce d'éveiller dans l'Église la peur, l'ignoble peur.

Les mensonges, les calomnies, les diffamations, on ne les peut plus compter. Il y en a de doubles, de quadruples et de décuples. Le mensonge général en contient un autre et celui-ci un autre, et celui-ci un autre, et cela ne finit pas. L'art, sous ce rapport, est très-grand. Quand on a analysé ce philtre des sorcières de Macbeth et discerné les éléments qui le composent, on se sent bien de l'estime pour le P. Gratry. On admire sa franchise, sa candeur, sa probité.

Faites, je vous prie, ce travail, il est important. Puisqu'ils se montrent, montrons-les; et que ceux qui semblent en être et qui n'en sont pas se séparent. Nous avons bien le droit qu'ils nous servent à quelque chose, et que chacun sache ce qu'ils sont, et qu'eux-mêmes, s'ils ont encore une ombre d'illusion, se connaissent et voient où ils vont.

Citez-les surtout. Tout ce que vous citerez sera excellent et fera grand bien. On les verra mieux. Si vous vous contentiez de les accuser, on ne voudrait pas vous croire. Qu'ils parlent, qu'on entende cette voix fausse et cet accent de haine du prêtre qui n'aime pas l'Église et qui croit César meilleur que Dieu, et qui dénonce Dieu à César. Non, non, je n'aurais pas cru que telle fût la profondeur de l'abîme!

XCIX

LES VICAIRES APOSTOLIQUES.

10 mai.

Je vous ai parlé des Vicaires Apostoliques en ce moment rassemblés à Rome, où déjà leur présence indique la grandeur du dessein de Dieu sur l'humanité qui nous suivra. Je n'ai pu, en quelques pages, esquisser un spectacle qui serait encore à l'étroit dans un livre, et un pareil livre exigerait l'œil qui sait voir les grands caractères, la main qui sait tracer les grands tableaux. Ces hommes apostoliques sont le printemps de l'Église ; ils lui font revivre ses premiers jours, parés de fleurs, empourprés de sang, éclatants de miracles. Riche de leur vertu ardente et victorieuse, elle les montre au monde qui croit l'avoir appauvrie; à meilleur titre que l'antique Romaine, elle dit : Voilà mes joyaux et ma beauté ! Mais ils sont aussi l'honneur et la consolation de notre siècle. Une grâce de Dieu a visité sa misère, et cette légion d'apôtres, illustrée de la palme des martyrs, vient

décorer son histoire triviale, pleine de fourbes, de meurtriers et d'histrions.

L'eût-on dit à nos pères, et à nous dans notre jeunesse, qu'ils auraient des fils et que nous aurions des neveux qui fonderaient des Églises? On sortait du sang le plus brutalement répandu qui ait crié vers Dieu contre l'iniquité humaine. La Révolution avait été un massacre ; l'Empire, une boucherie. On sortait de là, l'orgueil au front, pour se précipiter dans les luxures. L'impiété de l'intelligence, comme auparavant l'impiété de la force, entretenait ses soudards qui insultaient aux gémissements des âmes rachetées par le Christ, et qui vomissaient leur vin de cabaret sur l'Évangile. C'est alors, au temps de Paul-Louis Courier et de Béranger, dans la boutique de Louis-Philippe, que naquirent et se formèrent les enfants qui devaient se répandre par toute la terre, pieds nus, l'onction du Christ sur la tête, la flamme du Christ à la main. Ils sont partis du centre incrédule de l'Europe, comme leurs devanciers étaient partis du Calvaire. Cette Europe infidèle était bien un Calvaire en effet ! Ils sont venus à Pierre, ils lui ont dit : Donne-nous un lambeau des royaumes de la nuit, afin que nous y portions le jour. Envoie-nous à la faim, à la soif, aux tortures, dans toutes les ombres de la mort. Il y a là des multitudes qui dorment et que nous voulons réveiller. Elles sont au Christ et à toi ; nous les voulons rendre au Christ par toi. Envoie-

nous, agrandis-toi du monde. —Pierre leur a partagé le monde.

Ils sont donc ici, nous les voyons. Ils sont partis, plusieurs sans même savoir où ils allaient, pieds nus et les mains vides. Ils reviennent pieds nus, mais chacun dans ses mains rapporte un peuple et fait asseoir avec lui dans le Concile cet accroissement de la famille du Christ, c'est-à-dire de la famille humaine. Car ce qui appartient au Christ par le baptême, cela seul appartient véritablement à la famille humaine et à la vie ; et tout le reste, étant encore la proie de la mort, n'est que comme un degré du néant, une sorte de matière première d'où le souffle de Dieu tire la véritable humanité. Ainsi, laissant toutes les promesses et toutes les félicités de la terre, jeunes et purs, ils se sont rendus là-bas, suivant les grandes aspirations de leur cœur. S'associant à Dieu qui voulait créer, ressusciter et sauver, et portant sur leurs épaules le signe de la royauté qui est la croix, ils ont pétri le limon humain, ils l'ont formé à la ressemblance de Dieu, ils lui ont donné le souffle, et des peuples ont surgi. Combien sont morts à ce travail ! mais avant de mourir, ils ont enfanté. Le fils qu'ils n'ont pas vu naître est éclos sur leur tombe ; Dieu l'a donné à leur espérance fidèle, comme le roi juste dépose une couronne de victoire sur le cercueil du guerrier tombé dans le combat. Et combien aussi n'ont vécu que d'une longue mort, baptisant non-

seulement de leurs sueurs, mais de leurs larmes et de leur sang ! Mais cette mort prolongée reçoit aussi et voit grandir sa couronne, et se sent plus féconde que la plus féconde vie. Ainsi ont-ils obtenu ce qu'ils voulaient. Dieu s'est rendu docile à leur charité, il leur a montré la sienne, il leur a donné des âmes. Agrandissant la mesure de sa miséricorde, par eux il a fait quelque chose aussi pour nous. Sous notre ciel terne, il a fait passer cette colonne de feu apostolique, afin que nous puissions mesurer ce qui devient possible par sa grâce et admirer ce qu'il met de splendeur dans l'âme qui se donne à lui.

A l'appel de Pierre, ils sont venus chargés de leurs dépouilles sublimes. Les voilà sur le Capitole sacré, dans la ville de César devenue la ville du Christ. Triomphateurs qui n'ont versé que leur sang, conquérants qui ont créé des peuples au lieu d'en détruire ! Pierre, leur chef et leur père, nous apparaît dans ce cortége que n'eut jamais César, et dont lui-même ne fut jamais entouré. Jadis il vit autour de lui tous les rois inclinant leurs couronnes, cette pompe est surpassée. Ces créateurs et ces pasteurs de peuples l'environnent de plus d'amour, lui assurent plus d'empire. Ceux-ci rouleront le manteau de la nuit. Ils feront pénétrer partout la lumière qui dissipe les fantômes et dissout les idoles ; par eux le nom de Jésus baignera de ses ondes sonores toute la terre purifiée.

Celui qui s'appelle aujourd'hui Pierre, et qui voit ce spectacle, étant enfant avait vu Rome captive et le temple désert. Plus tard, une tempête lui a ramené ces images et fit triompher l'enfer une seconde fois. Dans les balances où sont pesées les iniquités de la terre, qui nous dira le contrepoids de la prière du juste, et tout ce qu'emporte de crimes une seule goutte de son sang, une seule larme de ses yeux! S'en allant si loin de nous, ces hommes de Dieu n'ont pas rompu avec nous. Au contraire, le lien de charité qui les attache à la patrie s'est serré davantage, leur âme en a senti l'étreinte plus véhémente. Ils ont prié, ils ont offert leurs sacrifices et Dieu a été patient. Nous saurons un jour quel rempart a été l'humble sou de la propagation de la foi. En attendant, et c'est assez, nous avons ce spectacle inénarrable : cent Vicaires Apostoliques dans le Concile! Quel problème pour les sages, au déclin de ce siècle qui fut encore en son commencement le siècle de Voltaire, que l'on crut ensuite nommer le siècle de Napoléon! Le nom du siècle honorera davantage l'intelligence humaine. Il sera le siècle de Pierre, vicaire du Christ, seul vrai conquérant à travers tant de batailles, seul vrai illuminateur parmi tant de systèmes, seul vrai législateur dans cette multitude de fabricateurs de constitutions.

Mais vous me demandez de peindre les évêques missionnaires, et c'est dans ce dessein que j'ai pris la

plume. Je ne songeais pas à ces considérations qui se précipitent de mon esprit émerveillé. J'ai ici une trop riche matière et je suis trop pressé. L'écrivain contraint d'arriver vite perd son temps à chercher le plus court et passe par le plus long ; la plume qui vole ne sait pas aller droit au but. Enfin, j'essaie de tout dire, parce que tout est à dire. Pardonnez-moi le tourbillon.

Figurez-vous un homme qui compte Dieu pour tout, qui compte sur Dieu en tout, et qui sait par l'expérience et par la foi qu'il ne compte pas en vain; un homme épris de l'amour des âmes et qui va les chercher comme va l'amour, dans les épines, dans les flammes et jusque dans les fanges, au mépris de toutes les terreurs, au mépris de l'impossible, au mépris même de la raison, mais je parle de la raison vulgaire, celle qui ne sait pas que Jésus serait mort pour racheter une seule âme ; un homme enfin qui a fait son œuvre d'être l'homme de Dieu, et à qui la vie et toutes choses humaines ne sont plus rien lorsqu'il s'agit d'accomplir une volonté de Dieu, de sauver une âme : voilà le prêtre, et par excellence l'évêque des missions. Il est le héros du Christ, le héros de l'amour.

Dans cette physionomie, la cordialité domine. Quelque visage que la nature ait donné au missionnaire, Dieu lui en a fait un qui attire. La constante flamme du cœur y a gravé ce je ne sais quoi attirant,

signe sacré de tout ce qui est salubre et bon. La sérénité du juge, la douceur de l'ami, la tendresse du père y parlent et vous attirent comme la robe du fruit salutaire et comme l'odeur du froment.

Ne vous forgez point cependant l'image de quelque rustique ouvrier de l'Evangile, allant jeter le baptême d'un robuste bras à travers mille dangers, mais rondement et avec plus de muscles et de cœur que d'études. On se fait trop volontiers cette idée de l'apôtre, et elle remonte d'ailleurs fort loin. On a tant dit que les apôtres étaient des bateliers, des villageois, sans formes et sans lettres, et cela fut si vrai ! Durant les premières semaines du Concile, plusieurs, voyant tous les Vicaires Apostoliques dépouillés de train, de serviteurs et de valise, voyageurs de seconde classe, les regardaient presque comme des évêques de second rang, employés du Saint-Père, estimables par la vertu, inférieurs par le savoir et par l'indépendance, faits plutôt pour encombrer le Concile que pour l'éclairer. On a saisi ce sentiment dans ces lettres sur le Concile qui établissaient avec soin des catégories d'importance. Parmi les siéges *in partibus*, Sirmium et Sura étaient seuls réputés « importants. » Cette erreur a vite perdu le terrain qu'elle avait un moment envahi. Il a fallu voir qu'en effet les Vicaires Apostoliques ne sont pas de simples courriers de l'Évangile, mais ses vrais ambassadeurs,

et que rien n'est en eux au-dessous de leur dignité de princes de l'Église.

Sans doute, ils prennent en voyage les moindres places, et dans leurs missions souvent ils vont à pied. Ils mendient, ils vivent de peu, comme tous ceux qui demandent leur pain; ils font route sans fourgons et sans serviteurs, la plupart n'ont pas deux vêtements, plusieurs ne sont vêtus que de guenilles cent fois rapiécées de leurs mains. La dignité épiscopale ne les empêche pas de travailler. Il en est que nous voyons entrer au Concile, revêtus de la chape d'or et de la mitre, qui ont travaillé et travailleront comme maçons, comme charpentiers, comme jardiniers, qui font leur cuisine et celle de leurs frères, qui recousent leurs habits et leurs chaussures et qui n'auront un toit pour eux qu'après avoir bâti leur église. J'en connais un qui a imprimé de ses mains le catéchisme, la grammaire et les cantiques composés par lui dans une langue qu'il a dû presque composer aussi. Un autre s'est soumis à un labeur plus dur. Emmenant des compagnons qu'il avait gagnés aux fatigues de sa mission lointaine, et trop pauvre pour payer leur passage, il s'est mis avec eux au service du navire, comme domestiques, leur promettant pour surcroît de gages qu'ils n'auraient pas le mal de mer. Ils ont passé à ce prix. Mais ces *avilissements* ne laissent point de marques sur l'âme, et la hauteur de l'âme, relevée au contraire par de tels sacrifices,

relève à son tour le maintien. J'imagine que Pierre, qui avait jeté et tordu le filet, et Paul, l'ouvrier en tentes, et les autres, ayant passé par l'école de Jésus-Christ, devenus les distributeurs de sa doctrine et de ses sacrements et les juges de son peuple, ne manquaient point de dignité personnelle dans leurs rapports soit avec les fidèles, soit avec le monde et ses rois. Pour dire ma pensée, je crois qu'il y avait alors, même extérieurement, peu de plus grands seigneurs, et que les patriciens de Rome et les princes d'Asie, si entendus aux attitudes de la supériorité, se sentaient descendre devant la majesté de ces hommes de rien, qui leur disaient ce que Dieu permet ou défend. Tels ceux-ci, qui ont été à la même école, qui sont les mêmes hommes et qui traitent des mêmes choses avec le même genre humain.

Ils n'ont pas seulement affaire à des sauvages. L'Europe est partout dans le monde. Si loin qu'ils aillent, les ballots et les marchands de l'Europe, et ses diplomates, ses aventuriers et ses soldats, ou les ont prévenus ou les suivent. La plupart du temps, c'est là précisément le poids lourd et la meurtrissure de leur croix. L'Europe ne voyage pas sans ses vices, sans ses sophismes, hélas! sans ses cruautés. Elle élève ces obstacles sur les pas des missionnaires et verse ces immondices dans leurs cultures. Plus d'un rencontre à combattre tout à la fois le fanatisme cruel de l'idolâtre barbare, l'arrogance haineuse de l'ido-

lâtre lettré, l'hypocrisie du prédicant hérétique, la mauvaise volonté du représentant de l'Europe sectaire ou impie. Devant de tels adversaires, le missionnaire catholique, l'évêque surtout, pauvre, abandonné, en butte à la méfiance et à la jalousie, a besoin de la dignité et de la science du prêtre. Il faut qu'il se tienne à ce rang incomparable de maître et de père, et que sa bonté comme sa lumière s'épanche de la hauteur.

En se montrant unanimes et immuables pour l'infaillibilité du chef de l'Église, les Vicaires Apostoliques ont renversé tout l'argument que le parti contraire comptait tirer des répugnances prétendues de l'hérésie et du paganisme. C'était l'argument capital de l'inopportunité. Des calculs hardiment approximatifs chiffraient par centaines de millions les âmes que la proclamation du dogme allait certainement effrayer, éloigner, perdre pour jamais. L'un de ces hommes que leur cœur ne porte pas à négliger l'intérêt des âmes et qui donnent au contraire leur vie pour les sauver, prononça un mot et fit crouler ces calculs et envoler ces fantômes. Cinquante Vicaires Apostoliques de toutes les contrées de la terre confirmèrent la parole de leur collègue, attestant comme lui que l'infaillibilité de Pierre était le besoin et non pas l'épouvante de l'humanité. Tous auraient dit la même chose, si une contestation s'était élevée. Il n'y en eut point. La polémique gallicane rejeta l'affirmation

si nette et si fermement raisonnée de l'évêque de Jafna, appuyée de tant de suffrages compétents, parmi les choses de rien auxquelles il n'est pas nécessaire de répondre. Mais l'esprit de parti s'anima de nouveau contre les Vicaires Apostoliques et se plut à leur attribuer une infériorité de connaissances dans les choses du monde et dans les choses de Dieu.

Pour le dire en passant, la contradiction est forte de la part de ceux qui, d'un côté, veulent donner la primauté réelle et active à l'épiscopat, et, de l'autre, limitent l'épiscopat par le peuple, en exigeant qu'il s'imprègne de l'esprit du temps. A ce compte, les Vicaires Apostoliques devraient être l'idéal de ces docteurs. Évêques, ils ont la souveraineté épiscopale ; libres de tout lien avec l'État, ils ne peuvent se séparer du peuple, qui est naturellement leur unique appui. Malheureusement, leur attachement au Saint-Siége gâte tout, et il faut les ruiner, du moins dans l'opinion ! Ainsi, l'esprit de parti, n'ayant point de principe solide, modifie sa doctrine au gré de ses passions et de ses intérêts. L'erreur est errante, la vérité est fixe. Mais, suivant l'heureux mot de Metternich, elle est fixe comme le canon sur un pivot, qui fait feu dans toutes les directions et atteint partout son mobile adversaire.

Les Vicaires Apostoliques n'ignorent ni les choses du monde ni les choses de Dieu. Ils sont au contraire les hommes qui en étudient le plus les mystères.

Voyageurs dans l'espace, voyageurs dans les solitudes, voyageurs dans le cœur humain encore peuplé des monstres antiques dont le baptême a parmi nous diminué le nombre et la puissance, ils vont, en tous sens, à des profondeurs de connaissance où la plupart des prêtres sédentaires de l'Europe ne pénètrent plus que par des livres bornés. Tout livre est borné, hors le livre divin, livre à peu près unique du missionnaire, et le livre du cœur vivant de l'homme, où personne ne lit aussi assiduement que lui.

Je l'ai dit déjà. Le missionnaire enseigne toujonrs. Il n'est pas d'évêque missionnaire qui ne se trouve perpétuellement en face de toutes les classes d'adversaires que la religion a rencontrés en ce monde, et qui ne parcoure tous les jours de sa vie la multitude des objections qu'ont inventées la passion, l'ignorance, la folie, et, hélas ! la science et la raison de l'homme. Il faut répondre au brame et au paria, au mandarin et au sauvage, au prédicant et au libre-penseur ; il faut faire pénétrer la vérité de Jésus-Christ dans la stupidité pétrifiée de la brute et dans le béton hérissé du polytechnicien. Il n'est pas rare, en ce moment, à Rome, de causer avec les cinq parties du monde parlant français. Hier encore des évêques de l'Océanie, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Europe sur tant de points encore barbare et plus que barbare, me disaient qu'ils auraient affaire chez eux aux brochures qu'on leur

adresse ici. Nous entendrons, ajoutaient-ils, le P. Gratry et les autres prêcher contre le Pape en indou, en arabe, en kanak, en chinois, dans les langues du Sénégal et dans les langues de la baie d'Hudson. Tout sera traduit par les prédicants, par les libres-penseurs et par les athées, qui auront soin de ne pas laisser ignorer la qualité des auteurs. Il faudra combattre ces misères, comme saint Paul à Ephèse fut obligé de combattre Alexandre, l'ouvrier en cuivre : *Alexander ærarius multa mala mihi ostendit.* Ce qui nous fera du mal, ce ne sera pas le cuivre, ce sera l'ouvrier. On nous opposera la robe du prêtre et l'épée de l'académicien. Oui, les Peaux-Jaunes et les Peaux-Rouges nous diront que nous ne rencontrons pas en Europe des adversaires vulgaires, que les autorités qui s'élèvent contre nous sont des académiciens! Et de pauvres âmes recevront ces ineptes blessures!

Mais cette polémique constante, et qui pourrait embarrasser plus d'un docteur d'Europe, n'est pas encore la grande étude théologique des missionnaires. Ces hommes assiégés du monde sont en même temps enveloppés de solitude. Par les longs voyages dans les déserts, par les retraites et captivités que leur impose le péril, ils donnent à la méditation des choses divines, à l'étude de leur propre cœur seul à seul avec Dieu, le temps que d'autres doivent dépenser dans les tracas renaissants de l'ad-

ministration. Étudier son cœur au flambeau de Dieu, c'est la grande théologie. Qui se connaît bien à cette lumière connaît bien tous les hommes, et, je l'ose dire, connaît la volonté de Dieu, la grandeur de son amour, la beauté de sa justice, et sait ce que Dieu veut du genre humain et pour le genre humain. Or, c'est ici la science suprême de l'évêque, celle qu'il doit répandre dans le monde, celle qu'il doit apporter au Concile. Quant au reste, il y a des bibliothèques et des théologiens que l'évêque missionnaire peut consulter comme un autre, et dont un autre n'a pas moins besoin que lui pour ces circonstances qui se sont offertes dix-neuf fois en dix-neuf cents ans. Demandera-t-on que tout évêque soit toujours prêt à éclairer un concile? On y trouverait des difficultés, même en Europe. Le grand droit de l'homme est de n'avoir pas de génie; son principal devoir, qui renferme tous les autres, est de vivre pour Dieu, dans la voie que Dieu lui a tracée, quelque déviation que prétende lui imposer le monde. Ce devoir, qui l'a plus magnifiquement embrassé que l'ouvrier apostolique, et qui le remplit d'un cœur plus magnifiquement dégagé des choses humaines? Ouvrier de la première heure, il travaille jusqu'au soir et par delà, pour partager son gain à ceux que la dernière heure voit à peine arriver. Il donne à Dieu toutes choses, sa terre natale, ses sueurs, son sang, ses larmes, son berceau, sa vie et sa tombe; il prend une croix au pied de laquelle

sa mère ne sera pas; il va mourir dans les épines d'une terre aride, qui ne fleurira qu'après avoir dévoré ses ossements. Qu'ils disent clairement leur pensée, ceux qui, devant ces hommes et contre ces hommes, armés de rhétorique et d'arithmétique, les conjurent de songer au salut des âmes et de réfléchir sur les choses de Dieu! Estiment-ils que ces hommes trop simples n'ont pas le zèle prudent des âmes, ne savent pas voir ou ne considèrent pas assez les vrais intérêts de Dieu? Croient-ils que ces hommes ne sont pas dans les conditions voulues pour que Dieu leur accorde des lumières que la science peut bien chercher, mais qu'elle ne reçoit que du miracle, et qui ne sont données que pour le salut présent et futur des sociétés humaines?

Je lis les brochures de ceux qui se déclarent eux-mêmes seuls savants, et j'entre dans une ombre glacée où le doute et les fantômes remplacent les sérénités de la lumière et la chaleur saine de la vie. Les systèmes se déroulent et se contredisent, les masques se succèdent. Je n'entends plus Dieu, je n'ai plus ses promesses, je me demande enfin si Dieu a su construire son Eglise. L'a-t-il posée sur la pierre ferme, ou bien, avec un très-grand dédain des angoisses de mon intelligence et de mon cœur, l'a-t-il ébauchée sur les pierres roulantes et sur le sable mouvant, pour être perfectionnée et transformée plus tard par qui voudra?

Mais j'écoute les Apôtres, et mon cœur brûle. Tout est amour, certitude, divine clarté. Je vois les envoyés vivants du Dieu vivant. Je vois les pieds poudreux, la tête couronnée d'épines, le corps labouré de cicatrices, le flanc percé, mais les bourreaux vaincus, la tombe changée en berceau, des églises qui naissent, la lumière et la charité qui se répandent. Ah! je le reconnais : c'est Lui! Ceux-ci sont en Lui, et Il est en eux. Ils parlent sa langue tendre et lumineuse, ils font son œuvre invincible et immortelle, et pour dernière ressemblance, se tournant vers le Chef qu'Il leur a laissé, ils lui disent : Tu es Pierre, confirme-nous. Tu es le Pasteur, enseigne-nous le pâturage. Pais par nous les agneaux que le Seigneur Jésus nous a confiés par ta main et pais-nous directement nous-mêmes qui sommes les brebis!

Je déplore d'être obligé de finir. Je voudrais vous raconter la vie de ces hommes, du moins les traits qui échappent à leur modestie soigneuse de se taire. Ils cachent leur vie, ou, pour mieux dire, elle est cachée à leurs propres yeux. Ils savent que Dieu les emploie à quelque chose de grand, ils ne se savent pas grands par eux-mêmes et ne connaissent en eux que la misère de l'humanité. C'est à peine si l'on peut saisir dans leurs récits quelques traits de cet héroïsme qui veut s'ignorer et qui en vient à bout. Ecoutez pourtant ceci.

L'un d'eux, alors simple missionnaire envoyé par

son évêque dans un canton éloigné, pour étudier si l'on y pouvait établir un prêtre, arriva au terme de sa course sans argent et sans moyens de revenir. De son dernier dollar, il avait acheté un flacon de vin, afin de pouvoir dire la messe, ressource suprême et unique pour résister aux tortures de l'abandon. En ce lieu vivaient des hommes, des Européens, et parmi eux des Français. Il les avait salués dans la langue de la patrie, et ces hommes, parce qu'il était prêtre, ne lui avaient pas répondu. Il s'établit sous un arbre, à quelque distance des maisons où il ne pouvait espérer un abri, et il vécut des semaines entières, sans pain, de racines inconnues qu'il essayait à tout risque et de coquillages qu'il mangeait crus, n'ayant pas d'ustensile pour les faire cuire. Mais la dureté persévérante des hommes et la longue impuissance de sa prière était un plus grand tourment. Parfois, quelque habitant du village, passant, lui jetait une injure et s'éloignait. Personne qui voulût non pas lui serrer la main, mais seulement l'entendre; pas un vieillard, pas une femme, pas un enfant. Encore qu'il continuât d'espérer, cette horreur de Dieu lui déchirait le cœur, et il sentait baisser sa vigueur corporelle ruinée par la fièvre et le chagrin.

Un jour, il vit venir à lui un jeune homme grand et beau, qui lui dit pour première parole : En grâce, avez-vous à manger? C'était un prêtre envoyé à sa recherche par l'évêque. Il était mourant de fatigue et

de faim, et il n'avait aucun moyen ni de l'emmener ni de repartir lui-même. A cause de la pauvreté de l'évêque et de l'inexpérience du pays, il était venu sans ressources. La charité seule avait pu le soutenir jusqu'au terme. Il se coucha par terre, implorant un peu de nourriture. L'autre lui présenta les coquillages dont il vivait principalement, des moules énormes, hideuses à voir, et dont l'aspect seul soulevait le cœur. L'affamé n'y put toucher, et son hôte désolé entrevit dès ce moment que l'infortuné mourrait de faim. Ce dernier coup l'accabla. Il se sentit vaincu. Peu de jours après, les deux missionnaires, étendus sous le soleil brûlant, dévorés de fièvre et de vermine, se dirent : Nous mourrons ici. Que l'un de nous fasse effort et célèbre une dernière messe : il communiera l'autre et nous bénirons Dieu.

C'était le jour de l'Assomption. Ils tirèrent au sort pour dire la messe. Le sort échut au premier arrivé. Il offrit le saint sacrifice pour son frère mourant, couché près de l'autel de terre, et pour lui-même, qui comptait aussi mourir. Il dut s'y reprendre à vingt fois, désespérant souvent de pouvoir achever, et cette véritable messe des morts dura près de trois heures. Enfin le moribond put donner la sainte hostie à l'agonisant et consommer le triple sacrifice où le prêtre et l'assistant s'immolaient eux-mêmes avec la victime; et la consolation des mourants était grande en cet acte suprême de foi et d'amour, bien capable

de consoler le cœur du Fils de Dieu à l'agonie. Le martyr regardait avec tendresse son frère martyr défaillant au pied de l'autel; et celui-ci, voyant la candeur et l'âme angélique de ce jeune prêtre qui tombait si tranquille au début de la carrière, l'offrait et s'offrait lui-même comme prix de la commune victoire que le Crucifié voulait pour eux et qu'à leur tour ils voulaient pour lui.

La messe dite, le célébrant se coucha auprès de son compagnon, et ils attendirent la mort. Elle ne tarda point. Dans la nuit le jeune prêtre expirait. Son dernier soupir effleura les lèvres de son frère, qui ne put qu'avec effort étendre la main sur sa tête en signe de dernière bénédiction et de dernier adieu.

Quelques passants se trouvèrent là quand vint le jour. Ils virent le cadavre et le mourant côte à côte. Ils en portèrent la nouvelle au village, et ces cœurs durs, comprenant ce qui s'était passé, s'amollirent enfin, ou plutôt le mort avait vaincu, et Dieu déclarait sa victoire. Ils vinrent donc, apportant de l'eau fraîche et des aliments. Le missionnaire survivant, toujours incapable de se mouvoir, sentit enfin une main serrer sa main. Ce n'étaient plus les mêmes hommes. Au pied de l'autel, ils creusèrent une fosse, ils y descendirent le victorieux et beau cadavre; et, ensuite, portant dans leurs bras le malade, ils le soutinrent sur le bord de cette fosse, pour qu'il pût la bénir. Ils firent plus. A sa prière ils coupèrent un

grand arbre et en firent une croix qu'ils plantèrent sur cette tombe déjà féconde. Ainsi la croix apparut et prit possession de ce nouveau domaine.

Il y a là, maintenant, une ville, une église et des milliers de catholiques aussi dociles à la voix de leur évêque que chers à son cœur ; et leur évêque est ce missionnaire d'abord si cruellement repoussé. — Je vais là aussi souvent que je le peux, me disait-il en achevant son récit. Je parviens à retenir mes larmes, et mon cœur est plein d'allégresse dans l'admiration des choses de Dieu. Mais quand j'ai voulu parler au peuple du pied de cette croix, je n'ai jamais pu tirer de ma poitrine que des mots sans suite et des sons inarticulés.

C'est ainsi que la croix se plante et prend racine, ainsi qu'une Église germe et sort de terre, ainsi qu'une contrée livrée aux ténèbres de la sauvagerie et aux barbaries plus terribles de la civilisation devient un diocèse. Ainsi entrent les bonnes mœurs, les mœurs pures, les mœurs pieuses, les écoles, les hôpitaux, les études qui élèvent l'âme et font la force, la gloire et le charme de la civilisation, et tels sont les hommes qui entreprennent ces choses et qui les mènent à fin. Et quand ces hommes me disent que le monde a besoin de l'infaillibilité de Pierre, je les crois ; et fussent-ils seuls à le dire, je les croirais.

C

10 mai.

Je reviens à cette néfaste brochure. Vous en écrivant hier, tout de suite après avoir lu, j'ai peut-être frappé trop durement sur l'auteur. Il le mérite bien, il mérite tout ; mais ce n'est pas une raison pour manquer de toute miséricorde. Je ne révère et n'aime rien autant que le prêtre ; rien n'est, à mes yeux, plus grand, plus auguste. Il est le gardien de la vérité et de la justice, le distributeur du pardon, c'est-à-dire de la vie ; et ce guérisseur des misères humaines, qui distribue la vie en distribuant le pardon, est encore le grand observateur des lois, et par là encore il nous garde la vie. Je connais par une longue étude les vertus et les beautés de l'âme sacerdotale. J'y ai vu incomparablement plus qu'ailleurs la passion combattue, dominée, habituellement vaincue, l'amour du vrai, la noble et très-sainte horreur du mensonge, la défiance de soi-même, la clémence, en un mot, la pratique de l'Évangile, si nécessaire pour le bien prêcher ; et je sais à quel point il importe que nous honorions le prêtre, qui est le grand bienfait de Dieu

pour chaque individu et pour la société entière. Mais je sais aussi et je sens combien il importe au prêtre et à nous que le prêtre lui-même s'honore scrupuleusement en toutes ses œuvres publiques, qu'il apparaisse toujours tel qu'il doit être, exact observateur au moins de toutes les prescriptions de l'honnêteté vulgaire. Un prêtre se permettant ce qu'un simple laïque devrait s'interdire, maniant dans la polémique des armes prohibées, se servant de ces armes contre l'Église, présomptueux, injuste, injurieux, falsifiant les faits pour jeter l'opprobre au Concile et au Pape, quand j'ai le malheur de voir cela, je reçois une commotion dont je ne peux pas immédiatement dominer la violence. J'éclate contre ce prêtre qui trahit son caractère et qui me trahit. Il m'est impossible de ne pas parler trop haut, comme il lui est impossible, à lui, s'il rencontre quelqu'un, de ne pas fixer son regard sur le mur.

Si donc il est encore temps, biffez ce qui vous semblerait de trop dans la lettre que vous avez reçue hier. Je ne regretterai rien. Après tout, il y a des natures mal faites, des esprits malheureux, qui sont des instruments plutôt qu'autre chose. Leur faute est moins à eux qu'à ceux qui les emploient et qui leur font exécuter à tout risque, d'une façon grossière, au-delà de leur gré, ce qu'ils ne voudraient pas faire eux-mêmes. Pour ces besognes, il n'existe pas d'hommes de choix. On prend ce qui s'offre ou ce qui

consent à obéir. Il faudrait savoir que ce qui s'offre en ces rencontres ne vaut rien, et que ce qui veut bien obéir ne devrait jamais être commandé. Et quoi! on ne s'estime pas assez malheureux déjà d'avoir besoin d'un livre anonyme contre le Pape et contre la majorité du Concile, et l'on ajoute à ce malheur celui d'accepter le concours du fanatique inférieur qui prend les notes, qui prend le masque et qui se met à l'ouvrage! Certes, ce spectacle est à faire sortir des gonds. Mais enfin biffez. Et s'il est trop tard, je m'excuse.

Pour revenir au livre, nous avons là une première ébauche de ce que sauront faire les Paolo Sarpi de notre temps, et c'est ce qui nous permet d'apprécier à sa juste valeur le Sarpi du temps passé. Assurément, le Servite Vénitien était plus fort, et celui-ci demeure au-dessous à plusieurs milliers de brasses; mais c'est le même esprit. Comme théologien, point de théologie : chez Sarpi elle est fausse; ici, il n'en est pas même question. Comme historien, point de véracité. Comme écrivain, l'unique talent de ramasser de vils caquets et de vaines anecdotes, la plupart forgées et déformées, et l'effronterie de les enfieller par le mensonge, de façon à diffamer également la dignité des choses et celle des hommes.

La véritable analyse morale de ce premier pamphlet contre le Concile du Vatican se trouve dans le titre que l'archevêque apostat de Spalatro, Marc-

Antoine de Dominis, donna au livre de son ami Fra Paolo, dont il fut l'éditeur, contre le Concile de Trente : *Storia del Concilio Tridentino, nella quale si scoprono tutti gli artifizi della corte di Roma per impedire che nè la verità dei dogmi si facefasse, nè la riforma del Papato e della Chiesa si tratasse.* Des deux côtés, même animosité contre Rome, même oubli de la divinité de l'Eglise, même don de médire, d'accuser, d'empoisonner les choses les plus droites et les plus simples; et pour dernière ressemblance, même fureur stupide contre les Jésuites.

« Détruisons le crédit des Jésuites, écrivait Sarpi, rien n'est plus important. Par là, on détruit Rome même. » Notre nouveau Pietro Soavo (pseudonyme, autre trait de famille) dit la même chose : il accuse les Jésuites partout. Ce sont les Jésuites qui ont fait le Concile, qui le dirigent, qui abusent le Pape, qui oppriment les évêques sages, qui font tout le mal, qui empêchent tout bien. Seulement Sarpi sait écrire, il est plein de feu et d'esprit, et celui-ci n'a qu'une fureur lourde et morne. Des mains du sectaire italien sort une soie légère et souple teinte des couleurs du Véronèse ; l'anonyme gallican nous donne une toile du chanvre le plus grossier, peinturlurée de je ne sais quelle encre de Sorbonne.

On se demande comment certaines choses qui crèvent les yeux ne sont pas aperçues des gens qui les font. Voilà donc un monsieur anonyme qui vient

blâmer et la pensée du Concile et la manière dont il est conduit! Selon lui, il ne fallait pas de concile; mais enfin, puisqu'on l'a fait, passe! seulement, il fallait alors le faire autrement. Il fallait ne pas toucher ces points-là, ou ne pas les toucher ainsi ; il en fallait toucher d'autres et les toucher de telle sorte. Monsieur ne balance nullement à dire que c'est lui et non le Pape qui sait de quoi l'Eglise a besoin. Monsieur n'hésite pas davantage à poser que le Pape et ceux qui ont préparé le Concile, et le Concile lui-même, depuis cinq mois, n'ont su rien comprendre absolument aux besoins de l'Eglise et du monde. S'ils ont compris, alors la bonne volonté et le courage de le faire leur ont manqué; mais monsieur a tout compris ; Monsieur a toute bonne volonté et pourrait tout faire. Peut-on imaginer rien de plus impertinent et de plus ridicule ?

Et si l'on voyait sa figure, son nez en pioche, son œil effaré, accroché dans la muraille ! Et si on lisait ses livres, ses livres *incoupés*, que ceux à qui il les a donnés ont passés au bouquiniste, que le bouquiniste regrette de n'avoir point passés à l'épicier!

Monsieur continue. Voyant que le Concile n'a pas vu comme il veut, Monsieur a formé le dessein d'invalider le Concile. Avec ce qu'il a trouvé dans le *Moniteur*, dans la *Gazette*, dans le petit *Français*, et ce qu'il a mis lui-même ailleurs ; avec ce qu'il a ramassé dans les auberges inopportunistes, Monsieur

prouve que le Concile n'est pas œcuménique, que l'Eglise n'y est pas représentée, que l'Eglise y est violentée, qu'il y a là trop d'évêques parasites, par qui les vrais évêques, ceux des villes importantes, ceux qui connaissent la théologie et les théologiens sont opprimés. Et le Concile n'étant pas œcuménique, — ou l'étant trop, — Monsieur se réserve de faire casser le Concile. Non pas peut-être tout le Concile, mais la partie du Concile où se trouveront les décrets que Monsieur ne saurait approuver et que même il combat formellement. Si, par exemple, le Concile vient à proclamer l'infaillibilité du Pape, là le Concile ne sera plus œcuménique, et cela sera cassé !

Vous croyez que Monsieur veut rire, et que vous pouvez rire? Point du tout. Monsieur ne rit pas et Monsieur est sûr de son fait. Ecoutez ceci :

Monsieur se demande comment les évêques *modérés* (ce sont les amis de Monsieur) n'ont pas, dès le premier jour, « abandonné cette salle où *l'esprit de Dieu ne peut pas être* tant que la liberté et les traditions apostoliques (définies par Monsieur) n'y seront pas respectées? » Voilà une grave question et qui, j'en suis sûr, vous intéresse. Monsieur, qui n'a pas craint de la poser, ne craint pas de la résoudre. « Sans avoir la confidence de personne, » il croit néanmoins modestement pouvoir répondre. Il s'explique la persévérance des « évêques modérés » par

un sentiment magnanime qu'il leur connaît, toujours sans avoir la confidence de personne. Ils restent donc, « par dévouement pour Pie IX, » afin que les Jésuites n'achèvent pas de le perdre; ils restent « par esprit de paix, dans l'espérance que le Ciel ne restera pas sourd à leurs prières et à leurs larmes. » Vous connaissez cette ariette plus d'une fois chantée. Cependant Monsieur veut que ce dévouement et cet esprit de paix aient aussi leur sagesse; il termine par un coup de tonnerre : « Mais il faut avoir le courage « de le dire, si le Concile est réellement soumis « aux conditions qui semblent résulter des faits et « documents publics que nous avons analysés, *de « graves devoirs pourront s'imposer à la conscience des « évêques modérés.* » Oh! oh! *Môssieu!*

Quelle stupéfaction indescriptible d'avoir à penser que peut-être des hommes sérieux se sont occupés de faire écrire sur eux-mêmes ces choses-là, dans ce style-là, par ces mains-là!

Je suis plus étonné que vous, parce que je vois le nez en pioche, l'œil effaré dans le mur, les livres chez le bouquiniste, qui ne les vendra jamais, jamais!

Je poursuis, partagé entre la répulsion et la pitié, car tout cela est bien amèrement odieux, mais triomphalement ridicule. Voulez-vous savoir quels sont les théologiens de ce fier homme, qui n'a d'estime pour la science théologique d'aucun membre du Concile? Il

y en a quatre : Dœllinger, Michaelis, Pusey et le P. Gratry.

Il explique comment le P. Gratry n'est pas véritablement condamné. Suivez le raisonnement : trente-six évêques ont donné leur sentence ; mais sur ce nombre il y a vingt étrangers, dont plusieurs Arméniens et Chaldéens. Effaçons les étrangers. Restent seize Français, et encore ! Car six n'ont pas condamné formellement. Restent dix, et encore ! car la résolution a été prise en commun. Reste celui qui a proposé la résolution, et encore ! car celui-là c'est Strasbourg. Il avait signé le *Postulatum* de l'infaillibilité, ce qui dénote assez un homme prévenu et médiocre. En sorte qu'à vrai dire, ce cher P. Gratry n'a pas été condamné du tout.

Combien le P. Gratry a plus d'esprit que cela, sans parler de l'esprit de se taire !

Notre homme insulte le Pape en vingt endroits de son livre, ou plutôt d'un bout à l'autre de son livre, cauteleusement, mais très-clairement. Cependant les allusions ne suffisent pas à sa rage. Il arrive à dire que le Pape n'a pas fait des études théologiques suffisantes et qu'il est « sous l'influence de certaines pré- « dictions populaires qui lui promettent pour la fin de « son pontificat l'empire du monde. » Il ajoute « qu'on « a *pu* dire de lui, lors de son exaltation au pontificat : « *E un santo, ma un indotto !* » Un saint, mais un ignorant ! Ainsi, au gré de ce savant monsieur, le

bon Dieu a mis à la tête de son Église, pour un quart de siècle, un indocte illuminé, vaniteusement infatué de « certaines prédictions populaires. « Nous devons donc croire que le Saint-Esprit se laisse aussi abuser par quelques Jésuites, et que le bon Dieu est « mal entouré. » Le bon Dieu ne devrait pas se permettre de faire un Pape sans avoir d'abord réuni le Concile.

Et en effet, c'est bien la pensée de Monsieur. Il s'en décharge dans un chapitre plein d'insolence contre la bulle qui dissout le Concile en cas de vacance du Saint-Siége. Cette bulle lui semble « inouïe, » et c'est une des pièces qui lui font croire que de graves devoirs pourraient être « imposés à la conscience des évêques modérés. » On avait donc des espérances que cette bulle a anéanties?

Je rendrai pourtant justice à notre auteur. Il y a çà et là dans son fatras des mots intéressants. Je copie ces lignes, qui nous livrent un point de vue curieux :

On affirme que les *évêques français* (?) ont proposé une « série de réformes qui, si elles étaient adoptées, « constitueraient un remarquable progrès et feraient « disparaître beaucoup de difficultés et de malen- « tendus.

« On cite parmi les principales : la réunion pério- « dique des conciles généraux, — le rétablissement « des conciles provinciaux *vraiment libres* (c'est-à-dire « non revus et corrigés à Rome), — des modifications

« *importantes* dans la composition du Sacré-Collége « et des congrégations romaines, modifications ba- « sées sur le principe d'une *représentation proportion-* « *nelle* des nations catholiques, — la *suppression ou* « *la restriction* de l'*Index*, — des précautions pour res- « serrer les écarts d'*une certaine presse catholique*...»

Si c'était là le programme de « l'Opposition, » il serait bien opportun qu'elle l'avouât et le signât, pour voir l'accueil qu'il recevrait dans le Concile et dans le monde.

Encore un trait qui me semble d'une charmante ineptie, et je m'arrête. Monsieur adresse ses félicitations aux « évêques modérés : »

« Il est impossible de ne pas rendre hommage à « quelques hommes de cœur qui ont osé se lever du « milieu de l'affaissement universel; qui ont eu le « courage de résister à l'autorité la plus imposante et « la plus *vénérable* du monde... »

Mais, monsieur *l'homme de cœur*, au nez en pioche, à l'œil au mur et de qui les livres ne se vendent pas, pourquoi alors êtes-vous si furieux contre *certains journalistes*, et que leur reprochez-vous lorsqu'ils s'opposent à certaines molécules d'une autorité imposante et vénérable sans doute, mais non pas enfin la *plus imposante* et *la plus vénérable* du monde?

Voyez-vous, *môssieu*, lorsqu'on fait des livres, ce n'est pas tout de piocher la paperasse, n'importe

comment, et de trouver un libraire qui en mourra : il faut encore raisonner un peu et tâcher de ne pas révolter tout à la fois la conscience et le bon sens.

CI

LE PLÉBISCITE.

12 mai.

On me questionne fort sur le vote du plébiscite. A ceux qui me demandent ce que j'en pense, je dis : Et vous? Ils répondent qu'ils sont bien embarrassés et que ce résultat les étonne. C'est mon cas, avec cette différence que le résultat ne m'étonne point.

J'aurais parié pour le gros chiffre des *oui*. Plusieurs causes devaient le produire : 1° la séve bonapartiste ; j'étais convaincu de la force qui lui reste; 2° l'horreur qu'inspire le parti purement révolutionnaire, soigneusement entretenue par lui-même, et il s'y entend; 3° le décri très-légitime du parti libéral et de sa doctrine décousue et menteuse ; 4° la grave considération qu'il n'y a rien qui ait forme humaine, mais rien du tout, pour remplacer le gouvernement

impérial renversé, de telle sorte que l'on tomberait immédiatement à la plume Rochefort, à l'épée Flourens, et aux pistolets Fonvielle et Mégy. Cette considération a certainement empêché beaucoup d'abstentions parmi les libéraux et parmi les catholiques. Ces honnêtes gens, ne voulant pas s'abstenir, ne pouvaient pas dire *non*.

De ces quatre causes principales, la séve bonapartiste est certainement la plus influente et sera probablement la plus durable. Je crains qu'elle ne soit pas entièrement bonne. Elle est révolutionnaire en son fond et en son origine ; le libéralisme, qui est révolutionnaire aussi, en a fabriqué les canaux et beaucoup accru l'abondance. C'est la brutalité des victoires et conquêtes qui en fournit la grosse source. Napoléon Ier a fait triompher la force musculaire du Français, notablement démoralisé et *ensauvagé* par la Révolution. Ce grand homme a tué quantité d'ennemis ; il a ainsi illustré d'un grand nombre de coches le fusil de la France et pendu à sa ceinture la chevelure des nations rivales. Un peuple qui a proclamé les droits de l'homme n'oublie pas de si chères parures. Il conserve l'espérance de les porter encore. La cavale *indomptée et rebelle* aime à être montée, comme le disait Dante de l'Italie ; et si les coups de cravache lui déplaisent dans le moment, elle en garde pourtant le plus amoureux souvenir.

Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui!

On lui en a parlé ! Le stupide libéralisme de la Restauration et de Louis-Philippe s'est chargé d'entretenir sa flamme brutale et servile. Au feu du bivouac on a réchauffé l'impiété. Le caporal et la gourgandine se sont raconté leurs exploits, se sont aimés, se sont mariés. L'officier civil, Louis-Philippe, a reçu l'acte et donné la bénédiction; le poëte Béranger a fait l'épithalame; nous voyons les enfants. Ils comprennent l'ordre comme madame leur mère, et ils aiment la liberté comme monsieur leur père, ni plus ni moins. A présent, le libéralisme dans toutes ses nuances peut leur parler de cela et leur fournir ses thèses!

Voilà une explication du vote; je la crois vraie, et je ne feindrai pas d'avouer qu'elle n'explique pas tout, et que peut-être elle n'explique rien! Nous sommes en présence des mystères du suffrage universel, plus difficiles à pénétrer que ceux de l'infaillibilité du Pape. Les théologiens qui acceptent « les principes de 89 » comme Mgr l'évêque d'Orléans (du moins lorsqu'il était abbé Dupanloup), et ceux qui inclinent à la souveraineté du peuple, comme le *Bossuettin* anonyme dont je vous entretenais hier, qui a fait ce mauvais livre contre la souveraineté du Christ, ces théologiens profonds devraient bien porter le jour dans ces profondeurs.

La souveraineté du peuple s'exprime par le suffrage universel. Le principe étant donné, l'on ne peut guère lui trouver un autre mode d'expression, j'en conviens. Le peuple donc est appelé à voter, il vote très-largement, très-librement; il est éclairé par tout ce qu'il y a de soleils, d'étoiles, de lampes, de quinquets et de rats-de-cave dans l'Empire; on fabrique même et on installe des luminaires exprès pour la circonstance, il y a même des torches. L'opération se fait en bon ordre, aussi correcte et aussi prompte qu'un feu de chassepot. On dépouille le scrutin. O surprise! voici que dans ce vote unique, il y a deux votes contraires : le vote des grandes villes, des lieux éclairés, qui dit : *Non;* le vote des campagnes, des lieux obscurs, qui dit : *Oui!*

Auquel croire? Lequel est le vrai vote? *Oui* est le plus gros, *non* est le plus savant et peut-être le plus fort! D'après une théorie présentement proposée au Concile, et que le gouvernement recommande au Concile par le *Memorandum* Daru rallié aux arguments de Fra Paolo Sarpi, c'est la minorité qui est éclairée, c'est la minorité qui est sage, c'est la minorité qui représente même la majorité, c'est NON qui a raison et à qui le chef de l'État doit obéir!

Qu'est-ce que c'est, en effet, que le vote des campagnes! Les campagnes sont des vicaires apostoliques sans lumière et sans indépendance! Toute la campagne n'est qu'un village qui vote aveuglément sous

l'empire du préjugé, ou lâchement sous l'œil du commissaire de police. Le vrai vote, le vote important est le vote des lieux importants ! Paris, Lyon, Marseille, Orléans, Montpellier, voilà des votes qui comptent !

Néanmoins, je crois que les théologiens du Concile, ceux de la minorité surtout, Fra Paolo Sarpi en tête, s'ils sont consultés par l'Empereur, lui conseilleront, la main sur la conscience, de s'en tenir au misérable *oui* de la majorité, fallût-il, en cas de contestation, se déclarer infaillible et employer le canon. Et si l'Empereur infaillible leur offre quelques évêchés, je réponds du consentement de Fra Paolo.

Voilà une solution, et je ne craindrais pas d'affirmer qu'elle prévaudra en France malgré les barricades, du moins momentanément. Mais qu'elle résolve tout et pour toujours, c'est autre chose. Je n'en ferais pas le serment, même politique. Il reste cette difficulté que le suffrage universel dit *oui* et dit *non*, dit *oui* et *non* tout à la fois ; qu'en certains endroits *non* signifie *oui*, et *oui* signifie *non*, que *non* ne se rendra pas à *oui*, que *oui* ne se rendra pas à *non*, que *oui* et *non* se moquent parfaitement de leurs droits réciproques, et qu'enfin, généralement, ils se moquent avant tout d'eux-mêmes.

Bâtir quelque chose là-dessus, c'est une grande difficulté.

On n'ose pas trop, quoiqu'elle le mérite, se mo-

quer de la sagesse humaine qui se jette dans ces gâchis. C'est un gâchis, mais c'est une anxiété, et plus le gâchis est risible, plus l'anxiété est terrible. La pitié cependant faiblit et change de caractère, lorsque cette sagesse empêtrée et flagellée n'en devient que plus arrogante, se targue de donner des leçons à ceux qui embrassent les principes de la vie éternelle, et bien plus, veut leur contester et leur ôter les principes pour les réduire au misérable état où elle s'est mise.

Quelle risée, en ce moment, d'entendre M. Daru, expression du libéralisme, qui a dit *oui* et *non* peut-être, et qui peut-être n'a su dire ni *oui* ni *non* ; quelle risée de l'entendre proposer ses vues au Pape et au Concile, et leur signifier les dictées et les principes immuables et immortels de l'esprit moderne !

Mais laissons cela. Jetons un regard sur la situation, et tâchons d'y comprendre quelque chose.

La situation est-elle changée ? Non, à mon avis. Elle est toujours la même, c'est toujours l'anarchie fondamentale. Le malade s'est retourné dans son lit, il a pris une autre position, il croit éprouver un soulagement. A mon avis, la nouvelle position n'est pas une amélioration, et le soulagement même est illusoire. Que sert au gouvernement de savoir et d'avoir appris à tout le monde ce que le scrutin vient de révéler ? Quand il a contre lui le peuple qui fait les révolutions, que lui sert d'avoir pour lui le peuple qui les subit ?

Il a tout fait pour les villes, elles sont ingrates; il continuera de tout faire, elles seront de plus en plus ingrates. Et quand il s'agira de le défendre autrement que par des votes, les campagnes, qui lui ont donné tant de bulletins, ne se lèveront pas comme un seul homme.

Et les votes de l'armée sont-ils bien rassurants? Par ces votes, on va au prétorianisme. C'est là que s'acheminent les choses politiques. Sans doute, tant que le colonel qui coupera une émeute sera assuré de devenir promptement général de brigade, et le général de brigade qui commandera ce colonel, général de division, et le général de division qui commandera ce général de brigade, maréchal de France, les chances seront pour la dynastie. Mais, si un jour la conspiration entre dans les casernes, où elle semble avoir déjà le pied et la main?... Nos soldats, je crois, n'avaient pas voté depuis qu'ils ont eu l'honneur de combattre entre le *général* Garibaldi et les généraux napolitains et toscans passés au service de Victor-Emmanuel. Bien des gens ont pensé alors, et je suis du nombre, que ces accointances contamineraient notre drapeau. Un homme sage ne laisse pas ses enfants frayer avec la mauvaise compagnie, un gouvernement sage ne souffre pas que ses soldats combattent avec des séditieux et des traîtres.

Il y a un autre péril. Le gouvernement parlementaire renaît. Il renaît avec la complication du

suffrage universel. Je n'en veux pas dire de mal; mais de deux choses l'une : ou l'action parlementaire sera pacifique, et alors il se formera promptement ce qui manque aujourd'hui : un gouvernement de rechange. C'est ce qui a tué la Restauration, le régime de Juillet et la République. Ou bien l'action parlementaire sera turbulente, séditieuse, parlière, anarchique, et alors un despotisme quelconque en surgira. On provoquera un plébiscite, et ce plébiscite deviendra le manche d'une cravache. Quand un homme peut dire aux séditieux : « Le peuple veut que je vous fouaille, » il n'y a plus d'orateurs ni d'irréconciliables devant cet homme-là!

Et après? Après, c'est César pur et simple. Et après encore? Après encore, tout s'use, même la sève bonapartiste. Rien ne dure longtemps que la servilité humaine. Après qu'on eut greffé sur le tronc Iulien toutes les boutures et sous-boutures possibles, après Octave, après Tibère, après Claude, Caracalla et Néron, lorsqu'il n'y eut plus de neveux ni de cousins, ni d'arrière-cousins, il en vint d'autres qui n'étaient ni Jules ni César ni Auguste, mais qui recevaient ou achetaient des prétoriens les noms de César et d'Auguste, et c'était assez. Le fier monde romain n'y regardait plus. Il laissait n'importe quel fauve fouiller ses entrailles : un Dace, un Pannonien, un archer, un avocat!

Et les soldats romains chargeaient leurs frondes des

glands de plomb sur lesquels l'administration militaire avait écrit : *servi peristis*, ou simplement : *Caesar*, comme pour notifier de quelle main venait la mort.

Je ne dis pas au gouvernement ce qu'il devrait faire après le succès du plébiscite. Puisqu'il faut le lui dire, il ne le saura jamais. Quant à nous, quel chemin devons-nous suivre ? Nul autre que celui où nous sommes. Dût le gland de plomb, estampé du nom de César, nous atteindre à la tête ou au cœur, restons là, au plein jour, abstenants en tout ce qui ne serait pas digne de la vertu chrétienne, actifs en tout le reste. Ceux qui tombent pour la vérité au plein jour, Dieu les ressuscite la nuit, et ils verront le triomphe de la vérité, seule immortelle.

P. S. — Demain, 13 mai, selon toute apparence, commencera au Concile la discussion du *schema* de l'infaillibilité, et il est probable qu'elle ne sera point interrompue. C'est une grande date de l'histoire du Concile, de l'histoire du siècle et de l'histoire du monde.

Ce jour-là, notre Saint-Père achèvera sa soixante-dix-huitième année.

Ce jour-là, Pie IX atteint les années de règne de saint Sylvestre I[er] et d'Adrien I[er]. Saint Sylvestre qui, suivant la tradition romaine, a baptisé le premier empereur chrétien et qui fut certainement son ami ;

Adrien, l'ami de Charlemagne! D'après la chronologie adoptée pour la série des Papes à Saint-Paul-hors-les-Murs et par l'*Annuario Pontificio*, ces deux Papes ont gouverné l'Eglise pendant 23 ans 10 mois 27 jours.

Le 2 mars 1871, Pie IX verra les années de Pie VI, la noble victime de la révolution : 24 ans 8 mois 14 jours. Après cela, les vœux du monde demanderont à Dieu que Pie IX le Grand dépasse les années de Pierre : 25 ans 2 mois 7 jours. Cette date « fastique » sera le 23 août 1871.

CII

16 mai, 5 h. du soir.

La distribution des récompenses aux exposants a eu lieu aujourd'hui dans l'église Sainte-Marie des Anges.

Pie IX a fait une allocution qui a vivement remué l'assistance. Après avoir exprimé la gratitude que l'on devait aux Chartreux, qui ont ouvert leur cloître aux exposants, le Pape a parlé de l'amour de l'Église pour les arts et la science. « Le petit État

« pontifical, a-t-il dit, voudrait faire avancer les arts « dans la perfection, la science dans la profondeur. « L'Église n'est immobile que dans la règle de l'hon-« nête, du juste et du vrai. Elle ne crée pas de nou-« veaux dogmes, elle affirme ce qu'elle a toujours « cru, et elle donne à cette croyance une lumière « nouvelle. »

CIII

13 mai.

Dimanche dernier, à Saint-André *della Valle*, très-noble église des Théatins, l'évêque d'Hébron a prêché pour la Propagation de la Foi. Je venais de vous envoyer un article sur le même sujet. En écoutant la parole ardente de l'évêque, j'ai connu mes omissions et j'ai vu les vigueurs et les grandeurs qu'il était possible de donner aux points effleurés par ma plume. Je ne cesse d'admirer ce que la pratique assidue de l'Ecriture-Sainte communique de lumière et de force à la pensée et à la parole humaine. La passion qui déclame contre la puissance du prêtre ne sait pas quelle ignorance elle avoue. Si les ennemis du clergé qui ont assez d'intelligence (il en est) suivaient un

peu de temps la messe et le bréviaire, ils comprendraient que les hommes qui boivent tous les jours à ces sources, ne fussent-elles qu'intellectuelles, doivent acquérir une force supérieure. Ils ont, au moral, l'équivalent de la supériorité physique de l'homme qui se nourrit de viande saine et de vin généreux, sur celui qui ne mange que des légumes et qui ne boit que de l'eau. Quand on répète tous les jours ce que Dieu a dit, n'en prît-on que l'éclat extérieur et la sagesse usuelle, on est plus fort que quand on se borne à répéter ce qu'on vient de lire dans le journal du matin. C'est pourquoi, ne pouvant empêcher le prêtre de dire la messe et le bréviaire, il faut subir son influence, ou le tuer ; mauvais moyen, insuffisant par excellence. Et le libre-penseur sans lettres et le lettré profane plieront malgré leur nombre sous l'ascendant du prêtre isolé, comme l'Inde immense est contrainte de plier sous le poing de la petite Angleterre.

Il est vrai d'ailleurs que Mgr Mermillod est une tête admirablement ouverte, et de celles qui ont le plus d'avenues sur tous les horizons. Tout y entre, tout en sort et tout y demeure. Montaigne se plaignait de n'avoir point de *gardoire ;* l'évêque d'Hébron a été, Dieu merci, organisé pour se souvenir. C'est l'apologétique faite homme, et faite homme pour le temps présent, où il est plus trempé que qui que ce soit au monde. Après le Pape, personne peut-

être n'a vu plus de gens que Mgr Mermillod, et il en a vu et manié que Pie IX n'a point connus de si près. Placé dans cet observatoire de Genève, où tout le monde passe, et obligé par les besoins de son Église de passer chez tout le monde, doué d'une rare rapidité de conception, d'une grande facilité de parole, d'une charmante aménité de cœur, actif, dévoué, bien portant, libre dans le monde européen de tout préjugé d'opinion et de toute entrave de parti, libre comme le bon prêtre qui veut et qui peut honorablement prendre des amis partout, il a par excellence la qualité requise de ceux qui veulent que le prêtre soit homme de son temps. Nul prêtre, et nul homme n'est plus que lui de son temps. Il lui a tâté le pouls tous les jours, il a lu tous ses journaux, il connaît le principe, la marche et le langage de toutes ses fièvres et ne se laisse dégoûter ni désespérer par aucun de ses délires. Comparés à Mgr Mermillod, quels rétrogrades, quels renfermés et quels murés, renfermés et murés dans un autre temps, que ces prétendus hommes du présent, qui emploient leur vie à secouer, rapetasser et repasser du vieux linge ! Tous veulent recommencer quelque chose et quelqu'un, recommencer Robespierre, recommencer Vergniaud, recommencer Mounier, recommencer Louis-Philippe, surtout se recommencer eux-mêmes. On ne citerait pas un de ces hommes d'*avenir* qui ne soit un recommenceur vulgaire de n'importe quoi, pourvu

que ce ne soit ni vrai, ni bon, ni fier. Voyez cette graine qui veut recommencer l'encyclopédie, ou la terreur, ou la Sorbonne !

Ils diront que l'Église aussi recommence. Non pas! l'Église ne recommence point, elle continue. C'est tout autre chose. Elle continue comme le conquérant qu'on a pu un moment arrêter et qui veut achever sa conquête ; elle continue comme le défricheur qui ne veut pas laisser de marais ni de terres incultes ; elle continue comme le semeur qui revient ensemencer après la moisson, parce qu'il veut que son champ continue de produire. Et ceci me ramène à Saint-André *della Valle*.

C'était justement une continuation que Mgr Mermillod glorifiait et prêchait en jetant de très-belles idées dans un très-émouvant et très-fier langage. Continuation et développement de la conquête, continuation et développement du défrichement et de la culture, continuation et développement de la production, de la richesse et de la vie par la continuation de l'apostolat et du martyre. En parlant des missions, il parlait de Rome, où elles ont leur source profonde, du Pape qui les dirige, du Concile qu'elles ont agrandi et qui les multipliera. Et Rome, et le Pape, et le Concile sont encore des choses qui continuent, se développent et enfantent.

La mort est une recommenceuse. Elle frappe et recommence à frapper ; elle tue et recommence à

tuer; voilà son travail unique. Ainsi fait l'erreur qui n'est qu'un des noms de la mort. L'Église est le nom mystique de la Vie, comme la Vie est le nom terrestre de Dieu. Elle crée, elle soutient son travail, elle le renouvelle sous une forme inconnue. Elle marche, elle avance. Envahissant les domaines inabordés et cachés de la mort, elle les anime de son mouvement fécond et harmonieux, les réjouit de ses cantiques, les revêt de ses splendeurs, les lance aux conquêtes qu'elle veut faire toujours. Elle n'abandonne jamais rien de ce qu'elle a possédé, elle ne se reconnaît jamais vaincue et bannie irrévocablement. Elle revient vers les vieilles fosses où la mort a cru se coucher triomphante : elle la chasse de là, elle y jette le nom de Dieu, elle en fait surgir des grappes, des épis et des fleurs.

L'évêque nous disait à grands traits l'histoire des missions, les apôtres, la conquête du monde romain, l'éducation du monde barbare, la formation du monde moderne, le bois de la croix plus clément que l'arche de Noé, le sang de Jésus plus victorieux que les eaux du déluge, toute une humanité nouvelle descendant du Calvaire. La terre entière va être conquise par l'amour, et ceux qui ont reçu le bienfait de l'Évangile veulent qu'il s'étende par eux à tout le genre humain. Il y a des nations apostoliques. Les rois arment des flottes pour porter l'Évangile aux dernières extrémités de la terre. Mais un vent de mort s'élève, les

nations apostasient, des peuples déjà chrétiens sont égorgés, le vent redouble, et dans ce vieil empire des ténèbres c'est à peine si quelques hommes ont entendu dire que leurs pères ont vu un astre. Est-ce donc fini? non! l'Église continue. L'orateur nous a fait contempler cette merveille qui est de nos jours, dont les témoins illustres sont là sous nos yeux : une voix obscure s'est élevée parmi le peuple du Christ ; et le peuple du Christ, se souvenant de sa vieille gloire et de son perpétuel devoir, a repris et continué l'œuvre des missions. Ce que les rois ne veulent plus faire, ce que les nations dans leur masse ont oublié et n'ont pas encore réappris, le peuple chrétien tout seul l'a voulu faire et le fait. Avec le sou de la Propagation de la Foi, le peuple chrétien arme des navires, et l'Evangile est porté à toute la terre. Il rentre dans ses domaines anciens, il aborde des terres inconnues, il reprend et agrandit ses conquêtes. On sait à quel prix. Il faut de l'or et du sang. Le peuple chrétien trouvera ce qu'il faut, et le sang surtout ne manquera pas.

Nous avons ici l'évêque du Japon. Il était là. Et si l'on veut savoir quelle est pour une conscience d'évêque l'obligation d'assister au Concile, c'est assez de regarder ce visage où s'est fixée l'inconsolable douleur de Rachel privée de ses fils. Lorsque, après deux années de captivité volontaire aux confins du Japon, il a pu enfin aborder ce sol imbibé du sang

catholique, son église était enterrée depuis deux siècles au pied d'un gibet. Il la retrouva vivante encore, assez vivante pour donner encore du sang, et on lui en tire encore, sous les yeux de la France, hélas! Et le cœur de l'évêque est deux fois percé, parce qu'il est évêque et parce qu'il est Français. Mais s'il ne meurt pas ici de la nostalgie du martyre, son devoir accompli envers l'Église universelle, il retournera à son Église crucifiée, il la retrouvera vivante. Puisqu'elle donne des martyrs, elle ne peut mourir. Et quand il mourra lui-même, ou sur le gibet ou dans les prisons, ou de misère et de honte à l'ombre du drapeau français indifférent, il aura pourtant sa joie. Il saura que son Eglise ne sera point abandonnée, parce qu'il reste en Europe un peuple du Christ qui lui enverra des prêtres.

La conclusion de Mgr Mermillod était dans cette espérance, appuyée sur le devoir que nous avons tous de soutenir l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Il a dignement décrit la vie des missionnaires, en homme qui sait ce que peut l'amour de Dieu contre toutes les faiblesses de la nature et contre toutes les ignorances et les colères du monde. Autant qu'il est possible de peindre de tels héros, il l'a fait. J'aurais voulu qu'ayant mis sous nos yeux et dans nos cœurs le spectacle de leurs souffrances, il nous parlât aussi de leurs joies, égales à la grandeur et à la sérénité de ces âmes et d'où s'exhalent les baumes di-

vins qui se forment des meurtrissures de la croix. Le monde voit la croix, disait un saint, il ne voit pas l'onction.

J'espère qu'on aura recueilli le discours de Mgr Mermillod pour le bien d'une grande œuvre et pour ceux qu'oppriment les bassesses sans nombre de la parole et de la plume « du temps. » C'est une gerbe d'étincelles. Que ces étincelles se dispersent et que chacune devienne un brasier. L'œuvre de la Propagation de la Foi, si grande et si célèbre, ne l'est pas cependant comme elle devrait et pourrait l'être. L'heureuse circonstance qui rassemble les évêques se fera sentir sur cette belle institution de la piété publique : ils développeront ce qui doit l'être, et la vie envahira de plus en plus dans les domaines de la mort.

CIV

14 mai.

L'*exposition* présentée hier par Mgr l'évêque de Poitiers, au nom de la commission *De Fide* reçoit une approbation unanime. On loue la solide doctrine, le langage sain et clair, la force unie à la modération.

Je pense à Fra Paoli Sarpi, révélateur de *Ce qui se passe au Concile.* Fra Paolo se donne à peu près pour secrétaire du groupe de Pères qu'il appelle « les évêques modérés. » De fait, sans montrer ses papiers, il semble bien avoir vu les leurs, et si, comme il le prétend, on ne lui a pas fait de confidences, il a au moins reçu de quoi se permettre beaucoup d'indiscrétions. Or, ces évêques, à qui seuls Fra Paolo accorde la modération en même temps que l'importance et toutes les autres qualités et vertus, ne sont pas ceux dont l'évêque de Poitiers a été l'organe applaudi.

Donc, la majorité, puisque c'est son nom — la grande, l'immense majorité — loue la modération de Mgr l'évêque de Poitiers. Parmi les Français la joie est particulière, parce que les Français se sentaient molestés du genre de modération d'un certain nombre de Français, ainsi que de leur genre de latin. C'est d'un français de l'Opposition qu'il a été dit que cet adversaire faisait des harangues *pas-latines.*

La majorité a eu la joie d'entendre plus d'un écho de son approbation du côté même de la minorité, d'où ne venait aucune critique. Il semblait qu'on vît poindre l'accord. Hier soir, dans les centres, on augurait une facile et prompte issue de cette discussion désirée, retardée et redoutée. Après le triomphe de la doctrine, la majorité ne désire rien tant que la paix. Elle veut affermir, nullement briser. La paix

de la vérité, c'est le vœu de ces violents. Ils espèrent maintenant l'obtenir. Ils l'espèrent de Dieu, qui tient les cœurs, et de la correspondance des cœurs aux grâces de Dieu; ils l'espèrent des lumières que Dieu se plaît à faire descendre sur la droiture. J'ai toujours eu cette vue, non par mes faibles yeux, qui ne peuvent percer si loin à travers le brouillard, mais par d'autres yeux, beaucoup plus exercés aux choses de l'ordre surnaturel. « Bien, bien! me disait un évêque à qui je parlais de l'influence des engagements et de la force de la passion ; bien! mais il y a Dieu, et la prière. En des matières de cette importance, croyez-vous que l'on se décide sans avoir prié? Croyez-vous qu'une âme sincère puisse prier sans que Dieu entende? Tel aujourd'hui cherche le plus prudent, qui demain embrassera le plus juste, sachant qu'il n'y a de tout à fait prudent que la juste imprudence d'obéir à Dieu. Quand la conscience s'est dit : Dieu le veut! plus d'hésitations. Tous les sophismes ont perdu leur empire, tous les engagements sont rompus. Nous savons que le grand engagement est envers Dieu et que Dieu est plus sage que nous. La vérité apparaît. Nous la reconnaissons à des traits certains. Il ne s'agit plus de ce que les hommes en penseront; il s'agit d'obéir. En dépit des hommes je te suivrai, car je sais où tu me mènes; prends le chemin que tu voudras! » Voilà les pensées d'un évêque; c'est ainsi que l'unanimité morale se fait dans

l'Eglise. Ainsi elle s'est toujours faite, ainsi elle se fera. Vous verrez !

Un autre évêque me disait la même chose lorsque l'Opposition s'annonçait formidable et intraitable. Il est vieux, sa faible santé le retient au logis, à peine peut-il se rendre aux séances et recevoir quelques visites. Son chapelet à la main, les yeux sur le crucifix, il attend patiemment une manifestation terrestre de la vérité, qu'il compte voir bientôt, face à face pour toujours. Je l'entretenais de nos craintes. Il me répondit : « Oh ! moi, là-dessus, je suis quiétiste ! Dieu fera la chose, il a bien le droit de prendre son temps et de choisir son heure. » Il ajouta » : « Le plus sûr est de se tenir inébranlablement dans le vrai, et c'est aussi le plus court. Intriguer contre l'intrigue ne sert de rien. L'on fait son jeu : elle assure aussitôt qu'on intrigue, et pour peu qu'on la frôle, elle crie qu'elle est une personne de condition à qui l'on manque de respect. (1) »

Enfin, il y a huit jours, une parole encore m'était dite, si douce, si sereine et si assurée, que je n'y croirais pas plus fermement, quand je l'aurais entendue de la bouche d'un ange : « Beaucoup viendront ! »

Combien de fois ne l'ai-je pas répété dans la joie de mon cœur : Le Concile est pieux ! Ceux qui, selon

(1) Je peux, hélas ! aujourd'hui nommer ce sage et doux évêque, il est mort : c'était Mgr. Doney, de Montauban.

notre Fra Paolo, dont je ne garantis nullement la véracité, auraient formé le plan d'amener le Concile à devenir une sorte de Chambre révolutionnaire contre le principe monarchique de l'Eglise, n'ont pas prévu cette piété dominante qui devait renverser leur dessein. Avec la sagesse humaine ils ont calculé sur la raison, sur la faiblesse, sur la passion humaine. Ils n'ont pas tenu compte de la prière, de l'exemple, de l'intervention du Saint-Esprit. Un physicien traitant de la mécanique céleste crut n'avoir pas besoin de l'*hypothèse Dieu*. A la bonne heure! Mais dans la mécanique conciliaire, l'*hypothèse Saint-Esprit* était indispensable.

Isaïe prophétise les biens réservés à l'Israël futur. Comme dernier trait du bonheur et de la gloire de ce peuple parfait, il annonce que tous y seront instruits de Dieu; et Notre-Seigneur reprend et commente cette grande prophétie: *Est scriptum in Prophetis:* ET ERUNT OMNES DOCIBILES DEI. L'Eglise est déjà ce peuple. C'est l'un des secrets de sa vie immortelle. Elle l'est excellemment dans le corps des premiers pasteurs, agneaux à l'égard de Pierre. Le troupeau le verra et sera dans la joie, le monde le verra et sera dans l'admiration. *Et erunt omnes docibiles Dei.*

Là-bas, à Paris, vous lisez les correspondances et les brochures. Vous avez la *Gazette*, le *Français*, le *Moniteur*, les etc. C'est le P. Gratry qui vient vous étonner, le prévôt Dœllinger qui vient vous scanda-

liser, Fra Paolo qui vient vous révolter. Vous vous demandez d'où cela sort, ce que cela veut dire? Cela veut dire qu'il y a des calculs faits en dehors de l'hypothèse Saint-Esprit. Mais ici l'on entend les hommes de Dieu, qui sont les vases où le Saint-Esprit doit descendre, qui lui demandent de venir, qui s'inclinent pour le recevoir. Dans toutes les églises, on rencontre des évêques en prière. Qui les aborde reçoit de leurs lèvres ces choses fortes et saintes que je viens de répéter, et l'on demeure plein de confiance, malgré les assertions malséantes de Fra Paolo.

Celui-ci, par exemple, s'il veut bien savoir ce qui peut tomber des lèvres des hommes de bien pour écraser une vilenie, il n'a qu'à faire le petit tour que j'ai fait hier; il pèsera ce que l'on peut appeler le mépris public, et il connaîtra que c'est lourd. La lourdeur même de son style ne pourrait servir de comparaison. Quelles paroles! quelles pointes de la crosse pour clouer à terre la tête plate du serpent! S'il veut que je le conduise à ses juges, il me trouvera clément envers lui, moi qui ai bien voulu m'indigner.

CV

17 mai.

Dans sa *Réponse* à Mgr l'archevêque de Malines, Mgr l'évêque d'Orléans a écrit cette phrase :

Faisons un grand Concile; développons les vives et fécondes puissances de l'Église...; dissipons enfin par des déclarations nettes, précises, formelles, tous ces affreux malentendus qui nous dévorent. Voilà comment nous ramènerons à nous ce siècle qui nous fuit, et comment nous pourrons sauver la société, qui crie au secours par toutes les voix de ses souffrances et de ses périls.

Dom Guéranger a signalé ici du louche et du creux. Il y paraît comme en maint autre endroit, que, selon Mgr l'évêque d'Orléans, le chef de l'Église n'a eu ni l'idée du « grand Concile, » ni le sens des « affreux malentendus qui nous *dévorent*, » ni la parfaite intelligence des moyens de « ramener le siècle qui nous fuit, » et « de sauver la société qui crie au secours. » Toute l'opposition conciliaire roule sur cette défaillance du Pape. C'est le thème *sarpique*. Dans la brochure et dans les journaux qu'elle résume, on retrouve fréquemment « les malentendus qui nous *dévorent*. »

Ces malentendus qui nous *dévorent* me semblent bien vouloir faire entendre que le Pape *ne s'y entend pas*. Mais le P. Ramière veut tourner cela d'une autre façon.

— Oui, dit-il, faisons un grand Concile ! Et il déroule un demi-volume intitulé : *Le programme du Concile tracé par Monseigneur l'évêque d'Orléans*. On pourrait trouver une pointe d'ironie. Néanmoins, le P. Ramière est quasi pris par le texte dont il scrute les profondeurs. Il en aime l'élan et la pompe, et il part d'un même élan et d'une même pompe pour le temple de la Concorde universelle, paraissant croire que son adversaire va se laisser entraîner. Je doute que nous touchions à cet aimable dénouement. Cependant il n'est pas douteux que le P. Ramière indique le moyen de faire un grand Concile en dissipant *les malentendus* qui nous *dévorent*.

Le vrai moyen de faire un grand Concile, c'est de décréter la foi. La foi étant un feu très-ardent et très-lumineux, par ce feu seront aussitôt détruits les « affreux malentendus. » Plus de nuit, plus de monstres, plus de malentendus, mais au contraire un *bien entendu* général. Donc, que la foi parle haut, qu'on s'entende bien, et nous ne serons plus dévorés ; tout au contraire, la clarté de la foi dévorera le malentendu. C'est si simple, et nous cherchons tant !

Le P. Ramière déduit ses raisons comme il a coutume de faire, en bon ordre et en bon style. « — Dé-

veloppons les vives et fécondes puissances de l'Église... » Il prouve très-bien que la plus vive et féconde puissance de l'Église est sa Tête et non pas ses têtes, et que l'Église n'a des têtes que parce qu'elle a *une* tête. — « Dissipons enfin par des déclarations nettes, précises, formelles, tous les affreux malentendus qui nous dévorent..... » Il prouve très-bien que les déclarations dont on a besoin partout ne peuvent être nettes, précises, formelles, opportunes, telles enfin qu'il les faut, qu'autant qu'il y a une tête pour les affirmer. Il le prouve avec la même dextérité et la même solidité à l'égard des malentendus théologiques et à l'égard des malentendus politiques. Tout réclame la Tête, car la saine politique découle de la saine théologie. Pour savoir ce que l'on doit faire, il faut premièrement savoir ce que l'on doit croire. Qui le dira, s'il n'y a pas de tête? Et si plusieurs têtes le disent sans accord possible, qui le saura?

C'est de l'A B C. Mais, comme il est manifeste que le monde ne sait plus lire, et que beaucoup de gens considérables s'appliquent à bouleverser l'alphabet, il faut remercier ceux qui consentent à nous apprendre les lettres. Le P. Ramière mérite une grande reconnaissance pour le soin qu'il met à cet office — plein d'ennuis et même de péril.

Mgr Francesco Nardi, membre du haut tribunal romain de la Rote, est un autre gardien très-vigilant

du bon sens public en matière de foi ; et lui aussi sait ce qu'il en coûte ! Il a de vastes connaissances, une dialectique vigoureuse, un talent d'écrire tout à fait rare ; il s'est placé au premier rang parmi les défenseurs de la justice. Tout cela lui vaut des injures de choix. Plusieurs messieurs qui ont tourné mal, et d'autres qui ne promettent pas de bien finir, ne font aucune difficulté d'adresser à Mgr Nardi les outrages personnels les plus grossiers, sans autre motif que l'incapacité où ils sont de lui répondre autre chose. Ces hommes austères l'accusent d'intrigue, ces hommes désintéressés l'accusent d'ambition. On les voit ramper, grimper, se faufiler, on les voit paraître à toutes les fenêtres sans qu'on leur connaisse aucun moyen d'ouvrir correctement aucune porte. Ils sont irréprochables néanmoins. Dieu les avait faits pour les grandeurs et les fortunes. Quant à Mgr Nardi, qui ne monte que sur la brèche, il est très-répréhensible d'y paraître si souvent. Méprisant ces clameurs, il retourne au rempart, imperturbable dans sa politesse comme dans son courage.

Nous avons de lui une réfutation des fameuses *Observations* de Mgr l'évêque d'Orléans. Jeté par morceaux dans les colonnes d'un journal italien, cet ouvrage n'a pas été assez connu. Je le regarde comme un modèle de polémique. Rien n'est omis, tout est bref, tout va au but. C'est savant sans fatras, net

sans sécheresse, courtois sans impertinence, sans platitude et sans labeur.

Les premiers chapitres offrent un intérêt particulier. L'auteur recherche l'origine et l'original de ces fameuses Observations, qui ont paru en allemand, en anglais, en français, peut-être en arabe, et enfin en italien. Mgr Nardi croit avoir de bonnes raisons pour dire que l'original est allemand, de Munich. Et alors nous, fière France, nous n'aurions lu et admiré qu'une traduction !

Quoi qu'il en soit, l'éminent publiciste prend la pièce et la démonte avec une rare prestesse. Examen fait de ses diverses parties, il conste que, depuis six ou neuf mois, la polémique faillibiliste n'a rien inventé. La criminelle ingérence de la presse catholique, la chute du pape Honorius et celle des autres papes prétendus hérétiques et errants, l'intérêt des protestants, des schismatiques et des idolâtres, les « affreux malentendus, » l'unanimité morale, le péril d'exciter la colère et les représailles de l'Europe incrédule, tout se trouve condensé dans ce premier *factum* français ou allemand, et tout est ruiné par cette première réfutation italienne. Les principaux faux textes et les principaux faux faits viennent de là, sont redressés ici. Depuis six mois on s'est acharné à amplifier les *Observations* omnilingues de Munich ou d'Orléans. On a écrit des volumes, mais c'est toujours la même chose. Seul, le P. Gratry a eu le mérite de

changer un peu la couleur du plan primitif, en allumant des feux de Bengale.

Quel homme que le P. Gratry ! Parmi tant d'indigents, il a su innover; parmi tant d'obstinés, il a le génie de se taire! Mettons toujours le P. Gratry à part. Si j'étais chargé de le peindre, je l'entourerais de lis à cause de sa candeur, et de coquelicots pour figurer la grâce éclatante de son style. A ses pieds on verrait un bréviaire bien relié en chagrin bleu, et bien agrafé de fermoirs coquets. D'une main il déplierait le paravent de la prudence, de l'autre, il remettrait son épée au fourreau. Et il aurait un air songeur et fin, en regardant deux personnages allégoriques : un petit ange, le rasoir à la main, pour lui rafraîchir la tonsure ; l'autre, un petit diable qui veut lui coller sur la tête le chapeau d'académicien.

Chassez ce mauvais petit diable, P. Gratry, et s'il s'obstine, prenez en guise d'exorcisme l'opuscule de Mgr Nardi, dont un ecclésiastique français vient de nous donner une version vive et fidèle. Vous verrez là plusieurs malentendus scientifiques analogues à ceux qui ont *dévoré* votre temps et votre réputation d'homme sérieux. La correction qu'on leur fait subir vous instruira, sans vous infliger le déplaisir de tomber directement sur vous.

M. Palmé, qui a pris un rang distingué parmi les éditeurs infaillibilistes, a donné une physionomie

charmante à l'excellent opuscule de Mgr Nardi. C'est une innovation agréable de voir une brochure catholique imprimée avec élégance, et non pas uniquement « comme pour l'amour de Dieu. »

Mêmes remerciements à M. l'abbé Cheruel, curé de Saint-Honoré, de Paris, pour la réimpression du livre de messire Louis Abelly, évêque de Rodez, sur l'*obéissance et soumission qui est due à N. S.-P. le Pape, en ce qui regarde les choses de la foi.* Je lis avec délices ce traité que le jansénisme avait habilement recouvert d'oubli. Quel bon savoir, quelle belle langue, et que nous sommes loin de ces correctes verdeurs de l'esprit, quoique généralement académiciens! Il faut l'avouer, la polémique de presse sur l'infaillibilité nous entraîne à sa suite dans d'étranges misères. Elle nous fait discuter des textes et des affaires de rien; des phrases et des emphases, des caquets, moins encore, la sonorité de la salle des séances! Nous voyons plus de tactiques essayées que de principes produits et appuyés, et enfin les grandes raisons sont tirées du monde extérieur, de la disposition des princes, des pentes de l'opinion publique. Tout cela « fait de la peine. » On s'en console en lisant ces bons vieux livres, où la véritable doctrine, la véritable histoire et la véritable piété, se fortifiant l'une l'autre, tiennent de si beaux conseils et s'arrêtent à de si fermes décisions.

C'est le mérite du livre d'Abelly. L'on veut bien

que je me plaise à dire que le prêtre distingué qui nous l'a rendu, fut, dans sa jeunesse, le correspondant à Rome de l'*Univers*. Le premier, il entreprit de tenir les catholiques de France au courant des choses de Rome, et de faire un journal romain dans un journal de Paris. Il y a vingt-cinq ans. Cette famille de l'*Univers* a été entêtée et persévérante! Mais elle n'a pas perdu son labeur. Chose étrange! en me reportant à ce temps-là, je me rappelle des épisodes de la correspondance de M. Cheruel, qui se renouvellent aujourd'hui du côté des mêmes personnages, ramenés sur le même terrain. Les hommes ne vieillissent pas tant que l'on croit : la suppression de l'*Univers* était demandée à Grégoire XVI comme elle a été demandée récemment à Pie IX, par la même IMPORTANCE, pour les mêmes raisons..., qui n'étaient, peut-être, pas données.

Mais je reviens au livre d'Abelly. Il n'est pas seulement instructif par l'abondance de la doctrine sur le point qui occupe aujourd'hui l'attention des esprits sérieux; il est encore agréable par le style, plein de noblesse et de droiture; il est même amusant par l'actualité.

Je viens de dire que les hommes ne vieillissent pas; je devrais dire qu'ils ne meurent pas : la polémique d'Abelly ne se borne pas à dévoiler la pénurie doctrinale que nos adversaires opposent à la constante foi de l'Eglise; elle nous montre souvent les person-

nages eux-mêmes. Ils étaient jansénistes dans ce temps-là, et refusaient les constitutions du Pape. C'était le fond de leurs sophismes contre l'infaillibilité.

Ils avaient les mêmes procédés, le même entêtement d'ignorance ; dans le *chœur*, on entendait les mêmes voix. Les dames dont on a tant parlé ces jours-ci, tenaient le même rôle avec la même ardeur. Le bon Abelly leur donne un salut en passant. Il rappelle ce que saint Jérôme écrivait à la vierge Démétriade pour l'empêcher de se laisser prendre aux brochures de Rufin et de tomber aux filets des Origénistes : « Le vrai bien de votre âme m'oblige de vous exhor-« ter à demeurer toujours dans la foi de Notre Saint-« Père le Pape Innocent, qui est le successeur d'A-« nastase au Saint-Siége apostolique, et que vous « preniez bien garde (quoique vous vous croyiez « bien prudente et sage) de recevoir, sous quelque « prétexte que ce soit, une doctrine étrangère. » Sur quoi Baronius observe que saint Jérôme ne parle pas de saint Augustin, quoique Démétriade, retirée en Afrique, pût aisément consulter le grand et saint docteur. Il lui parle d'Innocent pour cette raison : « qu'il savait très-bien que la foi catholique est tou-« jours conservée pure et entière avec plus de certi-« tude en la Chaire de Pierre. »

CVI

L'EXPOSITION ROMAINE.

I

19 mai.

Je comptais vous parler de l'*Exposition* romaine, ou plutôt de l'exposition de Rome. La voilà finie sans que j'y aie pu mettre les pieds, qu'une seule fois ou deux. Quand j'y voulais aller, j'étais toujours attiré d'un autre côté. Je regrette peu de m'être laissé détourner, regrettez moins encore de n'avoir pas eu un rapport de ma façon. Il eût été incompétent et compromettant. J'ignore ce que l'industrie a de bon, je nie qu'elle ait rien de beau, ce qu'elle a de mauvais me frappe outre mesure. Dans cette disposition, comment flatter suffisamment une dame si fière et si régnante? Ses chevaliers, armés de marteaux, de scies, de vrilles, et de tous les engins de destruction imaginables, n'auraient pas manqué de nous faire un mauvais parti.

La *vitrine*, quelle qu'elle soit, ne m'a jamais pu charmer. Vingt et cent objets, dont chacun a son prix

et sa grâce, deviennent ennuyeux lorsqu'ils sont réunis sous verre, et les *collections* en tout genre me semblent une des inventions capitales de la sottise humaine, dont le principe est dans la convoitise et l'orgueil. Je ne prétends pas qu'un collectionneur ne puisse avoir toutes sortes de vertus. J'ai bien de la peine à croire qu'il puisse être un homme de génie, et même ce que l'on appelle un homme de goût. Cette manie de la collection vient à l'individu, lorsqu'il s'affaisse et se répand dans la société aux époques de décadence. Là où l'on commence à établir des musées, l'on peut dire que la séve commence à tarir, que bientôt il n'y aura plus de chefs-d'œuvre, et qu'avant peu l'art cessera de créer.

Les expositions sont un autre signe de la même maladie. On s'ennuie de ces vieux chefs-d'œuvre collectionnés. Ils se nuisent par le voisinage, ils nuisent à l'esprit d'invention en lui offrant trop de modèles, et parmi ces modèles le médiocre ne tarde pas à triompher, comme plus accessible au grand nombre. Le besoin du nouveau se fait sentir, on compte réveiller l'invention ; mais l'exposition est un moyen artificiel, violent et redoutable. C'est alors que le médiocre prend plus d'empire, et une révolution, la « révolution du mépris, » peut créer le despotisme du baroque et du hideux. Le souverain jury des expositions n'est pas le mérite, ni le talent, ni la cience : c'est la mode. Elle donne la palme tantôt à

la platitude, tantôt à la brutalité et à la monstruosité. La platitude obtient le succès de vente, la brutalité et la monstruosité le succès d'opinion. Par les expositions M. B. se roule en carrosse à l'Institut, et M. C. se hisse au piédestal, la pipe au bec. Grâce à de tels succès, le nombre des artistes augmente et l'art décroît. Double désastre.

Les expositions rendent à l'art le même service que la presse rend à la littérature, la tribune à la politique, les théâtres et les cafés-chantants à la musique. Foison de feuilletonistes et d'articliers, foison d'orateurs, foison de professeurs et d'exécutants en tous genres; disette d'écrivains, d'orateurs et de compositeurs.

Quant à l'industrie, on dit généralement que les expositions lui font faire un très-grand et très-réel progrès. Ceux qui le disent le savent mieux que moi, et je n'ai rien à contredire. J'observe seulement qu'elle fait aussi beaucoup de progrès en arrogance, mais qu'elle n'en fait point du tout vers la beauté. Elle continue d'être très-gauche, très-laide, et généralement très-malpropre et très-malhonnête en ses œuvres grandes et petites. Comparés aux produits anciens, ses produits se distinguent tout de suite par moins de grâce dans la forme et par moins de probité dans la matière. On dit qu'ils sont plus savants, plus chimiques, plus physiques, plus mathématiques; je me contenterais qu'ils eussent meilleure tournure

et durassent plus longtemps. On ajoute qu'ils sont plus commodes et livrés à meilleur marché. Pour la commodité, c'est une affaire d'habitude et d'usage; tout a toujours été commode, excepté l'homme et la vie qui ne le sont point devenus, et l'industrie n'est pas en train d'accomplir ce prodige. Pour le bon marché, tout le monde en convient, et tout le monde convient que le bon marché finit par coûter plus cher.

En somme, malgré le progrès de l'industrie, nous sommes toujours gênés dans nos habits, dans nos gants et dans nos bottes, et surtout dans les citoyens qui nous fournissent ces choses. Il y a toujours des cheminées qui fument, des lampes qui filent, des bateaux qui sombrent, des maisons qui croulent et qui brûlent, du papier qui boit, des livres pleins de fautes d'impression, du pain aigre, du vin frelaté, des impôts sur des portes et des fenêtres qui ne ferment pas, et beaucoup d'autres choses incommodes et coûteuses qu'il serait trop long d'énumérer. Mais l'industrie a de moins supportables défauts.

Je voudrais un progrès de l'industrie qui empêchât le patron d'opprimer l'ouvrier et l'ouvrier d'opprimer le patron et le public. J'aimerais fort que l'industrie trouvât le moyen de nourrir son monde, au lieu de le dévorer, comme elle fait, et de lui inspirer ce furieux appétit de me manger moi-même, comme je vois qu'il y pense. Je voudrais que l'usine

à fer et à coton, à eau-de-vie et à constitutions, qui s'est élevée sur les immortels principes de 89, ne tuât point tout à fait la bonne vieille usine à pain, à vin, à viande et à église, l'usine de bon labeur et de bon repos qu'on appelait la France. Un mécanisme quelconque qui nous put procurer ce bénéfice, je ne l'ai vu dans aucune exposition, sauf dans l'exposition romaine, où je ne trouve pas qu'on l'ait assez remarqué.

A cela près, l'exposition romaine, que j'ai peu vue, m'a paru ressembler beaucoup aux autres, que j'ai à peine vues. Elle était seulement plus modeste et moins encombrée. A Rome, même dans les choses qui ne sont pas du ressort de la foi, jamais on ne perd la mesure. Il n'y avait point de savons ni de meubles, ni de piéges à rats ni d'ustensiles de ménage. Ce n'était pas « universel. » Le programme se limitait au service et à l'ornement du culte. C'était assez pour avoir trop : le superflu n'a point manqué. Le beau cloître des Chartreux se trouva plein de statues et de peintures. Je dirai franchement que je n'y ai rien vu qui pût ravir personne, et rien de nouveau, sauf quelques grands dessins de Fracassini, Romain mort à vingt-quatre ans, l'année dernière. Ces œuvres, plus ou moins habiles, manquent souverainement de ce que l'on s'attendrait à trouver en Italie et à Rome, où tant de précieux modèles sont entassés. Point de couleur, point de style. Pour le

moment cette grande séve si abondante et qui a si longtemps coulé, quoique en diminuant toujours, semble complétement épuisée. En peinture, rien ne rappelle aucun maître, même médiocre, même de loin. L'Italie, la terre des modèles, n'a pas aujourd'hui un copiste passable. En sculpture, ils suivent Canova ; mais à quel filet d'eau se trouve réduite cette source maigre et molle ! Canova est le père de la sculpture en *taille-douce ;* il la fit admettre à décorer les monuments, les tombeaux et les autels avec le caractère d'inspiration qu'il fallait pour illustrer les romans et les boudoirs de l'Empire. Je ne peux regarder une œuvre de Canova, même *la Religion* du tombeau de Clément XIII, qu'aussitôt ne m'apparaissent *Claire d'Albe*, *Corinne* et *le Dernier Abencerrage*. Je vois Mme Cottin, Mme de Staël, Mme Récamier ; Chateaubriand leur lit une page du *Génie du Christianisme*, et j'entends dans les airs :

Partant pour la Syrie.

Canova était certainement un homme d'esprit. Il aima mieux polir, amollir et avilir du marbre, que d'être général ou préfet pour devenir sénateur. Je ne le blâme pas. Mais, qu'il fallût voir en lui un statuaire, je n'oserais plus traverser le salon des Muses ni m'arrêter devant la Vénus de Milo, l'Achille, le Laocoon et le Gladiateur mourant. C'est de ce voltigeur que découle la statuaire italienne, mais elle est

présentement fort au-dessous de lui. La taille-douce est devenue vignette. Voilà le dernier mot du *veule*, u mesquin et du commun. Il y a même des statuaires qui s'exercent au trompe-l'œil; quelques-uns y réussissent déplorablement. J'ai vu à l'exposition de Rome deux marbres représentant des femmes enveloppées de gaze. Vous jureriez, à cinq pas, qu'en effet, c'est de la gaze. Hélas! que ne sont-elles enveloppées de laine, ou plutôt de paillassons! L'on verrait moins leurs formes grêles, sans noblesse et sans pudeur. Le jury de la grande exposition française a couronné un Napoléon mourant dans une couverture si bien imitée que c'était vraiment merveille. Toutefois, le premier tisseur venu fait encore mieux, et il est injuste de primer le statuaire lorsqu'on ne prime pas le tisserand dont l'ouvrage est si supérieur à tous les points de vue.

Si les statues de l'exposition de Rome obtiennent le même succès que l'œuvre exposée à Paris, le marbre et le ciseau ne feront plus que de la soie, de la dentelle et du drap. Il viendra des raffinés plus *réalistes* encore ; les connaisseurs distingueront entre l'Elbeuf et le Louviers. Et, enfin, quelque homme de génie et de patience nous donnera le dernier mot de l'art de Phidias : un invalide faisant sécher au soleil son mouchoir à carreaux. Il aura l'œil de verre, le menton d'argent, la cocarde tricolore. On reconnaîtra le bois de la jambe, le cuir du soulier.

Entre le pouce et l'index il tiendra une prise : et tout sera en marbre ! Que ferons-nous pour l'artiste qui nous donnera la statue-vignette en *chromo*, dernier progrès de l'art et suprême bienfait des expositions ?

Il faut dire que la peinture romaine religieuse ne semble pas encore s'engager dans le vil réalisme où la statuaire se fourvoie. De ses nobles traditions il ne lui reste que le dédain du trivial, du tour de force et du trompe-l'œil. Elle cherche autre chose. Elle a comme un souvenir de majesté. Elle ne trouve pas, c'est vrai, hélas ! mais elle cherche.

Je tremble qu'elle ne se défasse bientôt de ce dernier instinct, et que le trompe-l'œil enfin ne la séduise. L'honneur fait aux tapisseries des Gobelins, qui ont eu le premier prix hors concours, est un encouragement malheureux. Sans doute, ces tapisseries sont extraordinaires. On ne peut mieux reproduire un tableau, et nos ouvriers des Gobelins sont les copistes habiles qui manquent à l'Italie. Cependant ces œuvres incomparables sortent de la voie, et pour copier de la peinture qui n'est point de leur ressort, ils abandonnent et perdent un art propre et charmant qu'ils devaient au moins garder s'ils ne pouvaient l'agrandir. Avec tout le progrès des Gobelins, il n'y a plus de tapisseries. Plus de ces gerbes et de ces bouquets de la couleur adoucie, mélodies sans paroles, qui riaient sur les murs, leur tenaient

chaud, et ne les crevaient pas. Leurs teintes obligeantes accompagnaient le reste de l'ameublement, n'éteignaient rien et rehaussaient tout. Les voilà devenues tableaux, et, d'accessoire qu'elles étaient, élevées au rang principal. Elles font du bruit, elles font des trous, prennent la bonne place, ne supportent rien auprès d'elles, et, en somme, elles sont un mensonge et une curiosité. Oui, mais « on jurerait » que ce sont des tableaux! Ne faut-il pas que tout cède au mensonge du trompe-l'œil?

Entre quelques vieux tableaux prêtés par les possesseurs pour accroître l'intérêt de l'Exposition, et qui l'accroissaient en effet, tout autrement qu'au profit et à l'honneur des œuvres modernes, j'ai vu une Madone de Giovanni Bellini qui fait cruellement douter du « progrès. »

Cette Madone assise tient l'enfant Jésus sur ses genoux : elle agrée bénignement les hommages que plusieurs personnages debout devant elle rendent à son fils et à son Dieu. Sans doute, ce n'est pas la grande Vierge, *la gran madre di Dio*, comme on dit ici, dont quelques vieux peintres ont essayé d'exprimer la suprême majesté. Cette image est difficile entre toutes, et Raphaël lui-même, qui s'y est tant repris, ne l'a peut-être fait entrevoir qu'une fois. Mais l'œuvre du vieux Vénitien n'en est pas moins d'une grâce, d'une ingénuité, d'une profondeur admirables. Il a peint la foi, l'enthousiasme et la prière.

Toutes les physionomies portent un reflet de la Présence réelle. Ce tableau a été conçu à genoux, fait à genoux pour être regardé à genoux. Que ces hommes étaient sérieux et sincères ! qu'ils aimaient ! que de poésie a transsudé de leurs cœurs nourris d'idéal, et qu'ils ont vu *beau* dès ce monde, malgré la quantité de choses « commodes » que le monde ne contenait pas!

Nous sommes fiers à bon droit de goûter la joie plébiscitaire ; mais, outre que les Vénitiens de Giovanni Bellini prenaient ce plaisir à leur façon, qui valait bien la nôtre, ils avaient des guerriers, des artistes et des princes, et cet outillage social leur fournissait de quoi attendre avec patience le perfectionnement des allumettes chimiques. La gloire montait sur leurs galères incommodes. Les rameurs du *Bucentaure*, quand le Doge épousait la mer, goûtaient une ivresse dans l'âme que les marins de la jeune Italie n'ont point connue sur leurs frégates à vapeur. La galère allait noyer l'islamisme à Lepante; la frégate à vapeur va se faire noyer à Lissa, piteusement, et se noie toute seule à Ancône. O progrès, de Dandolo à Persano !

J'imagine un Vénitien du seizième siècle, qui se réveillerait aujourd'hui dans Venise, au milieu de toutes les commodités, de tous les bons marchés et de tous les chrysocales modernes. Assurément il trouverait incommode de n'avoir plus qu'un préfet à écouter, des journaux juifs à lire, des caricatures à

regarder. Pour résister à l'excès de son ennui et de sa douleur, il se sauverait dans un coin de Saint-Marc dévasté, il entendrait la messe, et ayant alors retrouvé la patrie, il demanderait à Dieu de mourir, afin de sortir de la mort.

Je ne suis pas ennemi de « mon temps. » Depuis que l'homme est condamné à la sueur, aucune époque n'a été exempte de l'odeur de l'humanité. Pas de paradis terrestre qui ne soit un bagne, puisqu'il n'en est point où n'entre le péché. Nous ne demanderons pas compte à Dieu de nous avoir fait vivre en un temps plus qu'en un autre. Il nous a distribué dans les âges par des raisons à lui, qui sont des raisons de clémence pour nous, et ce murmure contre sa Providence aurait l'ingrate stupidité de tous nos murmures. Le bagne humain n'est point l'éternel enfer. Dans ce lieu d'exil et d'épreuve, l'encens de la prière peut brûler, la lumière descend, la miséricorde vient et repasse comme une brise vivifiante, l'espérance et la miséricorde demeurent avec Jésus-Christ captif pour nous. Appuyés à lui, nous pouvons nous hausser, regarder par-dessus le mur dans l'infini de la lumière, de la justice et de la paix où nous entrerons un jour, délivrés de tout par le miracle qui nous rendra notre être véritable en nous délivrant de nous-mêmes. Je sais cela, j'en suis sûr, assez sûr pour me trouver très-bien dans le temps que Dieu m'a donné. Pour moi, personnellement, je n'y manque

de rien. S'il passe des vapeurs méphitiques, j'ai de l'encens à brûler ; si les laideurs abondent, je vois et je connais des beautés suprêmes, j'entends des paroles qui égalent toutes les harmonies que la terre a chantées. J'ai hérité des richesses et des alliances de ma race ; j'ai des bras pour me relever de terre, pour me tenir au-dessus du mur, le front baigné de lumière et d'arômes de vie, et encore que mes yeux soient faibles, je peux voir loin dans le ciel, grâce aux télescopes qui me sont fournis. Qu'ai-je à dire contre « mon temps ? » Mon temps, à moi, est le temps de Jésus-Christ, comme tous les temps. J'y suis un fils de foi, investi de tous les priviléges de ma race supérieure. J'ai un Dieu, j'ai un père et un chef sacré, j'ai des frères vivants et immortels, et je suis vivant et immortel. Sans doute je fais mon chemin et je verse ma sueur, suivant ma présente condition humaine; mais, par mon privilége royal, en dépit de la condition humaine elle-même, j'ai mon autel indestructible, mon lieu de repos sur la hauteur où croissent le blé et la vigne et les fleurs et les fruits, où passent et chantent les anges. Là j'oublie et je fais mieux que d'oublier, j'accepte les fatigues du chemin, et je suis libre, d'une liberté absolument certaine, absolument victorieuse, et je sais que ni plèbe, ni plébiscite, ni empereur, ni décrets, ni juges, ni soldats, ni tremblements de terre ne m'empêcheront d'atteindre mon but.

Donc, si la question n'était qu'entre mon temps et moi, nous pourrions vivre en bonne intelligence. Ayant ailleurs mon amour, ma joie et mon attente, le dédain que je me sens pour les produits chimiques, artistiques et politiques, me ferait assez justice de l'admiration que mon temps leur voue. Mais puisque c'est un devoir de ne pas laisser prescrire le vrai, je dirai à mon temps que je déteste la jactance avec laquelle il glorifie sa misère. Un temps où l'art décline, où la pensée humaine n'enfante plus la beauté, n'est pas le meilleur temps où l'homme puisse vivre, ni le moins mauvais où l'homme ait vécu. Les puanteurs, les laideurs et les torpeurs sont des choses très-incommodes, même lorsque les plus rares génies s'exercent à les créer. M. Hugo, qui est parfois à lui seul Balaam et sa monture, a bien exprimé ce que je voudrais dire. Dans une de ses poésies, le bon Dieu daigne entrer en lutte de création avec le diable : il prend un grain de poussière et en fait le soleil ; le diable ramasse cent éléments précieux, prend le soleil lui-même, forge, cogne, prolonge son travail et produit avec orgueil... une araignée ! Je songe à cette belle fable, lorsque j'écoute les chants de triomphe de l'industrie ; et M. Hugo lui-même, avec tout l'or, tous les diamants et tous les feux de la poésie, avec le disque et le rayons du soleil, n'a fait qu'une maîtresse araignée, un monstre très-incommode.

Non, le plus riche et commode sopha pour dormir

sous terre ne vaut pas la plus roide échelle pour monter vers le jour ! Non, vingt obélisques d'usines fumant à la fois ne sont pas un spectacle aussi beau et un signe de civilisation aussi éclatant qu'une humble chaumine d'où s'échappe un filet bleu à l'heure du soir :

Je vois fumer la cime de nos toits!

Jamais le poëte et jamais l'exilé ne rêveront de voir fumer une usine. Dans aucune usine, l'homme n'a rien laissé de son cœur. L'homme n'est pas là; l'homme plutôt est détruit là, et le sentiment que l'usine lui laisse est le désir sauvage de broyer cette merveille. La patrie, le bonheur et la liberté sont sous la chaumine, et la chaumine est sous le clocher. *Je vois fumer la cime de nos toits!* Je crois qu'il y avait quelque chose dans l'âme de Béranger, parce qu'il a fait ce vers ; quelque chose que Dieu a gardé et mis à part, le grain de poussière dont il fait des soleils.

Le chiffre de ce feuillet m'avertit que j'ai plus que rempli la mesure. Je me suis laissé divertir à des papillons qui m'ont entraîné un peu trop loin de l'Exposition romaine pour que j'y puisse rentrer aujourd'hui. Je veux pourtant vous dire ce que j'y ai remarqué de bon, de rare et d'unique.

CVIII

L'EXPOSITION ROMAINE.

II

21 mai.

Je reviens à l'Exposition, dont je n'ai pas su vous parler en une seule lettre, pour m'être laissé détourner à charger sur les jactances de l'industrie. J'espère qu'on me pardonnera quelques digressions. Je ne suis pas placé ici pour creuser assidûment et correctement un même sujet. Rome est le lieu d'une pensée unique, mais aussi le plus grand passage d'idées qui soit au monde, mon travail est perpétuellement traversé de tout ce qui peut l'empêcher de conquérir cette belle qualité que l'on appelle « la suite dans le discours. » Songez que l'on ne peut faire un pas sans rencontrer des gens et sans réveiller des ombres qui viennent de partout et qui vous entraînent partout. A tous les coins de rue, les siècles se tiennent en embuscade pour vous détrousser de l'idée qui vous occupe et la remplacer par une autre ; à chaque pas

que vous faites, quelque porte entrebâillée vous laisse apercevoir un commencement d'infini.

Je ne crois pas que le cerveau du bon La Bédollière (existe-t-il encore ?) soit très-sensible aux attouchements de l'idée. J'ai vu des marteaux de forge frapper sur cette matière dure et n'en tirer aucun son, que le petit *larifla* ordinaire, qui va tout seul. Eh bien, pourtant, oui ! je crois que le bon La Bédollière ne réussirait pas à faire le trajet assez court du Capitole au Latran, sans qu'il lui vînt plusieurs idées qui ne chanteraient point son petit *larifla, fla, fla !*

Sur la voie Sacrée, il y a des fragances de ce grand baptême qui fut ici donné au genre humain. Le Colysée apparaît comme la cuve baptismale remplie jusqu'aux bords par ces hommes qui baptisaient de leur sang. Du pavé à la voûte d'azur, tout parle de ce baptême, et tout en parle dans toutes les langues que peuvent entendre le cœur et l'esprit de l'homme. C'est le vieux pavé que foulèrent ces pieds sanglants et vainqueurs ; c'est le ciel serein qui semblait insensible à leur sacrifice et qui pourtant l'agréait. Il y a la beauté ruinée des arcs de triomphe qui restent là pour attester que ce fut bien là. Ils disent leur nom, ils constatent leur identité, comme des témoins appelés en cour de justice. L'arc de Titus produit son certificat de victoire devenu un certificat de défaite. L'arc de Constantin parle encore des dieux de

l'empire : c'étaient les immortels principes de 89 du sénat qui demeurait païen, et qui avait soin d'entretenir les bêtes pour le service du cirque. Partout s'étale la majesté verdoyante du brin d'herbe, sur les débris de César; image de cet humble et invincible peuple du Christ, que l'empereur tuait et qui ne tuait pas l'empereur, mais qui seul pouvait tuer et qui seul tua l'empire! On passe sous une allée d'acacias en fleurs : Rome n'avait point cet arbre; il est venu d'un autre monde, alors inconnu; il a pris droit de cité sur le Forum même, dans le lieu sacré de la puissance romaine; il y jette ses fleurs pures et le remplit de ses parfums doux et pénétrants. Ainsi Rome, par la croix, a fait la conquête du monde, et le monde par la croix a fait la conquête de Rome, et il n'y a point d'habitant des terres lointaines et encore inconnues dont Rome ne soit aussi la patrie. Ils viendront tous à la vraie terre natale, ils lui apporteront leurs fleurs et leurs parfums, et ils y demeureront, car ils seront chez eux. Ce sol a été labouré et arrosé pour que toute beauté, toute douceur et toute vertu y puisse enfoncer sa racine et trouver la séve qu'il lui faut.

Du Capitole au Colysée, c'est le martyre; du Colysée au Latran, c'est le triomphe. L'Aventin et le Celius sont couronnés de maisons vivantes où vécurent les saints et les martyrs. Que d'histoire dans ces rues silencieuses et presque désertes! Si vous

allez tout droit au Latran, vous rencontrez une humble porte peinte en gros bleu, fermée d'un loquet. C'est la porte latérale de l'église de Saint-Clément, l'une des plus anciennes de Rome. Sous cette église, on en a retrouvé une autre plus grande : celle-ci est d'origine constantinienne. On l'a retrouvée tout entière, pleine de peintures de l'intérêt historique et scientifique le plus élevé ; elle fut bâtie en l'honneur du Pape martyr par ses successeurs délivrés. Mais sous cette église encore, à un second étage sous terre, la maison même de Clément est apparue. On a retrouvé l'oratoire où Pierre, Lin et Clet ont prié et conféré avec lui. Ici donc furent réunis les quatre premiers papes, et toute l'Église du premier siècle fut en quelque sorte rassemblée dans ces murs, entre le Colysée qui n'était pas encore bâti, et le Latran qui n'était pas encore chrétien.

Connaissons-nous enfin toute l'antiquité de ce lieu très-saint? Non. La maison consulaire de Clément était elle-même assise sur un mur fait de pierres énormes, qu'on a lieu de croire le mur d'Ancus Marcus, la première enceinte de Rome, et qui est certainement du temps des rois. La république l'a ensuite chargé de ces blocs de travertin, et tout auprès, séparées par un étroit corridor, sont des constructions de l'empire.

Dans ses *Observations* à propos de l'infaillibilité, Mgr l'évêque d'Orléans dit qu'il ne faut pas trop

creuser dans les origines de l'Église, crainte d'ébranler tout l'édifice, de même qu'il faut se garder de creuser au pied du chêne pour retrouver le gland d'où l'arbre est sorti. Sans trop comprendre le sens de cette image sceptique et mal digérée (*opus tumultuarium*), on en saisit à peu près la pensée, et elle est fausse. Mais le R. P. Mullooly, dominicain, qui dirige ou plutôt exécute lui-même avec tant de zèle les fouilles de Saint-Clément, a fait matériellement ce que Mgr l'évêque d'Orléans dit qu'il ne faut pas faire. Il a creusé jusqu'au dernier fondement de l'édifice; et loin de l'ébranler, il n'a trouvé rien que la preuve de sa solidité, on pourrait dire de son éternité. Le fondement matériel sur lequel l'Église est assise, c'est le fondement même de Rome; c'est cette muraille de Rome que l'ennemi ne devait pas franchir, et au dedans de laquelle, du moins, il ne pourrait jamais rester; muraille qui même violée garde encore, par une vertu qui lui est propre, le privilége de rejeter l'étranger. Et toutefois en s'établissant sur cette muraille, l'Église y faisait comme une brèche triomphale, non pour livrer la ville à l'ennemi, mais pour l'ouvrir au Maître légitime.

N'est-ce pas, La Bédollière, que ces choses sont grandes, et que, si vous les pouviez voir, elles ne vous laisseraient pas sans émotion, et que vous auriez besoin d'en dire un mot? Parmi nos étonnements en ce siècle, je compte ces messieurs clercs, correspondants

des feuilles anticléricales pour la partie religieuse, qui, se trouvant à Rome, ne visitent jamais ces parages, ou les traversent aussi dénués de flamme qu'un membre de l'Institut passant sur le pont des Arts. Comment font-ils pour se réduire à cet état d'académiciens, ne l'étant pas et ne devant pas vraisemblablement l'être un jour, quoique tout puisse arriver? Je vous les donne pour des hommes *forts* en leur genre! Rome est si belle de tant de beautés, si belle d'ombre et de soleil, de vie et de tombeaux! Il y a tant de grandeurs partout, tant de martyrs, tant d'inspirés, tant de fondateurs sur tant de poussières, et toute cette ville, depuis l'heure où Pierre y entra jusqu'à l'heure présente, est un si grand triomphe de Dieu! Et ces messieurs clercs circulent et vivent là-dedans uniquement occupés de leur petite affaire, c'est-à-dire d'écrire aux *Débats,* au *Moniteur*, au *Français*, et à qui encore? Dieu le sait! que Pierre n'est pas *ce qu'un vain peuple pense*, surtout ce vain peuple d'évêques qui penche à reconnaître que Pierre est infaillible et que d'autres, par conséquent, ne le sont pas. Oui, oui, je vous les donne pour *forts*, ces messieurs clercs, capables de passer six mois à Rome sans écrire de là un seul mot d'où l'on puisse conclure qu'ils y ont vu une seule fois ni la croix de Pierre, ni la croix de Jésus-Christ? Et je crois que mon La Bédollière ne serait pas de cette force.

Ils sont amateurs de plus grandes raretés. Le Coly-

sée, le Forum, Saint-Clément, tout cela est bon pour le vulgaire. Ce sont portes ouvertes ; ces messieurs n'entrent point là. Mais les portes fermées les attirent. Leur messe dite, ils vont appliquer l'oreille au trou de la serrure, et ils racontent *Ce qui se passe au Concile.* C'est ainsi qu'on sert Dieu et l'Église, et qu'un clerc en correspondance sait bien employer son temps. S'il leur reste du loisir, alors, en bon latin de Sorbonne, ils dressent des directoires pour la conscience des évêques exposés à déclarer l'infaillibilité du Saint-Père sans savoir quel crime on leur demande : « Disquisitio moralis de officio episcopo-« rum in emittendis suffragiis circa personalis et « independentis infallibilitatis Romani Pontificis « definitionem. » Oh! les bons clercs! oh! les grands clercs !

Je ne peux me donner cette tenue. J'erre dans Rome, toujours ravi, éperdu souvent, et quelque part que je veuille aller, il est rare que je parvienne à ne pas m'arrêter en chemin. Je suis entré à Saint-Clément à peu près par hasard, le R. P. Mullooly s'est rencontré là, il a bien voulu me montrer ses fouilles ; j'ai vu de mes yeux le vieux mur de Rome, si longtemps enfoui ; j'ai touché de mes mains et de mon cœur les parois de l'oratoire où saint Pierre a prié ; j'ai vu ensuite les peintures de l'ancienne basilique constantinienne, rendue au saint sacrifice. Il y a une de ces peintures, représentant l'Assomption,

qui fut commandée par saint Léon I[er] et exécutée lui vivant. J'allais à l'exposition, mais je suis resté là.

Entre autres choses que le R. P. Mullooly a trouvées dans ses fouilles « à la racine de l'arbre, » il y en a deux qui méritent mention : la première, une tête mutilée de Néron ; la seconde, une statue, mutilée aussi, mais reconnaissable, de saint Pierre en bon pasteur, la brebis sur les épaules. *Ego sum pastor bonus.* Il est très-rare que saint Pierre soit représenté avec cet attribut du Sauveur. On n'en connaît que trois exemples. Ne vous semble-t-il pas que cette statue enfouie parmi les racines approche fort du gland dont a parlé Mgr Dupanloup? C'est là ce que l'on rencontre lorsque l'on creuse sous l'Eglise, et rien n'est ébranlé. Je reviendrai à l'exposition.

CIX

21 mai.

Je reçois un billet cabré qui me fait pourtant plaisir et qui intéressera nos lecteurs. Il m'est adressé par M. l'abbé Fabre, à Paris, en Sorbonne, profes-

seur d'Écriture sainte ; à Rome, en Concile, théologien ou secrétaire de Mgr Maret. Le voici :

Rome, ce 20 mai.

Monsieur le rédacteur en chef,

Vos insinuations, commentées par les paroles de vos amis, me désignent comme l'auteur du livre : *Ce qui se passe au Concile.*

Vous ne m'obligerez pas, Monsieur, à recourir aux tribunaux pour l'insertion immédiate de mon démenti formel et absolu : ni je ne suis ni je ne connais l'auteur de ce livre.

Je suis, Monsieur, votre serviteur.

J. Fabre,

Professeur d'Écriture-Sainte à la Sorbonne.

J'avais inutilement jusqu'ici désiré l'occasion d'offrir quelque compliment à M. l'abbé Fabre, auteur d'assez d'écritures en faveur (il le croit) de l'ontologisme. L'occasion est venue. Je loue hautement M. Fabre de n'avoir pas fait *Ce qui se passe au Concile*, de publier avec feu qu'il ne l'a pas fait, et de donner à entendre qu'il ne fréquenterait pas des gens coupables de l'avoir fait. « Ni je ne suis, ni je ne connais l'auteur de ce livre. » Voilà un propos d'honnête homme, et même une phrase d'écrivain. A vous, Fra Paoli Sarpi ! Joignez cette apostille aux autres papiers qui vous recommandent.

O grâce de Rome! M. Fabre a écrit dans Paris de nombreux volumes où je n'ai jamais rien rencontré qui me plût, et où il n'a jamais su rien mettre que le monde voulût remarquer ; mais il vient à Rome, il y passe six mois, il écrit six lignes, et ces six lignes valent mieux que tous ses volumes et lui font plus d'honneur. En six lignes il réprouve les procédés condamnables de ses amis, il flétrit comme il faut tous ces anonymes que l'on pourrait nommer, mais que l'on ne *connaît* pas. *Nescio vos!*

Certes, M. Fabre a raison de penser que je ne l'obligerai pas à recourir aux tribunaux « pour l'insertion immédiate de sa lettre. » Les tribunaux nous imposeraient des lenteurs détestables, et je suis à tout le moins aussi pressé que lui. Je lui ferai amicalement observer, pour une autre fois, qu'en me parlant des tribunaux, il pèche contre la politesse, et surtout contre l'exactitude du langage et des situations. C'est dommage, dans un morceau de six lignes qui méritait d'être parfait.

Les tribunaux sont bien puissants, mais ils ne peuvent pas procurer une insertion *immédiate* dans un journal. On réclame leur intervention parce que l'insertion *immédiate* a été refusée, et ils ont beau faire, c'est fait. Ils pourront ordonner que l'insertion ait lieu *immédiatement*, elle n'aura pas été immédiate et ne le sera jamais.

Que je voulusse plaider, voilà mon fier adver-

saire obligé de lancer un huisser, d'aiguisier et de graisser un avocat, de subir les remises de la cause, et rien n'est fait. J'ai mon avocat aussi qui emmêle le sien. Il faut prouver que M. Fabre est bien le Monsieur désigné, que son nez est bien ce nez en pioche, que son œil est bien cet œil dans le mur, que ses livres sont bien ces livres qu'on ne lit jamais! Traits vagues, difficiles à fixer, et un bon avocat peut toujours soutenir qu'ils s'appliquent à d'autres. On invoque les paroles de mes amis; mais dois-je répondre des paroles de mes amis? Et il faut encore prouver que ces amis sont mes amis. Témoins à interroger, enquêtes à poursuivre! Le Concile a le temps de finir, et notre procès n'est pas vidé. Après six mois et après un an, on prononce contre moi. J'ai l'appel. Je perds en appel, où j'ai encore traîné. Il est constaté que mon adversaire ressemble au vague monsieur que j'ai désigné comme auteur de ce mauvais livre, et il faut insérer immédiatement la réclamation; j'obéis immédiatement. — Est-ce là l'insertion immédiate?

M. Fabre, habitué aux précisions nécessaires du langage philosophique, pénètre certainement le mystère du mot immédiat et reconnaît sa faute. Je ne la lui ferai pas expier autrement. Il obtient sa chère insertion immédiate, mais par l'unique effet de ma bonne volonté, d'ailleurs charmée de lui offrir cette consolation. Je n'ai garde de faire attendre une ré-

clamation qui, fondée ou non en justice, m'est véritablement précieuse. C'est un soufflet appliqué sur une figure inconnue, mais dans un groupe visible. Il y a là quelqu'un qui reçoit cela. Sans distinguer la joue, nous entendons le bruit. Venant de Sorbonne, il a sa grâce. Ah! ah! vous êtes tels dans cette ombre où l'on dresse des actes d'accusation contre la sincérité du Pape et des directoires pour la conscience trop peu délicate de la majorité du Concile! Vous êtes tels, et vous faites de telles choses que ceux qui s'en croient accusés se hâtent de dire : Ce n'est point moi, et je ne hante point ces gens-là! Et ils sont si pressés de se laver du soupçon, qu'ils balbutient et parlent de travers, semblables à ces hommes effarés qui, dans la précipitation de fuir, se trompent de chemin.

Imaginons là-dessus l'état des visages quand les voiles tomberont!

CX

23 mai.

Je vous ai annoncé une certaine *disquisitio moralis* touchant le cas de l'évêque appelé à voter dans la

question de l'infaillibilité. Entre tous les papiers anonymes distribués aux Pères du Concile, c'est le plus joli. Il se distingue par une incomparable naïveté de conception, d'exécution et de distribution. L'irrévérence et la candeur s'y mêlent dans des proportions si égales, qu'il semble impossible de dire si l'auteur est plus digne de blâme ou de pitié. Devant les juges si volontiers miséricordieux que l'on rencontre ici, ce doute lui est favorable et la pitié l'emporte.

Imaginez un rustre avec un air finaud et qui se trompe lui-même à son air, en sorte qu'il pourrait être bien embarrassé de dire s'il est sincère ou s'il ne l'est pas. Le chapeau rabattu sur les yeux, la bouche dans son manteau plein de trous qu'il n'aperçoit point, il se présente aux Pères du Concile, évêques, archevêques, primats, patriarches, cardinaux, et leur remet son papier blasonné d'un latin équivalent à peu près à ce français :

« Monseigneur, vous videz un presbyte humile,
« mais saint et scient. Vous, ne seriez-vous point un
« épiscope indocte, cécant, peccant? J'ai lieu de le
« témérer et même je n'en dubite pas, car j'ai audité
« que vous penchez vers la chose horrende que l'on
« nomine *infallibilitas*. C'est pourquoi, comme un autre
« bon samarien, je vous viens adjuver et externer du
« morbe infaillibilitaire. Auscultez-moi donc atten-
« tionalitairement. Ne spernez pas le presbyte sa-

« pient qui discerne le temps de se taire et le temps « de vocérer. J'ai toujours su m'abscondre devant « mon préfet et devant le conseil de préfecture; je « saurai m'offrir en monstre au Pape et au Concile. « Cogitez, évêque, qu'il s'agit de la salvation de « l'âme vôtre insipiente. Hici sont trois capitules « translatinés que j'ai scripturés primairement en ma « langue naturelle gallicane où je fus nourri. Dieu « soit béni, de qui vient tout bénéfice. Quand on re- « garde la colonne Trajane, ah! qu'on est fier d'être « Français! Clair autant que clerc, *clarus tanquam* « *clerus*, moyennant ces trois capitules doctement « surbarticulés, je probe clairement et cléricalement « que ladite *infallibilitas* infaustissime (*seu vera debi-* « *litas!*) vous met dans l'occasion de peccarer gravis- « simement en quatre façons pessissimes : 1° *Contra* « *veracitatem*, 2° *contra fidem*, 3° *contra justitiam*, « 4° *contra officium consulendi paci et unitati Eccle-* « *siæ*. Est-ce assez terribile et horrificant? Hélas! « Monseigneur, si Dieu veut me couler un jour dans « votre chape, *non recuso laborem*, mais je ne vou- « drais être dans votre pellage!

« Horréfié pour vous de ce que j'ai à vous insigner, « je ne veux point que les peuples le puissent audire, « et je me contente de le faire typer. Dans mon « ingénuité, il ne m'est pas difficile de cogiter que « les laïques aux palmes desquels caduterait cet écrit, « évelleront leur œil de peur qu'il ne les scandalise.

« J'y perds la gloire qui m'en reviendrait dans le « monde. *Absit gloria! volabit ubi volebit!* Moi, je « veux server le respect consuétudinaire des antistes, « par où se distingue la sodalité toute sainte, *omnino* « *sancta*, qui m'élige pour vous éructer le verbe.

« Si vous quéritez qui je suis, méminissez-vous de « l'ange qui loquita jadis à l'exime Polychronius, et « de nos jours à l'optime Gratry. Ils inclinèrent leur « cap ; séquitez cet exemple, similez Polychrone et « Gratry patre, obédiez à moi. Je me sens né pour « colloquer les antistes dans la recte voie. J'ai des « dotes qui déficient aux autres hommes, et je peux « leur suader des vertus que je me cognosque. J'i- « gnore l'ambition, je ne désire nulle place, *nullum* « *placendi desiderium;* nulle timeur encore ne me con- « cite, et je ne faux de dire mon nom que par humi- « lité. Enfin, Dieu m'a élu directeur œcuménique, et « je vous le vas clarifier. O évêques. ce n'est pas que « je m'admire : mais, puisque je ne suis ce que vous « êtes, malheureusement pour la synode, tâchez au « moins d'être ce que je suis. »

L'on peut ainsi rendre compte, pour la forme et pour le fond, de la *Disquisitio moralis de officio Episcoporum in emittendis suffragiis, circa personalis et independentis infallibilitatis Romani Pontificis definitionem. — Solis RR. Episcopis typis mandata nec publice edenda.*

Les évêques s'amusent de ce plat théologico-maca-

ronique, non cependant sans se trouver un peu insultés. Leurs reproches ne vont point à l'auteur. Tout le monde le nomme, et tout le monde sourit. Il a déjà bondi sur les raquettes de la polémique ; son encrier, renversé dans ces évolutions célèbres, a perdu tout ce qu'il pouvait contenir d'irritant. Mais on blâme ceux qui ont autorisé son extravagance. Après le détestable pamphlet dont M. Fabre « ni n'est ni ne connaît l'auteur, » celui-ci, dans sa pédanterie impertinente, paraît encore exorbitant. Sous l'épaisse enveloppe qui fait présumer l'innocence relative de l'écrivain, le calcul injurieux du parti se découvre. Cela va de pair avec les autres pièces auxquelles est venue se joindre la prétendue *Lettre d'un Evêque*, publiée récemment par le *Journal des Débats*, pièce fausse, sans doute, mais d'un faussaire adroit. Il est clair que le parti se fabrique des documents pour plaider plus tard, s'il y a lieu, l'irrégularité du Concile et soutenir la désobéissance à ses décrets. Ce sont des moyens de cassation. Tel est le secret de ces pauvretés méchantes, ridicules aujourd'hui. La raison commune s'étonne de l'excès de déraison qui peut compter sur de tels engins, dont l'effet immédiat va manifestement contre le but qu'on se propose. Une politique plus méprisante pour l'espèce humaine en attend d'autres fruits. Elle sait que la passion accepte tous les services. Vienne le moment annoncé par le *sarpique* où « de graves devoirs pourront s'imposer à

« la conscience des évêques modérés, » alors on utilisera ces sottes écritures. L'auteur honteusement voilé de *Ce qui se passe au Concile* sera invoqué comme historien très-honorable; le fabricateur de la *Lettre d'un Evêque* deviendra un Père de l'Eglise, le ridicule *disquisiteur*, qui semble à peine digne du sifflet, paraîtra dans une auréole.

Vaines provisions; personne n'en doute, pas même ceux qui ne semblent pas encore importunés d'y retrouver plusieurs de leurs arguments. Mais il faut n'avoir jamais ouvert l'humiliante histoire de l'erreur pour ignorer que ce sont là ses plus puissantes ressources.

A ne pas lui reconnaître d'autre avantage, le camp infaillibiliste a du moins le mérite de guerroyer plus dignement. De ce côté point de masques. Dom Guéranger, Mgr Nardi, M. de Margerie, M. l'abbé de Girardin et combien d'autres disent leur nom, sans parler des Pères du Concile qui ont dû quitter la salle pour prendre part au débat extérieur où ils étaient provoqués. On se montre dans la souscription et dans les adresses recueillies par l'*Univers*. Point de déguisement, point de fuites. La discussion est ample, elle va aux sources et aborde le fond de tout. Le parti contraire doit bien voir qu'il ne procède pas avec cette loyauté, qu'il biaise, équivoque, se détourne ou se répète misérablement. Depuis le premier *schema* de M. Dœllinger et les *Observations* omnilingues qui

l'ont bouffi de quelque rhétorique, rien de nouveau n'a paru chez eux. Dans les correspondances sans nom et sans nombre des journaux, dans cette œuvre malhonnête intitulée : *Ce qui se passe au Concile*, dans cette louche bouffonnerie de *Disquisitio moralis*, c'est toujours la même chose. Toujours le même Honorius, toujours la même salle et le même règlement également rebelles aux vocalises oratoires, toujours les mêmes pauvres âmes anglaises, allemandes, parisiennes et thibétaines devant lesquelles on va creuser un abîme où elles périront, toujours les mêmes grands évêques « modérés » qui ne peuvent pas parler, toujours les mêmes petits évêques immodérés et serviles qui ne se soucient ni de l'âme de M. Pusey, ni de l'âme du grand Lama, ni de la leur !

D'un côté, tant de bonne volonté à discuter et tant de tranquillité à se montrer, de l'autre côté tant d'obstination sur le même thème mis en pièces, et une si évidente nécessité de se masquer ; d'un côté la majesté du Pape, la majorité du Concile, l'unanimité du clergé français ; de l'autre côté, des journaux et des anonymes, et quels anonymes et quels journaux ! Est-ce que ce perpétuel contraste ne dit rien aux adversaires de l'infaillibilité ?

Quoi ! il faut accepter du dehors toutes sortes d'auxiliaires masqués et démasqués, accepter M. Janus et M. Janicot et le monsieur que M. Fabre ne connaît pas et cent autres, et la *Gazette d Augsbourg*,

et le *Journal des Débats*, et le *Times*, et la *Concorde*, bande où rien n'est innocent, sauf ce poupon de petit *Français;* c'est avec ce concours que l'on conteste l'enseignement de l'Église, et l'on permet qu'un homme de la maison, parodiant les formes graves qu'il croit peut-être imiter, diffame insolemment la conscience de six cents évêques !

J'ai mille raisons pour ne pas m'offrir en modèle, *in emittendis suffragiis meis circa omnia.* Je ne suis nullement dans ma profession ce qu'on appelle un scrupuleux ; je crois qu'il faut marcher hardiment lorsqu'on voit clair, et j'ai discuté trente ans sans rancune, sans migraine et sans scrupule. Mais s'il me fallait faire le métier de ces théologiens et moralistes faillibilistes, chercher tant d'arguments contre la divine bâtisse de l'Église, en répéter tant qui sont de si suspecte origine et qui prouvent si peu, égratigner la pierre, raturer la parole de Notre-Seigneur, inculper la conscience du Pape, insulter la foi de l'épiscopat catholique, écrire enfin des choses que je craindrais ou que l'on me défendrait de signer, j'en suis certain, *omnino certus*, comme dit le disquisiteur : la migraine triturerait mon dur cerveau, le scrupule envahirait mon atroce cœur, j'aurais de la rancune contre ceux qui se serviraient de moi. Et plutôt que rester en cette galère, s'il me fallait encore écrire et que je ne préférasse point la mort, je m'arrangerais avec les boulevardiers.

CXI

24 mai.

Je reviens au contraste dont je vous parlais hier. J'en ai sous les yeux un trait notable. Tandis que le Disquisiteur s'appliquait à sa pièce morale et moulait sa feuille de latin de Gaule sur son français d'Ostrogothie, un membre éminent du Concile publiait dans la vraie langue de Rome un noble volume dont la conclusion va au même sujet : *Elucubratio de Dogmatica summi pontificis infallibilitate ejusque definibilitate, per R. P. S. Josephum Cardoni, Archiepiscopum Eddessenum.* Le contraste, comme vous voyez, apparaît dès le titre. Le vénérable archevêque d'Edesse, honoré de toute l'Italie comme savant et comme moraliste du premier ordre, ne se pose pas en directeur des consciences épiscopales. Il vient parler d'une question qu'il a étudiée pour lui-même autant que pour les autres, et rendre compte des motifs de sa conviction.

Il est poli, modeste et il raisonne. La question, loyalement posée, est loyalement étudiée en toutes ses ramifications, dans la Sainte-Écriture, dans la

tradition, dans l'histoire ecclésiastique, dans les circonstances présentes. Toutes les objections sont examinées et résolues avec une grande probité de savoir, une grande netteté de jugement et de langage. Ce beau précis de la controverse, où rien n'est donné à la passion ni à la phrase, ne contient pas moins de 174 grandes pages in-8° dans lesquelles on ne peut signaler ni omission, ni superfluité. C'est une manière de travailler dont la polémique faillibiliste n'a pas du tout fourni le modèle. En dépit de notre Disquisiteur, l'archevêque d'Edesse, dans un résumé ferme, comme tout son travail, conclut à la définibilité dogmatique, et non-seulement à l'opportunité, mais à la nécessité de la définition. Je doute que le Disquisiteur entreprenne de réfuter une œuvre qui éloigne tant de sa petite manière de voir, mais je doute encore plus que cette œuvre le fasse baisser d'un millimètre dans l'estime qu'il a pour sa casuistique. Si j'apprenais qu'il est toujours convaincu qu'on ne peut voter l'infaillibilité sans pécher *gravissime* contre la vérité, la foi, la justice et l'unité de l'Eglise, rien ne m'étonnerait moins ; et je ne serais pas étonné non plus que le petit *Français* lui donnât raison.

Les consulteurs de la Commission de dogmatique pour les travaux du Concile, dans une lettre adressée au Saint-Père, ont voulu rendre témoignage au livre de Mgr Cardoni, qui exprime leurs propres convictions. Je vous envoie cette lettre. Reproduisez le texte

latin : il reposera ceux qui ont lu le latinage du Disquisiteur.

J'y joins un témoignage anonyme d'un autre genre, que je reçois de La Chapelle Saint-Denis, près Paris, comme pour me servir de conclusion. Nos contradicteurs verront que je ne veux pas dissimuler la force de leurs adhérents, et je conviens que celui-ci peut s'appeler *Légion*. C'est un bel exemple de la lumière que la presse peut répandre dans les masses :

CHANSON DE L'INFAILLIBILITÉ.

Le Saint-Père a fait de la fausse monnaie
En se persuadant de son *infaillibilité*,
Si un de nous en avait fait autant,
On l'aurait puni au carcan
Et condamné par la loi à perpétuité.

Il a compté sans la société moderne probablement,
Qui a marchée en avant sans son consentement,
Les saintes décrétales du moyen-âge.
Ne sont plus à la mode ni en usage,
Pas même chèz les peuples sauvages.

Les saints Pères du Concile, par obéissance ou *bétise*,
Au Saint Père se soumettront pour faire à sa guise,
D'un simple mortel, un saint homme *infaillible*.
Avec l'aide du Saint-Esprit notre petite planète,
Verra de tous les livres penseurs faire place naite.

Les bons pères jésuites, par sainte politique,
Ont résolus de dominer tous les catholiques,
En leurs faisant croire que des vessies sont des lanternes;
Mais parmi eux il y en a qui n'en veuillent pas,
Et qui en rient en en prenant leurs ébas.

Un saint Évêque de France a protesté avec humilité.
Contre le *saint orgueil* de l'*infaillibilité*,
Mais le *saint Veuillot* l'a escommunié,
En attendant qu'il vienne dans le saint Concile s'expliquer
Ce qu'il fera sans aucune difficulté.

De tous ces pieux et saints personnages,
Nous en ferons un ragout où un potage,
Et pour la risé et le bonheur du monde,
Nous leurs souhaitons du bonheur dans l'autre monde.
En attendant que nous fassions le grand voyage.

FIN.

Je tire de tout cela l'espérance d'un prochain apaisement de l'opposition conciliaire. Il faut remarquer que tous ces anonymes violents et injurieux, qui compromettent déplorablement tant de noms honorables, n'engagent, en définitive, personne. On ne les chasse pas, c'est vrai, mais on ne les avoue pas, et aucun membre du Concile n'est officiellement lié à ces fâcheux amis. Le plus avancé peut dire, comme le théologien de Mgr Maret : « Je ne connais point ces gens-là, je ne les ai point chargés de parler pour moi, je ne peux répondre ni de leur mauvaise foi, ni de leur ignorance, ni de leur audace. Ce que j'ai dit et ce que j'ai signé était selon le droit, et j'ai le droit de ne pas répondre d'autre chose.»

C'est là, Dieu merci, le vrai de la situation. Elle ouvre une voie large à tous les rapprochements, à

tous les retours, et je suis toujours convaincu qu'il y en aura beaucoup lorsqu'un certain enivrement de la lutte sera dissipé. Les yeux exercés et tranquilles voient venir cet heureux moment.

CXII

25 mai.

On a entendu le trentième discours, et le résultat est l'augmentation constante des discours à entendre. La minorité, s'appliquant à parler tout entière, provoque à parler un nombre au moins égal d'orateurs de la majorité. Devant l'objection obstinée, il y a d'abord une envie de ne répondre à rien, et ensuite une volonté de répondre à tout, deux fois plutôt qu'une. Non-seulement la nature humaine ne hait pas de parler et surtout de discourir, mais, ce qui l'honore davantage, elle a du zèle pour la vérité. La liste des orateurs en révèle plus d'un qui n'a pas dû se proposer d'aborder la tribune. Il a cédé néanmoins, allongeant pour sa part le temps qu'il voudrait abréger. Il a sans doute espéré d'achever une objection prête à renaître, de prévenir une objection future. Toujours est-il que sur ce point ceux qui voudraient

finir font exactement comme ceux qui ont résolu de ne finir pas.

La fin des séances est laborieuse. Toujours un certain nombre de Pères quittent la salle avant que le dernier discours soit terminé. Quand ce sont des membres de la minorité qui se retirent, on sait qu'un membre de la majorité est à l'ambon. Lorsque les déserteurs appartiennent à la majorité, c'est le signe qu'un membre de la minorité fait en ce moment peser la parole. Généralement la majorité écoute mieux. Elle est plus tranquille et plus douce.

On voit qu'il y a discussion. Puisque l'Opposition parle avec tant de persévérance, elle est donc entendue ; ou alors, parlant pour ne rien dire, elle n'a donc rien à dire. Je ne suis point là, je ne lis point les procès-verbaux, je ne peux rendre témoignage ; mais je n'affirme pas moins que l'on discute, et qu'à cet égard le vœu de l'Opposition est rempli. J'ajoute qu'elle n'a point le rôle éclatant. Les *effets* des premiers jours ne se reproduisent plus. Maintenant ce sont les discours et les réponses de la majorité dont l'impression perce les murs. Ceux qui auraient tant voulu des luttes corps à corps s'aperçoivent que le péril eût été pour eux. Le choixdu Concile a mis dans les commissions, non-seulement des savants, mais des orateurs dont le mérite ne redoute aucune comparaison avec les talents et le latin qu'on a tant vantés après le feu des premières escarmouches. Le

réglement se trouve plus protecteur des intérêts de l'opposition que si elle l'avait fait elle-même. Il lui donne le temps de se préparer; elle en a besoin. Elle peut s'en apercevoir aux réponses qui lui sont données dans les vingt-quatre heures. Elle les recevrait aussi solides et plus chaudes si la nuit ne les reposait pas.

Etrange désir de mener le débat conciliaire comme un débat de parlement, où l'on court les fortunes de la guerre, ne refusant pas la ruse, cherchant toujours un peu à enlever les choses par surprise ou d'assaut! Croyant avoir des athlètes, et un peuple aux environs, on réclamait la lutte corps à corps et le droit d'ouvrir les fenêtres. Mais cette partie d'un plan contraire à la nature même de l'Assemblée, et comme tel impraticable dans son ensemble, ne pouvait rien produire isolément, l'eût-on réalisée. Dans une Assemblée où la résolution n'est pas immédiate ni décisive, et où la recherche pure du vrai est le vœu absolu des consciences, l'esprit de parti doit finir par être absolument vaincu. Qu'importe alors l'avantage partiel remporté çà ou là, grâce aux muscles de tel ou tel combattant! On combat devant la conscience, en pleine lumière; il faut avoir pour soi la doctrine et la raison; l'éloquence n'est qu'une servante qui n'a pas voix au conseil.

Personne ne blâme une opposition de conscience, chose naturelle, légitime, souvent très-utile. Le mal

c'est *l'opposition* systématique, l'*esprit d'opposition*, l'application obstinée et désordonnée à *faire de l'opposition*. Voilà ce que le public chrétien n'aurait pas voulu voir au Concile, et ce que le sentiment catholique espérait qui n'y serait pas. L'Opposition proprement dite est une mauvaise vieillerie séculière qui,dans l'Église, est assurée de rencontrer à son tour une opposition carrée.

La première opposition dans l'Église a été une opposition *à l'Église*. Elle s'est appelée la *nouveauté*, le premier opposant a été qualifié de novateur. Il a voulu introduire quelque chose qui n'existait pas, ou empêcher le développement nécessaire de quelque chose qui existait et qu'il niait. Créée de Dieu pour grandir, l'Eglise contint en elle dès le commencement tout ce qu'elle sera jusqu'à la fin des âges. Elle a besoin de tous ses éléments et n'a besoin d'aucun élément nouveau. Lui vouloir donner, c'est lui vouloir ôter. Elle le sait par la foi, elle le sent par un instinct sublime, elle le connaît manifestement par l'illumination divine qui lui est garantie. Et le novateur, soit qu'il veuille ajouter, soit qu'il veuille retrancher, soit qu'il veuille transformer, court à un écueil où il se brisera. Vingt siècles attestent cette merveille. Depuis vingt siècles, l'édifice qui semble crouler de vétusté se soutient et grandit par la séve de son antiquité. Le temps passant sur ces murailles n'en arrache que les plantes parasites. Les siècles qui

écrasent toute construction humaine, s'accumulent ici comme parure ; Dieu les suspend au fronton de son Église immortelle comme des guirlandes d'où s'échappent les fruits, les parfums et les fleurs.

L'esprit d'opposition semble ne regarder l'Église qu'avec les yeux du monde. Il croit qu'elle va crouler. Certainement ses intentions sont bonnes ! Mais avec ses bonnes intentions, il ne veut pas moins quelque chose que l'Église ne veut pas, ou, ce qui revient au même, il ne veut pas quelque chose que l'Église veut. Il propose une nouveauté, la périodicité conciliaire ; il refuse un développement, l'ascension au degré dogmatique d'une vérité qui de tout temps, partout, pour tous, fut plus que voisine de la foi.

L'Église, si j'ose risquer cette comparaison, est comme un homme affecté d'un mal dont il connaît parfaitement la nature, mais qui ne connaît pas moins parfaitement sa constitution propre, et le régime et le remède qu'il lui faut ; et, de plus, il a un médecin qui l'a toujours guéri. Au milieu de la crise, survient un empirique plein d'affection et de zèle, personne n'en doute, mais entêté d'une de ces panacées en vogue qui guérissent, dit-on, tout le monde. Il propose sa panacée ; il veut qu'on l'accepte et que l'on commence par changer le vieux régime et abandonner toute l'ancienne hygiène. Le malade répugne à cet essai périlleux, le vrai médecin défend d'en courir l'aventure, la panacée est refusée ; et le zélé

empirique se fâche. Il fait cent discours sur la constitution du malade, il déclame terriblement contre le vieux médecin qui tient bon pour le vieux régime ; il crie que tout est perdu, ameute les domestiques, les amis, les enfants, rêve d'employer la contrainte, menace de quitter la maison ; bref, tout ce qu'inspire la colère. Peine perdue, le vieux médecin sera obéi, le vieux régime sera gardé, et l'empirique lui-même, lorsqu'il sera malade, ne voudra ni d'un autre régime ni d'un autre médecin. Mais, en attendant, le goût de la nouveauté lui ayant soufflé l'esprit d'opposition, et l'esprit d'opposition lui ayant valu un échec général, il est tourmenté d'une mauvaise humeur générale. De là des écarts qui affligent ses amis et des intempérances qu'il regrettera.

Je vous ai plus d'une fois annoncé qu'il y aurait une tactique pour traîner le Concile en longueur. Elle est fidèlement et fortement pratiquée. — Gagnons la fin de juin, disait-on après la présentation du *schema*, nous aurons gagné une année. Et pourquoi *gagner*, c'est-à-dire perdre l'année ? Parce que l'on espère quelque événement extérieur qui modifiera ou la majorité, ou l'esprit de la majorité et fera accepter enfin la panacée, c'est-à-dire la périodicité et la co-souveraineté du Concile. Telle est l'admirable *Revalescière* qui doit mettre un terme à tous les maux du monde en changeant la constitution de l'Église. Elle la changerait, en effet !

On marche néanmoins. L'infaillibilité se fait à la manière de tout ce qui germe. On sait que la maturité vient, parce que l'on voit passer le temps. Plusieurs Pères m'ont dit maintes fois qu'ils croiraient perdre leur temps, s'ils pouvaient croire que Dieu perd le sien. Mais Dieu travaille, et l'homme qui se croise les bras sur l'ordre de Dieu, travaille avec Dieu, comme celui qui déploie l'énergie entière de ses forces.

J'entendais tout à l'heure à peu près la même chose d'un de ces graves moines qui ne se pressent jamais et ne perdent jamais une minute. Le temps, selon lui, nous est donné pour que nous fassions toutes choses avec maturité, et c'est la voie courte, parce que les choses faites avec maturité sont moins à refaire, grande économie de temps. A propos du Concile, ce moine me parlait aussi de la patience, il me disait que la patience de l'homme est une bonne et active ouvrière.

De la patience nécessaire dans le Concile et aux alentours, l'entretien s'était porté sur la fabrication de l'essence de roses, à quoi ce Père s'entend fort bien, c'est un de ses métiers pour vivre. Il fait du blé, du vin et de l'essence de roses; ce qui, par parenthèse, a longtemps divisé les philosophes de son endroit, car les uns lui reprochaient d'être un moine fainéant, et de priver le monde d'une activité, et les autres d'être un moine laborieux et de faire concur-

rence au peuple. Il leur a dit : Entendez-vous! — Ils se sont accordés à lui reprocher d'être moine, ce crime suffit. Mais comme il a plus d'esprit qu'eux, il use de patience. Il finit par leur faire accepter du pain, du vin, de l'essence de roses, et enfin l'extrême-onction, après quoi ils se taisent.

Je vins à lui demander combien il faut de roses pour produire un de ces petits flacons d'essence pure que les Orientaux vendent si cher? Il me répondit : Il ne faut pas de roses. Le bon Dieu a mis l'essence de la rose dans le géranium, qui pousse et prospère en des lieux où la rose ne réussirait pas si bien ; il craint moins les intempéries, il est plus abondant.

Je prends donc, poursuivit-il, du géranium, non pas le premier venu, mais une espèce particulière. Je l'ai semé dans un champ choisi, je lui ai donné une culture spéciale, je le fais faucher quand le moment est venu. Je connais le moment, lorsque les tiges commencent à fleurir. Plus tôt il serait trop tôt, plus tard il serait trop tard. Je ne coupe pas pour une première ni pour une seconde tige fleurie, je n'attends pas que tout le champ soit en fleur.

Je fais couper par le pied, et je prends tout ce qui est dans le champ, tiges et feuilles, tiges hâtives et tiges tardives. Je n'épluche pas. Je prends les racines que la faux arrache, et s'il y a quelques herbes vaines qui se soient mêlées au géranium, je les prends. Parce qu'elles ont poussé dans le champ, elles ne

nuisent pas. Peut-être sont-elles nécessaires, peut-être contiennent-elles un suc, un amer particulier qui a sa vertu; peut-être que l'essence serait imparfaite, si un peu de cet élément étranger n'y entrait pas. Mais je ne prends rien du champ qui est à côté et qui porte d'autres plantes.

J'ai tout coupé. Je charge tout sur une immense charrette, je verse tout dans un immense alambic, et je me croise les bras. Il se fait là un travail dont je connais la marche, mais dont j'ignore le mystère. Ces feuilles et ces tiges qui ne sont pas au même degré de maturité, ces racines, ces brins morts, cette partie minime d'herbes vaines, tout ce produit du champ fermente dans l'alambic, se désagrége, se mêle, s'expulse, se réunit. Des atomes se séparent à jamais, d'autres s'appellent, se joignent et se confondent indissolublement. Une partie de cette matière s'exhale en vapeur, une partie devient boue et sera poussière, une partie,suintant lentement à travers de longs circuits, devient une matière toute nouvelle : c'est l'essence. Mon champ m'en a donné un petit flacon.

Mais de ce petit flacon les manipulateurs en tireront plusieurs autres plus grands, et ce sera toujours de l'essence; et de chacun de ces flacons plus grands, tirés du premier petit flacon, l'on tirera des bouteilles plus grandes, et ce sera encore de l'essence; et avec cette essence on donnera le durable parfum de la

rose à mille objets qui le communiqueront encore; et ainsi le parfum de la rose remplira pour de longues années un espace qui sera des millions et des millions de fois plus vaste que le champ de géranium d'où je l'ai tiré. Il semblait que j'eusse réduit à rien toute ma moisson. Je l'ai mise, en effet, dans un flacon que peut cacher la main fermée d'un enfant; mais cependant je l'ai immensément étendue, et je tiens là de quoi envoyer le parfum de mon champ à toutes les extrémités de la terre.

— Voilà le Concile! m'écriai-je.

— Voilà le Concile, reprit le bon moine. Voilà le Concile dans la main du Pape, et le Pape et le Concile dans la main de Dieu. Voilà le Concile et le Pape, avec le secours du temps et le secours du Saint-Esprit, dégageant de la pensée humaine, qui est encore une sorte de matière, ce qu'elle renferme de la pensée de Dieu. Toute comparaison cloche entre les choses humaines et les choses de Dieu, et tout mystère reste mystère, car le mystère est de sa nature divin et insondable, et l'esprit de l'homme ni n'en peut toucher le fond ni n'en peut faire le tour. Mais suivez la comparaison, vous en saisirez la justesse générale. Pour moi, c'est assez, sans que je me targue de répondre à tous les pourquoi. J'y trouve la raison suffisante de ce que nous voyons, l'explication de l'opportunité, l'explication des âcretés, l'explication des lenteurs, etc., etc.

Sauf en certaines circonstances de son choix, comme aux noces de Cana, où l'eau fut changée en vin sans passer par l'alambic du cep, Dieu respecte la liberté, même dans les choses. A plus forte raison la respecte-t-il dans l'homme, à plus forte raison dans le prêtre. Il ne veut pas forcer un Concile à donner ses canons plus vite qu'il ne force un plant de géranium à fournir sa parcelle de rose ; et il faut beaucoup de matière pour donner une goutte d'essence et beaucoup de temps pour dégager l'essence de la matière qui la contient et qui la retient. Une fois dégagée, cette essence sera assez libre, assez élastique, assez durable, elle ira assez loin. Et pour conclure, attendons tranquillement : le temps était venu, les tiges avaient fleuri, la matière est dans l'alambic, l'essence sortira.

Ainsi me parla mon bon vieux moine, cet homme inutile qui fait du blé, du vin et de l'essence de roses, et qui dit la messe et donne le corps et le sang de Jésus-Christ. J'aurais causé une heure entre M. de Villemessant et M. Emile de Girardin sur le chemin du Sénat que j'y aurais pris moins de plaisir. On annonce encore cent discours avant la proclamation du dogme. Je le veux bien, et je passerais par cent cinquante, quoique j'attende debout à la porte, en dehors. Le dogme sortira.

On se répète dans Rome une parole éloquente qui a franchi hier le seuil du Concile. Le digne évêque

d'Urgel monta à la tribune pour se féliciter de voir les deux grands vœux catholiques de la noble Espagne au moment d'être accomplis, car le dogme de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge est proclamé, et le dogme de l'infaillibilité du Pape va l'être bientôt. Et je finis mon article comme le pieux évêque a commencé son discours : LÆTUS MORIAR!

CXIII

25 mai.

Comme je vous l'ai écrit, j'ai eu l'honneur de déposer dernièrement aux pieds du Saint-Père cent mille francs provenant de la souscription ouverte dans l'*Univers*. Je m'étais permis d'accompagner cette offrande de l'Adresse suivante :

Très-Saint-Père,

Prosterné à vos pieds, j'apporte une nouvelle offrande fournie par la souscription ouverte dans les bureaux de l'*Univers* afin de vous aider à subvenir aux frais du Concile.

Cette souscription, qui continue, est alimentée par l'obole du pauvre, surtout par l'obole du prêtre, plus pauvre en France que les plus pauvres, mais plus généreux que les plus opulents. Ces oboles sont des actes de foi et d'amour envers le Vicaire de Jésus-Christ.

Elles confessent votre mission d'autorité et de salut. Elles remercient notre Sauveur qui a donné Pierre au monde, et qui, en nos jours inquiets, vous a mis sur ce trône de lumière et de justice pour abattre, pour confirmer et pour édifier, de telle sorte que par ce magistère infaillible nos esprits reçoivent la certitude et nos âmes la paix.

Pour les souscripteurs, pour mes collaborateurs de l'*Univers* et pour moi, leur heureux intermédiaire, j'implore humblement la bénédiction apostolique.

LOUIS VEUILLOT.

8 mai.

Notre Saint-Père a daigné répondre par le Bref que voici :

Dilecto filio Aloisio Veuillot

PIUS PP. IX.

Dilecte Fili, salutem et Apostolicam Benedictionem.

Significationes illas devotionis et amoris quas proprio, èt sociorum tuorum nomine a te factas excepimus dum amplam a fidelibus commissam ephemeridi tuæ stipem nobis offerebas, acceptissimas quidem habuimus; nec parum ipso munere delectati sumus, sive uti pignore filialis pietatis plurimorum, sive etiam uti fructu certaminis a te jamdiu pro religione et hac sancta Sede suscepti. Splendidius tamen istud et nobilius fieri nobis est visum, cum didicimus, a popello præsertim et ab inope Galliarum clero hæc Nobis collata fuisse subsidia, siquidem eo plures in hoc opus convenisse oportet, quo tenuiores esse debuerunt singulorum symbolæ; unde patet, antiquam fidei simplicitatem vigere in plerisque, et ejusmodi esse Cle-

rum, qui arctæ animorum cum ista veritatis cathedra conjunctioni confirmandæ promovendæque naviter adlaboret. Quare vix quidquam suavius contingere Nobis potest per hæc tempora, qui mœrentes conspicimus quantum gliscentes passim errores animabus periculum conflent, et quo nisu Ecclesiæ et sanctæ hujus Sedis osores filios Nostros a Nobis divellere conentur.

Quamobrem gratulamur tibi sociisque tuis ob faustum laborum exitum, gratulamur illis, qui eos in propriæ pietatis confirmationem convertunt; gratulamur Clero, qui eorum vestroque proposito adstipulatur exemplo zeloque suo; et omnibus mercedem religione sua et caritate dignam adprecamur. Divini vero favoris auspicem paternæque nostræ benevolentiæ pignus tibi, dilecte fili, sociis familiæque tuæ ac ceteris, commendavimus benedictionem apostolicam peramanter imper, timur.

Datum Romæ apud sanctum Petrum die 19 maii anno 1870.
Pontificatus nostri anno vicesimo quarto.

Pius PP. IX.

Voici la traduction de ce bref :

A notre cher fils Louis Veuillot.

PIE IX, PAPE

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

Les marques de dévouement et d'amour que Nous avons reçues de vous, en votre nom et au nom de vos collaborateurs lorsque vous Nous offriez la riche souscription confiée à votre journal par les fidèles, Nous ont été très-agréables, et l'offrande elle-même Nous a fait un vif plaisir, parce qu'elle est le gage de la piété filiale d'un grand nombre et aussi parce qu'elle est

le fruit du combat que vous soutenez depuis longtemps pour la religion et pour ce Saint-Siége.

Ce don nous a paru encore plus beau et plus noble, lorsque Nous avons appris que c'est principalement par le clergé secondaire de France, si dénué de ressources, que ces secours ont été réunis pour Nous. Le nombre de ceux qui ont concouru à cette œuvre est d'autant plus grand, que les offrandes individuelles ont dû être plus petites, d'où il résulte clairement que l'antique simplicité de la foi vit dans la plupart, et que ce clergé est tel qu'il travaille ardemment à confirmer et à promouvoir l'union étroite des âmes avec cette Chaire de vérité. Rien ne peut Nous être plus doux en ce temps où, le cœur rempli d'affliction, Nous voyons quel péril font courir aux âmes les erreurs qui se multiplient partout, et par quels efforts les ennemis de l'Église et de ce Saint-Siége travaillent à séduire nos fils et à les séparer de Nous.

C'est pourquoi Nous vous félicitons, vous et vos collaborateurs, de l'heureux résultat de vos travaux; Nous félicitons ceux qui les font servir à l'affermissement de leur propre piété; Nous félicitons le clergé qui, uni dans une action commune, vous soutient par son exemple et par son zèle, et Nous demandons pour tous une récompense digne de leur religion et de leur charité. Comme gage de la faveur divine et de notre bienveillance paternelle, Nous donnons avec amour la bénédiction apostolique à vous, cher fils, à vos collaborateurs, à votre famille et aux autres, objets de nos louanges.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 19 mai 1870, de notre Pontificat l'an vingt-quatre.

PIE IX, PAPE.

CXIV

25 mai, *in Ascensione Domini.*

J'acquitterai d'abord une vieille dette. La maison Dessain, de Malines, si justement réputée dans la librairie d'église, m'a fait présent d'un missel portatif qu'elle a mis à l'exposition. Je ne sais s'il a obtenu quelque prix, ainsi qu'un charmant petit *Horæ Diurnæ* qui l'accompagnait; mais je sais que ces deux volumes, le missel surtout, sont d'une exécution matérielle parfaite. Il est bien distribué, bien imprimé, bien relié, ses huit cents pages peuvent tenir dans une poche modeste. Il ne faut pas dire du mal de tout ce qui est commode. Ce commode missel doit faire pardonner à l'imprimerie beaucoup de fautes et de crimes. Je l'ai montré à plusieurs missionnaires, qui l'ont fort admiré, et le premier qui l'a vu l'a *retenu*.

J'ai le plaisir d'annoncer à M. Dessain qu'après le vote de l'infaillibilité, son missel ira loin en Amérique et son diurnal très-loin en Chine. Le missel sera ouvert dans les savanes, au pied d'un arbre, à la lisière des forêts vierges, sous le wigwam des sauvages, dans ces déserts et sur ces cimes inconnues que le missionnaire transforme en églises et en source de vie. Il y jettera ces vieilles paroles de Judée et de Rome qui n'ont pas cessé d'enfanter des peuples.

Le diurnal courra d'autres aventures. Il est destiné pour une terre où la rubrique ecclésiastique s'écrit encore avec du sang. Il ira de cachette en cachette, il sera enfoui, il sera saisi, il servira de preuve à prononcer une sentence de mort, il sera recueilli au pied d'un échafaud. Mais il aura servi de marteau pour heurter aux portes des ténèbres, pour les renverser et faire entrer le jour; et, s'il échappe au bûcher, la piété des âges futurs viendra le vénérer dans le trésor de l'église qui s'élèvera sur l'emplacement du martyre. J'espère que la maison Dessain est contente de l'usage que je veux faire de son présent. Je la félicite de travailler si bien à forger ces outils des ouvriers de Dieu. Qu'elle continue de fabriquer assidûment les cailloux qui doivent charger la fronde de David et percer le front de Goliath, afin que David y trouve la gloire et Goliath la vie. Qu'elle en soigne la forme autant que la matière est précieuse; qu'elle les polisse, qu'elle y inscrive le nom de l'empereur céleste, du César immortel et libérateur. Et si elle veut une devise, elle peut prendre l'une de celles que le savant P. Tongiorgi me faisait lire l'autre jour sur les plombs des frondistes césariens conservés au musée Kircher : SERVI PERISTIS. Car c'est le véritable esclavage que veut abattre cette fronde, et ceux qu'elle atteint périssent comme esclaves, afin de renaître libres et fils du Christ.

Maintenant que j'ai fait ma *réclame* et payé mon

missel, rendons-nous à Saint-Pierre pour commencer la fête de l'Ascension. Dès l'aurore, la solennité a été annoncée par le canon du château Saint-Ange, et les grandes bannières ont été joyeusement arborées sur les rives du Tibre, lequel roule plus de soleil que d'eau. *Ascendit Deus in jubilatione, et Dominus in voce tubæ, alleluia! Dominus ascendens in altum, captivam duxit captivitatem, alleluia!* C'est le missel qui chante à Rome, dans la joie de la délivrance accomplie, le psaume que Jérusalem chantait dans l'attente. Jérusalem et le monde entendront la voix de Rome, la voix qui dit sans cesse : La paix soit à vous! Venez à moi!

Ces paroles de Dieu redites dans Rome, et ces paroles de Rome toutes pleines de l'accent de Dieu forment une harmonie que rien n'égale. Quand le monde moderne en aura retrouvé l'intelligence, et quand l'âme humaine s'en sera de nouveau nourrie, alors il y aura sur la terre un élan d'amour, et la poésie et l'art et les grandes splendeurs renaîtront. Jusqu'alors, nous n'aurons que des usines et des académies, le monde n'enfantera que des produits chimiques et des constitutions.

Il est six heures; une fraîcheur charmante tempère encore le torrent de lumière qui se répand par les rues déjà animées. En passant devant les églises, on entend la clochette du servant d'autel. Des milliers de messes se disent en ce moment sur tous les points

de la Ville, par des représentants de toutes les contrées et de tous les peuples. Rome est un grand encensoir où chaque famille humaine a mis son grain d'encens. La prière vient et retourne d'ici à toute terre habitée.

On rencontre surtout des prêtres français. La plupart n'ont, pour visiter Rome, que quelques jours et quelques sous. Il faut toute leur activité et toute leur sobriété pour y suffire. Ils sont en course dès le matin, la chaleur de midi ne les arrête pas. C'est une fière et robuste espèce, et ceux qui rêvent de la submerger n'en auront pas fini en un seul déluge. J'ose dire qu'il y a plus d'enthousiasme et de force de volonté dans un seul prêtre de nos campagnes que dans toute la multitude de nos villes. Les académiciens et les sauvages coalisés qui pensent avoir un jour raison du christianisme, peuvent combiner leurs moyens : ils verront ce que c'est que ce paysan sobre et lettré, qui se lève avec le jour et que le soir retrouve dans son champ.

Le Pape sortira tantôt. Il ira donner la bénédiction à Saint-Jean-de-Latran. On étale le sable qui, les jours de gala, couvre d'un tapis d'or toute la voie papale. Je croise des bandes de pèlerins qui viennent de la campagne pour voir les grandes solennités. Plusieurs ont marché une partie de la nuit; d'autres étaient arrivés dès la veille et ont dormi sur les marches de Saint-Pierre. Ils ne sont pas élégants,

ils ne sont pas riches et n'ont jamais eu l'honneur de faire un plébiscite. C'est pourtant le peuple le plus royal et le plus roi qui soit sur la terre. C'est un peuple qui n'est pas insulté, qui ne porte les armes que s'il lui plaît, que le premier drôle venu n'a point la permission de tutoyer et de salir. A personne il n'est permis de remplir son foyer d'immondices et de blasphèmes. On ne le laisse pas naître, vivre, s'unir, mourir comme la brute. On ne lui dit pas qu'il vient de la boue en passant par le singe, pour aller au néant en repassant par la boue. Tout est organisé et monté ici pour le servir,. pour mêler Dieu à sa vie qui vient de Dieu et qui retourne à Dieu.

Nous traversons la place où roula le char de Néron à travers les allées illuminées par des torches vivantes. Là, maintenant, la croix de Jésus-Christ domine l'obélisque d'Auguste relevé par Charles-Quint. Nous passons entre les statues colossales de saint Pierre et de saint Paul, qui furent en ce lieu si peu de chose devant César et même devant Sénèque, cet académicien. Nous montons au péristyle sublime que gardent, sentinelles à cheval, Constantin et Charlemagne, encore victorieux. Constantin a les yeux fixés sur la croix, et il lit cette inscription qui déclare l'unique et indispensable condition de la durée des empires : *Ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui.*

Les rois ont oublié cette loi, et l'on ne peut plus

dire qu'ils marchent dans la splendeur. Mais la loi reste, et les peuples du Christ redemanderont la voie de la splendeur, et ils y rentreront. Croyez-vous que les baptisés voudront tourner sans cesse dans la nuit, qu'on leur fera toujours accepter la combustion du gaz et du *pétrole* pour la lumière ? Je dis qu'il y aura un genre tout nouveau de 89, une proclamation du droit de l'homme et du chrétien, et qu'on y travaille, et que le genre humain verra clair !

Je m'étais arrêté devant la grande porte, et je regardais, au-dessus, le bas-relief trop emphatique du Bernin, représentant Notre-Seigneur qui donne à saint Pierre les clefs du royaume des cieux. Une voix aimable frappa mon oreille. *Vir Galilœe, quid stas, aspiciens in cœlum?* C'était un de nos évêques qui allait dire sa messe à la confession de Saint-Pierre (1). Il reprit : Vous voyez : partout la même affirmation ! *Tibi dabo claves. Tibi*, non pas *vobis !* Pierre sur le premier plan, les autres plus loin, à genoux, témoins respectueux. Il y a deux clefs. Aucun ne demande au Seigneur de n'en donner qu'une à Pierre et de réserver au moins la seconde pour le collége apostolique. *Tibi claves* ; à toi, Pierre, les clefs. Ainsi a fait le maître, ainsi il fera ; ainsi dans quelques jours il viendra, *Sic veniet.* Il dira à Pierre, et nous dirons avec lui : *Tibi claves !* Et le monde le répétera avec

(1) Mgr. Sergent, évêque de Quimper.

nous dans un *Amen* universel, que les siècles rediront à jamais. Car il est vrai que cela est dans l'air. Et cette porte, habituellement fermée, est ouverte aujourd'hui, comme pour laisser entrer l'air de « mon temps, » tout saturé du vœu et de la conscience de l'infaillibilité. Si j'étais gallican autant que je suis des Gaules, j'éviterais de passer sous cet arc, par la raison que donnent, dit-on, les juifs pour ne point passer sous l'arc de Titus : *Roma victrix*, *Gallia*, ou plutôt *Gallicania victa*. Mais les juifs passeront pourtant sous l'arc de Titus, devenu l'arc du Messie ; et nous qui ne sommes ni juifs, ni gentils, ni barbares, entrons par l'arc de Pierre, qui est l'arc du Christ et la porte du bercail !

— Paix, monseigneur, répondis-je à ce discours, paix ! Si le disquisiteur venait à vous entendre, vous le feriez mourir.

— Bah ! répondit-il, croyez-vous qu'il n'a pas l'habitude d'être moqué ? Et puis quand même il cesserait de disquisiter. Mais venez à ma messe, je vous montrerai autre chose. Regardez bien au-dessus de la chaire, où l'on a placé la colombe rayonnante. Autour de la chaire, il y a quatre évêques d'importance, quoique deux de petit siége. La colombe ne s'occupe pas de ces docteurs qui ont si bien parlé : elle verse tous ses rayons sur la chaire où s'assied Simon Barjona, Simon fils de la Colombe.

L'évêque entra dans l'église, je le suivis.

Que la basilique est belle à cette heure matinale ! Beaucoup de gens de la campagne y entendaient la messe avec une grande piété. Leurs pauvres habits relèvent ces magnificences du temple royal. Ils viennent d'abord faire leur prière devant la statue assise, ils baisent les pieds du prince de la paix, *speciosi pedes*, et ils se rendent lentement à quelque autel où la messe commence. Non, il n'y a pas trop de marbres, il n'y a pas trop de bronze et d'or ! Il est bon qu'une vision de la demeure céleste emplisse ces regards tranquilles et humbles, et qu'ils sachent bien qu'en effet ceux qui furent la balayure du monde pour avoir tout sacrifié à Jésus-Christ, ont donné au monde ce qu'il a de plus grand.

Je m'en allai de Saint-Pierre, enivré de ces merveilles dont la source jaillit toujours plus abondante pour qui veut l'approcher. Quelques heures après, j'étais sur la place de Saint-Jean-de Latran, habituellement déserte, surtout à cette heure torride de midi, mais en ce moment remplie d'une multitude frémissante. Le Saint-Père a donné la bénédiction. J'étais bien loin, sous les arbres qui mènent à Sainte-Croix-de-Jérusalem. J'ai parfaitement entendu cette voix pleine et harmonieuse, véritablement faite pour parler au monde.

27 juin.

P. S.— Nous sommes enrichis d'une nouvelle brochure anonyme, imprimée à Naples, sans nom d'auteur. Celle-ci est française. Elle traite de l'*Unanimité*

morale nécessaire dans les Conciles, et elle a pour but d'établir que manifestement les décisions du Concile seraient invalidées si elles rencontraient une minorité d'opposition égale à celle qu'on espère en ce moment fournir. Quand on saura exactement le chiffre des opposants, on saura exactement le chiffre devant lequel le Saint-Esprit ne parle plus valablement.

L'origine de cette brochure, mystérieusement distribuée comme les précédentes, ne tardera pas à être connue. L'anonyme et le procédé de distribution sont déjà deux marques de fabrique devenues familières. Il y en a d'autres.

Le Saint-Père s'est rendu aujourd'hui en grand gala à l'église de Saint-Philippe-de-Néri. Sa santé est parfaite, Dieu soit béni. L'accueil populaire a été, comme hier, plein de respect et d'amour. Ce spectacle est incomparable.

CXV

29 mai.

Des laquais sans visage ont donc distribué ces jours-ci un nouveau pamphlet sans nom, mais qui sort visiblement de la source invisible d'où il en est tant

sorti. Ces enfants anonymes ont un air de famille. Même geste, même accent, même physionomie très-impertinente, et leurs langes sont faits du même coton indigent et pompeux. Cela sent son faux prince. Celui-ci s'annonce comme traitant *de l'Unanimité morale nécessaire dans les Conciles pour les définitions dogmatiques*, et il se qualifie en sous-titre : *Mémoire présenté au Concile du Vatican*. L'objet étant d'avertir le Concile qu'il cessera d'être régulier, c'est-à-dire d'être concile, s'il vient à passer sur l'opposition contre l'infaillibilité, ce sous-titre, appuyé de l'anonyme, ne manque pas de désinvolture. Reste à savoir si la force de l'ouvrage en justifie l'audace. Nos tranquilles Romains, qui mesurent si bien et si vite la portée des choses, disent que c'est encore un *buco nell' aqua*, trou dans l'eau.

Une maigre douzaine de textes tirés vaille que vaille des canonistes et de l'histoire des conciles, et commentés à la française et à la diable, leur paraissent insuffisants pour établir la nécessité de « l'unanimité morale, » principe nouveau, qui mènerait l'Église et la religion fort loin. Ils disent que ces textes sont à vérifier, qu'ils en connaissent d'autres mieux tirés des mêmes canonistes et de la même histoire, qui établissent tout autre chose. Je me permets d'ajouter qu'avant de vérifier les textes produits et d'en produire de plus sûrs et de plus nombreux, au premier courant de la lecture, il vient des ré-

flexions fort simples qui détruisent instantanément ce vain travail.

Tout d'abord, de vieux artifices, par trop connus, dénotent l'indigence de la matière et la frivolité de l'ouvrier. Ces textes soulignés à deux et trois barres ont plus de chevrons encore comme témoins frauduleux. J'en rencontre un de Melchior Cano, donné pour important, qui sert bravement ici à prouver le contraire de ce qu'il établit dans l'auteur. Dans l'auteur, il appuie la suprême autorité du Pape, ici il la combat. Il est souligné comme s'il faisait son métier en honnête homme ! Du reste, il serait honnête que la probité ne l'empêcherait pas d'être insignifiant quant à la thèse. Dans cette grande brochurerie faillibiliste dont les produits inondent le Concile, on s'est persuadé que les italiques sont des raisons, les petites capitales de fortes raisons, les grosses capitales d'invincibles raisons. Quel enfantillage ! Suffit-il qu'un orateur enfle la bouche pour produire autre chose que du vent, et lorsque l'on veut prouver une chose, est-ce le typographe qu'il faut charger de la démonstration ? La démonstration typographique est une invention du génie de M. Emile de Girardin. Elle peut mener l'inventeur au Sénat, mais elle laisse l'écrivain et ses idées à leur place, c'est-à-dire à la porte.

Oublions cette vétille agaçante, supposons que ces textes découpés et apprêtés sont de bon aloi et que

rien ne les contredit. Il en résulterait qu'une certaine discipline des précédents conciles leur a fait rechercher l'unanimité, et qu'ils ont cru avoir le temps de l'attendre. Ce serait la tradition des conciles, il ne s'ensuit point que ce soit leur loi dogmatique. On demande le texte précis, révélé, qui définit l'unanimité morale et qui l'impose. Celui-là n'est point produit. Il est inconnu de Jacobatius, de Muzzarelli, de Vizardelli et des autres, il n'y a aucun moyen de le tirer de saint Augustin ni d'aucun concile, ni du vieux ou du Nouveau Testament.

Cependant le parti extra-conciliaire qui, sur la question de l'infaillibilité, rejette la tradition et même l'Ecriture-Sainte, qui n'admet ni le *super hanc petram*, ni le *pasce oves*, ni le *confirma fratres tuos*, ni la tradition de dix-huit siècles, ni la suprême autorité qu'il attribue lui-même aux assemblées œcuméniques, ce même parti ramasse tumultuairement des opinions de canonistes et des caquets d'historiens, et prétend les poser comme la loi du Concile. On s'étonne qu'il ne comprenne pas le décri où le jettent ces extrêmes contradictions : contester l'Église, et dans le même moment affirmer Jacobatius et Vizardelli !

Ce qui paraît plus merveilleux, c'est le fond que certains esprits paraissent faire sur ce jeu, comme si le XIX[e] concile n'avait aucune notion de lui-même ni de sa mission.

En présence de l'autel et du monde, les saintes Lettres à la main, la prière et la foi dans le cœur, le XIXe concile n'ignore pas qu'il n'est ni le premier, ni le second, ni le troisième, ni aucun des autres. Il sait ce qu'il a de commun avec ses devanciers et ce qu'il a en propre ; pourquoi ils sont venus et pourquoi il vient ; quelle vérité ils avaient à affirmer contre l'erreur, et quelle vérité il est chargé d'affirmer à son tour. Dans cette situation, personne n'a plus à lui apprendre et personne ne peut lui faire oublier qu'il est au-dessus des canonistes et des théologiens autant que le tribunal est au-dessus des avocats plaidants et consultants, surtout de ces bonnes pièces d'avocats marrons qui plaident aux portes, non pour éclairer le tribunal, mais pour ameuter la foule contre les juges et contre la loi.

L'occasion n'a pas manqué de réfléchir sur le possible et sur le probable de l'Opposition. Les journaux ayant été jusqu'à dire qu'elle se retirerait, cette éventualité aussi a été examinée. Le cas n'est pas inouï dans l'histoire des conciles. On put le craindre au premier de Nicée, il s'est présenté au premier de Constantinople, à Ephèse, ailleurs. Partout il a produit l'unanimité matérielle. L'unanimité *morale* existait déjà entre les orthodoxes, comme toujours, et c'est par désespoir de la rompre que les autres s'étaient retirés. La *Civiltà cattolica* a parfaitement établi ce point, en droit et en histoire, dans une brève

dissertation que la présente brochure veut inutilement combattre. La thèse est plus juste et les hommes sont plus forts. En dépit de tous les textes et de tous les raisonnements, il est clair que, si jamais aucune opposition n'a pu invalider les décisions d'aucun concile par sa retraite, elle n'aurait pas pu davantage et ne pourra jamais en invalider aucune par sa présence.

Textes, précédents, habileté de manœuvres, le fait dogmatique emporte tout. Le fait dogmatique, c'est que la décision du concile, reçue et canonisée par le Souverain Pontife, est la foi *unanime* de l'Église. La croyance alors devient ou plutôt est reconnue dogme. Jusqu'au moment où le dogme est proclamé, le sentiment contraire n'est encore que l'Opposition. Passé ce moment, l'Opposition ne combat plus, elle refuse. Elle n'est plus l'Opposition, elle est la révolte. Elle sort de l'Église, elle n'y compte plus, et l'unanimité est faite. Moralement l'unanimité n'a pas un instant cessé, car ceux qui contredisaient de bonne foi n'en étaient point exclus ; la lumière du jugement pouvait manquer à leur esprit, la lumière plus précieuse de l'obéissance demeurait dans leur cœur. Cette vraie lumière s'éteint, ils se retirent. En se retirant ils accomplissent l'unité matérielle, tout comme si, se frappant eux-mêmes d'une excommunication préventive, ils étaient sortis avant de voter.

C'est avoir peu le sens catholique de supposer que l'unanimité morale et matérielle puisse manquer aux décisions d'un concile approuvé par le Pape. En vertu du miracle qui constitue l'Église, l'Église est avec le Pape et le Pape est avec l'Église. Voilà l'unanimité, moralement et matériellement. Sans la confirmation du Pape, il n'y a point de décision ; avec la confirmation du Pape, il n'y a point de minorité ; il y a la foi de l'Église. Il me semble que cela est élémentaire, et ceux qui ne le savent pas ont oublié leur catéchisme et même leur bon sens.

Quoi ! si les Ariens avaient eu la politique de persévérer au concile de Nicée, le *consubstantiel* n'aurait pas dû être proclamé ? Et si les Macédoniens avaient su se faufiler au premier de Constantinople, et les Nestoriens entrer dans le concile d'Ephèse, ni la divinité du Saint-Esprit, ni la maternité divine n'auraient été la foi de l'Église ? Et si les Protestants s'étaient rendus au concile de Trente, ils n'avaient qu'à tenir bon, qu'à demander fièrement à la majorité si elle voulait « passer sur le corps de cent évêques » importants, et tous les dogmes qu'ils contestaient et tout le concile se trouvaient annulés ? Ces conséquences absurdes découlent nettement de la théorie de l'*unanimité nécessaire*. En vertu de cette théorie, l'hérésie, cachée sous le vêtement sacré, pourrait toujours paralyser la vie de l'Église. Elle n'aurait qu'à débiter une formule et qu'à faire un faux ser-

ment. Après quoi, elle pourrait adresser au Pape et à la majorité le fier discours de Tartufe :

La maison m'appartient, c'est à vous d'en sortir !

Quand on se rappelle que Molière avait en vue les Jansénistes, dont les allures sont maintenant si copiées, ce rapprochement fait sourire.

La brochure allègue un ou deux faits du concile de Trente, où le Pape retire de la discussion deux points qui rencontraient une forte opposition de la minorité. Bien entendu, les faits ne se sont point passés comme la brochure les raconte, mais plutôt que d'en refaire l'histoire, acceptons-les tels qu'ils sont racontés. Ces faits prouvent simplement qu'au jugement du Pape, la décision pouvait être ajournée, et il l'ajourna. S'il avait voulu que le Concile prononçât, il aurait fallu prononcer. Quelle opinion l'eût emporté alors ? Légalement, au sens restreint, celle qui aurait obtenu le plus de suffrages. Moralement et définitivement, celle à laquelle le Pape se serait réuni, et sur celle-ci se fût formée la vraie unanimité.

Oui, l'unanimité est désirable, personne n'en doute, personne ne le nie. C'est le vœu des âmes, manifesté en ce moment du côté du Pape et du côté de la majorité, disons mieux, du côté du Concile tout entier, par les actes de piété et de patience dont nous sommes témoins. Les prières du Pape et les prières du

Concile demandent à Dieu de faire l'unanimité ; elles ne désespèrent pas de l'obtenir. Mais enfin, si le moment est venu de proclamer la vérité, il faut que la vérité soit connue. C'est un autre besoin des âmes et qui surpasse le premier. Il sera satisfait et satisfera l'autre. La vérité donnera à l'Église cette unanimité qu'elle désire à si juste titre, et qui ne lui manquera jamais. En priant pour le pasteur, Jésus-Christ a prié pour le troupeau. Et cette parole : *Rogavi pro te*, est la même que celle-ci : *Unum sint!*

A prendre au sérieux les médiocres textes étalés pour prouver que l'unanimité préalable est « nécessaire » dans le Concile, ceux qui se donnent la peine de les fournir (1) et qui prétendent avoir raison, devraient s'apercevoir qu'il ne leur manque, pour avoir tort, que de devenir la majorité. Si c'était la minorité qui voulût proclamer l'infaillibilité et que la majorité s'y refusât, les mêmes textes, la même argumentation pourraient aussi bien lui servir. Seulement, sur ce pied, il ne faudrait pas raisonner beaucoup pour démontrer assez clairement que le Concile est un puits très-profond, d'où l'on peut tirer beaucoup d'eau, mais point la vérité. Et ce serait le cas de dire : Qui boira de cette eau aura encore soif.

(1) Dans le fond, ils ne se sont pas donné beaucoup de peine, ayant tout pris, textes et arguments, dans la *Défense de la déclaration* de Bossuet, où tout le thème de l'unanimité nécessaire est échafaudé pour soutenir le quatrième article gallican. Ils ne l'ont pas dit, mais on l'a bien vu.

Or, le Concile n'est pas rassemblé pour déclarer que, renfermant deux opinions contraires et constatant ainsi deux opinions dans l'Église, l'une qui est vraie, l'autre qui ne l'est pas, il n'a rien à faire et ne fera rien quant à ce dissentiment. Le Concile est assemblé pour condamner l'hérésie ou pour la prévenir.

La brochure se résume dans cette sentence trop brève : « Toujours le commun consentement comme la règle invariable. Ainsi pensait l'antiquité. » Si l'antiquité avait pensé ainsi, il n'y aurait pas eu dix-huit conciles, et le canon des articles de foi se réduirait à peu de chose, pour ne pas dire à rien. Et si cette règle, qui n'est pas de l'antiquité, prévalait dans l'Église, le monde moderne verrait vite décroître le canon des articles de foi. Mais je crois que ce qui prévaudra sera ce qui a prévalu. Il est d'un commun consentement que Dieu parle au concile régulièrement assemblé et présidé ; d'un commun consentement que les membres du concile étant libres, quelques-uns peuvent ou entendre plus tard, ou ne pas entendre du tout ; et d'un commun consentement qu'enfin il faut se rendre à ce qui est décidé par le concile et par le Pape d'un commun consentement, quel que soit le chiffre de la minorité qui ne veut pas consentir.

CXVI

31 mai.

Je reviens au Mémoire sur « l'unanimité nécessaire. » Je laisse la thèse. Prochainement vous aurez mieux que je ne pourrais dire. Un maître m'a promis de compléter et de réduire en forme scientifique ce que me faisait hier ébaucher le gros bon sens. Mais, à propos de ce Mémoire sans nom d'auteur, je veux parler de l'anonyme, dont on fait un si détestable usage. Je croirais rendre service à nos adversaires, si je les corrigeais un peu de l'odieuse manie d'écrire des choses qu'ils craignent de signer. Ces choses-là, ces libelles, disait Tertullien, que l'on ne veut pas avouer devant les hommes, paraîtront un jour devant Dieu certifiés par les anges. Or, ce qui ne réussira point devant Dieu, ne réussira point non plus devant les hommes. C'est un sot et mauvais calcul, en politique comme en morale, de montrer que l'on se cache, attendu que tout le monde sait fort bien que l'on se cache faute de pouvoir honnêtement se montrer. Le masque qui monte au visage, où il ne devrait jamais paraître, se détache des côtés misérables du

cœur, où il devrait toujours rester; car là il n'est plus un masque, mais un étouffoir sur un mauvais feu, ou un emplâtre sur une mauvaise plaie. On ne gagne pas la sincérité du langage en prenant le masque, on perd la retenue et jusqu'à la pudeur. On me dit qu'il y a des cas où l'anonyme devient nécessaire. Je le sais. Malheur à qui en est là, quand il s'agit de s'expliquer dans l'Église.

Un auteur qui présente un mémoire au Concile, qui vient faire la leçon au Concile et lui apprendre « la règle de l'antiquité, » qui déclare au Concile dans quelles conditions il continuera d'être régulier, dans quelles conditions il ne le sera plus, un tel auteur ne se laisse pas soupçonner de modestie. S'il se cache, je n'en peux deviner que deux raisons : ou il sent qu'il n'est pas présentable, ou il s'avoue que la chose qu'il fait ne l'est pas.

Je crois qu'ici les deux raisons se joignent. L'auteur ne se sent point présentable, soit parce qu'il n'est point ce qu'il veut paraître, soit parce qu'il ne peut point paraître tel qu'il est. Dans sa personne ou dans sa qualité, il y a quelque chose, — un plus ou un moins, — qui le gêne. Simple particulier, du rang des premiers venus, l'insuffisance du personnage diminue l'importance de l'écrit. C'est Gros-Jean enseignant la théologie à son curé : il n'est pas présentable. Pour être présentable, il faut qu'il soit sinon évêque et membre du Concile, du moins considérable par

sa position, ses talents, ses services, sa foi; il faut que tout cela soit attesté par son nom; il faut qu'il soit respectueux, grave, modeste. A ces conditions l'homme est présentable, mais alors l'écrit ne l'est plus. L'écrit découvre une passion violente et qui irait jusqu'au schisme si elle ne se réprimait pas à temps; il attaque la composition du Concile, inculpe sa doctrine et jusqu'à sa probité, et il s'agit en somme de déclarer d'avance l'invalidité d'un décret dogmatique. Ce n'est pas devant ce public, en langue vulgaire et avec une étude si frivole, qu'un membre du Concile peut décemment aborder un pareil sujet; et un homme considérable perdrait sa considération et son temps à le traiter de la sorte.

Déféré à l'examen de la congrégation de l'*Index*, l'ouvrage n'en sortirait pas sans mauvaises notes. On y dit carrément que la question de l'infaillibilité est libre, que l'infaillibilité n'est pas un principe et ne le fut jamais. Si elle ne fut jamais un principe, jamais une vérité, elle ne peut jamais devenir un dogme. Qu'on le soutienne en Concile, à la bonne heure ; mais l'enseigner en public, c'est une faute, et de plus en ce moment, pour certaines situations, ce serait un scandale. On passe là-dessus, et la négation est lancée au galop, comme le char de Tullie. Seulement, cette énormité en impose d'autres qui, à leur tour, imposent l'anonyme. C'est alors que l'on ravage l'histoire, la théologie, le droit canon et le

droit sens pour fabriquer des autorités. Il ne s'agit plus d'éclairer le Concile, il s'agit de surprendre et d'ameuter l'opinion, *regina mundi!* Mais comment signer une pareille œuvre? On ne la signe pas, et l'on en confesse ainsi le mauvais dessein et le mensonge.

Voilà comment, au grand scandale des faibles, nous avons vu paraître *Ce qui se passe au Concile*, d'un publiciste caché; la *Disquisitio moralis*, d'un moraliste caché; la *Lettre d'un Evêque* caché; et cette brochure sur l'*Unanimité nécessaire*, par une quatrième main cachée. Tous ces mémoires de même famille, soi-disant présentés au Concile, sont en réalité des pamphlets adressés à l'opinion contre le Concile. Ils ont pour but d'établir que le Concile ne sait pas ce qu'il devrait savoir et ne fait pas ce qu'il devrait faire. Ils le disent, non pas au Concile, mais aux femmes, aux journaux, au monde, là où ils sont assurés de ne point rencontrer des juges et de trouver des complices. En effet, cette besogne requiert l'anonyme! Mais par un juste retour, ce masque nécessaire est déjà une flétrissure préventive. En se masquant pour esquiver les juges, ces auteurs se jugent eux-mêmes sévèrement. Ils sentent qu'ils ne sont pas présentables, et que ce qu'ils font ne l'est pas; ils avouent que, si leur nom ne nuisait pas à l'œuvre, alors ce serait l'œuvre qui nuirait à leur nom.

Ils réclament et déclament sans fin contre la presse. Rien ne sort de leurs mains voilées sans qu'on y rencontre bientôt « une certaine presse, » toujours la même, à laquelle ils attribuent tous les malheurs de l'Église et du monde. C'est une de leurs signatures. Ils le disent tous et toujours avec une obstination de machines et une fureur d'obsédés. Ni l'Écriture ni la tradition ne les peuvent persuader de l'infaillibilité du Pape; mais s'il était question de décréter que « certains journaux » sont les seules causes de trouble qui existent dans le genre humain, comme ils demanderaient qu'on en fît un dogme, et comme ils préféreraient qu'on y ajoutât l'anathème! Ils assurent sans le moindre scrupule que certainement le Concile n'aurait jamais été ennuyé de l'infaillibilité, si « certains journaux » n'y avaient pas introduit cette question, pendante depuis Bâle et Constance.

Ils disent cela au Concile lui-même, ils accusent cette auguste assemblée de songer à « transformer en articles de foi des opinions de journaux. » Dans ce nouveau pamphlet au milieu d'une phrase des plus tumultuaires et des plus inextricables, je lis encore que, *depuis vingt ans*, la doctrine de l'infaillibilité a été propagée dans le jeune clergé de France sous des influences factices accidentelles, *à savoir les exagérations et les violences d'une certaine presse!* — En sorte, pour le dire en passant, que c'est le jeune clergé de France qui mène la majorité du Concile.

Et ce trait, que je ramasse parmi vingt autres, fournit un très-juste échantillon de la solidité générale de leurs démonstrations en tout genre. Autant valent leur théologie, leur droit canon, leur histoire et leur parole d'honneur.

Intellectuellement, cet argument qui consiste à présenter l'infaillibilité comme une invention des journaux, et à attribuer les sentiments du Concile à l'influence des journaux, mérite tout le dédain imaginable et au-delà. Il est blessant pour le Concile, blessant pour la foi, blessant surtout pour la raison publique. Mais je prie particulièrement nos anonymes d'observer avec quelle facilité on le retourne, et combien il peut blesser davantage la cause qui subit l'inconvénient de les avoir pour champions.

La presse ne peut pas faire tout d'un côté et rester de l'autre totalement impuissante. Or, nos adversaires accusent l'influence de deux journaux, de quatre ou cinq tout au plus, et il y a des centaines de journaux contre ces quatre ou cinq qui constituent ce qu'ils appellent « une certaine presse. » Je prie nos anonymes de chercher ce qui pourrait empêcher de croire qu'ils sont eux-mêmes, directement ou indirectement, soumis à l'influence des centaines de journaux dont la masse tout entière est radicalement hostile à cette « certaine presse. » Quant à moi, je ne vois rien qui m'oblige à les traiter avec plus de respect qu'ils ne traitent le Concile, et j'ignore pour-

quoi je devrais me défendre d'attribuer leurs sentiments aux mêmes causes injurieuses d'où ils font dériver les sentiments d'autrui, à savoir la séduction et la terreur des journaux.

Parmi ces journaux, qui ne font pas partie d'une « certaine presse, » il y en a de leur façon et qu'ils tiennent dans leurs fortes et savantes mains. Ceux-là propagent parmi le clergé français autre chose que la doctrine de l'infaillibilité (j'entends l'infaillibilité du Pape). Est-ce qu'ils ont complétement échoué? Je trouve nos anonymes bien durs envers ces malheureux, d'attribuer tant d'influence à « certaine presse » et de n'en reconnaître aucune à celle qui sert l'illustre et sainte doctrine de la faillibilité (j'entends celle du Pape). Quoi! la *Gazette de France*, le *Moniteur*, la *France*, le *Correspondant* et l'*Impartial du Loiret*, et aussi ce pauvre petit *Français* — en voilà déjà cinq — tout cela ne peut rien, ne fait rien, n'est rien? Hélas! tant mieux. Mais ce n'est pas faute d'essais ni de persévérance.

S'il est vrai cependant que leurs journaux glissent sans gloire à une fin triste, comme cette pauvre *Concorde* que M. Loyson faisait pour l'agrément de M. Bazin, et M. Bazin pour l'agrément de M. Loyson — et ni l'un ni l'autre n'a eu d'agrément! — si leur grande doctrine européenne, dont ils parlent si fastueusement dans leurs petites brochures françaises, n'a pu parmi tout ce vaste univers susciter un groupe

d'écrivains ni rallier un groupe de lecteurs ; si jamais les uns n'ont le souffle, et si tout de suite les autres n'ont plus le sou, cette misère obstinée peut prouver que leur grande doctrine est stérile malgré son emphase, et isolée malgré son tapage. Elle ne prouve nullement qu'ils fassent tant fi de la presse, et qu'ils aient scrupule d'en user ; et il leur reste à démontrer que « certaine presse » doit être excommuniée, parce que certaine autre presse ne réussit pas à devenir communion.

Certes, je ne leur reprocherais pas d'employer la presse, mais je blâme leur fureur contre la presse qui se fait honnêtement, lorsqu'ils font eux-mêmes une sorte de presse qui n'est honnête qu'à demi, et souvent ne l'est pas du tout. Une note officielle du *Journal de Rome* a flétri leurs correspondances pleines de faussetés et d'injures ; leurs pamphlets anonymes sont encore de plusieurs degrés au-dessous dans la classe des armes prohibées.

Si l'on veut faire la critique des journaux, il y a de quoi, comme il y a de quoi faire la critique des hommes, même des plus estimés et des meilleurs. Mais qu'il s'agisse de journaux ou qu'il s'agisse d'hommes,

> L'on doit mettre le poids d'une vie exemplaire
> Dans les corrections qu'aux autres on veut faire.

Et je ne crois pas que ceux qui font des écrits anonymes puissent avoir beaucoup d'autorité contre

ceux qui signent leurs écrits. Commencez donc par dire qui vous êtes, donnez-vous ce frein à vous-même, et quand vous saurez que l'on peut vous reprendre, vous reprendrez moins les autres, et vous vous mettrez moins dans le cas d'être repris.

CXVII

3 juin.

Une dame fort grave, contre qui j'osais défendre le mérite d'un livre à la mode qu'elle n'avait point lu, un peu poussée, jura par le Styx qu'elle lirait ce livre, afin de bien dire tout le mal qu'elle en pensait, non peut-être sans raison. Je n'aurais pas prévu que je lirais un jour la quatrième brochure du P. Gratry, simplement pour dire le mal que j'en pense. Je ne l'ai pas lue encore, mais je crois que je la lirai. Cependant, je n'en ai pas fait le serment et je n'ai pas la tentation de le faire. Je ne trouve ici personne à qui parler de cette quatrième. Le P. Gratry serait étonné de voir comme on est occupé d'autre chose. Des évêques, des théologiens, des gens du monde curieux de tout, des amis de l'auteur qui le blâment,

mais qui le plaignent, restent froids sur la quatrième. Les uns disent qu'ils n'ont pas le temps, les autres que le Père leur fait de la peine. Quelques-uns lâchent le mot coupant : — Ma foi ! il devient ennuyeux !

Pauvre Père ! On ne l'avait pas encore trouvé ennuyeux — dans cette fonction-là. Je crois qu'il a eu tort de publier une brochure, lorsque les théologiennes sont aux champs. J'ai fait ce matin une petite course hors les murs. Ce que l'on voit d'églantines dans les haies, et d'épines-vinettes en fleurs, et de chèvrefeuilles épanouis qui joignent les églantines aux épines-vinettes, cela ne se peut dire, et l'on s'étonne des pauvretés de l'académie en présence de la richesse des haies. Il n'y a point de paysan qui ne possède plus de fleurs autour de son arpent de petite vigne et de roseaux, que n'en pourrait fournir toute la rhétorique de ceux des Quarante qui sont encore valides, en travaillant toute l'année. Les bouquets jaillissent de furie comme les torsades de cristal et les nappes d'argent des fontaines. Sur les flancs des rochers, encore des fleurs ! Certains genêts, qui se sont plantés là, on ne sait comment, et qui vivent on ne sait de quoi, éclatent en pluie d'or sur le passant, pareils aux bombes des feux d'artifice. Et l'acanthe pousse une tige vigoureuse et touffue, en forme de pyramide chargée de fleurs étranges ; et les orangers sont en fleurs, et les grenadiers en fleurs, et les magnolias en fleurs. Par-dessus tous les murs, il y a des

lauriers et des roses et des passeroses qui regardent et qui font mine de descendre sur le chemin. Je ne parle pas des coquelicots : on se croirait à la sortie d'un ministère ou dans la société des gens de lettres. Et les sureaux ne sont pas finis, et les tilleuls commencent, et la vigne est en pleine fleur. Je me disais : A quoi pense le P. Gratry, et comment s'en fait-il assez accroire pour espérer que les théologiennes s'occuperont de lui quand toute la terre n'est occupée qu'à fleurir ? *Vivent la rose et le laurier !*

Il est certain que les théologiennes manquent au P. Gratry. Je ne suis pas de ceux qui rient des théologiennes, qui disent : Ce n'est rien ! Les théologiennes sont des agents très-précieux pour faire circuler les raisons mal conformées. La femme qui veut s'en donner la gloire place une hérésie comme elle place une fille mûre ou sans dot ; elle finit par trouver un homme qui prend cela. C'est à une dame que le diable a dédié son premier traité de théologie, hélas ! avec quel succès !

Moi aussi, je trouve que le P. Gratry se rend ennuyeux au moyen de cette quatrième, et qu'il fait de la peine. Il est ennuyeux, parce qu'il s'obstine ; il fait de la peine, parce que l'on commence à ne plus savoir où il ira. Après la troisième, on espérait encore qu'il rentrerait chez lui ; mais le voilà parti, se promettant d'aller loin. C'est ennuyeux de voir qu'un homme de talent, qui sifflait très-bien M. Vacherot,

manque tout à coup d'esprit et se targue d'épouvanter ceux qu'il savait divertir. Cela fait de la peine de voir inopinément ce maître à chanter des matriarches, prendre des airs farouches, et percher en oiseau de guerre sur le poing du chef de la fauconnerie gallicane. Qui est ce, à présent, qui sifflera M. Vacherot?

M. Gratry s'était fait une spécialité et une facilité de lire la philosophie. Armé de son couteau à papier, il entrait là-dedans. Il retenait parfaitement toute la matière, la réduisait en axiomes, l'étendait en pâte, la découpait en quatrains, et il ne lui fallait qu'un couple de semestres pour confectionner très-honorablement un juste volume où il prouvait qu'il n'y a rien du tout dans un tome de M. Vacherot. Mais maintenant que M. Gratry se croit hérésiarque, il ne voudra plus faire ces utiles petites besognes. Il annonce pour bientôt un plan d'Église catholique avec dogmes éclaircis, et, probablement, bréviaire réformé. C'est-à-dire qu'il va lui-même devenir un Vacherot! Cela fait de la peine, c'est ennuyeux.

Ajoutons qu'on n'est plus en sécurité avec le P. Gratry. Voilà qu'il consulte des procureurs acariâtres et qu'il prétend injecter toute sa pinte d'encre hétérodoxe dans les journaux qui viendraient à le contester par leurs observations. Il faudrait donc faire les frais d'un supplément et obtenir une dispense de l'*index* pour les abonnés du journal, lorsqu'on se se-

rait permis de critiquer ou la littérature, ou l'argumentation, ou l'érudition du P. Gratry ! Ne voit-il pas combien cette prétention est incivilisée, funeste à la loyauté non moins qu'aux élégances du combat ? Elle dénote une certaine poltronnerie. L'homme qui entre en champ clos escorté d'huissiers ferait mieux d'aller se promener ailleurs, et on l'y enverra. Il craint manifestement d'être attaqué. Pourquoi, sinon qu'il craint de ne savoir pas se défendre? Et que dirait-il si M. Vacherot le sommait d'insérer tout son volume dans une nouvelle édition de sa critique ? Le droit de réponse est bon contre la mauvaise foi des journaux, mais l'honnête homme n'en use qu'avec sobriété et sur des questions personnelles. Il se fie à l'autorité de sa parole et à l'équité commune. Lorsqu'il a la fortune de rencontrer des adversaires qui ont aussi un honneur à garder, il subit leurs appréciations, comme ils devront subir les siennes. Celui qui veut nous contraindre à réciter mot à mot ses raisonnements ne mérite pas la polémique. Que les trompettes se taisent, qu'on abaisse les bannières, et que ce preux qui craint de voir fripper ses banderolles s'évade, suivi de ses claqueurs et escorté de nos huées.

Ce qui n'a pas non plus médiocrement servi à me faire ajourner la lecture de la *quatrième*, c'est que l'on m'a donné en même temps à lire un volume inédit de Joseph de Maistre. Oui vraiment, tout un volume !

Vous ne vous étonnerez pas que j'aie commencé par là.

CXVIII

4 juin.

Le télégraphe vous a porté la nouvelle de la clôture de la discussion générale sur le *schema* de l'Eglise. On avait entendu soixante orateurs, il y en avait encore autant d'inscrits, et le plus grand nombre appartenaient à la majorité. Je vous ai expliqué comment on s'était trouvé engagé à parler dans une si longue mesure, sans autre résultat bien certain que celui d'user le temps, et c'était ce que ne voulaient pas les trois quarts de ceux qui avaient demandé la parole.

Un très-grand nombre de Pères, on pourrait dire les quatre cinquièmes, désiraient remédier à ce mal, qui leur paraissait sans compensation et contraire même à la gravité de l'assemblée. Ils pensèrent d'abord à prier les orateurs inscrits de renoncer à la parole, et plusieurs y consentirent; mais ce moyen n'atteignait qu'imparfaitement le but. Il parut plus convenable d'user du règlement et de demander sim-

plement la clôture; mais les légats semblaient peu disposés à la mettre aux voix, à moins d'y être moralement contraints. On résolut donc d'en faire la demande de manière à ne pas rencontrer un refus.

En conséquence, un *postulatum* fut signé, exposant que toutes les opinions s'étaient fait entendre, que toutes les nations et, pour ainsi dire, toutes les contrées avaient parlé, et qu'il convenait dès lors de ne pas prolonger davantage un examen général désormais sans utilité. Le *postulatum* réunit cent signatures, au lieu de dix, qui étaient légalement nécessaires. Néanmoins les légats en désirèrent davantage. Cinquante autres signatures furent fournies le lendemain.

Par un sentiment de déférence, on avait attendu que l'orateur le plus éloquent de l'Opposition eût parlé. C'était Mgr Strossmayer. On voulut encore entendre son chef doctrinal, Mgr Maret, qui était inscrit pour le lendemain. On l'entendit longuement. Après quoi la clôture fut mise aux voix et votée avec empressement par une très-grande majorité.

Je pourrais entrer dans de plus longs détails, je crois meilleur de m'abstenir. Il faut laisser parler ceux qui prétendent savoir par le menu *ce qui se passe au Concile!* Ce qu'ils diront d'exact honorera l'assemblée; ce qu'ils ajouteront de leur crû et de leur passion ne subsistera pas longtemps.

Deux nouveaux orateurs s'étaient inscrits la veille :

S. E. le cardinal Matthieu et Mgr l'évêque d'Orléans. Comme je viens de vous le dire, cinquante signatures de plus s'ajoutèrent aussitôt à celles qui réclamaient la clôture. Il n'y a pas de meilleure preuve que l'auguste assemblée se trouvait parfaitement éclairée et ne croyait pas possible qu'un argument de plus fût apporté dans la discussion.

Si je me permettais une opinion sur la disposition d'esprit qui se manifeste dans le Concile à l'égard de l'Opposition, je dirais qu'on veut la traiter comme si elle n'existait pas, en ce sens qu'on ne veut rien faire en considération des sentiments qu'elle peut avoir comme Opposition. Rien ne sera ni rejeté parce qu'elle le propose, ni admis parce qu'elle le rejette. Le parti pris, c'est l'absence de parti pris. Les Pères qui appartiennent à l'Opposition ne sont pas regardés comme des adversaires, mais comme des collègues qui pensent ce qu'ils ont le droit de penser et qui disent ce qu'ils ont le droit de dire, et l'on croit que des dissentiments d'un jour ne doivent exercer aucune influence sur ce qui sera prononcé pour toujours. Voilà le Concile. Qui dit autre chose ment et n'y mettra jamais son nom.

Et notre P. Gratry, que devient-il? Ici, l'on continue de ne point penser à sa quatrième. On parle de la clôture de la discussion générale de l'ouverture très-prochaine de la discussion sur les articles, de l'espérance un peu reparue d'avoir les canons pour la

Saint-Pierre, mais on n'ose pas trop se flatter d'une si prompte conclusion. On lit et on loue beaucoup la lettre pastorale de Mgr l'archevêque de Cambrai, qui fait si bonne justice de l'horrible platitude dont M. l'abbé Fabre a l'honneur ni de n'être ni de connaître l'auteur. Nous avons ce bonheur en commun, mais moi j'en suis naturellement moins flatté que lui. Je voudrais bien connaître aussi l'auteur également répudié de la lettre ou des *lettres d'un évêque*. Ne les connaîtrons-nous qu'au jour des justices, tous ces hommes de bien qui ont si noblement et si vaillamment soutenu la cause à laquelle se sont voués MM. Janus et Janicot? En attendant, je vous annonce de graves adhésions épiscopales à la lettre de Mgr l'archevêque de Cambrai, et l'on pourra dire que la conscience du Concile a parlé : mais, pour M. Gratry, on n'en parle point. Si dom Guéranger (*quod Deus avertat!*) ne fait pas attention à la quatrième, elle aura passé comme une ombre.

Ce pauvre ancien aimable Père Gratry, membre de l'Académie française ! Je le vois d'ici travaillant à son plan d'Église catholique, où il sera bien établi que la tête de l'Église est à refaire. Qu'il se hâte, car le Concile touche à ce point et semble devoir s'égarer. Quel malheur si la brochure du P. Gratry n'arrivait pas à temps !

L'oserai-je? J'ai envie de donner un conseil au P. Gratry. Je m'avoue l'impertinence de mon des-

sein. Que le P. Gratry conseille le Concile, c'est tout simple ; mais un journaliste qui pousse « des cris aigus et farouches, » peut-il se permettre de donner un conseil au P. Gratry? Enfin, j'ose.

Je rentrais dans Rome par la porte Angelica, l'une des deux qui débouchent sur la Colonnade. Au-dessus de cette porte, un pape fit sculpter deux anges et graver cette inscription : *Quis vult salvam rempublicam sequatur nos.* Eh bien, le conseil que je donne au P. Gratry, c'est de méditer cette inscription. Elle a frappé plus d'une fois les yeux de Pie IX, et elle n'est pas indigne d'occuper l'esprit d'un académicien. Je suis persuadé que, si le P.Gratry sait s'y prendre, il y trouvera infiniment plus de philosophie, de politique et d'histoire qu'il n'en est jusqu'à présent coulé de toute sa tête dans tous ses livres.

CXIX

4 juin.

Laissez-moi vous entretenir du volume inédit de J. de Maistre.

Ce ne sont que des fragments, parfois que des notes, mais dignes de cette grande main. Tout Joseph

de Maistre n'y est pas toujours, mais partout c'est déjà lui. On y retrouve son jet hardi et sûr, son éclat solide, son magnifique courroux contre l'ignominie révolutionnaire. Il la voyait agir, il l'entendait parler, il était pénétré de mépris plus encore que d'horreur, impression générale en ce temps-là. On ne rend pas aux révolutionnaires tout ce qui leur est dû, disait Bonald, lorsqu'on les traite de scélérats : ils sont bêtes ! Ce cri retentit partout. Joseph de Maistre lui donne ici son véritable accent. Il révèle un supplice peut-être sans égal. Ceux qui ont bu la ciguë versée goutte à goutte par ces cuistres sanguinaires, par ces histrions et ces laquais révoltés, ceux-là ont pu dire qu'ils savouraient la mort! Dieu permettait à l'enfer de lâcher sur eux ce qu'il a de plus exquis.

On voit à la villa Albani une statue de Brutus, complétement nu, la main levée, armée du poignard. C'est un vilain petit corps grêle, une affreuse petite tête de bête vaniteuse et obstinée. Il y a là dedans du petit crevé, du sectaire et du gamin sérieux. L'homme de lettres Brutus était ces trois choses, comme l'homme de lettres Saint-Just, comme l'homme de lettres Robespierre. Le marbre de la villa Albani réunit ces trois froideurs et ces trois pâleurs, le poignard levé y ajoute le pâle et le froid de la mort ; le tout donne bien l'aspect horrible du scorpion. On recule devant cette statue comme devant

un reptile ; il faut contraindre l'œil à la regarder. C'est cela, c'est ce ver, c'est la piqûre de ce scorpion qui a jeté bas l'homme qui était ou plutôt qui avait été l'immense César ! Ce n'est pas le poignard de Brutus qui a tué César. Dans cette main, le poignard ne pouvait qu'égratigner ; mais la piqûre du scorpion était mortelle et était l'horreur de la mort. En regardant cette statue, je doute du *Tu quoque, Fili.* C'est un mensonge ingénieux ou plutôt une allégorie de l'histoire. Il est de la justice de Dieu et de la nature de César que César adopte Brutus et fasse sa fortune. Mais l'homme, mais Jules, reconnaissant le scorpion, n'a pu lui donner le nom de fils, et s'il a daigné parler, je croirais plutôt qu'il a dit : Et toi aussi, drôle ! Quant au discours de Brutus sur la vertu, loué par de bons juges, je réponds que personne n'est difficile pour les grands seigneurs qui écrivent et qui conspirent ; que Brutus ne serait pas dans les lettres le premier scorpion qui eût fait du mal ; que le vieux Cicéron était d'ailleurs fort capable de lessiver les écrits de ce polisson important. Et puis, je ne tiens pas à expliquer le discours sur la vertu, et je dis seulement que cette statue de Brutus me fait comprendre l'horreur de la mort de César, l'horreur de la mort de 93, l'horreur de la mort par le scorpion lettré et penseur.

Je crois que les fragments de M. de Maistre furent écrits avant les *Considérations*, pendant que ce pre-

mier ouvrage se formait dans son esprit. Réveillé en sursaut de sa tranquille vie d'homme de bien par l'orage qui broyait le monde et lui révélait son propre génie, il étudiait le fléau sans pouvoir encore le comprendre. Il croyait que la Révolution allait finir, que la France allait tout à l'heure appeler son roi, et se délivrer de ses ignobles tyrans. Il ne prévoyait pas que la Restauration se ferait tant attendre, encore moins ce qu'elle serait. Déjà le général Bonaparte occupait la scène, et Joseph de Maistre ne connaissait pas encore la Révolution, faute d'en avoir assez pénétré les causes. Il le sentait. Il remontait vers la source du mal ; c'était toujours plus loin. Enfin, dans un dernier lointain, il saisit la déviation de la souveraineté politique, semant elle-même la race de ses ennemis sur le chemin par où elle s'éloignait de l'Église. Alors il connut la Révolution, il signala parmi ses sources déjà voisines Louis XIV et Bossuet lui-même. Alors il écrivit *Le Pape*, et il mourut. Il n'avait pas vu le Roi, quoique Louis XVIII fût sur le trône, mais il avait vu le Pape et il le montrait au monde. *Ecce agnus Dei!* J'espère n'avoir point besoin de faire les réserves qu'il faut pour que ce rapprochement n'ait rien de téméraire. Du reste, Joseph de Maistre a été un grand catholique, il a vécu dans la solitude et dans la pauvreté, montrant obstinément le vrai à un monde qui ne voulait point le voir. Il est mort sans avoir entendu l'écho de sa voix

courageuse, et, s'il fallait trouver dans son histoire quelque chose qui représentât la haine d'Hérodiade, cet épisode n'y manquerait pas.

Les fragments que l'on nous donne nous font donc assister à la formation du génie de Joseph de Maistre. Il ne sait pas encore d'où vient la Révolution, il croit encore qu'elle va finir. Il n'est ici qu'un homme d'esprit et de cœur, en qui nous sentons plus que lui-même l'étoffe d'un homme de génie. Il a déjà son cri, mais non pas toute son aile et toute sa lumière ; il ne s'est pas élevé jusqu'à ce nuage de ténèbres qu'il déchirera d'un bec si puissant, donnant passage aux clartés qui maintenant nous inondent. Cependant on devine ce que lui méritera sa droiture. Elle lui méritera d'être dans le monde moderne un ouvrier particulier de l'Évangile, distinct des autres. Sa vue ne s'est point affaiblie, ne s'est pas égarée, ne s'est pas amusée; elle a sans cesse gagné en étendue. Lorsque l'on espérait encore aux trônes, il a reconnu que l'espoir unique et certain était au Vatican. Il est bien le Christophe Colomb de cette terre sociale de l'Évangile que le monde croyait perdue ; et comme Colomb, il a rencontré un Améric Vespuce qui lui a dérobé un moment la gloire de la découverte. Le vrai révélateur moderne du *génie du christianisme*, c'est Joseph de Maistre, et non le pompeux et frivole Chateaubriand, pur égreneur de phrases. Joseph de Maistre, voilà l'homme; *Le Pape*, voilà le

livre. De tout le reste, rien ne compte que ce qui est entré dans ce sillon.

Ce qui embarrassa les premiers pas de Joseph de Maistre et lui fit croire que la Révolution allait finir, c'est l'inimaginable stupidité de ses meneurs. Il éprouve une sorte d'extase devant leur sottise; il croit toujours que quelque coup de verge va balayer cette *canaille parricide.* Plus tard, il verra clair. Il sait déjà que la canaille parricide ne pourra rien fonder; il saura qu'elle doit vaincre, parce qu'elle est le fléau de Dieu.

On rencontrait autrefois dans les villes, jusqu'à une certaine heure, une chiourme qui s'y promenait fièrement, libre en apparence. Elle était chargée d'enlever les immondices, et, pour ce service de salubrité, elle entrait même dans les maisons. La Révolution a été chargée de quelque chose d'analogue, *par ordre supérieur.* C'est pourquoi ces hommes ont eu dans les mains toutes les clefs et sont entrés partout. Quand la chiourme aura fait sa besogne, alors elle sera réintégrée en son lieu.

Joseph de Maistre la considère au premier moment de son action. Il ignore le décret de haute police qui l'investit. Il entend les projets; il lit les dossiers, il voit les lois suspendues en sa faveur, et il est frappé d'étonnement autant que d'épouvante. Véritablement, il y a de quoi! Car la chiourme est condamnée à nettoyer, mais elle veut détruire. Elle veut installer son

édifice, tel qu'elle le conçoit et fait pour elle, à la place de celui qu'elle doit désencombrer. Elle a son plan, c'est là ce qui consterne l'observateur et lui fait croire que la magistrature est endormie. Placés plus loin de la scène et saisissant mieux le plan de cette magistrature que nous voyons au contraire si présente et si active, nous nous soumettons davantage au décret qui s'exécute sans mépriser moins ses exécuteurs infâmes et arrogants. Oui, en vérité, Joseph de Maistre les a bien nommés, c'est bien la canaille parricide, et il a raison de la flétrir. Ce qu'elle fait de bon n'est pas ce qu'elle se propose de faire. Il en apporte des preuves fournies par elle-même.

Il les apporte à propos, aujourd'hui que nous sommes condamnés à entendre non pas l'apologie, mais la glorification de ces bandes hideuses. Il nous peint leurs mœurs infâmes, leur infâme impuissance lorsqu'il ne s'agit plus seulement de saccager, de piller et d'assassiner. Quels monstres, mais quelles brutes !

Sans doute, il serait à souhaiter que l'on pût écarter de tels souvenirs. Vienne l'heure où la Révolution n'inspirera plus aux Français que le désir d'élever en commun un monument expiatoire qui ne portera pas même son nom ! Mais présentement, c'est un devoir de regarder en face ces bourreaux qui ont escroqué la hache, et que l'on ose nous demander d'honorer. Il faut rappeler comment leur scélératesse nous a fait perdre, plus que tout, l'amour fier de la liberté. Ce

sont eux qui ont sacré le bâton impérial, le bâton que la France depuis leur règne tient toujours à sa portée, pour le remettre à quiconque promet de frapper sur eux, dût-elle aussi tendre le dos. Ecartons-les, car, aussi longtemps que l'on pourra les craindre, la France ne désirera et ne connaîtra d'autre liberté que celle de les faire trembler, et notre malheureux pays s'estimera toujours assez libre, pourvu que la canaille parricide ne le soit pas.

CXX

6 juin.

Hier, dans l'église du *Gesù*, le cardinal de Bonnechose a consacré le nouvel évêque de la Corée, Monseigneur Ridel, des Missions étrangères. On connaît la cérémonie, ses rites profonds, ses prières éloquentes. Là se fait l'évêque ; rien au monde n'est plus grand. Rome y mettait son surcroît. Le nom de Rome ajoute un resplendissement à la majesté, comme son soleil à la couleur. Ajoutez cette circonstance solennelle du Concile, et ce jour très-saint de la Pentecôte, fête de l'Esprit de Dieu triomphant, *Spiritus Domini replevit orbem terrarum*. Un grand nombre de Vicai-

res Apostoliques entouraient leur jeune frère, *et apparuerunt dispertitæ linguæ tanquam ignis*. Les deux évêques parrains étaient Mgr Verrolles, de la Mandchourie, blanchi par quarante années d'apostolat, et Mgr Petit-Jean, du Japon, portant le poids de son peuple captif. Mais ce qui mettait le comble à l'émotion, jusqu'à la rendre par instants poignante, c'était la destination de l'élu, cette sanglante Corée. Voici l'œuvre et la terre où l'on meurt, voici l'homme désigné pour mourir, et nous sommes à l'ouverture du grand et sublime combat : *Ecce agon sublimis et magnus !* O Rome qui nous donnes de tels spectacles ! Ici les choses permanentes et les choses passagères enflent les veines de la vie et les entretiennent dans leur glorieuse plénitude, et le cœur de l'homme connaît ce qu'il peut porter d'admiration, de douleur et d'amour.

Mgr Ridel succède à Mgr Daveluy, martyr, successeur pour quelques jours de Mgr Berneux, martyr. Et le prédécesseur de Mgr Berneux, Mgr Ferréol, avait succédé à Mgr Imbert, martyr, avec ses deux prêtres, MM. Maubant et Chastan, les premiers missionnaires qui fussent entrés. Mgr Imbert, croyant que le gouvernement coréen n'en voulait qu'aux missionnaires, leur ordonna de se livrer pour préserver le peuple ; ils obéirent dans les vingt-quatre heures. Avant Mgr Imbert, Mgr Brugnières était mort de fatigue et de chagrin, ayant attendu trois ans sur la

frontière qu'il ne parvint pas à franchir, et ce fut lui, peut-être, à qui Dieu demanda le sacrifice le plus dur. Jusqu'ici donc la Corée a eu cinq évêques : le premier tué par la misère, trois des quatre autres tués par les bourreaux. Il n'existe en Corée que deux sortes d'hommes : quelques millions de païens qui sont bourreaux, quelques milliers de chrétiens qui sont martyrs. Si l'on peut compter une troisième classe, elle est composée de pauvres apostats qui ont cédé à la violence des tourments et qui appellent en pleurant l'absolution. C'est pourquoi Dieu leur suscite toujours des prêtres, et celui-ci va partir, offrant son sang pour laver leurs péchés.

L'histoire de l'Église de la Corée est merveilleuse. Un prêtre de la société des Missions étrangères, glorieuse mère des héros, en écrit l'histoire ou plutôt le long martyrologe. On sait que des Coréens, emmenés captifs au Japon, y reçurent et y confessèrent la foi lorsque cette grande chrétienté fut noyée dans son sang. Quelques gouttes de ce sang ont-elles traversé le détroit, et l'Église coréenne en est-elle née, comme ces plantes qui germent sur un sol où elles étaient inconnues, de quelque graine jetée par la tempête ? Quoi qu'il en soit, elle grandit sans prêtres, cultivée par le seul glaive du bourreau. Le pape Pie VI, prisonnier, apprit qu'elle existait et ne put que la confier à l'évêque isolé de Pékin ; mais l'évêque de Pékin mourut, et son siége tomba dans le désastre de cette

époque, durant laquelle l'enfer creusa pour l'Église catholique tant de fosses dont Dieu fit des berceaux. En 1811, Pie VII, captif à Fontainebleau, reçut une pétition des chrétiens de Corée, qui le sollicitaient de leur envoyer des prêtres : « Priant très-humble-
« ment le grand Dieu qui s'est incarné, qui est mort
« en croix, qui a plus de sollicitude pour les pécheurs
« que pour les justes, et Votre Sainteté qui tient la
« place de Dieu, qui a soin de tout le monde et déli-
« vre véritablement les pécheurs, nous vous deman-
« dons les secours spirituels nécessaires à notre salut.
« Les noms et les mérites de nos martyrs sont écrits
« avec ceux qui ont donné leur vie pour la justice.
« Ils sont véritablement agréables à Dieu, ils sont
« aimés de la Sainte Vierge et des saints an-
« ges, ils ne seront pas moins agréables à Votre
« Sainteté. Par les mérites de nos martyrs, envoyez-
« nous les secours spirituels que nous implorons
« avec mille et dix mille larmes de sang ! » Pie VII, dans sa prison, entendit cette prière des catacombes. Il ne put l'exaucer aussitôt, mais Rome ne l'oublia point. Grégoire XVI créa le vicariat apostolique de la Corée. Ce saint et dévoué Brugnières s'offrit lui-même aux périls de cette mission inconnue. Il venait d'être sacré coadjuteur de Siam. Son vieil évêque, dont il était le seul prêtre, le donna sans murmure, quoique toutes ses espérances reposassent sur lui. Tout est grand et héroïque dans la fondation de

l'Église de Corée ; elle repose sur tous les genres de martyre. Brugnières fraya la route et resta couché sur le seuil. Maubant, Chastan, Imbert franchirent ce seuil mortel, et le sang des prêtres se mêla à celui des fidèles, qui coula avec plus d'abondance. La Corée, depuis 1841, en est à la septième persécution générale, ou plutôt la persécution n'a point cessé. A travers cette persécution l'Eglise grandissait. Elle comptait, il y a quatre ans, de quinze à vingt mille fidèles et une vingtaine de prêtres, tant indigènes qu'européens. Un dernier coup du glaive semble avoir tout détruit.

Au mois de mars de l'année 1866, Mgr Berneux, évêque, Mgr Daveluy, son coadjuteur, et sept missionnaires, MM. Beaulieu, Borie, Ranfer de Bretenières, Pourthié, Petit-Nicolas, Aumaître et Huin, tous Français, furent torturés et mis à mort. Mgr Daveluy mourut le vendredi saint, décapité en deux fois, ayant eu les jambes rompues la veille. Le massacre atteignit les chrétiens sur toute la surface du pays. Le royaume de Corée a une administration de mandarins; de tels coups y sont possibles. Trois missionnaires, prévenus à temps, purent s'échapper. Mgr Ridel était l'un des trois, avec M. Féron, déjà reparti, et un autre, qui retournera s'il reprend assez de force physique. Mgr Ridel a traversé cette catastrophe ; il s'est trouvé sur le même bateau et dans la même maison que les satellites qui le cher-

chaient, et sa plus grande douleur, peut-être, a été de longer les rives de la Corée sans pouvoir redescendre.

Je dis peut-être, car en même temps que le prêtre, bien malgré lui, manquait le martyre, le Français manquait l'honneur. Tout missionnaire conserve à un degré éminent l'amour de la patrie, et, entre tous, le missionnaire français. Il sait si bien, il voit si bien ce que pourrait la France ! Il voit toute prête une telle moisson de bénédiction et de gloire ! Les eaux de la Corée portaient alors une force française très-suffisante pour intimider ce misérable gouvernement de bourreaux. M. Ridel lui demanda secours pour les chrétiens, mais le commandant craignit sans doute de compromettre sa carrière. Il prit soin d'établir qu'il n'avait pas à protéger les chrétiens, qu'il était le protecteur seulement des Français, et qu'il lui importait peu que ces Français fussent prêtres ou autre chose. Ainsi, tandis que le sang chrétien coulait, le drapeau reniait la croix, et le missionnaire entendait la langue française parler comme l'apostasie. Hélas! quelques jours après, ce même officier levait l'ancre et s'en allait sans avoir protégé ni les chrétiens, ni les Français, ni vengé son pavillon insulté par les Coréens.

Mais cette souffrance non plus ne peut pas décourager le cœur de la France apostolique. Ce jeune évêque, évêque malgré ses larmes, a accepté sa di-

gnité terrible pour retourner plus vite, et parce que la main de l'évêque est munie de grâces et de forces dont sa mission a besoin. Il retournera, il ira rejoindre son compagnon déjà reparti et cette poignée de jeunes prêtres qui déjà l'attendent. Il ira s'asseoir sur son siége au-dessus duquel plane toujours l'épée qui tue en deux fois. Il réconciliera les apostats repentants, il baptisera les infidèles, il sera le guide et l'exemple de tous dans la voie du martyre, il appellera de l'Europe les âmes généreuses qui aspirent à ces palmes que l'Europe ne donne plus.

L'un des derniers martyrs de Corée, Just de Bretenières, jeune, riche, beau, s'est voué aux missions parce que le monde ne lui promettait qu'une vie douce et brillante. Étant tout petit enfant, il collait son oreille sur la terre, et il disait à son frère, enfant comme lui : « Écoute les voix qui m'appellent. Les Chinois me crient : Just ! Just ! sauve-nous ! » Suivant le désir de son cœur, après mille peines et une longue attente, il put franchir les frontières de la Corée. Il étudiait encore la langue lorsque son évêque, arrêté, lui envoya une trentaine de catéchumènes à baptiser. Il leur donna le baptême, fut pris le lendemain et décapité le jour suivant, sans avoir fait autre chose. Mais il trouva que c'eût été assez pour partir, et assez même de rencontrer la mort sur le chemin. Il y a encore de ces âmes. L'évêque leur dira : Venez ! et elles viendront.

Je vous parlais dernièrement de ce faussaire qui a jeté dans les journaux des lettres d'un prétendu évêque, contre le Pape et contre le Concile. J'ai dit que ces lettres étaient bien imitées. Non. Sur un point au moins, l'odeur de fraude a percé. Il y a un trait d'insulte contre les Vicaires Apostoliques, tendant à les montrer comme des hommes dépendants envers le Souverain Pontife et qui, n'étant que par lui, ne viennent au Concile que pour faire ce qu'il veut, afin de rester ce qu'ils sont. Voilà le faussaire. Ce n'est pas un évêque qui a dit cela, ce n'est pas un évêque qui le pourrait dire. L'onction épiscopale n'a pu toucher une tête humaine et y laisser pareille tache. La lumière de Dieu fût-elle éteinte, aucun évêque n'ignore assez ce qu'est la *place* d'évêque missionnaire pour imaginer que cette place puisse être acceptée de qui n'y veut pas uniquement faire l'œuvre de Dieu.

La « place » d'évêque en Corée, nous la connaissons, nous savons quelle en est la pension de retraite. Après avoir erré dans les bois et vécu aux meilleurs jours caché entre les soupentes d'une hutte misérable, lorsqu'on ne meurt pas de faim comme l'évêque Brugnières, on meurt les jambes rompues et la tête coupée. M. Ridel, écrivant au père de Mgr Daveluy, martyrisé, lui a dépeint ses jours de paix dans le *palais épiscopal,* « ainsi que Sa Grandeur aimait à ap-« peler cette chambre qui servait tout à la fois de

« dortoir, de réfectoire, de salle d'audience et de cha-« pelle. » Parmi les Vicaires Apostoliques, il en est peu que leur *place* mette au-dessus de la plus âpre indigence. On en nomme qui se sont noblement ruinés, aucun qui se puisse enrichir. Plusieurs étaient là, hier, qui pourraient envier le palais épiscopal de la Corée. J'en connais un qui fut sacré sous un arbre, et qui n'a pas toujours un arbre pour abri ; un autre qui alla chercher au loin et apporta sur sa tête les pierres dont il a dallé sa cathédrale ; un autre qui bâtit sa cathédrale avec magnificence, mais qui attend qu'elle soit payée pour se bâtir une maison, et qui laissera ce soin à son successeur. Aucun évêque n'ignore ces choses et ne laisse croire qu'il les honore médiocrement. On trouve sans doute des évêques qui regrettent de voir les Vicaires Apostoliques si zélés pour l'infaillibilité du Pape ; on en cherche en vain qui n'admirent pas ce qu'ils font pour l'Église de Dieu. Ainsi ces pièces insolentes, ou sont totalement l'œuvre d'un faussaire, ou quelque faussaire y portant sa main lâche les a corrompues. Vous pouvez compter que celui-là se cachera bien. S'il était possible de mentir au jugement dernier, là encore, se cachant le visage, il crierait : — Ce n'est pas moi !

J'ai donc vu ce sacre, ces témoins, toute cette scène si grande par delà les spectacles ordinaires de la vie. Quelle gravité dans l'acte, dans le lieu, dans

les hommes ! C'était au maître-autel, consacré au nom de Jésus, entre la chapelle de Saint-Ignace et la chapelle de Saint-François-Xavier ; c'était à Rome ; c'était au pied du Capitole ; c'était proche du Vatican et de Saint-Pierre ; c'était le jour de la Pentecôte ! Toute parole qui se disait et tout rite qui s'accomplissait soulevait des visions de la grandeur de Dieu et de la grandeur de l'homme dans la main de Dieu. Le nouvel évêque était à genoux, le poids de l'Évangile sur les épaules. Il était prosterné comme mort, pendant que l'on chantait les grandes litanies, afin que, par le secours de toute l'Église triomphante, l'homme en effet mourût et ne laissât plus rien en lui que le pasteur envoyé de Dieu. Il se relève la tête bandée, les mains liées, se dirigeant vers l'autel, pâle et tranquille comme une victime déjà frappée qui va recevoir le dernier coup. Quel souvenir en ce moment ! Mgr Daveluy, son prédécesseur, entra dans la capitale de la Corée, portant la cangue et saluant d'un calme sourire la multitude qui le regardait. Après le sacre, le nouvel évêque s'assied sur le trône, la mitre sur la tête, la crosse à la main, et ensuite il donne au clergé et au peuple sa première bénédiction. L'évêque de la pauvre Corée accomplit ce rite royal : revêtu d'or, portant le sceptre paternel, il parcourut cette magnifique église, et bénit la foule agenouillée. Mais que son regard s'enfonçait loin de ces murs splendides et de ce peuple qu'il bénissait, et

comme l'on voyait bien, à sa pâleur plus grande et plus auguste, que sa première bénédiction allait à l'épouse crucifiée qui l'attend! Et nous, les yeux obscurcis de larmes, par delà cette pompe rapide, nous apercevions la tête sereine de Mgr Daveluy, élevée sur trois piquets fixés en terre, au pied desquels gisait un corps exposé à la dent des bêtes. Cependant l'évêque revint au chœur et l'on chanta le *Te Deum*. — *Te Deum laudamus... Te martyrum candidatus laudat exercitus !*

Oh! que l'Église est grande, et que je trouve mon sort heureux d'avoir été appelé à la contempler d'ici. Laissez-moi répéter ce mot qui revient souvent dans mes lettres : Ici! A Rome, tout est plus suave, plus sonore et plus lumineux. Ici est la source des évêques. Au-dessus, il n'y a que le flanc ouvert du Crucifié. Rome fait l'évêque, l'envoie, lui assigne le champ où il devra semer et recueillir. Avant de procéder au sacre, on a lu la Bulle d'élection, datée du tombeau de saint Pierre. En vertu de cette bulle, l'élu est prince dans l'Église universelle, pasteur légitime du troupeau à qui le Souverain Pasteur l'a donné, et toute puissance humaine contraire ne peut plus lui ôter que la vie. Mais que servira de le tuer? Que peut la puissance qui donne la mort contre la puissance qui enfante la vie, et que peut le temps contre celui à qui Dieu donne le temps ? Pierre est venu ici, et d'ici Pierre a régi le reste du monde. Il était dans

son sépulcre encore ignoré des empereurs, et ses successeurs, à genoux sur ce sépulcre, distribuaient les provinces et les peuples de l'empire, et c'était fait. Des catacombes de Fontainebleau, Pierre a résolu de donner des évêques aux catacombes de la Corée, et la Corée a des évêques. Pierre serait en Corée qu'il enverrait de là des évêques à Paris et à Londres, et Paris et Londres auraient des évêques. Il y a un homme en Corée qu'on appelle roi, qui porte une couronne, qui a des ministres, des grands, des savants, des soldats, des bourreaux, et qui ne veut pas chez lui de chrétiens. Il peut les tuer, il les tue, mais il ne peut pas n'en avoir pas toujours à tuer. Il vient d'en tuer en quelques années dix mille, peut-être davantage. Il n'en connaît plus, mais il sait qu'il y en a encore, et Pierre le sait aussi et lui envoie un évêque; et si cet évêque encore est tué, Pierre lui en enverra un autre, et un autre après, et toujours ; et l'empereur et l'empire seront chrétiens et Pierre leur donnera des évêques.

Tels sont les décrets que l'on porte ici depuis dix-huit siècles, et il est bien inutile d'élever aux empereurs des colonnes sur lesquelles ils font inscrire qu'ils ont détruit le nom chrétien. Le Christ prend leur colonne et en fait la première pierre d'une église. *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.* Il n'y a pas de terre chrétienne où cette colonne n'ait été élevée, ni de fondation d'église où on ne la re-

trouve. Quel miracle perpétue depuis dix-huit cents ans ce miracle, et le renouvellera dans les boues sanglantes de la Corée tel qu'il nous apparaît sur l'orgueil du Capitole ? Je le laisse expliquer à ceux qui ne sentent rien de divin ici.

Lorsque la vieille Rome décrétait la guerre, c'est-à-dire la conquête, elle enterrait dans un forum obscur le cadavre mutilé d'un homme de la nation ennemie. Rome s'appelait la force. Elle triomphait par cette force qui donnait la mort, et l'on reconnaît en elle cette Babylone réprouvée où se retrouvait, dit saint Jean, tout le sang qui a été répandu sur la terre. La Rome du Christ a changé de nom, elle a livré le mystère de son nom nouveau, et le vieux nom de la force n'a plus été que l'hiéroglyphe du nom de l'amour : *Roma, amor !* Elle décrète une conquête, et elle l'accomplira ; mais ce n'est plus le peuple conquis, c'est le général qu'elle envoie qui doit mourir. Il prendra possession de sa conquête comme Pierre a pris possession de Rome, crucifié la tête en bas. Son sang sera le vin des épousailles. Il arrosera cette terre qui doit devenir romaine. Il l'arrosera, il y fera germer ce qui ne poussait point auparavant : la charité, la virginité, la famille, la liberté. De ces peuples couchés dans la fange, esclaves séculaires des maîtres les plus vils, il fera surgir des prêtres, des martyrs, des hommes. Ces hommes briseront l'ignoble bâton du satellite, l'ignoble sabre du bourreau ; et chas-

sant du trône les vicaires de Satan, ils demanderont, suivant leur dignité d'enfants du Christ, d'avoir désormais, pour les régir, des Pasteurs et des Pères.

CXXI

9 juin.

Il paraît que nous touchons enfin au terme, et que l'infaillibilité sera proclamée le jour de saint Pierre. Dès longtemps une sorte de pressentiment général avait fixé ce jour-là, quoique parmi les mieux placés pour voir et pour prédire, il y ait eu d'abord l'espérance d'arriver plus tôt, ensuite la crainte de n'arriver que plus tard. Au commencement on disait : Ce sera pour Pâques, et il semblait que c'était loin. Ensuite on a fixé différentes solennités, puis l'Ascension, puis la Pentecôte, puis la Saint-Pierre aussi. Il y a quinze jours, on reculait jusqu'à l'Assomption, sans trop y compter. La liste des orateurs pour la discussion générale était si longue, tant de discours devaient renaître sur les articles ! Mais l'instinct disait toujours : Non, saint Pierre. Pas plus tôt, pas plus tard ! L'instinct avait raison. Depuis huit jours, la discussion générale est close, le *proœmium* et les deux premiers

chapitres sont admis, le troisième chapitre passera peut-être aujourd'hui même ou au moins cette semaine; le tout, en réalité, d'un commun consentement. La semaine prochaine pourra donc voir la fin du combat, qui à vrai dire n'est plus un combat. L'on voit poindre « l'unanimité morale » et même l'unanimité matérielle, si hautement déclarée hors d'espérance. Elle s'accomplira au moment de la promulgation, le jour de saint Pierre. Grande date de l'Eglise et du monde.

Il ne manque pas de relations orales assez concordantes, qui disent comment ce qui se traînait et semblait devoir traîner encore si longtemps, a tourné quasi-subitement à s'arranger et à finir. Nombre d'anecdotes seront livrées à la curiosité publique. Il y en aura de fausses et de vaines, et ce sera la quantité; il y en aura d'exactes, et elles seront vaines aussi. Je ne me mêle point de les raconter

Des anecdotes à propos d'un dogme, fussent-elles mille fois authentiques, ne me semblent propres qu'à insulter la beauté et même la vérité. Ici, tout ce qui n'est pas grand, tout ce qui ne rentre pas dans les lignes austères de la beauté, franchit d'une certaine manière la ligne de la vérité. Nous n'avons pas besoin de l'accident humain, l'histoire d'un dogme écrite avec des anecdotes serait un arc de triomphe bâti en *opus tumultuarium*. Encore que ce soit leur prétention, les photographes ne doivent pas être reçus à

faire le portrait historique des héros. Devant leur machine, ce n'est pas le héros qui pose, c'est l'homme, et rien ne se ressemble moins. Le masque humain reparaît, le *héros s'évanouit.* C'est affaire à l'artiste de ressusciter la vraie figure héroïque, toute lumineuse et resplendissante, que l'œil ordinaire ne voit pas.

Je suis convaincu à jamais que, quand toutes les anecdotes du Concile, particulièrement dans cette dernière période, seront connues, l'on ne saura rien encore. Le fond de tout est au-delà de nos regards, dans les plans cachés de Dieu, dans les touches qu'il donne aux consciences, « ces secrets ressorts que Dieu fait mouvoir ! » dit Bossuet. L'anecdote n'y sert que de voile plus épais, et cette prétendue lumière ensevelit de ses lourdes fumées le fait divin qu'elle prétend éclaircir.

Entre les choses de ce monde que l'homme doit ignorer en ce monde, et ne peut que deviner à peu près, il est vrai que l'histoire tient le premier rang. Je parle pour ceux qui veulent entendre. Mais l'histoire particulièrement impénétrable pour nous est celle même du temps où nous sommes, l'histoire même que nous faisons, dans le moment que nous la faisons. Il en fut ainsi toujours, et notre siècle dépasse en ignorance à cet égard tous les autres, parce que les acteurs y sont plus nombreux, les faux témoins plus remplis d'audace, et surtout parce que l'homme de notre temps s'ignore lui-même plus

peut-être que l'homme ne s'ignora jamais, n'ayant jamais pris si peu de soin de s'étudier sous l'œil de Dieu. Heureux celui qui songe assez à sa responsabilité pour se rendre bien compte de sa petite action personnelle dans les choses humaines ! Mais celui-là encore, que sait-il ? Son action n'est qu'un fil, et le fil d'un fil dans une trame dont il n'a pas vu le commencement et ne verra pas la fin. Suffisamment instruit pour être responsable, il ne sait pas néanmoins ce qu'il fait, en ce sens qu'il ignore où va ce qu'il fait. Nulle anecdote qui puisse lui ouvrir tout le mystère ni de l'œuvre d'autrui ni de l'œuvre de Dieu. La naïve peinture qui met le diable à côté de Judas et qui nous montre la colombe à l'oreille du pape ou du saint qui proclame la vérité et la volonté de Dieu, dit plus de véritable histoire que n'en racontent tous les anecdotiers et même tous les historiens. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs de conserver les documents ni d'écrire et de lire l'histoire. Et j'apprends même à l'instant que le Pape vient de nommer un historien du Concile.

Toujours est-il que les choses s'arrangent pour que la grande affaire du Concile soit terminée plus rapidement que le Concile n'osait l'espérer il y a huit ours. A ne vous rien cacher, une mesure prise par le Pape en ces derniers temps me semble, et semble à tout le monde ici, avoir plus fait pour ce résultat que tous les conseils tenus en vue de le hâter ou de le re-

tarder. Il faut bien oser le dire, puisque le Pape a bien osé le faire : il a ordonné des prières publiques; il a mis en mouvement sa véritable force, celle sur laquelle il a toujours compté comme tous ses prédécesseurs et toute l'Eglise. On a prié, on prie, et les difficultés s'apaisent.

Il n'est pas impossible d'expliquer quelque chose de ce *phénomène*, du moins à ceux qui peuvent comprendre que le surnaturel n'est pas contre la nature. Lorsque des hommes divisés sur un point quelconque, mais désirant également servir la justice et mourir dans la vérité, consentent à prier en commun, ils ont toutes les chances possibles de tomber d'accord; et les chances de l'accord deviennent certaines lorsque tout le monde, autour de ces hommes divisés, prie avec eux et pour eux. Alors la lumière se fait, le courage grandit et s'épure, ceux qui ont besoin de force pour tenir ferme s'affermissent; ceux qui ont besoin de force pour se mouvoir et changer de place, reçoivent le genre de force qu'il leur faut.

Les prières doivent durer toute l'octave de la Pentecôte, elles ont commencé à Saint-Pierre lundi, en présence et avec le concours du Pape. Il est entré dans la basilique en chantant des litanies. Tous les évêques étaient là, et tout Rome y était. Tout Rome, ce n'est pas la même chose que quand nous disons tout Paris. Entendez un peuple au complet, grands et petits, et les prêtres, les communautés d'hommes

et de femmes, les confréries, les écoles en procession dans cette foule, et Saint-Pierre rempli et regorgeant de cette multitude qui, plus que toute autre, donne une idée du genre humain. Mais c'est le genre humain fidèle. Ce peuple baptisé chante par cœur les prières liturgiques. Voyez-vous le spectacle : le Pape, autour de lui tout l'Épiscopat catholique, et autour du Pape et de l'Episcopat ce peuple, cette mer agitée et tranquille, et la prière de la famille chrétienne montant vers Dieu sur les ailes de quarante mille voix députées du monde entier! Il y a de ces moments où l'on sent que l'on est ici dans le royaume de l'esprit; que l'esprit règne, gouverne, domine, fait ce qu'il veut, pose et proclame ici ses lois universelles et éternelles. A la bénédiction, toute voix s'éteignit, tout mouvement cessa, tout souffle demeura suspendu, et ce silence était plus retentissant que tout à l'heure tout l'essor de la prière, et montait plus haut. Quelle âme chrétienne ne disait pas alors : *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute?* Et une autre voix s'élevait encore dans l'intime de l'être, redisant le récit sacré que l'Église chantait le matin même : *Adhuc loquente Petro accipit Spiritus Sanctus super omnes qui audiebant verbum.*

Les processions et les prières continuent. Chaque jour, dans une église désignée, le clergé, les confréries des environs, les ordres religieux, le peuple

viennent en longues files et prient aux intentions du Souverain Pontife. Mardi, c'était à Sainte-Marie-Majeure ; hier, à Saint-Charles au Corso ; ce soir, ce sera à Saint-André *della Valle*. Le mauvais temps n'empêche point ce concours très-beau et très-émouvant. Il y a partout beaucoup d'évêques, et une grande douceur se répand dans les esprits.

Pour ne rien omettre, on parle bien aussi de projets et de plans qui n'iraient pas précisément à la paix. On annonce des démissions, des protestations, des retraites silencieuses, un appel indirect à l'opinion sous forme de publications irrégulières des discours prononcés dans le Concile. Ai-je besoin de vous dire que je ne crois pas un mot de tout cela, et que ce qu'il y a de mieux imaginé dans tous ces contes n'approche même pas de la vraisemblance? Un évêque est d'abord un homme de conscience, ensuite un homme de bon sens, ensuite un homme de conseil. Dans les choses de Dieu, il n'agit point sans prendre conseil de Dieu, de lui-même et de quelque ami dont il connaît la fidèle vertu. Son principal souci n'est pas, comme dans le monde, de faire figure un moment devant les hommes et de prendre telle ou telle attitude qui sera plus ou moins applaudie des salons ou des journaux.

Mieux encore que tout chrétien, tout évêque sait que Dieu ne se paie pas de cette monnaie mondaine, et que le monde lui-même ne reçoit pas longtemps

des gens d'église la monnaie qui n'a pas cours devant Dieu. Aucun de ceux qui jusqu'à présent contestent l'infaillibilité du Pape, ne croit lui-même à sa propre inerrance, encore moins à son impeccabilité. Il n'y a là, pour eux comme pour nous, qu'un fait de cette héroïque voie chrétienne dont leur exemple, plus encore que leur parole, doit nous enseigner la pratique. Ceux qui nous recommandent l'humilité savent se réduire à leur devoir, et avouer qu'ils se sont trompés.

Comptez donc qu'on ne verra point de coup étrange, point de parti violent, point d'emphase, mais un acquiescement très-digne et une soumission très-sincère à la décision de la sainte Église. C'est par là que finira ce grand Concile, ajoutant à la majesté de ses décrets celle de ses vertus.

CXXII

10 juin.

Les petits écrits que vous savez, produits d'une presse que je permettrais de qualifier « certaine presse, » si ce n'était pas une grosse injure, ces

pamphlets, opuscules et mémoires gallicans présentés au peuple, aux évêques, au Concile, tout cela continue de n'être pas heureux. Chaque jour réfutés, rabroués, réprouvés par des voix non moins vigoureuses qu'indignées, les pauvrets « filent un vilain coton. » Passez-moi ce dicton français, il exprime bien la valeur et la destinée de ces choses déplorables, *disgraziate*, disent les Italiens. Et véritablement ce sont des choses sans grâce aucune, mal conçues, mal venues, mal reçues ; des choses disgracieuses et disgraciées. L'on ne saurait les plaindre, elles ont cherché ces nasardes ; mais il est certain qu'elles en reçoivent beaucoup. Ayant commis le crime de naître, elles reçoivent le châtiment de ne pouvoir mourir ; ayant eu l'impertinence particulière de s'introduire, elles subissent la correction particulière de ne pouvoir se retirer. On veut qu'elles restent. Demeurez, honnête relation de *ce qui se passe au Concile*, et vous aussi, honnête *Disquisition* morale sur le devoir des évêques, et vous encore, fier *Mémoire sur la nécessité de l'unanimité ;* écoutez ce que l'on pense de vous ! Et chacun donne en passant sa chiquenaude sur ces faux-nez, et plusieurs y enfoncent des aiguilles.

Il y a deux brochures, rien que sur la *disquisition ;* toutes deux sont latines. La première est signée de son auteur, le P. Potton, dominicain. Vive, amusante, très-solide au fond. La nécessité n'en égale pas le

mérite. Je doute que beaucoup d'évêques infaillibilistes éprouvent le besoin d'être rassurés contre le disquisiteur. « Je ne suis pas grand clerc, me disait l'un d'eux ; je suis un bonhomme d'évêque sans aucune invention. J'ai beaucoup lu et je n'ai jamais pu trouver une idée un peu neuve contre le bon Dieu ni contre son Eglise. Il m'a toujours paru que j'avais raison de croire ce que l'on m'a enseigné dès le commencement. Sur la question de l'infaillibilité, je vois que je suis avec l'Écriture, avec la tradition, avec l'école, avec moi-même. Ma foi ! je voterai l'infaillibilité en disant tranquillement mon nom à Dieu et aux hommes, malgré ce savant monsieur qui cache le sien. »

La seconde brochure est intitulée : *Episcoporum consciencia in tuto posita quoad gravissimam de Pontificiæ infallibilitatis definitione quæstionem.* Elle est grave de pensée et de ton. Il arrive ici, comme dans tous les épisodes de ce débat, que l'attaque finit par se faire pardonner, en considération de la solidité des répressions qu'elle s'attire.

Il naît aussi des brochures sur l'*unanimité morale nécessaire*. Elles expriment généralement la stupéfaction. On est stupéfait de cette pensée, de ces raisonnements, de ces textes, de cette faiblesse plus qu'ordinaire et plus que gallicane. On se demande à quoi bon ces choses-là, et ce qu'en peuvent espérer ceux qui les produisent ? En Italie, pays

de sens et de doctrine, notre renommée souffre un peu, depuis six mois, des arguments que nous nous laissons présenter, des points sur lesquels il faut nous instruire. Je me rappellerai toujours l'expression de physionomie du bon professeur romain à qui je racontais le parti que M. Gratry (jadis si doux !) prétendait tirer des fausses décrétales. — *Cosa incredibile !* Je lui aurais annoncé que l'Empereur se proposait de donner à la garnison de Paris le fusil à rouet ou l'arbalète, qu'il n'aurait pas ouvert les yeux plus grands. Cette sensation se renouvelle chaque fois qu'apparaît une pièce de l'armure gallicane. Les conscrits même se mettent à rire : On ne se sert plus de cela ! Quant aux maîtres, leur vieille politesse peut à peine se contenir. Pour réponse, lorsqu'on en veut une, ils exposent gravement les principes élémentaires.

C'est ce que vient de faire Mgr Salzano, dans ses *Brevi riflessioni sul modo di risolvere e sull'opportunità di definire l'infallibillità del Pontifice sommo*. En quatorze pages, il expose la théorie chrétienne, sociale et historique de l'infaillibilité. La nouvelle brochure, qu'il ne nomme pas, croule à ce simple attouchement. Il s'excuse de n'en pas dire davantage, « parce que l'objection ne lui paraît pas susceptible d'une plus ample discussion. » Ce n'est point violent, mais ce n'est point flatteur. Je m'arrête. La discussion plus ample, qui peut paraître opportune ail-

leurs qu'à Rome, nous est fournie par le R. P. Desjardins.

Je vous dirai deux mots d'une autre brochure française, mais d'un genre tout différent, dont je viens de lire une seconde édition. L'auteur est M. le chanoine Henri Sauvé, théologien pontifical, qui l'écrivit à propos de la réponse de *Mgr l'évêque d'Orléans à Mgr l'archevêque de Malines*. Elle n'a pas été emportée par le flot, et elle contient des observations très-modérées, mais très-fortes, sur l'ensemble des objections que l'Opposition a coutume de produire. Ces objections étant partout et toujours les mêmes, M. Sauvé se trouve avoir réfuté par avance la bizarre doctrine de l'unanimité, non encore munie, en ce temps-là, de sa brochure spéciale. La stratégie se tenait sur l'opportunité. Mais comme au fond l'inopportunité n'était que le sobriquet de l'infaillibilité et le nom de passe sous lequel on jugeait plus prudent de la combattre, M. Sauvé, voyant très-bien le vrai principe sous le faux nom, portait la défense où était en réalité l'attaque. Il a mis en circulation plusieurs bons textes, entre autres celui-ci, d'Olier, fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, au dix-septième siècle : « Pour vivifier et régir son Église jusqu'à la « fin des siècles, Jésus-Christ s'est donc laissé dans « saint Pierre et dans ses successeurs, en qui *seuls* « *persévère toujours la mission d'apôtre*, *laquelle a* « *l'infaillibilité conjointe avec obligation à tous les*

« *hommes de recevoir leur prédication*. C'est par Jé-« sus-Christ vivant en eux que *les successeurs de* « *saint Pierre sont le fondement*, *la base de l'Eglise et* « *l'hypostase qui la soutient*. Comme l'hypostase ou « la personne du Verbe soutient l'humanité sainte « de Jésus-Christ, ainsi la lumière de Jésus-Christ « soutient dans le successeur de saint Pierre *toute* « *l'Eglise*. » Quand ce témoignage se trouverait seul dans la brochure de M. Sauvé, ce serait beaucoup de l'avoir révélé, puisqu'il atteste la vieille foi de Paris, *siége important*. Néanmoins le savant théologien pontifical en a fourni d'autres, et il a su les développer aussi heureusement qu'il les a trouvés.

Mais la véritable et maîtresse gerbe de textes nous est donnée par le R. P. Bianchi, procureur général de l'Ordre de Saint-Dominique, professeur de théologie à l'université romaine. Ce précieux recueil est intitulé : *De Constitutione monarchica Ecclesiæ et de infallibilitate romani pontificis juxta D. Thomam Aquinatem ejusque scholam in ord. Prædicatorum*. Je vous le fais envoyer, pour que M. Du Lac et M. l'abbé J. Morel se puissent donner le plaisir de nager en haute mer. Ils me remercieront de faire arriver jusqu'à eux ces grandes vagues et ce grand air de la doctrine et seront heureux de voir comme on moissonne à Rome, lorsqu'on s'y met. Encore que M. Du Lac et M. Morel connaissent la plupart de ces textes, ils seront charmés de les avoir bien ordonnés, bien

imprimés, bien annotés, d'en savourer le goût et le parfum. Cela les reposera des flaques et des broussailles sorbonniques où ils sont contraints de faire patrouille depuis six mois.

En attendant qu'ils puissent servir à nos lecteurs quelques-uns de ces bons et beaux raisins de la Terre-Sainte, je me prends à l'*Appendix*, emprunté du docte Gravina, professeur de théologie à l'Université de Naples au siècle précédent. Les gens de mauvaise humeur le trouveront malicieux, peut-être l'est-il un peu; mais il ruisselle d'*actualité*.

Gravina donc se donne une consultation : Lorsque il y a beaucoup et d'excellentes preuves théologiques, lorsqu'on est assuré du sentiment des anciens pères, des évêques, des maîtres de la science sacrée, en un mot, du sentiment de l'Église, est-il opportun de poser les questions de foi et de les définir, malgré certaines hostilités ?

J'analyse sa réponse.

En général, les hérétiques ont cherché des prétextes pour retarder les définitions de foi. Ils sont loups, ils craignent d'être reconnus et chassés du bercail.

Plusieurs se sont vantés de ne combattre que pour la piété, de n'avoir en vue que le bien et la défense de l'Église. C'est le portrait qu'en a fait saint Basile, mais il disait aux évêques de l'Orient : Pour éclaircir et fixer les points en litige, allons au pontife romain.

D'autres novateurs ont prétendu que les questions agitées n'appartenaient pas à la foi. Précaution pour que leur erreur ne leur fût pas imputée à crime ! Ce fut la ruse des Pélagiens. « Ils s'en vont, dit saint Augustin, soutenant que les points qui les séparent des orthodoxes ne sont pas fondamentaux, mais qu'ils se tiennent dans le juste milieu où la foi catholique ne reçoit aucun dommage. » Mais saint Augustin leur fit voir la différence entre les questions de foi et celles où les orthodoxes peuvent disputer.

Il y en a qui ont cherché à éloigner les définitions, en disant que l'Église ne doit pas s'embarrasser dans les questions subtiles et inextricables où les passions semblent avoir plus de part que la vérité. Les Ariens avaient trouvé cela ; ils en obscurcirent la raison de Constantin.

Une quatrième espèce s'employait à empêcher la promulgation des définitions. « Ces décrets, disaient-ils, répandent le trouble parmi les peuples. » Les Eutychiens suivirent cette politique après Chalcédoine. En même temps, ils obtenaient des empereurs Basilique et Marc des édits favorables à leur hérésie. Et les Monothélites ! Sergius, patriarche de Constantinople, écrivait au pape Honorius de manière à l'empêcher de porter une définition. Il alléguait faussement le témoignage de plusieurs Pères en faveur de son opinion ; mais, dans son amour pour la paix, il penchait à laisser tomber la controverse. Ainsi ce

perfide cherchait à répandre plus librement son venin.

Après ces préliminaires, qui ruinent bien des ouvrages nouveaux, Gravina serre de plus près les objections des diverses sectes. Il rapporte la sage réponse de Basilisque aux Eutychiens, qui l'avaient d'abord empêché de se rendre aux décisions du concile de Chalcédoine, sous prétexte qu'elles troublaient la paix : Ce n'est pas la définition de l'Église qui est une cause de trouble, c'est plutôt l'hérésie.

L'évêque iconoclaste d'Ephèse, Théodose, disait au moine Etienne : « Homme de Dieu, comment avez-vous pu concevoir la pensée de nous mettre au nombre des hérétiques ? Êtes-vous plus sage que tout le monde ? Croyez-vous que nous voulions perdre nos âmes ? Ne craignez-vous pas plutôt de jeter le trouble dans l'Église par votre résistance ? »

Ce saint moine, plus tard martyr, lui répondit par la parole d'Élie au roi Achab : — Ce n'est pas moi qui jette le trouble dans Israël ; c'est *vous et la maison de votre père*.

Réponse de tous les temps, qu'il fallut toujours faire et qui eut toujours raison. L'Église est faite pour connaître et pour suivre la vérité, l'erreur lui voile la vérité : il faut, quoi qu'il en coûte, dissiper l'erreur et délivrer la vérité. Les définitions de l'Église sont nécessaires pour le maintien de l'unité dans la foi, pour l'extinction des divisions, pour ceux mêmes qui ne veulent pas de définitions.

Les actes de conciliation mal entendue, les transactions sur des principes qui veulent être affirmés, ont toujours été funestes. On le voit par cent exemples, entre autres, celui du conciliabule de Syrmium et celui de l'arrangement de Charles-Quint. Afin d'éviter de tels inconvénients, l'Église ne veut ni dissimuler ni se taire. Elle approuve ce qui mérite de l'être, elle condamne ce qui doit être condamné.

Saint Bernard pressait le Saint-Siége de juger les erreurs d'Abailard. Cette définition, disait-il, sera avantageuse pour le juge qui remplira la fonction, avantageuse pour l'Église de Jésus-Christ, avantageuse aussi pour cet homme, car il a besoin que le silence lui soit imposé.

On le voit, il n'y a rien de nouveau dans l'Eglise, et la nouveauté non plus n'est pas nouvelle. Toute nouveauté n'est qu'une vieille erreur dont le dossier est bientôt connu. Quelque nom qu'elle sache prendre, elle a été déjà condamnée sous un autre nom. Quelquefois, il y a si longtemps, que la plupart des hommes l'ont oubliée. C'est l'excuse de ceux qui lui ouvrent leur esprit. L'excuse cesse lorsque, l'erreur étant reconnue, la confiance dans l'erreur ne cesse pas.

CXXIII

11 juin.

J'ai reçu votre précis des commentaires de la presse sur le bref à l'*Univers*. C'est à peu près ce que j'attendais. Les journaux sont composés de sages qui cherchent midi à quatorze heures, et de doctes qui ne savent pas compter jusqu'à midi. Me voilà donc proclamé chef du clergé secondaire, surveillant des évêques, légat du Pape, etc. J'ai monté en grade. Autrefois l'on me croyait simplement évêque *in partibus* et cardinal *in petto*.

J'ignore jusqu'à quel point nos confrères sont dupes de leur ignorance, d'ailleurs très-sauvage. Elle les dispose à la crédulité, et cette crédulité est soigneusement entretenue par de moins ignorants qu'eux. Des hommes qui tenaient une place considérable dans l'Église, mais qui se sont ruinés pour vouloir devenir plus qu'ils ne devaient, nous ont imputé leur désastre. Nous ayant trouvés rebelles, ils ont crié que des laïques, des journalistes, usurpaient l'autorité dans le sanctuaire. L'ignorance et l'esprit de parti ont répété ces divagations d'une rancune

imprudente, et voilà les fidèles de la *France*, du *Journal des Débats*, de la *Liberté*, de l'*Opinion Nationale*, qui manifestent leur horreur. Quoi, des laïques si puissants dans l'Église ! et non-seulement des laïques, mais des journalistes ! ! Ils crient que c'est l'abomination et la désolation. J'enregistre en passant ce témoignage rendu aux journalistes par les journaux. Si je voulais contredire leur impression, j'aurais soin de distinguer ; mais je me propose aujourd'hui un autre but, et je passe sans demander et sans dire à ces journalistes pourquoi le journaliste en général leur inspire de si beaux dédains. A leur place, je ne me scandaliserais point si d'honnêtes gens, prenant la parole dans les journaux, venaient à être écoutés de l'Église, quoique sans tonsure, plus volontiers que M. l'abbé Loyson ou M. l'abbé Gratry. Puisque je nomme M. l'abbé Gratry, je voudrais l'entendre là-dessus. Je regrette qu'il soit tant occupé autre part. Je craindrais néanmoins que sa fine et brillante tête de ballon captif qui ballotte au vent, tirant sur la ficelle, ne vînt à tirer trop, et que pour le coup la ficelle ne rompît. Alors où irait la tête ?

Mais je vais moi-même où je ne veux pas aller, et je rattrape mon sujet, qui est de tranquilliser les journaux sur ma situation dans l'Église.

Les rédacteurs de l'*Univers* sont dans l'Eglise uniquement ce qu'y peuvent être les rédacteurs des

autres journaux, de simples fidèles. C'est très-beau, c'est royal, c'est immense. Nous ne sommes rien de moins ; mais nous ne devons être et nous ne sommes rien de plus. Quant aux choses de ce monde, ni le Pape ni l'Église ne peuvent rien pour nous, qu'encourager notre travail s'il est bon, et ensuite bénir nos cercueils. Nous ne demandons pas davantage. Nous sommes peu soucieux des hochets que l'on enfermerait avec nous dans ces planches où, sauf le linceul et le crucifix, tout le reste peut gêner. Pour obtenir la bénédiction dernière, il faut être, nous voulons être et nous sommes, par la grâce de Dieu, des hommes obéissants. Voilà notre rang dans l'Église.

Obéissants à la loi, non pas obéissants à l'homme. Je marque ce point, parce que nos adversaires ne sont pas toujours loyaux. S'ils pouvaient croire qu'on nous commande, ils calomnieraient le commandement pour diffamer l'obéissance. Assurément j'aimerais mieux être valet de chambre du Pape que ministre de l'Empereur; mais enfin je ne fais à Rome d'autre service que le mien. Mille correspondances me donnent un rôle fort éloigné du vrai. Je ne consulte ni ne suis consulté. Je me tiens à ma fenêtre et à mon écritoire, regardant ce qui se passe, le racontant pour ceux qui se fient à mon regard et à ma sincérité. Du reste, je n'apprends rien que n'apprenne au même moment tout le monde, et je m'en contente. Ce n'est

pas mon métier de donner des nouvelles. Je nie même qu'il y ait des nouvelles. Je regarde cela comme une idée de M. Emile de Girardin. Je crois qu'il n'y a que la manière de raconter, et que l'on raconte mieux le lendemain que le jour, idée étrangère à M. de Girardin. Si je raconte d'une manière qui plaît davantage aux catholiques, et si c'est la cause de mon influence dans l'Église, il faut la subir ou raconter de la même façon. D'autres cherchent à influer par des renseignements plus complets. Ils disent des secrets auxquels je ne touche point. Ils décrivent des discours dont je n'ai pas un traître mot, et qu'ils semblent avoir entendus même avant les Pères du Concile. Ils dépeignent des « sensations profondes » qui ont, disent-ils, rempli Rome, et je n'étais pas à ma fenêtre lorsque ces sensations passaient. Pendant le grand mouvement il n'y avait *matriarche* ni *matricule* qui ne sût bien avant moi ce qui se disait dans la salle conciliaire et autour, ce qui se brochait à Naples, ce qui allait venir ou revenir de Paris. A Rome, le rédacteur en chef de l'*Univers* n'est pas même ce qu'on appelle un homme bien informé.

Après cette pleine confession de mon néant, ceux qui me font l'honneur de craindre l'importance de l'*Univers* dans l'Église doivent être rassurés. Si quelques appréhensions leur restent, elles vont disparaître.

Je suis de vieille date l'homme le plus convaincu philosophiquement de l'agrément et de l'avantage de n'être rien. Au point de vue moral, cette thèse se soutient seule. Celui qui obéit à la loi de Dieu, — véritable manière de n'être rien, — goûte les joies de la tranquillité et peut, s'il a cette faiblesse, savourer celles de la fierté. L'occasion ne lui manque pas de briser la superbe humaine, de connaître qu'il s'est donné un maître juste et puissant. Je garantis que c'est une joie. J'ai souvent célébré, pour en avoir beaucoup joui, le charme de la bonne place de ceux qui ne sont rien, la bonne place sur le pavé, toujours libre à qui veut se lever assez matin ; place au soleil, place à l'ombre, place où l'on remue et que l'on peut laisser, place d'où l'on voit très-bien les choses humaines et qui en fait passer le dédain et l'envie, place où l'on a plus de chance d'être moins vu du roi et mieux vu de Dieu. Mais ce n'est pas tout le profit de n'être rien. N'être rien me semble le meilleur, et même l'unique moyen de faire quelque chose; voilà le grand profit.

L'homme qui se propose de n'être rien et qui en vient à bout, résultat souvent difficile en ce monde, est celui qui réalise pour lui-même la plus grande somme de liberté et qui donne à sa liberté la plus grande somme d'activité. Possesseur définitif de sa liberté, il la ramasse et l'endigue pour ainsi dire tout entière dans un canal où elle acquiert une force de

mouvement et de poids qui la rend irrésistible au service du vrai. Dieu a pris pour ouvriers de choix des hommes qui ont voulu et qui ont su n'être rien; c'est par leurs mains qu'il a fait et refait dans le monde toutes les œuvres de grande suite et de grande fécondité. Les saints sont ces hommes qui, ayant le mieux su ne rien être, ont le plus fait. Ils sont aussi les hommes qui ont été vraiment libres, vraiment les rois de la terre! Vouloir et savoir à peu près n'être rien est un tel instrument d'œuvre qu'il produit déjà ses merveilles, même la sainteté manquant. Avec la parcelle d'un saint, il y a encore de quoi fournir un grand homme; l'ombre d'une des vertus qui composent la sainteté, suscite encore quelque ombre des prodiges que la sainteté accomplit. L'homme qui écarte l'idée de la fortune fait la fortune de son idée. Souvenons-nous des saint-simoniens. Nous voilà loin de la sainteté! Tant que les saint-simoniens surent ne rien être, ils poussèrent vite et haut leur idée, et le saint-simonisme s'annonça pour devenir quelque chose. Dès que ses disciples songèrent à leur propre fortune, il s'embourba. Vainement aujourd'hui ils étalent leurs millions; c'est fini. Le petit Pereire et le petit Michel, tirant de leurs petits bras dévoués, allaient où n'iront jamais tous les chevaux qui les mènent aux sénats de la politique et de la Banque. Et encore le petit Pereire et le petit Michel avaient des bottes et peut-être des arrière-pensées.

S'ils s'étaient avisés de tirer sans arrière-pensée et sans bottes, pieds nus, que serait-il arrivé? Il serait arrivé qu'ils se fussent faits catholiques et capucins; car Dieu prend ses précautions, il se réserve les hommes qui s'attellent aux idées, pieds nus, sans arrière-pensées.

Ayant donc le dessein de faire quelque chose, j'ai heureusement compris que, pour faire la chose que j'entrevoyais, il fallait premièrement ne rien être, et tenir ferme à n'être rien, ni sous-préfet, ni académicien, ni autre chose. Je donne cette note au petit *Français*. Pour le journaliste catholique, une bonne résolution de ne rien être vaut le talent et déjà procure un certain talent. Elle élargit le cœur, elle y entretient un feu qui finit par monter à l'esprit. Tel qui risque de n'être jamais qu'un écrivain aigre et rogue, monterait à quelque mérite s'il abjurait l'ambition de devenir sous-commissaire, sous-préfet, sous-académicien. Tu te flattes d'être tout cela, tu seras tout cela, mon enfant; mais si tu veux que ton journal vive, il ne vivra pas.

A plus forte raison faut-il renoncer à se faire une importance dans l'Église. Et quelle importance veut-on qu'un laïque se fasse dans l'Église? Ce serait le propos d'un sot. Désigner les évêques? Il faut être ministre, et pour devenir ministre, la première condition est de n'être pas affiché comme trop convaincu de l'existence de Dieu. Innover dans la doctrine? On

n'a d'importance et on n'est quelque chose qu'en lui obéissant.

Nous avons eu trop de notables exemples du crédit que peuvent conserver dans l'Église les hommes, même éminents, qui s'écartent de la soumission. Ils chancellent, ils tombent, on ne les connaît plus. Pour les faire descendre de la hauteur où les avait élevés l'obéissance, un ordre n'est pas nécessaire, un geste est presque superflu. L'oreille catholique n'a besoin que de les entendre eux-mêmes, et la louange étrangère qui leur est donnée. Elle discerne l'altération de la doctrine, elle se détourne, c'est fini. Voilà l'influence que l'on possède dans l'Église après vingt et trente années de services éclatants. Et Dieu soit mille fois béni! En nos jours où les faux docteurs pouvaient être si dangereux, il a répandu parmi nous cette délicatesse inquiète sur l'article de la soumission. Nous écoutons le Maître, nous regardons uniquement de son côté, et quiconque n'est pas parfaitement et étroitement avec lui, ne nous est plus rien. Mille fois malheureux sans doute, mais mille fois insensé celui qui s'écarte et qui croit pouvoir être encore quelque chose et compter sur quelqu'un!

Reste donc l'influence de la pensée orthodoxe et de l'obéissance entière. Qui est juge de cette influence-là, et pourquoi le juge ne la tolérerait-il pas? Qu'a-t-on à craindre s'il la tolère? Est-ce qu'il perd

le droit de la condamner et la puissance de l'abattre dans le cas où elle viendrait à s'égarer?

Je crois avoir maintenant tout à fait établi que l'Église continue à être gouvernée par le Pape, et que les rédacteurs de l'*Univers*, après le bref du Pape, demeurent comme par le passé de fort petites gens, et n'ont nulle chance et nul désir d'être jamais autre chose. Cependant, puisque j'ai abordé ce chapitre, je ne crois pas devoir laisser supposer qu'à mes yeux l'*Univers* n'est rien. J'en ai une autre conception. J'ai déjà touché ce point en répondant une fois à quelqu'un qui nous mettait par trop bas, — je ne sais plus si c'était M. de Falloux ou M. Janicot,— j'y veux revenir.

CXXIV

12 juin.

Les prières pour le Concile ont continué toute la semaine. Commencées le lundi à Saint-Pierre, elles ont été terminées samedi au Panthéon d'Agrippa, devenu l'église Sainte-Marie-des-Martyrs, comme au terme logique où les témoins de la vérité doivent avoir dépossédé l'erreur. Perpétuelles harmonies de

Rome. Ne vous étonnez donc pas de mes lenteurs à les quitter ni de mes longueurs à les décrire. Une prose insolente se mêle à cette poésie. Pour tout vous dire, je vois parfois, en écrivant, les puces danser sur mon papier. Néanmoins, je retarde mon départ, j'allonge mes lettres. J'ai devant l'esprit des spectacles si grands, dans le cœur des espérances si hautes! Je voudrais enfler et multiplier ma pauvre voix et jeter tout cela dans le monde. Le bœuf du *premier-Paris*, qui traîne le grand homme ou le fait du moment, ne demande pas à faire plus que sa journée. Mais ici on se sent toujours en haleine. Entendant toujours quelque chose, on a toujours quelque chose à dire.

Voilà où j'admire enfin les rédacteurs des correspondances gallicanes. Rome et les spectacles de Rome ne leur disent rien d'agréable ; et même ils paraissent plutôt irrités. Ils s'ennuient fort, ils espèrent peu, ils ont comme nous trop chaud, comme nous des puces, et peut-être encore que la conscience ne laisse pas de les taquiner, car ils tournent à l'aigre terriblement. Avec cela, ils tiennent ; ils écrivent leurs plates et méchantes lettres, où ils composent au Concile une figure selon leur fantaisie. Ils resteront jusqu'à ce que l'infaillibilité leur tombe sur la tête. J'admire cette constance, — et ils n'auront pas volé ce châtiment. Se déplaire affreusement quelque part, et s'y obstiner sans aucune chance de satisfaction future, c'est la

combinaison de l'enfer. Le choix de nos gallicans prouve que l'homme se fait lui-même son sort. Je m'arrache à cette contemplation triste et je reviens aux processions.

Durant cette semaine de prières pour le bien présent et futur de l'Église, c'est-à-dire pour le grand bien de la race humaine, j'ai vu, je peux le dire, un peuple civilisé ! Précédées de la croix entourée de lumières, et terminées presque toutes par un prêtre portant l'étole, les processions traversaient les rues en chantant les litanies. Elles se rendaient ainsi à l'église assignée. La foule pieuse s'ouvrait devant la croix. Arrivées dans l'église, les processions y stationnaient en prières, et se retiraient dans le même ordre, aussitôt remplacées par d'autres. Ce concours était clos chaque jour par la bénédiction du très-saint Sacrement. Toutes les confréries de Rome, c'est-à-dire toutes les classes de la population romaine, ont donc ainsi prié solennellement pour l'Église et pour le monde, suivant les intentions du Pape. A mon avis, c'est la marque suprême de la civilisation, et j'estime que ce plébiscite en vaut un autre.

Jeudi, la vaste nef de Saint-André *della Valle* a reçu le même soir les Frères de la doctrine chrétienne avec leurs écoliers, les plus grands élèves du collége des Nobles, plusieurs branches de la famille franciscaine, les Dominicains, les Jésuites, les prêtres de la Mission, enfants de saint Vincent de Paul, les patri-

ciennes et dames romaines, les Pénitents qui prennent soin des pèlerins, confrérie dont les membres appartiennent aux plus hauts rangs, et quantité d'autres confréries où dominent les artisans et les pauvres, *S. P. Q. R., Senatus populusque Romanus.*

Je me rappelai le P. Ventura, prêchant dans cette église l'oraison funèbre d'O'Connell. Parmi quelques erreurs qui le firent reprendre, il pressentait des vérités politiques et sociales qui apparaissent davantage aujourd'hui. Pour la première fois alors j'entrevis la « démocratie baptisée, » et je me fis une conception de l'avenir possible du monde à travers le travail de dissolution qui s'accomplit depuis le protestantisme. Car, lorsque l'ordre social croula il y a cent ans, il était mort, et depuis cent ans Dieu n'a cessé de préparer des ouvriers et des matériaux pour le Reconstructeur qui est ici. La démocratie donc s'est élevée, elle a grandi comme l'orphelin de haute race et de grande fortune, trompé par les valets et les flatteurs qui pillent son bien et qui corrompent son âme, mais qui n'ont pu étouffer les instincts sublimes qu'il a reçus avec le sang. La démocratie cherche un instituteur qu'elle ne trouve pas et que le monde ne lui peut donner.

« L'Église affrontera cette héroïne sauvage, elle « lui rendra le Christ, et la couronne. » Ces paroles, prononcées, il y a près de vingt-cinq ans, dans la chaire de Saint-André *della Valle*, retentissaient à

mon oreille, au milieu des prières ordonnées pour le Concile. En les entendant pour la première fois, sous le règne de Louis-Philippe, en me les rappelant sous la république, je trouvais le P. Ventura incomparablement plus fort que M. Crémieux, que M. Jules Favre, que M. Proudhon et les autres. C'est encore mon avis, et je le trouve aussi plus fort que M. de Girardin, que M. Gambetta, que M. Daru et les autres. L'héroïne sauvage sera baptisée, on lui donnera le Christ, et elle régnera. Mais sans le Christ, point de règne. Ou la croix, ou la potence. Il faut se soumettre au Christ, il n'y a que ce moyen d'échapper au bourreau.

Dans les processions romaines, le rang d'honneur est à celui qui porte la croix. A Saint-André *della Valle*, jeudi, la croix des pénitents était portée par un évêque, Vicaire apostolique dans la Polynésie. Il était revêtu du sac des confrères, la cagoule levée, laissant voir son visage mâle et doux, bruni sous d'autres cieux. Dans son peuple vêtu de feuilles d'arbres, à l'heure du soir, nul autre bruit ne s'entend que le chant de la prière catholique. Un de ses diocésains est zouave pontifical, deux autres sont élèves de la Propagande. La France est en Algérie depuis plus longtemps et n'a pas encore, je crois, atteint ce résultat. Mgr Spaccapietra, Napolitain, archevêque de Smyrne, portait la croix de la Mission; la longue suite de ces confrères était terminée par deux évê-

ques, l'un Vicaire apostolique de l'Abyssinie, l'autre de Pékin. Parmi les Dominicains, les Jésuites et les Franciscains, se tenaient également des évêques appartenant à des familles antiques et saintes. Que de science, que de vertus et de grands travaux étaient là sous l'humble bure! C'est cette bure qui parcourra les chemins périlleux du monde, qui pénétrera dans les ateliers, dans les mines, qui lavera les fronts souillés et courbés et les rendra dignes de la couronne qui les attend.

Quelles paroles venaient de l'autel au peuple, allaient du peuple à l'autel! Ce serait trop briser l'usage, si j'imprimais dans un journal des litanies, des versets, des répons, des oraisons, des psaumes. Il faut respecter les tendres oreilles du boulevard. Elles ne pourraient comprendre cette *Marseillaise*, ce chant du *Départ* et ces autres hymnes de la nation du Christ. Quand l'heure des grandes choses reviendra, le monde saura quelles chansons gagnent vraiment des batailles. Des torrents de joie et d'espérance roulaient dans la ville avec ces processions et ces cantiques. *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei... Deus in medio ejus, non commovebitur: Adjuvabit eam Deus!*

Les feuilles « inspirées » et « assistées » sont, je pense, en train de vous décrire les retentissements prodigieux de certains discours qui ont coulé simultanément, sinon parallèlement. Je ne prétends pas

que les discours n'aient été très-bons. Je n'ai point les longues oreilles du petit *Français*, qui engouffrent de Paris tout ce qui se dit de plus secret dans Rome. Mais quant à l'effet, croyez que celui des prières l'emporte beaucoup, l'emporte *énormément*, comme dit cet éloquent orateur de nos éloquentes assemblées. Êtes-vous heureux d'entendre des orateurs !

Quant à moi, je ne suis pas trop à plaindre. Les orateurs me manquent, mais j'ai la lumière. A Rome, ce régal a son prix. Cicéron ne s'en lassait pas. Il décrivait la lumière de Rome, et il disait avec extase : « Je vis dans cette lumière. » Pauvre homme ! S'il avait connu la lumière ajoutée à cette lumière, la lumière de Judée, la lumière perpétuelle qui brille encore lorsque le ciel se couvre et lorsque le jour finit ! O douce lumière qui tombe de la croix, lumière qui porte l'évidence à l'esprit, la sérénité au cœur ! Je vis dans cette lumière, *in hac luce vivo !*

CXXV

13 juin.

Je veux vous raconter un petit voyage que j'ai fait l'autre jour. Il n'est pas impossible que j'y mette un peu de vanité, mais je tâcherai de déguiser cette faiblesse.

Il y a un chemin de fer, nous voilà partis, nous sommes arrivés. C'est passer bien vite à travers la campagne romaine. Elle est riche en ces quartiers-là. Les plus beaux blés, les oliviers, les figuiers et la vigne, tous les fruits bibliques y sont plantureux. Je pense que Poussin venait par ici voir la terre de Gessen, et je le félicite de n'y avoir pas respiré l'âcre fumée de la houille. Hélas! elle a pénétré dans ce coin sérieux, silencieux et fleuri. Nous grimpons à la ville. Au sommet de sa montagne d'arbres verts, avec ses murs blancs et ses toits bruns, elle est épanouie comme un œillet panaché. Elle a des promenades, des fontaines joyeuses, mille aspects charmants. On y voit du costume, on n'y entend point de voitures. Quant à l'histoire, un garçon de ce pays est devenu empereur, et l'on montre aux environs l'un des endroits où tout le monde est libre de croire que le pieux Enée débarqua. Sans doute la mer est loin, mais qui pouvait alors l'empêcher de se retirer? Il n'y avait point d'académie des sciences! Pour le surplus, l'air est salubre, le vin bon, la cathédrale fréquentée, les mœurs sévères, et les têtes près du bonnet. Les gens aiment à vivre tranquilles en ménage, et ferment leur porte avec la lame de leur couteau.

Quand on a déjeuné à l'auberge des *Trois-Saucissons* ou ailleurs, on sort de la ville et on monte au couvent des capucins, en belle vue. Nous n'y manquâmes point. Le couvent nous fut ouvert de bonne

grâce. Il contient une vingtaine de religieux, fort aimés du pays. Quand les garibaldiens vinrent ici, ils eurent pour consigne de ne point molester les capucins et de ne les voler que le moins possible. Le moins possible, c'était de leur tout prendre. Ils s'en acquittèrent consciencieusement, et il n'y parut point. Le P. gardien nous parla d'eux sans rancune : « Pauvres diables, *povera gente!* Ils étaient campés là, dans les vignes. Beaucoup y sont encore ! Là, le canon du roi de Naples les atteignit : ils s'enfuirent, ayant aux pieds tous les souliers de la ville. Ils étaient friands de souliers. Ceux qui restèrent en route, personne ne les réclama. Ils engraissèrent les champs qu'ils avaient ravagés. Quelle folie d'être venus mourir ainsi, sans savoir pourquoi ! Parmi ces cadavres, il y en avait un, jeune et charmant, sur lequel on a trouvé un carnet tout plein de sonnets à la sainte Vierge. J'espère bien qu'avant de mourir l'infortuné poëte a fait un bon acte de contrition. »

On nous promena dans le couvent. Il y a un petit cloître, une petite cour découverte, un petit jardin où l'on cultive des fleurs pour l'autel. Tout cela est indigent et étroit. Rien n'est vulgaire. Tout autour l'espace ouvert et immense. Belle image de la prison de ce monde, indigente, bornée, mais où l'âme peut encore cultiver des fleurs, et, toute captive, se promener pourtant dans l'infini.

Ce jardin des capucins m'a rappelé tous les jardins

de curés que j'ai vus partout. Il y a une certaine négligence, la culture n'est pas élégante, aucune place n'est donnée au gazon; la plante, si je puis ainsi parler, est mal chaussée et mal peignée. Cependant, à sa vigueur, on voit que le jardinier ne ménage pas ses soins. Il arrache les mauvaises herbes, il détruit les mauvaises bêtes, et puis : Pousse comme tu voudras ! L'essentiel est d'avoir la fleur. Si la fleur est pure et odorante, me disait un curé, et bonne pour l'autel, qu'importe qu'elle ait fleuri plus ou moins élancée, plus ou moins près de la terre !

Voilà notre couvent visité. Mais il faut bien dire ici que j'avais été présenté comme tenant à l'*Univers*, et il n'a point paru que cela me fît tort. Vous consentez que je supprime le reste du voyage et que je vous ramène en gare, quelques heures après la visite du couvent.

Nous étions déjà dans le wagon, lorsque nous vîmes arriver le P. gardien, un peu essoufflé, portant quelque chose dans une serviette. Il s'approcha de la portière et me remit ce qu'il portait. C'était une salade qu'il avait cueillie dans le jardin du couvent. Il me demanda de l'accepter comme une marque de son amitié pour nous, à cause de la bonne volonté avec laquelle nous tâchons de défendre l'Église. Et il y avait joint toutes les herbes que les capucins ont coutume de mettre dans leur salade et qui la rendent célèbre.

Je vous avouerai que je trouve ceci assez romain

et assez capucin pour être conté ; et que ce bon Père, qui est un vieillard savant et vénérable et un prédicateur honoré, m'a rendu très-fier en m'apportant de si loin sa salade. Je pense que notre petit *Français* travaille en ce moment à me détruire dans l'esprit des catholiques, et que l'*Union de l'Ouest* ne s'y épargne pas, sans parler des autres. Mais j'ai la salade du capucin !

Hélas ! toute joie est mélangée en ce monde, plus particulièrement toute joie qui provient de la gloire humaine. J'ai trouvé, en arrivant à Rome, d'autres salades. J'ai lu la lettre confidentielle de Mgr l'évêque de Saint-Brieuc à son clergé, pleines d'herbes amères contre « certaine presse. » J'ai lu aussi cette méchante salade de l'*Agence Havas*, la bonne fille, qui prétend que de vénérables évêques ont présenté un *Postulatum* au Saint-Père, pour obtenir que je sois expulsé de Rome. *Expulsé* est bien dur !

Pour parler franchement, je ne crois pas un mot de cette histoire, mais je sais d'où elle sort. Elle est vieille, archi-vieille, je la croyais morte. Elle a couru Rome il y a deux et trois mois. On disait que des évêques français et libéraux (en l'attribuant à d'autres, la vraisemblance eût manqué) avaient demandé au Saint-Père de prendre des mesures contre « certains journaux, » desquels l'*Univers*, naturellement, faisait partie. Le Saint Père, avec sa bénignité accoutumée, aurait pris la défense de ces pauvres jour-

naux, faisant observer qu'il fallait avoir égard à leurs bonnes intentions, et qu'après tout, ils pouvaient rendre quelques services, et qu'enfin peut-être, si on les frappait, leur absence se ferait sentir, puisqu'alors les mauvais journaux resteraient seuls. Là-dessus l'un des postulants aurait répondu qu'il existait d'autres bons journaux ; et le Saint-Père aurait clos l'entretien en répliquant : « Oui, ceux qui, etc. Mais ce sont ceux-là que j'appelle mauvais. »

Voilà l'origine de l'histoire qui m'est devenue si funeste. Je l'ai connue en son temps et ne vous en ai point entretenus. Il y a bien des petites choses que je sais, que je pourrais dire et que je néglige. Je sais que le Saint-Père est parfois assailli de ces requêtes intolérantes, mais pas autant qu'on le dit. Il écoute, il sourit, il parle d'autre chose. Quant aux broderies qui poussent sur ce fonds, je pense que les adversaires de l'*Univers* les supportent comme il fait lui-même, à la façon des héros de Corneille,

Avecque déplaisir, mais avec patience.

Ne vous inquiétez point. Cela ne va pas mal pour nous, et nous touchons à la paix de l'unanimité morale et arithmétique. J'espère toujours pour la Saint-Pierre. *In hac luce vivo !*

CXXVI

14 juin.

Vous m'avez envoyé un journal dont les attaques m'ont médiocrement intéressé, mais le Concile me montre bien qu'il faut répondre à tout, et je ne refuse pas d'entrer un moment en conversation avec le *Réveil*. Ce journal invoque mon témoignage pour prouver que l'Église romaine est stérile, parce que j'ai dit, à propos de l'Exposition, que l'art était en décadence à Rome comme dans toute l'Italie. Je ne savais pas que le *Réveil* fût gallican. J'en reçois la nouvelle sans douleur.

Je ne puis contester au *Réveil* la satisfaction avec laquelle il a appris de moi que l'art, aujourd'hui, ne jette pas dans Rome de rayons plus magnifiques qu'ailleurs. C'est bien mon avis que la décadence se fait sentir à Rome comme à Florence, comme à Paris, comme partout. Il y a plus. A Paris l'obscénité procure encore à l'art certaine vie factice qui lui manque ici complétement. On ne trouverait pas dans Rome un pinceau pour exécuter des dames Courbet, ni un

ciseau pour exécuter des demoiselles Carpeaux, les voulût-on couvrir d'or. Si bien donc qu'à Rome, en plein domaine de l'Église, « cette mère Gigogne des arts » (*Réveil*), l'art est plus mort même qu'à Paris. Point de Courbet, point de Carpeaux !

Si c'est un bien que l'art soit mort, même à Rome, même dans l'Église, je comprends la joie du *Réveil*, puisque ce bien est dû à la Révolution, à Rome, en France, dans tous les pays où jadis l'art vivait et florissait. Il fallait tuer l'art la Révolution l'a tué et très-bien tué : gloire à la Révolution !

Mais s'il ne fallait pas tuer l'art et si ce n'est pas un bien que l'art soit mort, je ne sais plus de quoi ni pourquoi le *Réveil* glorifie la Révolution. On est d'accord, généralement, que tuer n'est pas la merveille de l'esprit humain. Avec une quantité raisonnable de picrate, le premier venu de la catégorie des scélérats peut faire sauter la coupole de Saint-Pierre comme la caserne Serristori ; il n'y a pas d'enfant ni de crétin qui ne puisse crever une toile de Raphaël. Mais le mérite serait de faire autre chose qui fût aussi beau. Par quel art la Révolution a-t-elle remplacé l'art qu'elle a tué et qu'elle empêche de renaître? On ne peut pas toujours faire des demoiselles Carpeaux, et peut-être que M. Carpeaux lui-même n'en fera plus. Elles sont difficiles à établir, d'abord ; et puis de telles créations épuisent le génie.

Nous savons comment la Révolution s'y est prise

avec les arts. Un témoin oculaire, que le *Réveil* trouvera bien digne de foi puisqu'il était mauvais prêtre, Grégoire nous a raconté les premières entrevues de la Révolution et des arts. Écoutons l'abbé Grégoire :

On n'exagérerait nullement en disant que, dans le domaine des arts, la seule nomenclature des objets enlevés, détruits ou dégradés, en France seulement, remplirait plusieurs volumes. La perte en livres volés ou détruits, en médailles, en images, morceaux d'histoire naturelle, etc., est incalculable. A Verdun, on brûla des tapisseries, des tableaux, des livres de prix, en présence des officiers municipaux en écharpe, et ce fut l'évêque constitutionnel qui se chargea d'y mettre le feu. A Nancy, on détruisit en quelques heures pour 100,000 écus de tableaux et de statues. On a ouvert les tombeaux de Racine, de Tournefort, de Lesueur; on en a détruit les épitaphes. Buffon fut exhumé pour quelques livres de plomb. Au Muséum des plantes de Paris, des barbares brisèrent le buste de Linnée, prétendant que c'était celui de Charles IX. *On a détruit des statues par milliers.* A Arles, il ne reste rien; à Strasbourg, la fameuse basilique est méconnaissable, etc., etc., etc. (1).

L'histoire de la Révolution est pleine de ses coquineries, de ses scélératesses, de ses brutalités et de ses bêtises envers les arts. Elle n'épargna pas même le seul artiste qui descendit à flatter ses héros et ses crimes, et l'ingrat David fut réduit à montrer pour de l'argent son tableau des *Sabines*, que la République n'achetait point. Un jour, quelqu'un se plaignait, à la Convention nationale, de la destruction

(1) Grégoire, Rapport sur le vandalisme, etc.

d'une statue de Girardon, immolée parce qu'elle portait des signes féodaux. La Convention trouva la plainte juste et ordonna que la statue *serait refaite.* Tels étaient ces sanglants butors. Mais ils n'avaient pas commis tous leurs forfaits. Quand la fièvre de destruction fut passée, ils donnèrent de l'ouvrage aux artistes : ils se firent peindre, sculpter, loger, ils firent orner leurs appartements, et la barbarie devint sans remède, malgré quelques essais de renaissance. La séve était coupée. Et le temps des demoiselles Carpeaux est venu.

Quand renaîtra l'art, et qu'est-ce que le *Réveil* saurait bien faire pour hâter cette réformation? Je serais curieux de le savoir.

Pour moi, je sais comment l'Eglise ressuscitera l'art, quand même le *Réveil*, désespérant d'accomplir ce miracle, soutiendrait carrément qu'il vaut mieux que l'art, suspect d'aristocratie, reste mort. L'Église continue de bâtir des temples, elle continue de les remplir, elle continue de faire des prêtres, ce qui veut dire qu'elle continue de faire des hommes, et il n'y a qu'elle qui sache encore faire ces choses-là. Or ces choses-là sont les choses qui font des mœurs, des lois et des arts. Le dogme, autour duquel poussent naturellement les temples, ne bornera point là son immortelle fécondité. Afin d'orner ces temples, les statuaires, les peintres, les ciseleurs, surgissent de la foule de ces hommes que l'Église a faits pour les rem-

plir de la vie surnaturelle et monter aux sommets d'où l'œil humain découvre la beauté.

Je crois bien que l'homme de 89, dont l'admiration se promène entre la prose de « la déclaration des droits » et la prose de la *Lanterne*, n'est pas fait pour devenir jamais un Moïse, ni un Michel-Ange, ni un Raphaël. Mais l'homme de l'Eglise n'est point cet homme-là. Il franchit l'horizon où cette lâche bêtise est parquée. Il finira par faire quelque chose même dans cet horizon-là, et même de cette bêtise-là.

Je m'arrête ; plus loin, je n'aurais pas l'espérance raisonnablement fondée d'être suivi du *Réveil*. Il y a une certaine élévation où l'homme de 89 ne respire plus, et une certaine lumière qui l'oblige de chercher un abat-jour.

CXXVII

17 juin.

Mardi soir, le Pape s'est rendu au cimetière de Rome, près de la belle vieille église Saint-Laurent *hors les murs*, restaurée par lui. Ce majestueux cimetière est aussi une œuvre magnifique de son pontificat. Les Romains en sont justement fiers. Ils disent :

casa nostra di San Lorenzo, notre maison de Saint-Laurent. Ils y prodiguent le marbre, la sculpture, les inscriptions fortes et touchantes. On reconnaît un peuple qui sait mourir, qui sait pleurer, qui sait espérer. Ici la mort n'est qu'un passage. La vie et la mort, le temps et l'éternité se donnent la main, les tombeaux chantent la résurrection.

Pie IX venait visiter le monument qu'il a décerné aux morts de la campagne de Mentana. C'est un beau groupe de marbre blanc, placé sur un haut piédestal. La religion bénit le soldat agenouillé qui va combattre pour elle. Il y en a une médaille, c'est celle que le Saint-Père m'a donnée, ou plutôt à la rédaction de l'*Univers*. Vous verrez que je ne pourrai pas aisément en illustrer le revers de mon habit, comme je l'ai lu dans les journaux français. Néanmoins, je suis content de l'avoir reçue. Avec cette médaille et la salade du capucin, je me trouve décoré non pas tout comme, mais tout autant qu'un autre.

Les noms des morts sont inscrits à la base du monument de Mentana. J'ai lu cette page du livre de vie. Là sont notre Guillemin, notre De Vaux, notre Quélen, nos deux Dufournel et beaucoup d'autres noms français, Dieu soit béni ! *Beaucoup*, relativement ; car en tout, Français et autres, cela fait une centaine. Et cette goutte de sang demeurera si longtemps visible dans l'histoire, où tant de fleuves de sang ne sont pas comptés ! Mais ce sang était pur,

Dieu lui a donné son poids et l'a payé son prix. Quelques généreux enfants tombés à Mentana ont été plus habiles politiques que toute la perversité de Machiavel, armée de toute l'imbécillité de l'Europe. Ils sont tombés, et Machiavel n'a pu franchir ce faible rempart, et derrière ce rempart le Concile œcuménique délibère à loisir dans le Vatican inviolé. Vous voulez des miracles, Bédollière, voilà ! Cela aussi veut dire *Non prævalebunt*, et s'applique encore à la vertu de votre encre.

Quand on sait que Pie IX est quelque part, la foule s'y précipite aussitôt. Elle était là, fort mêlée, mais principalement ecclésiastique, militaire et populaire. Pie IX est toujours dans la foule ; elle le voit, elle le touche sans cesse. Nul roi n'est si élevé et nul roi ne fréquente autant son peuple. Qui veut le voir n'a jamais besoin d'attendre huit jours. On l'approche, on lui parle. Il n'y a nulle part ni tant de respect ni tant de familiarité. Une semaine ne se passe pas sans qu'on ait à se raconter un mot qu'il a dit à quelqu'un dans la rue. Un mot aimable, bon, fin, et qui porte. Il parle aux grands et aux petits, aux particuliers, aux femmes, aux enfants, aux évêques. Il interroge un petit garçon sur son catéchisme, il demande des nouvelles d'une pauvre servante qu'on lui a présentée il y a quelques années, il déroute un ambassadeur qui se croit chargé d'un message menaçant, il répond d'avance à ce que l'on croit n'avoir pas le temps de

lui dire. On se souvient de ce tendre et clément *veni mecum* adressé à un évêque dont les discours d'opposition commencent à être nombreux. Quelle plus bénigne réponse ? Et elle sera victorieuse des discours d'opposition passés et futurs. L'autre jour, il rencontre l'archevêque de Toulouse, qui avait parlé l'avant-veille au Concile. Il s'arrête : « C'est bien ! c'est bien ! je vous remercie. Vous avez dit la bonne doctrine. »

Nous l'avons vu ainsi, mardi dernier, en pleine foule, pressé, patient, bienveillant, bénissant, passant à travers les tombeaux dans les rangs de ceux qui demandent à la mort *où est son aiguillon*, et répandant sur eux la source de la vie. Sur nos têtes s'ouvrait le ciel de Rome, l'azur divin, teint aux extrémités des pourpres du soleil couchant. L'*agro Verano*, où est établi le cimetière, est ce vieux champ romain où le corps du doux martyr Laurent fut déposé ; et la gloire du martyr y resplendit après seize siècles, pure comme cet azur du ciel, brillante comme cette pourpre du soleil couchant. Horace passait par ici pour aller à Tibur. Du monument de Mentana, l'on voit au loin Tibur, dans la montagne. L'œil se repose sur cette campagne romaine, dont la beauté sérieuse et auguste ne peut être comparée qu'à celle du visage maternel.

Il n'y a pas eu de cérémonie. Arrivé sous la tente dressée en face du monument, le Saint-Père a de-

mandé aux assistants un *De profundis* pour les chers et illustres morts, et il a lui-même aussitôt commencé de réciter cette prière. Quels discours eussent été plus solennels ? Ensuite il a examiné d'un œil attendri ce monument et les listes de victimes ou plutôt de témoins, à qui son cœur garde un si tendre et si reconnaissant souvenir, gage du souvenir et, je l'ose dire, de la reconnaissance de Dieu, car Celui qui se souvient d'un verre d'eau et qui en remercie, que ne rendra-t-il pas à l'offrande du sang ? La haie était formée par des détachements de la petite armée pontificale. Au passage du Pape, ils s'étaient agenouillés devant lui. J'entendais l'*Ave Cæsar* des anciens, mais je voyais ce que le Christ a fait de César. *Ave Pater !* ceux qui répandront leur sang pour ta cause ne sont plus des esclaves, mais des fils, et ils ne vont pas à la mort, mais à l'éternelle vie et à l'éternelle gloire.

Hier, 16 juin, jour de la Fête-Dieu, Pie IX a commencé la vingt-cinquième année de son Pontificat. On en célèbre aujourd'hui l'anniversaire, mais c'était hier le jour. Pour inaugurer cette année solennelle, il a paru à la face du peuple, dans toute la pompe du sacerdoce royal, portant en ses mains le Dieu vivant. Ces choses mille fois augustes dépassent la parole humaine ; elles écrasent l'esprit et le cœur, mais, en les écrasant, elles en dégagent un parfum éternel. C'est la grandeur, c'est la beauté, c'est l'ado-

ration. La vie ne peut rien donner de plus, et l'on s'étonne qu'elle puisse donner tant. L'adoration est le point où l'homme et Dieu se joignent dans la plénitude et dans la perfection de la liberté et de l'amour. L'homme se donne à Dieu tout entier, Dieu se communique à l'homme tout entier, il n'y a plus rien entre eux, et lorsque cet état est devenu définitif, voilà le ciel. A Rome, sur les marches de Saint-Pierre, dans ces suspensions de tous les accidents, de toutes les attentes et de toutes les impatiences de la vie, on a de ces éclairs qui font comprendre que les éternités pourraient n'être qu'un instant. On se réveille comme d'un rêve, mais c'est la vie où l'on se sent retomber qui paraît le rêve. L'on se dit que l'on rêve pour se consoler de vivre, l'on aspire à se réveiller de la vie. On a entrevu l'abri éternel, l'éternité triomphante de la justice, de la liberté, de la charité, l'éternité de l'adoration.

Chose étrange, que des hommes qui ne sont pas tous complétement fous, ni complétement méchants, tant s'en faut, se donnent pour principale affaire d'ôter du monde l'homme qui a pour fonction sur la terre d'y demeurer environné de miracles, portant toute cette vision du ciel dans ses mains! Mais l'homme apparaît de telle taille et escorté de telle sorte, que toute alarme se dissipe. L'on sent bien que Dieu conservera au monde ce que sa miséricorde lui a donné. Le Concile autour du Pape, voilà le spectacle le plus

rassurant que l'œil humain puisse contempler. J'étais près du portique, sur le parvis. Les ambassadeurs, je crois, n'avaient pas suivi le cortége jusque-là, du moins on ne me les a pas montrés. Je n'ai pas néanmoins senti baisser d'un cran mon assurance. La force et la beauté de la procession du Saint-Sacrement pouvaient se passer du peloton des ambassadeurs. Les évêques étaient là. Si le grand Napoléon avait vu un Concile, il n'aurait pas dit à son plénipotentiaire : « Traitez le Pape comme s'il avait deux cent mille hommes ! » Quoique deux cent mille hommes fussent quelque chose en ce temps-là, Napoléon ne disait pas assez, même pour ce temps-là ; et souvent, relisant ces pompeuses paroles, j'ai pensé que le grand Napoléon n'avait point suffisamment le coup d'œil militaire. Ambassadeurs, dites à vos empereurs de compter mieux. Avertissez-les doucement et prudemment que le Pape a mille ambassadeurs, et que tous les ambassadeurs du Pape sont généraux d'armée. Ajoutez que ces armées sont munies d'une arme qu'on appelle le Baptême, d'une autre qu'on appelle la Conscience humaine, d'une autre encore qu'on appelle l'Eucharistie. Quelques syllabes pour réveiller la conscience, quelques gouttes d'eau pour donner le baptême, un peu de pain et un peu de vin pour distribuer l'eucharistie, et avec cela ces armées peuvent tenir campagne deux mille ans et plus. Dites qu'il faut compter plus de deux cent mille hommes,

ô ambassadeurs ! ne vous lassez pas de le redire.

Rome est en fête. Ce mot revient souvent dans mes lettres. C'est que cette chose revient souvent sur ce pavé. Durant toute la semaine, il y aura tous les jours, quartier par quartier, deux processions, une le matin, une le soir. Les fenêtres sont tendues d'étoffes brillantes, les fleurs et la verdure jonchent le chemin, Dieu se promène dans sa ville. Que de discours pourtant contre cette fête du *Corpus Domini*, depuis les premiers doutes des apôtres, auxquels la confession de Pierre mit fin. On a fait raisonnements sur raisonnements, livres sur livres, révolutions sur révolutions, décrets sur décrets. Mais quoi ! les fenêtres sont ornées, les fleurs tapissent le chemin, le peuple se prosterne, et la procession passe, musique en tête :

Sit laus plena, sit sonora,
Sit jucunda, sit decora
Mentis jubilatio.

Certaines gens disent toujours, quand il s'agit de la foi de l'Eglise, que le monde « ne veut pas. » Il faut pourtant bien croire qu'il y a aussi un monde qui veut. L'Église est aussi un monde, encore qu'elle ne s'appelle pas le monde. Dante parle comme il faut à un de ces avocats du monde :

Frate,
Il mondo, è cieco, e tu vien ben da lui,

c'est-à-dire, s'il m'est permis de traduire à la Ratisbonne :

Frère, le monde est borgne, et tel est bien ton cas.

Mais la définition, quand l'aurons-nous ? Ah ! la définition !... Un rédacteur de la *France* se moque de moi, parce que la définition, que je prédis toujours, recule toujours. Ce rédacteur a bien raison, et il peut rire. Néanmoins, je n'ai pas tort, et je rirai le dernier. On croit donc, aujourd'hui, que la définition sera pour l'octave de saint Pierre. C'est un retard sur le terme qui semblait, il y a quinze jours, extrême et certain. On compte, je crois, soixante-quinze orateurs inscrits, et il n'y aura plus que huit séances jusqu'à la Saint-Pierre. En huit jours on ne peut guère voir la fin de soixante-quinze discours, si tous doivent être prononcés. Les uns disent que l'on entendra tout, les autres que l'on coupera une seconde fois par la clôture. *Chi lo sa ?* Ce n'est pas moi. Mais je sais cependant qu'il paraît à beaucoup de Pères que soixante-quinze ne sont nullement indispensables et seraient bien longs. Je sais aussi que l'unanimité se fait, quoique la définition ne semble pas se faire. Je sais enfin que la patience des Romains (lisez *ultramontains*) veut être inébranlable. Il est dit des Romains, au livre des Macchabées, qu'ils acquirent tout par le conseil et la patience, *consilio et patientia*. Les Romains attendront, et chaque jour

la pleine victoire s'annonce plus sûre. Non-seulement l'Opposition se disloque et s'use elle-même en parlant, mais elle se rend impossible, passé le terme. On prend note de mille choses qui garantissent l'unanimité morale et mathématique lorsque le moment sera venu. Les moyens d'attaque sont tels qu'ils ne peuvent se transformer en moyens de résistance ; la défaite une fois accomplie sera donc définitive, radicale, absolue. Dans cette situation, huit et quinze jours ne sont plus une affaire. Toute la passion qui pourra se montrer d'un côté ne dévorera point de l'autre cette patience qui est la charité du droit et du devoir.

CXXVIII

DISCOURS DU SAINT-PÈRE

18 juin.

J'ai la joie de vous transmettre un discours du Saint-Père. A moins qu'il n'y en ait une version officielle, aucune ne sera plus exacte ni plus complète. Le texte, que j'ai traduit avec conseil, a été recueilli

par un auditeur dont la mémoire est très-sûre. Son amour pour Pie IX, qu'il écoute et sert depuis longtemps, lui a donné l'oreille intelligente qu'il faut surtout avoir pour ne rien perdre des accents de cette voix si puissante, mais si fine. Je me suis d'ailleurs fait raconter le discours par plusieurs autres assistants. Je crois pouvoir dire que c'est bien cela.

L'auditoire était fort nombreux. Outre le Sacré-Collége et la prélature romaine, on y voyait un très-grand nombre d'évêques. Vous pensez bien que la sensation a été grande et que les commentaires ne manquent pas. Ils sont pleins d'admiration. L'acte et la parole semblent dignes d'un Pape et dignes de Pie IX, c'est tout dire. On sait gré à Pie IX d'avoir jeté cette forte lumière sur la source misérable de l'erreur contemporaine dans les choses de Dieu, et de reprendre ceux qui s'arrêtent et s'égarent à ne considérer que les prétendues convenances du temps lorsqu'il est question de principes et de décisions qui importent à tous les temps et à l'éternité. — Le Pape, me disait un prélat romain, m'a rappelé la leçon que Virgile fait à Dante, lorsque celui-ci ralentit le pas pour écouter le murmure des ombres :

Disse l' Maestro.....
Che ti fa ciò che quivi si pispiglia?
Vien dietro a me, e lascia dir le genti.

J'ajoute une analyse du discours prononcé par S. E. le cardinal Patrizzi, sous-doyen. Lorsqu'il a

prononcé le mot *infaillible*, il y a eu une commotion. Le Pape a parlé assis, plein de majesté et de vigueur dans sa simplicité paternelle.

Je vous envoie aussi une belle Adresse du clergé paroissial de Rome.

« Daigne Votre Sainteté, a dit le cardinal, recevoir les vœux de toute prospérité que le Sacré-Collége vient vous offrir en ce premier jour de la vingt-cinquième année de votre pontificat. Ce pontificat vraiment extraordinaire par les épreuves et encore plus par les gloires, extraordinaire aussi par sa durée, nous demandons à Dieu de le prolonger et de le remplir de nouveaux biens et de nouvelles gloires. Puisse la Vierge immaculée qui, par votre solennelle proclamation, a vu accroître ici-bas l'éclat de sa couronne, procurer la définition de ce dogme qui vous déclare chef infaillible de l'Eglise. Avec ces ferventes espérances, accueillez, ô Saint-Père, nos plus fervents hommages. »

Le Pape a répondu :

« Je remercie le Sacré-Collége des sentiments qu'il m'ex-
« prime par votre bouche. Qu'il en soit de vos vœux comme
« la divine bonté le trouvera opportun. Il est vrai, ce ponti-
« ficat fut dès le commencement secoué d'une double tempête.
« On lui demandait l'émancipation politique. On la demandait
« violemment, avec des adulations et un enthousiasme men-
« teur. *Qui beatum te dicunt, ipsi te seducunt.* Ensuite, ce fut
« le tour de l'émancipation religieuse, et tout le monde sait
« combien honteux et cruels en furent les moyens et à quels
« excès se porte cette folie. Cependant, les maux et les erreurs
« ne sont pas à leur terme. Nous avons de ceux-là qui brûlent
« de l'encens à la déesse Raison, qui ne veulent pas soumettre

« la raison à la foi ni que la science soit réglée par la révéla-
« tion. D'autres peut-être ne s'échappent pas si loin du vrai
« (*non vanno tant 'oltre*), mais ils vivent sous la tyrannie de
« certains hommes ou vénèrent ce qu'ils nomment l'*opinion*
« *publique*, même lorsqu'elle s'oppose à ce qui est droit, juste
« et saint.

« La première cause de semblables travers est l'ignorance.
« Et à ce propos je vous conterai deux anecdotes. Je serai
« bref, pour ne pas imiter certains orateurs.

« Il m'arriva, il n'y a pas longtemps, de recevoir deux per-
« sonnages distingués par leur position sociale dans les pays
« auxquels ils appartiennent. L'un, après les premiers mots,
« me dit qu'il était catholique, jusque-là qu'il croyait à l'enfer.
« Non pas cependant à l'enfer tel que nous l'imaginons, mais
« à un état de perpétuel et profond ennui, et rien de plus.
« L'autre personnage me parla de diverses affaires d'Église et
« de religion, et bientôt me fit part d'une remarque qu'il
« avait faite. C'était que la religion de Rome et d'une partie
« de l'Italie diffère de la religion des autres parties du monde.
« Il en trouvait l'explication dans ceci : que notre religion à
« nous est la religion de saint Pierre, tandis que celle des au-
« tres catholiques est la religion de saint Paul. J'écoutais. Il
« m'exposa que les principes de saint Paul, principes sans
« doute plus larges, lui avaient été enseignés par la vision
« du linge plein d'animaux mondes et immondes. Je fus
« bien aise d'apprendre à ce docteur que la vision dont
« il parlait avait été donnée à saint Pierre et non à saint
« Paul. Je ne négligeai pas d'ailleurs de lui dire que
« ces deux grands saints avaient travaillé tout à fait d'accord
« dans Rome et dans le monde. J'ajoutai que saint Paul, ci-
« toyen de Rome, nous avait montré son amour en nous adres-
« sant des lettres, en nous prêchant l'Evangile, et en consom-
« mant ici son glorieux martyre par la prison et par les

« souffrances, de quoi nous avons conservé la mémoire et les « monuments.

« Je dis donc que tant d'erreurs de notre temps proviennent « en grande partie de l'ignorance. Mais à qui appartient-il de « dissiper cette ignorance? A qui appartient-il d'éclairer ces « ténèbres qui atteignent aussi les hauteurs? A qui, sinon à « moi et à vous? *Super muros tuos posui custodes, tota die et tota* « *nocte non tacebunt.* C'est à nous qu'il appartient d'ôter les « erreurs qui existent dans des âmes même bonnes, mais qui « ne connaissent pas la portée de certains principes et le péril « de certaines doctrines.

« Vous êtes les sentinelles établies de Dieu, pour veiller au « salut du peuple. Mais parmi ces sentinelles (je le dis avec « douleur), il en est qui oublient la grandeur de leur devoir, « jusqu'à laisser les devises dont l'Église les honora pour pren- « dre celles du siècle et vivre comme lui. D'autres transigent « et pactisent avec le monde, chassant de leur souvenir la « parole d'or de saint Léon : *Pacem cum mundo non nisi ama-* « *tores mundi habere possunt*; et ne voulant plus savoir que le « monde est ennemi de Jésus-Christ, ce qui a dicté à saint « Jean ces terribles paroles : *mundus non cognovit.* Eh! de grâce, « est-ce donc le monde qui les a élevés à leur auguste dignité? « Est-ce du monde qu'ils ont reçu et les sentiments, et les « dons de sagesse, d'intelligence, de conseil, de force, de « science et de piété? La troisième classe des sentinelles se « compose de ces fervents et zélés pasteurs qui consument toute « leur vie dans l'accomplissement de leur ministère auguste.

« J'invoque sur tous la bénédiction du Seigneur! Pour les « premiers, j'implore de Dieu la lumière. Qu'un rayon de la « lumière leur fasse connaître le malheur de la situation. Pour « les seconds, j'implore l'esprit de force et de décision, afin que « cesse leur perpétuelle vacillation (*ondeggiamento*) *in duas* « *partes,* et qu'ils sachent s'émanciper de certains principes peu

« sûrs et de certaines vaines considérations. Quant aux troi-
« sièmes, qui sont le grand nombre, je n'ai qu'une seule
« grâce à demander pour eux, et c'est la persévérance. Que
« ceux qui jusqu'à cette heure ont marché dans la voie de la
« vertu, et accompli fidèlement leur devoir, y courent encore
« plus valeureux : *ut gigantes currant vias suas,* afin qu'ils
« rayonnent de cette beauté de gloire où j'ai l'espérance de les
« revoir. Persévérons tous sur cette voie d'unanime accord.
« Oui, le Seigneur nous demande d'être d'accord à désirer et à
« vouloir le salut de l'Eglise et de la société.

« Recevez donc, dans ce désir et avec cette espérance, la
« bénédiction que je vais faire descendre sur vous.

« *Benedictio Dei,* etc. »

CXXIX

19 juin.

Sa Majesté, ou plutôt Sa Divinité l'empereur Caligula, se vantait un jour, à table, d'avoir pourtant une vertu. Quelque convive osa lui en demander le nom. Il répondit : L'impudence !

Véritablement l'impudence fait la force et le succès de divers génies. Comme on dit que le Ciel appartient aux violents, de même la terre appartient aux impudents, ce qui n'empêche pas que les

doux et les humbles posséderont même la terre. Mais l'impudence obtient son triomphe passager, plus prompt encore lorsqu'elle est doublée de sottise. L'impudent suffisamment sot avance, toujours roulant. Par la sottise il séduit, par l'impudence il impose, et ses bons moyens sont ceux dont l'impudence simple aurait eu peur. Grand secret des journaux et des commandites! L'impudent triomphe et récolte là où le sot se serait pris et se fût fait voler.

Les yeux fermés, mettez la main sur le tas des feuilles du jour. Vous avez grande chance de rencontrer un catalogue complet des prodiges que l'impudence accouplée de sottise peut opérer au temps présent. De la première ligne du premier article à la dernière ligne des annonces, tout porte, tout démontre que l'opinion, reine du monde, est subjuguée par l'impudence et décrète à son profit.

Je m'en donnais la preuve hier encore, en parcourant un journal parisien, « un certain journal » que l'on venait de me prêter, à cause de certaines nouvelles du Concile, dont personne à Rome ne savait rien. Je me souvins de la vertu de Caligula, et je fus entraîné à considérer le mérite des impudents.

C'était sur le Forum, entre le Capitole et le Palatin, là peut-être où s'éleva le lieu de débauche que Caligula organisa lui-même dans le palais impérial pour avoir raison des dernières fiertés républicaines de la noblesse et rattacher tout à fait la jeunesse patricienne

à l'empire. Tel fut le pont qui mit le Capitole dans les dépendances du Palatin. Selon quelques-uns, la tribune aux harangues se trouvait à cet endroit et devint l'un des piliers du pont. Belle allégorie!

En considérant à l'autre extrémité le Forum, le Cirque, autre ustensile politique très-utilisé contre les chrétiens, l'on a une vue d'ensemble des moyens que la sagesse humaine sait employer pour procurer la paix et la durée des empires. Une prostituée, un bourreau : voilà le ministère non pas seulement de Caligula, mais, s'il vous plaît, de Marc-Aurèle. Appuyé de ces deux bons agents, l'empereur suffit à la ville et au monde, et il a du temps de reste pour la littérature. L'empereur Marc-Aurèle faisait de la littérature morale très-propre, et qui fournit des brillants pour tous les discours où il est traité de la vertu. C'est ce qu'on appelle une autorité.

J'ai hasardé l'autre jour mon sentiment sur Brutus. Je hasarderai cette fois mon sentiment sur Marc-Aurèle. J'ai l'air de m'écarter de mon propos, mais j'entrevois le détour par où j'y rentrerai.

Les neveux de Brutus devaient s'éteindre dans le boudoir de Caligula. C'était assez contre cette sorte de forts. Leurs rares cheveux n'ont pas besoin d'être coupés, mais ils achèvent plus vite de tomber sous la main de Dalila, et ne repoussent jamais. — Les cheveux qui repoussent sont ceux qu'arrosa l'eau du baptême.

Marc-Aurèle est d'une autre espèce que Brutus et d'une autre espèce que Samson. Dalila ne prend sur lui aucune influence. Lorsque Dalila et Marc-Aurèle se rencontrent, ils font des affaires sans aversion et sans amour. Les cheveux de Marc-Aurèle ni ne peuvent être coupés ni ne tombent, par la raison que Marc-Aurèle n'a point de cheveux. Il est d'une sorte de sages qui naissent sans cheveux et qui se vantent d'être toujours bien peignés.

Marc-Aurèle m'apparaît comme un de ces chefs d'administration qui se piquent de cultiver les muses. Ils épousent l'administration parce qu'elle leur apporte une dot. Avec les muses, ils ne signent point de contrat. Ils sont réguliers, mais incorrects.

Ils vivent longtemps parmi les couloirs, ils en apprennent les détours, enveloppés d'une ombre qui leur pèse et dont ils connaissent le prix. Là, peu à peu, fil à fil, le galon de leur livrée primitive se change en galon d'argent, puis de vermeil, puis d'or. La graine d'honneurs, une fois qu'elle a touché la crasse de leur habit, s'y développe par une végétation soutenue, souvent rapide. Les décorations prennent là-dedans comme les courges dans le fumier. Et ils viennent enfin s'asseoir aux bonnes places du salon dont ils ont longtemps occupé le seuil extérieur, essayant doucement toutes les fausses clefs. Les voilà aux grands conseils, aux grandes magistratures, aux sénats, crevant de modestie, genre

d'impudence qui leur est particulier et qui est particulièrement agaçant. Si tu es modeste comme tu prends soin de le dire, ô courge ! que fais-tu là ?

Mais Marc-Aurèle a dépassé de loin toutes ces fortunes, et le diable, qui a quelquefois de terribles permissions, a eu la permission de le faire empereur. Le diable avait besoin des vertus de Marc-Aurèle pour prouver à quantité de sots que le monde n'avait pas besoin de Jésus-Christ. Il est venu à ses fins. L'argument lui réussit encore. Le sage Marc-Aurèle, ennemi jaloux et tranquille de la folie de la croix, a travaillé de son mieux pour en guérir le monde, et il est resté l'un des hommes les plus honorés du monde. Un jour, quelqu'un, un ennemi de « certaine presse » que je retrouve ici, rêva de me foudroyer, moi qui vous parle, parce que j'avais manqué à Marc-Aurèle. Mais le canon ne put être chargé qu'à poudre. C'était le cas de dire : Que de bruit pour une méchante omelette au lard !

Enfin, il faut avouer que le sage Marc-Aurèle n'est aucunement du nombre de mes saints, et pas même de mes grands hommes. Dieu sait pourtant si je mets a couronne de grand homme hors de portée ! Mais je le trouve en réalité trop misérable, ce Trissotin impérial qui livrait le christianisme à son bourreau, et qui confiait à l'autre main de l'empire, à la prostitution, l'éducation du prince Commode, futur maître du genre hmain. Devant la modestie de Marc-Au-

rèle, j'incline à préférer l'impudence de Caligula. Caligula du moins ne trompe pas la conscience publique. La brute littéraire et philosophique elle-même, la plus dangereuse qui soit, n'est pas exposée à vénérer ce hideux petit gredin.

J'aurais d'ailleurs voulu tenir en tête à tête l'aimable jeune empereur, pendant que je lisais mon journal parisien. Je me serais fait un plaisir de lui montrer qu'il n'avait pas tant sujet de se rengorger sur sa vertu d'impudence. Elle s'est, en effet, terriblement vulgarisée, et quoi que l'empereur Caligula ait su accomplir en ce genre, il me semble que nous faisons maintenant, proportion gardée, tout aussi bien. Qu'est-ce que c'est, par exemple aujourd'hui, que l'histoire du cheval consul? Le tour que Caligula s'est contenté de rêver, nos moindres journalistes l'ont vingt fois exécuté. M. de La Bédollière fait cela en cassant la croûte, et cinquante autres le font. C'est même une chose qui leur est indifférente de soutenir que leur cheval est un homme, ou d'avouer que leur homme est un cheval, et ils vous le bombardent consul dans l'une et dans l'autre condition.

Quelques-uns cependant mesurent mal leurs forces, choisissent mal leur terrain, et finalement attirent sur eux et sur leur cheval plus de sifflets que n'en doit affronter un homme qui veut rester debout. Témoin le célèbre *disquisiteur* qui s'est avisé de poser le fameux cas de conscience aux évêques

sur l'infaillibilité. L'infortuné a été sifflé, puis conspué, puis berné. Une troisième réponse latine lui tombe dessus, qui le roue. Vous direz que c'est bien de l'honneur qu'on lui fait ? Sans doute, mais le voilà en compote. Je sais que l'on vous donnera quelque chose de cette brochure, aujourd'hui ou demain. Pour votre agrément, je vous l'envoie. En son fond, et en dehors de cette forme gaillarde qui sent son seizième siècle, elle est magistrale. Vous y verrez un portrait du gallicanisme, tout nu, photographié sur nature, qui vous fera plaisir en ce moment où le monstre va enfin être justicié. S'il n'était pas devant les juges, bien tenu et garrotté comme il faut, on aurait peur. Je me persuade que le bon disquisiteur lui-même ne savait pas de quelle source et de quelle nature intime est la doctrine qu'il promène sous sa houppelande. Il le sait maintenant, et cette connaissance nécessaire ne saurait lui paraître à trop haut prix. Néanmoins, il la paie cher. Mais aussi pourquoi cette impudence de faire l'herboriste sur les rives du Tibre, lorsqu'on n'est, dans les Gaules,

Tout au plus que boucher?

Un autre impudent, réservé à une fin triste, c'est « le malheureux, quel qu'il soit (1), » qui fournit des correspondances sur le Concile au journal que je li-

(1) Expression de Mgr l'évêque d'Angoulême.

sais hier, entre le Capitole et le Palatin. Certes, l'impudence est de premier ordre et munie encore de grosse et venimeuse sottise, mais il paraît bien que ces qualités ne suffisent pas toujours; et celui-ci aussi a mal mesuré ses forces, mal choisi son terrain, et n'exécutera pas le tour qu'il a en vue.

Il veut persuader qu'il assiste au Concile, qu'il entend les discours, qu'il en rend bon compte; bien plus, qu'il appartient au Concile; bien plus, qu'il est le Concile et la conscience du Concile, que le Concile sent, juge, se passionne comme lui. Mais, mon ami, alors vous êtes certainement un parjure ou l'instrument d'un parjure, et quelle raison avons-nous de penser qu'un parjure n'a pas d'autres légers défauts, et notamment celui d'être un menteur? Or, quel effet favorable à vos desseins pensez-vous produire sur le public en vous présentant à lui comme manifestement parjure et menteur? Et avec cela, comment arriverez-vous à fabriquer le consul? Il y a des cas où l'impudence ne suffit pas; il faut être empereur, et encore!...

CXXX

20 juin.

Autre brochure latine : *Seraphici Doctoris Divini Bonaventuræ doctrina de Romani Pontificis primatu et infallibilitate*. C'est la réponse de l'ordre séraphique à ceux qui ont prétendu que les écrits authentiques de saint Bonaventure ne fournissent rien en faveur de la doctrine de l'infaillibilité. Ce travail, analogue à celui qui a été publié récemment par le P. Bianchi pour l'école de saint Thomas, est dû à un membre éminent de la famille franciscaine, le R. P. Fidèle, professeur de théologie, ancien provincial. La réponse est concluante, comme toutes celles que l'indigent et imprévoyant groupe des adversaires s'est attirées. Il sera dit qu'aucune de leurs assertions n'a pu passer, et qu'ils auront été vaincus et battus sur tous les terrains, sous tous les masques. Si vous trouvez l'occasion de citer la conclusion de cet écrit, où tous les textes du Docteur Séraphique sont puissamment résumés, réjouissez-en la foi de nos lecteurs.

Je laisse la brochure franciscaine pour prendre une brochure jésuite qui arrive à l'instant : *Adversus*

novam doctrinam de necessitate unanimis episcoporum consensus, theologica disquisitio P. Valentini Steccanella, S. J. Je n'ai plus rien à vous dire sur cette question, que le R. P. Desjardins a si complétement traitée. Le R. P. Steccanella est l'un des éminents rédacteurs de la *Civiltà cattolica*, mise en cause par l'auteur anonyme de l'*Unanimité morale nécessaire*. Il devait quelque chose à l'anonyme supposé considérable qui a rédigé ce mémoire *français* contre le vote prévu du Concile, dans le dessein assez audacieux de soumettre les décrets du Concile à la révision de l'opinion, reine du monde. Hélas! que celui-ci est loin d'avoir le respect habituel des évêques et le respect habituel de la vérité! C'est ce que le P. Steccanella, suivant la même route que son savant confrère le P. Desjardins, prouve comme lui, mais avec plus de développement. Il revise à fond les textes cités par l'anonyme, il en fait voir l'art peu profond, mais très-hardi, en mettant sur deux colonnes le texte pur et le texte « découpé (1) » ou arrangé. Rien ne résiste à cette épreuve, et elle ne tourne pas à la gloire du novateur. Ainsi passent successivement devant nous saint Vincent de Lerins, Melchior Cano, Jacobatius, Tournely et d'autres, ne disant plus tout à fait ce qu'on leur avait fait dire, disant

(1) Expression de Mgr l'archevêque de Baltimore dans la lettre à Mgr l'évêque d'Orléans.

même le contraire. « Post Tournelyum, citat Muzzarellium, *sed eadem arte.* » Ce *sed eadem arte* est l'une des rares épigrammes que le P. Steccanella se permet dans une dispute qui en autoriserait beaucoup ; mais un respect si soigneux d'écarter les épigrammes est lui-même une épigramme acutissime. Je crois que ce troisième anonyme encore manquera son consul.

Je laisse la brochure jésuite pour prendre une brochure épiscopale : *De primatu Romani Pontificis ejusque infallibili magisterio, juxta ultima Galliarum concilia provincialia, scripsit Carolus Æmilius Freppel, episcopus andegavensis.* Je sens le plaisir que vous fait ce nom, si jeune encore sous la mitre, et déjà si brillant. Aux textes qu'il a recueillis de nos derniers conciles provinciaux, Mgr Freppel a ajouté des *advertenda* qui en font ressortir le sens, partout le même, et il conclut que les derniers conciles français ont, d'une voix unanime, confessé l'inerrance dogmatique du vicaire de Jésus-Christ. En terminant, il cite ce bel éloge dont le Pape Grégoire IX, dans une lettre adressée à l'archevêque de Reims, honorait la foi des Gaules : « *In fervore fidei ac devotione erga apostolicam Sedem non sequitur alias, sed antecedit.* »

De l'aveu des juges les plus compétents, cette dispute latine met le latin du côté des infaillibilistes, qui avaient pour eux, si je ne m'abuse, le français. Vous

entendez bien que je ne parle pas ici du petit *Français*, lequel est indubitablement de l'autre côté. Nous avons donc les saints, les docteurs, le latin, le français, le nombre et le Pape. Et ce diable de petit *Français*, assisté de l'*Impartial du Loiret*, de la *Gazette d'Augsbourg*, de M. Loyson et de M. Daru, nous appelle « la secte. » C'est hardi, mais c'est trop fort, et le consul ne passera pas.

CXXXI

22 juin.

La semaine dernière, j'allai de grand matin à Saint-Paul-hors-les-Murs. Vous devinez bien le plaisir de prendre du même coup, entre deux correspondances, le grand air, le grand espace, les grands souvenirs et la messe, à elle seule infiniment plus que tout cela. Il avait plu; les champs étaient rajeunis et gaillards. Entre la voie Appienne et la voie d'Ostie, il y a de certains chemins ondulés que je connais. De là, entre deux splendides tentures de clématites, on a sous les yeux tantôt la campagne, tantôt la ville. La campagne, c'est Virgile; la ville, c'est Tite-Live, c'est Tacite et la suite, qui recom-

mence avec les nouvelles destinées de Rome et du monde. Nos clématites revêtent aussitôt deux mille ans d'histoire, deux mille ans et plus, et se mettent à raconter le genre humain. Elles ont vu les deux histoires romaines. Virgile, traversant ces sentiers, leur a demandé des hexamètres ; saint Pierre, qui peut-être y vint chercher la brebis perdue, a remarqué leur parure plus magnifique que celle de Salomon et de César, et il a dit le dernier mot sur les fortunes des maîtres du monde. *Et omnis gloria ejus tanquam flos fœni.*

En ce moment de l'année, après quelques bonnes heures de pluie, rien n'est comparable au charme des environs de Rome. Il y a là toute abondance, toute jeunesse, toute vigueur, toute grâce, toute majesté. De la terre et des cieux une sérénité joyeuse vous vient au cœur. L'esprit se remplit de nobles et bénignes images. On est baigné de parfums adoucis. On songe à tout ce que l'on a pu voir ou rêver de grand, de tendre et de pur. Un éden radieux se déroule, livrant toujours de plus aimables aspects. Il semble que Mozart est par là, chantant des vers de Racine. Un souffle de bonté céleste court à travers ces merveilles, plus léger et plus frais que le vent du matin. Il vous parle, il dit le nom de Celui qui fait de tels présents et qui promet encore mieux, comme la vigne et l'olivier qui, dans une impatience de charité, se hâtent de donner leur fleur, *quasi vinea*

in primo flore botrus ejus, et quasi oliva projiciens florem suum.

J'entrai dans la basilique. Je m'y trouvai seul. Il semblait que saint Paul fût en conférence avec son maître et que ces grandes figures des apôtres, des papes et docteurs, écoutassent en silence l'entretien. La nef immense me parut plus solennelle que je ne l'avais encore vue. J'éprouvai quelque chose de la terreur sacrée. Je me sentais très-petit et néanmoins très-grand. Très-petit, puisque, hélas ! je suis moi ; très-grand, puisque enfin je suis de la maison. Je me disais : Au moins, pour la doctrine et l'adhésion du cœur, personne ici n'a rien à me reprocher ; je suis ici dans l'obéissance, je suis ici dans le chemin, et enfin c'est ici *chez nous.* » Si bien que j'avançais d'un pas circonspect, mais avec une grande allégresse en toute mon âme. Je n'étais pas tout à fait seul. Derrière une colonne, un serviteur frottait le pavé. Pour celui-là, aucune terreur assurément ne le troublait. Il était chez lui. Il me donna le bonjour très-cordialement, et me dit qu'une messe allait commencer.

En effet, un tout jeune prêtre sortit de la sacristie, accompagné d'un assistant et de deux servants à peu près de son âge. A l'exception de l'assistant, tous portaient la robe rouge du collége germanique. C'était un ordonné de l'avant-veille, qui venait solenniser sa seconde ou troisième messe en la célébrant

dans la basilique de l'Apôtre des Nations. L'assistant, les servants et le prêtre avaient un aspect de candeur où l'on reconnaissait bien ce « monde à part » dont parlait, il n'y a pas longtemps, un ministre, qui depuis s'est fait mettre à l'écart pour longtemps. Je les suivis, en compagnie du balayeur, lequel laissa sa pelle et son balai sous la garde de sainte Scolastique. Ils entrèrent dans la chapelle du Crucifix. Le balayeur, par amitié, me dit que ce Crucifix a parlé à sainte Brigitte. Je le savais, mais je fus touché de la bonne grâce de ce brave homme qui pensait à l'honneur de sa basilique et à mon édification.

Je ne sais pas si M. de La Bédollière l'aurait cru. M. de La Bédollière croit avoir des motifs pour douter qu'un crucifix ait jamais parlé. Je me permettrai d'observer que sainte Brigitte l'a entendu, elle le dit elle-même, et le témoignage de sainte Brigitte, reçu par l'Église, est au-dessus des motifs de M. de la Bédollière, d'abord sainte Brigitte était là et M. de La Bédollière n'y était point. Et puis, quand même M. de La Bédollière eût été présent, qu'est-ce que cela prouverait qu'il n'eût rien entendu? Pour entendre le crucifix, il faut d'abord pouvoir entendre la raison.

Je n'ai pas entendu le crucifix durant cette messe. Mais sainte Brigitte aurait pu l'entendre, et c'est ce que la raison me disait. En présence de ce jeune prêtre dans sa robe d'écolier, la raison me montrait

l'Église, les confiances augustes, les persévérances, les puissances de son sacerdoce, les vertus de son autel. Les yeux plus purs de sainte Brigitte eussent vu le Crucifix vivant ; son oreille plus délicate eût entendu. *Ego, ego vici mundum!*

L'Église prend un jeune homme, presque encore un enfant, qui a grandi loin de la foule, à l'ombre ; elle ose lui imposer la chasteté, l'obéissance, la pauvreté ; elle ose lui mettre dans les mains la Pénitence et l'Eucharistie ; elle ose l'envoyer au monde ; elle ose lui dire : Va juger, va condamner, va combattre et vaincre le monde ! Et depuis bientôt deux mille ans, le monde est contredit, condamné, combattu, vaincu.

Je sais bien que l'ami Bédollière a des procédés pour expliquer le phénomène et pour démontrer que le phénomène ne durera pas, et que d'ailleurs le monde n'est point vaincu. Je sais bien qu'il accomplit lui-même, — oui, lui Bédollière, — des choses qui ne laissent pas d'être étonnantes. Ne vient-il pas de dresser une statue à Voltaire ? Ne fait-il pas des livres qu'il vend deux francs, et sur lesquels il gagne peut-être cinq sous, où il a fourré tout ce qui est nécessaire pour conduire des milliers de conseillers municipaux à mourir sans sacrements ? Voilà certes des merveilles en leur genre. Mais une plus grande merveille est que, Bédollière et le monde étant ce qu'ils sont, Bédollière ne soit pas le roi du monde.

Et en somme, ce petit jeune prêtre, dont je viens d'entendre la messe, cet enfant qui porte encore sa robe d'écolier, retournera demain dans son Allemagne, et il y sera plus fort que le docteur Martin Luther qui était plus fort que des milliers et des millions de Bédollière.

Le Collége germanique est une fondation de saint Ignace. Il l'institua dans la prévision des besoins de l'Église catholique en Allemagne, mordue et mordue d'une dent envenimée, là même où elle n'avait pas été renversée et mise en lambeaux par le serpent luthérien. Quelques prêtres tous les ans pour des besoins si formidables ! Néanmoins, le Collége germanique s'est maintenu à travers toutes les vicissitudes, il a rempli son but, il a donné à l'Allemagne des prêtres savants, fidèles et pieux, et il subsiste encore, et il en donne encore. Qui peut calculer l'influence d'un prêtre savant, fidèle et pieux ? Qui sait ce que fait au moyen d'un prêtre cet Ouvrier qui travaille sans relâche et qui met des siècles à la perfection de son œuvre ? Après Luther, Febronius et Joseph II sont venus ; nous avons aujourd'hui cet illustre M. de Beust, et les juifs, et tant d'autres, et tant de défections, de trahisons et d'ignorance. L'épreuve n'est pas finie. Mais quelques enfants du peuple entrent dans les séminaires, et le monde sera vaincu. L'Église jette des grains de sable sur les rivages des océans débordés. C'est le môle, c'est la

limite : *Non amplius!* Le flot baisse et se retire. L'Église, dans sa confiance inébranlable, voit déjà le jour où les autels seront relevés sur le sol que la mer avait envahi. Le flot n'y jette plus que des écumes, plus tard il n'y apportera que des offrandes.

Je ne connais point ce jeune prêtre, j'ignore son nom, et sans doute je ne le verrai jamais. Mais il n'oubliera pas la messe à Saint-Paul-hors-les-Murs, dans ce beau silence, par cette lumineuse matinée de juin, digne d'être l'aurore d'un sacerdoce fécond. Si cette page vient sous ses yeux, qu'elle lui soit l'action de grâces d'un chrétien édifié de sa piété et de celle de ses compagnons, et qui a prié de tout son cœur pour que Dieu leur donne de remplir la grandeur et la majesté de leur vocation.

Je suis rentré dans Rome par la porte d'Ostie. Le soleil avait monté, la poussière et le bruit montaient, C'était le monde. Mais par delà les méandres du Tibre, à travers la poussière, je voyais le Dôme, et, à travers le bruit, j'entendais encore : *Ego vici mundum.* Au coin d'une rue misérable, formée de quelques pauvres maisons, je vois la *via Græca.* Ici, vers l'an 382, un Africain de Numidie, nommé Aurèle Augustin, vint ouvrir une école d'éloquence. Il avait trente ans, et quoique plein d'esprit et de cœur, et déjà près d'être un des rares génies du monde, il croyait, tout comme M. de La Bédollière, que le christianisme n'était pas assez grand pour l'intelli-

gence humaine. Augustin et M. de La Bédollière sur le même chemin, cela fait dresser les cheveux ! Seulement, Augustin n'était pas à son aise dans ce chemin-là. Désabusé du manichéisme, il avait embrassé le scepticisme de l'*Académie*, essayant d'y trouver quelque fétu qui pût lui servir de rempart contre le Dieu envahisseur de sa mère. Mais sa mère, se faisant bien expliquer les belles idées de ces académiciens, lui disait : *Enfin, ce sont des épileptiques !* Et il était forcé d'en convenir, et il fut vaincu.

Il a donc promené par ici ses angoisses, ce grand et charmant Augustin, à qui Dieu a donné tant de paroles dont l'intelligence humaine a été nourrie depuis quinze siècles, et qui est l'un des quinze à vingt vivants qui dominent le monde ! A cette époque, âgé de trente ans, il professait la rhétorique, et le monde entier ne l'aurait pas tiré de la rhétorique. Mais il demandait la vérité avec larmes. Un jour, une voix d'en haut, douce et bienveillante, lui dit : Prends et lis. Il ouvrit le Livre et lut ces paroles de saint Paul aux Romains : *Revêtons-nous du Seigneur Jésus-Christ !* Ce jour-là, Paul donna Augustin à Jésus-Christ, et Jésus-Christ donna Augustin au monde.

Augustin ! Il ne fut cependant qu'évêque d'Hippone, un petit lieu sans « importance » dans le rayon de Carthage. S'il était au Concile, l'école théologique où brille M. Janicot le signalerait parmi ceux qui risquent d'en invalider l'œcuménicité. Que serait

l'évêque d'Hippone aux yeux de l'école théologique où brille M. Janicot? Un vicaire apostolique, pas autre chose. Hippone? Combien y a-t-il de cafés et de théâtres à Hippone? Combien d'imprimeries et de manufactures, et de magasins de modes? Quel est le chiffre de la garnison? Quel nombre de députés élit le diocèse d'Hippone? D'ailleurs, l'évêque d'Hippone croyait à l'infaillibilité du Pape. Il soumettait au Pape l'approbation des Conciles; il disait: Rome a approuvé, la cause est finie. Si l'évêque d'Hippone était présentement à Rome, avec quel empressement, avec quelle confiance (*portentosa insipientia*, dit le P. Ballerini), notre bon abbé Gaduel lui porterait sa scripticule (*Scriptiuncula*) intitulée *Disquisitio moralis* pour lui apprendre à voter correctement!

Et à propos, puisque nous parlons du vote, quand aura-t-il lieu? Hélas! je suis couvert de confusion; mais il paraît bien que ce ne sera pas pour la Saint-Pierre. Et pour quand, alors? Je n'en sais rien. Je me suis permis d'interroger là-dessus un évêque. — Il y a, m'a-t-il dit, une chose que Dieu a faite, qu'il respecte beaucoup et dont il a tiré toujours beaucoup de gloire. Cette chose s'appelle la liberté humaine. Dieu attend qu'elle veuille bien se prononcer pour lui en certains lieux où présentement elle n'entend pas les choses tout à fait comme d'autres, en plus grand nombre, croient qu'il le désire. Puisque Dieu attend, attendons!

Que répondriez-vous ? Moi je ne vois rien à répondre, et quand même je verrais quelque chose à répondre, qu'importeraient mes réponses ? Je pense, d'ailleurs, que les cent discours ne défileront pas tous. Un abrégé paraît trop désirable pour n'être pas proposé. Mais enfin, s'il faut tout entendre, on entendra tout. Divers mauvais bruits couraient il y a huit ou dix jours : bruits d'invasion, bruits d'évasion, bruits de protestation et d'insurrection. Aujourd'hui, on ne s'attend plus qu'à voir couler le temps. Le temps coule en effet. Il coule, et il mûrit les dogmes comme autre chose ; et après avoir laissé craindre les tempêtes, les grêles, les sécheresses, les... etc., il finit par livrer la moisson mûre en temps opportun pour la faux et pour le grenier.

CXXXII

24 juin.

Je crains de décrier le premier-Paris de l'*Univers*, en le détournant trop souvent de la « question de cabinet » et des autres choses sérieuses dont il est séant de parler trente fois par mois. Cependant je vous décrirai encore une fête. A Rome, les fêtes sont

fréquentes, ou, si vous voulez, il n'y en a qu'une, mais elle dure à peu près toute l'année. Je veux bien confesser la barbarie, au point de vue économique, d'un usage qui prend au peuple tant d'heures propres à tourner la meule, comme on fait dans nos pays civilisés. Néanmoins, il faut aussi avouer que c'est joli, en harmonie avec le climat, et l'usage n'a rien d'offensant pour la dignité de l'homme. J'observe qu'ici l'on mange, l'on boit, l'on dort comme ailleurs; on est vêtu, on est logé, on chante; je serais même tenté de trouver que l'on chante trop. Dès le matin, de toutes les fenêtres il sort des chansons qui entrent par la mienne, et qui me gênent parfois dans mes raisonnements. Et lorsque les fenêtres sont fermées, les chants alors descendent dans la rue, et se promènent au clair des étoiles jusque vers l'heure où les fenêtres se rouvrent. Manchester, le Creusot, Saint-Étienne, quelques autres pays de grand travail, trop fréquemment visités de la clarinette-chassepot, sont sans doute plus méditatifs, mais peut-être moins joyeux.

Enfin, je ne sais si je me gâte à Rome ou si je manque absolument de sens économique comme à tant d'autres sens de « mon temps, » mais il est certain que cette longue fête romaine ne me scandalise en aucune façon. Il ne me paraît pas contraire à l'honneur ni au bien d'un peuple qu'on le voie assez souvent les bras croisés, sans pour cela faire grève;

qu'il augmente le nombre de ses dimanches, sans augmenter le nombre de ses lundis; qu'il ne songe pas même à demander la diminution de ses heures de travail, ayant tout le repos qui lui convient. Pour tout dire, je tourne à l'admiration quand je considère qu'en faisant cette vaste part au repos, on a su ne rien donner à la débauche ni à l'ennui. Si je ne m'abuse, nous cherchons ce secret politique et économique depuis assez longtemps, mais je ne nous vois pas encore au moment de mettre la main dessus.

Donc, les fêtes du Saint-Sacrement ont fini hier soir à huit heures, au bruit du canon, par une belle procession de cierges sur la place Saint-Pierre; et hier, à huit heures et demie, les fêtes de saint Jean-Baptiste ont commencé sur la place Saint-Jean-de-Latran, par des feux de joie.

Je ne parle qu'en passant d'un entre-deux, on ne peut pas tout dire. Il y a eu encore, cette semaine, la fête de saint Louis de Gonzague, au collége Romain, fête de la jeunesse écolière, célébrée en pompe avec premières vêpres, grand'messe, grande musique, grand salut, octave, et assistance du peuple entier. Ce n'est néanmoins qu'une fête privée donnée par le collége Romain. Ainsi, les riches particuliers, dans la vieille Rome, donnaient des jeux. On offrait au peuple des combats de gladiateurs et d'animaux; les jeux maintenant sont de cantiques, de lumières et de fleurs, on offre au peuple les pompes de l'Eucha-

ristie. C'est le progrès que M. Gibbon déplorait, mélancoliquement assis sur les débris du Forum déshonoré par les sandales des moines. Il y prit le dessein d'écrire son livre contre l'Église. Quand la révolution française arriva, le Gibbon mourut de peur.

La Saint-Jean-Baptiste est fête d'obligation religieuse et civile, et très-populaire. La nuit de Saint-Jean-Baptiste est une seconde *befana* consacrée aux chants, à la musique et à l'amusant et innocent tapage nocturne. On va à Saint-Jean-de-Latran voir les feux qui s'allument dans la campagne, et on achète des fleurs ; mais les fleurs propres de la solennité sont la lavande et l'œillet rouge. Toute la jeunesse de Rome se rend là. C'est un pèlerinage de fiançailles, et les vieux époux y retournent en souvenir de ce premier engagement. Heureux le peuple dont la vie est mêlée à la religion ! Il n'a pas fermé la source de la poésie domestique.

J'ai vu tout à l'heure cette fête. Elle a ajouté à mon respect, je peux le dire, à mon admiration pour le peuple romain. De plus en plus je le regarde comme le peuple le plus policé, le plus sage, et en tout le plus honorable qu'il y ait au monde. Certaines gens ne remarquent que ses guenilles. Il y a aussi des guenilles ailleurs, et beaucoup plus qu'ici. Pour moi, je remarque son attachement aux traditions, sa douceur, la joie tranquille de ses loisirs. Peuple unique

dans sa ville unique, plein comme elle de beauté et de grandeur négligée.

Du forum de Trajan, où je joignis la voie papale, jusqu'au Latran, c'était une double file ininterrompue de gens en demi-gala qui montaient et descendaient, bien portants et paisibles. La foule descendante formait vraiment une chaîne de fleurs. Tous avaient à la main le bouquet d'œillet et de lavande ; le chemin en était embaumé.

Représentez-vous ce chemin d'ombre vigoureuse et de lumière éclatante, moitié ruines et moitié maisons, tantôt ville, tantôt village, semé de colonnes antiques et de touffes d'herbe, gagnant de forum en forum, longeant les débris du temple de la Paix, longeant le Colysée, montant au Latran à travers un marché de bouquets. Répétez-vous les noms de Trajan, d'Auguste, de Néron, de Titus, mêlés aux noms de saint Pierre, de saint Clément, de saint Ignace d'Antioche, de Constantin, de Charlemagne. Parmi ces majestés de l'histoire, sous l'incomparable azur, adouci de cette teinte du matin qui rappelle le duvet des fruits noirs, voyez ce peuple heureux, cette foule fleurie, animée du grave battement des jeunes cœurs mûrs. Rien jamais, même dans les peintures, ne m'a donné autant l'idée sincère et grandiose d'une fête. Point de poussière ni de fumée, ni de cris ni de sueur ; point de grincements de musiques, point d'odeur de friture, rien de flamand. C'était la noble Italie, encore mieux

la noble Rome, jouissant de voir, de penser et d'aimer au milieu de ses propres magnificences, Dieu dans le cœur, des fleurs dans les mains. Spectacle vraiment doux, apparition charmante du genre humain délivré de ses stigmates ordinaires, la laideur, la misère, la servilité ! Dans les épanouissements de ce soleil qui était bien le regard caressant du père de la race humaine, ils portaient la vie aussi gracieusement que leurs bouquets.

Je pénétrai dans la basilique comme dans la source de ce fleuve de joie qui coulait par la ville. La basilique avait ses grandes tentures de damas rouge, austères et souriantes; toutes ses portes étaient ouvertes, tous ses autels parés et allumés. La foule entrait, et se distribuait autour des autels. La vaste basilique, ordinairement déserte, se trouvait ainsi remplie de groupes animés et silencieux, et le fils de Zacharie et d'Elisabeth voyait autour de lui cette même multitude qui venait le visiter au désert. En ce temps-là, Tibère possédait le monde, et l'un de ses embarras était de refuser les temples et les prêtres que lui offrait le monde. Il voulait bien être Dieu, il voulait bien avoir des autels et des prêtres de sa divinité, mais pas trop. Si la police de Tibère lui a rapporté que, dans un coin de la Judée, un homme appelé Jésus disait d'un autre Juif : « Entre ceux qui sont nés des femmes, il n'y en a pas eu de plus grand que Jean-Baptist, » assurément Tibère a

ri de ces deux prophètes. Cependant l'oracle est vérifié. Déjà, au seul regard humain, Jean-Baptiste est plus grand dans le monde qu'Alexandre et que César. Au seul regard humain il a mérité cette grandeur. Le monde ne lui paie que ce qu'il lui doit. Il lui doit plus qu'à Alexandre et plus qu'à César. C'est lui qui a dit, montrant Jésus : *Voici l'Agneau !* C'est lui qui a dit devant Jésus : *Il faut qu'il croisse et que je diminue.* C'est lui qui a dit au roi Antipas : Il ne vous est pas permis, tout roi que vous êtes, de transgresser la loi de Dieu ; c'est lui qui a bravé la mort pour dire la vérité. Au seul regard humain, ces paroles et cette mort sont plus grandes que tout Alexandre et tout César. Je rabaisserais la majesté de la foi si j'insistais sur cette pensée. Nous adorons Dieu parce qu'il est Dieu, et nous honorons ses saints parce qu'ils sont ses saints, et non pas parce qu'ils ont dit ou fait des choses que nous trouvons grandes et belles. La suréminente beauté et la suréminente vertu des saints consiste dans leur foi et dans leur amour pour Dieu. Les traits de génie ou de grandeur qui pourraient avoir un autre principe pourraient aussi mériter peu que nous les admirions. Le philanthrope et le grand homme restent encore du vulgaire ; c'est la foi et l'amour seuls qui entrent dans la grandeur. Mais il est vrai pourtant que cet éclat de l'intelligence, de la justice, du courage et de la bonté, qui commande à l'admiration, rayonne davantage là où

l'Église a posé ses couronnes, et que le saint fait honneur à l'homme comme à Dieu, *admirable dans ses saints*.

J'assistai à la messe d'un de nos vicaires apostoliques français. C'était à l'autel du Saint-Sacrement, orné des belles colonnes dorées que l'empereur César-Auguste fit faire avec le bronze des vaisseaux d'Actium. La tradition rapporte qu'Auguste eut une vision de l'autel céleste qui dominerait au Capitole ; et ces colonnes, monument de la victoire qui lui donna l'empire, supportent le reliquaire où l'Église garde la table du premier banquet eucharistique. Telle est Rome, telles sont les choses qu'il a plu à Dieu de rassembler ici. Et c'est pourquoi ici rien ne peut mourir, et tout renaîtra d'ici.

Quant à cet évêque qui disait la messe, une de nos provinces l'a donné à l'Église, et il revient de Canton où il achève de bâtir sa cathédrale sur l'emplacement du palais de Yeh, le dernier persécuteur des chrétiens, lequel s'est fait apporter un lambeau du cœur de M. Chappedelaine, missionnaire, et l'a mangé. A cet autel orné des dépouilles d'Actium, l'humble évêque était servi par un de ses disciples chinois ; butin d'une victoire achetée par le sang, mais d'où naîtra un empire plus durable que celui qui sortit des eaux d'Actium. Et l'évêque, debout devant l'autel, lisait ces paroles au livre sacré : « Ecoutez, îles, et « vous peuples éloignés, prêtez l'oreille. Le Seigneur

« m'a appelé dès le sein de ma mère, il a rendu ma « parole semblable à un glaive perçant, il m'a protégé « sous l'ombre de sa main; il m'a mis en réserve « comme une flèche choisie; et il m'a dit : Je t'ai « établi pour être la lumière des nations et le salut « que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre. »

Au retour, près du Colysée, j'ai vu passer l'Homme qui dit maintenant aux foules : *Ecce Agnus Dei*, et aux puissances : *Non licet*. Mais il ne dit pas : *Oportet minui*, car il représente Celui qui doit au contraire grandir. Comme tous les Romains, Jean-Marie Mastaï allait honorer Jean-Baptiste, fils d'Élisabeth et de Zacharie. Un prêtre français, qui se trouvait à genoux auprès de moi sur le chemin, me dit en se relevant : *Ecclesia Dei* MAGNUM VIRUM *genuit* JOANNEM, *præcursorem Domini*.

Plusieurs vont répétant que la poésie est morte. Je crois qu'ils ont raison; mais ils ont raison parce qu'ils sont de l'Académie. Quant à moi, qui suis de l'Église, je dis que la poésie est vivante. Je la vois couler, je la vois bondir, je m'abreuve à ses ondes salubres, et je me tiens assuré que nous irons encore loin dans le monde en chantant nos antiennes, lorsque la race du vaudeville et de la carmagnole dormira son sommeil hébété qui deviendra la mort.

CXXXIII

28 juin.

Nous voici à ce jour désiré de saint Pierre, et point de définition! C'est la preuve éclatante que M. Veuillot ne fait pas tout ce qu'il veut, et ceci devrait contenter ceux qui craignent tant l'action des *Ephemerides* (*vulgo*, certaine presse) dans l'Église. Mais il n'y a pas moyen de les contenter. Après avoir enfin couché le Concile sur le gril, ils commencent à dire qu'on les fait inhumainement mourir de chaud. Vous verrez que, s'il y a des fièvres, ce sera encore la faute des *Ephemerides*. Tout sera vain, néanmoins. Autant le désappointement est cruel, autant l'espérance et la volonté sont fermes. Le Concile sait que Pierre est infaillible, comme Job savait que son Rédempteur était vivant. C'est une chose qu'il veut dire au monde, à l'avenir et à l'éternité. On ne remet pas à remplir de tels messages. On ne s'expose pas au reproche que se faisait le prophète : *Vœ mihi, quia tacui!* Et si la définition ne peut mûrir qu'au soleil, eh bien, on grillera.

Quant aux causes multiples qui prolongent le

retard, je ne les connais pas toutes. Vous me pardonnerez de ne point dire toutes celles que je connais. Je ne suis point fait pour regarder dans le Concile par le trou de la serrure, il ne me convient pas d'enfoncer des portes beaucoup moins sacrées. Bientôt d'ailleurs toutes les portes s'ouvriront toutes grandes. Fra Paolo griffonne pour le service de la passion; Pallavicini enregistre pour l'honneur de la vérité. Fra Paolo se hâtera, il mentira, l'on devra le démentir. Ainsi tout viendra au jour, malgré le dédain qui consentirait d'ignorer et malgré la miséricorde qui voudrait oublier. Justice sera faite. À côté de la justice humaine apparaîtra la belle et patiente grandeur de la vérité. On aura le consolant spectacle de son pas lent et laborieux, mais triomphant. C'est le tableau qui restera. Je le veux contempler d'avance, en attendant les fâcheux visages qui ne tarderont guère de s'offrir à ce qu'ils ne croiront pas chercher.

Vous voyagez, le but vous apparaît en droite ligne, en pleine lumière. Il semble que vous y touchiez. Mais il y a encore du chemin, encore des obstacles à franchir. Il y a des compagnons plus lents qu'il faut attendre, des récalcitrants formels qu'il faut persuader, des ennemis qu'il faut vaincre. Ce but, tout à l'heure si visible et si voisin, se cache, semble hors d'atteinte, et l'on marche longtemps encore après l'heure où l'on pensait que la route serait finie. Voilà l'histoire de la définition de l'in-

faillibilité et de toute œuvre de l'homme, encore qu'il ait ici l'assistance de Dieu. Et Dieu lui-même emploie le temps et toute la nature à former une herbe des champs. Il fait plus, lorsqu'il lutte contre notre liberté pour nous procurer le salut : il se met personnellement à l'œuvre, souffre des retards, recommence vingt fois et cent fois. Or, le Concile n'est pas seulement un individu, mais une armée, et une armée de docteurs! Toute armée marche lentement; les armées de docteurs ne font pas exception. Dans les armées de docteurs comme dans les autres, il y a des soldats enclins à raisonner contre le capitaine, et c'est une science rare aussi chez les docteurs, que la science d'abandonner un premier avis. Un grand évêque soutient en forme que les conciles, quoique très-saints et très vénérables, ne sont pas d'institution divine. Je vous assure que ses raisons semblent fortes, et l'on est très-généralement d'accord que le *Tu es Petrus* ne se peut correctement traduire, comme le voudrait l'école Janicot, par : *Vous êtes un amas de pierres, etc.*

Il y a donc des difficultés non pas invincibles, mais réelles, sérieuses, considérables, qui tiennent au temps, à la nature diverse des esprits, à la constitution même de l'homme. La majorité, promptement unanime sur le but, ne l'a pas été tout de suite sur les moyens. Beaucoup n'ont pu se résoudre, sans un véritable déchirement de cœur, à écarter des termes

équivoques qui semblaient devoir rattacher tel ou tel dissident. Il a fallu que la réflexion fût longue, que la conscience parlât très-haut pour leur faire accepter les précisions de l'expression dogmatique. Tous ces obstacles naturels n'étaient rien encore. Derrière les difficultés, il y a eu, il reste les obstinations. Les obstinations exploitent et compliquent redoutablement les difficultés.

A les juger d'après les impressions qu'elles produisent sur la plupart des Pères, toutes les obstinations ne sont pas du même genre. Les unes désolent, les autres révoltent.

Qu'on ignore, qu'on ne puisse apprendre, que d'invincibles préventions égarent le jugement, je le conçois, disait un membre éminent de la majorité. Mais l'intrigue contre la sainte Église, l'appel au bras séculier, la divulgation mensongère du secret, les citations d'autorités imaginaires ou ridicules, la résolution de tirer en longueur, et tant de basses et cruelles industries pour faire avorter le Concile, à dessein de contenter des opinions ou plutôt des importances particulières, voilà ce qui m'écrase et ce que j'eusse demandé à Dieu de ne point voir !

En vérité, ces pratiques plus matérielles que doctrinales jettent sur les esprits un voile de tristesse. On parle chaque jour avec plus de patience, mais avec plus de douleur, de leur persévérance inatten-

due. Des « irréconciliables » dans le Concile ! voilà une vraie humiliation.

Je me permettrai de revenir, à ce propos, sur une idée que j'ai déjà présentée.

En tout homme, la liberté humaine est chargée d'un travail que lui assigne la volonté de Dieu, et quoi qu'elle veuille, elle le fera, parce que la liberté de Dieu ne doit pas être violée par la désobéissance de l'homme. Dieu reste le maître. L'indocile, quoique libre, ne sera pas dispensé du travail qu'il doit à Dieu et au genre humain, car Dieu n'a pas entendu lui donner la vie comme une force superflue. Il travaillera, il servira, il obéira ; il ne peut que perdre la joie de l'obéissance volontaire et le prix immortel dont elle eût été payée. Selon qu'elle se prête ou se refuse au travail de Dieu, la liberté humaine change de caractère. Ou elle enlève le fardeau joyeusement et noblement sur les ailes de l'amour, ou elle y est attelée et elle le traîne en hurlant par les chemins âpres ; et le maître qui se rit de la rébellion tire encore profit de ses lenteurs.

En ce temps frivole où nous sommes, Dieu permet qu'un dogme nécessaire au progrès de son Eglise, et par conséquent au salut du monde, apparaisse et resplendisse dans le catalogue des articles de foi. Il convenait que le monde en fût informé jusqu'en ses derniers lointains et en ses dernières ténèbres ; il convenait aussi qu'il connût bien la valeur d'un ar-

ticle de foi. Sans doute, l'attention du monde eût été puissamment éveillée par l'explosion d'une unanimité prompte et comme soudaine, et cette première grâce en eût attiré d'autres, parce que l'amour obtient tout. Mais le résultat si désirable d'informer le monde est atteint sûrement, quoique avec plus de peine et de sueur, par cette marche lente à travers des oppositions obstinées. Peut-être même que de ce chemin plus long par où le Concile a été forcé de passer, la miséricordieuse sagesse divine a fait un chemin abrégé. Qui eût prêché l'infaillibilité aussi haut, aussi loin, avec autant de retentissement que ces lenteurs? Le monde aura entendu les vœux et les prières du clergé, les vœux et les prières des fidèles. Son oreille dure aura été frappée sans relâche par cet immense cri d'une fière et invincible foi. Il aura connu la misère des objections, la solidité des réponses, la persévérance magnanime qui résiste à toutes les considérations humaines, afin de proclamer la volonté de Dieu. Ainsi, parmi les défaillances et les anéantissements de l'autorité humaine, le monde apprendra qu'il y a sur la terre une autorité infaillible. Personne, à présent, n'ignore qu'il avait besoin d'en être instruit. Evidemment, cela était à faire, et évidemment cela est fait. L'Opposition en a été l'instrument aussi utile que rebelle et aussi puissant qu'involontaire. Ceux qui voulaient sonner le tocsin ont tout simplement sonné la cloche. *Irridebit!*

Un journal diocésain, grand adversaire de l'infaillibilité et peu gracieux envers nous, mais touchant par le zèle qu'il montre pour son Ordinaire, nous vantait l'autre jour le nouvel éclat que jette la grande vertu et le grand génie de l'un des princes de l'Opposition. Semblablement, l'auteur légèrement plus réservé de la brochure sur l'*Unanimité nécessaire* veut tirer argument de la *vertu incontestée* et de la *science éminente* de cent évêques (c'est son compte) qui repoussent de science certaine le dogme invoqué par le reste de l'Eglise. A Dieu ne plaise que je conteste la vertu de personne, ni que je mette en un lieu ou en un autre le monopole de la vertu ; mais quant au génie, non! Sans prétendre aucunement nier le génie, je me permets cependant de trouver qu'il ne s'est point encore montré de ce côté des brochures anonymes, des doctrines irréfléchies, des lettres aventurées et du latin aventureux. Tout le succès réalisé par là a été d'allonger le temps ; faible triomphe, puisqu'en somme c'est par là qu'on va se trouver avoir perdu son temps.

Laissons dans la main qui les distribuera pour toujours ces palmes que les correspondants de M. Janicot jettent par avance sur un groupe où j'estime qu'elles paraissent importunes. De tels partages ne sont pas toujours décents et peuvent paraître prématurés. Nous sommes encore au moment d'un combat dont il faut attendre la fin. En ces sortes de combats,

la défaite ou la victoire peuvent devenir également glorieuses, ou plutôt il n'y a ni défaite ni victoire, mais un embrassement dans la vérité. Un évêque disait à un autre : — Faites-nous au moins quelque concession. Celui-ci répondit : — Mon frère, quelle injure me faites-vous et vous faites-vous à vous-même ? Suis-je un plus fort qui puisse concéder quelque chose à un plus faible ? Est-ce *ma* vérité que je défends et que j'ose vous faire subir ? Et Dieu nous propose-t-il des vérités que nous puissions scinder ou seulement rogner un peu, pour les faire entrer dans nos convenances particulières? Ni je n'ai le droit de vous faire des concessions, ni vous n'avez le droit d'en recevoir. Je ne suis pas ici pour contenter mon cœur ou le vôtre, mais pour obéir à la lumière qui me commandera de dire oui ou non.

Voilà ce qui doit se passer au Concile, et voilà, malgré tout ce qui s'y passe ; et ainsi, par la très-sainte et très-miséricordieuse volonté divine qui se révèle aux cœurs droits, les choses s'y passeront. Au dernier moment, Dieu se révélera et le monde saura le fond des cœurs. Alors les jugements humains devront se réformer eux-mêmes, et deux adversaires se reconnaîtront amis, l'un disant : Je ne croyais pas que vous fussiez aveugle ; l'autre répondant : Je ne savais pas que je l'étais.

Mais, dès à présent, que de sujets d'admiration nous offre ce Concile ! Pour savourer l'immense dou-

ceur de respecter et de vénérer, il faut avoir sous les yeux, comme la joie nous en est donnée, cette foule d'évêques qui, sans aucune considération du monde ni d'eux-mêmes, attendent le moment de Dieu. La plupart sont pauvres, et ceux qui pourraient se mettre à l'aise s'imposent une vie de pauvreté et de privations. Ils vivent sans air par cet été brûlant, dans les chambrettes où ils ont passé l'hiver sans feu. Un grand nombre se soumettent à la discipline des couvents et des séminaires, les autres aux incommodités de l'auberge ou de la maison et de la nourriture romaines. Depuis sept mois, à moins d'être gravement malades ou d'avoir des occupations impérieuses dans les commissions, ils n'ont pas manqué une séance du Concile. Ils restent loin de leur maison, et ce qu'ils trouvent plus dur, loin de leurs affaires sacrées, loin de leur peuple qui a besoin d'eux; ils restent à écouter des discours non-seulement qui ne leur apprennent rien, non-seulement qui les ennuient, mais qui les affligent. Ils n'ont ni délassement, ni sommeil, ni occupation constante, ni joie, et ils ne parlent point de partir, parce que l'intérêt de la sainte Église exige qu'ils restent. Un illustre archevêque de France (1), dont vous avez lu dernièrement les écrits pleins de clarté et de vigueur, disait ces jours-ci : Je veux rester, je reste. Mais si nous n'avons pas fini

(1) Cambrai.

vers le milieu de juillet, il arrivera ce que je n'aurais pas cru. — Quoi donc, Monseigneur ? — Il arrivera que je commencerai ma soixante-dix-septième année en Concile.

C'est là le Concile ; ce sont ces grands et saints vieillards pleins de science, pleins de piété, pleins, il faudrait dire, de jeunesse, car ils se dévouent avec tout ce que la jeunesse a de plus ardent et de meilleur. Rangés autour de Pie IX, ils donnent, sans compter, leurs derniers jours au grand ouvrage où Dieu les a convoqués. J'ignore si Pie IX et ces hommes que Dieu a élus pour l'entourer en ce dessein suprême se sont dit : « Faisons un grand Concile. » Mais je ne crains pas de dire qu'ils feront le Concile, et qu'il sera grand.

CXXXIV

29 juin.

Voici les nouvelles, ou, si vous voulez, les attentes d'aujourd'hui. J'espère que je vous ai appris depuis sept mois à ne pas compter aveuglément sur mes informations, qui sont exactes pourtant lorsque je vous les renvoie.

On pense que le troisième chapitre sera voté vendredi, et que la discussion sur le quatrième pourra être close le lendemain. Alors il n'y aurait plus que le rapport des amendements et le vote, ce qui ne saurait durer plus d'une semaine, et cette grande question de l'infaillibilité serait vidée. Mais !...

Pour vous parler de moi, je resterai autant que possible. Sans doute, mon service, qui a été fort peu de chose, est véritablement terminé. Mais ayant vu le commencement, je désire voir la fin. D'un côté, il me serait dur de manquer l'octave de Saint-Pierre ; de l'autre, j'imagine que la mauvaise humeur de *certaine presse* pourra se répandre en mauvais propos de tout genre, et je ne serai pas fâché d'être en mesure de leur adresser quelques bons démentis, en attendant les redressements décisifs qui leur seront appliqués. Assurément, s'ils m'en croyaient, ils ne me donneraient pas cette peine et ne s'infligeraient pas plus tard ce souci. Ce serait le cas pour tous les journaux d'imiter le grand et modeste sage qui disait : *Docete me, et ego tacebo*... Mais !...

Vous avez attribué à S. Em. le cardinal Donnet, dans le numéro du 26 juin, un discours qui a été prononcé par S. Em. le cardinal de Bonnechose. L'appréciation était juste, et toutes les louanges qui ont été données à ce discours eussent été méritées par le vénérable archevêque de Bordeaux. Malheureusement sa santé ne lui a pas permis de prendre la pa-

role au Concile. Il a dû garder la chambre pendant deux semaines. Quant à l'archevêque de Rouen, il n'éprouve, comme beaucoup d'autres, que beaucoup de fatigue, qu'il soutient avec beaucoup de courage.

On cite de jolis mots d'un évêque fort modeste, qui s'est rendu très-cher à ses frères infaillibilistes par sa bonne grâce et en même temps la vigueur de ses sentiments. Un grand prélat de grande capitale, du camp opposé, lui disait, peut-être avec un peu d'ironie : — Monseigneur, vous qui avez le bras long, tirez-nous donc de cette difficile affaire. Il répondit : — « Monseigneur, il faudrait premièrement que j'eusse le bras plus long, et secondement que d'autres eussent la langue plus courte. » Un autre adversaire « important » lui dit : — Monseigneur, j'ai lu tous les Pères et tous les théologiens ; ils sont tous de notre avis. — « Monseigneur, répliqua-t-il, je n'ai point lu tous les théologiens, tant s'en faut. Mais depuis ma petite enfance j'entends dire qu'il y a une grande dispute entre les gallicans et les ultramontains, et, malgré mon ignorance, je m'en suis bien aperçu. Vous m'assurez que tous les théologiens sont du même côté ; dites-moi, en grâce, l'objet de la controverse ? »

Ces petits propos courent dans Rome et aident à passer le temps. Mais ils ne remplacent que bien imparfaitement les tournées de confirmation, et je suis sûr que le bon et gracieux évêque de Saint-Claude aimerait mieux parler de Rome à ses curés que d'es-

carmoucher à Rome avec ses collègues gallicans.

Mgr l'évêque de Tarentaise me communique et je vous fais parvenir une admirable Adresse exprimant la foi de son clergé.

CXXXV

25 juin.

Je viens de voir un homme qui a fait fortune pour avoir écrit, il y a vingt ans, un article dans l'*Univers*. Tout arrive ! C'est à l'hôpital que je l'ai vu. Mais quel hôpital !

Il est prêtre. Il l'était déjà lorsqu'il fit ce bienheureux article dans l'*Univers*. Il occupait un poste qui lui donnait le vivre et le couvert, bien juste. C'était d'ailleurs tout ce qu'il voulait, le poste lui laissant du temps pour l'étude. Son article roulait sur les conciles provinciaux. Il n'y soutenait que la pure doctrine, n'attaquait personne, ne cherchait querelle ni aux vivants ni aux morts. Ce ne fut pas long : l'article parut le matin, à midi l'auteur sut qu'il avait un remplaçant ; le soir, il était, comme on dit, sur le pavé.

Il vint à Rome, outillé pour vivre à raison d'un

franc par jour, et il se mit bravement à faire un livre dont il avait longtemps rêvé. C'était un livre ecclésiastique, en latin, qui ne pouvait espérer aucun secours du gouvernement, aucun prix d'Académie. Bah! il s'y mit, sachant qu'un homme qui peut vivre à vingt sous par jour, peut entreprendre de remuer le monde, et que le plus fort est fait. Dangereuse Rome, pleine de gens qui vivent à vingt sous par jour, pleine aussi de bibliothèques, pleine encore de conseils, et où le papier et les conseils sont pour rien! Voilà le livre en train, voilà un éditeur, voilà des souscripteurs, voilà le livre fini. Et que vous dirai-je? Cet homme heureux, après à peine une vingtaine d'années de labour, se trouve présentement à la tête de quinze à dix-huit cents francs de rentes. Oui, en vérité, son air content, son train, la façon dégagée dont il est revenu à Rome, dont il parle de s'y prolonger et d'y revenir, tout sonne bien dix-huit cents francs de rentes, ou à peu près.

Je l'ai donc vu à l'hôpital; mais encore une fois quel hôpital! Le quartier silencieux, la vue sur le Tibre, un cloître, de larges escaliers de beau travertin voûtés en arcs de triomphe, une chapelle de marbres précieux. — Père, lui dis-je, combien payez-vous votre place ici? — Voilà le plus beau, répondit-il, je suis vraiment à l'hôpital et je ne paie rien du tout! On cherche même à me persuader qu'on est très-honoré d'héberger l'auteur de mon livre. Mais si

vous connaissiez l'aménité de ces religieux qui me donnent asile, c'est alors que vous sauriez comme je suis bien logé.

Il voulut me faire voir les splendeurs de la chapelle. — Voilà, me dit-il, des tableaux qu'on estime, et vraiment je trouve du plaisir à les regarder. Ce n'est pas que j'y connaisse quelque chose ; je ne suis qu'un pauvre canoniste. Mais ce qui m'enchante, c'est la charité dont ils témoignent envers la maison de Dieu. Ici, quand le bon service des malades est assuré, l'on songe tout de suite à la magnificence de l'Église. On achète les plus beaux marbres, on les fait polir par les plus habiles mains. Y a-t-il place pour un tableau ? C'est au peintre en renom qu'on le demande. On renouvelle et on épaissit les dorures. On rajeunit si l'on n'a pas de quoi créer. Personne n'a l'idée de dire : *Ad quid perditio hæc ?* On a bien raison. Pourquoi les pieds du Sauveur ne seraient-ils plus arrosés d'une huile de grand prix ? Et pourquoi Jésus, pauvre et malade, ne serait-il pas servi en roi ?

Ainsi me parlait ce rude canoniste, avec un feu de respect pour Dieu et pour les pauvres. Il me citait le soin avec lequel Dieu choisit les ouvriers qui durent fabriquer l'arche, et il regardait comme une très-bonne politique de remplir les églises de choses précieuses et belles. Car, disait-il, les artisans qui font ces belles choses travaillent avec joie, parce que leur

travail est pur et honoré. Ce travail attire sur eux des bénédictions qui rendent leur vie plus douce ; et enfin, tout le monde jouit de ce qu'ils ont fait. Peut-être qu'en creusant un peu ceci, on en tirerait un chapitre d'économie politique qui vaudrait tous les livres de Proudhon. Quand l'artisan sera content de son travail et quand son travail lui vaudra quelque honneur, plus d'un problème sera résolu.

Rentrés dans la cellule, nous avons causé de l'ancien temps, en regardant couler le Tibre. — Véritablement, me dit-il, lorsque cette aventure m'arriva et que je me vis destitué, je fus presque fâché d'avoir trouvé l'*Univers* sur mon chemin. Mais la vérité est pourtant que, ne rencontrant point ce trou de l'*Univers* je n'aurais pas fait mon livre, je ne serais pas venu à Rome, je n'aurais pas coulé si doucement de si longues années, je n'aurais pas vu la vérité de si près, et enfin, selon toute apparence, je ne me trouverais pas en ce moment sur le seuil du Concile pour saluer l'infaillibilité... l'INFAILLIBILITÉ !

Il prit cet air fin des hommes sérieux qui se vantent d'avoir fait une malice, et il ajouta en baissant la voix : Car je l'enseignais, l'infaillibilité, dans mon article ; je l'enseignais positivement, il faut bien le dire. Ce fut là peut-être...

Et tous deux en même temps, le doigt posé verticalement sur les lèvres, comme si l'auteur de la *Dis-*

quisitio moralis allait apparaître, nous nous dîmes : Silence !...

CXXXVI.

27 juin.

Quoique je vous aie assez souvent parlé du *Français*, je vis dans une tranquille ignorance de ses petits travaux et même de sa petite figure. J'en connais ce que vous citez, cela suffit à mes modestes désirs. Du reste, tout ce qui survient de ce côté-là m'était familier. J'ai apporté dans un coin de ma malle, il y a sept mois, un morceau qui contient en abrégé toutes les thèses et tous les moyens de l'Opposition. C'est ce fameux manifeste anonyme (déjà !) que l'on a appelé l'article du *Correspondant*. Le *Français* est là, la *Gazette d'Augsbourg* y est, les *Observations* omnilingues y sont ; l'on peut y retrouver également toutes les brochures et disquisitions qui ont suivi les observations omnilingues, et enfin j'y reconnais, sinon les discours prononcés au Concile, du moins les analyses qu'en donnent les multiples et identiques correspondances de la grande école Janicot.

C'est même, pour le dire en passant, ce qui me

fait soupçonner la véracité de ces correspondances, et croire que ceux qui les fournissent sont plus inventifs qu'indiscrets. Il ne me semble pas possible que tant d'évêques aient médité durant sept mois pour débiter au Concile des arguments que « la ré« daction du *Correspondant* » avait fabriqués, coordonnés et rédigés toute seule en beaucoup moins de temps.

Je sais que l'article du *Correspondant*, lorsqu'il a paru, n'a point été jugé comme une chose de peu de valeur et de peu d'importance. L'*Univers*, s'étant permis de le critiquer,en a été sévèrement repris dans le célèbre « Avertissement » qui fut, peu d'heures après, donné au rédacteur en chef des téméraires « éphé« mérides. » A cette occasion, avec redoublement, on le traita d'*accusator fratrum*, qui est un des noms du diable ; on lui donna d'autres noms moins polis ; on lui reprocha son extrême « ignorance, » ses « rapprochements odieux, » ses « insinuations, » et quantité d'écarts de pareille gravité : « Je vous ac« cuse, monsieur, d'avoir travesti et calomnié odieu« sement l'acte de ces catholiques, dont vous avez « signalé à votre public, pour les flétrir, les noms, « plus ou moins illustres, mais tous dignes *de respect* « et de la *reconnaissance de l'Église.* » Phrase mal faite, tumultuaire, mais forte (dans son intention), et qui montre bien que l'article du *Correspondant* avait des destinées.

Néanmoins, je n'aurais pas cru que ces destinées fussent si grandes, et que l'article du *Correspondant* fût quelque chose comme *l'épître du fondement* de Manès, ou le cheval de Troie, et tînt dans ses flancs tout un monde.

Quoi qu'il en soit, puisque ce taquin de *Français* veut savoir ce que l'*Univers* pense du discours attribué au cardinal Guidi, qu'il aille à « l'article du « *Correspondant.* » Ce discours, tel qu'on le présente, s'y trouve en germe comme tout le reste. Que le *Français* se transporte ensuite aux réfutations que l'*Univers* a données de ce paragraphe, il saura ce qu'il veut savoir.

S'il dit que c'est trop long et trop ennuyeux de *chercher*, je le veux bien, mais alors, nous avons tout le droit de dire que c'est trop long et ennuyeux de *répondre*, et demeurons-en là.

D'autant plus que nous ne sommes pas du tout assurés d'avoir en analyse le vrai discours du cardinal Guidi. Le cardinal est un grand théologien de Rome et de la Minerve, un ancien professeur. Pie IX l'a tiré de son couvent pour le revêtir de la pourpre et l'asseoir sur l'illustre siége de Bologne. On ne peut guère supposer qu'un tel homme, — *tant' uomo*, dit l'italien, — même dans une course errante, ait pu friser de si près l'école Janicot. Aux choses que l'école Janicot a pu prendre, ont dû se trouver mêlées des choses que l'école Janicot n'a pu comprendre,

et ce sont les bonnes. Vous croyez qu'un docteur, un archevêque, un *porporato* sera sorti tout droit et tout entier de l'école de saint Thomas pour entrer tout droit et tout entier dans l'école Janicot? Allons donc, petit *Français!* n'outrez pas votre innocence, et vous avez déjà bonne mesure.

Je vous dis, moi qui n'étais pas au discours, je dis que le cardinal a fait des réserves. Je vous dis et j'atteste que ses conclusions, s'il est vrai qu'elles aient pu plaire dans les Gaules, sont néanmoins pleines de fils tissés dès le commencement, qui n'auront besoin que d'une légère secousse ou d'une simple inflexion de la main pour les ramener immédiatement deçà les monts.

Allez sur le Pont-Neuf, où vous devez vous plaire et dont vous possédez si parfaitement l'esprit et la langue ; regardez les pêcheurs à la ligne : l'hameçon est immergé, il suit le fil de l'eau. Croyez-vous que le pêcheur va se mettre à l'eau lui-même et suivre l'hameçon? Point du tout : il fait un pas, il en fait deux, trois au plus. C'est la limite. Le poisson ne mord pas, zeste! le pêcheur retire l'engin et se reporte à son point de départ, ou s'en va. Si le poisson croit que le pêcheur va s'obstiner plus qu'il ne faut, et se jeter à la rivière, et qu'enfin c'est le poisson qui mangera l'homme, le poisson est trop simple en vérité.

Vous serez pourtant ce poisson, petit *Français*. Et c'est ainsi que l'espérance soutient l'homme jusqu'à

la mort et les journaux jusqu'au désabonnement dernier.

CXXXVII

D'UN ARGUMENT DE PRUSSE.

30 juin.

Un Prussien de Bonn a fait quelque chose qu'il m'envoie pour que je l'admire et pour que j'en aie peur. C'est un article dans la *Gazette de Bonn*, où il prouve que l'infaillibilité va ressusciter un ogre, à savoir le Pape, qui confisquera les héritages, rompra les serments et les traités, séparera les époux, brûlera les hérétiques, réduira les peuples en servitude, et mangera les empereurs et les simples mortels. Car, dit-il, les Papes ont enseigné tout cela ; leur législation porte partout les traces de ce délire. Maintenant donc, que le Pape va être déclaré infaillible, toute la législation papale devient infaillible, et par conséquent toutes ces abominations vont recommencer leur cours.

Je reconnais la bonne volonté du Prussien ; mais je ne peux pas lui laisser croire qu'il a inventé cet argument contre l'infaillibilité. M. Gratry, et d'autres folâtres, l'ont exploité avant lui et n'en sont pas non plus les inventeurs. Voilà trois cents ans, pour le moins, que les crimes des Papes et de la législation pontificale ne quittent pas le tapis. On en a composé des manuels, où les polémistes d'arrondissement trouvent tout ce qu'il leur faut pour faire les fiers. Ils ont là leurs dates bien en règle, leurs textes convenablement traduits, et quelques réflexions indignées ou ironiques afin de les mettre en train.

J'ignore de quel crédit la « savante Allemagne » honore ces guide-ânes. Chez nous, les publicistes qui en usent ne trouvent guère à gagner que cent écus par mois, et ils sont obligés pour vivre de faire encore quelque petit métier. Le gouvernement ne leur lâche que difficilement la croix d'honneur. Il est rare aussi qu'on leur réponde.

Si le Prussien me disait qu'on a répondu au P. Gratry, je baisserais la tête. Oui, l'on a répondu au P. Gratry; mais il était trop surprenant. On a répondu à sa robe d'Oratoire, à son glaive d'Académie, à ce je ne sais quoi d'effarouché et de vaporeux qui lui est propre et qui manque au Prussien. Si c'eût été le bon vivandier Bédollière qui eût dit ces choses, — comme de fait il les dit quelquefois, — personne n'y aurait pris garde. D'ailleurs, la polémique, après

avoir retenu le P. Gratry le temps de lui attacher une casserole d'or, l'a définitivement congédié dans l'azur. S'il revient, ce sera sans son argument, ou ce ne sera plus qu'*incognito*.

Ah! le Père Gratry! hélas! le pauvre Père Gratry! Né pour jouer du piano, qu'est-il venu souffler dans ce gros vilain trombone? Jamais je ne parlerai du P. Gratry sans qu'un soupir m'échappe. Et voilà que l'Académie va maintenant lui faire distribuer ses prix de vertu, la cruelle vieille, pour donner du montant à sa séance d'été! Je vous conterai une poésie, mon Père. Ne roulez pas contre moi ces yeux terribles; c'est pour votre bien.

Dante, errant chez les *ombres*, s'endort, et voit apparaître une femme sans charme. Elle est bègue, louche, tordue sur ses pieds, mutilée aux mains, blême. Mais, miracle redoutable! à la regarder elle embellit. Sa taille se redresse, son visage se teint des couleurs qui font naître l'amour, sa langue déliée captive l'imprudent qui l'écoute : — « Je suis la douce sirène. J'ai chanté, et le sage Ulysse a perdu son chemin... » Dante s'arrête, le voilà pris. Par bonheur, une autre femme se montre. Si elle semble aimable, Dante ne le dit pas, mais elle est irritée, sainte et vaillante. Elle saisit la chanteuse, lui fend sa robe et met au jour son ventre réprouvé. Par l'odeur qui s'en exhale, l'enchantement est rompu.

Quel mi sveleglio col puzzo che nusciva.

Toutefois, le poëte n'a pas impunément prêté l'oreille, et il faut que Virgile lui raffermisse le cœur : — « Tu as vu l'antique sorcière... tu as vu comment l'homme peut échapper de ses filets. C'est assez. Que tes talons frappent à présent la terre, et tourne les yeux vers le gain que t'offre le roi éternel ! »

Père Gratry, la bonne femme, c'est la polémique avec ses cris « aigus et farouches, » et l'autre, c'est l'*antica strega* qui tend ses filets au bout du pont des Arts. Funestes filets, où l'on tombe en descendant du Pont-Neuf et de Notre-Dame, et qui, pour plusieurs, furent les filets de Saint-Cloud.

A présent, ô Père :

... Batti a terra le calcagne
Gli occhi rivolgi a logero, che gira,
Lo rege eterno... (1).

Je reviens au Prussien.

Il n'est pas heureux, il n'a pas toute la gloire sur laquelle il comptait, et c'est ce qu'il me fait comprendre par le billet suivant : « *Prière* à M. Louis
« Veuillot de vouloir bien accueillir avec bienveil-
« lance le texte et la traduction d'un article publié
« dans la *Gazette de Bonn*, par un catholique, dans
« une ville universitaire, en très-grande partie ca-
« tholique, sans que les savants catholiques ni les
« jésuites aient cru bon de répondre. »

(1) *Purgatorio*, cant. XIX.

Cette supplique m'est arrivée tout droit de Bonn à Rome, le propre jour de Saint-Pierre, comme je rentrais du Vatican. Et encore qu'elle m'ait paru fort indiscrète, néanmoins, à cause des grâces de ce jour, pour saluer saint Pierre insulté et pour obéir à saint Paul qui nous ordonne d'être tout à tous, je consolerai le Prussien.

Certainement son travail ne mérite aucun genre d'estime, et, pour parler sérieusement, il n'est ni savant, ni intelligent, ni honnête, et ce sont là les raisons toutes simples qui ont empêché les catholiques de Bonn d'y répondre. Mais encore, puisque nous sommes dans l'octave de Saint-Pierre, et puisqu'il vient me trouver à Rome, je ne le dédaignerai pas. Souvent, c'est charité de causer avec ces pauvres gens, au lieu de se détourner, comme ils le méritent bien. Ils sont pleins de préventions, gonflés de stupides lectures, stupidement infatués d'eux-mêmes, et avec tout cela le cœur n'est pas toujours mauvais. Je dois considérer aussi que ce Prussien, qui écrit très-bien le français, a reçu de très-mauvais exemples français. Le P. Gratry lui a pu souffler son idée, et avant de la prendre du P. Gratry, il en avait peut-être, comme cet infortuné lui-même, contracté le germe dans le *Correspondant;* car le fameux « article du *Correspondant,* » qui contient tous les germes, contient aussi celui-là; et ainsi rien ne prouve que ce n'est pas nous, France, qui avons

perdu le Prussien. Avant, bien avant notre Gratry, notre Dulaure, et avant notre Dulaure notre Voltaire chantait les ritournelles que rechante notre Bédollière lorsqu'il n'a rien à chanter. Oui, laissant des entretiens plus aimables, je parlerai du Prussien. Qu'il ne s'étonne point de quelques paroles un peu contondantes. Il a droit à cela et il faut cela. Il a droit à cela pour mulcte de son impolitesse gratuite à supposer que les catholiques romains sont absolument ignares ou absolument pervers, et sont même l'un et l'autre à la fois, étant capables de suivre depuis des siècles une école de crimes telle qu'il se représente la papauté. Il faut cela, car il est d'expérience que le sauveteur doit d'abord tranquilliser l'homme qui se noie et le réduire à une certaine docilité par quelques attouchements vifs Ensuite il le tire au rivage, le secoue encore pour lui faire rendre l'eau, et finalement le met dans un lit bassiné.

Maintenant que vous avez la théorie de la polémique, écoutez, Prussien.

Quant à vos faits et textes pour prouver les abominations de la législation pontificale, je vous engage premièrement à les retirer vous-même au plus vite sans aucune exception, par la raison qu'ils sont radicalement faux et absurdes. Vous en donner la démonstration ne serait pas difficile. Il y a suffisamment de livres à cet usage, et un petit clerc ferait l'affaire à bon marché très-correctement. Mais comme vous

vous développez en vingt-cinq paragraphes d'affirmations, il faudrait se contenter de vous opposer vingt-cinq paragraphes de dénégations, ou il faudrait courir sur vingt-cinq chapitres, et ce serait payer bien cher le plaisir de battre un Prussien. Il est plus expédient de vous faire observer que si vos faits étaient vrais et votre thèse fondée, alors il faudrait conclure que le genre humain catholique tout entier n'a jamais su sa propre histoire, ou n'a jamais eu le sens moral. Or, on a beau être Prussien et écrire dans la *Gazette de Bonn*, il est de tout point impossible de ne pas sentir le ridicule de cette proposition.

La proposition étant ridicule à ce degré éminent, sensible même en Prusse, il est évident que les faits d'où vous les tirez sont éminemment et radicalement faux et absurdes ou dans leur fonds ou dans vos interprétations : et vous voilà par terre, cher homme, au milieu de vos vingt-cinq paragraphes démolis.

Abordons le détail, toujours sans nous arrêter aux faits, qui sont dignes de risée par la raison que je viens de dire.

Dans la doctrine générale des Papes, c'est-à-dire de l'Église catholique, — car le Pape et l'Église sont une même chose, indivisible et qui ne fut et ne sera jamais divisée, — vous trouvez deux ordres d'excès : excès de l'ordre moral et de foi, excès de l'ordre politique.

Quant à l'ordre moral et de foi, je n'ai rien à dire. Il est évident que l'Église ne peut pas se tromper sur la foi ni sur la direction morale du monde. Ce que l'Église a enseigné est la vérité, ce qu'elle enseigne est la vérité, ce qu'elle enseignera est l'éternelle vérité. Nous le croyons parce que nous croyons que l'Église est de Dieu. Sans quoi, il n'y aurait pas d'Église. Ce que l'Église décide pour la foi et pour les mœurs est donc à prendre ou à laisser. Point de rabais à prétendre. Tout catholique qui ne se soumet pas de cœur et d'âme aux décisions de l'Église, n'appartient plus à l'Église que par le lien de l'anathème. Vous en êtes là ; vous vous targuez en vain d'être catholique, vous n'êtes en réalité que Prussien. Prussien tout court, Prussien insensé. Car que vous sert de nier l'Église, si l'Église est de Dieu? et le droit de l'Église, si l'Église a le droit de Dieu ? et la vérité de l'Église, si la vérité de l'Église est la vérité de Dieu ? L'anathème lie toujours votre âme, vos négations ne briseront pas le terrible nœud.

Soutiendrez-vous qu'il n'y a point de Dieu, point d'Église, point de vérité, point d'âme immortelle ? C'est le vœu de la logique et le droit du Prussien. Beaucoup en usent ; à mon sens ils ont tort. O Prussien ! on meurt. L'âme qui se disait morte se retrouve vivante. Liée de l'anathème, elle retrouve le Dieu qu'elle disait mort et qui est vivant. Et il n'y a plus de *Gazette de Bonn* pour parader devant quel-

ques centaines de vieux hulans, pasteurs du saint Évangile et autres cuistres répandus dans les culs-de-sac du Brandebourg et de la Poméranie, où ils se congratulent de voir plus clair que le Concile et d'être plus honnêtes gens que l'Église.

Et puis, en cas d'absence de Dieu et d'absence de la vérité, sous quel prétexte honnête refusez-vous à une collection d'hommes qui s'appellent l'Église, de se faire eux-mêmes pour eux-mêmes une religion qui vaudra toujours bien la vôtre, puisque vous n'en avez point? Du moment que la foi et la morale sont affaires de goût, il est aussi légitime de prendre quelque chose de tout fait que de forger quelque chose de tout neuf, et vous êtes un plaisant Prussien, de venir critiquer nos doctrines morales que vous ne connaissez pas, quand probablement vous seriez fort embarrassé de nous décrire et de nous justifier les vôtres. Vous prétendez que la morale des Papes dépouille les héritiers, annule les serments, sépare les époux ; on se gêne donc bien de tout cela en Prusse, et en philosophie, depuis Albert de Brandebourg, et depuis Sadowa! Je vous prie de me produire votre nom, rédacteur de la *Gazette de Bonn*, et de constater par des certificats bien réels que ni vous ni vos pères n'avez jamais trahi aucun devoir, ni rompu aucun serment, ni rien vendu à faux poids, pas même la science, ni divorcé, ni commis aucun méfait que ceux qui ont été commandés et imposés par

l'Église romaine, dont vous prétendez faire partie.

Quant aux excès de l'ordre politique, ce qui paraît de plus en toute votre dissertation sur ce point, c'est un grand et violent amour pour César. Sur les 25 paragraphes, il y en a bien un tiers qui relatent les crimes des papes contre César. Le grand crime de l'Église à vos yeux, c'est de se prétendre au-dessus de César, de faire une loi même à César, de prétendre enfin qu'elle a droit même de déposer César. Vous remettriez à l'Église toutes ses doctrines si elle abjurait celle-là.

Vous ne connaissez pas l'histoire, Prussien, et vous êtes arriéré. La loi de César, c'est cette maxime de Pierre du Bois, qui résume à peu près toutes les formules des légistes césariens, et toute l'histoire des tentatives de l'empire contre l'Église et contre la liberté des peuples : « La souveraine liberté du roi « consiste à ne reconnaître aucun supérieur, mais à « se faire obéir sans crainte d'aucune censure ro- « maine. » Il ne faudrait pas chercher longtemps dans l'histoire pour en tirer vingt-cinq et cinquante paragraphes qui feraient étrangement pâlir l'enseignement et les pratiques de la Papauté devant l'enseignement et les pratiques de César. Sans me donner ce soin trop facile, je me borne, Prussien, à vous prier de considérer que la conscience humaine a prononcé. La Papauté reste debout, le visage découvert, le front tourné vers le ciel, la mitre sur la tête et,

pour toute arme, l'eucharistie dans les mains. C'est ainsi qu'elle nous apparaît, c'est ainsi que je la contemple et que le monde entier la voit et la touche tous les jours. Elle n'a point de soldats, elle passe, portée sur les épaules des pauvres, à travers les peuples à genoux, ne reniant rien de son passé, ne taisant rien de ses droits, n'abandonnant rien de son avenir, seule grande, seule sereine, seule fière dans un monde abaissé si formidablement. Voilà la chose loyale et assurée des respects du monde. En face de cette figure, quelle figure fait César? César armé jusqu'aux dents, et mordu au mollet par mille chiens qui souillent la robe impériale, accroupi derrière la souveraineté populaire, renie ce qu'il fut et nie ce qu'il veut devenir...

Je m'arrête là, et je coupe avec le Prussien, parce que l'heure de la poste est venue. Je suis bien aise de n'avoir pas le temps d'en dire plus long. J'aime mieux ne pas dire tout à fait ce que je pense de ces brochuriers d'empire qui, en pleine Prusse, tremblent que le Pape ne vienne à léser les droits de César et qui font au monde l'injure, — peut-être méritée, — de croire qu'il prendra cette sanglante sottise pour un argument. O peuples du dix-neuvième siècle, peuples hardis et émancipés, peuples respectés et purs, défendez donc le pauvre César, gardien de toutes les vertus!

Mais vous-mêmes, tous tant que vous êtes, Césars,

Augustes et Augustules, maîtres toujours grands, toujours aimés, toujours vainqueurs, ne vous fiez pas cependant au zèle de la Bête d'encre ! Elle dépense beaucoup d'encre pour le triomphe de vos droits divins et sacrés, mais elle n'aime rien de divin et ne connaît rien de sacré. Elle vous excommunie, elle vous met à pied, elle ne vous paie pas votre pension de retraite. Et en somme, seigneurs rois, vous pouvez m'en croire : dans le monde entier, ceux qui voudraient vous voir à genoux devant l'autel, ceux-là seulement désirent avec un peu de suite que vous ne rouliez pas sur le pavé.

Et vous, Prussien de Bonn, adieu. C'est mon avis que vous n'êtes pas fort.

CXXXVIII

4 juillet.

Eh bien, voilà que c'est fini, ou peu s'en faut. La période du Saint-Esprit a commencé, et, selon la prédiction du Saint-Père, elle sera courte. — « Ce qui prouve que le Saint-Esprit va parler, disait un évêque, c'est que les hommes sentent le besoin de se taire.»

C'était un vrai besoin depuis quelque temps ; il se manifestait par un goût très-vif de ne plus écouter. Il est devenu impérieux, il a triomphé.

Ce résultat s'est annoncé samedi. Durant la séance, vingt et quelques renonciations se sont déclarées avec un applaudissement unanime, même chaleureux. On a cru un moment que toute la terrible réserve de discours allait s'écouler subitement. Mais un barrage s'est rencontré, et certain poids d'appréhensions est resté sur les esprits, quoique allégé par les plus raisonnables espérances. On venait de passer par une si douce expérience du plaisir que tout orateur, au moment donné, est assuré de pouvoir faire à tout le monde ! Un évêque italien offrait soixante mille livres à qui pourrait dire quelque chose de neuf pour ou contre l'infaillibilité, mais ceux qui voulaient encore parler ne voulaient pas concourir. Enfin, la débâcle, ou, si vous voulez, l'effondrement, ou mieux encore la vaporisation, a eu lieu ce matin. Les orateurs les plus remarquables de l'Opposition, Mgr Haynald, Mgr Strossmayer, Mgr Simor, s'étaient entremis pour procurer le bienheureux silence. On a ouvert la séance par des listes de *renonçants*. Mgr l'archevêque de Paris n'a pas répondu à l'appel de son nom. Mgr l'évêque d'Orléans, si je suis bien renseigné, avait envoyé sa renonciation. Mgr Callot, évêque d'Oran, s'est mis en travers, mais pour des riens. A peine à l'ambon, lui-même aspirait à descendre.

Bref, vers dix heures, tout était épuisé. Les Pères, étonnés de se trouver libres à cette heure matinale, fléchissaient joyeusement le genou devant la Confession des Apôtres, et se répandaient dans la ville, portant la bonne nouvelle. Je la reçus d'un vénérable évêque qui, peu de jours auparavant, m'avait dit avec une tristesse grave : J'attendrai tant qu'il faudra ! Il me dit : Rendons grâces à Dieu, et prions pour les hommes de bonne volonté. Il ajouta : Remarquez que l'accommodement a commencé samedi, fête de la Visitation ; et nous pouvons bien espérer maintenant que la promulgation aura lieu le 16, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Je termine. Je n'aurais pas besoin de me mettre l'esprit à la torture pour trouver quelque chose à vous dire. Mais j'aime mieux ne pas risquer de déplaire à ceux de l'autre côté. Véritablement, j'embrasserais très-volontiers M. Janicot, le petit *Français* et les autres ; et, si le cœur leur en dit, c'est fait. Que seulement l'auteur de *Ce qui se passe au Concile* aille se laver un peu, et je l'embrasse aussi. Hélas ! je n'ai nul dessein de les tourmenter. J'avouerai même que je voudrais que mon accent ne leur fût pas désagréable autant que le leur me le fait craindre. S'ils étaient sages, ils ne prendraient pas garde à ces inconvénients de la voix humaine. Ils se mettraient avec moi à genoux à la porte du Concile, et tous ensemble, pour notre petite part, nous dirions :

Placet! Dans cette unanimité, les accents rauques se perdraient, et ensuite nous nous relèverions bons amis et bons frères pour faire face à ce qui pourra venir. C'est un bon avis que je leur donne là, parce qu'autrement ils continueront d'avoir des infirmités.

Aujourd'hui on lit à la messe ces versets des Actes des Apôtres, où il est rapporté que les habitants de Jérusalem plaçaient les malades sur le passage de saint Pierre afin que son ombre les guérit : *Ut veniente Petro saltem umbra illius obumbraret quemquam illorum ab infirmitatibus suis.* Pierre a continué d'être le médecin infaillible. Il est surtout souverain pour les maladies de l'esprit, d'où découlent toutes les rognes, gales et lèpres de la politique.

C'est ce que je voulais expliquer à M. Ollivier, à propos de sa circulaire sur le Concile, qui me fait bien de la peine, plus de peine pour lui que pour nous. Le premier ministre de l'Empereur se nomme-t-il bien M. Ollivier, comme il le croit? N'est-ce pas lui qui fut jadis ministre du roi Louis XVI, sous le nom de Roland, ci-devant de la Platière, ou de la Platrière, car, n'ayant pas ici mes livres, je ne peux me tirer d'incertitude sur ce grand nom?

Pour nous, les circulaires de M. Ollivier nous son à peu près indifférentes. S'il lui plaît de regarder le Pape comme un souverain étranger, ainsi faisait M. Dupin, qui n'en a pas tiré grand profit. En vertu de notre qualité de citoyens français, nous prouve-

rons à M. Ollivier que le Pape est le Pape, c'est-à-dire le Père : nous l'avons prouvé à M. Dupin. Et celui qui ne reconnaît pas le *Père*, c'est celui-là qui est étranger, et de plus séditieux; c'est celui-là qui conspire contre la foi de la patrie et contre la grande destinée de la famille française et de la famille humaine. J'aurai l'honneur d'expliquer cela plus tard à M. Ollivier. Il verra qu'il n'a nul intérêt à garder ce brevet de protestant, de juif, de libre-penseur ou de sectaire quelconque que de malheureux conseillers, très-ineptes, veulent ajouter à la qualité neutre de libéral tout court. Qu'il soit l'homme de la liberté et qu'il ne se mêle pas de ce qui ne le regarde pas. S'il veut dogmatiser là où son grand mérite serait de se tenir incompétent, il gâtera tout et perdra sa précieuse originalité. Il y eut un homme nommé M. About, qui fut pendant un temps le conseiller du gouvernement dans la *question romaine*. Aucun avantage n'en résulta pour le lustre du gouvernement personnel. Maintenant le gouvernement libéral est conseillé dans la question romaine par un homme nommé M. Jean Wallon. Ce ne sera pas plus magnifique. Il faut donner une bonne petite place à M. Jean Wallon, de manière qu'il puisse se passer la fantaisie de publier à ses frais, tous les six mois, quelque brochurette où il prouvera que le Pape est un souverain étranger et que le Concile n'est pas œcuménique. Il a ce *tic* regrettable, mais qui n'empêche per-

sonne de venir baiser le pied de saint Pierre, et lui-même, espérons-le, finira par s'y accrocher. Pour le surplus, la prudence ordonne de tenir M. Jean Wallon à l'écart. Nous reparlerons de tout cela.

Je songe à rentrer, et je vous prie de ne plus compter sur ma correspondance. Je commence à me sentir au bout de mes forces. Jusqu'à mon départ, qui sera prochain, je pense ne plus vous écrire qu'une ou deux fois. Je prendrai huit jours pour voir Rome et lui dire adieu. Ce n'est pas une petite affaire, puisque j'ignore si Dieu me permettra de toucher encore de mes genoux et de mon front ce sol natal de toute la grandeur et de toute la beauté du monde.

CXXXIX

6 juillet.

Tout va bien. Il y a encore des alertes cependant. Est-ce certainement pour le 16? Quelques doutes s'élèvent, quelques bruits inquiétants prennent cours, mais on se rassure et les malles sont en train. Du reste, un accident, un retard pourraient survenir, aucune bonne constance ne serait ébranlée. Le mois

de juillet 1870 donnera au monde ce fruit immortel dont la maturité n'a pu se faire à moins de dix-huit siècles et demi. *Tu es Petrus!* Qu'elle contenait de choses, cette parole jetée il y a dix-huit siècles et demi sur les chemins poudreux de la petite Judée ! Et voici maintenant que cette parole recommence l'histoire humaine, — absolument comme si le joli Renan n'avait pas convaincu le savant Havet et le puissant Buloz, — *ce sont de puissants dieux !* — que Celui qui a dit cette parole n'était qu'un aimable rêveur ! Je m'étonne toujours de voir combien les hommes parviennent à s'étonner peu.

Quantité de personnes, donc, préparent leurs paquets. Les emballeurs de Rome sont sur les dents à une époque où ils ont coutume de se croiser les bras ; les chevaux et les cochers travaillent terriblement dans le moment du grand somme ; les propriétaires et les expéditeurs, les marchands de tableaux et objets d'art font des regains inespérés et inouïs. L'Opposition a enrichi les Romains. Malheureusement elle a ruiné le Saint-Père. Pie IX disait en riant : « Ils craignent de déclarer le Pape infaillible, mais ils n'ont pas peur de le mettre en faillite. » On m'assure qu'il y a grand mouvement en divers petits coins, pour offrir une marque de la reconnaissance gallicane au prélat qui s'est le plus distingué durant la lutte. J'espère que la souscription sera publique, et je serais charmé qu'elle fût belle, car les choses étant

alors arrangées, ce prélat aura certainement l'inspiration de verser la somme dans le trésor pontifical, que sa persévérance a percé d'un si large trou. Il ne réservera qu'une petite part du total pour faire un pendant historique à l'ostensoir de Fénelon.

Je prépare aussi mes paquets, ce qui me fait relire bien des papiers. J'en ouvrais un tout à l'heure qui m'a frappé particulièrement. C'est la liste officielle des propositions de l'Opposition pour composer la députation *De Disciplina ecclesiastica*. J'y vois des noms sur lesquels le temps a projeté une lumière intéressante. Deux entre autres qui n'étaient pas encore bien connus, se sont désastreusement illuminés ; l'un est Mgr Kenrik, archevêque de Saint-Louis aux États-Unis ; l'autre Mgr Kazagian, évêque d'Antioche, du rit arménien, maintenant apostat. Si je publie à part mes lettres écrites de Rome pendant le Concile, j'aurai des notes à ajouter, et l'on rendra, j'espère, justice à la réserve et à la patience de ces correspondances, si amèrement attaquées jusque dans le sein du Concile. Du reste, attendons que le moment de l'histoire soit venu. Je crois toujours qu'il ne tardera pas ; j'annonce toujours que ce ne sont point les partisans de l'infaillibilité qui doivent le craindre. Fasse Dieu que les derniers jours corrigent beaucoup de choses qui en ont besoin et jettent un voile d'honneur et de bonne foi sur certaines œuvres du début.

Faisons un petit tour dans Saint-Pierre. Je m'étais proposé de vous raconter en détail la fête et l'octave, mais je me suis trouvé las et un peu écrasé sous la magnificence du sujet. C'était un volume à écrire, la force m'a manqué. Je n'ai pas eu le courage de réduire à une seule lettre toute cette belle matière.

J'espère qu'il viendra un jour à Rome un poëte, un homme fait exprès pour parler de Rome. Il aura traversé et vaincu cette infâme vieillesse par où l'on commence à présent la vie. Il aura connu ces doutes, ces dédains, ces mépris, ces dérisions de tout, qui sont le sel, le fiel et la fleur du boulevardier, et en même temps cette infatuation de soi-même, ce haut sentiment de ses vertus et de ses diplômes qui caractérisent le jeune homme irréprochable, membre des *parlottes*, surnuméraire dans les grandes administrations. Celui-ci est certainement préférable au boulevardier. Toutefois, c'est peut-être le boulevardier que je préfère. Le boulevardier du moins ne croit pas que la sagesse soit née avec lui.

J'ai souvent pensé que ce garçon parfait, qui avait observé tous les commandements dès sa jeunesse, et *qui ne suivit point Jésus*, s'était aussi dès sa jeunesse destiné à n'être jamais jeune et à faire de bonne heure un bon établissement. Ayant rencontré Pilate en se détournant de Jésus, il suivit Pilate qui lui offrait la place laissée vacante par le publicain Matthieu. Oh ! l'affreux petit saint ! Zachée, le boulevardier, parut

ensuite, fut appelé aussi, et se montra moins sage. Dans le cœur de Zachée, Jésus trouva une place où poser la main ; elle n'existait point dans le cœur de l'autre, encombré de sagesse. Le jour où il n'y aura plus que de tels sages sur la terre, Dieu crachera dessus, détournera la tête, et ce sera fini. Monthyon, père des prix de vertu, est une des figures de l'antéchrist et devait remplir l'aumônière de l'Académie. Cela ne veut pas dire qu'il faut laisser les chemins et les trottoirs corrects qui mènent au conseil d'État pour l'asphalte des boulevards. D'ailleurs, on peut se raviser. L'Évangile ne nous dit pas que le vertueux jeune homme de l'Évangile soit mort fonctionnaire et membre de la cinquième classe de l'Institut. Mais enfin, il y a une vertu abjecte, et des saints du diable qui ne valent pas le diable, et certaine sagesse est sénilité et impuissance de l'âme, pire que la folie du pécheur de profession.

Le poëte que j'appelle à Rome sera homme fait, et en train de se refaire jeune. Il viendra par curiosité ou désœuvrement, il restera par amour. La beauté lui ayant apparu, il ne voudra plus détourner ses yeux. Il demeurera pour voir, pour apprendre, pour comprendre, pour aimer, pour chanter ce qu'il aime. Il laissera les choses et les fortunes du monde, ayant assez de son amour. Oh ! qu'il se souciera peu de devenir l'*Un des quarante*, assis entre les vers de M. Autrade et la prose de M. de Favreloux ! Il sera l'écho

des voix sublimes qui parlent ici, mais qui ont besoin d'un traducteur pour descendre jusqu'à la foule. Il donnera au monde le poëme de Rome, dont il n'existe que des fragments ; poëme mille fois essayé depuis Prudence, et que Gerbet lui-même n'a pu que bégayer. J'ai peur seulement que mon poëte ne sache pas sortir de Saint-Pierre. Mais dût-il rester dans Saint-Pierre, le poëme sera encore assez grand et assez beau. Toute la somme de l'histoire et toute la destinée de l'homme y tiendraient.

Bien souvent, dans Saint-Pierre, j'ai rencontré le lecteur du poëme de Saint-Pierre. Je dirais que j'ai rencontré le poëte lui-même, si Dieu n'avait omis de lui donner la voix et les ailes qui feront ce grand ouvrier. Le 29 juin, jour du prince des Apôtres, j'ai vu dans la basilique un religieux français, jadis homme du monde, que j'avais laissé à la même place le matin. Je le trouvai près de la grande porte, sur la dalle de porphyre où Charlemagne s'agenouilla dans l'Église de Latran, lorsqu'il fit le voyage au terme duquel l'attendait la couronne impériale. Mon religieux était là, le visage tourné vers l'autel splendide, tout brillant de la lumière des lampes, au milieu de la lumière du soleil, paré de fleurs, paré de perles, assiégé d'une foule immense qui adorait. Je l'abordai, il sourit. — Voilà bien quinze fois, me dit-il, que je reviens jusqu'à cette place, mais je ne peux aller plus loin, je ne peux franchir le seuil et

m'en aller. C'est si doux ! Il y a ici tant de beauté et de bonté et d'espérance ! Il remonta vers la Confession. Je le suivis du regard, pensant à ceux dont il est écrit qu'ils s'enivreront de la splendeur de la maison de Dieu : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.* Cet immense amour n'est pas rare, ou plutôt il est rare de trouver des cœurs qui ne l'éprouvent point. Les jours de fête, et ils sont nombreux, la vaste nef est toujours remplie. Cette foule ne vient pas se chercher elle-même ; elle vient par piété. Tout le monde prie devant le Saint-Sacrement et à la Confession; tout le monde va baiser le pied du prince des Apôtres. Depuis les premières vêpres jusqu'au dernier instant du jour, il n'a pas été un moment facile d'aborder la statue. Assurément, plus de trois cent mille personnes de toute condition, de tout âge et de tout pays ont posé leurs lèvres et leur front sur le pied de bronze. J'aurais voulu voir là le Prussien dont je vous ai entretenu l'autre jour, qui tremble pour César. Ne le trouvez-vous pas bien étrange, ce Prussien qui s'intéresse à César et qui, craignant qu'on ne lui fasse de la peine, veut le soustraire à la juridiction du Pape ? Mais alors, Prussien, ou César ne sera jugé par personne, et ce sera très-périlleux pour vous, ou il sera jugé par vous, et ce sera très-périlleux pour lui (1).

(1) Je crois pouvoir m'appuyer ici d'une curieuse citation de M. Louis Blanc raisonnant sur les conséquences de la Déclaration de 1682 qui tendait à constituer et à sacrer le césarisme.

Je suis détourné par le journal qui m'arrive à l'instant. J'y lis la lettre de Mgr l'évêque de Coutances, où il y a des nouvelles fâcheuses sur la situation du denier de Saint-Pierre. J'espère que le vénérable prélat a été induit en erreur à ce sujet, comme à l'oc-

Je laisse, bien entendu, à M. Louis Blanc toutes ses idées particulières et n'admets que le fond juste de sa pensée. Voici comment il parle :

« La portée politique de la *Déclaration* de 1682 était immense. « En élevant les rois au-dessus de toute juridiction ecclésias- « tique, en dérobant aux peuples la garantie que leur promet- « tait le droit accordé au Souverain Pontife de surveiller les « maîtres temporels de la terre, cette déclaration semblait pla- « cer les trônes dans une région inaccessible aux orages. « Louis XVI y fut trompé... En cela, son erreur fut profonde et « fait pitié. Le pouvoir absolu, dans le vrai sens du mot, est « chimérique, il est impossible. Il n'y a jamais eu, grâce au « ciel, et il n'y aura jamais de despotisme irresponsable. A « quelque degré de violence que la tyrannie s'emporte, le droit « de contrôle existe toujours contre elle, ici sous une forme, « là sous une autre. La *Déclaration* de 1682 ne changeait rien « à la nécessité de ce droit de contrôle. Donc elle ne faisait que « le déplacer en l'enlevant au Pape, et elle le déplaçait pour « le transporter au parlement d'abord, puis à la multitude. Le « moment vint en France où la nation s'aperçut que l'indé- « pendance des rois, c'était la servitude des peuples. La nation « alors se leva indignée, à bout de souffrances, demandant jus- « tice. Mais les juges de la royauté manquant, la nation se fit « juge elle même, et l'excommunication fut remplacée par un « arrêt de mort. » *Histoire de la Révolution française*, p. 252.

Dans le sens général, M. Louis Blanc a raison. Les rois ont besoin d'un juge, et il n'y a que ce moyen de les soustraire au bourreau.

casion du prétendu refus des curés de Rome, qui se seraient décidés à la majorité et presque à l'unanimité des voix, à ne point faire d'Adresse au Saint-Père. Vous avez publié l'Adresse, elle m'a été apportée ici par le secrétaire de la vénérable réunion, et elle partait d'ici dans le même moment que la lettre de Mgr l'évêque de Coutances. Dans une autre circonstance déjà, le prélat s'était laissé abuser par de faux bruits. Il a dit à la tribune du Concile que son pieux collègue, Mgr Devoucoux, était mort en se félicitant de n'avoir pas eu à se prononcer sur la définition de l'infaillibilité. Selon une lettre de l'évêque d'Evreux, que veut bien me communiquer un membre du Concile, ce propos est tout à fait sans fondement. Quant aux points qui semblent nous concerner dans la lettre de Mgr l'évêque de Coutances, ou qui, sans s'adresser spécialement à nous, nous mettraient sur le même pied que les journaux rédigés par la compagnie des auteurs de *Ce qui se passe au Concile*, il faut attendre quelque chose de plus clair, et alors nous parlerons avec opportunité.

CXL

8 juillet.

Les pompiers de Rome ont offert dimanche dernier un petit divertissement au Saint-Père, au Concile et à la ville. Dans une des cours du Vatican, ils avaient préparé une maison à brûler, remplie de gens à sauver, ils ont allumé le feu, ils ont sauvé les gens, ils ont éteint les flammes, et le Saint-Père leur a donné la bénédiction, fort bien gagnée par ces braves gens. Leur simulacre nécessitait beaucoup de force, d'adresse et de courage. Quoique ce fût pour rire, il s'agissait néanmoins de grimper par des cordes aux corniches du Vatican, de prendre là des incendiés en chair et en os, et de les amener à terre par les chemins fort aériens instantanément établis pour les aller chercher. Tout cela s'est fait dans les conditions les plus héroïques, avec une agilité merveilleuse, sans le moindre accident. Rome, qui fournit l'agile et vaillant bataillon des *San-Pietrini*, donne encore des pompiers du premier ordre, égaux aux nôtres, disent les hommes compétents. L'éloge, sans doute, ne peut aller plus loin.

Ils ne sont pas moins bien outillés. Les engins les plus nouveaux passent les monts et arrivent ici longtemps avant que le reste de l'Italie en ait entendu parler. Le picrate, les bombes, les procédés ingénieux pour la fabrication des journaux, de la fausse monnaie et des faux billets de banque, voilà ce que l'Italie accueille avec faveur, imite et perfectionne promptement. Rome a plus de goût pour les moyens d'éteindre le feu. Ses pompiers qui emploient les mêmes instruments que les nôtres, qui sont d'aussi hardis gymnastes, qui ont la même bonne renommée de probité et de courage, portent un nom que je préfère. Ils se nomment *Vigili*. Ils ont également bonne grâce et bonne humeur. Leurs exercices terminés et le feu éteint, sur la cime de la maison sauvée, ils se sont transformés en lettres de l'alphabet. A un coup de sifflet, ils ont écrit en belles majuscules humaines: *Viva Pio nono !* Je n'ai pas besoin de vous dire le succès de cette gambade courtoise et joyeuse. Le Pape riait de bon cœur, tout le monde applaudissait. Dans le secret de leur pensée, quelques personnages politiques qui se trouvaient là, ne laissaient pas d'admirer très-sérieusement. Quoi donc ! A cette heure encore, en Europe, il existe un souverain que ses propres journalistes n'insultent pas, et devant qui les pompiers et le peuple crient sincèrement : *Vive le roi !*

Si les affidés de l'école Janicot veulent terminer

leur campagne conciliaire par un parallèle entre Paris et Rome, la justice les oblige d'écrire qu'à Rome les pompiers sont égaux et les théologiens supérieurs. Là-dessus, ceux de leurs lecteurs qui ont un peu de génie verront à quelle ville appartient la palme. Je garantis que Joseph de Maistre n'hésiterait pas, mais M. Janicot peut errer.

Vendredi dernier, les sténographes du Concile ont appris que le Pape les recevrait le jour même, à l'heure de sa récréation. Ils sont venus au nombre de vingt-quatre, conduits par Mgr Fessler, secrétaire de l'auguste assemblée. Le Saint-Père leur donna un *rinfresco* dont il prit sa part, parla à chacun d'eux, et ensuite leur annonça qu'en récompense de leur service très-diligent et très-intelligent, il voulait leur donner des prix. Il avait fait préparer divers cadeaux, tels que bréviaires, missels, calices, albums, etc. Une loterie fut organisée. Deux jeunes élèves du collége Capranica, neveux de Pie IX, tirèrent les numéros, et chacun reçut ce que le sort lui avait assigné. Tous les lots étaient beaux, tout le monde gagna, et tout le monde fut content. Les jeunes capraniciens eurent les bourses qu'ils avaient vidées ; l'historiographe du Concile, M. l'abbé Cecconi, et l'habile chef des sténographes, M. l'abbé Marchese, ancien rédacteur de l'*Unita cattolica*, eurent, à part, chacun un très-beau calice en argent ciselé.

Quand ce fut fini, le Saint-Père leur dit : Il faut maintenant voir la bibliothèque du Pape. Il leur fit faire le tour de sa bibliothèque, attirant leur attention sur divers livres, vases et gravures. Il s'arrêta devant une image représentant la barque de saint Pierre au milieu des flots tourmentés. D'après la description qui m'en a été faite, c'est, je crois, un dessin de M. Lemud. Le Pape leur dit : — Il y a du vent, et la situation ne serait pas sûre, si le *padrone di casa* venait à s'éloigner, mais il est là !

Il y a trois ou quatre jours ont été également reçus les *assignateurs des postes*. Le Saint-Père leur a donné des médailles et les a entretenus, avec sa bonne grâce accoutumée, des diverses choses du moment. Il y a eu quelques mots sur les journaux catholiques. Je ne vous les répéterai point, ne voulant pas risquer d'être indiscret. Je peux cependant vous dire que rien n'était décourageant pour nous.

Puisque nous sommes au Vatican, ne perdons pas l'occasion d'entrer à Saint-Pierre. Je m'y trouvais hier d'assez bon matin. Le soleil entrait par les trois fenêtres du portique, et ses larges rayons allaient tomber jusque vers le troisième pilier de la grande nef. Il n'y avait quasi personne, mais Saint-Pierre est aussi beau solitaire que rempli, et la beauté de sa solitude est plus émouvante. On disait la messe à dix autels à la fois. J'allai la prendre à l'autel de

Saint-Léon le Grand, élu par moi comme patron spécial de l'*Univers*, quand le journal a reparu. Je l'ai choisi à cause de sa foi aux divines prérogatives de Saint Pierre, à cause de sa nonciature en France à cause de sa victoire sur Attila, à cause de la majestueuse vigueur de ses homélies qui sont au nombre des piliers de la foi et de la raison humaine. C'est là qu'il est dit que l'ancienne Rome croyait s'être fait une grande religion, parce qu'elle n'avait repoussé aucune erreur; *et magnam sibi videbatur suscepisse religionem quia nullam respuerat falsitatem*. Quand le P. Gratry trouvera de tels mots, alors M. Vacherot et moi nous ne l'emploierons plus au jeu du volant.

De l'autel de Saint-Léon, où il me semble que je suis avec vous tous, et d'où il me semble aussi qu'il nous vient bien des forces, je suis redescendu vers la Confession. Les lumières de la fête sont éteintes, mais il y a toujours celles qui ne s'éteignent jamais. La basilique de Saint-Pierre est l'église des lumières. Nulle part on ne voit si souvent les autels allumés et avec tant d'abondance. La raison en est, dit saint Grégoire le Grand, que Pierre fut le premier prédicateur de la résurrection du Christ, et par lui la foi a été communiquée à toute l'Église. La Confession de Saint-Pierre est comme une fontaine de lumière. Tous ceux qui s'y agenouillent ne connaissent pas c vieux symbole infaillibiliste. Je me permets de leur

en donner l'intelligence, afin qu'ils boivent plus largement.

C'est saint Léon le Grand, d'après Piazza (1), qui fit dresser dans la basilique la statue assise du prince des Apôtres, et alors s'établit l'usage de lui baiser le pied. La statue primitive a été remplacée, la basilique a été rebâtie, l'usage est resté. Il s'étendra, loin de décroître. Aucun Prussien de Bonn ni de Paris ne détruira cette pratique de pieux respect, déjà tant de fois séculaire. Parmi les éminents personnages qui s'y montrèrent le plus fidèles, on a conservé le nom du cardinal César Baronius. Ce grand homme, le père de l'histoire moderne, visitait tous les jours la basilique de Saint-Pierre. Ni ses occupations, ni les intempéries ne le retenaient. Par la chaleur, par le froid, par la pluie ou le vent, il faisait à pied son pèlerinage. Arrivé au seuil, il était entouré d'un bataillon de pauvres auxquels il faisait de larges aumônes. Entré dans l'Église, on le voyait si recueilli que son aspect inspirait la piété. Il s'inclinait sous le pied de saint Pierre et le touchait de sa tonsure ; ensuite il y posait ses lèvres, en disant : *Pax et obedientia ;* puis il se rendait à la Confession en répétant ces mots : *Credo unam sanctam catholicam et apostolicam Romanam Ecclesiam* Cependant Baronius avait de la critique.

(1) *Efemeride Vaticana.*

Il y a toutes sortes de choses intéressantes dans ce bon vieux Piazza : il les dit avec l'ingénuité longue et très-aimable que l'on trouve encore chez ces humbles prêtres de Rome, qui savent et qui ignorent si bien, car ils étudient à fond et négligent à fond. Je lisais tout à l'heure le chapitre de Piazza sur l'obélisque du Vatican. J'y trouve un petit trait des façons de Sixte-Quint que je veux vous donner.

Ce beau monolithe de granit rose (marbre thébaïque) gisait donc au milieu de l'ancien cirque de Caius, où il avait été découvert lorsque l'on construisait la nouvelle basilique, et les Papes souhaitaient fort de le replanter, mais ils manquaient d'argent, et plus encore d'architecte. Survint Sixte-Quint, de ceux qui savent toujours trouver de l'argent et des hommes. Il manda de tous les côtés à Rome tout ce que l'on connaissait de mathématiciens, d'ingénieurs, d'architectes et autres gens entendus aux machines. L'un d'eux était Dominique Fontana, du diocèse de Como, en Lombardie. Sixte adopta ses plans, qui excitaient d'ailleurs l'admiration publique, « jusqu'à sembler dignes du temps des empereurs. » Le poids du fer qu'il y avait employé était de quarante mille livres. Quand tout fut prêt, on fixa le jour de l'opération. Ce fut le 11 septembre, à cause de la grande dévotion du Saint-Père pour saint Nicolas de Tolentino dont on faisait la fête. En présence du Pape, entouré d'un grand nombre de

cardinaux et de princes, on chanta d'abord la messe du Saint-Esprit, pour implorer le succès de l'entreprise, et tous les ouvriers et ingénieurs communièrent. Il y avait un peuple immense, quantité d'étrangers. Tout réussit à souhait; l'obélisque glissa du lieu où il était, se dressa, s'installa sur sa base le plus aisément du monde et comme par jeu. La joie et l'admiration furent universelles dans Rome, mais personne ne fut aussi content que Sixte-Quint et Fontana. Considérant que Fontana lui avait véritablement donné l'obélisque, Sixte-Quint donna à Fontana l'éperon d'or, la noblesse, cinq mille écus d'or comptant, deux mille écus d'or de pension annuelle et tout le matériel de l'érection, estimé au-delà de vingt mille écus. Voilà les marques d'un souverain qui ne hait point les mathématiques, et il me semble que Sixte-Quint pourrait avoir son buste au Conservatoire des arts et métiers.

CXLI

9 juillet.

J'aurais à vous raconter un tournoi, et je n'y manquerais pas, si j'étais assez bon juge des coups. Lundi

dernier, dans la belle église de Saint-Ignace, au Collége Romain, un Breton de Vannes, ancien zouave pontifical, élève du séminaire français, prêtre et maintenant docteur, a soutenu une argumentation publique sur deux cent quarante-huit thèses *ex universa theologia.* Il les a soutenues tout un jour, contre tout venant, en présence de sept cardinaux, de soixante évêques et d'une multitude de prêtres et d'étudiants. Et je vous assure que c'est un jeu héroïque.

Nous n'avons plus de ces lices où le grand Condé descendait, s'y comportant comme à Rocroi ou à Lens. Notre Sorbonne, féconde en brochuriers, ne saurait nous en donner la fête. Elle est déjà bien assez embarrassée d'enfourcher ses chevaux de bois. Voyez-vous M. Loyson, ayant à répondre sur deux cent cinquante thèses distribuées sous ces titres : *De Ecclesia*, *de Romano pontifice*, *de Conciliis*, *de Traditione*, *de Sanctissimæ Trintatis mysterio*, *de Deo creatore*, *de Ordine supernaturali*, *de Gratia actuali*, etc., etc., avec des sous-titres qui indiquent d'effrayantes profondeurs, comme des lumières espacées dans un abîme ! L'épreuve en vérité est sérieuse. Il faut de la théologie, il faut de la philosophie, et ce n'est pas encore tout ce qu'il faut. Les armes nécessaires sont une dialectique prompte et précise, une langue obéissante. Il ne s'agit pas d'égoutter ce petit-lait de plume assaisonné d'*actualité*, dont la complaisance de l'auditoire ou la passion

contre un adversaire absent font le principal mérite. Le chevalier théologique, de garde au pied du dogme, doit saisir toute objection qui passe, la tordre, la ployer, la réduire à confesser aussitôt la vérité. Voilà l'art indispensable. Tout le monde ne peut pas l'acquérir ; et pour les mieux doués, ce n'est point l'affaire d'un jour. Notre chevalier de lundi s'en est tiré à l'honneur de ses maîtres et au sien, très-vigoureusement, de l'air le plus modeste. Quelqu'un me disait: Il sait pourfendre et ne sait pas se fendre. Cette solidité a paru d'autant plus admirable que M. Le Tallec n'a *que* quatre années de théologie. A la vérité, ces quatre années de théologie se sont assises sur trois années de philosophie. Moyennant des dispositions naturelles, un labeur de sept années sous des professeurs comme ceux du Collége Romain peut suffire ; on n'est plus novice.

Il y a eu deux combats : celui du matin a duré deux heures, contre trois savants religieux, entre autres un ancien clerc du séminaire français, docteur en théologie et attaché à l'illustre évêque de Poitiers. Le soir, le cardinal Vicaire présidait la séance, entouré de sept autres cardinaux et d'une soixantaine d'évêques de toutes les nations. Le Répondant a d'abord exprimé ses sentiments de dévotion envers les divines prérogatives du Prince des Apôtres, auquel il a dédié son travail. Ensuite il s'est mis à la disposition des argumentateurs.

Ils étaient trois : Mgr Micaleff, de l'ordre des Augustins, évêque de Città di Castello, en Italie ; Mgr Freppel, évêque d'Angers, en France ; Mgr de Preux, évêque de Sion, en Suisse. Chacun a attaqué à son choix l'une des 248 thèses du programme. On sait que le défenseur ignore toujours sur quelle thèse les attaques porteront.

Mgr l'évêque de Città di Castello déploya toute l'érudition biblique contre la divinité de Jésus-Christ.

Mgr l'évêque d'Angers, appliquant l'appareil scientifique à la mode en Allemagne, poussa ses objections contre la notion de l'hypostase, telle que les docteurs catholiques l'ont formulée d'après les données de la révélation ; et il faut avouer qu'en certains moments le jeu semblait terrible ! On était bien aise de dire qu'il serait répondu à tout cela.

Mgr l'évêque de Sion se chargea, l'oserai-je dire ? de la petite pièce : il attaqua la thèse de l'infaillibilité pontificale. Ce fut un assaut où tombèrent tour à tour toutes les difficultés de l'Écriture, de la tradition, de l'histoire qui ont servi dans la foule des brochures écrites en ces derniers temps contre la Papauté. Une certaine ironie souriait dans cette émeute, et de nombreux *prœterea* disaient assez ce que l'assaillant pensait lui même de ses arguments, qui excitaient assez fréquemment l'hilarité de l'auditoire. Néanmoins, il prit le soin le plus loyal de n'en affai-

blir aucun ; plusieurs, au contraire, reçurent de lui un tour et une vigueur que l'école Janicot ne leur a pas souvent donnés.

Devant ses trois éminents adversaires, le Répondant se comporta également bien. Attentif et tranquille, il saisissait la difficulté, quelque subtile qu'elle fût, et la soumettait à son vigoureux laminoir. Lorsqu'elle sortait de là, ce n'était plus une difficulté, c'était une preuve, qui apportait une nouvelle part d'évidence à la vérité contre laquelle elle avait été lancée.

Cette belle passe d'armes intellectuelle dura deux heures et demie, sans fatigue des acteurs ni de l'auditoire. De chaleureux applaudissements s'adressèrent également au jeune champion et aux illustres adversaires qui, l'ayant apprécié dès les premiers coups, lui avaient fait l'honneur délicat de ne le point ménager. La jeunesse scolastique, qui se trouvait là très-abondante, s'était véritablement très-amusée ; les graves esprits, qui ne manquaient point, voyaient la beauté, l'utilité, la nécessité des grandes études théologiques.

Depuis sept mois j'ai souvent désiré de voir à Rome quantité d'hommes intelligents, et qui pourraient l'être davantage, que je connais à Paris, persuadé qu'ils y gagneraient beaucoup, et que ce serait grand profit pour leur raison et pour leur modestie d'étudier tant de choses à imiter dont ils ne soup-

çonnent ni l'existence ici ni l'absence chez nous. Je leur propose encore ce motif de venir à Rome, et je le mets au premier rang. Qu'ils viennent voir une soutenance de thèses *ex universa theologia.* Ils en tireront des vues même politiques qui ne seraient nullement superflues en ce temps. Et je leur fais l'honneur de croire qu'ils regarderaient le Collége romain comme une machine infiniment supérieure à tout ce que leur ont montré les grandes expositions universelles. La machine à discerner et à soutenir le vrai, la machine à penser juste, la machine à trouver la raison par le raisonnement, et la foi par l'usage raisonnable de la raison, c'est la vraie machine à faire des hommes ; machine encore qui utilise véritablement toutes les autres et que toutes les autres ne peuvent suppléer. A ma connaissance, maint père de famille chrétien, sérieusement embarrassé de l'avenir intellectuel et moral de son fils, n'aurait pas assisté à la séance de lundi sans être fixé au moins sur un point. Il se serait dit : — Mon fils sera docteur en théologie, dût-il ne se mettre jamais en état d'afficher deux cent quarante-huit thèses et de les soutenir contre tout venant. Je lui donnerai cette force intérieure, cette armure contre le sophisme, et je serai à peu près assuré de le voir échapper à la grande quantité de périlleuses sottises et d'imbéciles ennuis qui courent le monde.

Le père de famille aurait mille fois raison. La

théologie est la mère des esprits vigoureux et des âmes saines ; et le mathématicien et le polytechnicien sont faits pour servir le théologien, lequel est d'ailleurs beaucoup plus propre qu'un autre à la mathématique et à la polytechnique. Voyez le P. Gratry : toutes ses mathématiques et toute sa polytechniquerie ne l'ont pu retenir d'aller se percher au doigt d'un sectaire qui lui a dit : *Fi, fi, Mignon!* et, sur ce perchoir, il s'est mis à débiter des ariettes déplorables. La théologie l'eût préservé d'un si grand malheur. Sans doute, elle l'eût laissé oiseau! Mais où l'École polytechnique a fait un sansonnet, le Collége Romain pouvait faire un aigle, et peut-être une colombe.

Quelqu'un m'a dit : Soyez tranquille. Il faut revenir à la théologie, et nous y reviendrons. Ceux de nos évêques qui ont assisté à cette séance, au milieu des travaux du Concile, ne l'oublieront pas. Mgr Freppel surtout s'en souviendra, et il a terminé son argumentation par des compliments de bon augure. A présent, la France catholique connaît l'arme qui lui manque; elle en sera un jour munie. L'œuvre sera difficile, elle pourra être longue. On y mettra le temps, et comme ce sont de ces choses où Dieu ne refuse pas son aide, nous arriverons encore à faire de la théologie avant que la sagesse des peuples modernes n'arrive à faire une constitution; — et c'est la théologie qui fera la constitution.

Le mouvement qui entraîne le monde nous annonce où la science théologique puisera son unité, c'est-à-dire sa force. Elle s'élèvera à l'ombre de celui qui a dit au Sauveur : *Tu es Christus filius Dei vivi*, et à qui le Dieu fait homme a dit à son tour : *Tu es Petrus, et super hanc Petram œdificabo Ecclesiam meam*. (*Mon Église*, c'est-à-dire, mon peuple, le peuple de mes délivrés, de mes enfants.)

Cela est inévitable, Dieu merci. Il viendra un moment où le peuple de Prim, le peuple de Rattazzi, le peuple de Bismark, et d'autres peuples qui appartiennent à d'autres gens comprendront à merveille que la liberté, l'honneur et la vie valent bien une messe.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

13 juillet, 12 h. 35 m.

Le vote sur l'ensemble de la Constitution *de Ecclesia* a eu lieu aujourd'hui. Il y a eu 88 *Non placet*, 62 *Placet juxtà modum*, parmi lesquels bon nombre appartiennent à la majorité, et 451 *Placet*.

La promulgation solennelle se fera dans quelques jours.

CXLII

13 juillet.

Ainsi c'est fait, comme le télégraphe vous l'a appris. C'est fait et bien fait. Encore que l'ouvrage doive recevoir quelques retouches de forme, on peut dire qu'il est maintenant terminé. Que ceux qui veulent mourir gallicans sans perdre tout à fait officiellement le titre de catholiques se hâtent. Ils n'ont plus qu'une minute. Dans quelques jours il sera de foi que le Pontife romain, docteur et pasteur de l'Église de Jésus-Christ, est *infaillible*, que ses décrets sont irréformables, que nul ne se sépare de lui sans se séparer du Christ. Tel est le « dogme nouveau, » et il suffit de l'énoncer pour voir qu'il ne contient rien de nouveau. Seulement il faut le croire.

Lundi dernier, 11 de ce mois, jour du premier vote, où furent écartées les contestations gallicanes, était la fête de saint Pie Ier, pape et martyr du second siècle. Dans l'évangile de cette fête, Notre-Seigneur propose la parabole de l'homme qui veut bâtir une tour, et qui, faute d'avoir supputé sa dépense, s'expose à ne pouvoir continuer son édifice après en

avoir jeté les fondements. Pie IX n'a point supputé la dépense, et néanmoins il n'a pas été cet homme téméraire. Il a compté avec la vérité, il a compté sur Dieu, Dieu lui a donné le temps et la constance. Les événements ont été dociles ; les volontés contraires ou seront soumises ou seront vaincues : et voilà que la tour est bâtie, bâtie pour l'éternité.

D'autres calculs avaient été faits. L'erreur aussi voulait bâtir sa tour, achever sa Babel commencée et la rendre inébranlable. C'est de ce côté que les mesures savantes étaient prises, les appuis humains assurés. Quelle belle politique ! comme on s'est bien servi des princes, des diplomates, des journaux ! Quelles habiles correspondances, quelle ample confection de brochures, quelles caresses de toutes les bassesses de l'esprit humain dans les bassesses de toutes les langues ! Mais, vains efforts !

Du moins, ces efforts ont été persévérants. Il faut rendre cette justice à certains hommes, dont le temps viendra de dire les noms ; ils ont persévéré ! Depuis huit mois, ils ne se sont pas oubliés un moment. Aucun mouvement de bonne foi, pas une tentation d'humilité ne les a surpris. Tous les sophismes dont ils se sont servis au commencement leur servent encore. Ils continuent de dire qu'ils sont la vertu, la science, la lumière ; ils le disent de plus en plus, sans se soucier de la conscience humaine, qui les croit de moins en moins.

Je n'ai pas lu sans une sorte d'admiration une correspondance de la *Gazette de France* sur la clôture de la discussion. Cela est d'une impudence naïve qui ne laisse pas d'embarrasser. Le correspondant de la *Gazette* paraît tout à fait convaincu qu'il restait encore beaucoup de choses à dire, parce qu'il restait encore beaucoup d'orateurs à parler. « Comment! « soixante-dix orateurs sont inscrits, il y a tant à « dire sur la question, et l'on n'imagine pas d'autre « moyen d'en finir que de renoncer à s'éclairer les « uns les autres. » Remarquez qu'ils ne cessent pas de crier en même temps qu'on ne s'entend pas et qu'on ne peut s'entendre, et que la salle a été faite exprès pour qu'on ne s'entendît point. Mais qu'est-ce que cela leur fait de se contredire? Dans le cas où la discussion aurait été prolongée hors de toute limite et même de toute décence, ils avaient un autre thème tout prêt : c'était la dureté et la férocité de forcer les évêques à discuter dans cette salle où l'éloquence avorte faute d'écho, et malgré le péril de la saison. Cette raison est exploitée dans une brochure, misérable entre toutes celles qui ont paru ; brochure sans nom comme ses aînées, distribuée par les mêmes laquais sans visage. L'infection des anonymes a été la vraie plaie du Concile. Elle n'est pas dangereuse, mais elle est hideuse. De nobles esprits en souffrent véritablement. Dans l'Inde, me disait un évêque missionnaire, le spectacle est éblouissant et grandiose ;

on ne peut imaginer plus de lumière, plus d'éclat, plus de pompes de la couleur... Mais nous avons le cancrelat, le hideux cancrelat, plat, cotonneux, visqueux, insolent, qui se glisse partout, qui porte partout son odeur abominable. Je retrouve ici l'éternel, l'inécrasable cancrelat : c'est l'anonyme.

Le cancrelat du jour est un fascicule rose de quelques pages, qui prétend venir de Paris, chez Dentu, et qui a été manifestement imprimé à Florence ou à Naples. Certaines fautes de typographie, spécialement italiennes, dénotent cette origine et trahissent le faussaire par l'excès même de ses précautions. Il s'en prend au Pape personnellement, il le traite de tyran de l'Église. C'est bien le comble de la misère intellectuelle en même temps que de l'insolence. L'on se sent mal à l'aise d'être obligé d'écouter ce faquin déclamateur qui abuse de l'avantage de n'être personne, pour se permettre ce que la *Gazette* elle-même n'oserait pas contresigner. On le connaîtra pourtant. Quelle honte alors, non pour lui, mais pour ceux qu'il loue, et qui n'auront pas protesté ! Comme talent, comme figure, imaginez-vous le monsieur de Sorbonne qui déclarait l'autre jour qu'il ne se soumettrait pas aux décrets de l'Église (1). Et encore

(1) M. Un tel, M. Chose ou quelque autre monsieur avait pris cette pose dans son cours, ou dans une lettre à quelqu'un, ou dans un journal. Mais le fait est certain et il est de Sorbonne.

celui-là se fait voir. Qui nous aurait dit qu'un temps était proche où l'audace de Trissotin hérétique aurait encore une physionomie de vertu! Il y a un endroit où les évêques de l'Opposition sont comparés aux trois cents des Thermopyles, résistant à la force brutale de la majorité qui leur demande de rendre les armes, et répondant « comme Léonidas » : Viens les prendre!

Je ne suis pas très-versé dans les dictons grecs. Cependant est-ce bien Léonidas qui a répondu cela? J'ai des doutes, et je prie nos jeunes gens dont la mémoire est plus fraîche de vérifier le fait. Dans tous les cas et quand même le trait serait de Léonidas, il vous peint le cancrelat. Ce même monsieur appelle la majorité du Concile « la *multitude.* » Soyez assuré que ledit monsieur ne se ferait pas beaucoup prier pour dire « la *vile multitude.* » Et tout à l'heure un autre monsieur du parti, et au besoin le même monsieur, nous accusera de ne pas respecter la dignité des évêques! Mais pourquoi tant parler de ces poussières? Demain l'hosanna de la foi les dispersera dans l'oubli.

P.-S. Le vote a donné 88 *Non placet* ou votes négatifs, et 62 votes *Juxta modum* ou conditionnels, appartenant la plupart à la majorité. Beaucoup de membres de la majorité auraient voulu que le chapitre de l'infaillibilité fût d'une expression affirma-

tive plus brève et plus nette. S'il y a des modifications, elles seront dans ce sens, car les expressions contestées ont été proposées par l'esprit d'accommodement, espérant gagner des volontés qu'il reconnaît maintenant radicalement hostiles.

On ne croit pas que les votes négatifs persévèrent, ni surtout qu'ils résistent à l'affirmation du Concile et du Pape, puisqu'alors ce serait l'hérésie déclarée. S'il fallait prévoir ce cas extrême, il se trouverait donc alors dans l'Église une centaine d'évêques qui n'auraient pas la foi de l'Église? Assurément, ce serait une des plus terribles épreuves par où l'Église eût passé. Mais qu'arriverait-il alors? Il arriverait que cent évêques à la fois cesseraient d'être évêques et catholiques. Rien ne serait plus horrible et rien ne démontrerait mieux que le Concile est arrivé au moment opportun. Et les peuples, d'un accord unanime, repoussant ceux qui oseraient entreprendre de les appeler à l'erreur, iraient à celui qui a les paroles de la vie éternelle. *Pasce agnos, pasce oves!* Voilà le titre inébranlable. Celui qui est chargé de paître le troupeau est celui qui connaît infailliblement le pâturage, et l'Église est où il est et va où il va. Pour le reste, *nam oportet et hæreses esse... — Necesse est enim ut eveniant scandala.*

CXLIII

15 juillet.

Si mes mesures réussissent, vous pourrez publier le dogme à Paris quelques heures après qu'il aura été proclamé dans Rome. Il faut bien que la vapeur et l'électricité, qui sont surtout des agents de bourse et de police, fassent aussi quelque besogne pour l'Église. En attendant, je vous envoie d'avance quelques réflexions, auxquelles je vous prie de donner place dans le numéro qui affichera le grand décret. Je demande à votre amitié de faire en sorte que je me trouve là. On dit que toute peine mérite salaire. La peine d'avoir travaillé huit mois à Rome peut passer pour un repos et pour une récompense. Mais je veux croire que j'ai pris de la peine afin de prendre aussi mon salaire, qui sera d'être des premiers à me prosterner, en signe de très-profonde et très-joyeuse obéissance.

Je m'agenouille, je dis *Credo*, je rends grâces avec une certitude parfaite, avec une allégresse entière, avec une espérance absolue. La proclamation de l'immortelle foi de l'Église à l'infaillibilité de son Chef

est une des grandes bénédictions de Dieu sur le genre humain; une de ces bénédictions qui non-seulement soutiennent et réparent, mais qui créent. Le dogme n'est pas nouveau, et néanmoins il apportera dans le monde quelque chose de nouveau. Sur les bases éternelles qu'il affermit et qu'il élargit, il installera le nouvel ordre dont le monde a besoin.

Sans doute, l'ordre nouveau, quoique déjà commencé, échappe encore à la vue des hommes, même de ceux qui l'invoquent et qui en ont l'instinct, même de cette élite humaine qui forme la tête de l'Église. Devant le mystère de l'avenir, les porte-voix de l'esprit de Dieu, assurés de ne point se tromper dans leur fonction surnaturelle, ne sont plus que des fils d'Adam. Ni le Concile, ni le Pape ne savent ce que Dieu veut faire, comme instrument social, du dogme qu'ils proclament. Ils le proclament parce qu'il existe et parce qu'il était nié ; ils le définissent parce qu'il était mal ou imparfaitement compris. Mettre la vérité à sa place et en son jour, de telle sorte que l'erreur ne la puisse plus couvrir et reste à jamais impuissante contre sa majesté, c'est l'œuvre qu'ils devaient au monde : là s'est borné leur dessein. Ce qui suivra ne les regarde plus, du moins pour aujourd'hui. Il convient d'insister sur ce point.

Le Pape et le Concile ne se sont pas dit, suivant l'usage des conspirations et des sectes, qu'ils allaient faire un dogme pour faire ensuite, par le moyen de

ce dogme, telle ou telle chose et réaliser tel ou tel plan. L'école Janicot leur a bien attribué cette conception par la voix aimable et pieuse de M. Gratry; mais l'aimable et pieux M. Gratry a paru trop ingénieux. Il est clair pour la probité commune que ce n'est pas l'Église qui *pose des principes* comme on dresse des embuscades et comme on fabrique des fausses clefs. Cet art s'inspire de la politique, et non de la théologie. Ainsi ont été fabriqués, posés, appliqués sous la sanction de l'anathème, depuis environ cent ans, à peu près tous les dogmes sociaux qui aujourd'hui régissent, c'est-à-dire qui broient et pulvérisent la société humaine. Dogmes de 89 et leurs dérivés, souveraineté du peuple, sécularisation et divinité de l'État, athéisme de la loi, principe des nationalités, droits de l'erreur, droits de la fraude, en résumé droit de la force: voilà les dogmes qui ont été *faits* avec l'intention de s'en servir, et ils ont servi, servent et serviront. La fabrique est en pleine activité. Toute terre civilisée est une usine à dogmes; on les forge, on les combine entre eux, et tout dogme et toute combinaison de dogme a pour but de harponner quelque chose sur quelqu'un, ou peuple ou individu. Le Pape en a dressé naguère la liste, du moins des principaux: c'est le *Syllabus*. L'on y peut voir que toute cette dogmatique est un immense instrument de rapine publique et privée. La pratique révolutionnaire en multiplie les preuves éclatantes.

La Révolution, comme l'ancienne Rome, a un nom mystérieux qui est son charme triomphant : elle s'appelle la *dépossession*, et ses dogmes se font agréer par la vertu de ce nom secret. Etudiez les figures qui depuis un siècle, à différents titres et durant plus ou moins de temps, ont été populaires dans les lettres, dans la philosophie, dans la politique : vous trouverez partout les fabricateurs et les apôtres des nombreux dogmes de la dépossession. Et le plan général est de déposséder Dieu du monde, et le monde de Dieu, au moyen de la force, dernier mot de l'erreur. La race de l'Évangile n'a ni le même but ni les mêmes besoins que la Révolution et ne peut faire les mêmes choses. Ses tendances ne sont point celles que nous représentent aujourd'hui les Mazzini, les Cavour, les Bismark, les Prim et les autres incarnations de César, identiques sous des masques différents. Elle ne crée point ses dogmes et ne les exploite point. Elle les affirme au prix de sa popularité, au prix de ses richesses, au prix de sa liberté et de son sang. Par là, sans doute, elle veut mettre Dieu en possession du monde et le monde en possession de Dieu ; mais elle n'attend ce triomphe que de l'amour, dernier mot de la vérité.

Un ordre nouveau s'établira, parce qu'il est nécessaire. Il est commencé, parce que nous voyons un développement de la vérité, et qu'un développement de la vérité ne peut être qu'un développement de la

miséricorde. Au-delà des lumières assurées qui lui montrent son chemin, la race de l'Évangile a un pressentiment raisonnable des grâces de Dieu qui ne la trompe jamais. Elle se sent illuminée intérieurement d'une prophétie d'espérance. Que fera Dieu? Elle l'ignore. L'heure et les voies de Dieu lui sont inconnues, mais elle sait qu'il existe, qu'il agit et qu'il aime. On oserait ajouter : Elle sait qu'il est content, parce qu'un grand acte de foi s'est élevé du cœur des hommes pour être vu de toute le terre.

Les parents de Lazare malade avaient appelé le Sauveur. Il vint quand le malade était mort et l'espérance perdue. Néanmoins, Jésus s'étant rendu au tombeau, ceux qui pleuraient le suivirent, prononçant des paroles de foi : « Seigneur, si vous eussiez « été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais main- « tenant même je sais que tout ce que vous deman- « derez à Dieu, Dieu vous le donnera... Assurément, « Seigneur, j'ai cru que vous êtes le Christ, le fils « du Dieu vivant. » Et Jésus, arrivé devant le tombeau, leur ayant dit d'ôter la pierre, ils obéirent malgré quelques objections de la raison humaine. Ce fut la propre sœur de Lazare, celle-là même qui venait de parler avec une foi si sincère, qui proposa les objections de la raison, craignant sans doute les murmures des Juifs, représentants de la puissance hostile de l'opinion, qui se trouvaient là : — C'est le quatrième jour depuis la mort, et le corps est déjà

corrompu. Pourquoi ôter la pierre? Mais la foi fut obéissante, et l'obéissance, comme toujours, fut plus sage. *Tulerunt ergo lapidem*, ils ôtèrent donc la pierre. En ce moment encore ils ignoraient ce que Dieu voulait faire. On sait ce que Dieu a fait. Le mort sortit vivant du tombeau.

Avec une foi supérieure aux défaillances de la raison humaine, ou plutôt avec cette foi qui est la vigueur même de la raison, le Concile et le Pape ont ôté la pierre. Le Lazare que le monde moderne tenait au tombeau, les pieds et les mains liés de bandelettes, le visage couvert d'un suaire, réputé mort pour toujours, ce n'était point le vicaire du Christ. Celui-ci ne mourra point. Quoi que l'on puisse persuader à la foule, jamais la partie haute de l'humanité ne le croira mort, jamais le suaire ne couvrira son visage, et l'ennemi victorieux qui pourra le forcer de se dérober au jour saura qu'il est vivant. Le Lazare véritable, enseveli et lié de suaire, c'était l'Autorité, dont l'absence et la mort ont livré le monde au mensonge, à l'erreur, à la ruse et, enfin, à la main dégradante de la force, jetant les infortunées nations en partage, tantôt à la hardiesse des brigands, tantôt à l'impudence des faquins.

Séparée de Dieu, l'autorité avait péri parmi les hommes, et ceux qui la pleuraient pouvaient bien dire comme Marthe, sœur de Lazare : Seigneur, si vous aviez été là, mon frère ne serait pas mort ! Mais

la mort avait pris sa proie; le suaire avait couvert le front où le sacre n'était plus, la couronne du sacre ne pouvant pas rester sur le front quand les devoirs du sacre n'étaient pas acceptés dans le cœur.

En affirmant à la face du genre humain toute l'étendue des droits du Vicaire de Jésus-Christ, en lui reconnaissant cette prérogative de l'infaillibilité lorsqu'il donne la règle de la foi et des mœurs, le Concile et le Pape proclament que la source de l'autorité est vivante et certaine dans le monde. Ils ont *ôté la pierre* de ce sépulcre où la force brutale gardait le droit qui peut seul la contenir, et au besoin la déposséder et la remplacer. Il n'y a pas à douter que la force luttera pour conserver l'empire, et nous avons assurément toutes les raisons de craindre qu'elle ne le conserve encore longtemps; mais elle aura désormais à lutter contre la foi du genre humain. Quoi que puisse faire la force, c'est désormais la foi du genre humain que l'autorité est là. C'est là que le monde, qui a besoin d'elle, viendra la chercher, pour rentrer sous sa direction dans la dignité et dans la fécondité de la vie chrétienne. La pierre est ôtée, le maître a parlé : *Veni foras!* Le reste s'accomplira, et les bandelettes tomberont : *Solvite eum et sinite abire.* Déliez l'autorité légitime, l'autorité instituée et sacrée pour servir, et qu'elle fasse son œuvre d'honneur, de justice et de salut.

La reconstitution de l'autorité dans le monde, la

substitution de l'autorité aux caprices humiliants et stériles de la dictature, telle sera la conséquence sociale de l'infaillibilité. De concert avec la conscience humaine réintégrée dans la sérénité de la lumière, la Papauté fera ce grand ouvrage, et étendra les conquêtes de la croix sur les immenses domaines de l'esclavage et de l'erreur.

Un homme de génie, presque prophète par la puissance de la foi, disait, il y a déjà longtemps : « La Révolution a commencé par la proclamation des droits de l'homme, elle finira par la proclamation des droits de Dieu. » La sagesse moderne a ri de cet illuminé. Voici pourtant que le Concile pose le surnaturel au sommet de l'édifice social. L'Église du dix-neuvième siècle, née quand le rire de Voltaire était la profession de foi du genre humain, élevée sous le feu des dérisions, bafouée par la philosophie et par la science, persécutée par la politique, trahie et tourmentée par toutes les puissances de la terre, et enfin ayant presque subi elle-même çà et là les atteintes du rationalisme, proclame que la parole de Jésus prévaut après dix-huit siècles contre toutes les négations du doute et de la rébellion formelle investie de toute la force matérielle qui existe ici-bas. C'est le fait intellectuel et l'acte de foi les plus étonnants que contienne peut-être l'histoire des siècles. Ceux qui ne savent pas voir cette merveille, et qui n'en attendent rien, et ceux qui l'expliquent par une cons-

piration des jésuites, sont réservés à d'autres surprises, et me semblent, en attendant, constituer le seul prodige qui mérite d'être mis en contraste avec ce torrent de clarté.

CXLIV

17 juillet.

C'est demain ! Une grande joie est mêlée d'une grande tristesse. Ce jour ne sera pas aussi doux qu'il devait l'être. La guerre et l'opposition sont de cruels nuages ! Quand l'Église proclamera le principe même de l'ordre et de la paix, dans ce moment peut-être la guerre fera couler le sang, et une rébellion plus imprévue attristera et scandalisera les âmes. Douloureux contraste, qui montrera ce qu'est l'Église et ce qu'est le monde, ce qu'inspire la foi et ce qu'impose l'orgueil, ce que Dieu demande et ce que l'homme répond.

Parmi les bruits qui courent, il y en a de sinistres. On parle de conciliabules où la rébellion serait formellement proposée et formellement résolue, et ces bruits maintenant ne semblent plus invraisemblables.

Il s'agirait de dire non, de crier non, de le répéter avec outrage en face du Concile et du Pape, en face du tombeau de saint Pierre, en face de Dieu. On dirait *Non placet!* comme il a été dit *Non serviam!* Voilà où les esprits sont montés. Je rapporte le bruit, je n'affirme pas la chose. Je suis au contraire de ceux qui n'y peuvent croire. Si ces résolutions violentes ont été prises quelque part, j'espère qu'elles seront noblement abandonnées. Fussent-elles poussées jusqu'au bout, j'espère encore qu'elles seront suivies d'un repentir immédiat et sincère.

Quelques évêques sont déjà partis; d'autres, dit-on, partent ce soir, ne voulant ni se soumettre ni déclarer leur refus. On nomme parmi eux un Français. Cependant plusieurs dont on a ainsi depuis huit jours annoncé le départ, ou plutôt la désertion, sont restés. Jusqu'ici, je crois qu'entre les Français un seul s'est éloigné tout à fait irrégulièrement, je veux dire sans permission. C'est celui qui a jeté ses *schemata* dans le Tibre, après s'être fait soupçonner d'avoir plus malheureusement jeté ses impressions ultra-gallicanes dans les journaux. Je fais allusion à ces trop fameuses *lettres d'un évêque*, auxquelles l'opinion ne conteste pas le premier rang parmi les libelles que le Concile, dans sa séance d'hier, a solennellement flétris.

Je vous répète tous ces bruits pour vous raconter *Rome pendant le Concile*. Lorsque cette lettre, qui ne

peut partir aujourd'hui, vous parviendra, vous saurez ce qu'il en est, et vous jugerez s'il n'est pas plus à propos de la supprimer.

On parle aussi de plusieurs démarches pour obtenir l'ajournement de la proclamation. Mgr l'évêque d'Orléans serait encore l'âme de cette dernière résistance, d'ailleurs désespérée. Le Pape doit encore une fois répondre ce qu'il a répondu dans le commencement de son règne à d'autres instances qui le pressaient également de céder à « l'opinion » : Je ne puis, je ne dois, je ne veux.

Il y a bien des allées et venues de ce côté tourmentant et tourmenté. On voit de nombreuses voitures à la porte des chefs de la résistance. Plusieurs sont mes voisins, Mgr l'archevêque de Lyon, Mgr l'archevêque de Paris, S. E. le cardinal Rauscher, et S. E. le cardinal de Besançon n'est pas loin. En passant, Mgr Maret occupe, *via Frattina* (rue épineuse), un appartement où j'ai demeuré il y a cinq ans.

Le Vatican fait un étrange contraste avec les agitations du dehors. Tout y est calme, et tout ce qui en vient rapporte l'expression du calme. Ceux qui ont eu le bonheur d'approcher le Saint-Père, hier et aujourd'hui, disent qu'on ne se douterait pas, à le voir, qu'il y ait de si grandes préoccupations dans le monde. Il sait tout et ne doute de rien. Quant aux personnes de la cour, cette fameuse « cour romaine » qu'on ne sait où prendre, — on ne croirait pas à les

voir qu'il y a un concile ni une opposition. Chacun est à ses fonctions, à ses œuvres ; rien n'est entravé, et rien ne se hâte.

Rome tout entière garde cette sérénité. J'étais ce matin en visites d'adieux à Sainte-Marie-Majeure, à Sainte-Croix-en-Jérusalem, au Latran, au Colysée, à Saint-Pierre. La ville la plus reculée de l'Orient ne serait pas plus tranquille. Du seuil de Sainte-Croix-en-Jérusalem je regardais le Latran, éclairé d'un soleil splendide ; j'étais seul à cette place, seul dans ces rues tracées à travers les vergers et les ruines, et pleines d'herbes comme les plus négligés de nos chemins champêtres. On sent qu'il n'y a que Dieu ici.

Le soir, à la villa Borghèse, même silence. Quelques évêques se promènent en causant par groupes tranquilles. Les abords du Casino réservé, où se réunissent les opposants, sont moins animés que de coutume. On confirme plusieurs départs, et on n'y croit pas encore. Dans l'azur pâle, les cyprès et les pins dessinent leurs formes élégantes. Tout est si grave et si doux que la paix semble éternelle et n'avoir jamais cessé. On se reproche d'avoir des inquiétudes. On est inquiet cependant.

Il faut aux jours d'été l'aigre cri des cigales.

Les cigales ne manquent pas ! Il y a notamment près du Casino réservé un endroit où elles font un véritable tapage. Et voilà comment un vers de Victor Hugo se mêle aux préoccupations du Concile.

8 heures du soir.

Décidément, il y a eu beaucoup de départs, et on en annonce beaucoup pour demain matin. Il paraît certain que l'Opposition en masse sera absente. Je viens de vous citer Hugo. Je ne peux maintenant me dispenser de vous citer la *caricature*. La caricature représentait des séditieux effarés qui disaient : — C'est le moment de se montrer, cachons-nous !

CXLV

18 juillet.

Te Deum laudamus! C'est fini. Sauf deux voix dissidentes, le dogme a réuni l'unanimité. Par leur abstention, les opposants ont fait l'unanimité. Ils avaient déjà fait beaucoup de choses par leur opposition. *Quod inopportunum dixerunt, necessarium fecerunt.*

J'ai entendu le *Veni creator*, le *Te Deum*, les acclamations du Concile et de la foule. Je ne veux rien vous décrire. Je me croyais plus fort contre la fatigue et contre l'émotion. Un orage effroyable environnait

Saint-Pierre, plongé presque dans l'obscurité. Le dogme a été proclamé au milieu des éclairs et des tonnerres. Dans la foule, les uns pensaient au gallicanisme et disaient : C'est un enterrement ! Les autres pensaient à l'avenir et disaient : Nous sommes au Sinaï. Ce mot répond mieux à ma foi. Il me semble qu'aujourd'hui nous sortons de l'Égypte, et que désormais le monde est *dépharaonisé.* A vrai dire, d'ici où nous allons la route pourra être longue. Mais nous avons Moïse, mieux et plus que Moïse. Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

ÉPILOGUE

I

Florence, 20 juillet 1870.

Hier, sur le soir, j'ai fait ma visite d'adieu à Saint-Pierre. Je me suis vu seul absolument dans la basilique. En avançant, j'ai découvert un san-pietrino qui veillait aux lampes, un gendarme qui sommeillait à la porte de la salle conciliaire, et un zouave qui priait dans l'abside. La veille, il y avait là une telle foule et si remuée, tant d'émotion, tant de passion même! Tout a disparu; plus rien ici, en me comptant, que quatre ouvriers dont la besogne est finie, et qui n'en sont pas fâchés. Pendant le Concile, les san-pietrini, les gendarmes et les zouaves ont eu un rude surcroît de service, et le journaliste aussi. Heureux journaliste à présent; il n'aura plus qu'à sommeiller comme le gendarme, qu'à donner comme le san-pietrino un coup d'œil aux lampes et au pavé; et, s'il revient par la pensée, ce ne sera plus

pour prendre des notes, mais simplement comme le zouave pour dire un *Ave Maria.* Ainsi, je me forgeais une félicité... sans y compter beaucoup. Le Concile est fini ou du moins endormi pour longtemps. Mais les mécontents, puisque, hélas! il y en a, dormiront-ils et nous laisseront-ils dormir? Et le canon qui est là, mèche allumée, que va-t-il dire et quel repos permettra-t-il au monde?

A en juger par les brèves paroles qui s'échangent entre gens qui font leurs malles et qui courent aux chemins de fer, bien des inquiétudes de tout genre attristent les cœurs. La joie du triomphe et la joie du départ sont étrangement mélangées. On bénit le triomphe, mais on regrette qu'il ait fallu combattre; on se réjouit de partir, mais c'est aussi un regret de partir. — Nous quittons victorieux le champ de bataille, me disait un évêque, mais nous laissons des blessés. Nous allons revoir nos maisons, nos frères et nos enfants, mais nous nous éloignons du père, chargé d'années et entouré de périls, et enfin il est vrai qu'on ne s'en va pas de Rome comme d'ailleurs.

Oh! que je sentais bien cela à chaque pas de ce dernier tour dans Saint-Pierre que j'aurais voulu faire à genoux. Vingt fois je posai mes lèvres sur ces marbres plus précieux que l'or. Je peux dire que, depuis trente-deux ans, il y a des marbres dans Rome qui me sont véritablement des amis et des amis très-chers. Près d'eux, seul à seul avec eux,

j'ai eu des pensées, des larmes, des élans et des engagements de mon cœur qui demeurent les grands et durables souvenirs de ma vie. Je n'ai pris nulle part autant des choses qui composent mon être intellectuel et moral ; je n'ai autant vu nulle part la belle réalité des choses humaines, je n'ai nulle part autant compris et autant respiré, et il me semble enfin que si Dieu, un jour dans ma jeunesse, ne m'avait pas fait la grâce de me pousser au seuil de Saint-Pierre, je n'aurais pas vécu, et que mieux eût valu pour moi ne point vivre. Il fallut s'éloigner. Je ne le fis point sans baiser le seuil, demandant à tous les saints de me ramener encore une fois. La grande porte était ouverte, le soleil déclinant donnait sur la statue de saint Pierre, et cette majestueuse image m'apparut la dernière dans la douce clarté. Je levai encore les yeux vers les fenêtres du Pape et je m'enfuis. Je vous l'ai dit, Rome est le lieu où le cœur sent tout ce qu'il peut porter d'admiration, d'amour et de douleur.

Je retrouvai la foule à la gare. Les évêques français étaient nombreux. Presque tous appartenaient à la majorité. On y distinguait, pour parler selon l'usage du Concile, Poitiers, Langres, Saint-Dié, Angers, Cambrai, Tarentaise, Toulouse, etc. De l'opposition, il y avait Paris et Ajaccio. La politique a voulu donner une certaine pompe au départ de Mgr Darboy, archevêque de la cité impériale.

L'ambassadeur de France l'accompagnait, et il avait aussi une escorte ecclésiastique composée de Mgr de Mérode, archevêque de Mélitène, aumônier du Pape, et de deux prélats inférieurs, Mgr Vecchiotti, membre du tribunal de la Consulte, et le R. P. Trullet, théologien de l'ambassade. Ils ne quittèrent l'archevêque de Paris qu'après l'avoir installé dans une sorte de wagon d'honneur plus spacieux et plus orné que les autres. Me souvenant de l'évêque qui m'avait dit : Nous laissons des blessés, ce beau wagon me parut une ambulance.

Il y avait là aussi M. d'Arnim, ambassadeur de Prusse, mais il ne s'occupait pas de ses évêques. Il présidait, nous dit-on, à l'embarquement des chevaux de son fils requis par la guerre. Je ne sais si j'ai l'œil trop français, M. d'Arnim me paraît un type d'arrogance. C'est bien l'homme qui se signale dans Rome et jusque dans le Vatican par des traits multipliés d'impertinence, arrivant le dernier, à grand fracas, manquant aux usages, violant les consignes, se piquant de faire en maître du monde. Ainsi agissait notre flambant Créquy et avant lui notre incomparable Nogaret. Dieu prit son temps et rendit à leurs maîtres les soufflets qu'ils avaient donnés.

Nous partîmes par un temps attiédi et nous pûmes encore dans le crépuscule clair distinguer quelques monuments de la ville et leur adresser un suprême adieu. Nous ne fûmes point molestés par les doua-

niers italiens comme au retour du Centenaire. Les évêques cependant rapportent quelque chose de plus grave qu'un souvenir de fête : le dogme de l'infaillibilité est dans leurs bagages, mais nul moyen de le saisir. D'ailleurs les hommes qui conduisent l'Italie ne sont plus capables de comprendre ce que c'est qu'un dogme ; ils ont la sottise de croire qu'ils sont plus forts que les dogmes et même que déjà ils les ont abolis. Ils nous laissèrent donc traverser en paix les beaux lieux que la nuit sereine ne nous cachait pas et que bientôt l'aurore vint éclairer. Mais nous n'avions que des pensées de chagrin.

L'Ombrie! la féconde et pieuse Ombrie de saint François et de Raphaël! Terre et ciel et montagnes et culture, tout ce pays était fait pour appartenir au Pape. Il devait donner en paix les doux fruits du travail et de la pensée humaine, l'huile, le vin, le froment, les fleurs, la prière et les arts. Tout cela est devenu piémontais. Il semble que ce soit une colère et un *déjugement* de la Providence. Dans cette cruelle aventure, on sent un mystère, un châtiment mérité mais limité comme la captivité d'Israël.

Le bruit de la politique en ce moment est que Napoléon va acheter quelques milliers d'hommes à l'Italie, moyennant quelques millions. C'est possible. Si c'est vrai, la pauvre Ombrie fournira sa part. L'on viendra prendre ces laboureurs, ils iront mourir au profit de la canaille oratoire de Florence,

laquelle empochera l'argent. Que peut-on imaginer de plus horrible ! Parce qu'une douzaine de scélérats en Europe, ayant perdu tout sens chrétien et tout sens moral, ont imaginé, pour sortir de leur ennui, de refaire la carte du monde et de donner un corps à des idées qu'ils croient avoir et qui ne sont pas des idées, il faudra que ces villageois quittent leur pays et s'en aillent au loin chercher des blessures et la mort? Cette iniquité fait peur. Qu'elle puisse être commise, cela révèle dans le monde un état de péché dominant et une gangrène qui annoncent de longues et formidables exécutions. Quand Dieu emploie l'injustice des hommes et lâche sur l'homme le fléau qui s'appelle l'homme, c'est alors que l'on entrevoit la profondeur de son courroux ; la terre tremble, il s'ouvre des abîmes qui engloutissent les patries.

Le jour vint nous prendre à Passignano sur le lac de Trasimène. Là mourut saint Jean Gualbert. Non loin est la Chartreuse de Vallombrose, aujourd'hui propriété d'un Rothschild.

Nous vîmes à plein ces beautés enchanteresses, et « la vigne mariée à l'ormeau » et les élégants cyprès dont le vert sombre tranchait sur l'azur adouci. Dieu avait réservé cet Eden pour la paix de l'étude et de la prière. C'est la terre de Raphaël, où il eut la première vision de son monde angélique. On voit le bosquet d'arbres et le gazon inhabitable au reptile où l'humble vierge, entourée des saints et des anges,

adore l'enfant divin ; on voit les sentiers où passe le doux François bénissant la nature et chantant son Dieu qui l'écoute avec joie.

Mais la révolution s'est abattue là. Comme ailleurs, elle a amené le juif qui a tout acheté, l'avocat qui a tout gâté, le journal qui a tout empesté. Un château historique apparaît dans le lointain : il est au juif. Au milieu d'un beau champ, une belle maison rit au soleil : elle est à l'avocat. L'homme du pays traverse la gare : il est le serf du journal : il ne prie plus, il ne connaît plus Dieu, il blasphème, et il est mercenaire.

Ainsi nous sommes arrivés à Florence, sans accident et fort attristés. Les faubourgs de Florence sont hideux. Ils ont l'air de malhonnêteté et de rapine, la fumée grise et lourde et les infâmes odeurs d'usine des environs de Paris. Nous ne sommes plus à Rome, nous rentrons dans le monde, et l'horizon noir charge nos yeux d'ennui et nos cœurs d'angoisse.

II

Florence, 21 juillet.

Hier, sur le registre de l'hôtellerie où nous avons dû écrire nos noms, nous avons lu ceux-ci, inscrits de l'avant-veille, c'est-à-dire du jour même où le Concile définissait l'infaillibilité :

Maret, évêque.
Strossmayer, évêque.

En 1838, au commencement de ma vie chrétienne, on me fit remarquer sur le registre de l'hôtellerie où j'étais descendu, à Padoue je crois, les noms de trois grands voyageurs qui m'avaient devancé de quelques années et dont je ne connaissais guère alors que la réputation : La Mennais, prêtre, Lacordaire, prêtre, Charles de Montalembert. Tous trois, en ce temps-là, étaient journalistes « pèlerins de l'*Avenir*. » Ils allaient à Rome pour demander une direction qui leur fut indiquée en effet, mais non pas telle qu'ils l'avaient espérée. La Mennais la refusa, Montalembert hésita longtemps et ne se rendit que tardivement aux instances de Lacordaire, qui seul se soumit et

non pas tout à fait de bon cœur. Les noms que je viens de lire sur le registre de Florence m'ont rappelé ceux du registre de Padoue ; et ceux du registre de Padoue, comme ceux du registre de Florence, me disent qu'il faut obéir à l'Église, que l'obéissance seule est grande et sage, que seule elle garde le talent, maintient la conscience et glorifie la renommée.

Malheureux La Mennais ! Un si beau talent, et même un si beau génie ! La désobéissance l'a réduit à n'être plus qu'un médiocre artisan de phrases, un journaliste révolutionnaire emphatique et ennuyeux ; et il est mort hors de l'Église, ami de Béranger et d'Eugène Sue, deux esprits bas et méchants qui pèsent sur l'honneur des lettres françaises.

C'est pourtant chez La Mennais, en quelque sorte replantée et cultivée de ses mains, que l'on vit reparaître et s'imposer aux intelligences cette grande doctrine de l'infaillibilité, qui vient de donner son fruit impérissable. Joseph de Maistre avait en apparence inutilement combattu. Son livre *du Pape*, tiré à deux cents exemplaires, n'avait trouvé qu'un nombre minime d'approbateurs. Il était couvert par le vacarme stupide du voltairianisme triomphant qui le dédaignait et même l'ignorait, et le gallicanisme, n'en faisant guère plus de cas, déplorait la témérité des esprits aventureux qui s'élevaient contre les « maximes de nos pères. » La Mennais vit que ces prétendues « maximes de nos pères » étaient la plaie de l'Église

et du monde, et proposa le remède. Les préjugés s'irritèrent contre lui ; on ne voulut voir que les erreurs dont il entourait la vérité, et lui-même, lorsque l'organe infaillible de la vérité lui déclara ses erreurs, emporté par l'orgueil, eut le malheur de les préférer à la vérité qu'il s'était proposé de défendre. Mais il avait créé une école généreuse qui se trouva plus obéissante et par là même plus savante et plus forte que lui. Elle continua de combattre après qu'il eut déserté, et en moins de cinquante ans elle a vu cette immense victoire.

Aucun des premiers n'était là. Tous sont morts ou durant le combat ou sur le seuil du triomphe, et quelques-uns, hélas ! dans le camp contraire, ayant pour des causes vaines, par des intérêts de popularité, par des illusions et des préventions de leur esprit, abandonné le glorieux drapeau de leur jeunesse si vaillamment soutenu dans leur âge mûr. Juste sujet de douleur, juste sujet d'épouvante, juste sujet d'admiration aussi, puisque telle est la puissance féconde de la vérité. Une fois son nom prononcé, une fois sa divine beauté apparue, elle devient impérissable, sa victoire est assurée. Ses soldats peuvent se fatiguer, s'endormir, mourir, trahir ; il en reste, elle s'en fait d'autres, Dieu lui en suscite de la foule, elle en prend de l'ennemi, enfin, elle l'emporte et elle règne.

Que de fois j'ai songé à vous écrire sur ce sujet.

Au moins j'aurais voulu prononcer quelques noms pour leur rendre hommage. Le temps m'a manqué, la circonstance a pris le pas, et, comme il arrive souvent, m'a détourné de ce que j'avais le plus à cœur.

Je trouve aujourd'hui bien inopinément l'occasion que j'ai désirée et je la saisis. Je vous nomme en courant quelques hommes que j'aurais souhaité de voir il y a trois jours, ou dans le Concile, ou aux portes avec moi, et qui avaient tant mérité cette joie. Là eussent pu se rencontrer Gerbet, Salinis, Charles Sainte-Foi, Rohrbacher même, qui par son grand et beau livre a donné un coup d'épaule si vigoureux. On n'est pas juste pour l'ouvrage de Rohrbacher. Même parmi nous, on affecte de dédaigner cette charrue, peu polie il est vrai, mais dont le soc robuste a défoncé à une grande profondeur le sol obstrué de racines gallicanes. Je dis que, quant à ce qui est de la main d'homme, Rohrbacher a fait plus que personne pour la cause de l'infaillibilité. C'est lui qui nous a restitué le Pape dans l'histoire et débrouillé le plan de Dieu. Sans doute son immense édifice présente des parties négligées et sacrifiées ; mais l'architecture en est savante et sublime. J'ajoute que son style âpre, parfois sauvage, est néanmoins d'une qualité bien supérieure à toute la politesse et à tout l'agrément de Fleury. Quand on pense que ce vaillant homme a fait cela tout seul, sans aucun secours, sans aucun conseil, et n'a pas même trouvé

un critique, on reste saisi d'admiration pour tant de courage, de simplicité et de persévérance. Nous l'avons laissé mourir sans gloire, ne daignant pas le compter pour un historien en présence d'adversaires qui tiraient vanité du fatras littérairement et moralement inepte de Sismondi.

De tous ces jeunes disciples qui s'étaient trouvés autour de La Mennais dans sa maison de la Chesnaye où Rohrbacher conçut et commença son histoire universelle de l'Église et où tant d'autres beaux projets furent formés et suivis, un seul, à ma connaissance, se trouvait à Rome et entra dans le Concile, non comme Père, mais comme enfant de chœur. C'est notre bon et vénérable abbé Combalot. Grâce à l'amitié d'un évêque, il fut admis un jour à répondre la messe qui ouvrait les séances du Concile. Je l'ai vu la veille de ce jour-là. Avec son air de patriarche et sa simplicité d'enfant, il me dit plein de joie : Demain j'entre au Concile. Le bon Dieu a toujours été bon pour moi. Je n'aurais pas cru voir un concile, et nous n'aurions pas cru que ce concile que nous verrions décréterait l'infaillibilité. Et cependant, puisqu'il devait y avoir un concile, que pouvait-il faire autre chose ? Les hommes ne savent jamais assez combien Dieu peut tout !

Mon cher Du Lac, mon plus vieil ami, mon premier et mon vrai maître, puisque je remonte vers ce passé, laissez-moi vous nommer ici. Vous aussi,

vous auriez dû vous trouver dans Saint-Pierre le jour de la définition, poussant le grand cri du peuple *chrétien* qui saluait l'infaillible au milieu des éclats du tonnerre. Vous deviez être là entre l'abbé Combalot et le R. P. d'Alzon, représentant avec eux Salinis et Gerbet et personnifiant la partie laïque de la presse religieuse qui n'a pas aujourd'hui de plus ancien, de plus ferme et de plus docte ouvrier. Vous n'avez point passé par la Chesnaye, mais vous êtes de ce temps-là et vous fûtes de ces hommes-là, de ceux qui ne furent jamais ébranlés, et de plus vous avez été toujours à la peine sans vous soucier d'être jamais à l'honneur, n'éprouvant nul besoin de voir un triomphe que vous n'attendiez pas sitôt, mais dont vous n'avez jamais douté.

Un autre journaliste, un autre bon ouvrier de Saint-Pierre, ouvrier des premières heures, encore debout et infatigable, manquait : c'est M. Bonnetty. Il aurait dû être là avec la vaste collection de ses annales où tant de bonnes armes sont réunies.

Et quel chagrin aussi de n'y pas voir le grand évêque Parisis, qui fut le véritable chef de l'escouade militante contre l'Université; le sincère et paternel cardinal Gousset, le R. P. Gaultier, tous si fidèles, si constants, si bons et qui tous ont tant appelé ce jour et, par leurs œuvres connues ou ignorées, l'ont tant avancé!

III

Florence, 22 juillet.

J'ai suivi, en vous écrivant hier, le fil de mes souvenirs et le fil de mes idées plus que je n'ai observé l'ordre du discours, et je crois que je n'ai pas conclu. C'est que probablement je n'avais pas à conclure, et d'ailleurs, en voyage, on court, on passe, on jase, on ne conclut pas. Je suis parti de quelques noms que j'ai trouvés sur un registre d'auberge, cela m'a conduit ailleurs et j'ai fini par ne pas arriver. Je ne peux aujourd'hui reprendre ma route d'hier, restons-en là, sans autre commentaire sur les contradictions et les singularités que peut fournir la lecture des registres d'auberge.

Nous avons rencontré ce matin sur les quais un jeune cavalier vêtu de couleurs claires, dont la physionomie réunissait le triple charme du commis-voyageur, du docteur allemand et du prêtre extravasé. Il se prélassait, le cigare aux lèvres. Un certain embarras qu'il laissa voir pendant que nous jouissions du bel effet de ses couleurs claires nous le fit remarquer davantage, et nous reconnûmes un *monsignor* qui

s'était fait des affaires pendant le Concile pour certaines correspondances « révélatrices » adressées aux journaux dœllingériens, juifs et libres-penseurs. Une mesure disciplinaire bénigne et promptement levée l'écarta pour un temps de la source d'informations qu'il corrompait à dessein de se rendre plus piquant. Nous nous abstînmes de saluer ce *sarpiste,* qui de son côté se hâta de perdre ses fiers regards dans l'Arno. Ses services de presse m'avaient à peu près fixé sur son compte, et je suis plus affligé que surpris de voir comme il sait bien se déguiser. Je crois qu'un prêtre se peut déguiser très-innocemment, et que la nécessité (qui n'existe point ici) peut l'y contraindre ; mais je n'aime point la grande perfection du déguisement et je hais la couleur claire. J'avoue d'ailleurs que je suis un peu porté contre ce genre semi-laïque, parce que c'est ce genre surtout qui écrit et se déborde contre l'invasion du *laïcisme* dans les questions religieuses. Je me suis parfois *gendarmé* là-dessus, non sans cause.

Florence nous ennuie, nous ne lui pouvons pardonner de s'empoisonner si sottement. Qui m'eût dit que je m'ennuierais à Florence ! Dans ma jeunesse, c'était la ville de la poésie romantique, la scène de tous les drames, le lieu de tous les romans. Il n'y avait de fleurs, de chansons, de coups d'épée qu'à Florence. C'est aujourd'hui la ville des journaux, des caricatures et des plâtras. On y fume d'abjects cigares, on

y boit une bière infâme, on s'y bouscule au milieu du vacarme le plus insolent; les murs de ses musées pleins de merveilles sont tapissés de caricatures idiotes, tout enfin y donne l'idée d'un peuple généralement sali.

Cette impression, me dit-on, est plus forte à mesure que l'on connaît mieux les grands de ce nouvel État. De tous les sommets ruissellent des traits de mœurs qui font frémir. Il faut trop haïr la sensation du respect pour se trouver à l'aise dans la capitale de l'Italie piémontisée.

Un chrétien de grande probité, que ses fonctions obligent de hanter le Palais-Vieux, me donne des nouvelles déplorables pour la France. Il assure que la trame entre l'empereur des Français et le roi d'Italie contre le Pape va sous peu de jours apparaître telle qu'elle fut ourdie primitivement. Prétextant les nécessités de la guerre, Napoléon abandonnera le poste de Civita-Vecchia, et livrera Rome et le Pape à la bande italienne.

Je m'attends à tout de la part de l'Italie, je ne peux encore croire cela de la France. Ce serait trop hideux et trop téméraire. Ce serait trop affronter la conscience humaine et la justice de Dieu.

IV

Venise, 23 juillet.

Le chemin de fer de l'Apennin met dans le même tour de cadran Venise et Florence. Ce railway qui grimpe à la montagne, escalade ou perce ses rochers et franchit au vol ses précipices, était encore l'an passé l'une des merveilles du monde. Mais il se fait vieux. D'autres audaces sont venues faner les siennes; de merveille il est devenu chemin battu et rebattu. L'extraordinaire scientifique n'est extraordinaire qu'un moment. Il se vulgarise aussitôt, et l'ennui seul demeure, fils éternel de la mécanique. Cette journée de montagne est chargée de détestables odeurs et de détestables bruits, tourmentée de soif, brutalement coupée de soudaines ténèbres. On se dépite de traîner tant de torpeurs à travers tant de beautés qu'on devine partout, qu'on ne voit jamais. Voilà donc maintenant ce sauvage et doux Apennin que j'ai parcouru jadis si lentement, mais dans la compagnie de tant de rêves aimables qu'il me suggérait à chaque pas. J'en avais le souvenir comme

d'une de ces lectures délicieuses que l'on se propose de recommencer. Il n'y a plus ni fraîcheur, ni ombre, ni population, ni silence. Nous traversons les airs et nous étouffons de poussière et de nuit. On nous annonce Rovigo, Monselice, nous ne voyons rien; nous coupons un filet d'eau : c'était la Brenta; on ne la voit plus. Nous entrons dans la mer sans sortir du wagon, nous sommes à Venise et le jour est fini. Que de beautés éteintes et de poésie envolée! Les fils de la science qui naissent aujourd'hui sont réservés à s'ennuyer plantureusement.

La gondole touche le seuil en marbre d'un palais dégradé au rang d'auberge. Un monsieur suisse, en habit noir, le dos courbé, nous offre ses saluts et ses services. Voici présentement le patricien de Venise. Nous sommes dans la toile de l'araignée du voyageur, la plus redoutable de l'espèce, *arachnea ferox*.

Florence est plus hideuse, Venise plus morte. C'est ici que l'on touche de l'œil, du pied et de la main l'irréparable mort. Toutefois, ce grand tombeau de Venise a conservé un air de majesté que n'a plus Florence, véritable taverne de drôles loquaces et arrogants.

Venezia la Bella ! C'est encore elle. Tous ses traits ne sont pas décomposés, l'ordure moderne ne submerge pas absolument ses débris. On ne voit point de députés *dans le palais des Doges,* point de caricatures sur les murailles. Saint-Marc, dépouillé et lézardé,

n'offre au dedans ni au dehors le fourmillement ignoble qui déshonore Sainte-Marie-des-Fleurs. Avec quel respect et quel deuil de l'âme j'ai prié dans cette basilique patriarcale de Venise !

On sent que là était la source d'un peuple, le centre, le cœur même d'une grande patrie. Là, les navigateurs vénitiens apportaient ce qu'ils avaient trouvé de plus beau dans le monde. Les rochers, les métaux, les distances, la mer et les hommes avaient été domptés afin d'orner Saint-Marc; et l'amour, qui amenait de si loin des pierres plus précieuses que l'or, enfantait dans le même but des écoles d'art et d'industrie qui n'ont été nulle part surpassées. Pour la gloire de Saint-Marc, le même sentiment animait le doge et le dernier rameur des galères. Après Jérusalem, nulle cité terrestre ne fut autant que Venise cette chose sainte, sacrée et adorée qu'on appelle la patrie ; nul autre nom, pas même le grand nom de Rome, n'a été dit avec plus d'amour. Et cela est mort ! Venise est tombée de la main de l'Allemand sous le pied du Subalpin qui creuse des ornières dans le pavé de Saint-Marc et qui achève d'en dépouiller les autels.

V

Venise, 23 juillet.

Je ressens une douleur de frère. Je suis auprès d'un frère mort insulté dans son cercueil. Ce matin, après la messe, où viennent encore quelques pauvres gens, j'attendais l'ouverture du palais des Doges, les yeux ennuyés de l'aspect des sbires piémontais, plus nombreux et plus arrogants que les anciens sbires autrichiens. Dans la joie du soleil je ne voyais que Venise morte. Le spectre passait et repassait et me disait : C'est fini ! Un si vaillant peuple, une si forte nationalité, une si grande histoire, et cette horrible mort ! Moins morte semblait Athènes, moins hébété et moins destructeur le Turc qui la gardait. Athènes d'ailleurs n'était que la ville de Minerve; mais Venise, un si noble héritage du Christ!

J'ai visité le palais des Doges. Les magnificences intérieures, qui datent des approches de déclin, se sont protégées elles-mêmes et raillent encore les vainqueurs, incapables d'atteindre à tant de majesté. Venise a eu pour dernière armure les panneaux sur lesquels ses grands peintres avaient inscrit sa

gloire déjà passée. On y voit l'antique fond de ses mœurs déjà profondément attaquées de la rouille qui devait les détruire. Mais elle se souvenait encore et gardait au moins les coutumes des ancêtres. La vie publique ne se séparait pas de la religion. Les Doges sont représentés à genoux, rendant grâces des victoires de la République, implorant le Dieu de la patrie. Voilà Venise triomphante, Venise chrétienne.

Dans la salle du grand conseil, le tableau du Tintoret représente la gloire du Paradis. Ils délibéraient devant cette image, ayant d'un côté Saint-Marc, de l'autre la mer. Au plafond, la religion encore ; sur les parois, l'histoire de la guerre contre Barberousse; dans la frise, les portraits des Doges. Et quels peintres ! Notre Delacroix n'est qu'un faux Tintoret: qu'il devait se sentir petit devant le Véronèse!

J'ai vu les fameux cachots et je ne me suis pas senti beaucoup de compassion pour les victimes. Je me trouve plus d'instinct à remonter le torrents de larmes qui veut depuis longtemps laver les victimes de la loi sociale attaquée. Le bien que ces héros se proposent et les vertus qu'ils étalent ne me séduisent pas. On en cite peu qui n'aient mérité leur peine, et je fais une grande distinction entre le châtiment et le martyre. Les prisonniers des plombs ne diffèrent pas notablement de ceux que nous envoyons dans les bagnes en vertu d'articles du Code parfaitement discutés et appliqués. Pour les politiques, ce sont les

mêmes qui maintenant décrètent les impôts dont ils s'engraissent comme fabricants de lois. C'était le but de la guerre, ils l'ont atteint, ils sont tyrans appointés.

J'ai visité quelques monuments religieux. Hélas! à San-Giorgio, il reste quatre bénédictins, dont un frère. Ils empêchent que cette belle église ne tombe entièrement, mais enfin ils mourront, et la belle église tombera, selon le vœu des vainqueurs. Nous sommes venus en un mauvais et dur moment, puisqu'il nous faut voir cette iniquité et cette barbarie. Voilà le crime souverainement lâche et bête de la *canaille parricide* (1), qui domine aujourd'hui le monde. Ces religieux qu'ils chassent de partout, quel mal faisaient-ils, quel bien n'ont-ils pas fait et ne pourraient-ils pas faire encore?

Mon compagnon, jeune et généreux prêtre, m'a raconté qu'il avait vu chasser les religieux de Caserte. Ils sont partis pleurants, entourés de gendarmes. Un employé italianissime, s'adressant au jeune Français, ému de ce spectacle, lui dit : — Bah! des canailles! Le jeune homme lui répondit en bon italien : — Canaille toi-même, et ton tour viendra. Nous accourrons de France, le fouet en main, et nous te labourerons le dos, ne pouvant trouver ta face.

Sa mauvaise étoile le rendit encore témoin de

(1) Expression de Joseph de Maistre.

l'expulsion des religieux d'Assise. Deux d'entre eux, qui étaient là depuis quarante ans, voyant qu'il fallait partir, sont devenus fous. Ils couraient, baisant les murs. On les chassa.

A Venise, le cardinal-patriarche, privé de tout traitement, s'est réfugié dans le séminaire. Il y fait une classe pour gagner un morceau de pain.

C'est là, sur place, au milieu des merveilles que l'Eglise a créées et dont elle soutient encore les pierres chancelantes, c'est là que l'on savoure bien l'amertume de ces scélératesses cruelles !

Pour moi, je prie Dieu de se venger et de me venger moi-même qui suis opprimé jusqu'au fond de mon cœur. J'invoque la justice divine contre ces abjects méchants. S'ils étaient républicains, comme ils disent, et ne voulaient qu'affranchir les peuples des servitudes humaines qui pèsent sur l'âme, si leurs plans tendaient à ramener au travail de leur fonction chrétienne ces grands et ces riches dégénérés dont l'orgueil a corrompu l'intelligence et le cœur, s'ils avaient l'amour et la notion seulement de la liberté, nous serions avec eux. Mais ils veulent chasser le Christ, et nous leur devons une guerre sans relâche. Quand nous cesserons de les combattre comme chrétiens et comme citoyens, malheur à nous ! Si nous laissons chasser le Christ, il emportera la patrie.

Dans l'atrium de Saint-Marc, on voit le postiche

d'un tombeau décerné à Daniel Manin, qu'ils appellent le *dernier doge de Venise*. Ce Manin ne fut ni doge ni même Vénitien, car il provenait tout fraîchement de souche juive. Médiocre avocat sous les Autrichiens, il se mit en tête de ressusciter la République. Dans cette vue, il donna beaucoup de consultations, écrivit beaucoup d'articles de journaux et organisa beaucoup de sociétés qu'il vit dissoudre par des arrêtés de préfecture. Il réussit à échauffer quelques cervelles, et finalement, profitant des mouvements de 1848, fit surgir un fantôme de république dont il devint le dictateur, et qu'un blocus enferma aussitôt. Personne en Europe ni en Italie ne parut seulement y prendre intérêt. Occupés ailleurs, les Autrichiens prirent du temps. L'heure venue, le dictateur capitula et s'évada. Il s'interna en France où il devint « le dernier doge de Venise, » et quelques journalistes le régalèrent d'encens de petite qualité. Ce pauvre homme, qui seul s'était jamais pris au sérieux, finit par abdiquer en faveur du Piémont. Il donna sa signature de doge pour noyer Venise dans la fosse commune de l'unité. Ainsi, bien innocemment, il fut traître, non à sa ville, hélas! très-morte, mais à ses cendres. Venise italienne est moins Venise, s'il se peut, que Venise autrichienne. Autrichienne, elle était encore un tombeau; italienne, elle n'est plus, comme les autres cités reines de l'Italie, qu'un compartiment de l'urne électorale et un

pâturage d'employés. C'est depuis lors qu'il n'y a plus de Vénitiens, plus d'ombre de Venise. Pour faire une patrie, il faut des patriciens. Des aubergistes et des ruffians n'en constituent pas même l'ombre. Ainsi l'avocat Manin fut le dernier et suprême meurtrier de la république. Il la ressuscita juste autant qu'il fallait pour qu'elle parût consentir au rapt piémontais et descendre du rang de reine à celui de servante. Il a fait cela honnêtement d'une certaine façon, plus par ignorance que par méchante volonté, bravant néanmoins un instinct qui l'avertissait de sa faute. Sans savoir bien pourquoi, il ne voulait pas. Capitulant avec le Piémont comme avec l'Autriche, il a enfin consenti. Il a commis cet étrange suicide dont Venise, par une incomparable dérision du sort, me semble avoir eu l'invention : le suicide posthume !

Je veux bien croire que Manin, tout avocat et tout juif de race qu'il fût, se serait abstenu d'un acte si sot et d'ailleurs profondément inutile, si, comme tous les révolutionnaires, il n'eût manqué premièrement du sens même de la patrie, et secondement du sens de la grandeur.

La révolution n'est pas un parti politique ; elle est une Église, une contre-Église aussi antipatriotique qu'antisociale et antireligieuse ; elle ne connaît pas plus de patrie qu'elle n'admet d'autels. Elle ne connaît pas davantage l'honneur. Tout révolution-

naire est doublé d'un utilitaire. Au moment où il faudrait un acte de foi, l'utilitaire prend le dessus, biaise, compose ou trafique, et la grandeur est sacrifiée. C'est pourquoi les avocats et les juifs remplissent cette secte, et de bonne heure y sont devenus tout-puissants.

Je ne veux pas dire trop de mal de Manin. Dans son exil à Paris, il se conduisit décemment. Pour vivre, il donnait des leçons de langue. C'est le digne sujet des admirations de ceux qui se sont attelés à sa gloire. Un doge qui donne des leçons de langue! Dans toutes les biographies de leur doge, ils prennent grand soin de ce détail. J'en suis médiocrement touché. Il eût été soldat, ouvrier, mendiant, à la bonne heure! Mais un homme qui peut consentir à courir le cachet, je ne crois pas que jamais on en puisse faire un prince. La fin de Denis ne saurait être le commencement d'un doge. C'est une idée à moi.

C'est aussi, je crois, une idée des Vénitiens. Le monument de Manin est fait de planches et de plâtre, déjà écorché et rompu partout. Les Vénitiens le laissent périr. Personne ne songe à prendre une poignée de plâtre pour en boucher les trous, ou une brosse pour en refarder le faux bronze. L'étranger s'étonne, et les Vénitiens rient. Que leur importe Manin, et Venise, et la république, et la « patrie italienne? » Ils n'ont plus rien, ne croient plus rien, ne sont plus rien. Poussière dispersée aux vents!

Venise, si longtemps et si noblement fidèle, s'est détournée de l'Église, l'a obstinément trahie, s'est enfin détachée de Dieu. Dieu, à son tour, s'est détourné d'elle, et l'ennemi est venu de toutes parts. Il l'a foulée, dépouillée, et voilà que le scorpion et le chacal habitent ses demeures. C'est le sort de Babylone et de Tyr. *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.*

Le grand art du gouvernement est de donner au peuple quelque chose à aimer. Ce fut excellemment le secret de ces fières républiques du moyen âge entre lesquelles brillent Florence, Gênes et Venise. Le secret est perdu, l'Église seule l'a gardé. Ce que l'on aimait dans la patrie, c'était l'Eglise, et il y avait des frères parce qu'il y avait une mère. Les bandits et les imbéciles qui se targuent de relever la patrie proscrivent l'Église. Ils ont cru qu'on aimerait longtemps leur *idée italienne*, qui a si vite pris corps en eux-mêmes et s'est montrée ce qu'ils sont eux-mêmes, rapaces, menteurs, meurtriers et stupides. Voilà l'avortement du bourgeois Cavour, du soudard Garibaldi, du penseur Mazzini, le seul des trois qui fût né peut-être pour avoir une idée; mais il ne l'a pas. Si Mazzini ouvrait une fois les yeux, voyant ce qu'il a manqué et ce qu'il a procuré, il se ferait assassiner lui-même, comme le plus grand ennemi de sa patrie.

L'unité politique est césarienne et pas autre

chose. C'est le contraire de la liberté. Tous ces petits gouvernements qui viennent de tomber avaient leurs vices; ils ont commis leurs trahisons, aujourd'hui justement châtiés ; mais il n'en était pas un qui ne valût mieux que César, et César sera le complément formidable du châtiment. Parmi les révolutionnaires, il choisira ses laquais et ses sbires, et le monde saura ce que c'est que la tyrannie. Au lieu de chercher l'unité mécanique, il fallait ressusciter les autonomies nationales dans l'unité de la foi. Ce fut le rêve trop vite abandonné de quelques-uns qui aimaient véritablement la patrie et la liberté. On pouvait déterminer les Florentins à aimer Florence; les Génois, Gênes, les Vénitiens, Venise, etc. Jamais on ne leur fera aimer l'Italie, et surtout jamais le Piémont. Le Piémont est un conquérant et la conscience sait bien maintenant ce qu'on peut attendre de tous ces hommes de sac et de corde qu'a déchaînés le machiavélisme de Cavour : ils sont les destructeurs de la gloire italienne, et en réunissant les Italiens par la force, ils ont fait le royaume divisé contre lui-même qui doit périr.

VII

Milan, 24 juillet 1870.

Nous nous sommes véritablement enfuis de Venise, mais nous n'avons pas trouvé sur le chemin de Milan l'allégresse qui nous a quittés depuis Rome, et elle n'est pas à Milan non plus. A mesure que nous approchons de la France, le poids s'aggrave. En vain la grasse Lombardie étale ses trésors. Comme le reste de l'Italie, elle est malheureuse, pleine d'hommes irrités les uns contre les autres et de jour en jour plus dépossédés de Dieu. Nos bienfaits ne lui ont rien procuré de désirable. Comme le reste de l'Italie, elle le sent et elle est ingrate. Quelque grand malheur viendra de là sur nous.

Nous avons traversé les champs de bataille de la campagne qui finit à Solférino. En entendant le nom des lieux où nos armes ont recueilli quelque stérile gloire, je ne pouvais oublier le prompt avortement de ce gain misérable. Des deux côtés de la voie, on nous montre le vaste espace où furent enterrés les morts. Il y en eut des milliers. Pauvres gens! pauvres enfants de France et d'Allemagne qui vinrent

ici s'entretuer pour donner l'Italie au Piémont et pour jeter le Christ aux chiens ! De douloureux pressentiments traversent mon cœur. Je me rappelle ce que l'on m'a dit à Florence du marché convenu au sujet de Rome. J'estime toujours que je n'y peux pas croire et j'ai peur. J'y songeais dans le quadrilatère. L'aspect de cette vaste et imprenable forteresse, prise pourtant sans coup férir, n'était pas fait pour me rassurer sur le sort des nations qui combattent sans Dieu ou contre Dieu. Lorsque l'empereur d'Autriche, retirant ses forces dans le quadrilatère, laissait les bandes piémontaises assassiner la petite armée pontificale, je disais à un diplomate autrichien : « Dieu, en ce moment, se demande à quoi lui sert un empereur d'Autriche, et c'est une terrible question qu'il se fait là ! » Nous avons une belle armée et de belles forteresses : mais si nous abandonnons Rome, et si Dieu se demande à quoi lui sert la France?.....

La première chose que j'ai vue à Milan, c'est la statue de Cavour. Elle est réaliste et Cavour, bureaucrate hérétique facilement devenu incrédule, n'était pas plus sculptural en sa personne qu'épique en son esprit; finaud et lourdaud, ces deux mots le peignent. Il est donc là, sur un socle, en pantalon, en bésicles, en gros dos, en gros ventre, en grosses jambes. C'est hideux et c'est vengeur. Par surcroît l'artiste, ennuyé sans doute de *questa bruta figura*, s'est livré à son

génie, et il en est résulté une fille de marbre étalée sur les degrés du monument où elle s'occupe d'écrire les faits et gestes du monstre. Elle représente Clio de la façon dont un Italien d'aujourd'hui peut figurer une vierge et une Muse. Certainement elle ne manquerait pas de succès dans ce que l'on appelle une *pièce à femmes*. J'y vois la ressemblance de l'Italie *régénérée* au pied du grand homme qu'elle adore ; et l'adoratrice et l'adoré sont faits l'un pour l'autre. J'intitulerais volontiers ce groupe : *La demoiselle affranchie et le monsieur cossu*. Ce n'est pas un tableau politique, mais c'est une esquisse de mœurs.

Ce matin, nous avons visité la cathédrale, sans grand enthousiasme. Il est vrai que je suis monté contre Milan, et je ne sais ce qui me pourrait complétement plaire dans cette ville refaite et surfaite. Milan me semble n'être véritablement d'aucun pays. Peut-être suis-je trop sous l'impression de la statue de Cavour. Ce *galantuomo* n'est d'aucun pays non plus, sauf du pays révolutionnaire, lequel n'est nulle part le mien. Il me rappelle cette vipère du blason de Milan dont Dante ne parle pas avec estime :

La vipera che i Melanesi accampa.

Cependant je me souviens de Saint-Ambroise, et j'ai prié dans la chapelle souterraine du Dôme où l'on garde le corps de saint Charles Borromée. Mais de saint Ambroise il y a longtemps, et la chapelle

de saint Charles Borromée est sous terre, parfaitement abritée de l'air cavourien. Un de nos amis de Rome, évêque des contrées perdues de la Chine, y célébrait le saint Sacrifice au milieu d'une assistance recueillie. Après la messe, on découvrit le corps du saint, et nous pûmes admirer cet immense reliquaire d'or, d'argent et de pierreries. On dit qu'il y a là une valeur de quatre millions. Aucun vainqueur n'y a osé toucher. Le peuple garde ce trésor ; il briserait la main du larron. Un des bas-reliefs représente saint Charles distribuant le prix de son château, vendu pour assister les pauvres. Le peuple lui a non-seulement rendu la somme, mais la forteresse. C'est la chose consolante de Milan. Un bon prêtre à qui je contais mon chagrin depuis Rome, m'a dit : « Ne nous croyez pas morts. Malades, très-malades, oh! oui, et peut-être pour longtemps. Mais *infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei.* Nous autres, qui tâtons le pouls, nous sentons les ressources de la vie et nous connaissons le médecin. L'Italie, la grande Italie, l'Italie fière, libre et savante, en un mot, l'Italie catholique, peut revivre, et elle revivra. » *Amen!*

En attendant, on se tire aujourd'hui dans Milan même des coups de fusil. Je ne sais trop pourquoi. Je vois fuir des gens effarés, je leur demande la cause de cette émeute, et ils ne savent que me peindre leur émotion. *Fucilata! Fucilata tremenda!* Ma foi, sans

m'enquérir davantage, je ne suis pas ici pour vous rendre compte des émotions de Milan. J'ai des compagnes que ces émotions n'amusent pas, je dîne et je pars, heureux de quitter la Cavourie.

VII

Lyon, 26 juillet.

Je me suis donné le plaisir de ne point m'arrêter à Turin, n'ayant point l'assurance d'y rencontrer M. l'abbé Margotti. Gagnant Suze, je me suis envolé tout de suite par le chemin de fer aérien du mont Cenis. Dans sa fraîcheur, c'est vraiment un joli ouvrage. On court sur la pointe des sapins, on est en ballon et en escarpolette. J'avais en outre le plaisir de me retrouver avec un certain nombre de nos évêques plus récemment partis de Rome et qui m'en ont donné des nouvelles. Mgr Mermillod m'a communiqué le numéro de l'*Univers* qui contient la constitution *Pastor æternus* et que notre collaborateur militaire, M. Schnaiter, a illustré avec un goût si intelligent. Voilà qui fait honneur à l'école d'état-major et à nous. Dans Rome, tout va bien. Le dogme a pris sa place au catalogue des articles de foi, elle ne lui

sera pas ôtée, et bientôt tous ceux qui ont lutté pour l'empêcher de monter là s'inclineront devant lui comme croyants et comme défenseurs. Déjà bien des adhésions sont arrivées, et il y a lieu d'espérer qu'il n'en manquera pas une. La seule chose qui paraisse exiger du temps, c'est de ramener certaines têtes emportées par les bourrasques de la polémique. Je dis *têtes*, n'entendez rien de bien gros. En France, on s'attend à plus de résistance du côté des dames, et en Allemagne, on prévoit plus de difficulté du côté des docteurs. La science a ses entêtés, comme la mode, et même ils sont pires. Pour les dames, j'estime qu'une erreur passée et une robe passée ne peuvent pas longtemps rester de mise. On cessera vite de se coiffer *à la faillibilité*.

Nous avons trouvé en France, à l'une des premières stations, Mgr de Langalerie, évêque de Belley, revenu depuis quelques jours et déjà en tournée pastorale. Nous fûmes bientôt après croisés par un train de soldats qui venaient de je ne sais où et qui allaient je ne sais où, mais à la guerre. Ils criaient fort et, à mon avis, un peu trop. On aimerait bien une tenue plus grave sur un pareil chemin; malheureusement, ce n'est pas le style. On s'est fait une vanité de courir à la bataille, comme si ce n'était rien, même comme si c'était un plaisir. Je ne crois pas qu'au fond ce soit un plaisir, ni que tous ces braves garçons y trouvent tant d'agrément. Mais quoi! puisque c'est le

style?... Et il faut bien que les hommes hurlent, ayant désappris à prier. Il y a toujours des circonstances où l'âme humaine ne peut garder un équilibre parfait. Bon gré, mal gré, quelque soupape s'entr'ouvre. Ou l'on prie, ou l'on crie, et, lorsqu'on est Français, il faut que le cri prenne une figure de chanson.

VIII

LA VINGT-CINQUIÈME ANNÉE DE PIE IX (1).

15 juin 1871.

Il est arrivé, nous le voyons, ce jour unique dans la suite des siècles chrétiens. Pie IX accomplit aujourd'hui les années romaines de Pierre. La Providence, qui nous l'a marqué de tant de traits augustes et profonds, nous donne encore ce signe incomparable. Sans doute, ce n'est pas un miracle ; mais enfin le fait ne s'était point présenté encore, et une tradition des siècles disait qu'il n'arriverait pas : *Non*

(1) Cet article et un autre qu'on trouvera plus loin, à la date du 23 août ont été par mégarde insérés dans l'ouvrage intitulé : *Paris pendant les deux siéges*. On a cru devoir les restituer à leur véritable place qui est ici.

videbis annos Petri. Pie IX les a vues. Dieu a brisé en sa faveur cet oracle qui avait presque pris le rang d'un article de foi. Il a voulu l'entourer de rayons extraordinaires, le placer dans une lumière faite exprès pour lui. On se rappelle les éclairs du Jourdain et du Thabor, les tonnerres du temple : « Celui-ci est mon fils bien-aimé ; écoutez-le ! »

Voilà déjà longtemps que l'amour des fidèles, pressentant le dessein de Dieu, prenait le contre-pied de la tradition et prophétisait que Pie IX achèverait sa vingt-cinquième année. On l'annonçait tout haut dans Rome, il y a un an, à pareil jour. On disait que l'infaillibilité serait proclamée, et que Dieu donnerait au Pape de l'infaillibilité les années de Pierre, comme pour écrire lisiblement, aux yeux de tous, son *Placet* sur le décret de l'infaillibilité : *Visum est et Nobis.*

Quelle année ! et il semblait qu'elle dût être tranquillement franchie ! Quelle année pour la France, pour l'Europe, pour l'Église, pour tout le genre humain ! Elle s'ouvre par la définition de l'infaillibilité ; le Pape la voulait donner au Concile qui, affermissant, développant et éclairant la doctrine, devait procurer la réforme des mœurs, le rétablissement de l'autorité, la pacification du monde. Mais la pauvreté intellectuelle des princes et des peuples séparés de Dieu, la décadence orgueilleuse de la France incrédule l'ambition inhumaine et sauvage de la Prusse hérétique, en ont autrement décidé.

L'année a été remplie de cette guerre qui est notre honte particulière et la honte générale de la civilisation. La France est découronnée du laurier militaire; la civilisation deux fois impuissante a vu s'élever contre elle deux maîtres, deux brigandages, qui désormais ne la laisseront respirer qu'autant qu'ils voudront. L'un et l'autre lui ont tour à tour pris sa capitale: le premier l'a fouettée et rançonnée, le second l'a rançonnée, fouettée et brûlée.

L'humanité se souviendra de la vingt-cinquième année de Pie IX, commencée par la proclamation de l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ, qui parut le scandale de la raison humaine ; terminée par l'incendie de Paris, qui montra ce que la raison humaine livrée à elle-même peut faire pour procurer la concorde des esprits et des cœurs et assurer la gloire, le bonheur et la durée des nations,

Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces!

Mais ce même Dieu a néanmoins laissé parmi nous son prêtre, son ange, l'interprète sacré de sa loi, l'intercesseur sacré entre lui et le monde. Il l'a laissé revêtu d'une splendeur rajeunie, second Pierre et second Moïse au seuil d'un monde nouveau; et parce qu'il l'a laissé, il sera trouvé fidèle en toutes ses promesses et en toutes ses miséricordes.

Ce qui restera des prodigieux événements de la vingt-cinquième année du Pape de l'infaillibilité, ce

ne sera pas le triomphe sauvage de l'orgueil allemand, ni le délire sauvage de la Commune parisienne, ce sera l'infaillibilité, c'est-à-dire l'instrument de la reconstruction du monde. Quand ces deux barbaries, se heurtant ou s'unissant, auront accompli la dissolution totale à laquelle toute civilisation impie est réservée, — et ce ne sera pas long, — alors sera mûr le fruit que Pie IX a cultivé avec tant de vigilance, de fatigues et de larmes et dans une attente si sûre et si lumineuse des besoins de la famille humaine. Un nouveau peuple sera prêt pour remplacer les débris corrompus que balaiera un dernier orage, et le pasteur prendra possession du bercail purifié et agrandi.

Lorsque le premier Pierre accomplit sa vingt-cinquième année, il allait être crucifié la tête en bas. Dans toute cette immense Rome que Dieu lui avait donnée, rien, selon le jugement du monde, n'était à lui, pas même la parcelle de terre que touchait sa tête, pas même le bois de sa croix. Le propriétaire de Rome était Néron, époux de Poppée; et Néron et Poppée étaient aussi les propriétaires et les dieux du monde. A son tour, le second Pierre ne possède plus rien dans Rome, et son Vatican même, son calvaire, n'est plus à lui. Il n'a pas voulu fuir, il est prisonnier, et ses geôliers infimes et honteux, rabaissés de la taille humaine, lui rabaissent l'injure et ne sont que des drôles qui rêvent de se hausser à la stature des scélérats. Dieu, appesantissant l'épreuve en même temps

qu'il élève la gloire, permet que son supplice soit à l'inverse de sa majesté. Il laisse là ce ménage subalpin, cet Humbert, et cette Marguerite, ces avortons royaux, pour nous montrer en quelles mains roulera ce qui veut déchoir des mains du Christ. C'est ce couple qui persécute le grand vieillard, le fils de la colombe, le père du monde chrétien, le vicaire du Christ! Mais qu'importe! *Non prævalebunt!* Il s'élève une race qui voit cet opprobre, qui en sent l'horreur et qui le vengera.

Mais détournons nos regards du Subalpin, de la Marguerite et de leur cour absolument digne de les entourer. Après tout, cette pompe d'insolence et de fange, les pieds dans les épines et le cœur travaillé de basses épouvantes, se traîne où elle doit aboutir, et ces gens-là sont sur le chemin du bagne éternel. Comprenons comme nous devons comprendre. D'un regard tranquille et d'une âme inondée de joie, contemplons la sereine beauté du juste, son pas ferme, le ravissement de son visage tourné vers les hauteurs de Dieu.

J'ai vu les larmes de Pie IX, j'ai compté les gémissements de sa tendresse, j'ai entendu les accents de sa prière quelquefois désolée. Depuis l'hypocrisie des premières trahisons jusqu'aux catastrophes de nos jours lugubres, déterminées par tant d'autres hypocrisies, combien de mensonges, de folies perverses, d'obstinations imbéciles ont accablé cette

âme loyale et tendre qui voulait détourner la foudre ! *Tota die expandi manus meas ad populum non credentem et contradicentem !* Mais en même temps, j'ai rendu grâce à Dieu des consolations de cette grande vie et de ce grand règne, consacrés au vrai combat, remplis des vrais triomphes de la foi, de la justice, de la charité et de l'honneur. Pie IX a régné vingt-cinq ans, toujours fidèle à Dieu et aux hommes. Il a élevé le dogme de l'Immaculée Conception; il a cimenté autour de l'Église, autour du monde chrétien, autour de l'âme humaine, le rempart de l'infaillibilité ; il a condamné toute l'erreur moderne et il l'a condamnée à jamais ; il a jeté le grain de sénevé dans tous les lointains et dans tous les inconnus de la terre ; il a contraint à l'amour de sa personne et au respect de sa fonction ce peuple du monde mécréant et contredisant, il l'a mis en état de connaître qu'il devra croire et cesser de contredire pour continuer d'exister.

Durant vingt-cinq ans, Pie IX a donc fait ces choses, il les a connues, il a su que ses œuvres étaient bonnes, son cœur a savouré ces incomparables délices de faire la volonté de Dieu ; et par lui la grandeur est restée sur la terre.

Et durant vingt-cinq ans aussi, ceux qui n'ont pas refusé le présent de Dieu et qui ont accepté le guide qu'il leur donnait, les regards fixés sur Pie IX et le cœur obéissant, ont eu, grâce à lui, la joie d'aimer,

d'admirer, d'espérer, et déjà, des yeux de leur corps, ils ont vu Dieu vainqueur.

IX

29 juin 1871.

L'Église catholique célèbre aujourd'hui la fête de saint Pierre pour la première fois depuis la proclamation de l'infaillibilité, et cette fête trouve Pierre dans la prison d'Hérode. Il est là, condamné, lié, gardé pour la mort. C'est la revanche de l'ennemi, et la preuve que la proclamation de l'infaillibilité ne change rien aux conditions temporelles du principat apostolique. La croix fut le trône du Maître, le trône du serviteur reste une croix. Seulement la croix est un trône immuable et éternel. Des revanches comme celles d'aujourd'hui, il y a longtemps que l'ennemi les peut prendre, et jusqu'à la fin elles lui seront concédées. Elles ont été toujours coûteuses, elles ont toujours péri ; celle-ci, achetée de tant d'or et de sang, périra comme les autres.

Assurément, le siècle est dur à Dieu ! Il y a cent ans, Voltaire écrivait à Frédéric de Prusse : Encore vingt ans, Dieu verra beau jeu ! Il prédisait juste :

Dieu à vu beau jeu, en effet ! Depuis cent ans, le monde a fait la guerre à Dieu, et cette guerre, que la France menait, est devenue une guerre du monde contre la France et contre lui-même, une guerre de la France contre le monde et contre elle-même. Le résultat pour le monde et pour la France paraît devoir être la formation d'un César. Peuple ou prince, César sera dur au monde, et l'on ignore ce qu'il pourra faire de bon. Nous avons présentement sous les yeux deux figures de ce César futur et prochain : l'une, M. de Bismark, avec sa bande de rois et son canon d'acier ; l'autre, notre Commune avec ses hordes indestructibles et sa pompe à pétrole. Le monde est délivré du souci de choisir : il aura l'un ou l'autre, mais ne choisira pas.

Dieu, jusqu'ici, s'est tiré d'affaire mieux que les Titans. Lancé par la plume ou par la pompe, le jet de pétrole n'a pu encore atteindre ce ciel qui est « l'escabeau de ses pieds.» Le ciel n'est pas défiguré. Toutes les étoiles y sont encore, et ce que le télescope y peut voir, c'est qu'elles fonctionnent régulièrement. Dans l'ordre moral aussi, quoiqu'en apparence plus dérangé, les choses restent sur leurs gonds. Si l'on interroge la grande sentinelle commise à l'inspection de la nuit humaine, elle fait la même réponse : *Custos, quid de nocte ?* — Je vois en bas du vent, des poussières et des monstres ; mais en haut, je vois

Dieu, et je vois que l'âme et l'esprit de l'homme ont besoin de Dieu !

Ils disent non; mais qu'importe, puisque Dieu les a faits pour avoir besoin de Lui, et veut toujours qu'ils aient besoin de Lui?

Ce siècle incrédule a couvé et a porté l'acte de foi le plus capable d'étonner son intelligence et son orgueil, le plus grand acte de foi qu'ait su faire l'humanité.

Que l'infaillibilité dogmatique de Pierre eût été déclarée et proclamée explicitement au premier Concile, quand son ombre guérissait les malades, quand son excommunication ôtait la vie, quand sa prière ressuscitait les morts, et quand enfin la parole du Christ rayonnait encore sur son front comme la présence de Dieu sur le front de Moïse, c'était alors l'aveu d'un fait actuel et non pas un acte de foi. Mais aujourd'hui Pierre passe, il parle, il prie, et les aveugles ne voient pas, les sourds n'entendent pas, les boiteux ne marchent pas, les morts restent morts. Il parle toutes les langues, aucune langue ne répond. Vainement il appelle les peuples, aucun n'accourt, Pierre n'est qu'un mortel faible et vieux, un roi sans soldats ; bien pis, un insulté. Représentant de Dieu, soit ! mais si rabaissé que l'on verrait encore plus de risque à insulter un ambassadeur de la France. Permis au premier venu d'aller dans sa ville, de se dresser sur son seuil, de l'insulter à la face du monde.

Point de vengeance contre qui veut accabler cette majesté suprême ; la lâcheté du genre humain l'abandonne au despotisme du voleur et de l'histrion.

Oui, c'est là Pierre, aujourd'hui ! Oui, et soudain l'Église, assemblée à son ordre de toutes les parties de la terre, se lève unanime, et, en présence de toutes les dérisions et de toutes les menaces, elle lui dit : Tu es l'INFAILLIBLE ; tu es le juge de la vérité. Celui qui marchait pieds nus dans les poussières de la Judée t'a parlé pour toujours, et tu es le père et le docteur du monde. Tu es Pierre, et l'Église est bâtie sur toi. Cette parole est venue à toi à travers dix-neuf siècles. Elle a traversé les négations, les supplices, les tombeaux ; elle est vivante et éternelle, et qui la niera est mort éternellement !

Voilà ce qui s'est dit, il n'y a pas encore un an, sur la fin du siècle de Voltaire ; et la discussion est finie, et toute opposition est tombée, et c'est la foi de l'Église universelle jusqu'au dernier jour.

Que César à présent soit fait, ou qu'il se fasse demain : quel que soit César, prince ou peuple, éphémère ou durable, l'acte de foi du dix-neuvième siècle demeure en permanence jusqu'au dernier jour, et César devra compter jusqu'au dernier jour avec lui.

Des revanches, il en pourra prendre certainement. Certainement elles coûteront cher, et certainement elles seront vaines. Quel que soit le règne qui commence, ce n'est pas le règne de Pierre qui finit.

X

23 août 1871.

Voilà que Pie IX a rempli les années, les mois et les jours de Pierre et double glorieusement, toutes voiles dehors, à travers tous les orages, ce cap de la durée, que la barque éternelle n'avait jamais franchi. Dieu nous fait bonne mesure de grâce et de miracle. Certes, nous avons de justes sujets d'alarmes ; mais il me semble que nous n'espérons pas autant que Dieu lui-même nous y engage. Dieu pose sous nos yeux quelque chose de plus grand que tout ce qu'il laisse crouler.

Aux négations universelles du siècle révolutionnaire, l'Église, par la grâce de Dieu, a opposé l'acte de foi le plus grand, le plus absolu, je dirais volontiers le plus audacieux qui ait été fait parmi les hommes. Depuis le *Tu es Christus* de Pierre, rien de si haut n'a été dit par la divinité du Christ que le *Tu es Petrus* du Vatican. Par cette affirmation triomphante de la foi, toute négation contraire est abolie. Les rois, les républiques, les peuples, les césars et

les soudards peuvent dire ce qu'ils voudront; les volcans peuvent s'ouvrir, les laves peuvent couler : c'est la parole de foi qui prévaudra dans le genre humain. Quoi qu'il arrive, la montagne d'erreur obéira à la parole de foi; elle se déplacera d'elle-même et se jettera dans la mer. Jésus est le Christ fils de Dieu, et Pierre est le vicaire du Christ. Le vicaire du Christ demeure et demeurera le vainqueur et le roi du monde.

A cette parole une autre a répondu, des entrailles et des hauteurs du monde, une parole royale, un *Amen* retentissant. Il y a dans le monde un prince selon le cœur de Dieu, et ce prince, s'unissant à la foi de l'Église, a confessé la royauté suprême du vicaire du Christ.

Il existe donc un Pape et un Roi. Ce sont les deux mains dont Dieu se sert pour régir, gouverner et au besoin refaire le monde, et ces deux mains sont d'accord. C'est tout ce qu'il faut pour que l'ordre soit rétabli dans la société humaine.

Sans doute, il y a des difficultés. Il y a M. de Bismark, il y a M. Thiers, il y a M. de La Bédollière, que je n'inscris pas ici pour rire. On sait que j'ai toujours considéré M. de La Bédollière pour beaucoup. Il est la grosse difficulté. Il est la pièce sans laquelle M. de Bismark et M. Thiers pèseraient fort peu et ne poseraient sur rien.

Mais il y a aussi l'Internationale, qui arrangera

cette difficulté-là. L'Internationale dissoudra M. de La Bédollière.

Il importe fort peu que le roi soit aujourd'hui sans couronne et sans épée, comme le Pape est sans territoire. Aujourd'hui comme toujours la force véritable est dans le droit qui reconnaît et confesse le principe. Le besoin de vivre fait le reste.

Il n'y a pas de société révoltée à qui le besoin de vivre ne fasse accepter un chef, et nous le savons tous très-bien.

Et le chef qui se fera longtemps obéir sera celui qui voudra et saura lui-même obéir à Dieu. *Vir obediens loquetur victoriam.* Voilà le secret de la royauté. La royauté l'avait perdu; Henri de Bourbon le retrouvera et le réapprendra au monde.

XI

11 juin.

Mgr Delalle, évêque de Rodez, est mort. La perte est cruelle pour ce diocèse, pour toute l'Église de France et pour nous. C'était un prélat de grande foi, de grande doctrine et de grande piété, d'un cœur ferme et doux, d'un esprit cultivé, soudain, plein de grâce.

Il voyait et parlait juste. Dans les affaires de l'Église, sa droiture courageuse ne s'embarrassait d'aucune considération humaine. Alors, au besoin, il ne se contentait pas de parler et d'écrire juste ; suivant sa propre expression, il parlait et il écrivait *dru*. Les lecteurs de l'*Univers* peuvent s'en souvenir. Il y eut diverses occasions où il se fit connaître pour un de ceux qui ont le beau privilége de s'indigner devant le mensonge.

A Rome, en 1870, on le remarqua beaucoup, encore qu'il ne fît rien pour se montrer. Il était du cœur de cette majorité savante, résolue et paisible, autour de laquelle, dès le premier jour, se livra tout le combat, et que rien ne put ni ne pouvait entamer. Si, dans cette réunion éminente, il y avait un noyau d'évêques que l'on pût appeler par excellence la conscience du Concile, Mgr Delalle en faisait partie. Souriant et grave, il menait cette vie de privations, dure et plus qu'austère, à laquelle les Pères se trouvèrent soumis et qui a tant édifié les témoins. Combien le regretteront ceux qui l'ont entouré de plus près dans cet humble et vaillant séminaire français qui était comme l'un des forts détachés et presque le Mont-Valérien du Vatican! Il avait là sa petite et obscure cellule avec Mgr l'évêque de Nîmes, avec Mgr l'évêque de Quimper, que le Saint-Père appelait *son sergent*, avec les vénérables et doux évêques de Beauvais, de Séez, de Meaux, réservés aux terribles

épreuves de l'invasion, avec le R. P. d'Alzon, l'abbé Chesnel, théologien du Pape, l'abbé de Ladoue, digne élève et digne ami de Gerbet et de Salinis. Ajoutons-y à titre de quasi-commensal et d'habitué l'ami et le théologien de Mgr l'évêque de Quimper, ce savant et aimable abbé Darras, qui n'a pas craint de recommencer après Rohrbacher une *Histoire universelle de l'Église catholique*, et qui creuse plus avant cet admirable sillon que le progrès des études historiques lui permet souvent de rectifier.

C'est au *séminaire français* auprès de ces évêques et de leur entourage érudit et pieux qu'on allait chercher des nouvelles, des arguments, des secours, de l'espérance et de la patience lorsqu'il en fallait, et c'était assez souvent, mais il y en avait toujours. On trouvait là des hommes qui sont des livres ou plutôt des bibliothèques vastes et variées, d'où sort sans recherches la date, le fait, la lumière que l'on demande. Que de fois, depuis un an, je suis rentré en esprit dans ces cellules si mal meublées et si riches de trésors véritables, où j'étais assuré d'un accueil si obligeant! La théologie est chez le R. P. Freydt, supérieur du séminaire; Rome antique, de la cabane d'Amulius et du Forum aux Catacombes, demeure chez le R. P. Daüm; Rome moderne est tout entière dans les poches du R. P. Brichet. Mgr Delalle était la joie de ce centre sérieux, actif et avenant. C'était fête quand il se prenait avec Mgr

Sergent sur quelque question en l'air, par exemple sur le figuier de l'évêché de Quimper, qu'il n'avait jamais vu, et qu'il soutenait n'être pas le plus beau figuier du monde. A la fin, Mgr Sergent arrivait à prouver que son figuier suffirait pour nourrir la Bretagne, et Mgr Delalle à démontrer que ce merveilleux figuier n'existait pas; puis venait M. Chesnel, qui disait : En somme, c'est un figuier.

Quand Mgr Delalle trouvait quelqu'un pour lui renvoyer le volant, il excellait dans ce jeu de bonne humeur, particulièrement français, d'orner et d'enrichir une bagatelle et de faire courir les plus brillantes couleurs sur une bulle de savon. Il y a peu de plaisirs d'esprit comparables au charme de voir cette gravité qui se délasse en jetant des diamants et des fleurs. C'est ainsi que, non loin de là, à Tulle, on s'amusait après souper, et que de joyaux j'ai pour mon compte emportés de ce royal amusement!

Hélas! je songe maintenant à la douleur de Rodez. Quelle lumière éteinte, quelle douceur évanouie, quel deuil dans le cœur simple et robuste de ces bons prêtres dont Mgr Delalle était si aimé et qu'il aimait tant, et dont il était si fier! Il les a gouvernés durant plus de quinze ans, avec vigilance et respect, dans la justice, dans la doctrine et dans la charité ; il leur a donné l'exemple de la foi, de la liberté apostolique et de toute vertu.

Mgr Delalle appartenait à la presse catholique. Au

début de sa carrière, étant vicaire de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, il fut pendant près de deux ans rédacteur de l'*Univers,* qui commençait alors sa laborieuse existence. Déjà l'*Univers* avait eu l'honneur de compter parmi ses collaborateurs l'abbé Gerbet, et, plus tard, il eut les dernières lignes qui sortirent de la plume du grand Bonald. Nous ne pouvons pas nous étonner qu'il ait résisté à tant de violents orages, étant établi sur de tels fondements.

XI

28 juillet.

La mort inopinée de Mgr l'évêque de Quimper ajoute aux douleurs de l'Eglise de France. Pour le diocèse du vénéré défunt et pour tous ses amis, la perte est inexprimable; le Saint-Père en sera touché au cœur. Mgr Sergent était humblement et profondément dévoué à l'Église. C'est à Rome, pendant le Concile, qu'on a vu la sincérité, l'étendue, l'activité de ce dévouement fondé sur une grande et forte doctrine et sans cesse animé par une piété dont la simplicité tranquille n'excluait pas l'ardeur. Extérieurement, l'évêque de Quimper n'avait rien d'empressé. Il était

fin, perspicace, souriant, et comptait beaucoup sur la raison qui veut et sait être patiente; mais il était de ceux qui savent être patients contre la patience même, et quiconque eût entrepris de le fatiguer ou de le détourner en lui persuadant d'attendre eût perdu son temps. Sa patience agissait, et son attente avançait. Il voulait toujours servir l'Église et la servait toujours; il venait toujours à ses fins, qui étaient l'accroissement de la vérité dans les âmes. Jamais sa charité ne répugnait aux lenteurs, aux aimables détours, aux industries d'un esprit doux et pacifique. Il était toujours ferme, on ne le trouvait sévère qu'à toute extrémité.

Dernièrement, à l'occasion de la mort de son vénérable et cher ami et émule Mgr Delalle, évêque de Rodez, j'ai parlé des charmes de son esprit et de ces tournois de bonne grâce qui faisaient les délices de la galerie pendant les trop courtes après-dînées du séminaire français. Ils étaient du même âge, de même humeur, de même sentiment, et tous deux sont morts du même genre de mort dont ils se savaient également menacés. C'était là peut-être pour chacun d'eux et pour la même part le secret de leur sérénité d'esprit. Ils ne se donnaient point de ces affaires qui inquiètent parce qu'elles ne seront jamais que difficilement finies et pourront avoir besoin d'être régularisées. Ils se tenaient en mesure de tout quitter immédiatement.

J'ai eu souvent déjà l'occasion de dire combien, nous autres laïques, nous étions édifiés de la vie austère que menaient à Rome, pendant le Concile, la plupart de nos évêques. Parmi ceux-là, je peux aujourd'hui nommer, hélas ! Mgr l'évêque de Quimper. Habituellement malade, sujet à des étouffements douloureux et périlleux, il passa tout le temps du Concile dans une cellule où n'abondaient ni l'air ni le jour. Il parlait de la Bretagne, de son figuier, de son pèlerinage de Rumengol toujours battu par le grand vent de la mer, mais il ne se permettait pas un regret, et il resta jusqu'au dernier jour et jusqu'à la dernière heure. Pie IX l'appelait son sergent.

XII

CONCLUSION.

Paris, 8 décembre 1871.

Je termine ce livre plus tard que je ne l'avais prévu, au second anniversaire du jour où j'ai commencé de l'écrire, et les faits qui m'ont contraint d'en ajourner la publication ont ajouté, à ceux que je rapporte, des

clartés et des confirmations que je n'attendais pas sitôt.

Entre l'ouverture et la prorogation du Concile, huit mois environ se sont écoulés. Dans cet intervalle, l'Église, interrogeant du même regard et sa tradition infaillible, et les périls imminents de la société catholique, a reconnu un dogme nécessaire, là où quelques esprits ne voulaient voir qu'une doctrine peut-être incertaine et en tout cas inopportune. Comptant sur l'assistance divine promise à sa prière, l'Église examina une dernière fois ce dogme qui émergeait comme de lui-même de l'ombre relative où les siècles précédents l'avaient laissé; elle le constata par une discussion large et libre, et enfin le mit en son rang, parmi les assises de l'édifice toujours le même et toujours agrandi où elle abrite le genre humain. Car l'Église est la demeure permanente et bâtie de Dieu; elle ne varie pas et ne s'ajoute ni ne se retranche rien, mais elle s'agrandit perpétuellement par une perpétuelle expansion de la lumière. La mission du temps est de promener le flambeau qui de jour en jour et de siècle en siècle nous révèle son immensité.

Dès le lendemain de la proclamation du dogme, la guerre a été déclarée entre la France et l'Allemagne, les deux nations intellectuelles du monde; intellectuelles, c'est-à-dire dominantes, parce que le monde obéit nécessairement aux idées. Comme la

plus grande partie des Pères du Concile en avaient le pressentiment, très-répandu d'ailleurs dans tout le peuple chrétien, sitôt l'arche finie, le déluge commença. Echo de ce pressentiment, lorsque Pie IX indiqua le Concile pour 1869, j'écrivais de Rome: «Le monde peut donc compter sur environ deux années de paix, car il faut que le Concile se tienne puisqu'il est indiqué. » En effet, la guerre attendit le Concile.

En sept ou huit mois, à peu près le temps des discussions ou plutôt des études du Concile pour éclairer le dogme, la guerre a détruit un empire et en a enfanté un autre moins destiné, selon toute apparence, à reconstruire qu'à étendre la destruction.

L'empire français, qui avait follement prétendu conseiller et diriger le Concile, a péri principalement par faute de conseil et absence de direction. Cette chute soudaine et redoublée a fourni l'un des plus signalés exemples de la défection totale de l'autorité. Point de conseil jamais, point d'autorité nulle part, partout la folie commandant à la terreur lâche et désobéissante. Ce peuple sans patriciens et sans guides a paru sans âme. Ayant ostensiblement abandonné le Vicaire du Christ, son père et son roi, il s'est aussi abandonné lui-même, versant inutilement son sang, détruisant de ses mains les ressources qui lui eussent permis de s'obstiner contre ses désastres. Le chef affermi, à ce qu'il semblait, par vingt ans de règne et

par un suffrage récent du peuple, a croulé au premier coup ; les médiocres séditieux qui l'avaient jeté bas, ayant pris sa place, se sont montrés pires que lui, plus aveugles, plus effarés, plus impies envers Dieu et envers la patrie mourante. Ils ont aggravé la honte et consommé la ruine. Et tel a été l'affaissement de ce grand peuple français qu'il leur a pourtant laissé en main ses affaires. Ils osent affronter ses regards, ils osent lui adresser la parole et il supporte ces visages et ces voix!

Ce ne fut pas tout. La guerre extérieure a fécondé les germes de la guerre intestine. Tant de sang les devait noyer. Ce sang au contraire les a fait éclore, et l'on a vu ce que c'est qu'un peuple qui dit en son cœur : *Il n'y a pas de Dieu.* Ce peuple a surgi de la capitale même de la civilisation, et, selon la parole de saint Basile, son impiété s'est précipitée inconsidérément dans toutes sortes de crimes : *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus. Hoc itaque cum in animam induxerunt, certatim ad omne reliquum peccati genus ruunt.*

En même temps, l'empire d'Allemagne s'est élevé pareil à ces verges de châtiment qui venaient de Babylone sur les transgressions d'Israël, et c'étaient les peuples dont Israël avait adoré les idoles qui grandissaient soudain pour venger Dieu méconnu. Ainsi la Prusse s'est trouvée forte contre le peuple ingrat qui répudie la vérité pour épouser l'erreur. De là

même où la France admirait le plus grand développement théorique de l'anti-christianisme, de cette Prusse à la fois cuistre et titan, la France a reçu l'humiliation et la mort, et elle est si humiliée, si morte à son antique grandeur, qu'elle ne rêve encore que d'imiter la Prusse pour ressaisir la vie.

En sept ou huit mois donc le monde a vu et la France a connu ce que c'est qu'une armée savante et ce que c'est qu'un peuple qui n'a plus de Dieu. L'armée est barbare, le peuple est féroce. L'armée a fait la guerre comme les païens, pour le vol et pour la conquête ; le peuple comme les esclaves, pour la destruction même de l'ordre social ; et l'armée et le peuple, répandant également la mort, ont également jeté à l'ennemi le cri sauvage de l'antiquité : *Væ victis !* Ni le soldat de Prusse ni le séditieux de Paris n'ont autre chose à dire. L'un a proclamé le droit et l'infaillibilité de la force armée du sabre et du bâton, l'autre, le droit et l'infaillibilité de la force armée de la torche et du poignard.

On se réjouit en Allemagne parce que la France est vaincue. L'on pourrait en France, à aussi bon titre, se réjouir de la défaite de l'Allemagne. L'Allemagne n'est pas moins vaincue que la France. Elle aussi, elle a fait des pertes en hommes, en argent, en honneur, en liberté, même en territoire. L'annexion prétendue allemande de l'Alsace et de la Lorraine ne compense pas celle des libres patries alle-

mandes devenues en réalité prussiennes. Pour l'Allemagne, comme pour la France et pour l'Italie, puisque César se forme, le Christ s'en va, et avec lui la paix, la liberté et l'honneur. César ne veut en face de lui que des esclaves; le Christ ne reste pas sous sa loi : il est chassé, il se retire, et il emporte les patries. L'Allemagne croit s'être unie par des liens de laurier; elle s'apercevra qu'elle est cerclée de fer. Dans ce fer, la civilisation chrétienne subira une longue et sanglante captivité; la civilisation chrétienne est vaincue!

En réalité, de toute l'ancienne loi sociale, qui était fille du Christ et, par conséquent, mère de la liberté, rien ne reste debout comme loi. Il y a encore des débris, surtout des habitudes; rien n'est ferme, rien ne tiendra. Quelque jour, bientôt, un vent soufflera de quelque part et emportera ces vestiges. L'homme n'est plus sacré à l'homme. Entre les « faits accomplis » qu'a lâchement acceptés et adorés ce siècle, voilà le plus accompli et le plus stable.

En quinze mois, j'ai vu Rome pendant le Concile et Paris pendant les deux siéges, et ce furent deux agonies. Mais l'une est celle du juste qui doit glorieusement renaître, et l'autre celle du pécheur, peut-être du réprouvé voué à la fin éternelle. Qui oserait dire que Paris revivra? La bénédiction du repentir est-elle descendue par ce châtiment? Le repentir peut-il entrer dans cette ville qui a répondu par

des blasphèmes aux avertissements du tonnerre, qui n'a rien lu aux clartés de la foudre, et que n'a pu laver le sang des saints? Après ces abominables meurtres, Paris a imité la femme impudique de l'Écriture, qui s'essuie la lèvre et qui dit : Je n'ai rien fait! Les anges de la vengeance crient devant Dieu : *Curavimus Babylonem et non est sanata.*

Rome et Paris, à leur dernière heure, ont ainsi offert quelque figure des deux cités : celle de Dieu et celle du monde. Rome, faisant son légitime et saint travail, élevant à la lumière une vérité de foi, c'est-à-dire un immortel instrument de salut et de liberté, assassinée lorsqu'elle chantait son cantique d'actions de grâces, par je ne sais quel bâtard de l'antique tyrannie; Paris, dans les transes d'une ignoble terreur, sous le pied brutal des enfants de sa débauche et regardant au haut de ses murs le César allemand qui vient d'acheter l'empire en la couvrant d'ignominie.

Si le monde demande ce que Paris lui a laissé, et ce que lui a laissé Rome, Paris a laissé le pétrole ou n'a rien laissé du tout qu'un abominable souvenir de crime stupide et persévérant ; mais Rome mourante a déposé dans l'arche le dogme qu'elle venait de proclamer. Il est là, dans l'arche, à l'abri de ses flancs impérissables ; et dussent les eaux du déluge rouler pêle-mêle le reste des institutions humaines et n'en plus faire qu'un même limon, l'arche conser-

vera le dogme de l'autorité de Pierre et le restituera pour être l'outil de la reconstruction.

Pendant que les sociétés humaines, en dépit de toute force et de toute sagesse, ici se dissolvent en anarchies irrémédiables, là se concentrent en tyrannies éphémères dont l'effort ne produira que des anarchies plus dévorantes, l'Église recueille déjà les fruits de sa sagesse inspirée. Extérieurement, elle est submergée de tous les flots, battue de tous les vents, et la cime, chaque jour plus étroite, où pose encore le pied de son chef, semble à la veille de disparaître. Intérieurement néanmoins, par un miracle annoncé et fidèle, on la voit toujours plus unie. La formidable inondation qui dissout et délaie toute agglomération sociale, produit dans l'Église un prodige contraire de concentration. L'on craignait des défections, ou tout au moins des divisions. Il n'y en a point. Le mal possible a été prévenu à temps, coupé dans sa racine par le remède divin qui, selon quelques-uns, menaçait de l'accroître et de le précipiter. Tous les membres ont adhéré au chef. A l'heure qu'il est, il n'en manque pas un, ni en France, ni en Allemagne, ni en Amérique, ni ailleurs. L'unanimité morale, que l'on disait nécessaire et impossible, n'était pas nécessaire et elle s'est opérée. Aucun évêque n'est aujourd'hui absent ni opposant. Quant au corps de l'Église, sauf en Allemagne quelque vaine poussière qui s'envole et quelques herbes

mortes qui se détachent et prennent leur chemin vers l'abîme, rien non plus ne manque. Le corps de l'Église est entier.

Croit-on maintenant que le destin de l'Église finisse là, et qu'elle doive en plus ou moins de temps s'engouffrer dans la masse incrédule, sans pouvoir désormais y produire une institution politique qui lui rende la direction du genre humain? Pour mon compte, je croirais plus aisément à la fin du monde, hâtée par cette absorption de l'Église réduite à n'être aux yeux du plus grand nombre des hommes qu'une philosophie d'abord tolérée, finalement proscrite. Le monde, ayant brisé socialement avec Jésus-Christ, ne le tolérera pas, et le monde sans Jésus-Christ ne subsistera pas. Privé de l'aliment eucharistique sans lequel il eût infailliblement péri, le monde, aujourd'hui pas plus qu'au temps où cette nourriture divine lui fut enfin donnée, ne saurait se passer d'elle et garder la vie. Pour que le monde vive, il lui faut l'eucharistie. Pour que l'eucharistie lui soit distribuée en quantité suffisante, il faut que l'Église soit libre ; pour que l'Église soit libre, il faut qu'elle règne. Elle régnera quand le monde aura appris que l'homme ne vit pas seulement de pain, et même n'a plus ce qu'il faut de pain matériel, dès que les greniers de l'Église sont fermés. A cette heure les vaches maigres achèvent de manger les vaches grasses, et elles seront plus maigres lorsqu'elles

auront fini. Il n'y a point d'économie politique qui puisse retarder ce moment ni suppléer à cette disette. César n'est pas multiplicateur de pain. Quand le moment viendra, ce sera le moment de Dieu : et les peuples, ou feront d'eux-mêmes ce que l'on dit que rien ne peut les obliger à faire, ou se dévoreront entre eux et mourront de faim.

Quelle forme nouvelle l'Eglise, avec ses vieilles vérités (elle n'en aura jamais d'autres), saura-t-elle donner au monde? Déjà le monde se pose cette question à laquelle il ne saurait répondre. En cela, nul homme n'est plus savant qu'un autre. Quoi que fasse la science, il y a des secrets de Dieu qu'elle ne devine pas. La science quelquefois, apprend quelque chose du passé. Quant à l'avenir, elle peut entrevoir, elle ne voit distinctement rien. L'avenir entre dans le présent par des portes absolument closes et imprévues.

Un jour (1), il m'est arrivé de dire, à propos du Concile, ce que j'augurais de l'avenir. J'espère n'avoir rien dit de contraire à la foi. Mais enfin, quoique orthodoxe, j'ai été repris de diverses manières, par des adversaires et même par des amis. Je dois avouer néanmoins que je conserve ces idées contestées, et je me permettrai, pour conclure, de les rappeler ici :

(1) Voir le tome premier, page LII de l'*Introduction*,

Je crois donc que l'avenir est à la démocratie; que l'Église disciplinera la barbarie démocratique, comme elle a discipliné toutes les autres barbaries (identiques d'ailleurs, sous leurs différents noms), qu'elle la baptisera, qu'elle l'instituera, qu'elle l'organisera en corps politique régulier, et qu'enfin il y aura une *sainte démocratie romaine*, comme il y eut un *saint empire romain*. Et peut-être alors trouvera-t-on que c'est au fond la même chose. L'Église, qui est toujours la même, reprend, poursuit et achève un même dessein, que seule elle a pu concevoir et seule elle peut accomplir.

Un éminent adversaire, Mgr l'évêque d'Orléans, dans une lettre qu'il m'a adressée, non pour me faire honneur, objecte sur ce point que, selon Joseph de Maistre, le saint empire romain n'était *ni saint*, *ni empire*, *ni romain*. Je me permettrai d'observer que le mot n'est pas de Joseph de Maistre; il est de Voltaire, ce qui lui ôte déjà du poids. A la vérité Joseph de Maistre le cite et l'approuve, et en ce sens on peut d'une certaine façon le lui attribuer, mais il faut remarquer qu'il est cité comme un loyal aveu de Voltaire contre l'empire allemand, l'empire Gibelin, lequel n'était plus du tout la conception du saint pape Léon III et du bienheureux empereur Charlemagne; et dès lors le mot de Voltaire ne vaut plus rien contre moi. Les papes et le parti Guelfe, partisan de la papauté *et encore plus de la liberté*, dit

Voltaire, luttaient pour ramener l'empire à son institution très-sage et très-libérale, véritable ébauche de la constitution définitive du peuple chrétien : *Unus pastor, unum ovile*. Il n'est donc pas insensé, comme paraît le croire Mgr Dupanloup, de concevoir une organisation chrétienne de la démocratie par laquelle puisse être réalisé l'ordre général que le saint pape et le très-pieux empereur attendaient de l'organisation chrétienne du pouvoir.

Pie IX, divinement assisté, a convoqué le Concile pour pourvoir aux formidables mouvements qu'allait produire un événement analogue à la chute de l'empire. Il a vu que le monde allait se trouver en face de toutes les nécessités, de toutes les déraisons et de toutes les entreprises ; que toutes les digues étaient rompues, tous les remparts démantelés, que des divergences s'annonçaient partout et pouvaient éclater même au sein de l'Église, livrée comme le reste au tumulte des opinions. Or, le désordre dans l'Eglise, ce serait la mort définitive et irrémédiable. Le Concile y a pourvu par le moyen que l'Église avait en elle-même, et ce désastre suprême est évité.

Par le développement de l'apostolat et par les suites fatales des révolutions européennes depuis l'établissement du protestantisme, il s'est formé comme deux classes d'évêques, déterminées par la diversité considérable des situations où se trouve

aujourd'hui l'Église, lesquelles créent deux manières quasi divergentes d'accomplir l'œuvre de Dieu. Il y a les évêques plus spécialement missionnaires et les évêques plus spécialement stationnaires. Les missionnaires enclins à rompre ou à ne pas contracter avec l'État, les stationnaires enclins à subir des concordats qui penchent à ne plus consister qu'en articles organiques. Baroche, qui ut, quant aux affaires de l'Église, le ministre-type de l'empereur Napoléon, avait fait le plan de changer les évêques en fonctionnaires, et il ne craignait pas de dire qu'il ne lui fallait que du temps. Il se fiait trop à son génie, mais il y travaillait sans cesse et comptait au moins sur un déchirement. Le décret de l'infaillibilité a déjoué ce piége préparé par la force même des choses. L'Infaillible marquera la route qui n'éloignera jamais ni l'unité, ni la liberté. Ainsi sont paralysés l'esprit libéral et l'esprit régalien, toujours prompts à s'entendre pour tirer chacun leur bout du lacet qu'ils savent, en commun, passer au cou de l'Église, l'un sous le nom de liberté, l'autre sous le nom de sécurité. La vraie liberté et la vraie sécurité de l'Église, c'est l'indépendance du chef et l'obéissance des membres. Le chef n'est pas libre si les membres sont liés, et il n'est pas libre non plus s'ils n'obéissent point et ne reçoivent point de lui la règle de leur enseignement et de leur action.

Assurément j'ignore autant que qui que ce soit le

succès des batailles futures ; mais je pense qu'aucun fidèle n'est en inquiétude sur le résultat définitif, du moment que l'Église, rangée autour de son chef, est une avec lui, comme il est un avec Jésus-Christ. Noé, sans doute, ne savait pas sur quelle montagne aborderait l'arche ; il savait qu'il avait obéi à Dieu et que la vie était sauvée.

Ce qui me paraît seulement certain aujourd'hui, c'est que la matière humaine entre en fusion, et que le moule où elle est contenue, c'est-à-dire l'État, fond comme le reste. Je comprends bien que le moule futur soit celui d'une seule bergerie, c'est la promesse divine ; je ne crois pas que cette seule bergerie puisse être en même temps un seul empire ou même plusieurs grands empires. La pente des faits et des passions est de ce côté-là, mais non pas la pente des esprits et des cœurs. Il y a quelque chose de meilleur et de plus grand que la domination de l'homme dans l'universelle aspiration du genre humain vers l'unité et vers la liberté.

Pourquoi ne se constituerait-il pas une fédération de républiques relativement petites, comme il s'est constitué une fédération de petits royaumes élisant un chef ou plutôt un président commun selon une constitution placée sous la garde du Vicaire de Jésus-Christ, interprète de la loi sacrée, père et juge de toute la famille chrétienne? Pourquoi les vastes et nombreux conseils de ces petites républiques

ne seraient-ils pas présidés, avec des pouvoirs plus ou moins étendus, suivant le génie des diverses nations, par des chefs ou héréditaires, ou élus dans des conditions déterminées, pour êtr eun mélange d'hérédité et d'élection ? Et pourquoi enfin toute l'Europe et toute la famille du Christ, ainsi réunie sous la houlette romaine, ne procéderait-elle pas à l'affranchissement du reste du monde en détruisant partout l'idolâtrie ?

Cet affranchissement du monde, l'Europe devait et aurait pu l'opérer depuis longtemps. Elle n'avait reçu le bienfait du christianisme que pour le répandre ; Dieu n'a cessé de lui en fournir les moyens, et elle périt pour n'en avoir pas profité.

Elle ne veut pas, dit-on? Qui, *Elle?* J'ignore quels hommes peuvent dire et surtout peuvent prouver qu'ils sont l'Europe. S'il en est un, et si ce n'est pas le Pape, alors c'est M. de Bismark. Mais j'espère encore, pour l'honneur de l'Europe, qu'elle protesterait, et que quand M. de Bismark voudra fournir le reste de ses preuves, elle ne le souffrira pas. Si cet homme puissant se rabat à n'être que la multitude, je consens! Seulement, je nie que la multitude soit quelque chose. C'est de l'eau, la multitude! Il y a un mécanisme pour la précipiter, il y en a un pour la réduire. On lui oppose des digues, et elle s'arrête ; on l'abrite du vent, et elle est tranquille; on lui ouvre des issues, et elle s'écoule; on y construit des

barrages, elle se laisse diviser et elle dort. Qu'un savant travail abaisse partout les rivages de l'Océan, il couvrira sans doute la terre, mais il n'y aura plus ni terre ni océan, et le globe ne sera qu'un marais. Je n'admets point que Dieu doive renoncer au plan de sa miséricorde, parce qu'un certain nombre d'hommes qui prétendent être tout le monde ne veulent point du plan de Dieu et trouvent meilleur de tout livrer à la fange et aux reptiles. S'il existe aujourd'hui une majorité pour refuser le salut, il faut créer une minorité qui la contraigne.

Est-il contre la foi que la terre appartienne à Jésus-Christ, en ce sens qu'il y aura partout des clochers et des autels dessous, de manière que tout homme puisse être baptisé, marié, confessé et enterré s'il a le bon sens de vouloir vivre et mourir chrétien? *Adveniat regnum tuum!* c'est notre vœu et notre prière de tous les jours. Dans ce royaume de Dieu, la liberté humaine jouera son jeu redoutable, mais le ciel sera rempli de tous les peuples, et il n'y aura plus de déformations de la race humaine que les sacrements n'aient réformées.

Sans doute, selon la foi et j'oserai dire selon la logique, dont la foi ne se sépare jamais, ce grand empire terrestre du Christ passera à l'*Antéchrist*. Puisqu'il faut que le loup vienne, il viendra. Mais ce n'est pas le ravisseur qui formera jamais le troupeau. Pour établir l'unité et l'ombre même de l'unité, il n'a

pas l'instrument nécessaire, qui est l'amour. Il s'emparera du bercail que l'amour aura formé, et ainsi le Christ lui aura fait son trône d'un moment. Il s'y asseoira par fraude et par force, pour se voir presque aussitôt périr. A former de ses mains ce faux bercail où il instituerait son unité de négation et de blasphème, il lui faudrait trop de temps, trop de crimes, et la perdition serait plus terrible que la bonté de Dieu ne le peut vouloir.

Voilà l'idée que je me forme de l'histoire humaine jusqu'à la fin du chapitre dernier. J'imagine qu'il n'y aura pour ainsi dire qu'un clin d'œil entre le dernier blasphème de la suprême apostasie et l'éternel *Alleluia*. Dieu abrégera ces jours. Mais avant cette désolation, je rêve un essor et une inondation de lumière que la main de l'Église fera descendre comme par force du ciel maintenant si obscur et pour ainsi dire fermé. Dans son admirable tableau du *Déluge*, notre grand peintre Nicolas Poussin, qui savait bien son catéchisme et quelque chose de plus, nous montre l'arche fuyant sous un rayon de lumière au milieu des flots qui tombent pour engloutir et éteindre le reste vicieux de l'humanité. Car ceux mêmes qui élèvent les mains vers le ciel ne seront pas sauvés pour ce monde : leur prière les sauve du feu, non de l'eau. Mais sur l'arche, il y a ce rayon. C'est une lumière sombre et on pourrait dire obscure. Elle existe cependant ; elle révèle aux vivants qui sont

dans l'arche que la miséricorde est toujours avec Dieu, que la colère passera, que la terre refleurira, que le genre humain renaîtra et couvrira ces immenses domaines maintenant envahis par la mort. Je vois ce rayon, j'ai cette espérance; je l'ai avec Noé mon père sur sa barque plus vaste, plus insubmersible, sa barque non plus fermée, mais ouverte à qui ne veut pas périr; et je me demande pourquoi cette terre nouvelle et purifiée où le flot en s'écoulant nous déposera, ne serait pas donnée au prêtre du Dieu de miséricorde, afin qu'il y établisse une ressemblance plus vaste du vrai et éternel royaume de Dieu. Si cette espérance n'est pas hétérodoxe, on peut me la laisser, c'est un rêve aussi raisonnable et plus beau qu'un autre.

Il me console non des rois que je vois s'en aller, je ne les regrette point, mais des maîtres que je vois immédiatement venir. Depuis que nous nous éloignons du Christ, nous avons porté tant de traîtres, acclamé tant de fous, obéi à tant de scélérats, on a tant méprisé notre âme et même notre pauvre chair! Je voudrais voir des pasteurs, et que la houlette devînt le sceptre, afin de donner au monde au moins une ombre de la justice, de l'amour et de la vie.

A propos de ces idées, qui sont anciennes chez moi, j'ai entendu dans les journaux révolutionnaires les exclamations accoutumées des gens qui ne savent rien de l'Église et pas grand'chose du reste, en de-

hors des aventures politiques du moment, où personne n'a le mot de Dieu. Ils crient que je suis le séide de l'ambition du Pape, et c'est à mon adresse qu'une des brochures anonymes de l'opposition pendant le Concile accusait Pie IX de se laisser bercer du rêve de la domination universelle. Ils ne savent pas que le Pape, chef et roi de la famille humaine, peut prendre, doit prendre, a pris et prendra la dictature intellectuelle dans cette famille qui ne saurait se sauver ni vivre sans lui.

Il n'y a pas trois sortes de dictateurs ici-bas, il n'y en a que deux, Pierre ou César.

Ce que l'on appelle le peuple n'est pas un personnage, c'est un genre, le genre humain, fait pour être conduit ou pour être asservi, conduit par la dictature de Pierre enseigné de Dieu, ou asservi par la dictature de César possédé de Satan. Pierre le mène à Dieu, et c'est la vie ; César le lie à Satan, et c'est la mort. Pie IX n'a pas besoin qu'on lui suggère des pensées inséparables de sa charge divine.

Il faut que les gens de ce temps-ci, meneurs et menés, soient aveuglés étrangement pour ne pas voir l'extraordinaire portée politique du pontificat de Pie IX. Ils croient que la politique est une intrigue et que l'on est un grand politique pour avoir fait ou défait un empire! Le vrai maître du monde est celui qui maintient dans le monde l'empire de la vérité.

Pour mon compte, je n'estime pas que l'on puisse

mettre M. de Bismark au-dessus de l'empereur Napoléon. Je les considère l'un et l'autre comme deux régisseurs infidèles qui ont joué le patrimoine de leur maître dans un coin de tabagie. L'un perd tout, l'autre ne gagne rien. La terre perdue et gagnée, étant devenue improductive, appartiendra au survenant inconnu des deux joueurs qui saura l'ensemencer et la rendre féconde. Ni Napoléon ni M. de Bismark, ni leurs pareils ne s'entendront jamais à ce jeu-là; et gagnants et perdants ils mourront pour engraisser le sol qu'ils ont joué et qui ne leur appartient plus. Jésus-Christ ressaisira son vieux bien. Il le donnera à son peuple renouvelé, après l'avoir nettoyé de ces hommes de jeu, de rapine et de sang, dont l'application unique et stupide est à trahir les destinées immortelles du genre humain.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

LE CONCILE

(Extrait du *Correspondant* du 10 octobre 1869.)

Deux mois nous séparent à peine de la date fixée par Pie IX pour l'ouverture du Concile de 1869, et il est tout à fait certain aujourd'hui que cet événement sans pareil, longtemps traité de chimère, va devenir une auguste réalité. Plus le moment approche, plus l'attention publique se distrait de tout autre objet, et quand les portes du Vatican se seront une fois ouvertes aux successeurs des apôtres, toutes les voix humaines, même les plus hostiles et les plus bruyantes, même les voix de la presse, feront instinctivement silence pour laisser retentir jusqu'aux extrémités du monde les accents solennels de la voix de l'Eglise.

Quel spectacle plus touchant pour un cœur chrétien, plus saisissant pour le regard même incrédule ou indifférent du spectateur et de l historien! Il y a plus de quinze cents ans que le premier Concile œcuménique s'est réuni : il y a plus de trois cents ans que le dernier s'est séparé. Quel autre pouvoir dans le monde aura compté tant de siècles d'antiquité? Mais quel autre aura reparu plein de vie après tant de siècles d'in-

terruption? Si la durée est sans égale, la renaissance est plus surprenante encore. L'Église seule fait de tels prodiges. Toutes ses institutions portent l'empreinte de la double nature de son fondateur. Celles qui ne sont pas immuables comme Dieu lui-même ne s'éclipsent que pour revivre, et ressuscitent le troisième jour comme l'humanité du Christ.

L'imagination s'effraie quand on songe que pour constituer les précédents complets de la future assemblée, il faudra remonter jusqu'aux derniers jours de l'empire romain, en passant par combien de phases et combien de stations, toutes marquées d'un caractère différent! Bas-Empire, invasion barbare et féodalité, division des langues et des nationalités de l'Europe, formation, croissance et déclin du pouvoir monarchique dans tous les États, découverte d'un continent nouveau qui a plus que triplé la terre habitable, progrès inouïs de la science, qui ont renouvelé l'esprit de l'homme en lui assujettissant la matière, réforme continue des institutions et des mœurs dans le sens de l'humanité et de la justice, tout le mouvement, en un mot, mélangé de bien et de mal, mais d'une variété et d'une fécondité inépuisables, qui a fait le cours et l'éclat de la civilisation moderne, va se trouver compris en entier entre le premier et le nouveau chapitre de l'histoire des conciles œcuméniques. A Nicée, l'Eglise était assise aux sources mêmes du fleuve : d'âge en âge et de concile en concile, elle en a guidé ou suivi tous les détours : de Rome elle va dominer l'immense surface qu'il couvre de ses eaux troublées mais fécondes. Vingt assemblées plénières ont précédé celle qui va s'ouvrir. A chacune de ces convocations grandioses, l'Eglise s'est montrée telle qu'elle va nous apparaître encore, sous des traits à la fois toujours semblables et toujours nouveaux, supérieure en même temps qu'associée à la destinée comme à l'esprit des innombrables familles humaines qu'elle doit éclairer de ses enseignements, vivant au-dessus d'elles de sa vie propre et divine, mais vivant aussi avec elles de leur vie terrestre et passagère, — partageant tous leurs sentiments pour les épurer, toutes leurs idées pour les rectifier et les élargir, tous leurs

maux pour en prendre soin et pitié, — étendant son élastique unité sans la briser, pour la déployer sur l'espace et la dérouler dans le temps. Rien chez elle qui ressemble à l'immobilité pétrifiée de ces religions de l'Orient qui n'échappent à l'action des années que parce qu'enfermées dans des formules sans vie et reléguées dans un coin du monde, elles se recrutent dans une caste héréditaire. La durée de l'Eglise n'est pas la conservation factice d'un cadavre desséché par les essences mêmes qui l'embaument. C'est la perpétuelle jeunesse de la nature animée. Elle ne subsiste qu'en se renouvelant. Ses dogmes, qui se développent sans se modifier, ouvrent à la curieuse activité de l'homme un champ de réflexion qui n'est jamais parcouru tout entier. Chaque époque trouve une manière propre sinon de les concevoir et de les définir, au moins de les pratiquer et de les défendre. En même temps, le libre choix de ses pasteurs, tous sortis des rangs les plus divers par une vocation spontanée, la maintient avec le milieu social qui l'environne dans un si juste accord que, sous toutes les latitudes et à toutes les dates, il n'est ni siècle ni peuple dont elle ne soit contemporaine et concitoyenne. Tandis que sa tête se perd dans le ciel, elle respire l'atmosphère qui fait vivre et germer la terre, et ses pieds baignent dans le flot des générations humaines. Toujours, suivant la vive expression de Lacordaire, quelque charme emprunté au temps vient parer son éternité (1). De là une réaction admirable et constante de l'Eglise sur les sociétés et des sociétés sur l'Eglise. Les saintes croyances de la foi, fructifiant dans le cœur des nations qui les ont reçues, y élèvent par une ascension continue le niveau de l'intelligence et des mœurs. L'Eglise, à son tour, dans la personne de ses ministres, suit et partage le développement qu'elle a provoqué.

C'est ce mélange d'antiquité et de jeunesse, de perpétuité et de rénovation, cette variété dans l'unité, et ce mouvement dans la durée, c'est tout cela qui éclate dans la suite comparée des grandes conventions ecclésiastiques dont nous allons voir rouvrir la série, et qui marque chacune d'elles d'une empreinte

(1) Lacordaire, *Lettre sur le Saint-Siége*

d'originalité particulière. C'est tout cela dont le récit nous charmait naguère, et dont nos yeux, dès cette année même, attendent le vivant témoignage. A défaut de tout autre sentiment, une immense curiosité pénétrerait encore nos cœurs. Car jamais la permanence de la doctrine, à travers la dissimilitude des temps, ne se sera manifestée par un plus émouvant contraste. Après trois cents ans d'intervalle, ce sera la même foi exprimée par les mêmes formules ; mais quelle différence dans le tour d'esprit et dans le fond même des idées de ses interprètes ! Depuis Trente, que de nations nouvelles venues à la lumière du jour et de l'Evangile ! Chez les vieux peuples, quel bouleversement ! Ils seront évêques comme leurs devanciers et parleront au nom de la même autorité ; mais qu'ils ressemblent peu d'ailleurs soit aux sujets soumis de Constantin, soit aux seigneurs suzerains des villes épiscopales du moyen âge, ces enfants de Paris ou de New-York élevés à l'école de la souveraineté populaire et de l'égalité démocratique ! Et qu'elle est grande l'institution où des caractères si opposés auront pu trouver place l'un après l'autre sans se combattre, mais sans se confondre, et se faire entendre sans se contredire ni se répéter !

Mais avant la curiosité, avant même l'admiration, la première place doit être réservée à la reconnaissance. Ce bienfait inattendu nous vient tout entier de la résolution d'un seul homme ; le dessein en est né dans sa pensée, l'exécution en est due à son courage. Cette réapparition des conciles, dont le projet aurait fait sourire nos pères, et dont le comte de Maistre lui-même refusait l'espérance à la postérité chrétienne, c'est Pie IX qui l'a crue, et par la vertu de sa foi l'a rendue possible. On ne sait, dans un tel acte, ce qui mérite le plus juste hommage de sa hardiesse ou de sa perspicacité. Le jour que Pie IX a choisi pour convoquer, à trois ans de distance, la réunion de l'Église, c'est celui même où les troupes françaises allaient quitter Rome et où l'Italie triomphante commandait déjà ses logements au Capitole. C'est ce jour-là qu'un vieillard désarmé a promis l'hospitalité au monde entier sur ce coin de terre

sacré qui s'effondrait sous ses pas! Depuis le sénat romain mettant aux enchères le terrain où campait Annibal, nous n'avons pas mémoire d'un aussi audacieux défi jeté par le droit à la force et par la vertu à la fortune. Quelle grandeur d'âme supérieure à tous les périls! Mais quelle intelligence aussi supérieure, dans sa simplicité même, à tous les obstacles! Comme ce vieux pontife, que la civilisation moderne accuse souvent de la mépriser et de la méconnaître, a compris plus vite que tout le monde quelles ressources cette civilisation même lui offrait pour délivrer son Église de ses entraves et lui rendre la plénitude de ses organes! Deux choses avaient interrompu la périodicité des conciles et semblaient s'opposer pour jamais à leur retour : les prohibitions jalouses des lois politiques et l'étendue que les découvertes du seizième siècle avaient fait prendre à la chrétienté. En Europe, nulle communication n'était permise entre Rome et les évêques sans le bon plaisir royal; hors d'Europe, le monde chrétien était devenu trop grand pour qu'une convocation à jour fixe pût être entendue et obéie à temps. La politique et la géographie de concert semblaient ainsi se jouer du pieux rêve de Pie IX. Mais Pie IX a prévu que deux forces aussi irrésistibles et aussi modernes l'une que l'autre l'aideraient à triompher de ces résistances, que l'opinion viendrait à bout de la politique, et la vapeur de la géographie. Double prévision que l'événement justifie. Devant le soulèvement de la conscience populaire, pas un souverain n'a osé chercher dans l'arsenal de ses vieilles lois des armes dont le tranchant rouillé aurait causé plus de risée que de terreur. Tous les évêques iront à Rome sans même solliciter l'*exeat* royal, entourés non sans doute des honneurs qui auraient suivi autrefois leur dignité sacerdotale, mais du respect que le législateur de nos jours est contraint de témoigner à la liberté primitive de l'individu. Ils s'y rendront non point dans le pesant et brillant cortége que leur aurait prêté la munificence intéressée des souverains, mais sans rien demander et sans rien devoir à personne, portés par ces courants de feu qui, de Berlin à Cadix, de Bombay à Calcutta et de San-Fran-

cisco à New-York, sillonnent le monde et domptent l'espace en doublant le temps. Ils accourront tous à jour fixe et à point nommé, avec la régularité mathématique que cette force savante, produit elle-même et esclave du calcul, sait imprimer à tous ses mouvements. La maturité de l'Église devra ce jour-là à la magique invention de la vapeur le même service que la puissante administration de l'empire romain rendit autrefois à son adolescence. Les voies romaines ont ouvert le passage aux premiers propagateurs de l'Évangile. Les voies ferrées sont les rayons qui vont ramener la vie chrétienne de chacun des points de la circonférence démesurément agrandie à son centre demeuré immuable. Voilà comme tout s'aplanit devant la piété de Pie IX, et sa confiance ingénue s'est trouvée plus forte et plus fine que la prudence des sages de ce monde.

I

De la hauteur où ces considérations nous élèvent, et de la pleine satisfaction dont elles comblent notre foi et nos espérances, il nous est pénible, on le conçoit, de redescendre jusqu'aux bruits vulgaires dont la prochaine réunion du Concile alimente autour de nous la presse quotidienne, et jusqu'aux craintes que ces bruits font naître dans certains esprits. C'est le métier pourtant d'un recueil périodique comme le nôtre, dont la tâche est plus pratique que spéculative, c'est sa dure condition d'avoir à constater et à discuter des faits et des sentiments que préférerait dédaigner un chrétien contemplatif et philosophe. Ce qu'on dit, ce qu'on pense autour de nous du Concile, ce qu'on en redoute et ce qu'on espère, tout cela pèsera sans doute d'un bien léger poids dans ses décisions et dans ses destinées futures. C'est de tout cela cependant que nous avons le devoir d'entretenir nos lecteurs, et c'est notre obligation aussi de leur faire connaître sur tous ces sujets, avec la réserve que la nature comporte, notre pensée tout entière.

A ce titre, nous n'essaierons pas de dissimuler que la joyeuse admiration dont nous pénètre l'attente du futur Concile est troublée même chez beaucoup de nobles esprits par des inquiétudes qu'exploite avec art la presse irréligieuse, et qui ont pénétré dans les conseils de plusieurs cabinets d'Europe. Nous dirons sans détour sur quoi portent ces inquiétudes, et avec la même franchise pourquoi nous ne les partageons pas.

Deux craintes sont principalement exprimées par ceux qu'effraie d'avance la date du 8 décembre prochain. Ils supposent que la réunion du Concile a eu pour but et doit avoir pour effet de concentrer toute l'autorité de l'Église sur la tête du souverain pontife. Ils craignent que de monarchie tempérée et partagée (telle qu'elle leur est apparue jusqu'ici), l'Église ne sorte du prochain Concile transformée en une monarchie absolue et gouvernée sans contrôle par un chef unique.

Ils supposent également que des décisions sont préparées pour le Concile et seront adoptées par lui, portant une condamnation dogmatique et absolue sur certains principes mi-partis politiques et religieux, qui figurent dans la plupart des constitutions modernes : et ils craignent que l'effet de ces décisions ne soit de placer dans les pays que de telles institutions régissent, l'Église en hostilité ouverte avec la société civile, et les catholiques dans la douloureuse alternative d'avoir à choisir entre l'obéissance aux prescriptions de leur Église et l'attachement qu'ils doivent aux lois de leur patrie.

Telles sont, en sondant dans ses replis les plus intimes la pensée publique, les deux suppositions qui la troublent. Supposition est le mot dont nous nous servons à dessein. Car nous sommes ici en pleine hypothèse, personne, absolument personne, ne sachant et ne pouvant savoir ni ce que le Saint-Père a résolu de proposer aux méditations du Concile ni quelles propositions pourront naître de l'initiative du Concile lui-même. Le secret le plus absolu a été observé, à cet égard, même envers les évêques. Ce que les évêques ignorent, nul ne peut prétendre à le connaître. Et il est à remarquer en particulier que des deux points que nous venons d'indiquer, des rapports du Pape

avec l'Église et de l'Église avec la société civile, aucune mention n'est faite, même par l'allusion la plus indirecte, dans la bulle qui a convoqué le Concile. En sorte que quiconque à ce sujet émet une prévision ou exprime une crainte, emprunte le tout à son imagination et s'expose à être contredit par l'hypothèse directement contraire.

Quant à nous, notre parti est pris de nous abstenir de ces spéculations téméraires, mais ce n'est pas y prendre part, que d'expliquer par quels motifs celles qu'on nous soumet nous paraissent dénuées de toute vraisemblance.

II

Comment pourrions-nous craindre, en premier lieu, que la réunion solennelle de tous les représentants de l'Eglise soit destinée et doive aboutir à ranger ces représentants eux-mêmes dans un état de dépendance exagérée sous la main d'un chef unique? En d'autres termes, comment penserions-nous que ce qu'on pourrait appeler, par une expression profane, la convocation des états généraux de l'Église ait pour effet de créer dans son sein une monarchie despotique qui n'y a jamais existé? Il y a là quelque chose de contradictoire dans les idées comme dans les termes qui répugne au sens commun. Ce n'est ni l'usage ni le penchant naturel des grandes assemblées de consommer elles-mêmes leur propre abdication.

De quelle autorité, d'ailleurs, parle-t-on? car l'autorité dans l'Église peut être envisagée sous deux aspects différents. Il y a l'autorité dogmatique, qui tranche, avec l'assistance de l'Esprit-Saint, par une décision infaillible, toutes les questions relatives à l'interprétation de la foi et à la règle des mœurs. Il y a l'administration, le gouvernement de l'Eglise proprement dit, qui s'exerce suivant les juridictions et les règles prescrites par

les canons, avec le secours sans doute de la grâce divine, mais avec les chances d'erreur et de faute que comporte l'imperfection de la nature humaine chez les pasteurs à qui la charge en est confiée.

Est-ce la première de ces deux autorités, l'autorité dogmatique, qu'on craint de voir concentrer sur la tête du Pape? S'attend-on que le Concile, tranchant la question vivement débattue entre l'ancienne Sorbonne et les docteurs ultramontains, et disputée entre Bossuet et Fénelon, définira dogmatiquement l'infaillibilité du chef de l'Église?

On conçoit quelle réserve est imposée sur un point qui est à ce degré du ressort de la théologie, à une rédaction laïque comme la nôtre, dont la prétention a toujours été de défendre la foi, non de la commenter ou de la définir. Cette réserve n'est pas d'hier ni commandée par les circonstances. Le *Correspondant* l'a toujours observée. Étranger aux querelles d'école si vivement engagées autour de nous sur ce point, le plus ardu peut-être de toute la doctrine, laissant à tous ses collaborateurs la liberté que l'Église accordait elle-même à leur conscience, le *Correspondant* n'a jamais songé qu'à éloigner de lui tout ce qui, dans chaque opinion, lui paraissait présenter le caractère de la passion ou l'accent de l'injure. Ni les préventions jalouses que nourrissait l'ancien gallicanisme contre la cour de Rome, ni les violences non moins iniques auxquelles de nouveaux docteurs se sont livrés contre les plus hautes renommées de notre Église de France, n'ont trouvé place dans ces colonnes. Nous ne sortirons pas de cette mesure, à la veille d'un concile, pour entreprendre de dicter des leçons, pas plus dans un sens que dans l'autre, à ceux de qui nous attendons la lumière.

Mais c'est l'humilité même de notre bon sens qui nous inspire d'avance une pleine confiance dans la résolution, quelle qu'elle soit, que pourra prendre le concile œcuménique, s'il juge convenable (ce que nous ignorons) de traiter ou d'écarter cette matière délicate entre toutes. Il nous suffit, en effet, de nous rappeler notre catéchisme pour savoir que, si les marques de l'infaillibilité pourraient paraître douteuses là où le Pape et

les évêques seraient séparés, dès que ces deux autorités sont réunies, l'ombre même d'un doute légitime disparaît et l'infaillibilité est certaine. On peut contester l'infaillibilité d'un décret du Pape, séparé du consentement exprès ou tacite de l'épiscopat, et plus sûrement encore l'infaillibilité des décrets d'un concile qu'aucun pape ne confirme. Mais une décision conciliaire, revêtue de l'assentiment pontifical, ou une proposition pontificale, corroborée par le consentement de l'épiscopat, l'infaillibilité est là, ou elle n'est nulle part. L'Esprit-Saint parle par ce double organe, ou il ne parle jamais : un catholique leur doit sa soumission, ou il cesse de mériter ce nom. Or il est évident que c'est en face du concours librement établi de cette double autorité que nous allons nous trouver aujourd'hui. Rien ne pourra sortir du concile que de son libre et commun consentement. De quoi donc, gens de peu de foi, irions-nous nous alarmer? Comment croire qu'une assemblée véritablement œcuménique, sur laquelle ne pèse aucune pression, dont n'est exclu aucun membre légitime, sera assez abandonnée de l'Esprit-Saint pour se dépouiller elle-même sans motif, au profit d'un autre pouvoir, de ce qu'il y aurait d'essentiel, d'exclusif et de divin dans ses prérogatives? Supposer chez une assemblée purement humaine un renoncement irréfléchi de cette nature, ce serait déjà une absurde hypothèse; mais appliquée à une assemblée infaillible, la supposition est presque sacrilége, car c'est admettre que l'Esprit-Saint prendrait plaisir à nous égarer sur le choix de ses interprètes. Le concile a le droit de nous demander de n'être pas plus difficile que lui-même sur l'étendue de ses droits et l'usage qu'il en peut faire.

Et quand nous nous en remettons ainsi avec pleine soumission à la décision du Concile, il est bien entendu que c'est au Concile tout entier et à son chef que s'adresse notre confiance. Il n'est point d'usage, on le sait, dans les conciles, de procéder par la voie parlementaire des majorités relatives ou absolues. Les décisions n'y sont prises, surtout en matière dogmatique, que par un concours de suffrages suffisants pour que le décret puisse être

réputé l'œuvre de l'Église entière. La raison de ce scrupule est bien simple : c'est que les conciles ne créent pas les dogmes, ils les reconnaissent seulement et les déclarent. Ils proclament avec une vigueur et une netteté nouvelles ce que l'Eglise partout et toujours a cru par une foi au moins implicite : *Quod semper et ubique et ab omnibus creditum est.* Il suffit donc qu'une croyance soit contestée par une partie notable et pieuse de l'Eglise, qui n'est jamais sortie du giron commun, pour qu'un concile hésite à la faire passer à l'état dogmatique. Telle est la réserve qui a toujours prévalu en toute matière : mais dans celle-ci en particulier, dans ce qui touche aux rapports mutuels du Pape, du concile et des évêques, il y a une jurisprudence établie à Trente dont à coup sûr le Vatican ne s'écartera pas. On sait, en effet, que si rien n'a été décrété au concile de Trente sur ces points épineux, c'est qu'on n'y put tomber d'accord d'une rédaction commune avec les prélats qui représentaient l'Eglise de France, et le pape Pie IV fut le premier à demander que le sujet fût entièrement écarté, pour qu'*aucune définition n'eût lieu sans le concours unanime de tous* les *Pères* (1). Pie IX n'aura pas moins à cœur que Pie IV la concorde de ses frères. C'est donc, quoi qu'il arrive, de l'unanimité morale de l'Eglise que toute décision procédera, et s'inquiéter encore en face de l'Eglise unanime, c'est vraiment garder trop peu de souvenir des promesses de Jésus-Christ.

Nous savons bien ce qu'on peut opposer à cette assurance. Ce qu'on redoute, nous dit-on, ce n'est pas une définition de l'infaillibilité du Pape, faite après examen, avec réflexion, sous la forme d'une décision régulière ; c'est une sorte d'acclamation enthousiaste et vague arrachée par surprise à la piété filiale des évêques, dès l'ouverture du Concile et avant toute délibération. On ne craint pas le résultat d'un libre débat : on craint que le débat ne soit étouffé et supprimé par l'entraînement. Et pour justifier cette appréhension, on nous

(1) Pallavicin, *Histoire du Concile de Trente,* l. XIX, ch. xv.

montre dans des journaux qui se disent bien informés le programme de cette mise en scène déjà tracé par avance : la distribution des rôles faite par anticipation; le Saint-Père s'abstenant de rien proposer sur un sujet qui le touche directement, mais sûr qu'on viendra lui offrir ce que la réserve ne lui permet pas de demander; des évêques se chargeant de prendre l'initiative avec une spontanéité prévue; le Concile entraîné par un pieux mouvement de ferveur, et se trouvant ainsi, dès le premier jour, avoir déposé entre les mains du Pape toute son autorité avant même de l'avoir exercée.

Nous avons lu, en effet, comme d'autres, ce programme de pure fantaisie, emprunté à l'imagination d'un de nos confrères dans la presse périodique : nous l'avons lu et n'y avons pas ajouté la moindre foi, et cela par la simple raison que nous n'avons pas mémoire dans toute l'histoire de l'Église, d'un dogme établi ainsi par la voie d'une acclamation improvisée. Nous avons bien vu, dans les fastes des empires, des prétendants au trône se faire offrir par des confidents une couronne qu'ils ne voulaient pas briguer ouvertement. Nous avons bien vu, dans les annales de nos assemblées révolutionnaires, des principes sociaux et politiques subitement éclos dans une séance pleine d'un orageux enthousiasme. Mais ni ces détours ni ces surprises n'ont jamais passé le seuil des saintes assemblées de l'Église. Aucun des dogmes promulgués par les conciles, pas même ceux qui, étant essentiels au fond de la religion, pouvaient paraître le moins du monde susceptibles de discussion, — pas même la consubstantialité du Verbe ou la divinité du Saint-Esprit, — n'ont été proclamés sans le plus lent, sans le plus mûr examen des controverses qui en avaient rendu, soit la portée douteuse, soit la définition nécessaire. N'y eût-il pas d'autre raison pour marcher à pas comptés, il y aurait toujours celle-ci : c'est qu'on ne peut définir une opinion sans condamner la contraire. Or condamner, c'est-à-dire jeter hors de l'Eglise des cœurs sincères, c'est le plus terrible et le plus délicat exercice du pouvoir des juges de la foi. Des juges condamnant par acclamation ! même dans un tribunal

humain, le contraste de ces deux mots fait frémir. Quoi Arius, Macédonius, Pélage, Luther, ont été sérieusement discutés avant d'être frappés sans rémission! Chacun des mots, chacune des syllabes de leur sentence a été mesurée et pesée! Qui pourrait témoigner moins d'égard à une doctrine peut-être inexacte, mais qui a été publiquement professée dans l'Eglise pendant des siècles par des hommes dont elle s'honore? Qui se sentirait de taille à condamner dédaigneusement, et par voie de prétérition, des docteurs comme Bossuet, des princes de l'Eglise romaine comme Bausset et la Luzerne, et avec eux le passé le plus pur de l'Eglise de France?

Et puis, proclamer n'est pas définir, et c'est une définition, avant tout, qui serait nécessaire au principe de l'infaillibilité pontificale, si le Concile jugeait à propos de lui rendre hommage. Il faudrait dire nettement, de manière à ne laisser aucun doute dans aucun esprit, dans quel cas, à quelles conditions, dans quelles limites, sur quelles matières les décrets du souverain Pontife doivent être considérés comme investis du privilége sublime de l'infaillibilité. Omettez une seule de ces indications, et la conscience des fidèles, égarée dans le vague, ne saurait plus où se prendre. Il ne suffirait nullement d'énoncer, en termes généraux, que le Pape est exempt de toute chance d'erreur, quand il parle comme chef de l'Eglise, et, suivant l'expression vulgaire, *ex cathedra?* Car à quel signe reconnaître ce caractére de chef de l'Eglise, distinct dans le vicaire de Jésus-Christ de sa qualité personnelle? Et quand est-il censé parler du haut de la chaire de Pierre? Autant de questions sur lesquelles les partisans les plus déterminés de l'infaillibilité pontificale ne sont pas encore arrivés à une solution commune. Ni Mansi ne parle comme Bellarmin, ni Bellarmin comme Orsi, ni Orsi comme Cappellari. Il y a des docteurs qui comptent jusqu'à vingt-huit conditions indispensables pour concentrer dans la personne du Pape toute l'autorité de l'Eglise. En revanche, d'autres, moins nombreux que bruyants, à la vérité, coupent court à toute difficulté, par un moyen commode, en reconnaissant à la personne du Pape une sorte

d'illumination personnelle, à laquelle participeraient tous ses actes et toutes ses paroles. Comment une acclamation, faite d'enthousiasme, irait-elle trouver du premier coup la vérité entre ces opinions contraires? Si elle embrasse l'un des systèmes, quelle réclamation chez les défenseurs de l'autre? Si elle se tient dans des expressions vagues qui laissent les points débattus dans l'obscurité, c'est ouvrir la discussion même qu'on veut fermer. Et, à quoi bon une décision, si elle n'éclaircit et ne termine rien?

Et qu'on ne dise pas, comme nous l'avons lu quelque part, que le principe une fois posé s'éclaircirait dans l'application, et que ce serait au souverain Pontife même, chaque fois qu'il élèverait la voix, à nous indiquer en quelle qualité et avec quelle autorité il entend parler. Une telle réponse, qui investirait en fait le souverain Pontife d'une infaillibilité sans limites, car qu'est-ce qu'une limite qu'on pose soi-même et qu'on recule à son gré? aurait, en outre, l'inconvénient de méconnaître entièrement la nature même des décisions théologiques. Il n'en est pas, en effet, des décrets des conciles comme des lois humaines, qui ne stipulent que pour les cas à naître et n'engagent que l'avenir. La force principale des décisions dogmatiques, au contraire, est toujours rétrospective. Encore un coup, les conciles ne créent pas des dogmes : ils les reconnaissent, et ils n'en sont pas les auteurs, mais les témoins. Ils disent ce qui a toujours été, non ce qui va être : ils ne font pas la vérité, ils la constatent. Dès lors, de cela seul qu'un souverain pontife aurait été reconnu infaillible, sous certaines conditions, par un concile de 1869, il s'ensuivrait nécessairement que tous les Papes ont toujours été infaillibles aux mêmes conditions, depuis l'origine même de la Papauté. Tous les actes, toutes les décisions émanées des souverains Pontifes, à une époque quelconque, dans les conditions déterminées, seraient reconnus, *ipso facto*, comme revêtus de ce privilége, et obligeant, dès à présent et à jamais, la conscience des fidèles. C'est alors affaire aux historiens et aux docteurs à rechercher dans les dix-huit siècles de l'histoire ecclésiastique,

parmi tant d'actes souscrits de la main des Papes, ceux qui, rentrant dans la catégorie sacrée, devront faire loi jusqu'à la fin des temps pour la foi des chrétiens, et ceux qui, n'ayant été que l'effusion des sentiments privés, ne demeurent plus aujourd'hui que des documents historiques. Avec la décision la mieux faite et la plus exacte, ce sera toujours là, on peut l'affirmer, une tâche très épineuse. Mais avec une acclamation indécise, qui poserait l'infaillibilité pontificale en principe, sans en déterminer les caractères, une telle distinction à faire à travers tout le passé de l'Église deviendrait pour les savants une impossibilité véritable, pour les consciences chrétiennes un sujet constant d'angoisse, et pour l'Église comme pour les sociétés une perpétuelle menace.

Comment ne pas voir, par exemple, que, du premier coup dans cette recherche, on va tomber sur la série des actes émanés des Papes pendant la lutte glorieuse engagée au moyen âge entre le sacerdoce et l'Empire : sur ces bulles fameuses qui ont déposé des souverains, délié des sujets de leur serment de fidélité, transporté des couronnes ou des provinces d'un monarque à un autre, établi, en un mot, souvent avec tout l'appareil d'une autorité doctrinale, la suprématie du Saint-Siége, même en matière politique, et la subordination du pouvoir temporel au pouvoir spirituel, même dans l'ordre purement civil? Quel caractère assigner à ces actes aussi illustres que les noms de Grégoire VII, d'Innocent III et de Boniface VIII? Le bon sens indique assez que l'infaillibilité dogmatique n'a rien à voir dans ces faits tout politiques, et qu'il n'y faut reconnaître qu'une application, excessive ou non, mais souvent salutaire, des principes de droit public en vigueur dans le moyen âge, un usage ou un abus de cette dictature temporaire que la Papauté avait reçue de la confiance des peuples, dans le naufrage du monde ancien, et pendant l'enfantement du monde moderne. Le bon sens l'indique, disons-nous; mais comment affirmer et surtout comment appliquer cette distinction, si le Concile n'a pas mis d'avance aux mains de l'historien un fil conducteur qui lui permette de se guider avec

sûreté dans ce dédale? Comment empêcher surtout les ennemis de l'Église de prétendre qu'une fois l'infaillibilité admise, elle s'étend à cette nature d'actes pontificaux comme à toute autre; que dès lors les prétentions à la monarchie universelle deviennent une annexe au *Credo*, et que Pie IX, qu'il le veuille ou non, est obligé de traiter Napoléon III comme Boniface traitait Philippe le Bel, et de parler à François-Joseph sur le même ton dont Innocent III commandait à Frédéric de Hohenstaufen. Et comment empêcher d'imprudents amis que nous connaissons de relever le défi et de le soutenir? Qu'une pareille controverse s'engage, et qu'elle trouve dans les termes de l'acclamation du Concile un prétexte d'une apparence suffisante, il n'en faut pas davantage pour réveiller tous les ombrages des souverains, effaroucher la susceptible indépendance des sociétés laïques, et faire désigner partout les catholiques comme des serviteurs et des instruments obligés de l'absolutisme théocratique. Il n'en faut pas davantage pour exaspérer contre eux la persécution à Saint-Pétersbourg, faire revivre à Londres les exclusions dont ils sont à peine affranchis, et à Paris peut-être couper le dernier fil qui unit encore l'Église à l'État.

Telle serait la conséquence d'une formule vague de l'infaillibilité pontificale, comme celle qui pourrait sortir d'une acclamation irréfléchie. A la vérité, on peut dire que le Saint-Esprit sera là pour y pourvoir, et qu'il est libre de s'exprimer par la voie de l'acclamation comme par toute autre. Assurément, il le peut, comme il peut faire tous les miracles : et c'en serait un (et non pas des moindres), qu'une assemblée de huit cents personnes, trouvant d'inspiration et d'emblée une définition sur laquelle les docteurs hésitent depuis tant d'années. Mais il ne serait ni pieux, ni raisonnable de s'y fier. Car l'assistance promise par l'Esprit-Saint au Concile est surnaturelle plutôt que miraculeuse. Elle rend les décisions certaines, mais non moins nécessaires les recherches qui doivent les précéder. Elle préserve de l'erreur, mais n'a jamais dispensé de l'étude et de la raison. C'est un auxiliaire qui vient en aide au bon emploi des facultés humaines, non au mépris de toutes les règles de la

prudence. Cette prudence, soyons-en sûr, ne manquera ni aux Pères, ni à Pie IX. Et ce ne sera pas la prudence de Pie IX seulement, c'est sa générosité surtout qui s'offenserait d'un tel hommage, où paraîtraient manquer à la fois la dignité et la liberté. Le grand cœur de Pie IX nous est garant qu'il n'a jamais songé à faire du Concile une de ces formalités solennelles qui dans les démocraties asservies viennent colorer la dictature du simulacre de la légalité. On n'y verra pas de plébiscite proposé par *oui* ou par *non* à un peuple muet ou ébloui.

Et, à vrai dire, si Pie IX était l'héritier de ces traditions ambitieuses et envahissantes que l'ancien gallicanisme se plaisait à supposer à la Papauté, s'il ne songeait qu'à étendre à tout prix les prérogatives de son siége aux dépens des droits de ses frères dans l'épiscopat; de tous les moyens à employer pour atteindre ce but, la résurrection inattendue des conciles eût été le plus mal imaginé. Il y en avait un autre, aussi naturel que commode, qui n'exigeait même aucun effort d'esprit. C'était le procédé précisément inverse. C'était de laisser durer, sans rien dire, une interruption déjà trois fois séculaire, suffisamment justifiée par la nécessité, acceptée comme définitive par tout le monde, mais dont la conséquence inévitable était d'investir par le fait la Papauté de la plénitude de l'autorité dogmatique.

Qui ne voit que telle était la suite infaillible de la suspension prolongée des conciles et comme une pente irrésistible sur laquelle il suffisait aux Papes de s'abandonner? Au défaut des conciles, en effet, et dans l'impossibilité de les réunir, il n'est personne qui conteste que c'est au Pape à porter la parole pour défendre la foi, qui ne peut demeurer sans témoignage : et nul ne conteste non plus que les jugements émanés à ce titre de la chaire pontificale, infaillibles ou non à leur origine, peuvent acquérir par l'assentiment tacite de l'Église dispersée une vertu qui les élève au-dessus de toute discussion. Ainsi ont été condamnés au siècle dernier, sur la demande de l'Église et même des rois de France, Molinos et Jansénius dans toutes les nuances de leurs erreurs, et il n'est personne au-

jourd'hui qui mette en doute la valeur irréfragable des décrets pontificaux qui ont défini, à l'encontre de ces faux docteurs, la vraie nature de l'amour divin et de la grâce sanctifiante. A peine s'il reste encore dans quelque coin reculé du quartier Saint-Jacques ou dans quelque campagne de la Hollande un janséniste qui proteste contre la bulle *Unigenitus*. Il est donc bien vrai qu'en fait, depuis trois cents ans, toutes les questions de foi ont été résolues par le jugement du souverain Pontife, sans aucun concours préalable de l'Episcopat et de l'Église. Il n'en est aucune qui ait été débattue ailleurs que dans les congrégations romaines. Le Pape était ainsi devenu, non-seulement le juge souverain, mais, en un sens, le juge unique de la foi, parce qu'il était le seul possible. Personne ne pouvait s'en plaindre ni l'accuser d'usurpation. Tous les catholiques devaient s'estimer heureux, au contraire, que dans les épreuves de l'Église la vérité eût trouvé chez les Papes des défenseurs toujours prêts et toujours à l'œuvre. Mais encore est-il que l'autorité dogmatique tout entière avait passé ainsi au siége de Rome, et qu'à laisser durer cet état de choses, contre lequel aucune réclamation ne s'élevait, la Papauté, si elle n'eût calculé, comme une puissance humaine, que l'intérêt de sa grandeur propre, avait tout à gagner et rien à perdre.

La conséquence allait même plus loin que le champ toujours borné des questions dogmatiques : elle s'étendait au détail comme l'ensemble du gouvernement de l'Église. Il faudrait bien peu connaître le chemin que les idées suivent dans les esprits, et l'impression que les faits extérieurs produisent sur les imaginations pour ne pas deviner d'avance quel devait être le résultat de cette situation, non-seulement sans égale, mais sans analogue, faite à la papauté par l'interruption indéfinie des conciles. A exercer ainsi toute seule la plus haute des prérogatives dont Jésus-Christ ait investi son Eglise, la Papauté absorbait, à elle seule aussi, tout le crédit et tout l'ascendant que perdait l'épiscopat. La pondération des pouvoirs, établie par le droit divin dans l'Église, se trouvait intervertie par le seul fait que les évêques cessant d'être les associés du Pape dans le

jugement de la foi, se trouvaient réduits au rôle d'interprètes de la pensée d'un supérieur, souvent de simples organes de transmission. Cette voix du premier pasteur, seule retentissante au milieu du silence de l'Eglise, et celle des évêques ne s'élevant que pour lui faire écho, quoi de plus propre à accréditer dans l'esprit des simples la très-fausse opinion que dans la Papauté seule réside l'Eglise entière! Quoi de mieux fait pour altérer à leurs yeux le caractère original et grandiose imprimé par Jésus-Christ à la monarchie qu'il a fondée : monarchie qui est un corps vivant, où la tête reçoit des membres autant de vie qu'elle leur envoie, — monarchie vraiment fraternelle, suivant l'expression des vieux docteurs, *monarchia inter fratres*, — pour lui faire prendre l'aspect d'un de ces empires centralisés où il n'y a qu'un maître et des serviteurs et où le mouvement se communique du sommet aux extrémités avec la régularité mécanique d'un automate!

De là le reproche souvent fait et non sans raison aux catholiques modernes d'avoir laissé perdre la respectueuse indépendance que les anciennes Eglises savaient allier avec la soumission, à force d'attendre et de solliciter en toute chose l'impulsion de la Papauté : sorte d'ultramontanisme pratique, de fait et d'habitude, cent fois plus minutieux et plus étendu que l'ultramontanisme doctrinal et présentant une partie des torts et des dangers que l'on prête gratuitement à l'autre. Qui ne le connaît et ne l'a vu à l'œuvre, cet ultramontanisme-là? Qui ne l'entend débiter ses maximes dans les journaux quotidiens? Il faut les voir, ces docteurs improvisés de la presse, aussi ardents et aussi indiscrets que les vrais docteurs des écoles romaines sont rigoureux et réservés, confondant tout ce que Rome distingue, mettant sur le même pied les actes les plus divers et les plus inégaux de l'autorité pontificale pour les imposer avec le même poids, non-seulement au respect, mais à la conscience des fidèles, — mêlant avec les décisions solennelles des Papes les simples avis des congrégations romaines ou les brefs de chancellerie qui ne définissent rien, parfois même des propos empruntés à des conversations et à des correspondances pri-

vées; appelant à toute heure l'intervention de Rome dans le gouvernement intérieur des diocèses et prêts à dénoncer quiconque, fidèle, évêque ou pasteur, n'est pas animé au même degré de l'excès du même zèle; ne négligeant rien, en un mot, pour faire prendre à la soumission des chrétiens envers le Saint-Père l'aspect de la servilité et faire parler à leur amour filial le langage d'une superstition idolâtre. Gardons-nous de faire remonter jusqu'à la Papauté le tort de ces exagérations ridicules qu'elle a plus d'une fois désavouées. Mais remarquons que c'était là l'une des plus fâcheuses conséquences de l'état qui, grâce à Pie IX, touche à son terme, et osons dire que si la sainte liberté de l'Eglise n'était pas, comme la foi elle-mêmes sous la protection de l'Esprit-Saint; si les bases de sa constitution divine étaient, comme les lois humaines, accessibles au ravage du temps et des abus; si le despotisme, en un mot, qui est, aussi bien que l'hérésie, une des portes de l'enfer, pouvait prévaloir sur elle, c'est par la brèche qu'avait laissée ouverte la sus pension des conciles que l'ennemi aurait pénétré dans la place.

C'était là sans doute ce que redoutait Fénelon lorsque, dans le traité même où il prenait la défense de l'infaillibilité ponti ficale, il exprimait le regret que les Papes de son temps, trop confiants dans l'exercice de leur prérogative, ne se missent pas assez en peine de faire appuyer leurs sentences par celle de leurs frères dans l'épiscopat : « Le respect, disait-il, m'em-« pêche de parler librement; je ne puis cependant dissimuler « que les Papes, dans ces derniers siècles, ont trop souvent « négligé la coutume de définir la foi de concert avec leurs « frères, et même qu'ils ont trop souvent cherché à déprimer « l'épiscopat tout entier (1). » Et pour combattre ce dessein supposé et rendre à l'Eglise quelque image de son ancien état, il suppliait les souverains Pontifes de s'associer, au moins

(1) Verecundia me loqui libere vetat, neque tamen silentio prætermitti potest summos pontifices ultimis hisce in sæculis neglexisse pristinum morem definiendi una cum fratribus episcopis, imo et eos omnes depressos voluisse. (Fén., *De summi pontificis auctoritate*, c. XLI.)

pour les définitions de foi, un synode romain composé des évêques d'Italie (1).

Voilà ce que disait Fénelon il y a deux cents ans : que dirait-il aujourd'hui, et combien son vœu modeste n'est-il pas dépassé par la généreuse initiative de Pie IX ! En déliant lui-même les lèvres de l'Eglise universelle ; en restituant de son propre mouvement à l'épiscopat la plus haute, mais la plus oubliée de ses prérogatives, Pie IX a fait voir que, s'il n'a rien à craindre de ses frères, il ne veut pas ou ne veut plus d'une grandeur acquise à leur détriment. Cette noble confiance portera ses fruits. Ce que Pie IX a fait librement, par un élan spontané de son cœur, quand toute l'Eglise était unie et silencieuse à ses pieds, viennent des jours de contestation et d'orage, aucun de ses successeurs ne pourra se dispenser de le faire à son exemple. La vieille coutume de définir la foi est rétablie et ne sera plus détruite. Que toutes les préventions se rassurent : du moment où les conciles auront été une fois possibles, ils seront toujours nécessaires.

Osons même former un vœu : on en a fait tant autour de nous que l'on croit savoir exaucés d'avance, et on exprime au Concile tant de désirs sous une forme qui les fait ressembler à des ordres ! Pourquoi n'userions-nous pas, nous aussi, avec plus de réserve, du même droit, et sans rien prévoir, surtout sans rien commander, qui nous empêcherait de souhaiter et d'espérer tout haut comme les autres? Nous voudrions que cette association de l'épiscopat à la Papauté, dont nous allons revoir après tant d'années le consolant spectacle, devînt, dans le régime futur de l'Eglise, non plus une solennelle exception, mais un usage qui survécût à la convocation toujours rare des conciles, et se prolongeât dans leur intervalle. Une forme pourrait être trouvée par le Concile lui-même, avec l'assentiment du Pape, pour assurer à l'épiscopat tout entier une part dans l'administration habituelle de l'Eglise, à laquelle, par le recrutement trop exclusif des congrégations romaines, le

(1) Fén., *ibid.*, c. XLV.

clergé d'Italie seul est aujourd'hui appelé. A Dieu ne plaise que nous méconnaissions les services qu'a rendus dans les épreuves de l'Eglise cette savante organisation de la cour de Rome, dépôt des saines traditions, grande école de politique, de diplomatie et de jurisprudence, qui a su se montrer tour à tour, dans ses relations avec les puissances de ce monde, souple et ferme, courageuse et modérée, indomptable dans sa résistance et prudente dans ses concessions. Mais cette organisation elle-même est l'œuvre du temps, et le temps qui l'a formée peut aussi la modifier. Ce n'est pas volontairement d'ailleurs, c'est par suite de la méfiance des souverains, qui voulaient garder chacun sous leur main leur épiscopat et leur clergé, que les souverains Pontifes ont été réduits, dans les temps passés, à choisir leurs conseillers habituels parmi leurs proches voisins. Quand toutes les communications de la Papauté avec les nations catholiques étaient interrompues, quand les Eglises nationales elles-mêmes se tenaient en face de Rome dans une réserve jalouse; quand le vide, en un mot, était fait par la politique autour du Saint-Siége, il était naturel que la Papauté se renfermât dans le cercle où on l'avait laissée. Aujourd'hui que les barrières sont tombées, le cercle doit s'élargir. C'est et ce sera à jamais le privilége de la ville éternelle d'être le centre unique de la chrétienté, mais l'Italie, on en conviendra, n'est pas comprise dans ce privilége, et elle est moins digne peut-être aujourd'hui que jamais de s'en attribuer une part. Que la papauté cesse donc d'être exclusivement italienne, pour redevenir, par son union intime avec l'épiscopat, non-seulement européenne, mais universelle et vraiment humaine.

III

Si ce concours habituel des évêques et du Pape s'établissait suivant notre humble désir, c'est dans les rapports de l'Eglise avec la société civile que les effets en seraient surtout heureux et sensibles, et c'est parce que le Concile va réaliser cette espérance dans sa plénitude, au moins pour quelques jours, que nous ne craignons de voir sortir de cette assemblée aucune décision qui nous alarme sur les questions où se trouve intéressée de près ou de loin l'organisation politique des peuples.

De telles questions naîtront-elles dans le Concile? Notre ignorance encore ici est absolue. L'Eglise, nous le savons, ne recherche pas ces débats périlleux; mais ils naissent quelquefois d'eux-mêmes et ne peuvent pas toujours être évités. Quelque distincts que soient, par leur essence même, les deux ordres politique et religieux, et bien que ce soit l'éternel honneur de la religion chrétienne d'avoir proclamé la première leur réciproque indépendance, les limites de ces deux domaines n'ont jamais pu pourtant depuis dix-huit siècles, quelque peine qu'on y ait prise, être rigoureusement définies, et le long de leur frontière indécise s'élève plus d'un point litigieux, qui demeure comme une perpétuelle menace de conflit. Le nombre est grand de ces questions justement qualifiées de mixtes par les anciens docteurs, temporelles sous une face et spirituelles sous une autre, que les deux autorités rangent à titre à peu près égal dans leur compétence. Les relations de la famille, que l'Eglise consacre et que la loi civile règle et garantit, les droits d'association, de réunion, de publicité, d'enseignement que l'Eglise réclame pour la propagation de la foi, mais dont la police trace les limites et châtie les écarts, toutes les règles, en un

mot, qui intéressent la morale publique et sur lesquelles les lois civiles et religieuses ne s'accordent pas toujours, ce sont là autant de sujets de contestations inépuisables qui ont mis aux prises, à toutes les époques, tous les législateurs et tous les clergés du monde. Il y a là, à tout moment et par tout pays, plus de matières inflammables qu'il n'en faut pour qu'une main imprudente puisse allumer entre l'Etat et l'Eglise un débat qui dégénère souvent en hostilité.

Les sociétés modernes ne jouissent à cet égard d'aucun privilége; mais elles ne sont, quoi qu'on en dise, travaillées par aucun mal, ni menacées d'aucun péril nouveau ou particulier. Les difficultés qu'elles éprouvent à vivre en paix avec l'Eglise et l'Eglise à s'accorder avec elles, ne sont ni plus nombreuses ni puisées à des sources plus profondes que celles qu'ont rencontrées leurs devancières. Il serait aisé de montrer qu'en beaucoup de cas ce sont les mêmes sous une forme à peine différente : différente surtout par le retentissement et l'éclat que leur donnent la publicité sonore qui est le régime nécessaire des temps modernes ; différente en ceci, qu'au lieu d'être débattues entre des ministres et des ambassadeurs dans le silence du cabinet, ou entre des jurisconsultes et des canonistes, dans de poudreux in-folio, elles tombent tout de suite dans le domaine populaire et sont envenimées par les mille voix de la presse. Ce sont des conflits plus bruyants, mais en revanche beaucoup moins sanglants que ceux du sacerdoce et de l'Empire au moyen âge, pas beaucoup plus âpres que ceux de Louis XIV et d'Innocent XI en pleine monarchie orthodoxe du dix-septième siècle. C'est une vieille et commune condition à laquelle nos sociétés modernes doivent se résigner, comme toute autre, si elles veulent rester chrétiennes, et que ne terminerait pas même la séparation absolue qu'elles méditent d'opérer entre l'Eglise et l'Etat ; car on ne peut séparer des droits litigieux sans les définir, et c'est sur leur définition justement que le débat s'engage. Force est donc, et force sera probablement toujours de recourir au vieux remède, à l'esprit de prudence et de paix qui des deux parts tempère, par une

mutuelle condescendance, l'entière application des principes et la revendication absolue des droits.

Mais pour s'accorder par un échange de concessions, la première chose, c'est de se connaître et de se comprendre aussi réciproquement. Et c'est précisément pour établir entre les sociétés modernes et l'Eglise cette bonne intelligence qui a plus d'une fois fait défaut, que l'intervention de l'épiscopat autour de la Papauté, dans le Concile comme hors du Concile, nous paraît désormais une condition désirable et suffisante.

Voici, en effet, ce qu'il a été, dans ces derniers temps, aussi aisé que curieux de remarquer. Plus d'une fois depuis le commencement de ce siècle, les souverains Pontifes ont pensé que leur devoir les contraignait à traiter dans des documents solennels quelqu'une de ces questions mixtes où la politique est intimement mêlée à la religion. Plus d'une fois ils ont élevé la voix pour condamner ou pour approuver tel ou tel principe inséré dans les lois de divers Etats. Il est arrivé alors assez souvent que leur langage, mal compris, et encore plus mal interprété, a excité chez les gouvernements comme dans l'opinion publique une vive émotion. Des nations entières, alarmées à tort, se sont crues menacées dans la possession de droits qui leur sont chers, et dont l'usage leur est devenu aussi naturel que l'air qu'elles respirent.

Témoins de ces inquiétudes, les évêques, comme c'est l'office de leur charge, ont alors pris la parole pour rendre à la pensée du Pape son sens et sa portée véritables. Tout aussitôt le trouble s'est apaisé, le malentendu s'est dissipé, le calme est rentré dans la conscience des fidèles comme dans les conseils des gouvernements, et les sociétés, remises de leurs alarmes, ont repris, en paix avec l'Eglise, le cours légal et régulier de leurs destinées.

Plus d'un exemple pourrait être cité de cette action utile de l'épiscopat pour faire comprendre par les sociétés modernes le langage et les vues méconnues de la Papauté ; mais deux en particulier, présents à toutes les mémoires, la feront suffisamment apprécier. On se rappelle l'encyclique fameuse par la-

quelle Grégoire XVI dénonça à la chrétienté les erreurs de doctrine de La Mennais. Le moment où cette condamnation parut était celui-là même où, à la suite d'une révolution dont l'oppression de l'Eglise avait été le signal, et dont la liberté de l'Eglise devenait le mot d'ordre, un congrès réuni à Bruxelles, et formé en majorité de fidèles catholiques, posait les bases de cette sage constitution qui — grand miracle de nos jours — après quarante ans, dure encore. Quelques expressions de l'encyclique de Grégoire XVI pouvaient faire croire que les libertés qui servaient de fondement à la charte belge tombaient sous la réprobation pontificale. Grande fut l'émotion de ces législateurs, aussi bons catholiques que bons citoyens, qui ne voyaient de salut pour leur foi comme pour leur pays que dans les principes qu'ils venaient d'établir, et qui étaient partagés entre leur conscience de fidèles et leur loyauté politique. Leur angoisse fut telle, que quelques-uns, découragés, renoncèrent à leur mandat, et la royauté naissante de Belgique, privée de ses meilleurs défenseurs, allait peut-être périr dans son berceau, si l'Episcopat n'avait fait entendre des conseils plus éclairés. Grâce à ses pieuses démonstrations, plus d'une fois répétées, et que le Saint-Siége n'a jamais contredites, il est avéré aujourd'hui que les illustres fondateurs de la charte belge ont pu, du vivant de Grégoire XVI et sous ses yeux, sans encourir aucune de ses censures, établir des institutions qui assurent à tous les citoyens, sans distinction de culte, une liberté non pas extravagante sans doute et illimitée, mais la plus large qui soit en Europe, et en particulier en matière religieuse ; une pleine liberté d'enseignement, d'association et de presse (1). Il est plus certain encore que les catholiques peuvent aujourd'hui, en pleine sûreté de conscience, respecter et chérir leur constitution, et y demeurer dévoués sans arrière-pensée d'au-

(1) Voy., entre autres documents, les deux lettres de feu Mgr le cardinal Sterckx, archevèque de Malines, publiées sous ce titre : *La constitution belge et l'encyclique de Grégoire XVI.* Malines, mars 1864. Tous les actes précédents de l'épiscopat, sur le même sujet, y sont relatés et répétés.

cune sorte. La mémoire de Félix de Mérode demeure élevée au-dessus de tout soupçon d'hérésie, de même que le serment prêté par les députés catholiques d'aujourd'hui à leur charte fondamentale est élevé au-dessus de tout soupçon de déloyauté.

Le même spectacle, avec les mêmes phases, s'est reproduit naguère sur un plus grand théâtre, après la publication, plus fameuse encore, de l'encyclique *Quanta cura,* émise sous nos yeux par Pie IX. Quelle clameur le premier jour, on s'en souvient! Quel trouble à peu près universel! Ce n'était pas seulement un petit royaume, c'étaient les plus grands Etats d'Europe qui se croyaient ou se disaient menacés dans le fond même de leur constitution sociale et politique! Et ce n'était pas seulement telle ou telle institution contemporaine, c'était la civilisation moderne tout entière, avec son cortége de découvertes, de science, de richesses et d'industrie, que la brièveté obscure d'une phrase du *Syllabus* semblait déclarer, en principe, irréconciliable avec l'Eglise. L'émoi fut considérable dans tous les rangs de la société européenne, et, pour ne parler que de ce qui nous touche, de la société française. Gouvernement et opposition, presse officielle, libérale et révolutionnaire firent pour un moment concert de récriminations et d'alarmes. Comment est tombé tout ce bruit, et comment n'en reste-t-il plus aujourd'hui qu'un souvenir? Ce sont encore les évêques qui y ont mis un terme, et par une résolution d'autant plus méritoire, que cette fois une absurde prohibition prétendait leur fermer la bouche. Quiconque a présente à la pensée la série mémorable des mandements épiscopaux qui ont suivi l'encyclique *Quanta cura*, et dont aucun n'a été désavoué par le Saint-Siége, sait aujourd'hui parfaitement que rien, dans l'acte pontifical, ne devait avoir pour effet soit d'ébranler *les anciennes maximes du droit public en France,* soit de porter atteinte à *l'indépendance du pouvoir civil* ou aux *principes sainement entendus* que la révolution de 1789 a introduits *à la base de nos constitutions* modernes. Encore moins cette encyclique prétendait-elle interdire aux catholiques de garder résolûment leur place parmi les défenseurs de toutes les

libertés publiques; et chacun a pu voir, dans la dernière crise que la France vient de traverser, si ce drapeau fléchissait dans la main des plus illustres comme des plus soumis (1).

Tel est l'effet pacifique et lumineux produit sous nos yeux par l'intervention de l'épiscopat, à la suite des paroles des souverains Pontifes. Non sans doute que les Papes aient besoin qu'on corrige et qu'on rectifie leur langage, ou qu'il y ait deux doctrines concurrentes, dans l'Eglise, et que les évêques de tel ou de tel pays substituent, par une interprétation captieuse, la leur à celle des Papes eux-mêmes. Dieu nous garde d'un tel soupçon! Mais c'est qu'il y a, entre le langage des Papes et celui des évêques la différence qui existe, en toute matière, entre la langue propre à une science et la langue commune et entre les principes absolus et leur application particulière. Les documents pontificaux parlent la langue de la théologie, langue précise, très-mal comprise et surtout très-mal étudiée de nos jours où les mots ont un sens souvent différent du sens vulgaire, dont on ne peut arbitrairement étendre ou restreindre la portée. De plus les Papes, s'adressant à la chrétienté tout entière, laissent toujours à leur pensée la plus grande généralité; les principes qu'ils posent ou qu'ils condamnent sont toujours pris dans leur portée universelle ou absolue, sans tenir compte des limites et des restrictions, qui en modifient et sou-

(1) Voy., en particulier, Lettre circulaire de Mgr l'évêque de Grenoble *sur les accusations portées dans la presse contre l'Encyclique de N. S. Père le Pape et le Syllabus.* § II, p. 15 : *Les actes pontificaux sont-ils contraires à l'ancien droit public de la France?* § III, p. 24: *Les actes pontificaux portent-ils atteinte aux droits et à l'indépendance de la puissance civile?* § IV, p. 31 : *Les actes pontificaux condamnent-ils la société moderne et contiennent-ils des affirmations en opposition directe avec ses principes?* — Voy. aussi Discours de S. E. le cardinal de Bonnechose au Sénat *sur les rapports de l'Église et de l'État* (Séance du 24 mars 1865, p. 25). « Je vais examiner la déclaration des droits de l'homme et voir quels sont les principes de 1789 sur lesquels repose notre constitution et qui auraient été contredits par l'Encyclique et le Syllabus, » etc. Nous ne parlons pas de l'écrit de Mgr l'évêque d'Orléans, *la Convention du 15 septembre et l'Encyclique du 8 décembre*, qui est dans toutes les mémoires, aussi bien que le bref pleinement approbatif dont S. S. Pie IX l'a honoré.

vent en suspendent entièrement l'application. Les évêques sont les interprètes naturels chargés de traduire la pensée des souverains Pontifes dans la langue commune de chaque pays, et de faire comprendre aux fidèles les obligations qui en résultent pour chacun d'eux, dans la situation particulière où Dieu l'a placé. C'est la tâche qui leur appartient par la place même qu'ils occupent dans la hiérarchie ecclésiastique, et qui fait d'eux les seuls intermédiaires naturels entre le chef de l'Eglise et le peuple chrétien. Il n'y a rien de singulier, et surtout rien de nouveau dans cette distribution des rôles. Tout s'est toujours passé, et a toujours dû se passer ainsi. La seule nouveauté consiste peut-être en ceci : c'est qu'autrefois avec les moyens de publicité restreinte des temps passés, les documents pontificaux ne parvenaient aux fidèles que par la transmission des évêques eux-mêmes, et l'explication marchait ainsi du même pas que le texte. Aujourd'hui avec notre publicité bruyante et rapide, le texte avance le commentaire : il est extrait par le télégraphe et reproduit dans tous les journaux avant même que les évêques en aient connaissance, et beaucoup de bruit peut se faire, beaucoup d'erreurs s'accréditer autour des actes pontificaux, avant que la seule autorité compétente et divinement instituée en ait fixé la signification réelle.

Mais il ne pourrait en être de même, on le comprendra, des décisions d'un Concile œcuménique rédigées, adoptées, publiées de concert entre les évêques et le Pape, et voilà pourquoi nous ne craignons pas que de telles décisions (si elles avaient lieu) pussent jeter dans la société politique même le trouble momentané qui a été la suite de la fausse interprétation donnée à quelques actes pontificaux. Car, commentaire et texte, tout partirait ici de la même main, et en rédigeant le texte, le commentaire serait préparé d'avance dans la pensée de ceux qui, souscrivant l'un, sauraient qu'ils sont appelés eux-mêmes à présenter l'autre. Et s'il y a eu dans les actes pontificaux telles expressions, en particulier, dont le sens mal saisi ait prêté le flanc aux calomnies intéressées de la presse incrédule, qui, en

France, en Belgique, en Angleterre, aux Etats-Unis, dans tous les pays de libertés publiques en un mot, aient pu faire dire ou croire aux gouvernements que l'Eglise poussait à la violation des lois nationales, et troubler par là les faibles dans l'accomplissement de leurs devoirs civiques, ces expressions seraient écartées ou expliquées. Car il y aura là des évêques de France, de Belgique, d'Angleterre et d'Amérique, connaissant par expérience les préjugés de l'opinion, dans les pays où ils résident. Ils n'oublieront pas, quelque sujet qu'ils traitent, les périls comme les besoins qui leur sont communs avec les fidèles qu'ils régissent.

Et il leur serait d'autant plus aisé d'avoir égard à ce pressant intérêt, que, par l'effet de l'uniformité de mœurs qui se répand chaque jour dans le monde, périls, besoins, devoir, tout devient pareil entre les catholiques de tous les pays et la même situation dicte partout à leurs pasteurs, avec la même loyauté dans la conduite, la même clarté dans le langage.

Chose étrange, en effet : coïncidence bien digne de réflexion et destinée peut-être, dans les vues de la Providence, à marquer cette réunion de tous les évêques du monde d'un caractère que ne soupçonne encore aucun de ceux qui viennent y prendre part. Ils vont tous accourir des extrémités de l'univers, de toute tribu, de toute nation, de toute langue. Leurs pas ont foulé les points opposés de la sphère terrestre, et les cieux eux-mêmes n'ont pas brillé à leurs yeux du feu des mêmes astres. Ils ne se sont jamais vus et ils se parlent, à peine se comprendront-ils. Demandez-leur pourtant, à ces pèlerins de tous les rivages, quel est chez eux, pour eux, le premier besoin de leur Eglise, et sur quel appui humain ils peuvent se fonder pour l'obtenir: tous, la main sur la conscience, sans s'être consultés, devront vous faire la même réponse; tous devront vous dire que le premier bien réclamé par leur Église, c'est sa liberté, mais qu'ils n'ont d'autre moyen d'assurer cette liberté sainte que de la garantir par la liberté commune de tous leurs concitoyens. En d'autres termes, tous devront déclarer que le

règne du privilége a péri pour l'Eglise, et que le droit commun est la seule défense qu'elle puisse désormais invoquer.

Voilà le témoignage universel et irrécusable que la vérité arrachera de leurs lèvres. Qu'ils s'applaudissent ensuite du fait, s'y résignent ou s'en affligent, qu'ils l'accusent ou l'excusent, peu importe au fait lui-même : il suit son cours et demeure ce qu'il est, une réalité éclatante comme la lumière et poignante comme la nécessité qui saute aux yeux et prend à la gorge.

Veut-on procéder en détail à cet interrogatoire, et constater l'identité de la réponse? Veut on vérifier de point en point, à travers le monde, cette condition commune imposée à toutes les Eglises, par une force supérieure à la volonté de ceux qui l'acceptent ou qui la subissent? Rien de plus simple. Le tour du monde est plus vite fait encore par la pensée que par la vapeur. Mais il faut alors laisser parler les premiers, ceux qui sont le plus séparés de nous par l'espace ou par les idées. Leur témoignage, venant de plus loin, manifestera par là même, avec plus d'éclat, l'empire uniforme de la loi, qui, comme la marée, monte et s'étend sur le monde nouveau.

Voici venir, d'abord les premiers nés de l'Evangile, les gardiens du berceau et du tombeau du Christ. Il y a longtemps que le vieil Orient n'a connu même le nom de la liberté. Depuis deux mille ans, il ne fait que changer de maître, et ce n'est pas même lui qui les change : car ce jouet de toutes les conquêtes supporte toutes les servitudes et ne les secoue jamais. Cette lourde atmosphère de l'oppression a singulièrement appauvri en Orient, sinon tout à fait tari les sources de la foi. Captive et gardée à vue, l'Eglise d'Asie a maintenu son existence sans conserver sa fécondité. Elle se perpétue sans se propager. Quelle espérance a-t-elle de sortir un jour de cet état de viduité stérile? Un seul, c'est qu'un souffle de liberté parti d'Occident vienne pénétrer, pour le modifier ou le détruire, dans les conseils du pouvoir caduc qui siége à Constantinople. Mais si ce vent d'émancipation s'élève, c'est la liberté de tout le monde qu'il apportera, non

celle des chrétiens seulement et encore moins des catholiques. Si la Porte se décide à tenir les promesses tant de fois faites aux puissances d'Europe et tant de fois éludées, elle n'accordera jamais plus de droits aux sectateurs de Jésus qu'aux enfants de Mahomet, et la Russie en obtiendra toujours autant pour ses sujets schismatiques, et l'Angleterre, pour les protestants, que la France, si elle y songe, pour les catholiques. De ce côté donc, nul privilége n'est à espérer pour l'Eglise. Une liberté commune à tous est tout ce qu'elle peut désirer, et, à vrai dire, le partage d'un droit quelconque avec qui que ce soit est un bienfait que l'Eglise d'Orient ignore encore et dont, s'il lui échoit, elle devra bénir la Providence.

Passer d'Orient en Amérique, c'est franchir l'espace qui sépare le souvenir de l'espérance et le tronc desséché du vieux monde de la tige du nouveau dans sa fleur. Si l'évêque de Babylone rencontre quelque part à Rome celui de Cincinnati, distants comme ils le sont par les siècles encore plus que par les lieues et par les mers, peut-être, à l'exception du *Credo*, n'auront-ils pas une idée commune à échanger. Il y aura même entre eux cette difficulté pour s'entendre, que, si l'un ignore le nom de la liberté, c'est du despotisme et du privilége que l'autre n'a jamais eu connaissance. Mais, piquant contraste, pour être d'accord, ils n'auront même pas besoin de se comprendre : car le bien que l'autre appelle sans l'avoir jamais goûté est le même dont la jouissance comble chez l'autre tous les vœux. C'est la liberté qui, féconde en Amérique autant que la servitude est stérile en Orient, emporte partout la foi avec elle dans les déserts qu'elle peuple, dans les forêts qu'elle ouvre à la lumière, dans les cités qu'elle élève par enchantement. L'Eglise d'Amérique doit tout à la liberté, les aumônes dont ses mains sont pleines, les cathédrales ou les écoles qu'elle dresse de toutes parts, et même les fidèles qui les remplissent,

Ces enfants qu'en son sein elle n'a pas portés,

et que l'attrait d'une terre libre appelle des extrémités du monde. Comment médire d'une force quand on en a reçu tant

de bienfaits, et que lui préférer quand on ne connaît qu'elle? Les évêques des Etats-Unis arriveront à Rome n'ayant jamais connu d'autre état social que la liberté sous la loi ; et les vestiges d'un régime différent qu'ils trouveront dans la poussière d'Europe ne seront pas de nature à leur faire regretter leur ignorance.

Il est temps d'entrer dans cette Europe, autrefois le centre de la chrétienté, mais qui, du train dont le nouveau continent se peuple, n'en sera bientôt plus que la moindre partie. Le même spectacle et la même instruction nous y attendent. Car des sept grands Etats qui couvrent les trois quarts du territoire de l'Europe, il y en a malheureusement trois qui sont dominés par le schisme et par l'hérésie, et la proportion serait plus forte encore si l'on faisait le même compte sur les plus petits. De ceux-là, du moins, il faut bien convenir que l'Eglise ne peut attendre que la justice et non la faveur. Une liberté égale pour tous, c'est le seul souhait que puissent apporter au Concile les évêques de Prusse, de Russie et d'Angleterre. Leur condition, pareille sur ce point, ne diffère que par l'accueil que ce vœu peut recevoir du pouvoir auquel il est adressé. Or, de ces trois Etats, tous échappés au giron maternel de l'Eglise, il y en a un qui est demeuré l'asile de toutes les libertés politiques, où tout le monde est citoyen et personne n'est serviteur. Il y en a un autre, au contraire, qui est le refuge du despotisme, et où l'autocratie, décriée ou déguisée partout ailleurs, s'appelle encore par son nom. Eh bien! il est rigoureusement vrai de dire que, dans ces deux Etats, la foi catholique suit le sort de la liberté, c'est-à-dire que, prospère et croissante à Londres, elle est opprimée et étouffée à Saint-Pétersbourg. Il y a même ce rapport de plus et en même temps ce contraste que l'un et l'autre de ces Etats tiennent sous leurs lois deux nations catholiques asservies par une injuste conquête. Mais, tandis que, grâce à l'heureuse élasticité des institutions libres, le joug de l'Irlande s'allége et ses griefs se réparent, par la fatalité contraire qui pousse le despotisme à s'aggraver toujours, les fers de la Pologne deviennent d'heure

en heure plus lourds à porter. En Angleterrre, le protestantisme, vaincu par la liberté, cède peu à peu ses priviléges; sur les bords de la Vistule et de la Néwa, le schisme, exalté par l'omnipotence, ne peut plus tolérer la présence même de son rival. L'année qui va finir aura vu en même temps un ministre populaire mettre fin à l'établissement anglican d'Irlande, et des évêques catholiques mourir dans les cachots du czar. Peut-être aucun évêque de l'empire slave ne pourra-t-il répondre à l'appel de Pie IX. Mais les soupirs partis de leurs cachots et leur place vacante parleront plus haut que toute éloquence, et Dieu aura voulu, pour notre enseignement à tous, que le seul pays d'Europe qu'aucune liberté publique n'a visité soit aussi le seul qui n'ait pas de représentant au Concile.

Parlons maintenant des quatre grands Etats catholiques. Mais, en vérité, le sont-ils encore? Trois d'entre eux, pour commencer, sont, à cette heure même, en lutte ouverte avec l'Église Ils lui disputent, non pas seulement la place élevée et dominante qu'elle tenait jadis dans leurs institutions, non pas seulement la possession de ses biens et les immunités de son clergé, mais l'accomplissement d'engagements solennels contractés envers elle, de concordats dont ils entendent garder les bénéfices en supprimant les charges. Telle est la prétention de l'apostolique Autriche et de la catholique Espagne. Je ne parle pas de l'Italie, qui fait de la spoliation de l'Eglise son titre principal à l'existence. Tant que cet état violent dure, il est bien clair que, pour se défendre, l'Église n'a d'autres armes que celles que lui fournissent les libertés publiques. La lutte, il est vrai, ne durera pas toujours, nous l'espérons bien. La vieille foi, toujours vivante dans le cœur des populations, fera entendre sa voix aux gouvernements, et l'Eglise, avec sa bonté que rien ne lasse, accueillera le moindre indice de leur repentir. Mais nous avons fait assez d'expérience de cette sorte de révolutions pour savoir à quelles conditions de pareilles luttes se terminent. Jamais, non jamais, l'acte qui y met fin ne rétablit le passé dans sa plénitude. Jamais l'Eglise ne recouvre ni même n'exige tout ce qu'on lui a pris ou contesté. Ni le con-

cordat de 1801 n'a remis l'Eglise de France dans la situation qu'elle occupait sous l'ancien régime, ni les deux concordats signés avec l'Espagne, pendant ses crises révolutionnaires, n'ont fait autre chose que ratifier des faits consommés. C'est la condition des sociétés humaines, et dans notre âge, plus qu'en aucun autre, que le passé y devient vite irréparable et que les restaurations y sont imparfaites et impuissantes quand elles ne sont pas impossibles. Quoi qu'il arrive, nous ne reverrons pas, — qu'on le regrette ou non, — l'Autriche telle qu'elle était avant Solférino et Sadowa; encore moins l'Autriche de Marie-Thérèse; nous ne reverrons pas l'Espagne de Philippe II, pas même celle de Charles III. Quoi qu'il arrive, il faudra que l'Eglise remplace dans ces contrées catholiques une part du pouvoir privilégié qu'elle a perdu et qu'elle ne retrouvera pas, par une part plus active dans l'usage des libertés générales. C'est l'avis que donnait naguère aux catholiques d'Autriche une voix qui n'est pas suspecte, car c'est celle même du prélat qui vient de résister, jusqu'à se laisser citer devant un tribunal, aux lois nouvelles de l'empire. C'est l'évêque de Linz sortant de cette lutte judiciaire, qui recommandait, il y a peu de jours, aux fidèles dont la sympathie l'entourait, de ne plus compter sur le retour de l'ancien état de leur patrie, de se livrer avec courage à la *vie constitutionnelle,* de disputer aux faux libéraux l'usage de toutes les libertés de presse, d'association et d'élection, et surtout de ne plus placer leur confiance dans la protection *d'un empereur absolu* (1).

Voilà notre revue bien avancée, car il ne nous reste plus qu'à rentrer dans notre patrie. Mais là l'examen sera plus court, et le jugement plus vite porté : car il y a eu quatre-vingts ans le 4 août dernier que le privilége de l'Église a péri en France avec tous les autres, et nous ne connaissons personne, absolument personne aujourd'hui, qui nourrisse l'absurde espérance de le lui restituer. Si cette chimère a traversé

(1) Discours de l'évêque de Linz aux catholiques d'Autriche (*Univers* du 5 septembre 1869).

quelques esprits pendant la prospérité passagère de la Restauration, c'est une illusion qui a été aussi vite que cruellement déçue, et l'illustre maison de Bourbon a emporté trop vite et pour trop longtemps dans l'exil le regret de l'avoir partagée. Mais depuis cet essai malheureux qui n'a même pas pu prendre corps dans un acte législatif, nous n'avons pas mémoire d'un effort tenté pour obtenir en faveur de l'Eglise autre chose qu'une liberté commune partagée dans la même mesure par les citoyens de tous les cultes.

On dit pourtant qu'il y a en France des catholiques amis de la liberté et d'autres qui la repoussent et qui la méprisent, et on ajoute que leur dissentiment s'est manifesté surtout dans ces derniers temps, au début du nouvel empire, et pendant la période heureusement terminée où la France s'est vue placée sous le pouvoir à peu près absolu d'un seul homme. Le fait est vrai, et le dissentiment n'a que trop éclaté. Mais quel était le point véritable du débat? C'est ce qu'on néglige de dire, et ce qu'il est pourtant important d'éclaircir pour tirer du débat lui même, sur la question qui nous occupe, toute la lumière et toute la moralité qu'il renferme.

Oui, il y a eu un jour où, à la suite d'une tourmente révolutionnaire, la France effrayée et lasse a déposé sa souveraineté tout entière entre les mains d'un chef hardi qui s'en était emparé par avance. Il y a eu un jour où cet homme a pu tout faire en France à son gré, même la loi fondamentale du pays, et a usé de cette faculté inouïe pour concentrer le pouvoir social tout entier sur sa tête. Et il y a eu des catholiques qui ont applaudi et très-vivement à cette confiscation et à cette abdication de toutes les libertés nationales. Il y a eu des catholiques qui ont glorifié la révolution qui livrait la France à la discrétion d'un maître. Cela est aussi triste que certain. Mais prenez garde, ce maître lui-même, en accueillant du haut de sa toute-puissance les hommages empressés de ces catholiques, leur a-t-il jamais promis en revanche d'accorder à leur Église un privilége quelconque? Qu'on nous montre un article, un seul, de la constitution de 1852, qui accorde à

l'Église, en matière de publicité, d'association ou d'enseignement, une prérogative quelconque dont n'aient pas joui tous les autres cultes. Les yeux les plus prévenus n'ont jamais pu y lire autre chose qu'un hommage vague rendu aux principes de 1789, et une affirmation très-précise de l'égalité de tous les cultes devant la loi.

Il est donc certain qu'il n'a jamais été question, même en 1852, de voir régner en France un César chrétien, un Constantin ou un Charlemagne faisant de son trône le marchepied de l'Église. A quoi pensaient alors ces catholiques si pressés de saluer de leurs acclamations une autocratie qui prenait tout pour elle, sans rien promettre à personne ? Ah ! leur espoir était bien modeste, car ils se flattaient simplement que de cette omnipotence acquise sans condition, le dominateur de la France ferait par faveur pure et par complaisance bénévole une petite et tacite part à l'Eglise. Ils sacrifiaient la garantie légale de leurs principes, dans la pensée d'obtenir pour eux le sourire d'un protecteur. Ils ne prétendaient pas que l'Eglise devînt souveraine, mais ils se consolaient qu'elle cessât d'être citoyenne, par l'espérance qu'elle pourrait devenir favorite.

D'autres catholiques (et nous nous honorerons toujours d'avoir été du nombre) n'ont pas voulu de cet échange. Ils ont pensé que la moindre garantie légale était préférable au caprice toujours précaire et toujours humiliant d'un homme. Voilà tout le débat qui s'est élevé entre les catholiques de France en 1852. Il n'a pas eu d'autre origine. Si on nous eût offert le privilége, assurément nous l'aurions repoussé, persuadés que cette résurrection artificielle eût amassé cent fois plus de haine qu'elle n'eût prêté de force véritable. Mais nous n'avons eu ni le tort ni le mérite de refuser le privilége, car on ne nous l'a pas offert, et les catholiques qui ont fait si bon marché de la liberté ne l'ont même pas échangée contre la promesse de la domination.

Et le débat est clos aujourd'hui et ne peut plus renaître, car, d'une part, le pouvoir absolu n'a rempli, je ne dirai pas aucune de ses promesses (il n'en a jamais fait), mais aucune des

espérances qu'on s'était plu à placer sur lui, et si nous regrettons quelque chose en ce moment, c'est d'avoir eu trop vite et trop pleinement raison. Oui, nous pensions bien qu'échanger la liberté contre la faveur, c'était faire un marché de dupe, mais en vérité, nous ne pensions pas que la duperie serait si complète et si promptement visible. Nous pensions bien, par exemple, que des censeurs de la presse, choisis parmi des commis et des employés, ne seraient pas uniquement préoccupés de défendre la religion contre les attaques de l'impiété ; mais nous ne pensions pas que la presse irréligieuse aurait, dix-huit années durant, toutes les bonnes grâces de l'administration et la presse religieuse toutes ses rigueurs, et que la suppression serait appliquée, à qui ? au journal catholique lui-même qui avait le plus vivement applaudi à l'établissement de cette pénalité administrative. Nous nous doutions bien que la faculté laissée au pouvoir d'interdire ou de permettre toute espèce d'association ne tournerait pas uniquement au détriment des sociétés révolutionnaires et au profit des couvents. Mais nous n'aurions jamais deviné que la Société de Saint-Vincent-de-Paul serait dissoute et la franc-maçonnerie officiellement reconnue au *Moniteur*. Enfin, nous soupçonnions bien qu'un seul homme maître de toutes les forces pécuniaires et militaires de la France n'en ferait pas principalement usage pour défendre en Europe les intérêts de la foi. Mais nous ne prévoyions pas que, par l'effet direct de ce beau système, on verrait, en peu d'années, la catholique Pologne perdre même son existence nominale, l'unité de l'Allemagne s'opérer sous un souverain protestant, et l'unité de l'Italie s'enrichir des dépouilles du Saint-Siége !

Le pouvoir absolu est donc jugé et condamné par ses œuvres en France aux yeux de tous les catholiques, et puis, d'ailleurs, il est fini, il vient de se laisser choir lui-même par inanition, au sein d'une victoire matérielle, devant la force morale de l'opinion. Il est fini, et on ne propose pas apparemment aux catholiques de travailler à le tirer de sa défaillance. On ne nous propose pas de faire campagne avec quelques sé-

nateurs égrenés, et quelques journaux d'énergumènes pour rendre à Napoléon III le pouvoir de livrer encore une fois l'administration de la France aux ministres de l'intérieur qui persécutent les sociétés charitables, la politique aux ministres des affaires étrangères qui signent les conventions du 15 septembre, et l'éducation de la jeunesse aux ministres de l'instruction publique qui veulent élever nos femmes et nos filles à l'école de la libre-pensée. De gré ou de force donc, il en faut revenir à la liberté, quand ce ne serait que comme pis aller. Contraints ou volontaires, il n'y a plus que des catholiques libéraux en France. Car on est libéral, qu'on le veuille ou non, quand on se sert des libertés qu'on a pour acquérir celles qu'on n'a pas et qu'on n'a plus que la liberté pour seule arme et pour seul but.

Que voulons-nous conclure de ce rapide tableau, et du spectacle uniforme qu'il présente? Que le régime de liberté et du droit commun, auquel sont désormais soumises les sociétés comme les Eglises, est le plus parfait, le plus pur, le plus excellent que l'humanité puisse rêver? Que c'est l'idéal conquis ou le paradis retrouvé? qu'aucun des priviléges des sociétés passées n'a eu ni sa justice, ni ses bienfaits? que le droit ne fait que naître, et que toutes les lois des nations chrétiennes ont été jusqu'au dix-neuvième siècle fondées sur l'iniquité pure? Pas le moins du monde. Nous n'avons jamais dit une syllabe qui autorise à nous prêter ces exagérations ridicules. Si la société moderne a le sot orgueil de se croire l'exemplaire accompli de toutes les sociétés possibles, c'est une illusion que nous n'avons jamais flattée et que châtient cruellement les inquiétudes et les maux profonds qui la travaillent. Mais nous concluons tout simplement que ce régime est la loi providentielle de notre temps, et l'épreuve à laquelle il plaît à Dieu de mettre le monde et l'Eglise. En tout genre, la liberté est la grande épreuve des institutions comme des caractères. C'est par celle-là que l'Eglise passe aujourd'hui. Elle en a vu d'autres et chaque siècle lui a apporté la sienne. Il y a eu d'abord l'épreuve terrible de la persécution : puis l'épreuve du

schisme pleine de trouble et d'angoisse, puis l'épreuve amollissante et corruptrice de la prospérité : il y a aujourd'hui l'épreuve virile et militante de la liberté.

Et tout de suite nous exprimons deux convictions dont le cri s'échappe du plus profond même de notre cœur. C'est d'abord que l'Eglise traversera cette épreuve-là, comme elle a traversé toutes les autres depuis dix-huit cents ans, sans faiblir et victorieusement. Elle a bravé la force : elle a résisté à la faveur, elle se passera de l'une et de l'autre : c'est moins difficile. Et de même que dans le désastre de l'ancien monde, c'est elle qui en s'emparant du pouvoir a corrigé les excès et purifié le principe, c'est elle aussi qui, dans le trouble du monde nouveau, en se servant de la liberté, la rendra plus morale et plus pure. Puis, en ce qui nous touche, nous proclamerons tout haut que, soumis, comme tous les chrétiens de notre âge, à cette épreuve de la liberté, sans avoir eu à la choisir nous-mêmes, nous la recevons pourtant de la main divine avec reconnaissance. Elle nous est précieuse et chère entre toutes. Nous remercions Dieu de nous avoir imposé celle-là et non une autre. Qui est-ce qui pourrait nous empêcher d'exprimer hautement cette gratitude? Depuis quand est-il défendu au chrétien de bénir la condition où Dieu l'a placé? Depuis quand est-il tenu à s'affliger de n'être pas né dans d'autres temps et dans d'autres lieux que ceux où il a vu le jour? de se consumer dans le regret de l'irréparable et dans le désir de l'impossible? Oui nous croyons fermement que l'épreuve que nous subissons est celle-là même pour laquelle Dieu nous avait préparés : elle est faite à la mesure de notre faiblesse et de notre courage, de notre infirmité et de la grâce qui la soutient. Nous ne nous sentirions pas assez intrépides pour regarder le supplice en face, ni assez mortifiés pour nous défendre de l'influence délétère de la grandeur et des cours. Mais la lutte dans l'arène de la liberté, à visage découvert et à armes égales, la lutte par la force de la raison et la persuasion de la vérité, nous y marchons avec l'aide de Dieu, le front haut et le cœur léger.

Seulement, pour que cette défense de la vérité par la li-

berté puisse être soutenue par nous avec honneur et quelque espérance de succès, il y a une condition indispensable. Et c'est celle-là que nous osons rappeler aujourd'hui, d'une voix modeste mais ferme — de la voix de la conscience et de l'expérience — à nos Pères spirituels, à ceux qui nous ont engendrés dans la foi, encouragés dans tous nos combats, à nos chers et dignes évêques, héritiers de l'illustre Église de France et, par leur organe, à l'Episcopat du monde entier. Cette condition, ce n'est nullement, encore une fois, de flatter l'amour-propre de la société moderne, en la comblant de compliments enthousiastes qu'elle n'a pas encore mérités, mais c'est de faire en sorte que cette société ne puisse mettre en doute ni la loyauté de nos intentions ni la sincérité de notre langage. Quand nous réclamons d'elle l'application de la liberté qui est notre droit et son principe, il ne faut pas qu'elle se croie autorisée à nous répondre : « Non, nous savons qui vous êtes et ce que vous voulez. Vous êtes les ennemis nécessaires et éternels de la liberté : vous ne la demandez qu'en la détestant et pour l'étouffer. Quand vous l'aurez obtenue, quand vous aurez crû et grandi pour elle, vous vous servirez des forces qu'elle vous aura données pour la ravir à ceux de qui vous l'aurez reçue ; car votre foi qui la maudit vous ordonnera de la détruire. »

Il ne faut pas que la société moderne puisse nous tenir ce langage, d'abord et avant tout parce que cela n'est pas vrai. Dieu qui lit au fond des cœurs et qui entend les paroles murmurées dans l'ombre, Dieu nous est témoin que nous n'avons jamais conçu et que personne ne nous a jamais suggéré le dessein de tromper nos concitoyens par un si odieux artifice. Jamais personne ne nous a conseillé de demander la liberté pour acquérir la force, afin d'user un jour de la force acquise pour supprimer la liberté. Si quelqu'un nous avait proposé un tel stratagème, quel qu'il fût, nous l'aurions repoussé avec toute l'indignation de l'homme d'honneur et toute l'horreur d'une âme chrétienne pour le mensonge. Nous sommes les fils de celui qui a dit : Que votre oui soit oui, et votre non soit non. Tout ce qui est de plus vient du démon. Il est faux que

notre foi nous oblige à conspirer tout bas contre la liberté. La preuve, c'est que nous prêtons serment aux constitutions qui la consacrent. Or les chrétiens ne prêtent pas les serments que leur conscience leur défendrait de tenir. Trois siècles durant, les catholiques d'Angleterre sont restés à la porte des assemblées de leur pays plutôt que de prêter un serment qui eût été pour eux une apostasie ou un parjure. Nous ferions de même trois siècles aussi, s'il le fallait, plutôt que de nous parjurer.

Et puis il ne faut pas qu'on nous prête cette coupable pensée, parce que, tant que ce soupçon dure, nous n'obtiendrons jamais de la société moderne la place qui nous est due dans son sein. Tant qu'elle peut croire ou dire que nous sommes ses ennemis jurés et secrets, et que nous ne cherchons à nous glisser dans ses institutions que pour les saper et les miner plus à l'aise, elle fait la garde pour nous empêcher d'y pénétrer. Nous n'obtiendrons jamais la liberté d'association, tant qu'on pourra supposer ou prétendre que les associations catholiques sont les cadres d'une armée tenue en réserve pour détruire, à un jour donné, la liberté commune ; nous n'obtiendrons pas davantage la pleine et entière liberté d'enseignement, tant que les colléges catholiques paraîtront destinés à entretenir le recrutement de cette armée. On peut se plaindre de cette défiance des sociétés modernes à l'égard des catholiques, mais on n'en triomphera pas si, au lieu de prendre soin de la rassurer, on prend plaisir à l'exciter. Vainement leur répéterait-on, par exemple, que la vérité ayant seule des droits en ce monde, les catholiques peuvent les réclamer tous et ne sont tenus d'en respecter aucun. Cet étrange moyen de persuasion ne réussira pas à convaincre nos adversaires qu'ils seraient en sûreté entre nos mains. Le papier, qui souffre tout, peut tolérer des arguments de cette nature, mais nous défions qu'on les porte et surtout qu'on les achève à une tribune. Et si nous n'en avons rien de mieux à dire à la société moderne, il est inutile de lutter et de combattre, il vaut mieux souffrir et se taire.

Les évêques réunis, sous l'œil du Père commun des fidèles, auront, nous le savons d'avance, un autre langage à lui tenir.

Ils auront soin avant tout qu'aucune parole, émanée d'eux, ne nous expose gratuitement devant nos concitoyens à d'injurieux soupçons. Confions-nous à eux : il y va de leur honneur et de leur intérêt comme du nôtre. Car notre situation est pareille dans le combat que nous soutenons en commun. Eux aussi ont une place non pas à prendre, mais à garder dans les institutions modernes. Nous en connaissons, par exemple, qui, depuis vingt ans, ont siégé dans les assemblées parlementaires de France, sous l'empire de constitutions différentes en certains points, mais qui toutes rendaient hommage au principe de la liberté moderne. Cela ne veut pas dire assurément qu'ils trouvent ces constitutions excellentes de tout point, et ils ont bien raison de ne pas les juger ainsi. Mais cela veut dire pourtant qu'elles ne contiennent aucune prescription dont l'application répugne invinciblement à leur conscience. Sans quoi, ils auraient imité leurs devanciers du siècle dernier, qui se sont laissé précipiter dans les cachots de la Terreur et traîner à l'échafaud, plutôt que de jurer l'odieuse constitution civile du clergé. Une fois admis dans ces assemblées, ils sont appelés à y défendre les libertés de l'Eglise et des catholiques, en les plaçant sous l'égide de la liberté commune. L'an dernier, plus d'un d'entre eux a fait entendre une voix éloquente en faveur de la liberté d'enseignement supérieur, réclamée par des catholiques pour tous les citoyens en général, sous les seules garanties qu'exigent la morale publique et la police. L'an prochain, s'ils reviennent à temps du Concile, la même pétition leur sera remise, revêtue de plus de signatures encore, et adressant un appel plus pressant à leur autorité et à leur éloquence. Ils ne failliront point à la défense de cette juste cause. Mais pense-t-on qu'ils ne vont pas d'avance se demander comment ils achèveraient, ce jour-là, leur plaidoyer, si on pouvait les interrompre, en leur montrant un décret du Concile, souscrit par eux et d'une encre à peine séchée, qui déclarerait cette liberté même détestable devant Dieu et abominable devant les hommes?

Cette pensée et d'autres semblables ne les abandonneront

pas. Du haut de leur siége du Vatican, ils ne perdront pas de vue l'esprit de cette grande société, dont ils ont été les enfants avant d'être les pasteurs. Ils songeront que, si cette société est imparfaite, comme toutes les familles humaines, elle est pourtant riche de gloire et de vertus, et que, si on doit l'avertir de corriger ses vices, on ne peut pas lui demander de changer le fond de son être et les principes passés dans son sang. Ils songeront à ces populations rurales, où la vieille foi garde encore tant de racines, qui les accueillent eux-mêmes dans leurs visites pastorales avec une si touchante effusion de piété filiale, mais qui doivent pourtant aux institutions de la société moderne leur avénement à l'indépendance et à la propriété, et qui se feraient tuer plutôt que de renoncer à aucune d'elles. Ils songeront à ces masses ouvrières ou oisives des grandes cités, si dénuées d'enseignement religieux, si promptes à s'enflammer et à s'égarer, et qu'une seule parole tombée de la chaire sacerdotale et dénaturée par le venin de la presse pourrait éloigner pour jamais de la vérité. Ils songeront à cette jeunesse chrétienne, chaste milice de la charité, dont les rangs sont plus purs et plus pressés qu'à aucune autre époque de l'Eglise : nobles âmes qui vivent dans l'attente des biens éternels, mais qui sont cependant de leur âge comme de leur temps, qui ont besoin, même dans les choses de ce monde, de croire et d'aimer, et à qui on ne fera jamais admettre que la société où elles vivent à l'aise et qui leur sourit est le règne du démon et un enfer sans espérance. Ils songeront à tant d'œuvres pieuses que le souffle de la liberté nouvelle a fait éclore et protége, et qu'une animadversion politique ou populaire imprudemment excitée pourrait sécher dans leur fleur. Ils réfléchiront enfin que cette génération, travaillée par tant de ferments d'agitation divers, a plus besoin de paix que de conflits nouveaux et de bénédictions que d'anathèmes; qu'au fond, elle est lasse du doute et affamée de vérité, et que, si l'incrédulité ou l'intolérance ne lui donnent que des serpents à dévorer, c'est à eux de leur apporter le pain de l'âme qu'elle appelle. Nous ne leur demandons, à Dieu ne plaise, de trahir aucun des droits

de cette éternelle vérité. Mais la charité aussi a ses lumières, et le patriotisme ses devoirs. Le cœur d'un évêque est celui d'un juge et d'un père. Il saura tout concilier.

IV

Telles sont nos espérances sur les deux questions que l'imprudence de quelques écrivains a livrées à une discussion prématurée. Peu nous importe que ces questions soient mal jugées par la presse ; elles seront bien jugées par le Concile, par le souverain Pontife uni aux évêques et, pour toute conscience catholique, la voix de l'Eglise est la voix de Dieu.

A ces espérances, dont nous avons longuement indiqué les motifs, que d'espérances plus radieuses encore viennent s'ajouter, au fond de nos âmes, à l'approche de cette assemblée de saints et de sages, dépositaires de la foi, représentants de tous les peuples qui vivent sur la terre ! S'il répond à l'appel du souverain Pontife et à l'attente des nations, le Concile du Vatican préparera le retour à l'unité de ces races de l'Orient, endormies dans l'immobilité, de ces chrétientés perdues auxquelles saint Paul écrivait des lettres qui ne pourraient plus même aujourd'hui arriver à leur adresse, les Éphésiens, les Galates, les Thessaloniciens ! A sa voix, les Hébreux se sentiront peut-être ébranlés et convaincus. Quelle joie, si les fils de Luther et de Calvin, répandus sur toute la terre, et conquérants du monde, mais « à quoi sert de conquérir le monde, si l'on perd son âme ! » — se rapprochaient du centre de l'unité, et s'il nous était donné de voir cesser enfin cette division entre frères qui est depuis trois cents ans le principal obstacle à la propagation de l'Evangile dans l'univers et à l'établissement de la paix en Europe ! Quelle tâche admirable à tenter ! Quels

nobles et importants travaux! Le Concile peut encore, par ses déclarations, restaurer les grandes vérités attaquées par la renaissance d'un matérialisme athée, et sauver la raison non moins menacée que la foi. Il peut rappeler les éternels principes de la justice et du droit des gens, et condamner l'usurpation, l'usage de la force, l'abus de la guerre, l'horreur de l'esclavage, fléaux dont nos yeux ne sont pas débarrassés. Il peut, en louant le travail, la science, le commerce, et leurs merveilles, flétrir l'agiotage coupable, le luxe effréné; rappeler les riches à la morale, les écrivains au respect du public, les puissants à leurs devoirs; supplier pour les pauvres femmes et les petits enfants précipités dans les ateliers ; restaurer la grande loi du repos du dimanche, seul moyen de rompre l'asservissement du travail manuel, de relever, de reposer les hommes, de les rendre à la famille, aux devoirs publics, aux plaisirs de l'esprit, au culte de Dieu; prêcher l'instruction et combattre l'ignorance qu'un pape appelait, il y a cent cinquante ans, l'*origine de tous les maux*. Enfin le Concile, en rendant à la société humaine des services si nécessaires, s'occupera de l'Eglise elle-même, des progrès indispensables de l'éducation du clergé, des moyens nouveaux de répandre la foi parmi les païens et de la conserver au milieu des peuples catholiques, à travers les obstacles, mais aussi à l'aide des ressources que présente un monde transformé. Quelle immense carrière! Quelle sublime mission! Avec l'aide de Dieu, le Concile du Vatican, nous voulons le croire, marquera dans l'histoire de ce siècle et de tous les siècles une date considérable, et il se rendra maître de l'admiration des incrédules, comme il est déjà par avance de l'adhésion complète, respectueuse, joyeuse, unanime, des croyants catholiques de toutes les écoles, de toutes les langues de tous les pays.

III

LETTRE DE MGR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS AUX PRÊTRES DE SON DIOCÈSE POUR LEUR DONNER COMMUNICATION DE SON AVERTISSEMENT A M. LOUIS VEUILLOT, RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL L'*Univers*.

Messieurs et très-chers coopérateurs,

Je viens vous donner communication d'un avertissement que j'ai cru devoir adresser à M. Louis Veuillot, rédacteur en chef du journal l'*Univers*.

Il m'a paru convenable et utile de vous faire cette communication.

Je n'ai pas coutume, vous le savez, de rien publier de sérieux pour la cause de l'Église, que je ne vous l'adresse.

Ainsi en ai-je agi spécialement avec vous pour mon *Avertissement aux Pères de famille*, et pour ma défense de l'Encyclique du 8 décembre 1864.

Je n'ai pas besoin de vous dire les graves motifs qui me font un devoir particulier de vous donner connaissance de ce nouvel écrit, vous les trouverez dans cet écrit même.

Quand ces pages vous arriveront, je serai déjà sur le chemin de Rome. Accompagnez-moi de vos prières, et ne cessez de demander à Dieu, que, malgré les témérités et les imprudences de certains hommes, ce saint Concile, si nécessaire et tant désiré, devienne pour l'Église et pour le monde, selon le vœu du Saint-Père et de tous les évêques, une grande œuvre de lumière, de charité et de paix.

Veuillez agréer, messieurs et très-chers coopérateurs, la nouvelle assuranee de mon profond et religieux attachement.

† FÉLIX, *Évêque d'Orléans*.

Orléans, en la Fête de la Présentation de la Très-Sainte Vierge, 21 novembre 1869.

*Avertissement adressé par Mgr l'évêque d'Orléans à M. L. Veuillot, rédacteur en chef du journal l'*Univers.

Monsieur,

Dans l'article que vous avez publié le 18 novembre à propos de mes *Observations sur la controverse soulevée relativement à la définition de l'infaillibilité,* vous vous excusez d'être de ceux qui ont soulevé cette controverse. Vous prétendez que, si je me suis déterminé enfin à parler sur cette question, vous n'y êtes pour rien : ce ne serait pas *votre faute.*

Je suis obligé de vous contredire ici.

Oui, monsieur, c'est votre faute, et je ne puis accepter votre excuse.

Vous demandez « pourquoi Mgr l'évêque d'Orléans jette ainsi la question dans le public? « Je vais vous l'expliquer.

Vous récusez « l'opportunité et la justice de mon acte. » Je vais vous les faire comprendre.

Vous dites qu'il ne serait pas « séant » de provoquer de ma part une nouvelle condamnation. Je ne viens pas vous condamner, mais vous avertir.

Je pouvais négliger vos provocations quand elles m'étaient personnelles.

Mais ce que vous faites depuis dix mois, c'est autre chose.

Vous vous donnez dans l'Église, monsieur, un rôle qui n'est plus tolérable.

Vous, simple laïque, un de ces écrivains dont un de NN. SS. les évêques disait hier dans vos colonnes mêmes, « qu'ils n'ont aucune autorité et ne sont rien dans l'Église, » vous y usurpez étrangement;

Vous agitez et troublez les esprits dans l'Église ;

Vous faites une sorte de pieuse émeute à la porte du Concile;

Vous lui tracez sa marche; vous posez des questions que le

Saint-Père n'a pas posées; vous parlez de définitions, selon vous « inévitables; » vous en dites le mode et la forme (1);

Vous tranchez les questions de doctrine et de discipline; vous vous constituez juge entre les évêques, pour déshonorer les uns et dominer les autres; vous prenez parti pour ou contre eux sur les points de la théologie « les plus graves, les plus délicats et les plus complexes; »

Vous insultez, dénoncez, et mettez au ban du catholicisme tous les catholiques qui ne pensent ou ne parlent pas comme vous.

Vous ne souffrez même pas qu'ils s'abstiennent, par conscience de leur incompétence et par respect, dans les discussions entre évêques; à vos yeux, ne pas intervenir comme vous dans les polémiques soulevées par vous, c'est une désertion!

C'en est trop, monsieur. Il était temps de vous répondre. Voilà pourquoi j'ai parlé.

Vous dites que je viens de « donner une tête à la Prise d'armes. » Non, monsieur, ce que j'ai fait n'est pas une prise d'armes; c'est une défense.

Car le moment est venu de se défendre contre vous.

J'élève donc à mon tour la voix, et je viens opposer aux entreprises dont je vous accuse un solennel avertissement.

J'accuse vos usurpations sur l'épiscopat, et votre intrusion perpétuelle dans ses plus graves et plus délicates affaires.

J'accuse surtout vos excès de doctrines, votre déplorable goût

(1) Mgr l'évêque d'Orléans indique les numéros de l'*Univers* où l'on peut vérifier les citations qu'il fait. Pour abréger, j'ai supprimé toutes ces indications parfaitement inutiles ici. Je conteste d'ailleurs et j'ai toujours contesté l'exactitude morale et même matérielle de ces preuves vingt fois débattues et qui n'ont jamais pu tenir contre le moindre examen. Dans ma conviction, le prélat les a acceptées sans contrôle telles qu'elles lui ont été fournies par des secrétaires tout à la fois trop entendus et trop étourdis. Il saute aux yeux que, si l'*Univers* avait dit tout ce qu'on lui impute, l'Église ne l'aurait pas toléré dix jours. — L. V.

pour les questions irritantes et pour les solutions violentes et dangereuses.

Je vous accuse d'accuser, d'insulter et de calomnier vos frères dans la foi. Nul ne mérite jamais plus que vous ce mot des Livres Saints : *Accusator fratrum!*

Par-dessus tout, je vous reproche de rendre l'Église complice de vos violences, en donnant pour sa doctrine, par une rare audace, vos idées les plus personnelles.

I

Je ne remonterai pas bien haut, monsieur.

Je laisse le passé. Je laisse cette malheureuse campagne contre les classiques, rappelée par vous-même, et qui a été menée par vous au nom, bien entendu, de ce christianisme pur dont vous vous vantez, mais qui eût fait tomber toutes nos maisons d'éducation ecclésiastiques dans le dernier mépris, si l'Église vous eût suivi.

Je ne dis rien non plus de vos attaques contre cette loi de la liberté d'enseignement, à laquelle l'Église de France doit, depuis vingt ans, la prospérité croissante de ses petits séminaires, et ces colléges de Jésuites, de Dominicains, et tant d'autres : loi qui n'a jamais pu trouver grâce devant vous, parce que ce n'était pas vous qui l'aviez faite. On ne savait chez vous la nommer que le *mariage du grand Turc avec la République de Venise.*

Je laisse tant d'autres excès : je me borne à vos polémiques de l'heure présente, aux deux grandes questions sur lesquelles vous concentrez tous vos efforts : le Libéralisme et l'Infaillibilité pontificale. C'est assez.

Parlons d'abord du libéralisme.

Vous qui prétendiez être autrefois plus libéral que personne,

toujours, bien entendu, au nom de l'Église, vous qui disiez : « Nous avons haï TOUT PRINCIPE ILLIBÉRAL, COMME ANTICHRÉTIEN ; »

Et encore :

« Le mouvement du LIBÉRALISME CATHOLIQUE, inauguré avec « tant de labeurs dans les dernières années de la Restaura- « tion... *se développe... splendide* comme l'annonce du jour ; »

Vous qui cherchiez « à concilier les besoins du catholicisme avec les entraînements les plus légitimes de ce siècle, qui est le nôtre et que nous acceptons, »

« La liberté de la presse est un droit *imprescriptible, inaliénable et inviolable* ; »

Vous donc, qui avez poussé, non-seulement l'*hypothèse*, mais la *thèse* du libéralisme aussi loin que possible, aujourd'hui, par cette impuissance à vous tenir dans la mesure, par ces palinodies étranges, qui vous ont si souvent entraîné d'une extrémité à l'autre, vous vous jetez avec emportement dans tous les excès contraires. Sans rien définir, sans rien réserver, *libéralisme, progrès, civilisation, société moderne*, vous enveloppez tout cela dans vos condamnations indistinctes et absolues ; vous ne voulez pas qu'on fasse ici, dans les idées si multiples que ces mots recouvrent, le discernement nécessaire, ni la moindre distinction ; vous ne permettez pas qu'on cherche en ces points si graves ce qu'il faut résolûment condamner, et ce qui se peut et se doit concilier avec le dogme ou la discipline essentielle de l'Église.

Cet excès vous jette dans un autre, et, partant de là, vous faites une des choses que je vous reproche le plus : vous créez des partis dans l'Église, vous faites deux parts de catholiques : les uns, catholiques *purs*, comme vous, *catholiques tout court* ; les autres, que vous appelez *le parti modéré, le parti libéral*, ceux-là mauvais catholiques, complices des hérétiques, hérétiques eux-mêmes ; vous inventez dans l'Église des hérésies, et vous y impliquez, pour les couvrir d'odieux outrages, les plus illustres défenseurs de l'Eglise parmi nous.

Voilà, monsieur, ce que vous faites, vous et votre école.

Certes, je n'entends pas dire que tous les catholiques qui

travaillent de bonne foi à résoudre ces grands et difficiles problèmes des temps actuels, à discerner, dans ce qu'on appelle le libéralisme, le progrès, la civilisation et les sociétés modernes, ce qui peut être compatible ou incompatible avec le christianisme, ne se trompent jamais. S'ils se trompent, dites précisément en quoi et comment : à la bonne heure ! Mais leur jeter à la face comme une injure, comme une hérésie, ces mots vagues et indéfinis, qui disent tout et ne disent rien, qui sont trop manifestement favorables à la calomnie, monsieur; surtout porter des condamnations absolues au nom de l'Église; voilà ce qui est intolérable.

Et c'est ce que vous faites sans cesse.

Les colonnes de votre journal ne suffisent pas à flétrir ce que vous appelez « le parti du catholicisme libéral; « ce parti qui, selon vous, « a introduit parmi nous, et qui propage avec tant « d'obstination cette *nouvelle espèce de catholicisme;* » ce parti qui « oublie deux choses : la Constitution divine et le respect « de l'Église. Ces ardents catholiques qui prétendent discuter « TOUT, et même les procédés du Saint-Esprit. »

On ne peut vous lire sans voir éclater, pour ainsi dire à toutes vos pages, la haine des catholiques qui ne proscrivent pas aveuglément tout ce que vous proscrivez. Ce torrent d'injures et cette espèce de colère continue inspirent à vos bons lecteurs ces naïves terreurs, ces pieux anathèmes, que chaque matin on voit défiler dans vos colonnes, avec les souscriptions pour le Saint-Père.

Et ce n'est pas seulement en France que vous créez des partis dans l'Église, c'est en Belgique, c'est en Allemagne, c'est en Bavière, c'est en Hongrie, partout. Vous dénoncez « les *novateurs*, qui en Allemagne prennent le titre de *catholiques libéraux*. »

Vous connaissez « *les deux partis* des catholiques hongrois : « les catholiques vrais, sincèrement attachés à l'Eglise, et les « catholiques libéraux; » ceux-ci, bien entendu, ni vrais catholiques ni sincèrement attachés à l'Eglise. Vous prétendez que ces catholiques mettent l'Etat « au-dessus de l'Eglise. » Je ne

sais s'il y a en Hongrie des catholiques qui ont ce malheur. Mais ce dont je suis sûr, c'est que tous les catholiques libéraux de Hongrie ne l'ont pas.

Vous appelez encore les catholiques de ce parti complices des sectes ennemies, et vous dénoncez « ce que font depuis « quelque temps, dites-vous, contre le Pape et le Concile, *les « sectes ennemies de l'Église*, et les INDIGNES CATHOLIQUES qui se « font LEURS COMPLICES. »

Catholiques de nouvelle espèce, novateurs, indignes catholiques, complices de sectes ennemies, c'est trop peu : ce sont des gens condamnés et *flétris* par l'Eglise; ce sont des *hérétiques*.

Des hérétiques!

Libre à vous, monsieur, d'être en politique ce que vous voudrez : tout ou rien, c'est votre affaire; parlementaire, vous l'avez été ; républicain, vous l'avez été; césarien, vous l'êtes toujours. Cela vous regarde.

Mais l'Église n'a décrété d'hérésie, que je sache, aucune forme légitime de gouvernement, pas plus la république que la monarchie, pas plus le gouvernement parlementaire qu'un autre : l'*Univers* a déclaré *hérétique* et plus qu'hérétique le système parlementaire, qui a été longtemps et redevient peut-être le nôtre.

« On a dit que le système parlementaire repose sur un prin- « cipe *hérétique*. Quelque désir que nous ayons d'éviter toute « exagération, nous croyons que *ce n'est pas assez dire.* »

Et c'est, non comme libre citoyen, mais comme catholique, et au nom du catholicisme, que vous avez injurié tous ceux qui, chez nous, sont restés fidèles dans leurs préférences pour cette forme politique.

Le mot d'*hérésie* revient facilement sous votre plume, monsieur, et je trouve dans vos colonnes un écrivain de votre école, souvent loué par vous, lequel dénonce à son tour « l'hérésie « moderne, qui se pare du nom menteur de *catholicisme libéral*, « et qui s'écrie : « La formule des hérésiarques, *Non serviam*, « voilà le dernier mot du libéralisme catholique. »

Vous dites, monsieur, que « les noms propres ont ici une

« grande valeur. » Et c'est pourquoi vous en avez prononcé ; et les hommes que vous rangez dans le *parti du catholicisme libéral*, dans ce catholicisme *d'une nouvelle espèce* ; ces hommes sur lesquels tombent les mots de *novateurs*, d'*indignes catholiques*, de *complices des sectes ennemies*, les hommes *atteints* de cette grande *hérésie moderne*, ce sont : « MM. de Montalembert, « de Falloux, de Broglie, Foisset, Cochin, etc. » Ils sont làdedans, dites-vous, et c'est triste.

Voilà ceux qu'il vous plaît de nommer les *patriciens*, et que vous aimez à frapper. Vous êtes habile et je vous reconnais. Vous visez à hauteur d'hommes.

Voilà, indépendamment de tant d'autres, dignes aussi de vos coups, quels sont ceux que vous traitez de la façon que nous venons de voir;

Ceux que vous accusez d'avoir « ourdi une intrigue contre le « Pape et le Concile ; »

Ceux qui rêvent, selon vous, « la réconciliation de l'E-« glise avec le *Mystère de Babel*, qu'on nomme l'*esprit mo-« derne* ; »

« Ceux qui poussent sans cesse dans la « voie des *concessions* et des *affaiblissements* ; »

Ceux qui « parlent de l'Eglise comme d'une institution humaine ; »

Ceux que vous rangez parmi les hérétiques, et que vous placez ensuite sur la même ligne que les pires révolutionnaires : « Les journaux des partis appelés catholiques libé-« raux, *aussi bien que* ceux de la révolution avancée, » dites-vous sans cesse;

Ceux que, confondant à dessein deux choses très-distinctes, vous affectez de ranger parmi « les organes du gallicanisme et « du catholicisme libéral. »

C'est à un de ces organes que le *Monde*, d'ordinaire moins violent que vous, mais cependant votre compagnon d'armes, disait, il y a quelques jours :

« Le Concile parlera, et sera VOTRE JUGE. »

Votre juge ! Et vous tous donc, messieurs ? — Mais non, vous,

vous êtes *le bon grain*, et les autres catholiques l'*ivraie*, qui va être, selon vous, *mise en bottes* et brûlée.

« Il laisse *croître l'ivraie* et *le bon grain;* mais déjà les *mois-« sonneurs* préparent *leur faucille*, et alors le froment sera dé-« gagé de l'ivraie, et *l'ivraie mise en bottes.* »

Tel est le langage de votre école.

Voici maintenant d'autres sortes de polémiques et d'injures ; car quand il s'agit d'injures, votre art est fertile :

« L'ESSENTIEL, dites-vous, pour *les organes du gallicanisme et « du catholicisme libéral*, n'est-il pas de *conserver leurs adeptes ?* « Et ne s'exposeraient-ils pas à les perdre EN LAISSANT ARRIVER « JUSQU'A EUX LA VÉRITÉ ? »

Ailleurs, vous dites : « La déloyauté réfléchie et hardie est « habituelle aux amis de l'*Union de l'Ouest*, et particulièrement « au *Français*. »

Voilà votre modération, à vous, qui accablez de tant de sarcasmes *le parti modéré*, les hommes de la conciliation. Et voici un exemple des plaisanteries délicates que vous aimez parfois à leur lancer. Je le trouve dans un répugnant article de cinq colonnes, intitulé : *Les libéraux et les singes*, et dans lequel vos allusions frappent d'autres libéraux que les libres-penseurs. Parmi les singes, « les plus libéraux, selon votre « journal, sont ceux qui n'ont pas de queue. » Car ceux qui ont une queue « appartiennent, dit-il, au *parti modéré*... Ils « tiennent toujours cette queue levée *vers le ciel*, comme pour « le prendre à témoin de la *droiture de leurs intentions*, de « leur amour *pour l'ordre, la monarchie, la religion bien com-« prise*, et de leur *sincère désir de conciliation avec tous*, les Jé-« suites exceptés (1). »

Mais voici qui n'est plus de la plaisanterie : dans votre ardeur à flétrir des catholiques que vous combattez, vous avez été

(1) Ce n'est pas que la comparaison me paraisse mauvaise ni déplacée, mais la vérité m'oblige à dire que cet article n'est pas de moi ni de l'*Univers*. Il a été emprunté à la *Civilta Cattolica*.— L. V.

jusqu'à les représenter, monsieur, comme plaçant leur suprême espérance dans un homme, dont ils ont hautement déploré les égarements et le malheur : « Il ne restera plus aux « catholiques libéraux, avez-vous dit, et aux révolutionnaires, « que le P. Hyacinthe. »

Tant d'insultes d'un coup, quelle bonne fortune!

Ces procédés calomnieux vous sont si habituels, que vous les avez appliqués même à des évêques : enveloppant dans une précaution banale une venimeuse insinuation, vous n'avez pas craint de présenter comme les défenseurs d'un homme que vous traitez tous les jours d'apostat, des évêques, que vous nommiez :

«... Il sera défendu (le P. Hyacinthe) devant le Concile par « ses amis les évêques de Châlons, de Bayeux, et par les ar« chevêques d'Avignon et de Reims.»

Les convenances, monsieur, je ne dis pas seulement du sentiment chrétien, mais de la plus vulgaire délicatesse, auraient dû ici vous retenir.

Car, si ce n'est là qu'un *cancan*, comme vous disiez, pourquoi ne l'avez-vous pas méprisé ?

Et si vous ne l'avez pas méprisé, puisque vous l'avez propagé, quel était donc votre but?

Je viens de nommer le P. Hyacinthe. Tous les catholiques ont gémi de sa chute. Vous, monsieur, vous avez triomphé, et dès le premier jour, enfonçant pour ainsi dire dans l'abîme celui que vos violences ont contribué à y pousser, vous vous êtes écrié : « C'est fini ! Fruit médiocre... fruit gâté, et qui ne devait pas mûrir ! » Et vous vous en êtes « glorifié » comme d'une « victoire » : vous avez écrit ce mot honteux.

Citerai-je d'autres traits ?

Vous avez bien osé représenter M. de Montalembert comme un homme qui porte les armes contre l'Eglise ; qui conduit contre elle les armées ennemies, qui déchire le sein de sa mère : Nous ne suivrons pas, avez-vous dit, *Coriolan chez les Volsques !*

Ainsi, vous n'avez pu résister au plaisir de dire à la fois deux atroces injures, à lui, et à des catholiques, qui ont pu

aller trop loin, se tromper même gravement, mais qui ne sont pas pour cela des *Volsques* dans l'Eglise.

Vous avez fait, il est vrai, à l'éminent catholique traité de la sorte par vous et dénoncé aux suspicions de tous ceux qui vous lisent, la grâce d'ajouter que l'homme qui a dit : « l'Eglise c'est une mère, » ne mourra pas en révolté. Vraiment ! vous êtes généreux.

Non, il n'y a ici ni Volsques, ni Coriolan. Mais il reste celu que j'appelle, avec l'Ecriture : *Accusator fratrum.*

Et comment oublier ici ce que vous avez fait à Berryer?

La France entière, laissant de côté devant la mort et la gloire toute rancune de parti, se rencontraît, spectacle admirable, dans un sentiment d'une unanime admiration pour ce grand caractère et ce grand talent ; une voix pourtant s'éleva pour insulter cette gloire nationale, une seule voix : la vôtre.

Il n'était pas mort encore, il était mourant, que déjà vous outragiez sa tombe, et versiez sur sa mémoire les plus ingrates calomnies.

Vous outragiez tout en lui, le caractère, le talent même, et jusqu'à l'honneur chrétien.

« Il eût pu être un grand caractère, » disiez-vous ; mais chez lui, « la doctrine, la conviction « et l'amour manquaient. »

Lui, si constamment fidèle, toute sa vie, à une cause impopulaire, il avait contracté, selon vous, « beaucoup de ces abais- « sements qu'exige le succès. »

Et son nom, vous hâtiez vous de dire, « va promptement s'éteindre. » A la tribune et au barreau, il ne restera rien de M. Berryer ; ou plutôt *il ne reste rien* ; C'EST DÉJA FINI. »

Et dans ce moment-là même, la Belgique et l'Angleterre, représentées à ses funérailles, le glorifiaient aussi haut que la France.

Et, pendant que M. Berryer faisait cette admirable mort chrétienne que le monde sait, vous outragiez en lui le chrétien même ; oubliant tout, vous écriviez : « Parmi ses clients, *il « n'osa pas* compter l'Eglise de Jésus-Christ. Il a failli à ce de- « voir, il a manqué à cet honneur. »

Et pourquoi ? par le plus vil de tous les sentiments, disiez-vous ; par peur ! « il n'osa pas... » « L'homme politique eut peur ! »

Et après de tels outrages sur une tombe, c'est vous qui écriviez de vous-même il y a quelques jours : « J'ai la prétention « d'avoir respecté toujours ceux qui devaient l'être. »

Et de qui parlait donc le P. Lacordaire, quand il disait :

« C'est à mes yeux un grand honneur que d'obtenir la haine « de tels hommes. J'espère bien qu'ils me traîneront sur leur « claie avant que je meure. (1) »

Vous m'avez accusé d'avoir, en parlant des souffrances du P. Lacordaire et du P. de Ravignan, *étonné les fidèles,* — comme vous m'accusiez autrefois de *jouer avec la foi.* — J'ai parlé de ce que je savais, monsieur, et vous, vous avez nié ce que vous deviez savoir mieux que personne (2).

Et bien d'autres que ceux-là, sachez-le, ont souffert de votre rôle dans l'Eglise, et de votre funeste influence. Et d'autant plus que bien des causes les ont forcés trop souvent de contenir leur indignation et leur douleur.

(1) L'effet a complétement trahi cette singulière attente confidentielle du R. P. Lacordaire. Son imagination brillante le persécutait de l'aspect d'un monstre déchaîné contre lui et c'était l'*Univers*. Mais le monstre ne l'a ni déchiré ni *traîné* pas plus après sa mort que pendant sa vie. C'est au contraire le P. Lacordaire qui s'est jeté sur le monstre publiquement une ou deux fois. La première fois le monstre l'a détourné doucement; une seconde fois il a fait semblant de ne le point voir. Mais l'imagination est restée. — *Pax!* — L. V.

(2) M. Veuillot a un ami auquel il rend ce grand témoignage, qu'il *sait, lui, de quoi il parle, quand il parle de religion* (23 septembre 1869). C'est M. Barbey d'Aurevilly, qui, en conséquence, insulte comme lui les mêmes catholiques que lui.

C'est ce M. Barbey qui disait de M. Berryer : « C'est un acteur, ce n'est pas un orateur... Tête nulle en politique comme doit l'être toute tête d'avocat... » (*Les Quarante Médaillons de l'Académie*, p. 87.)

De M. de Montalembert : « Une ou deux fois il a frappé fort, « et alors son talent ressemblait à cette mâchoire d'âne, avec

Mais, aux reproches que je vous adresse ici, monsieur, vous aimez à opposer, je le sais, une grande excuse. Nous défendons, dites-vous, la doctrine du Pape et de l'Eglise.

C'est là, en effet, votre prétention : vous vous posez comme les interprètes les plus fidèles des doctrines romaines et de la pensée de l'Eglise.

Non, monsieur, vous ne les défendez pas, vous les défigurez.

Vous avez reçu de Rome, un jour, des avertissements et des conseils que j'ai le droit en ce moment de remettre sous vos yeux.

Vous n'en tenez compte, ni quant au fond, ni quant à la forme.

On vous disait de ne jamais vous permettre d'infliger la moindre flétrissure à des hommes éminents : *Ne qua præcellentium virorum nomini labecula adspergatur.*

On vous recommandait d'étudier préalablement, avec beaucoup de soin, toutes les questions que vous traitez : *diligentissime.*

D'être très-réservé dans vos paroles, quand il s'agit de questions libres et controversées : *in illis maxime quæ in utramque partem possunt licite disputari.*

On vous disait qu'il ne devait y avoir, dans vos écrits pour la religion, rien qui ne fût modéré en plein de douceur : *nihil non moderatum, nihil non lene.*

« laquelle Samson abattait les Philistins. Mais, depuis, la mâ« choire d'âne est restée à sa place. » Et M. Barbey s'en félicite, et il raille « cette faculté de parler, qui est devenue « comme une mécanique de Birmingham, toujours prête à « aller, et dont l'empire, *grâces à Dieu*, a cassé le grand « rouage » (*Les Quarante Médaillons de l'Académie*, p. 17).

De M. de Falloux : « C'est le meilleur éleveur de cochons « qu'il y ait en France. »

J'ai eu l'honneur moi-même de subir les attaques de cet ami de M. Veuillot, gratifié par lui d'une science et d'une conscience si chrétiennes : M. Barbey d'Aurevilly a imprimé, dans le journal le *Dix-Décembre*, que j'avais, en écrivant comme je l'ai fait récemment au P. Hyacinthe, perdu « *le sentiment même de ma dignité.* »

On vous faisait enfin remarquer, avec toute sorte d'instances, que ce n'est qu'à ces conditions qu'on peut espérer de défendre avec utilité la cause de l'Eglise et du Saint-Siége. *Maximam causæ ejus præstantiam, ejusque sedis apostolicæ excellentiam facilius persuadeat.*

Eh bien, je le demande maintenant, lequel de ces sages conseils avez-vous écouté? Lequel n'avez-vous pas méconnu?

C'est bien pis en ce qui regarde les doctrines

Vous faites dire à l'Eglise et au Pape ce qu'ils n'ont pas dit; vous leur faites condamner ce qu'ils n'ont jamais songé à proscrire.

Quand parut l'Encyclique du 8 décembre, n'avons-nous pas eu en effet la douleur de voir les anciens rédacteurs de l'*Univers,* qui s'appelait alors le *Monde,* s'accorder avec le *Siècle* et ses pareils, pour infliger au Saint-Père et à l'Eglise l'injure des mêmes interprétations?

Ils interprétaient les actes pontificaux, sans se soucier de la parole des évêques, absolument comme s'ils les eussent eux-mêmes dictés au Pape.

Sans doute, il y a un faux libéralisme et de faux libéraux, des libéraux menteurs, des *libérâtres* impies, comme les appelait le comte F. de Mérode, un des plus libéraux et des plus catholiques rédacteurs de la *Constitution belge* : lequel ne consentit jamais à prostituer l'honneur de ce nom à des hommes qui le méritaient si peu.

Mais il y a en France, en Belgique, en Amérique, partout, des catholiques excellents qu'il ne faut pas confondre avec de tels hommes, et qui, dociles aux enseignements du Saint-Siége, repoussent ici, comme ils le doivent, les aberrations et les excès flétris par l'Eglise.

Il y a donc essentiellement à distinguer. Mais, l'école emportée dont nous parlons ne distingue, j'allais dire, ne veut rien comprendre ici :

« Tout libéral, disaient-ils, étant un partisan du libéra-
« lisme, tombe nécessairement sous la réprobation de l'Ency-
« clique.

« En vain cherchera-t-on à *équivoquer*, en distinguant le *vrai* « libéral et le *faux* libéral...

« Qu'on ne dise pas qu'il y a plusieurs manières d'entendre « ce mot de libéralisme. »

« D'aucune manière, en aucun sens, un catholique ne peut « se dire libéral. »

« Il n'y a *aucune distinction* à faire entre le vrai et le faux « libéral ; et, en effet, il serait difficile de savoir *lequel est le* « *meilleur des deux*. »

Et jetant aux hommes les plus honorables les plus sensibles injures, flétrissant ce qu'il y a de plus délicat en eux, l'honneur de leur foi, les assimilant aux sceptiques, aux jansénistes, aux protestants, aux manichéens, ils ajoutaient :

« L'Eglise condamne le protestantisme, elle condamne le li- « béralisme : cela suffit.

« Il y aurait du péril à distinguer entre le bon et le mauvais « libéralisme. *C'est comme si* on voulait distinguer *entre le bon* « *et le mauvais protestantisme.* »

« Qu'arriverait-il si l'on se proclamait vrai manichéen, vrai « janséniste, pour se séparer des manichéens et des jansé- « nistes condamnés ? »

Quelle odieuse et absurde équivoque ! Le pire manichéen, le pire janséniste, c'est assurément le vrai manichéen, le vrai janséniste. Tandis qu'au contraire, plus on se sépare des faux libéraux pour n'admettre que les légitimes libertés, et plus on est honnêtement et vraiment libéral, et nullement condamné par l'Eglise.

Mais non, poursuivaient-ils : « Le libéralisme ne fait *aucune* « *distinction du bien et du mal* ; ce qui est la même chose que « d'admettre l'existence éternelle et égale de deux principes « contraires, » comme faisaient les manichéens.

Et c'est ainsi qu'ils répètent aujourd'hui :

« L'EGLISE A FLÉTRI LE LIBÉRALISME, et nous lui disons, avec « foi dans la toute-puissance qui lui a été donnée : *Perdes* « *omnes qui loquuntur* MENDACIUM. »

Il vous était d'autant plus facile cependant de ne pas impu-

ter au Pape Pie IX ces condamnations excessives, messieurs, que lui-même, dans la célèbre allocution *Jamdudum cernimus*, faisait les réserves et les distinctions les plus expressives. S'adressant, pour le restituer, à ceux qui violaient ici le sens vrai et naturel des mots *vera restituantur rerum nomina*, il condamnait les violences et les faits impies, *quærimus utrum* TALIA FACTA... il réprouvait leur faux libéralisme et leur civilisation à eux : HUJUSMODI CIVILITATI. Mais il proclamait en même temps et à l'encontre la vraie civilisation, le vrai libéralisme. Il déclarait que l'Eglise est et a toujours été la mère et la nourrice de la vraie civilisation : *Ipsa* VERÆ *civilitatis continenter fuit patrona et altrix*; et il rappelait l'*administration libérale*, les *institutions libérales*, qu'il avait lui-même, en même temps que d'autres princes italiens, données à ses sujets : LIBERIOREM *administrationem*, LIBERIORES *institutiones*.

La fameuse 80e proposition du *Syllabus*, d'où vous avez voulu conclure l'incompatibilité de l'Eglise avec le libéralisme, le progrès et la civilisation moderne, n'a jamais eu d'autres sens.

J'ai dit alors, et le bon sens français a de suite compris que cette proposition n'avait pour but que de dégager le Saint-Père d'une déplorable confusion d'idées, et de repousser une impertinence et une injure. C'est, disais-je, comme si, aux adversaires qui le somment de se réconcilier et de transiger avec le progrès, le libéralisme, et la civilisation moderne, le Pape répondait : « Ces mots ont besoin d'être définis, car ils dési-« gnent des choses très-complexes. Avec ce que les ennemis de « la religion cachent d'injuste et de mauvais, de révolution-« naire et d'impie sous ces mots, le Pape ne peut pas et ne doit « pas se réconcilier ni transiger : le lui proposer serait une « horreur!

« Avec ce qu'il peut y avoir de vraiment bon dans le pro-« grès, de vraiment utile dans la civilisation moderne, de « vraiment libéral et chrétien dans le libéralisme, le Pape n'a « pas à se réconcilier : le lui dire, serait une impertinence, car « c'est lui qui est sur la terre le plus auguste représentant de

« ces choses. Ce serait comme si l'on disait à un honnête « homme : Réconciliez-vous avec la justice. »

Voilà, monsieur, les distinctions qu'il est nécessaire de faire ici, sous peine de défigurer les enseignements du Saint-Siége et de calomnier indignement vos adversaires.

Mais il vous va mieux, monsieur, de faire du mot libéralisme une arme de guerre, que de le définir avec gravité et justice.

Vous rendez par là le Pape odieux, vous amassez des tempêtes contre l'Eglise; mais qu'importe? Vous êtes catholique pur! et vous avez le plaisir d'écraser les faux catholiques, les indignes catholiques qui ne marchent pas derrière vous.

Voilà pourquoi, monsieur, vous vous plaisez à poser les thèses les plus exorbitantes, les plus provocantes, les thèses mêmes de nos ennemis les plus acharnés, et dans les mêmes termes !

Vous perpétuez ainsi, vous éternisez, autant qu'il est en votre pouvoir, au milieu de nous, ces affreux malentendus qui nous dévorent, et que le prochain Concile a pour objet de dissiper.

Si votre langage était celui de tous les organes religieux parmi nous, s'il était avéré que vos doctrines sont bien nos doctrines, celles de l'Eglise, les haines que vous soulevez seraient aussi universelles qu'elles sont formidables : l'Eglise serait mise au ban des nations civilisées.

II

J'arrive maintenant, monsieur, à votre campagne pour la définition dogmatique de l'infaillibilité pontificale : définition que votre zèle a résolu d'imposer au Concile. Ici, vos excès ne sont pas moindres.

Pourquoi, le premier dans la presse française, avez-vous

soulevé cette si délicate et si grave question ? De quel droit vous êtes-vous permis de tracer aux évêques un programme? Il y a eu là de votre part intrusion dans un rôle qui ne vous appartenait pas, et dont j'ai le droit, pour ma part du moins, moi évêque, de vous demander compte.

Et aujourd'hui vous annoncez le dessein d'entrer plus que jamais dans cette voie. Vous demandez en ce moment « qu'un immense cri s'élève, » et force les Pères du Concile à se saisir de la question posée par vous, et à prononcer. Mais, encore une fois, qui êtes-vous donc, et pensez-vous pouvoir, du haut des colonnes de votre journal, peser sur la future assemblée œcuménique, comme du haut des tribunes d'une assemblée politique!

Rien n'égale, monsieur, la témérité de cette entreprise, que la violence avec laquelle vous la menez.

« A notre époque, » écrivait hier Mgr l'archevêque de Reims, avant de partir pour Rome, « à notre époque de fièvre et d'a-
« gitation, où la présomption en matière théologique le dispute
« souvent à l'ignorance, où l'âpreté et le dogmatisme du
« langage tiennent lieu de vraie science, certains esprits in-
« quiets combinent des plans, tracent des programmes.

« Tout manque souvent à ces nouveaux docteurs pour ensei-
« gner et diriger l'Eglise ; d'abord la mission divine, qui n'a
« été donnée qu'aux papes et aux évêques; puis la science. »

Vous êtes, monsieur, de ces nouveaux docteurs-là : la mission vous manque; mais vous l'usurpez, et vous ne permettez pas que ceux qui l'ont reçue de Dieu l'exercent selon leur conscience. Et si un évêque ne dit pas comme vous sur les questions soulevées par vous, il subit vos attaques.

C'est avec douleur, monsieur, que j'ai dû traiter cette grave question d'opportunité, si témérairement et si violemment résolue par vous tous les jours. C'est vous qui m'avez imposé ici cette contrainte et ce devoir, par vos excès.

Quoi ! vous vous constituerez en quelque sorte le grand agitateur dans l'Eglise ; vous soulèverez, vous passionnerez d'avance dans le sens des solutions que vous voulez, en exploitant

le meilleur, le plus respectable de leurs sentiments, une multitude de bons fidèles ; vous troublerez, insulterez et calomnierez !

Et parce que, selon le droit et le devoir de ma charge pastorale, je ferai, dans ces extrémités, ce que quelques-uns de mes collègues ont fait, selon leur droit et leur devoir aussi, vous, monsieur, qui n'avez aucune autorité, aucune mission dans l'Eglise, qui n'êtes pas constitué juge entre nous, vous viendrez parler ici de *prise d'armes, de campagne,* et vous essaierez de me ranger dans cette catégorie de catholiques *indignes complices,* selon vous, *des sectes ennemies,* que vous poursuivez tous les jours de vos plus sanglants outrages !

Vous me menacez même « des commentaires et des argu- « ments empoisonnés de la presse hostile. » Je ne vous reconnais aucun droit, monsieur, de chercher là vos arguments. Je ne réponds que de mes paroles et de leurs conséquences logiques et légitimes. Ce serait là d'ailleurs une trop commode manière de vous décharger des responsabilités que font peser sur vous vos téméraires initiatives.

La mission vous manque donc ici, monsieur, en même temps que le respect ; et j'ajoute, avec Mgr l'archevêque de Reims, la science.

Vous prétendez, il est vrai, avec un étrange aplomb, que la théologie n'a que faire ici ; et vous répondez, obstinément, aux journalistes catholiques de l'*Union,* de la *Gazette de France,* du *Français* et de la *France,* et aux autres, qui se déclarent incompétents sur de telles questions, et s'en réfèrent non à vous, mais au Concile, vous leur répondez qu'il suffit ici de savoir son catéchisme :

« L'*Univers*... n'a pas eu besoin de faire de théologie, et la « *France* n'a pas besoin de théologie pour apprécier et discuter « ses preuves. *Si elle sait le catéchisme,* CELA SUFFIT. »

Et l'*Univers,* en effet, discute de telle sorte cette question, qui en renferme tant d'autres, ce journal se jette en de tels excès d'argumentation et d'expression, que la théologie, on le voit bien, ne l'inquiète guère.

Voici un exemple entre beaucoup d'autres :

« Si le Concile est infaillible, qu'a-t-il besoin de l'avis du « Pape ? S'il ne l'est pas, comment l'avis d'un évêque, fail- « lible lui-même, peut-il *donner* l'infaillibilité ? »

Il est clair que ce docteur, qui se permet de trancher une telle question, ne sait même pas la poser. Il suppose que ses adversaires regardent comme œcuménique un Concile où le Pape ne serait pas.

« Il faut donc, conclut-il, que l'un des deux, le Pape ou le « Concile, possède l'infaillibilité, et celui des deux à qui Notre- « Seigneur Jésus-Christ l'a promise et donnée, n'a pas besoin « de l'autre. »

Ainsi, ces messieurs tiennent à séparer le Pape du Concile. « Celui des deux à qui Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a promise et donnée, » dites-vous ? Mais s'il l'avait promise et donnée *à tous les deux*, au Pape et au corps épiscopal, réuni ou dispersé ? Là est précisément la question, que je n'examine pas ici, mais qui n'est *donc* pas résolue, pas plus que posée par vous.

Et quand vous dites : « Comment l'avis d'un évêque, faillible « lui-même, peut il donner l'infaillibilité ? » quel est, demanderai-je à mon tour, cet étrange oubli de l'origine divine de l'Église, et des promesses qui lui ont été faites par Notre-Seigneur : *Euntes docete omnes gentes. Ecce Ego vobiscum sum !*

Telle est la force théologique du secrétaire de la rédaction à l'*Univers*.

Voici un autre théologien, du même endroit, qui trouve théologique et édifiant d'opposer les décrets du Saint-Siége à l'autorité des Conciles, de la manière que voici :

« Les Conciles œcuméniques *n'ont jamais eu*, de fait, *autant* « *d'autorité que les décrets du Saint-Siége*. . »

Quoi ! pas même le Concile de Nicée, quand il proclamait la Divinité de Notre-Seigneur !

Et que voulait dire saint Grégoire le Grand, déclarant qu'il révérait les quatre premiers Conciles œcuméniques à l'égal des quatre grands Evangiles ?

Ce théologien laïque ajoute :

« Le Saint-Siége, dans ses rapports avec les Conciles plé-
« niers, a toujours eu sur eux l'*avantage* de la *justice*, de la
« *prudence* et de la *charité*. »

Apparemment M. Veuillot a trouvé que celui qui écrit de telles paroles n'a oublié ni le respect de l'Eglise, ni sa divine Constitution.

Mais écoutons M. Veuillot lui-même.

Il veut, on le sait, que le Concile effectue la définition qu'il lui dicte, par voie d'acclamation, sans examen, sans discussion ! Il trouve que des discussions au sein du Concile jetteraient dans la stupeur les catholiques. Et sur ce que d'autres catholiques ne partagent pas votre stupeur, monsieur, vous vous êtes permis des réflexions dont je néglige ici la grâce, pour ne les considérer qu'au point de vue du savoir théologique. Vous avez dit :

« Le *Correspondant* veut que l'on discute, et que le Saint-
« Esprit prenne le temps de se former une opinion. Il a cent
« arguments pour prouver combien le temps de la réflexion
« est indispensable au Saint-Esprit. »

Et vous disiez encore ce matin même : « Il est à remarquer qu'aucune discussion ne précéda cette invasion de l'Esprit-Saint » au Cénacle.

Je me contente, monsieur, de rapprocher ces légèretés moqueuses, j'allais dire irréligieuses, du grave langage de nos évêques.

Examinant ce mode de définition par acclamation déjà annoncé par vous, « l'assistance de l'Esprit-Saint, disait Mgr l'é-
« vêque du Mans, ne dispense pas de l'étude et du travail; elle
« ne dispense pas de scruter les saintes Ecritures et la Tradi-
« tion, elle n'exclut *ni les libres discussions, ni les débats ap-*
« *profondis.*

Et entrant au fond même de la question avec toute la clarté et la fermeté de la raison théologique, Mgr l'évêque de Saint-Dié écrivait ces remarquables paroles :

« Il importe que vous compreniez bien la nature de cette
« assistance indispensable à l'Église, pour conserver la foi

« pure de toute atteinte. Dans ce privilége, ne voyez rien qui « ressemble à l'inspiration dont les anciens prophètes furent « favorisés, ni à une révélation proprement dite. Aussi l'*assis-* « *tance divine* est simplement une action efficace de l'Esprit- « Saint *qui dirige, qui préserve, qui soutient* l'*Église dans la con-* « *statation de la vérité,* et la garantit infailliblement de toute er- « reur ; action néanmoins *qui ne la dispense ni des recherches,* « *ni de la discussion, ni surtout de la prière,* AUXILIAIRES INDIS- « PENSABLES dans une œuvre de cette nature.

« Voilà pourquoi et Papes et conciles ne décident jamais « RIEN en matière de foi, de mœurs ou de discipline, *sans avoir* « *longuement pris connaissance des choses, sans les avoir examinées* « *sous toutes leurs faces, puis consulté les Docteurs les plus émi-* « *nents, adressé au Ciel de longues et ferventes prières*. »

Vous connaissez ces paroles, monsieur, vous les aviez lues ; et vous connaissiez aussi ces autres paroles de Mgr l'évêque de Poitiers :

« En matière si *grave*, si *délicate* et si *complexe*, on ne doit « se laisser guider ni par l'enthousiasme ni par le sentiment « personnel; tous les mots doivent être pesés et expliqués, « toutes les faces de la question examinées, tous les cas prévus, « toutes les fausses applications écartées, tous les inconvénients « balancés avec les avantages. »

Vous avez une étrange manière, monsieur, d'apprécier ces précautions de la sagesse et du respect ; vous trouvez, vous, que cela n'est « pas loin de ressembler à une certaine ratifica- « tion nécessaire de l'esprit humain... *moderne.* » — Moderne est curieux ici ! — Et vous vous permettez ces indécentes plaisanteries : « Le *Correspondant* veut que le Saint-Esprit prenne le « temps de se former une opinion. Il a cent arguments pour « prouver combien le temps de la réflexion est nécessaire au « Saint-Esprit. »

N'est-il pas triste et odieux de voir ainsi traiter de pareilles questions !

Mais Mgr l'évêque de Saint-Dié, qui expliquait tout à l'heure la différence qu'il y a entre l'assistance et l'inspiration, est un

théologien bien faible et bien timide auprès de vous, monsieur. Selon vous, le Pape infaillible, cela veut dire le Pape inspiré ; inspiré, et seul dans l'Eglise ; inspiré, précisément comme les prophètes et les patriarches, comme les hommes à qui Dieu a parlé directement ; comme Moïse, Abraham, Noé, Adam ; vous soutenez non pas l'assistance, mais l'inspiration, la révélation directe, avec cette différence signalée par vous, que l'inspiration, avant le Pape, était intermittente, mais qu'elle est permanente chez le Pape : vous dites cela dans un long et pauvre article, où ce qu'il peut y avoir de vrai dans votre pensée est noyé, comme toujours, sous un flot d'exagérations intolérables.

« Adam chassé du Paradis est le dépositaire *infaillible* de la « promesse... En vertu de son infaillibilité, Noé construit « l'Arche, sans délibération ni conseil... Abraham est fait *in-* « *faillible*... Après Isaac, Jacob et Joseph, *inspirés de Dieu*, « Moïse est pleinement investi de l'*infaillibilité*... Quelles déli- « bérations ont précédé la sortie d'Égypte ? Dans quelles dis- « cussions s'est formée la loi du Sinaï ? » Voulez-vous dire que le Pape, comme Moïse, Abraham, s'entretient personnellement avec Dieu ? — « Enfin, après l'inspiration pro- « phétique, le commerce de Dieu avec certains hommes « à qui il parle directement, » — ce que vous nommez l'in- « faillibilité active, vous dites que « l'infaillibilité ne sera « plus errante et intermittente, mais permanente et fixée en « son lieu connu et éternel. » Je vous le demande de nouveau : Voulez-vous dire qu'au Pape, dont l'infaillibilité sans doute est active, Dieu parle directement, comme aux Prophètes ?

N'est-ce pas vous qui avez écrit ces paroles : « Nous ne sa- « vons tous certainement qu'une chose, c'est que nul homme « ne sait rien, excepté l'Homme avec qui Dieu est pour tou- « jours, l'homme qui porte la pensée de Dieu. Il faut... suivre « inébranlablement *ses directions inspirées*. »

Je serai très-modéré en disant simplement, monsieur, que vous êtes théologien comme certains docteurs à la voix retentissante sont médecins.

S'il n'y avait chez vous que l'ignorance théologique! mais il y a plus. Je vous accuse, monsieur, d'avoir travesti et calomnié odieusement l'acte de ces catholiques dont vous avez signalé à votre public, pour les flétrir, les noms, plus ou moins illustres, mais tous dignes de respect, et de la reconnaissance de l'Eglise.

Vous les avez accusés d'*intrigue*, de complot, contre le Pape et le Concile.

Première indignité : en voici une seconde, et plus grave encore :

Vous dites : « L'auteur nie l'infaillibilité au Pape personnel-« lement. »

La vérité est qu'il ne traite pas cette question de théologie; mais passons ; vous continuez :

« L'accorde-t-il au Concile? *c'est selon.* Le Concile *tout* « *seul...* »

Que voulez-vous dire, et où est-ce que, dans son travail, l'auteur, dont vous parlez, pose l'hypothèse d'un Concile vraiment œcuménique, où le Pape ne serait pas? Nulle part. Pas un mot de cette hypothèse.

« Le Concile tout seul pourrait être infaillible. »

« LE CONCILE ET LE PAPE D'ACCORD POURRAIENT NE L'ÊTRE « PAS. »

Vous n'avez pas pu vous tromper sur ce point, monsieur; ils disent expressément le contraire.

Et il faut convenir que pour vous disculper en face d'une si grande calomnie, vous avez fait intervenir *Bridoison* dans cette affaire avec un goût exquis et une honnêteté parfaite.

C'est même à ce propos qu'un de vos souscripteurs s'écrie dans vos colonnes :

« Libéralisme catholique, protestantisme catholique! »

« Les princes de la maison de Broglie appartiennent comme « les autres à l'Eglise enseignée. »

Ah! monsieur, si on ne se respectait pas soi-même, comme on vous respecterait peu!

Et tout est de ce ton et de cette sincérité :

« Il parle, dites-vous, de l'Eglise comme d'une institution « humaine, qui subit les inconvénients des œuvres humaines, « qui a ses imperfections et ses lacunes pour ainsi dire consti- « tutives, qui se serait faite d'occasions imprévues et de sa- « gesse bornée, qui a varié, qui variera, qui s'use, qui vieillit, « qui a besoin de retouches, *et même de refonte.* TOUT CE QU'IL « A DIT A CE SUJET est *sans distinction et sans mesure...* »

Le venin ici est versé à la faveur d'une équivoque grossière, qui serait encore une insigne ignorance, si elle n'était autre chose.

Oui, il y a, si vous ne le savez pas, monsieur, dans la divine institution de Jésus-Christ, un côté variable en partie et perfectible, c'est la discipline ; et la question sur laquelle vous reprochez aux catholiques du *Correspondant* d'oublier à la fois la *Constitution divine et le respect* de l'Eglise, est précisément une question disciplinaire.

Allant plus loin encore, l'*Univers* leur imputait de faire « des « idées et des sociétés modernes la perfection typique, d'après « laquelle il faudrait TOUT réformer, MÊME l'œuvre de N. S. « Jésus-Christ. »

Cela étant, il est trop clair, monsieur, que ces indignes catholiques n'ont plus la foi ! et que, comme vous le disiez très-bien, sauf la vérité, si « les formes du langage sont pieuses, « le fond de la pensée est involontairement sceptique... »

« En attestant sa foi, l'auteur anonyme ne laisse voir que ses « doutes, et il prend si grand soin de justifier ses doutes « qu'ils paraissent être le capital de sa foi. »

Et vous n'avez pas senti tout ce qu'il y a d'indigne de votre part à parler de la sorte d'hommes comme ceux dont vous avez vous-même ici prononcé les noms !

Et parce que les catholiques éminents, calomniés par vous dans leur foi, mettent honnêtement et gratuitement à la disposition de vos lecteurs trompés le travail dont vous n'aviez pas cité un mot, vous dites :

« Cette ampleur est d'ailleurs conforme aux pratiques accou- « tumées de l'erreur dogmatique, toujours empressée à se don-

« ner gratuitement, et même pour rien. Elle compte se faire « payer comme on dit, *sur la bête.* »

Et vous armant, pour frapper sur ces hommes un grand coup, de la petite *Semaine religieuse de Cambrai,* — derrière laquelle, témérairement selon votre coutume, et sans en rien savoir, vous placiez, pour l'impliquer dans vos violences, le vénérable archevêque de Cambrai, qui vous a démenti, — vous disiez, avec cette *Semaine,* à ces hommes : « Ils trahissent, s'ils veulent conduire. »

Mais qui donc ici, et toujours, veut conduire, si ce n'est vous?

L'effet de vos calomnies ne s'est pas fait attendre. Vous prenez soin vous-même de le constater, vous signalez avec complaisance l'horreur et l'effroi que vous inspirez, pour les catholiques ainsi traités par vous, aux honnêtes gens qui vous croient sur parole, et qui, à votre exemple, jettent contre eux les anathèmes des livres saints :

« Deux catholiques romains de Besançon (un frère et sa « sœur) qui espèrent bien que le Concile *nous délivrera des ca- « tholiques libéraux :*

« *Muta fiant labia dolosa.* (Ps. XXV, 19.)

« *Disperdat Dominus universa labia dolosa et linguam magni- « loquam.* (Ps. XI, 4.)

« Voir le *Correspondant* du 10 octobre. »

Ai-je eu tort, monsieur, de vous appliquer ce mot sévère : *Accusator fratrum!*

Mais quoi! vous calomniez les évêques eux-mêmes! vous les associez perfidement à des actes qu'ils déplorent ; vous les déclarez schismatiques.

Mes accusations ici sont précises, les voici :

Vous avez mis, par un rapprochement odieux et une vile insinuation, un évêque catholique sur la même ligne que le patriarche schismatique de Constantinople. A propos d'un livre, dont pas une ligne encore n'avait paru, vous avez écrit : « Lors « même que Mgr Maret parlerait exactement de l'infaillibilité « pontificale, COMME VIENT D'EN PARLER LE PATRIARCHE DE CONS- « TANTINOPLE, *l'effet ne serait pas plus grand.* »

N'est-ce pas vous qui avez dit : « Il y a... un *art d'écrire* « *qui exige le même fond de conscience que l'art d'empoisonner,* « des *coups de plume* qui sont des *coups de couteau,* et qui ont *des effets pires.* »

Cet *art d'écrire,* qui le possède mieux que vous, monsieur, et *ces coups de plume* qui sont des *coups de couteau* et qui ont *des effets pires,* qui sait mieux que vous les donner ?

Au reste, la calomnie, insidieusement distillée par vous le 3 novembre 1868, aujourd'hui s'affirme nettement. L'*Univers* proclame hautement *schismatique* cet évêque, déjà comparé par vous au *patriarche de Constantinople ;* et vous laissez parler dans votre journal « des enseignements qui nous viennent du « DIOCÈSE SCHISMATIQUE de Sura. »

Ce n'est pas tout, et profitant d'une coïncidence fortuite, sans rapport aucun avec l'ouvrage de Mgr l'évêque de Sura, — préparé selon vous-même, par un patient travail depuis plusieurs années, — vous ne cessez, depuis lors, dans votre journal, de toutes les manières, par mille habiletés perfides, par ces *coups de plume* dont vous parlez si bien, de comparer Mgr Maret au P. Hyacinthe, le livre qu'a fait l'un à l'affreux scandale que donne l'autre : « Ce que le P. Hyacinthe et Mgr Maret ont fait en France, » dites-vous sans cesse. Et ce qu'il y a de plus odieux, vous y faites croire;

Et tous les jours, dans vos colonnes, vous étalez, avec complaisance, les prières étranges de ces bons chrétiens et de ces pieuses chrétiennes à qui vous peignez Mgr l'évêque de Sura comme un *schismatique,* et qui prient dans votre journal pour *sa conversion !*

J'arrive à d'autres exagérations. Mais ici un sentiment particulièrement douloureux m'attriste.

Oui, quand il y a sur le trône pontifical un Pape qui s'appelle Pie IX, quand ce Pape a subi les attentats que nous savons, quand le monde catholique entoure ses vertus de tant d'amour et de respect, il est cruel de paraître blâmer ou craindre un mouvement ou des élans qu'on voudrait voir plus universels encore.

Mais il ne faut pas exploiter un tel mouvement au profit de vos polémiques et contre vos adversaires.

Or, ici, encore, monsieur, vous poussez aux excès.

Que dites-vous de ceux qui altèrent, par exemple, ce texte évangélique : *Voici que je suis* AVEC VOUS *jusqu'à la consommation des siècles*, et qui traduisent : *Voici que je suis* AVEC TOI? Est-ce que vous pensez qu'ils ne manquent en rien à la parole de Jésus-Christ?

Et quand vous dites de l'Eglise qu'elle SERA DIEU !

« Elle est de Dieu, elle est par Dieu, ELLE SERA DIEU, car Dieu, « l'a constituée pour remplir le genre humain de divinité, afin « qu'*il devienne un accroissement de Dieu.* »

L'Eglise « sera Dieu [illegible] » le genre humain deviendra un « accroissement de Dieu. » Vous ne voyez donc pas ce qu'il y a d'excessif et de dangereux à présenter ainsi la doctrine catholique sur l'Eglise?

Quand saint Paul dit de l'Eglise cette admirable parole que vous n'avez pas su comprendre : *Crescit in augmentum Dei*, c'est de l'accroissement de la grâce et des dons divins dans l'Eglise qu'il veut parler, non d'un absurde « accroissement de Dieu lui-même par l'Eglise. »

Vous poursuivez, et, dans le plus étrange des langages, vous dites :

« L'Eglise est faite à l'image de la sainte Trinité. Comme le « Père engendre le Fils, et comme du Père et du Fils procède « le Saint-Esprit, ainsi le Pape engendre les évêques, et *du* « *Pape et des évêques* procède *cet Esprit-Saint*, qui se manifeste « dans la loi infaillible, qui forme et conduit le troupeau. »

Ailleurs, vous appliquez au Pape les paroles mêmes que l'Evangile applique à Jésus-Christ : vous appelez le Pape non pas fils de Dieu, mais *le Fils de Dieu.*

J'ai le regret d'ajouter ici qu'un autre journal, que je m'abstiens de nommer, a été jusqu'à dire : « Quand le Pape pense, c'est Dieu qui pense en lui ! *Quando egli medita, è Dio che pensa in lui !* »

Qu'en résulte-t-il? les incrédules railleurs, les gens sérieux

s'étonnent et gémissent, et les bons fidèles se précipitent avec tout l'élan d'un amour admirable, mais qui pourrait être mieux éclairé.

En voici un, en effet, qui applique à la personne du Pape les paroles de l'apôtre où il est question de Jésus-Christ, de son absolue sainteté et de son élévation au-dessus des cieux : *Talis enim decebat ut nobis esset Pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus, et excelsior cœlis factus.*

Un autre remplace, dans l'hymne romaine *Rerum, Deus, tenax vigor,* le mot *Deus* par le mot *Pius,* et invoque Pie IX au lieu de Dieu :

Rerum PIUS, *tenax vigor,*
Immotus in te permanens,
Da verba vitæ, quæ regnant
Agnos, oves et sæculum.

Un autre, c'est un aumônier, avec les enfants de son ouvroir, écrit :

A PIE IX, PONTIFE-ROI !

Pater pauperum,
Dator munerum,
Lumen cordium,
EMITTE, *cœlitus,*
Lucis tuæ radium.

Un autre dit : « A Pie IX qui représente mon Dieu sur la terre. »

« Iste Deus meus, et glorificabo eum, Deus patris mei et exal-
« tabo eum. »

Une bonne dame, douairière, et théologienne de votre école :

« Puisse la définition dogmatique justifier nos chères
« croyances à l'infaillibilité du Pape et à l'Assomption de la
« sainte Vierge. »

Ailleurs, dans un journal que vous citez :

« Il est temps que la seule autorité, la seule vérité s'affirme
« et prononce le dogme de l'infaillibilité. »

Le Pape, la seule autorité, la seule vérité !

Vous avez dit en effet vous-même :

« Il n'y a qu'un docteur, il n'y a qu'une tête du monde, il « n'y a qu'un roi des peuples, c'est le Vicaire de Jésus-Christ. »

Les excellents prêtres qui ont dit à leur évêque : le *Pape est la seule autorité, la seule vérité*, pensent-ils, comme cet autre partisan d'une définition dogmatique de l'infaillibilité du Pape au prochain Concile, que :

« Il est nécessaire d'affirmer carrément l'autorité et L'OMNI-« POTENCE du Pape, comme étant LA SOURCE de toute autorité « *spirituelle* ET TEMPORELLE ? La proclamation du dogme de l'in-« faillibilité *n'a pas d'autre objet !* »

Enfin, voici dans vos colonnes un prêtre ORLÉANAIS, lecteur *impénitent*, disait-il, de l'*Univers*.

Vous aimez cette impénitence et cette impertinence, monsieur, et ce n'est pas la première fois que vous donnez cet exemple de respect pour les évêques.

Voici donc ce prêtre orléanais, lecteur impénitent de l'*Univers*, qui confond en Pie IX le Pontife et le roi, et attribue au roi des actes du Pontife.

Mais c'est assez sur ce sujet. Assurément, monsieur, vous n'accuserez pas saint François de Sales d'avoir cherché à diminuer le respect et le dévouement dus au Saint-Siége. Eh bien ! c'est lui qui a écrit, dans le sentiment qui m'a fait parler ici moi-même, les paroles suivantes, que vos lecteurs et vous-même devriez méditer :

« En cet âge, qui abonde en cervelles chaudes, aiguës et « contentieuses, il est malaisé de dire chose qui n'offense « ceux qui, faisant les bons valets, soit du Pape, soit des « Princes, ne veulent que jamais on s'arrête hors des extré-« mités, ne regardant pas qu'on ne saurait faire pis pour un « père que de lui ôter l'amour de ses enfants, ni pour les en-« fants, de leur ôter le respect qu'ils doivent à leur père. »

Ceux qui « ne veulent que jamais on s'arrête hors des extrémités, » sont de bien dangereux amis, monsieur. Ils peuvent faire bien du mal

Ah ! Saint-Père, vous pour qui je donnerais ma vie et mon sang comme une goutte d'eau, après vous avoir consacré tant de labeurs et tant de veilles, je souffre, quand je vois ceux qui se disent vos amis vous manquer à ce point de respect, et, par des flatteries sans gravité et sans décence, parce qu'elles sont sans mesure, vous exposer ainsi à la risée de nos ennemis et des vôtres !

Vous en êtes, monsieur, de ces dangereux amis. J'en ai donné dans cet écrit assez et trop de preuves : je n'en veux plus citer qu'un exemple, mais véritablement prodigieux, et qui montre à quelles extrémités vous vous laissez emporter et où vous voudriez conduire l'Église.

Ce n'est pas assez de forcer la porte du Concile, d'élever un « immense cri, » de poser et trancher les questions de doctrine, de dicter à la future Assemblée ses définitions, de poursuivre et dénoncer tous les catholiques, laïques et évêques, qui ne vous suivent pas dans ces excès. Vous prenez encore, avec une audace d'intrusion qui n'a pas de bornes, l'initiative et la décision des plus délicates questions sur les rapports de l'Eglise avec les Etats; vous tracez ici à l'Eglise un programme, un idéal.

« S'il n'y a plus de princes catholiques, vous écriez-vous, que nous importent les princes ? »

Et il n'y a plus, en effet, selon vous, de princes catholiques.

Vous le dites et le répétez. « L'Eglise » — toujours l'Eglise, monsieur ! — « l'Eglise constate qu'ils sont dehors. » « La « rupture est déclarée, elle s'y plie. »

C'est pourquoi, en dépit de tant de nations chrétiennes avec lesquelles le Saint-Siége a fait et maintient des concordats : « Les concordats, continuez-vous, seront détruits. » Et même ils le sont : « L'Eglise et l'État sont séparés de fait. »

Voilà ce que vous déclarez.

Puis, vous faisant à la fois prophète de l'avenir et conseiller du Pape et de l'Eglise, en ces temps, monsieur, de crise profonde, la plus grave peut-être qu'ait traversée l'Eglise, vous an-

noncez, avec votre aisance accoutumée, ce que va devenir la société, et ce que l'Eglise devra faire.

La société va périr, et bientôt.

« Car elle est sur un cloaque. La société est aveuglée par « son péché... elle est captive du mal .. elle ne sait plus... elle « ne raisonne plus... elle périra. » « Les monstres pullulent... « Des cloaques sur lesquels sont bâties nos académies, un nou- « vel islamisme peut instantanément surgir. »

« Un océan de fange va envahir le genre humain, et le re- « portera jusqu'aux autels de Tibère et de Néron... »

De cela, dites-vous, « nous sommes, pour notre part, con- « vaincus »

Et alors, lançant la malédiction et les pierres du Vatican sur cette société que vous condamnez à périr, vous vous écriez :

« Des débris du Vatican, Dieu lapidera la race humaine. « Ces pierres du Vatican rouleront par le monde, écrasant les « trônes, les demeures et jusqu'aux tombeaux. »

Et voici maintenant les conseils que vous vous permettez de donner au Pape et à l'Eglise :

Il n'y a plus de princes catholiques dans le monde ; eh bien! ô Eglise de Dieu! laissez là les princes, et tournez-vous vers la démocratie.

Et en effet, tout le monde voit comme la démocratie aujourd'hui se tourne avidement vers l'Eglise! Et les congrès démocrates de Berne, de Genève, de Liége et de toute l'Europe, nous offrent à l'heure qu'il est de belles espérances!

Quoi qu'il en soit, vous entrevoyez, vous, une « construction gigantesque » de la démocratie. Le Pape et l'Eglise doivent laisser là « les empires infidèles, » et se tourner vers cette démocratie. Il n'y a pas mieux à faire. « Cette démocratie bap- « tisée et sacrée fera ce que les monarchies n'ont pas su et « voulu faire. »

Ce que les monarchies auraient dû faire, selon vous, « le Saint Empire » est là pour le dire. Mais : « *Ce glorieux idéal* n'a pas été atteint, » ajoutez vous.

Vous proposez donc à l'Eglise un autre idéal démocratique.

« Pierre a entendu la voix qui lui dit de prendre le large : *Duc « in altum,* coupe les amarres, quitte ces rivages devenus des « écueils, et va en haute mer. Le pêcheur d'hommes jettera « ses grands filets. »

Et que va-t-il ramener aujourd'hui dans ses grands filets? « La « multitude des nations, formant une confédération universelle « sous la présidence du Pontife romain : un peuple saint comme « il y eut un Saint-Empire » : ce Saint-Empire romain, dont M. de Maistre a dit qu'il ne fut *ni saint, ni empire, ni romain.*

Voilà ce que nous lisons dans un journal qui se prétend catholique pur, catholique tout court, et le plus romain des journaux.

Une théocratie nouvelle édifiée sur la démocratie de l'avenir, voilà l'utopie, voilà l'idéal que l'on propose à la sagesse de l'Église!

Et c'est avec de telles prophéties, de telles injures, de telles chimères, qu'on se plaît à préluder à ce Concile, que les évêques et que le Saint-Père ont présenté au monde comme une grande œuvre d'illumination et de pacification!

C'est assez, et il est temps de finir.

Je ne méconnais, monsieur, ni votre talent, ni votre droit, ni vos services. Et ce n'est pas moi, certes, qui trouverai jamais que la sainte cause de Dieu, surtout dans les temps mauvais où nous sommes, a trop de défenseurs et de trop vaillants, prêtres ou laïques.

Mais il est, dans la défense de l'Eglise, des conditions dont aucun talent ne dispense.

L'Eglise est la mère de toute charité, de toute sagesse, de tout respect, et on ne peut la servir d'une manière digne d'elle qu'en s'inspirant de son esprit.

Cet avertissement, que mon devoir m'obligeait à vous donner, je le confie à la grâce de Dieu et à votre conscience. Mais ce que je me permettrai de vous demander, en finissant, c'est de croire qu'il ne m'a été inspiré par aucun autre sentiment que le désir de servir l'Eglise.

† FÉLIX, *Évêque d'Orléans.*

III

Après la pièce qu'on vient de lire parurent dans l'*Univers* les articles suivants :

Paris, 24 novembre 1869.

Encore que la nouvelle pièce de Mgr l'évêque d'Orléans soit longue, nous ne pressentons aucune nécessité d'y répondre longuement. Cette querelle particulière ne fera pas diversion à des objets plus graves; elle sera vidée en peu de mots. Nous dirons le moins possible, ne voulant pas risquer de prendre tous les avantages que nous fait un adversaire trop irrité.

Sur l'acte pastoral de l'autre jour (les *Observations*), nous ne voulions pas être assez libre; sur l'acte personnel d'aujourd'hui, nous ne voulons pas l'être trop, et nous écartons ce péril plus encore que l'autre. Mgr Dupanloup peut avoir le goût de s'escrimer en académicien et même en journaliste ; nous baissons la pointe, et nous laissons passer l'évêque. Tous les coups dont il pourra nous atteindre, et que nous aurions pu parer, nous affligeront moins que la fantaisie de ce déguisement. Du reste, le premier déplaisir en est depuis longtemps épuisé.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons le chagrin de voir Mgr l'évêque d'Orléans sous cet aspect et dans cette armure. Sa passion contre l'*Univers* est ancienne. Pour en faire l'histoire, il faudrait remon-

ter à vingt-cinq années. Elle lui a inspiré de nombreuses entreprises, sans compter celles qui nous sont restées inconnues. La plus signalée fut le fameux pamphlet anonyme intitulé l'*Univers jugé par lui-même*, dont M. l'abbé Cognat prit la responsabilité devant la justice. M. l'abbé Cognat, dans des circonstances qui devaient nous rendre indulgents, termina le procès en retirant son livre, déjà publiquement blâmé et réprouvé par vingt-cinq évêques. Il ne l'a point réimprimé et ne le réimprimera pas. Mais Mgr l'évêque d'Orléans en renouvelle aujourd'hui la tactique et le style. C'est la même œuvre ; il n'y a de nouveau que des citations faites avec le même art de courte durée, et l'éclat récemment amoindri de son nom.

Sans doute, ce serait un grand argument contre l'*Univers* que cette persistante hostilité d'un personnage si haut placé dans l'Église, si retentissant et si souvent loué, même à Rome, pour des travaux dont personne n'a méconnu l'abondance, l'actualité et la sonorité. Mais il faut considérer autre chose. Depuis vingt-cinq ans, soumis à la surveillance et aux interprétations inclémentes de Mgr Dupanloup, à ses dénonciations perpétuelles, à ses entreprises d'une énergie et d'une adresse étranges, l'*Univers* n'a pas cessé d'être lu avec le même soin par les juges les plus vigilants, les plus perspicaces et les plus délicats en matière de doctrine et de foi qu'il y ait en France et dans l'Église.

Cependant il n'a cessé de croître, jusqu'au jour de sa suppression sans jugement. Et, lorsqu'après une séquestration de sept années, il a été rétabli, avec le concours de vingt évêques, moins de trois années lui ont suffi pour reconquérir la situation de publicité très-prospère où il était parvenu quand on le supprima. Toutes les accusations de Mgr l'évêque d'Orléans croulent devant ce fait, absolument inexplicable, si nous nous étions donné les torts anciens et nouveaux que l'*Avertissement* nous attribue.

Il est à remarquer que, durant cette période de vingt-cinq ans, Mgr Dupanloup a patronné, dirigé, rédigé même différents journaux qui ont peu duré. Il a eu dans la main l'*Union catholique*, l'*Alliance*, l'*Ami de la religion*. Il a maintenant son *Français*, dont le tempérament ne paraît pas plus robuste. Enfin, sauf le *Correspondant*, rien n'a réussi, et le *Correspondant* lui-même ne jette pas l'éclat que les noms de ses principaux rédacteurs permettaient d'espérer. Tout cela est pénétré d'un esprit que les lecteurs catholiques n'acceptent pas.

Nous pensons pouvoir nous arrêter ici. Dans le cas où il semblerait utile de relever quelques citations, pour donner une idée générale du procédé, ce travail sera fait en un jour, non pas complétement, mais d'une manière suffisante. Le *Français* nous obligerait s'il voulait bien nous dire quelles citations il préfère que l'on vérifie. Nous n'avons pas sans doute

à démontrer que le rédacteur en chef de l'*Univers* n'aspire nullement à mener toutes les choses de l'Église et du monde, qu'il n'est pas la cause de tout ce qui s'écrit sur la religion dans les autres journaux, qu'il n'est pas tenu de répondre pour tous les écrivains dont il a cité une parole, etc., ces abondances sont d'un caractère trop peu sérieux.

Il serait également superflu et pénible de s'arrêter à certains mots qui ne devraient pas se trouver sous la plume d'un évêque, ni même dans le vocabulaire d'un académicien. Nous espérons bien qu'il n'y a rien de *vil* dans nos polémiques, parce que nous ne sentons rien de *venimeux* dans nos cœurs. C'est une triste merveille de l'esprit humain que de telles expressions se puissent rencontrer au cours d'un travail dont le but est d'exhorter à la modération ; et il est contre les bienséances de l'art de donner à une philippique la tournure épistolaire et de terminer des malédictions et des exécrations par la signature de l'Homélie.

Ceux qui savent où Mgr l'évêque d'Orléans a pris l'*accusator fratrum* qu'il nous applique au commencement, dans le milieu et à la fin de sa lettre, en trouveront sans doute l'usage un peu forcé. Cet *accusator fratrum nostrorum* (*Apoc.*, XII,10), c'est le diable, qui accuse nuit et jour les saints de Dieu, et il est enfin jeté dehors. Ce serait bien de la rigueur contre un pauvre journaliste, coupable seulement,

après tout, d'avoir souhaité la définition de l'infaillibilité à l'encontre de ses frères de la Sorbonne et du *Correspondant*.

Un dernier mot. Si nous considérons la part que le Prélat semble avoir prise aux délibérations secrètes des Allemands, au manifeste du *Correspondant*, et enfin au *Memorandum* anglais qui est survenu hier du fond de l'Amérique, nous pouvons à bon droit considérer cette dernière expédition contre l'*Univers*, comme une diversion aux lumières que toutes ces circonstances jettent à la fois sur sa théorie de l'infaillibilité. Mais la lumière est faite, et la diversion qui a déjà l'inconvénient de n'être pas juste, a encore le malheur de venir tard.

P.-S. Nous avions achevé d'écrire ce qui précède, lorsqu'une épreuve en *brochure* de l'*Avertissement* nous a été remise. Elle était accompagnée de la lettre suivante :

Paris, le 22 novembre 1869.

Monsieur,

Permettez qu'au moment de mon départ pour Rome j'aie l'honneur de vous adresser l'Avertissement ci-joint. Mon excuse auprès de vous, c'est que les choses en étaient venues à ce point, qu'elles ne se pouvaient plus souffrir ; et certes à donner de tels avertissements il n'y a qu'une satisfaction, celle de combattre pour la vérité et pour la justice.

Il va sans dire que rien ne vous empêche de discuter cet écrit. Je préfère même cela à toutes les attaques détournées.

Votre très-humble serviteur,

† F..., *Ev. d'Orléans*.

Quoique le messager de Mgr l'évêque d'Orléans ne soit pas arrivé en temps opportun, nous tenons à dire que la commission a été faite. Quant à la permission de discuter l'écrit, elle était de droit, et nous l'avons prise dans les limites fixées par nous-même. Nous ne croyons pas que ce soit nous que l'on puisse accuser d'attaques détournées.

26 novembre 1869.

En rédigeant la note dont nous avons accompagné la reproduction du dernier écrit de Mgr l'évêque d'Orléans, nous étions surtout préoccupé d'abréger. Il nous semblait que les mêmes choses dites dans les mêmes termes par un polémiste ordinaire n'auraient exigé aucune réponse, et que nous avions à nous défendre contre la signature de l'acte beaucoup plus que contre les accusations qu'il contient.

A quoi bon, en effet, nous justifier sur la « queue « des singes » ou sur d'autres jovialités fort innocentes, dont l'équivalent au moins se trouve dans tous les journaux, sans excepter ceux que favorise et préconise Mgr l'évêque d'Orléans? Son petit *Français* lui-même est assez mondain ; — son *Correspondant*, qu'on ne saurait accuser de légèreté, se donne de grandes latitudes en esthétique et en histoire comme en religion. Il ne laisse pas non plus de se faire l'*accusator fratrum*. On a lu M. Marius Topin,

qui impute aux Jésuites des méfaits un peu plus graves que ceux dont l'*Univers* a jamais chargé les catholiques libéraux.

Du reste, le dernier tort est également celui de Mgr Dupanloup. Lui-même accuse avec assez d'allégresse.

Dans ses *Observations*, il ne ménage pas les Papes, *accusator Patrum*. Dans sa lettre à M. Louis Veuillot, il traite les rédacteurs de l'*Univers* de *calomniateurs vils* et *venimeux*, qui se servent de la plume comme d'un couteau, *accusator fratrum*. Assurément l'*Univers* n'a jamais qualifié de la sorte aucun rédacteur du *Français* ni du *Correspondant*, et cela dépasse d'assez loin la facétie sur les singes.

Ces réflexions montrent que nous avons bien fait de passer vite. Une seconde lecture les a fortifiées. Un grand nombre de journaux publient et célèbrent l'*Avertissement*, la plupart profitent de l'occasion pour s'émerveiller de l'obstination des catholiques à lire l'*Univers*, une feuille si peu décente et si rebelle aux bons exemples que tout le reste de la presse ne cesse de lui donner.

Cet empressement prévu de notre accusateur lui-même ne nous inspire aucune envie d'ajouter le moindre mot à la défense sommaire que nous avons présentée. Adopté par M. Garcin, par M. Beslay, par M. Janicot, par M. de La Bédollière et par M. Sauvestre, l'écrit de Mgr l'évêque d'Orléans devient, à

nos yeux, quelque chose comme une œuvre propre de ces publicistes, et il prend ainsi tout juste l'importance que nous avons coutume d'attribuer à tout ce qu'ils veulent bien dire de nous.

Nous ajouterons cependant une observation, à laquelle nous attachons quelque prix. On nous demande pourquoi Mgr Dupanloup a intitulé son écrit : *Avertissement*, et pourquoi il y a mis sa signature épiscopale : *Félix*, *évêque d'Orléans*, lorsqu'il n'y avait régulièrement place au bas de ce morceau que pour son nom de famille et, peut-être, sa qualité d'académicien ?

On soupçonne là quelque combinaison pour prendre pied sur la presse, et il se peut qu'il en soit ainsi. A tout hasard donc, nous devons dire que nous ne recevons pas la pièce à titre d'avertissement. Mgr Dupanloup peut intituler comme bon lui semble ce qu'il trouve bon d'écrire ; nous lui contestons le droit de nous donner un avertissement proprement dit. Encore qu'il nous convienne de ne point oublier sa dignité d'évêque, il n'est ici qu'un simple particulier ; il ne fait qu'un acte personnel qui relève entièrement des lois ordinaires, et que nous pourrions parfaitement déférer aux tribunaux s'il nous plaisait de nous en croire lésé, comme nous leur avons jadis déféré l'acte analogue de M. l'abbé Cognat, après avoir inutilement invité celui-ci à un arbitrage sur la valeur de ses citations.

Il est du droit de Mgr l'évêque d'Orléans de condamner, dans son diocèse et pour son diocèse, tout écrit qu'il juge contraire au dogme et à la morale; et la sentence alors n'est réformable qu'au tribunal du Pape ou du Concile régulièrement constitué. S'il nous avait condamnés, ou sa sentence nous eût paru juste, et nous l'aurions subie, ou elle nous eût paru excessive, et nous en aurions appelé.

Mais nous « avertir » pour des griefs de droit commun, tels que ceux qu'il nous impute avec tant de paroles peu mesurées, pour des polémiques où il ne peut prétendre que la foi soit atteinte ; nous avertir publiquement, comme des hérétiques et des pécheurs publics, parce que, selon lui, nous n'avons pas assez respecté la mémoire ou les opinions de ses amis, c'est une usurpation que nous contesterions même à l'évêque ordinaire et qui ne s'appuie sur rien. Tout simplement, Mgr Dupanloup, s'il s'est proposé autre chose que d'imiter un titre de Bossuet, tend à se constituer juge là où il n'est que partie. Nous croyons ne manquer à aucun devoir en récusant absolument cette prétention par trop libérale et extraordinaire.

Nous ne voulons pas de toutes les libertés que le libéralisme nous propose; mais quant à celles que la sainte Église nous garantit, nous y tenons fort, même lorsqu'il nous plaît de n'en pas user.

Même date (1).

La pièce de Mgr d'Orléans contre M. Louis Veuillot obtient dans la presse le succès qui lui était dû. Elle est largement citée et très-louée.

Plusieurs journaux l'ont donnée en entier, ce sont : le *Français* et la *Gazette de France*, lesquels en ont eu la primeur ; le *Monde*, qui devait le faire, y étant attaqué ; l'*Union*, qui y voit un document et s'abstient de le juger ; la *Presse*, qui y cherche sans doute un moyen d'intéresser ses lecteurs.

Deux de ces journaux : l'*Union* et la *Presse*, reproduisent la courte réponse de M. Louis Veuillot.

Le *Français* et la *Gazette de France* se taisent sur cette réponse. Ils ont donné dix colonnes à l'attaque, ils hésitent à donner moins d'une colonne à la défense. Nous les reconnaissons bien à ce trait ! Il nous semble que le procédé n'est pas absolument conforme aux lois de l'honnêteté.

Les journaux révolutionnaires et les journaux officieux donnent des extraits plus ou moins longs de la réponse de M. Louis Veuillot. Par exemple, ils n'y joignent pas d'éloges. Mgr Dupanloup seul leur a plu.

Le *National* puise avec volupté dans la pièce une multitude d'épithètes sonores et plus que sonores. On

(1) Cet article est de M. Eugène Veuillot.

prend son bien où on le trouve. Nous devons reconnaître que son travail est exact, mais il nous permettra de lui faire observer que, quoique long, il est incomplet.

Le *Temps*, trouvant utile de prendre à la lettre une parole de Mgr l'évêque d'Orléans, prétend que le rédacteur en chef de l'*Univers* a été autrefois *partisan décidé du libéralisme*. Le rédacteur en chef de l'*Univers* n'a jamais été que catholique. Il a reconnu le gouvernement parlementaire, la République et l'Empire dans la mesure où les ont reconnus tous les hommes d'ordre. Mgr Dupanloup en a fait autant, et ces divers gouvernements lui ont tous été plus bienveillants qu'à l'*Univers*.

Le rédacteur en chef du *Temps*, M. Nefftzer, qui voudrait nous croire césariens, ne devrait pas oublier qu'il a été autorisé à faire son journal avec démission en blanc (ce qui n'était pas fier) à une époque où le gouvernement fermait la presse à M. Louis Veuillot.

Quant au césarisme, ceux qui le servent à propos du Concile ne sont pas dans nos rangs. César a des journaux. Si le *Temps* veut prendre la peine de les parcourir, il verra que Mgr Dupanloup a parlé selon leurs vœux. Soyons justes, et sachons laisser à César les amis de César.

Le *Siècle* ne doute pas que cet *Avertissement*, écrit *avec indignation et éloquence*, ne produise « une très-

« vive impression sur les personnes qui s'intéressent « aux décisions du futur Concile. »

Le *Siècle* a, cette fois, vu juste ; l'impression est vraiment vive. Au risque de le chagriner, nous ajouterons que cette impression vive se traduit très-généralement d'une manière qui ne nous déplaît point.

Ces exemples suffisent à indiquer l'attitude générale de la presse. Comme des questions d'un intérêt plus sérieux et plus général réclament notre temps et nos colonnes, nous comptons, sur ce point, en rester là.

IV

PIUS EPISCOPUS

Servus servorum Dei

SACRO APPROBANTE CONCILIO

AD PERPETUAM REI MEMORIAM.

Pastor æternus et episcopus animarum nostrarum, ut salutiferum redemptionis suæ opus perenne redderet, sanctam ædificare Ecclesiam decrevit, in qua veluti in domo Dei viventis fideles omnes unius fidei et charitatis vinculo continerentur. Quapropter, priusquam clarificaretur, rogavit Patrem non pro Apostolis tantum, sed et pro eis, qui credituri erant per verbum eorum in ipsum, ut omnes unum essent, sicut ipse Filius et Pater unum sunt (1). Quemadmodum igitur Apostolos, quos sibi de mundo elegerat, misit, sicut ipse missus erat a Patre : ita in Ecclesia sua Pastores et Doctores usque ad consummationem sæculi esse voluit. Ut vero Episcopatus ipse unus et indivisus esset, et per cohærentes sibi invicem sacerdotes credentium multitudo universa in fidei et communionis unitate conservaretur, beatum Petrum cæteris Apostolis præponens in ipso instituit perpetuum utriusque unitatis principium ac visibile fondamentum, super cujus fortitudinem æternum exstrueretur templum, et Ecclesiæ cœlo inferenda sublimitas in hujus fidei firmitate consurgeret (2). Et quoniam portæ inferi ad evertendam, si fieri posset, Ecclesiam contra ejus fundamentum divinitus positum majori in dies odio undique insurgunt ; Nos itaque ad catholici gregis custodiam, incolumitatem, aug-

(1) Cf. Joan. XVII. 1. 20 sq.

(2) S. Leo M. Serm. IV. (al. III.) cap. 2. in diem Natalis sui.

mentum, sacro approbante Concilio, necessarium esse judicamus, doctrinam de institutione, perpetuitate, ac natura sacri Apostolici primatus, in quo totius Ecclesiæ vis ac soliditas consistit, cunctis fidelibus credendam et tenendam, secundum antiquam atque constantem universalis Ecclesiæ fidem, proponere, atque contrarios, dominico gregi adeo perniciosos errores proscribere et condemnare.

CAPUT I

DE APOSTOLICI PRIMATUS IN BEATO PETRO INSTITUTIONE.

Docemus itaque et declaramus, juxta Evangelii testimonia primatum jurisdictionis in universam Dei Ecclesiam immediate et directe Beato Petro Apostolo promissum atque collatum a Christo Domino fuisse. Ad unum enim Simonem, cui dixerat : Tu vocaberis Cephas (3), postquam ille suam confessionem edidit : Tu es Christus, Filius Dei vivi, locutus est Dominus : Beatus es Simon Barjona : quia caro, et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus, qui in cœlis est : et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam : et tibi dabo claves regni cœlorum : et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis ; et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis (4). Atque uni Simoni Petro contulit Jesus post suam resurrectionem summi pastoris et rectoris jurisdictionem in totum suum ovile, dicens : Pasce agnos meos : Pasce oves meas (5). Huic tam manifestæ sacrarum Scripturarum doctrinæ, ut ab Ecclesia catholica semper intellecta est, aperte opponuntur pravæ eorum sententiæ, qui constitutam a Christo Domino in sua Ecclesia regiminis formam pervertentes negant, solum Petrum præ cæteris Apostolis, sive seorsum sin-

(3) Joan. I. 42.
(4) Matth. XVI. 16-19.
(5) Joan. XXI. 15-17.

gulis sive omnibus simul, vero proprioque jurisdictionis primatu fuisse a Christo instructum; aut qui affirmant eumdem primatum non immediate, directeque ipsi beato Petro, sed Ecclesiæ, et per hanc illi ut ipsius Ecclesiæ ministro delatum fuisse.

Si quis igitur dixerit, beatum Petrum Apostolum a Christo Domino constitutum non esse Apostolorum omnium principem et totius Ecclesiæ militantis visibile caput; vel eumdem honoris tantum, non autem veræ propriæque jurisdictionis primatum ab eodem Domino nostro Jesu Christo directe et immediate accepisse; anathema sit.

CAPUT II

DE PERPETUITATE PRIMATUS PETRI IN ROMANIS PONTIFICIBUS.

Quod autem in beato Apostolo Petro princeps pastorum et pastor magnus ovium Dominus Christus Jesus in perpetuam salutem ac perenne bonum Ecclesiæ instituit, id eodem auctore in Ecclesia, quæ fundata super petram ad finem sæculorum usque firma stabit, jugiter durare necesse est. Nulli enim dubium, imo sæculis omnibus notum est quod sanctus beatissimusque Petrus, Apostolorum princeps et caput, fideique columna et Ecclesiæ catholicæ fundamentum, qui a Domino nostro Jesu Christo et Salvatore humani generis ac Redemptore claves regni accepit, ad hoc usque tempus et semper in suis successoribus, episcopis sanctæ Romanæ Sedis, ab ipso fundatæ, ejusque consecratæ sanguine, vivit et præsidet et judicium exercet (6). Unde quicumque in hac Cathedra Petro succedit, in secundum Christi ipsius institutionem primatum

(6) Cf. Ephesini Concilii Act. III. et S. Petri Chrysol. ep. ad Eutych. presbyt.

Petri in universam Ecclesiam obtinet. Manet ergo dispositio veritatis, et beatus Petrus in accepta fortitudine petræ perseverans suspecta Ecclesiæ gubernacula non reliquit (7). Hac de causa ad Romanam Ecclesiam propter potentiorem principalitatem necesse semper erat omnem convenire Ecclesiam, hoc est, eos, qui sunt undique fideles, ut in ea Sede, e qua venerandæ communionis jura in omnes dimanant, tamquam membra in capite consociata, in unam corporis compagem coalescerent (8).

Si quis ergo dixerit, non esse ex ipsius Christi Domini institutione seu jure divino, ut beatus Petrus in primatu super universam Ecclesiam habeat perpetuos successores; aut Romanum Pontificem non esse beati Petri in eodem primatu successorem; anathema sit.

CAPUT III

DE VI ET RATIONE PRIMATUS ROMANI PONTIFICIS.

Quapropter apertis innixi sacrarum litterarum testimoniis et inhærentes tum Prædecessorum Nostrorum Romanorum Pontificum, tum Conciliorum generalium disertis, perspicuisque decretis, innovamus œcumenici Concilii Florentini definitionem, qua credendum ab omnibus Christi fidelibus est, sanctam Apostolicam Sedem, et Romanum Pontificem in universum orbem tenere primatum, et ipsum Pontificem Romanum successorem esse beati Petri principis Apostolorum, et verum Christi Vicarium, totiusque Ecclesiæ caput, et omnium Christianorum patrem ac doctorem existere; et ipsi in beato Petro pascendi, re-

(7) S. Leo M. Serm. III. (al. II.) cap. 3.

(8) S. Iren. Adv. hææ l. III. c. 3. et Epist. Conc. Aquilei. a. 381. ad Gratian. Imper. c. 4. Cf. Pius VI VI, Breve, *Super soliditate*.

gendi ac gubernandi universalem Ecclesiam a Domino nostro Jesu Christo plenam potestatem traditam esse; quemadmodum etiam in gestis œcumenicorum Conciliorum et in sacris canonibus continetur.

Docemus proinde et declaramus, Ecclesiam Romanam disponente Domino super omnes alias ordinariæ potestatis obtinere principatum, et hanc Romani Pontificis jurisdictionis potestatem, quæ vere episcopalis est, immediatam esse : erga quam cujuscumque ritus et dignitatis, pastores atque fideles, tam seorsum singuli quam simul omnes, officio hierarchicæ subordinationis, veræque obedientiæ obstringuntur, non solum in rebus, quæ ad fidem et mores, sed etiam in iis, quæ ad disciplinam et regimen Ecclesiæ, per totum orbem diffusæ, pertinent; ita ut custodita cum Romano Pontifice tam communionis, quam ejusdem fidei professionis unitate, Ecclesia Christi sit unus grex sub uno summo pastore. Hæc est catholicæ veritatis doctrina, a qua deviare salva fide atque salute nemo potest.

Tantum autem abest, ut hæc Summi Pontificis potestas officiat ordinariæ ac immediatæ illi episcopalis jurisdictionis potestati, qua Episcopi, qui positi a Spiritu Sancto in Apostolorum locum successerunt (9), tanquam veri Pastores assignatos sibi greges, singuli singulos, pascunt et regunt, ut eadem a supremo et universali Pastore asseratur, roboretur ac vindicetur, dicente sancto Gregorio Magno : Meus honor est honor universalis Ecclesiæ. Meus honor est fratrum meorum solidus vigor. Tum ego vere honoratus sum, cum singulis quibusque honor debitus non negatur (10).

Porro ex suprema illa Romani Pontificis potestate gubernandi universam Ecclesiam jus eidem esse consequitur, in hujus sui muneris exercitio libere communicandi cum pastoribus et gregibus totius Ecclesiæ, ut iidem ab ipso in via salutis doceri ac regi possint. Quare damnamus ac reprobamus

(9) Conc. Trid. Sess. 23. cap. 4.
(10) S. Gregor. M. ad Eulog Alexandrin, ep. XXX.

illorum sententias, qui hanc supremi capitis cum pastoribus et gregibus communicationem licite impediri posse dicunt, aut eamdem reddunt sæculari potestati obnoxiam, ita ut contendant, quæ ab Apostolica Sede vel ejus auctoritate ad regimen Ecclesiæ constituuntur, vim ac valorem non habere, nisi potestatis sæcularis placito confirmentur.

Et quoniam divino Apostolici primatus jure Romanus Pontifex universæ Ecclesiæ præest, docemus etiam et declaramus, eum esse judicem supremum fidelium (11), et in omnibus causis ad examen ecclesiasticum spectantibus ad ipsius posse judicium recurri (12); Sedis vero Apostolicæ, cujus auctoritate major non est, judicium a nemine fore retractandum, neque cuiquam de ejus licere judicare judicio (13). Quare a recto veritatis tramite aberrant, qui affirmant, licere ab judiciis Romanorum Pontificum ad œcumenicum Concilium tanquam ad auctoritatem Romano Pontifice superiorem appellare.

Si quis itaque dixerit, Romanum Pontificem habere tantummodo officium inspectionis vel directionis, non autem plenam et supremam potestatem jurisdictionis in universam Ecclesiam, non solum in rebus, quæ ad fidem et mores, sed etiam quæ ad disciplinam et regimen Ecclesiæ per totum orbem diffusæ pertinent; aut eum habere tantum potiores partes, non vero totam plenitudinem hujus supremæ potestatis; aut hanc ejus potestatem non esse ordinariam et immediatam sive in omnes ac singulas ecclesias sive in omnes et singulos pastores et fideles; anathema sit.

(11) Pii PP. VI. Breve « Super soliditate » d. 28 Nov. 1786.
(12) Concil. Œcum. Lugdun. II.
(13) Ep. Nicolai I. ad Michœlem Imperatorem.

CAPUT IV

DE ROMANI PONTIFICIS INFALLIBILI MAGISTERIO.

Ipso autem Apostolico primatu, quem Romanus Pontifex tanquam Petri principis Apostolorum successor in universam Ecclesiam obtinet, supremam quoque magisterii potestatem comprehendi, hæc Sancta Sedes semper tenuit perpetuus Ecclesiæ usus comprobat, ipsaque œcumenica Concilia, ea imprimis, in quibus Oriens cum Occidente in fidei charitatisque unionem conveniebat, declaraverunt. Patres enim Concilii Constantinopolitani quarti, majorum vestigiis inhærendo, hanc solemnem ediderunt professionem : Prima salus est, rectæ fidei regulam custodire. Et quia non potest Domini nostri Jesu Christi prætermitti sententia dicentis : Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam (14), hæc, quæ dicta sunt, rerum probantur effectibus, quia in Sede Apostolica immaculata est semper catholica reservata religio, et sancta celebrata doctrina. Ab hujus ergo fide et doctrina separari minime cupientes, speramus, ut in una communione, quam Sedes Apostolica prædicat, esse mereamur, in qua est integra et vera Christianæ religionis soliditas (15). Approbante vero Lugdunensi Concilio secundo, Græci professi sunt : Sanctam Romanam Ecclesiam summum et plenum primatum et principatum super universam Ecclesiam catholicam obtinere, quem se ab ipso Domino in beato Petro Apostolorum principe sive vertice, cujus Romanus Pontifex est successor,

(14) Matth. XVI. 18.

(15) Ex formula S. Hormisdæ Papæ, prout ab Hadriano II. Patribus Concilii Œcumenici VIII., Constantinopolitani IV., proposita et ab iisdem subscripta est.

cum potestatis plenitudine recepisse veraciter et humiliter recognoscit; et sicut præ cæteris tenetur fide, veritatem defendere, sic et, si quæ de fide subortæ fuerint quæstiones, suo debent judicio definiri. Florentinum denique concilium definivit : Pontificem Romanum, verum Christi Vicarium, totiusque Ecclesiæ caput et omnium Christianorum patrem ac doctorem existere; et ipsi in beato Petro pascendi, regendi ac gubernandi universalem Ecclesiam a Domino nostro Jesu Christo plenam potestatem traditam esse (16).

Huic pastorali muneri ut satisfacerent, Prædecessores Nostri indefessam semper operam dederunt, ut salutaris Christi doctrina apud omnes terræ populos propagaretur, parique cura vigilarunt, ut, ubi recepta esset, sincera et pura conservaretur. Quocirca totius orbis Antistites nunc singuli, nunc in Synodis congregati, longam Ecclesiarum consuetudinem (17) et antiquæ regulæ formam sequentes (18), ea præsertim pericula, quæ in negotiis fidei emergebant ad hanc Sedem Apostolicam retulerunt, ut ibi potissimum resarcirentur damna fidei, ubi fides non potest sentire defectum (19). Romani autem Pontifices, prout temporum et rerum conditio suadebat, nunc convocatis œcumenicis Conciliis aut rogata Ecclesiæ per orbem dispersæ sententia, nunc per Synodos particulares, nunc aliis, quæ divina suppeditabat providentia, adhibitis auxiliis, ea tenenda definiverunt, quæ sacris Scripturis et apostolicis Traditionibus consentanea Deo adjutore cognoverant. Neque enim Petri successoribus Spiritus Sanctus promissus est ut eo revelante novam doctrinam patefacerent, sed ut eo assistente traditam per Apostolos revelationem seu fidei depositum sancte custodirent et fideliter exponerent. Quorum quidem apostolicam doctrinam omnes venerabiles Patres amplexi et sancti Doctores orthodoxi venerati atque secuti sunt; plenissime

(16) Cf. Joan. XXI. 15-17.
(17) S. Cyr. Alex. ad S. Cœlest. P.
(18) S. Innoc. I. ad Conc. Carth. et Milevit.
(19) Cf. S. Bern. Epist. 190.

scientes, hanc sancti Petri Sedem ab omni semper errore illibatam permanere, secundum Domini Salvatoris nostri divinam pollicitationem discipulorum suorum principi factam : Ego rogavi pro te, ut non deficiat fides tua, et tu aliquando conversus confirma fratres tuos (20).

Hoc igitur veritatis et fidei non deficientis charisma Petro ejusque in hac Cathedra successoribus divinitus collatum est, ut excelso suo munere in omnium salutem fungerentur, ut universus Christi grex per eos ab erroris venenosa esca aversus, cœlestis doctrinæ pabulo nutriretur, ut sublata schismatis occasione Ecclesia tota una conservaretur atque suo fundamento innixa firma adversus inferi portas consisteret.

Atvero cum hac ipsa ætate, qua salutifera Apostolici muneris efficacia vel maxime requiritur, non pauci inveniantur, qui illius auctoritati obtrectant; necessarium omnino esse censemus, prærogativam, quam unigenitus Dei Filius cum summo pastorali officio conjungere dignatus est, solemniter asserere.

Itaque Nos traditioni a fidei Christianæ exordio perceptæ fideliter inhærendo, ad Dei Salvatoris nostri gloriam, religionis Catholicæ exaltationem et Christianorum populorum salutem, sacro approbante Concilio, docemus et divinitus revelatum dogma esse definimus : Romanum Pontificem, cum ex Cathedra loquitur, id est, cum omnium Christianorum Pastoris et Doctoris munere fungens, pro suprema sua Apostolica auctoritate doctrinam de fide vel moribus ab universa Ecclesia tenendam definit, per assistentiam divinam, ipsi in beato Petro promissam, ea infallibilitate pollere, qua divinus Redemptor Ecclesiam suam in definienda doctrina de fide vel moribus instructam esse voluit; ideoque ejusmodi Romani Pontificis definitiones ex sese, non autem ex consensu Ecclesiæ, irreformabiles esse.

Si quis autem huic Nostræ definitioni contradicere, quod Deus avertat, præsumpserit; anathema sit.

(20) Cf. S. Agathon. epist. ad Imp. a Conc. œcum. VI. approbata.

V

J'ai dû dans cet ouvrage prononcer si souvent le nom du P. Gratry que je regarde comme un devoir d'y recueillir les pièces suivantes publiées au moment où la dernière feuille va être mise sous presse.

Montreux, canton de Vaud, Suisse,
ce 25 novembre 1871.

Monseigneur,

Si je n'étais fort malade et incapable d'écrire une lettre, je vous aurais déjà, depuis bien des jours, adressé mon hommage de bienvenue.

Je veux du moins aujourd'hui, Monseigneur, vous dire simplement ce qui, ce me semble, n'avait même pas besoin d'être dit, savoir que j'accepte, comme tous mes frères dans le sacerdoce, les décrets du concile du Vatican. Tout ce que, sur ce sujet, avant la décision, j'ai pu écrire de contraire aux décrets, je l'efface.

Veuillez, Monseigneur, m'envoyer votre bénédiction.

A. Gratry,
prêtre du diocèse de Paris.

ARCHEVÊCHÉ
DE PARIS.

Paris, le 8 décembre.

Mon cher abbé,

La lettre, brève mais significative, que vous m'adressez de votre lit de souffrance, m'édifie beaucoup et me console. Je vous connaissais assez pour n'avoir jamais douté de votre entière docilité envers les décisions de l'Église. Cette soumission

est la gloire et la véritable grandeur du prêtre et de l'évêque ; c'est aussi la seule sécurité de conscience.

Vous avez beaucoup écrit pour la défense de la vérité ; mais vous rendez à l'Eglise un plus grand service en *effaçant* les dernières pages tracées par votre main, que lorsque de la même main vous écriviez ces livres si utiles et si éloquents qui ont affermi la foi dans un si grand nombre d'âmes.

Par ces nobles et généreux exemples, nous mettons notre conduite d'accord avec nos convictions, et nous prouvons au monde que nous sommes sincères lorsque nous soutenons que la lumière de la foi est supérieure à la lumière de notre faible et vacillante raison.

Je fais des vœux bien ardents pour le rétablissement de votre santé, afin que vous puissiez continuer à défendre la cause de la religion avec le talent qui vous distingue et la nouvelle autorité que vous donne l'acte si honorable de soumission que vous venez d'accomplir.

Je vous bénis de tout mon cœur, mon cher abbé, et vous renouvelle l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

† J. Hipp., archevêque de Paris.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND

Pages.

LXXXIII. — (Jeudi de Pâques.) Pie IX et son peuple. — Anniversaire du retour de Gaëte et de l'accident de sainte Agnès. — La *luminara*. 1

LXXXIV. — (Vendredi.) Où en est la discussion extérieure sur l'infaillibilité......... 8

LXXXV. — (23 avril.) Argument tiré du plébiscite. — Les deux infaillibilités.......... 10

LXXXVI. — (25 avril.) La liberté de la mort et la puissance de la vie. — Quelques mots de réponse à certaines accusations catholiques-libérales — Le passé du journal l'*Univers*.......... 17

LXXXVII. — (26 avril.) Les courses de Rome. — Saint-Ignace du collége romain. — Une conférence par le R. P. Secchi. — Dîner annuel des antiquaires romains........................ 37

Pages.

LXXXVIII. — (28 avril.) Propos du *Journal du Loiret*.. 46
LXXXIX. — (29 avril.) Mise en délibération du chapitre *De infallibilitate*............ 48
XC. — (30 avril.) Un évêque d'Océanie. — La constitution *De fide*. — Confiance de M. Daru........................ 50
XCI. — (1er mai.) Un ancien charivariste. — Les vieilles nouveautés de Paris. — Le Pape chez Néron. — Le plébiscite qui se prépare.................... 54
XCII. — (2 mai.) Cinq ou six notes dans le goût de la note Daru.................... 66
XCIII. — (2 mai.) Insinuations calomnieuses de la *Concorde* sorbonnique............ 68
XCIV. — (3 mai.) La lettre de Mgr Dupanloup à Mgr Spalding. — Les « questions irritantes. » — Vote sur le catéchisme. — (5 mai.) Un article du *Journal officiel*.............................. 73
XCV. — (6 mai.) Le chiffre des opposants américains. — Il est permis de croire à l'infaillibilité...................... 83
XCVI. — (7 mai.) L'affaire des religieux Antoniens. — Travaux sur le schema de l'infaillibilité...................... 87
XCVII. — (9 mai.) Audience du Saint-Père et offre de cent mille francs provenant de la souscription de l'*Univers*. — Départ des Antoniens.............. 90
XCVIII. — (10 mai.) Un odieux pamphlet et son auteur anonyme.................... 96
XCIX. — (Même date.) LES VICAIRES APOSTOLIQUES............................ 99
C. — (Même date.) Analyse et réfutation de la brochure anonyme.............. 119

Pages.

CI. — (12 mai.) Le plébiscite.............. 129

CII. — 16 mai, dépêche télégraphique.) Distribution des récompenses aux exposants. — Allocution du Pape....... 138

CIII. — (13 mai.) Sermon de Mgr Mermillod pour la propagation de la foi....... 139

CIV. — (14 mai.) *Exposition* présentée par Mgr l'évêque de Poitiers. — La vraie modération. — « Beaucoup viendront »...................... 146

CV — (19 mai.) Une phrase de Mgr l'évêque d'Orléans. — Sa réfutation par le R. P. Ramière. — Mgr Nardi et son nouvel opuscule. — Réimpression du livre de messire Louis Abelly, évêque de Rodez, par M. l'abbé Chéruel... 152

CVI. — (19 mai.) L'exposition romaine........ 161

CVIII. — (21 mai.) L'exposition romaine (fin).... 175

CIX. — (Même date.) Un billet de M. l'abbé Fabre. — *L'insertion immédiate*....... 182

CX. — (23 mai.) *Disquisitio moralis de officio Episcoporum, etc.* — Les auxiliaires masqués et démasqués............. 186

CXI. — (24 mai.) *Elucubratio de dogmatica summi pontificis infallibilitate... per R. P. S. Josephum Cardoni, archiepiscopum Edessenum.* — *Chanson* (parisienne) *de l'infaillibilité*......... 194

CXII. — (25 mai.) Augmentation constante des discours. — L'opposition de conscience et l'opposition systématique. — La fabrication de l'essence de roses. — *Lætus moriar!*............. 198

CXIII. — (25 mai.) Bref du Saint-Père au rédac-

Pages.

teur en chef de l'*Univers*.......... 209
CXIV. — (25 mai.) Un missel portatif de la maison Dessain, de Malines. — La fête de l'Ascension. — Paroles d'un évêque. — Bénédiction du Saint-Père sur la place Saint-Jean-de-Latran......... 213
CXV. — (29 mai.) Nouveau pamphlet sur *l'unanimité morale nécessaire*. — La démonstration typographique. — Quelques réflexions sur l'unanimité morale nécessaire...... 221
CXVI. — (31 mai.) Abus de l'anonyme. — *Les exagérations et les violences d'une certaine presse*. — Note officielle sur une autre certaine presse............... 231
CXVII. — (3 juin.) La quatrième du P. Gratry. — Une petite course hors les murs. — Les théologiennes. — Consultation de procureurs acariâtres au P. Gratry............................. 234
CXVIII. — (4 juin.) Clôture de la discussion générale sur le *schema* de l'Église. — Conseil au P. Gratry.............. 244
CXIX. — (4 juin.) Un volume inédit de J. de Maistre. — Ses premières vues sur la Révolution........................ 248
CXX. — (6 juin.) Consécration de Mgr Ridel, nouvel évêque de Corée. — Ses prédécesseurs martyrisés. — *Roma, amor*.... 255
CXXI. — (9 juin.) Pressentiments sur le jour de la proclamation. — Les anecdotes. — Prières pour le Concile.... 268
CXXII. — (10 juin.) Réfutations diverses des pamphlets gallicans.................. 275
CXXIII. — (11 juin.) Commentaires de la presse sur

Pages.

le Bref à l'*Univers*. — L'agrément et l'avantage de n'être rien........ 285

CXXIV. — (12 juin.) Constance des correspondants gallicans. — Processions et prières pour l'Eglise..................... 293

CXXV. — (13 juin.) Petit voyage. — Un couvent. — La salade du capucin. — Ce que pense le Pape de « certains journaux. »......................... 299

CXXVI. — (14 juin.) Le gallicanisme du *Réveil*. — La Révolution et les arts........ 305

CXXVII. — (17 juin.) Saint-Laurent-hors-les-Murs. — Visite du Pape au monument élevé aux soldats pontificaux tués à Mentana. — Vingt-quatrième anniversaire du pontificat de Pie IX. — Retard probable de la définition.... 309

CXXVIII. — (18 juin.) Discours du Saint-Père...... 318

CXXIX. — (19 juin.) La vertu de Caligula. — Les cheveux qui repoussent. — Marc-Aurèle. — Le cheval consul........ 323

CXXX. — (20 juin.) Trois brochures latines : une franciscaine, une jésuite, et une épiscopale 331

CXXXI. — (22 juin.) Une visite à Saint-Paul-hors-les-Murs. — Messe d'un jeune prêtre allemand. — Le crucifix qui a parlé à sainte Brigitte. — M. de La Bédollière et saint Augustin.......... 334

CXXXII. — (24 juin.) Réflexions sur les fêtes chômées à Rome. — Les fêtes du Saint-Sacrement. — La Saint-Jean-Baptiste 343

CXXXIII. — (28 juin.) Retard de la définition. — Sujets d'admiration offerts par le Concile 355

Pages.

CXXXIV. — (29 juin.) Informations diverses. — Mots d'un évêque........................ 361

CXXXV. — (25 juin.) Un homme qui a fait fortune pour avoir écrit un article dans l'*Univers*. — Un hôpital.............. 364

CXXXVI. — (27 juin.) Destinées de l'article-manifeste du *Correspondant*. — Le discours du cardinal Guidi............ 368

CXXXVII. — (30 juin.) D'UN ARGUMENT DE PRUSSE.... 372

CXXXVIII. — (4 juillet.) La période du Saint-Esprit. — A propos de la circulaire de M. Ollivier................................ 383

CXXXIX. — (6 juillet.) Préparatifs de départ. — Le futur poète de Rome. — Lettre de Mgr l'évêque de Coutances.......... 388

CXL. — (8 juillet.) Divertissement offert au Saint-Père par les pompiers de Rome. — Réception des sténographes du Concile par le Pape. — Saint Léon le Grand, patron de l'*Univers*. — L'obélisque du Vatican........................ 397

CXLI. — (9 juillet.) Soutenance d'une thèse de doctorat en théologie. — Vote sur l'ensemble de la constitution *De Ecclesia*............................. 405

CXLII. — (13 juillet.) La parabole de l'homme qui veut bâtir une tour. — Correspondance de la *Gazette de France*. — Le cancrelat.......................... 412

CXLIII. — (15 juillet.) Réflexions sur la proclamation de l'infaillibilité. — L'autorité. — L'ordre nouveau................... 416

CXLIV. — (17 juillet.) Demain! — Bruits qui courent. — Départ de quelques évêques. 462

CXLV. — (18 juillet.) *Te Deum laudamus*. — Unanimité.............................. 43

EPILOGUE.

Pages

I. — (Florence, 20 juillet 1870.) Visites d'adieu. — Départ de Rome. — L'Ombrie. — Bruits de la politique. — Arrivée à Florence.................. 433

I. — (21 juillet.) Le registre de l'hôtellerie. — La Mennais. — Ceux que j'aurais souhaité voir assister à la proclamation de l'infaillibilité............... 440

III. — (22 juillet.) Un jeune cavalier. — Impression d'ennui à Florence. — Triste révélation......................... 446

IV. — (Venise, 23 juillet.) Trajet de Florence à Venise. — Saint-Marc.............. 449

V. — (Même date.) Le palais des Doges. — Les cachots. — Crime de la *canaille parricide.* — Le tombeau de Manin. — Le « dernier doge de Venise. »........ 452

VI. — (Milan, 24 juillet.) Les champs de bataille de la Lombardie. — La statue de Cavour. — Tombeau de saint Charles Borromée. — La *fucilata*........... 461

VII. — (Lyon, 26 juillet.) Le chemin de fer aérien du mont Cenis. — Le numéro illustré de l'*Univers.* — Arrivée en France. — Train de soldats allant à la guerre......................... 4[illegible]5

VIII. — (15 juin 1871.) LA VINGT-CINQUIÈME ANNÉE DU PONTIFICAT DE PIE IX......... 467

IX. — (29 juin 1871.) Première célébration de la fête de saint Pierre depuis la proclamation de l'infaillibilité.......... 473

X. — (23 août 1871.) Les années, mois et jours du pontificat romain de saint

Pages.

Pierre remplis par Pie IX. — Un pape et un roi........................ 477
XI. — (11 juillet 1871.) Mort de Mgr Delalle, évêque de Rodez.................... 479
XII. — (28 juin 1871.) Mort de Mgr Sergent, évêque de Quimper.... 483
XIII. — (8 décembre 1871.) Conclusion.... 485

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I. — Le concile (extrait du *Correspondant* du 10 octobre 1869.)...................... 504
II. — Avertissement adressé à M. Louis Veuillot par Mgr Dupanloup......... 551
III. — Articles de l'*Univers* en réponse à la pièce précédente.......................... 584
IV. — Constitution *Pastor æternus*............ 596
V. — Lettre du R. P. Gratry et réponse de Mgr l'archevêque de Paris............ 605

FIN DE LA TABLE.

Imprimé par Charles Noblet, rue Soufflot, 18.

